



from Edema C. Batem

To the Revd Father O

as a little reminiscence of

beloved father who was

attached to his Revd frie



HISTOIRE
DE HENRI
DE LA TOUR D'AUVERGNE,
VICOMTE
DE TURENNE,
Maréchal Général des Armées du Roy.

TOME PREMIER.

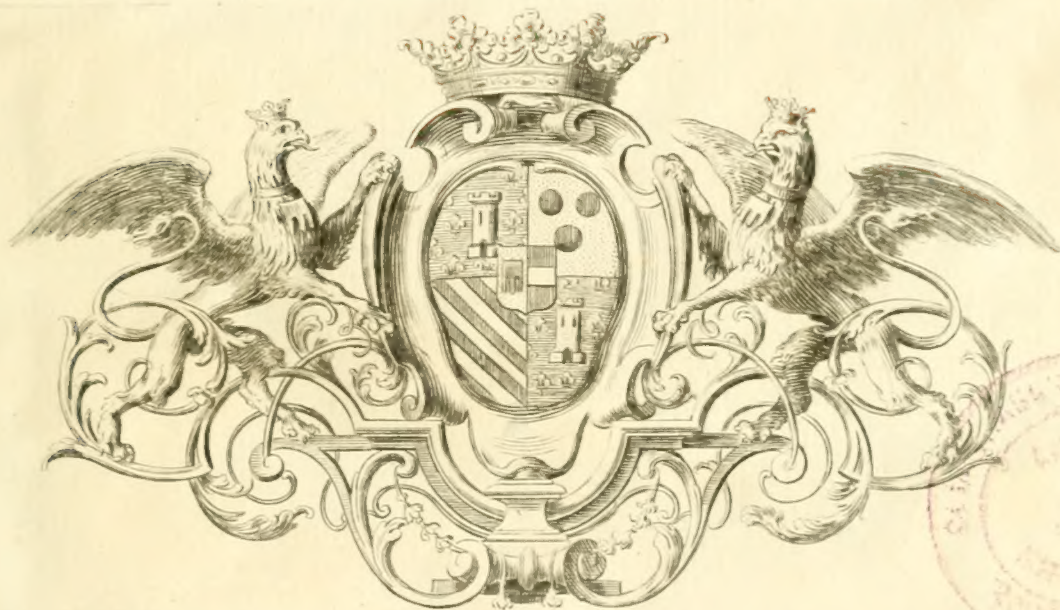
HISTOIRE

DU VICOMTE

DE TURENNE,

Maréchal Général des Armées du Roy.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez la Veuve MAZIERES & J. B. GARNIER, Imprimeurs & Libraires de la Reine, ruë S. Jacques, à la Providence.

M. DCC. XXXV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.



N. De Larmessin Sculp.



AU PRINCE DE TURENNE.



OTRE âge ne vous permet pas encore de connoître tout le merite d'un Grand Oncle dont je vous presente l'Histoire: mais à mesure que votre esprit se developera & que votre cœur se formera, vous trouverez dans les actions de sa vie, les principes qui doivent vous

éclairer, & les vertus qui doivent vous animer pendant tout le cours de la vôtre.

Le Vicomte de Turenne dès sa tendre jeunesse fit voir un grand empire sur ses passions; autant de candeur à avouer ses fautes, que de force pour les corriger; un amour dominant pour la verité; une bonté pleine de noblesse; une genereuse compassion des malheureux, & tous les sentimens dignes de sa Naissance.

Quand il commença sous le Prince Maurice son oncle, l'aprentissage de l'art militaire; le desir de s'y perfectionner l'excitoit à chercher les dangers & l'endurcissoit au travail. Il interrogeoit ses anciens avec deférence, & sa docilité les engageoit à lui communiquer leurs lumieres: loin de revolter l'amour propre de ses rivaux, il les interessoit à ses succès par sa modestie; il se faisoit aimer des soldats, & on l'a vu souvent se refuser le necessaire pour les soulager dans leurs besoins.

Parvenu au commandement des armées à l'âge de trente-deux ans, il se montra également capable de conduire l'Etat par ses talens & de le defendre par sa valeur. L'humanité, le desinteressement & la simplicité l'accompagnerent dans ses victoires: la Religion épura

& perfectionna toutes ses vertus ; enfin il mérita l'eloge d'avoir eté (1) l'Apui du Trône, *le Pere des soldats, l'amour des Citoyens &* (2) un homme qui faisoit honneur à l'homme.

Voilà votre modele, UNIQUE ESPERANCE D'UNE ILLUSTRE MAISON : *lisez & relisez sans cesse cet Ouvrage ; dites-vous à vous-même, quand vous tomberez dans les fautes trop communes à la Jeunesse,* Turenne auroit-il fait de même ? *Hâtez-vous de sortir de l'Enfance, & montrez de bonne heure que vous serez un jour digne des Héros dont le sang coule dans vos veines : ils vous invitent à marcher sur leurs traces, & je sens deja que vous écouterez leur voix : c'est par là seul que vous pourrez récompenser les soins, le zele & la tendresse infinie d'un Serviteur fidele qui s'est dévoué à votre Education.*

DE RAMSAY.

(1) Paroles de la Reine Mere Anne d'Autriche.
(2) Expression du Comte de Montecuculli.

AVERTISSEMENT.

L'AUTEUR de cette Histoire a été assez heureux pour en trouver les matériaux dans des sources qui ne doivent pas être suspectes.

I. Les Mémoires du Vicomte de Turenne, écrits de sa propre main dix ans avant sa mort : ils contiennent l'histoire de ses Campagnes, depuis l'an 1643. qu'il fut fait Maréchal de France, jusqu'à la paix des Pyrénées.

II. Une longue suite de Lettres du Vicomte à la Reine Anne d'Autriche, à Louis XIV. au Prince de Condé, au Cardinal Mazarin, aux Sécrétaires d'Etat, aux Rois, aux Electeurs & aux Princes étrangers; à ses parens ou à ses amis; & plusieurs Instructions qu'il avoit dressées par ordre du Roi pour les Ambassadeurs de France à Vienne, à Madrid, à Londres, à la Haye, en Suéde & en Portugal. On a imprimé à la fin de cet Ouvrage les Mémoires du Vicomte, quelques-unes de ses Lettres & Instructions, dont les originaux se sont conservés dans sa Maison.

III. Les Mémoires du Duc d'Yorck, depuis Jacques II. Roi de la Grande-Bretagne, qui servit quatre ans avec le Vicomte pendant les guerres civiles, & deux ans avec le Prince de Condé dans l'armée Espagnole: l'un & l'autre de ces deux grands Capitaines admirerent toujours la valeur & la capacité du Duc d'Yorck,

Le Prince Anglois écrivoit dans sa langue le soir ou le lendemain de chaque action, ce qui s'étoit passé sous ses yeux, & le communiquoit ensuite au Général. Le manuscrit original a été déposé au Collége des Ecossois à Paris. En *1696.* ce Prince devenu Roi d'Angleterre, fit faire une Traduction Françoise de tout ce qui regardoit le Vicomte de Turenne, & la donna au feu Cardinal de Bouillon: huit ans après, la Reine sa femme envoya au même Cardinal une autre Traduction des mêmes Mémoires, signée de sa main, scellée de son grand sceau & contresignée par Mylord Caryll, Sécrétaire d'Etat.

IV. Les Mémoires manuscrits de Fremont d'Ablancourt : le Vicomte à qui il étoit attaché & qui l'employa dans les négotiations de Portugal & d'Allemagne, l'avoit souvent entretenu des particularités de son éducation, de sa jeunesse & de son apprentissage dans le métier de la guerre : c'est de lui qu'on a principalement tiré ce qui regarde les premieres années de la vie du Vicomte.

V. Les Mémoires de Langlade, Sécrétaire de Frédéric Maurice Duc de Bouillon, frere du Vicomte de Turenne. Langlade est d'autant moins suspect dans ce qu'il dit d'avantageux du Vicomte, qu'il se plaint de lui, par raport à sa fortune. Lorsque le Roi voulut envoyer l'Auteur en Ambassade dans les Pays étrangers, il interrogea le Maréchal de Turenne sur la capacité de Langlade, & ce Général répondit au

Roi avec candeur : *Je l'aime & je l'estime ; mais je le crois capable de tout autre Emploi que de celui pour lequel Votre Majesté le destine.*

VI. L'Ouvrage de Deschamps, que le Prince de Condé mit depuis auprès de son petit-fils le Duc de Bourbon, comme un Officier habile & très-capable de contribuer à l'éducation de ce jeune Prince. Deschamps servit lui-même sous le Vicomte pendant ses deux *dernieres Campagnes*, dont il a écrit l'histoire : elle fut revûë & approuvée par le Maréchal de Lorges neveu du Vicomte. Son stile n'est ni élégant ni correct ; mais la conduite des Généraux y est parfaitement développée.

VII. L'Histoire manuscrite de l'Abbé Raguenet : il écrivit la vie du Vicomte par l'ordre & sous les yeux du Cardinal de Bouillon, qui avoit appris plusieurs particularités de la bouche même de son oncle, ou par d'autres traditions aussi certaines. Les faits que l'Abbé raconte sont vrais, ses dattes sont éxactes, sa narration est claire ; mais il semble avoir plutôt écrit un Journal qu'une Histoire.

VIII. On a lû avec soin la plûpart des Auteurs de réputation qui ont écrit sur les événemens du tems ; tels sont Puffendorf, Vittorio-Siri, Walkenier, les Mémoires de Retz, de la Rochefoucault, de la Bardée & de Monglat, la Relation manuscrite de la bataille des Dunes par le Général Morgan Anglois, & plusieurs autres dont l'énumération est inutile.

IX. Enfin, on a consulté sur les détails des dernieres Campagnes du Vicomte, le Marquis d'Imecourt, Gouverneur de Montmédi & Lieutenant-Général des Armées du Roi, qui fut témoin de la plûpart des exploits du Vicomte, depuis les guerres de Hollande. Le Marquis d'Imecourt avoit souvent entendu parler le Vicomte des motifs de ses actions & de ses projets de Campagne : d'ailleurs il a vécu plusieurs années dans une intime liaison avec les Maréchaux de Duras & de Lorges, & avec les principaux Officiers formés sous le Vicomte.

Pour arranger & lier ensemble ces matériaux en un seul Corps d'histoire, l'Auteur a mêlé le récit des Négotiations politiques avec celui des Expéditions militaires : il a tâché de développer en plusieurs endroits l'état général de l'Europe & la situation particuliere de la France, les intrigues de la Cour, les interêts des Princes & le caractère des Généraux contemporains; dans le dessein de faire connoître l'origine des guerres où le Vicomte a montré ses talens. Cependant on a eu soin de ne jamais perdre de vûë le Vicomte, d'écarter tout ce qui ne sert pas à son Histoire, & de ne point noyer l'objet principal dans des détails épisodiques.

Lorsqu'on a manqué de Mémoires autentiques, on n'a pas cru devoir y suppléer par des conjectures : on a toujours préféré scrupuleusement le vrai au vraisemblable; persuadé que l'Historien n'a pas, ainsi que

le Poëte, le privilége de créer pour embellir. Par le même respect pour les loix de l'Histoire, qui ne permet pas plus de supprimer le vrai que de dire le faux, on n'a point dissimulé les fautes du Vicomte de Turenne : la vertu trop parfaite paroît inimitable ; elle décourage les uns, elle irrite les autres ; elle est suspecte à tous, parceque les hommes, quelque grands qu'ils soient, sont toujours marqués au coin de l'humanité.

Comme le but unique de cet Ouvrage est de transmettre à la postérité la mémoire d'un homme, dont les vertus civiles & militaires serviront toujours de modéle aux bons Citoyens & aux plus grands Capitaines, l'Auteur s'est attaché à écrire d'un stile clair, simple & naturel sans affecter les ornemens qui ne conviennent jamais à l'Histoire, & qui seroient encore plus déplacés dans la vie d'un homme, dont la simplicité faisoit le principal caractère.



HISTOIRE



LE VICOMTE A L'AGE DE DIX ANS COUCHE SUR L'AFFUST D'UN CANON

HISTOIRE
DE HENRI
DE LA TOUR D'AUVERGNE,
VICOMTE
DE TURENNE.

LIVRE PREMIER.


Henri Vicomte de Turenne, naquit à Sedan le onzième de Septembre 1611. de Henri de la Tour d'Auvergne, Duc de Boüillon, Souverain de Sedan, & d'Elisabeth de Nassau, fille de Guillaume de Nassau, premier du nom, Prince d'Orange, & de Charlotte de Bourbon Montpensier.

Naissance du Vicomte de Turenne.

Caractere du Duc de Boüillon, pere du Vicomte.

Le Duc de Boüillon pere du Vicomte, étoit de l'aveu de tous les Historiens de son tems, un homme d'un mérite superieur. Il se forma dans l'art militaire au milieu des troubles qui agiterent la France pendant les Regnes orageux de Charles IX. & de Henri III. Attaché dès sa tendre jeunesse à la personne de Henri IV. il devint * *le Lieutenant, l'ami & le compagnon* de ce Heros. Il fit éclater ses vertus guerrieres contre les Guises, les Mayennes, les Parmes & tous les Géneraux de la Ligue. Henri le Grand le chargea des négociations les plus importantes en Angleterre, dans les Provinces-unies, & chez les Princes d'Allemagne. Toujours éclairé dans ses vûës, fécond en expédiens, appliqué constamment à son objet, il sçavoit pénétrer les caracteres, démêler les inclinations, flatter les goûts, manier les passions, & remuer tous les ressorts du cœur humain. La vivacité de son esprit étoit temperée par un grand sens, qui lui faisoit tenir le juste milieu entre la précipitation témeraire, & la timide lenteur. Elevé sous les yeux de son grand-pere maternel le Connétable de Montmorency, dans une ignorance alors fort ordinaire parmi la haute Noblesse de France, il s'adonna de lui-même à l'étude des Mathématiques, de l'Histoire, de la Politique, de la Morale, & de toutes les Sciences qui pouvoient le rendre aussi propre pour les conseils que pour l'éxecution. Les connoissances qu'il acquit contribuerent peut-être autant que sa naissance & sa valeur, à le rendre Chef du Parti Calviniste; avantage, que les préjugés de

* Paroles de Henri IV.

Religion pouvoient seuls lui faire ambitionner, & moins glorieux pour lui que le titre *de Pere & de Protecteur des Lettres*, qu'il mérita par la fondation d'une Académie à Sedan. On ne peut voir sans regret, l'éclat de tant de grandes qualités terni par une politique qui n'étoit pas toujours assez scrupuleuse sur le choix des moyens.

(1) Un tel pere n'oublia rien pour l'éducation de ses enfans. Frederic Maurice, Prince de Sedan, étoit l'aîné, & le Vicomte de Turenne avoit cinq ans moins que son frere. Comme la liaison intime qui a toujours été entre ces deux freres, a influé sur les principaux événemens de la vie du Vicomte, & que les conseils & l'exemple de l'un ont souvent déterminé l'autre dans sa conduite, on ne pourra se dispenser de méler quelquefois l'histoire du Duc de Boüillon avec celle du Vicomte de Turenne. Les deux Freres furent élevés à Sedan dans la Religion P. R. & l'on n'oublia rien pour les en instruire parfaitement. Le Prince de Sedan eut pour Précepteur le fameux du Moulin, Calviniste rigide & le Vicomte un Calviniste Tolérant, nommé Daniel Tilenus: ce qui fut peut-être une des principales causes du retardement de la conversion du Vicomte, parceque de tous les systêmes protestans, le Tolérantisme paroît le moins déraisonnable. Aussi-tôt que l'éducation du frere aîné fut achevée, on l'envoya en Hollande pour apprendre le

Education du Vicomte.

(1) Les faits historiques de ce Livre sont tirés des Mém. MSS. de Fremont d'Ablancourt, des Mém. de Langlade, de Vittorio Siri, de Monglas, Puffendorf *de Reb. Suecicis*.

métier de la guerre ſous ſon oncle le Prince Maurice ; pendant que le cadet continuoit ſes études à Sedan.

Premiere marque des diſpoſitions militaires du Vicomte.

(1) Le Vicomte de Turenne étoit d'une complexion très-délicate dans ſon enfance, & ſa conſtitution fut toujours foible juſqu'à l'âge de douze ans ; ce qui fit dire ſouvent à ſon pere, qu'il ne ſeroit jamais en état de ſoutenir les travaux de la guerre. Le Vicomte, pour le forcer à penſer différemment, prit à l'âge de dix ans la réſolution de paſſer une nuit pendant l'hiver ſur le rempart de Sedan. (2) Le Chevalier de Vaſſignac ſon Gouverneur, après l'avoir long-tems cherché, le trouva ſur l'affut d'un canon où il s'étoit endormi. Pluſieurs autres traits annoncerent dèſlors l'extrême paſſion du Vicomte pour la guerre.

Etudes du Vicomte.

Dans le premier tems de ſes études il apprenoit avec difficulté : ſon eſprit lent & tardif paſſa pour un défaut d'application, & lui attira des châtimens qui ne ſervirent qu'à lui inſpirer une égale averſion pour les maîtres & pour les études. Le Duc de Boüillon ſon pere crut devoir prendre une autre voïe : il le piqua d'honneur, & lui fit ſentir combien il étoit indigne d'un homme deſtiné pour les combats, de ne ſçavoir pas ſe vaincre ſoi-même. Un motif ſi noble eut beaucoup plus de force, que la ſévérité : le jeune Vicomte s'appliqua à l'étude par pur courage d'eſprit, & s'y affectionna peu à peu avec tant de ſuccès, que dans un âge

(1) Voyez les Mém. de Langlade qui avoit été Sécrétaire de M. le Duc de Boüillon.

(2) Il étoit grand oncle de M. le Marquis d'Imecourt, Lieutenant Géral des Armées du Roi.

AN. 1623.

avancé il se souvenoit encore des plus beaux endroits des Poëtes Latins & François.

Son amour pour le caractere d'Alexandre le Grand.

(1) Dans sa tendre jeunesse il s'attacha fort à la lecture de l'Histoire, & sur-tout à celle des Grands Hommes qui s'étoient distingués par les vertus & par les talens militaires. Il fut frappé du caractere d'Alexandre le Grand : le génie de ce Conquerant plut au jeune Vicomte, que son ambition auroit peut-être porté aux entreprises les plus éclatantes, s'il eût vécu dans ces tems, où la valeur seule autorisoit les hommes à troubler la paix de l'Univers. Il prenoit plaisir à lire Quinte-Curce, & à raconter aux autres les faits héroïques qu'il avoit lûs : pendant ces récits on voyoit son geste s'animer, ses yeux étinceler ; & alors son imagination échauffée forçoit la difficulté naturelle qu'il avoit à parler. Un Officier s'avisa un jour de lui dire que l'Histoire de Quinte-Curce n'étoit qu'un Roman, le jeune Vicomte en fut vivement piqué. La Duchesse de Boüillon, pour se divertir, fit signe à l'Officier de continuer à le contredire : la dispute s'échauffa, l'enfant se mit en colere, quitta brusquement la compagnie, & fit secrettement appeller en duel l'Officier, qui accepta la proposition pour amuser la Duchesse de Boüillon charmée de voir dans son fils ces marques d'un courage naissant. Le lendemain le Vicomte sortit de la ville sous prétexte d'aller à la chasse, & étant arrivé au lieu du rendez-vous, il y trouva une table dressée : comme il rêvoit sur ce que signifioit cet appareil, la Du-

(1) Ce trait se trouve dans les Mem. MSS. de Fremont d'Ablancourt.

An. 1623. chesse de Boüillon parut avec l'Officier, & dit à son fils qu'elle venoit servir de second à celui contre qui il vouloit se battre : les chasseurs se rassemblerent, on servit le dejeûné, la paix fut faite, & le duel se changea en une partie de chasse.

Les exercices du Vicomte.

Il n'avoit pas encore douze ans lorsque son pere mourut, après une vie pleine d'agitation, mélée de bons & de mauvais succès ; mais toujours accompagnée de gloire. On continua l'éducation domestique du jeune Vicomte sous les yeux de la Duchesse de Boüillon sa mere, pendant une année entiere. Ce fut durant ce tems-là qu'il fit ses exercices : il y réüssit mieux que dans ses études ; en moins d'un an il monta les chevaux les plus difficiles. Le Comte de Roussy qui devint ensuite son Beau-frere, en amena un à Sedan qui étoit tellement ombrageux, que personne n'osoit le monter : le Vicomte échauffé par l'exemple d'Alexandre, qui, étant à peu près au même âge, avoit dompté Bucéphale, conçut le dessein de l'imiter ; & malgré les représentations de ses domestiques effrayés du peril auquel il s'exposoit, voulut absolument monter le cheval fougueux ; il le mania avec adresse, & le dompta.

Qualités du Vicomte dans sa jeunesse.

Le courage n'étoit pas la seule bonne qualité qu'il fit paroître pendant sa jeunesse : dès ses premieres années on remarquoit en lui une sagesse fort au dessus de son âge ; un goût constant pour tout ce qui étoit raisonnable ; un grand empire sur ses passions quoiqu'il fût d'un naturel vif & sensible ; une douceur & une modération qui paroissoient

AN. 1624.

venir encore plus de réfléxion que de tempérament ; un amour dominant pour la vérité ; une horreur naturelle du mensonge, des fausses finesses & de la dissimulation ; sur tout une humanité & une charité si rares, qu'il secouroit plusieurs pauvres familles de Sedan, de l'argent qu'on lui donnoit pour ses menus plaisirs, & qu'il ne se permettoit rien de superflu dans sa parure, pour soulager ceux qui manquoient du necessaire.

Son premier voyage en Hollande.

A peine avoit-il treize ans, que la Duchesse de Boüillon sa mere resolut de l'envoyer en Hollande, comme on y avoit envoyé le Prince de Sedan son ainé. L'Europe étoit alors inondée de sang & de carnage. Il faut reprendre de plus loin en peu de mots l'origine des factions & des guerres civiles qui l'agitoient depuis long-tems, pour faire connoitre le theatre sur lequel le Vicomte va paroître.

Plan géneral de la situation de l'Europe, & des guerres de Religion.

Les superstitions introduites au mépris des regles, les vaines disputes de quelques Scholastiques, la corruption des mœurs d'une partie du Clergé, avoient été les principales sources de tous les scandales qui regnoient dans l'Eglise. Ceux qui vouloient secoüer son joug, confondirent peu à peu les abus de la Religion avec ses principes, les opinions avec les dogmes, & ce qui est toleré avec ce qui est commandé. L'on se dégoûta bien-tôt de l'obéïssance qui peut seule réünir la multitude incapable de raisonner. Le monde Protestant se partagea en trois sectes principales, dont Luther, Calvin & Socin furent les Chefs. Les Enthousiastes & les Incrédules firent plusieurs di-

AN. 1624. visions & subdivisions, en appellant du Tribunal de l'autorité, à celui de l'inspiration particuliere, ou de la raison présomptueuse. (1) Le feu de la discorde passa rapidement des Ecoles jusques dans les Cours des Souverains; & chacun prit le parti qui convenoit le plus à son génie ou à sa politique. L'interêt & l'ambition, l'amour de l'indépendance & l'envie de dominer, les passions grossieres & les vices rafinés, se déguiserent sous les apparences de la Religion, exciterent la révolte contre les deux Puissances, & produisirent par tout de grandes révolutions. Gustave Vasa, après avoir enlevé la Couronne de Suede à Christierne II. indigné contre l'avarice & l'ambition de l'Archevêque d'Upsal, embrassa le Luthéranisme; pendant que Frederic Duc de Holstein, qui s'étoit emparé des Royaumes de Dannemarck & de Norvege, y introduisit la même Secte. Henri VIII. Roi d'Angleterre précipita ce Royaume dans le schisme, pour satisfaire son amour, & pour envahir les richesses excessives du Clergé. Les Ecossois chasserent la Reine Marie Stuard, qui, après avoir été la victime de ses foiblesses, fut Martyre de sa Religion. Sous la minorité des enfans de Henri II. le Calvinisme remplit la France de toutes les horreurs des guerres civiles. La jalousie des Princes d'Allemagne contre la Maison d'Autriche, engagea le Corps Germanique à se partager en deux factions nommées L'UNION EVANGELIQUE, & LA LIGUE CATHOLIQUE. Les Suisses imiterent la

(1) Hist. des Guerres qui précederent la paix de Westphalie, par le Pere Bougeant, Jésuite.

conduite

AN. 1625.

conduite de l'Allemagne, quoique leur simplicité mâle & leur sens droit eussent dû les mettre à l'abri des excès, où entraîne la présomption. Les Protestans de Bohême secouerent le joug de leur Roi legitime Ferdinand II. & cette guerre, par un progrès insensible, embrasa toute l'Europe. Les Provinces unies reduites au desespoir par l'inhumanité du Duc d'Albe, s'affranchirent de la domination Espagnole sous la conduite de Guillaume Prince d'Orange. Tant de maux étoient les fruits d'un faux zele de Religion, dont les suites funestes duroient encore, quand le Vicomte de Turenne se préparoit à faire son apprentissage dans la guerre.

Etat de la République de Hollande lorsque le Vicomte y alla.

Les affaires des Hollandois étoient alors dans un état beaucoup plus florissant qu'elles n'avoient été sous le grand Prince Guillaume. Ils avoient lutté pendant plusieurs années contre la puissante Monarchie d'Espagne, rarement victorieux, & souvent poussés à de grandes extrémités. Cette guerre avoit déja duré près de soixante ans, & avoit coûté au Roi d'Espagne des sommes immenses & près d'un million d'hommes; toute l'Europe étoit dans l'étonnement de voir qu'un si grand Monarque, avec tous les trésors des Indes, n'eût pû réduire une petite République; qui dans ses commencemens étoit si foible, que pour en représenter le pitoyable état, les Hollandois avoient fait mettre sur leur monnoie un vaisseau au milieu d'une mer orageuse, sans voiles, sans mats, & prêt à faire naufrage. Les merveilleux exploits du Prince Maurice, oncle maternel du Vicomte de Turenne, avoient ranimé leur courage & relevé leurs forces abba-

AN. 1624. tuës. Quoiqu'il n'eût que ſeize ans, quand on l'appella au commandement des armées ; il avoit établi la République ſur un pied qui la rendit reſpectable à ſes voiſins, & formidable à ſes ennemis. Il avoit forcé les Eſpagnols à reconnoître la Hollande comme un Etat libre & ſouverain : il avoit conclu une tréve de douze ans avec eux dès l'année 1609. Cette tréve expirée en 1621. on avoit recommencé les hoſtilités, & les Eſpagnols déſeſperoient du ſuccès de la guerre, pendant la vie de ce Héros. C'étoit un Prince d'un jugement admirable, d'une valeur extraordinaire & d'une prudence conſommée : il avoit l'eſprit inſinuant, l'air majeſtueux, & toutes les qualités d'un homme né pour fonder une République, pour diſcipliner une armée, & pour policer un Peuple.

AN. 1625. Le Vicomte ſert comme volontaire ſous ſon oncle le Prince Maurice.

La Ducheſſe de Bouillon ayant appris que le Cardinal de Richelieu avoit formé le deſſein d'achever la ruine des Huguenots, ne voulut point envoyer ſon fils le Vicomte de Turenne, faire la guerre contre ceux de ſa Religion : elle le fit partir pour la Hollande, vers le commencement de l'année 1625. Le Prince Maurice ſon oncle lui fit mille careſſes ; & voulant connoître à fond ſon caractere, il l'entretint ſouvent en particulier. Le Vicomte n'a jamais eu ni éloquence naturelle, ni extérieur brillant ; mais le Prince Maurice découvrit bientôt ce qu'il y avoit en lui d'excellent, & n'oublia rien pour le développer & le cultiver. Ce grand Général perſuadé que dans l'art militaire il y a une infinité de connoiſſances utiles qui ne s'acquiérent qu'en deſcendant

jusqu'aux moindres emplois ; & que le succès des plus grandes actions dépend souvent de minuties qu'on ne peut connoitre qu'en entrant dans le détail, traita le Vicomte de Turenne comme il avoit traité le Prince de Sedan, & voulut lui faire porter le mousquet, avant que de l'élever à aucun grade. Le Vicomte servit d'abord comme volontaire, & fit paroitre tant de fermeté, de patience & d'application, que le Prince Maurice en conçut les plus hautes espérances : mais trois mois après l'arrivée du jeune Vicomte en Hollande (1) le Prince Maurice mourut. Henri Frederic son frere, succeda à ses biens, au Gouvernement des Provinces & au commandement de l'armée. Comme les Espagnols redoublerent alors tous leurs efforts pour accabler la République, elle renouvella son alliance offensive & défensive avec la France ; & le Cardinal de Richelieu sentant qu'il auroit besoin des forces maritimes des Hollandois pour assiéger la Rochelle, travailla plus que jamais à cimenter l'union entre le Roi son maitre, & les Provinces-unies. An. 1625.

Le Prince Henri donna à son neveu une Compagnie d'Infanterie, & le Vicomte s'acquitta des devoirs d'Officier comme il s'étoit acquitté de ceux de Soldat : sa Compagnie étoit la plus belle & la mieux disciplinée de l'armée : tout jeune qu'il etoit, il ne se reposoit point sur les soins d'un Lieutenant ; il faisoit faire lui-méme l'exercice aux soldats, les dressoit avec patience, & les corrigeoit avec douceur : il

Le Vicomte est fait Capitaine d'Infanterie.

An. 1626.

(1) Il mourut le vingt-trois Avril 1625. âgé de cinquante-huit ans, suivant Baillet, Histoire de Hollande tome 1. pag. 439.

AN. 1626. exigeoit d'eux, non-seulement une grande exactitude dans le service, mais encore une parfaite régularité dans les mœurs; il les engageoit à l'obéissance par amitié, & se refusoit le nécessaire pour leur donner des marques de sa libéralité; il traitoit avec la même bonté les autres soldats, & se faisoit aimer généralement de tous: en s'endurcissant au travail, il se contentoit de peu, assuré par-là de se trouver rarement dans le besoin.

AN. 1627.

Application du Vicomte pour apprendre le metier de la guerre.

Le Vicomte servit d'abord en qualité de Capitaine aux Siéges de Klundert, de Williamstadt & de Groll, & dans la plûpart des Expéditions du Prince Henri, contre le fameux Spinola Général Espagnol. Il ne négligea aucune occasion de s'instruire: on le voyoit sans cesse la toise ou le crayon à la main étudier avec application tout ce qui s'offroit à ses yeux, & faire ses remarques sur les réponses que les Officiers, les Ingénieurs, les Sappeurs, & même les moindres soldats faisoient à ses questions. Uniquement occupé de son objet, le désir d'apprendre lui faisoit mépriser tous les dangers.

AN. 1628.

Il se mit bientôt en état de rendre un compte éxact de tout ce qui se passoit. Sans chercher à étaler ses connoissances, ni à faire parade de ses talens, il interrogeoit ses anciens avec politesse; il les écoutoit avec plaisir, & par sa docilité les engageoit à lui communiquer leurs lumieres. Il pensoit beaucoup, il parloit peu, & se contentoit de répondre aux questions qu'on lui faisoit, avec modestie & défiance de lui-même. Après avoir ainsi passé trois ans dans l'étude de l'art militaire, le Siége de Bois-le-Duc lui fournit les occa-

ſions de montrer ſes progrès d'une maniere plus éclatante. AN. 1628.

Cette place étoit d'une grande importance : les Hollandois firent tous leurs efforts pour la prendre, & les Eſpagnols pour la conſerver : on l'appelloit communement LA PUCELLE DU BRABANT, parce qu'elle n'avoit jamais été priſe, quoiqu'elle eût été aſſiégée pluſieurs fois. Elle étoit peu acceſſible, à cauſe des eaux qui pendant les deux tiers de l'année inondoient les environs a une grande diſtance : elle ſe trouvoit entourée d'un mur très épais, garni de ſept gros baſtions & défendu de foſſés larges & profonds. On avoit bati quatre forts baſtionés ſur ſes avenuës principales, & l'on voyoit ſur les autres, pluſieurs petits forts ou redoutes. Antoine Schetz Baron de Grobendonck Gouverneur de la Place, étoit un homme d'une capacité & d'une expérience conſommée dans la guerre ; mais ſa garniſon n'etoit que de deux mille trois cens hommes de pied, & de quatre Compagnies de cavalerie. Dès le premier jour du Siége il fit ſortir ſous la permiſſion du Prince d'Orange, tout ce qu'il put de femmes & d'enfans, & ſoutint par toutes ſes actions la haute reputation qu'il avoit acquiſe. Il reçut un ſecours ineſpéré de huit-cens hommes de la garniſon de Bréda, qui ſe gliſſerent adroitement dans Bois-le-Duc, la nuit du quatrieme au cinquieme jour du ſiége, après avoir traverſé des marais impraticables, & des landes inondées.

AN. 1629.

Siége de Bois-le-Duc,

Le Prince d'Orange avoit fait inveſtir la place, le dernier du mois d'Avril, avec une armée de trente mille hommes, ſans compter ſix mille hommes de renfort, que les Etats 30. Avril.

An. 1629. lui envoyerent. Il employa dix jours entiers à assurer son camp par des lignes de circonvallation, avec des fossés très-larges & très-escarpés remplis d'eau par le regorgement de trois rivieres qu'il avoit fait couper & soûtenir avec des digues, pour en interrompre le passage au travers de la ville, & pour conduire jusques dans son camp les munitions de guerre & de bouche, qui lui venoient de la Meuse par Creve-cœur. On construisit par ses ordres divers forts avec des bastions de distance en distance. Les quartiers furent distribués pour attaquer la place & les ouvrages détachés, par quatre endroits différens.

Conduite du Vicomte à ce Siege.

Le Vicomte de Turenne avoit vu toutes ces dispositions; il avoit été témoin de tous les ordres qui s'étoient donnés; il observoit, quand, comment & par qui ils étoient éxécutés; il voyoit de près tout ce qui s'y passoit; le jour qu'il étoit commandé de tranchée étoit plutôt pour lui un jour de repos que de fatigue; parce que ces sortes de gardes obligent à rester long-tems dans le même poste. Le troisiéme de Juin le Prince d'Orange chargea le Vicomte de faire placer la batterie de six piéces de canon de vingt-quatre, qui tira les premiers coups: elle fut posée dans la ligne de communication des Anglois aux François, qui faisoient l'approche du fort Isabelle, par le quartier du Prince d'Orange. On lui donna ensuite différens travaux à conduire, & des postes à forcer: à peine avoit-il rempli ces fonctions, qu'il alloit visiter les autres attaques, où il éxaminoit comment on conduisoit les sappes, jusqu'où se poussoient les travaux,

& quel étoit le dessein de chaque opération : il se trouvoit par-tout ; on ne pouvoit distinguer s'il étoit commandé ou volontaire. Son Gouverneur s'efforçoit envain d'empêcher qu'il ne s'exposât lorsqu'il n'étoit pas commandé : quand il s'agissoit de combattre, le Vicomte ne l'écoutoit plus ; dans tout le reste il le respectoit comme un pere. Le Prince d'Orange crut aussi lui devoir faire des réprimandes sur son courage immodéré ; mais en lui faisant de semblables reproches, il ne put dissimuler sa joie, & se tournant vers les Officiers qui étoient présens, il dit : *Je me trompe fort, ou ce jeune homme égalera un jour les plus grands Capitaines.* Il voulut cependant mettre des bornes à l'ardeur de son neveu, & lui ordonna de ne plus s'éloigner de sa personne. Dès le lendemain le Vicomte eut une occasion favorable de faire révoquer cet ordre : il demanda avec instance & obtint la permission de suivre son frere le Prince de Sedan, devenu Duc de Bouillon. Le Prince Henri l'envoyoit avec un détachement de troupes Hollandoises pour s'opposer à quatre ou cinq cens hommes de la garnison de Breda, qui venoient se jetter dans Bois-le-Duc. Le détachement marcha au devant de ce secours, & le joignit : l'action fut vive de part & d'autre, & les Espagnols furent mis en fuite. Le Vicomte de Turenne qui avoit combattu à côté de son frere, s'attacha si fort à la poursuite des ennemis, qu'il ne s'apperçut pas que les troupes victorieuses avoient fait alte. Le Duc de Bouillon vint lui-même annoncer la défaite des Espagnols au Prince d'Orange, & lui dit en même tems qu'il ne sçavoit ce que le Vicomte étoit

An. 1629.

An. 1629. devenu : sur le champ on le fit chercher de tous côtés ; on le trouva enfin ; il revenoit avec quelque cavalerie qui l'avoit suivi, & demandoit avec inquiétude des nouvelles de son frere : aussi-tôt qu'il fut rassuré, il retourna sur ses pas pour aller audevant de son Gouverneur qui avoit été blessé près de lui, & qu'il n'avoit quitté que pour s'instruire du sort du Duc de Bouillon.

Prise de Bois-le-Duc & de plusieurs autres Places.

Les Espagnols qui se flattoient de faire lever le siége, firent sçavoir aux assiégés qu'ils seroient bientôt secourus. Le Marquis de Bergues qui commandoit l'armée Espagnole, se présenta devant les retranchemens, mais il les trouva dans une si bonne disposition qu'il n'osa entreprendre de les forcer ; il se retira, & le siége fut continué avec plus de vigueur qu'auparavant. Le Gouverneur se voyant hors d'espérance d'être secouru, fit sa capitulation après quatre mois de siége, & le Prince d'Orange lui accorda tous les honneurs qu'une si brave résistance avoit mérités.

14. Septembre.

Après le siége de Bois-le-Duc le Prince Henri chassa les Impériaux & les Espagnols des limites des Provinces-unies ; & s'empara ensuite de toutes les places qu'ils possedoient sur le bas-Rhin.

An. 1630. Le Vicomte continua de servir ainsi en Hollande pendant cinq années entieres : mais la maniere d'y faire la guerre qui se bornoit uniquement aux siéges, ne fournissant point un champ assez vaste au désir qu'il avoit de se perfectionner dans l'art militaire : il souhaitta fort d'aller en France, & bientôt la situation des affaires de sa maison favorisa son envie,

La

Le Cardinal de Richelieu ayant formé le dessein de forcer la Duchesse de Bouillon à recevoir dans Sedan garnison Françoise, cette Princesse rappella aussi tôt de Hollande le Vicomte de Turenne, & l'envoya en France comme un ôtage, pour empêcher qu'on ne fit rien au préjudice de la Souveraineté de son fils aîné. Le jeune Vicomte étant arrivé à la Cour, fut reçû du Roi & du Cardinal avec toutes les distinctions que méritoit sa naissance, & que lui devoit attirer sa réputation deja répanduë en France : quoiqu'il n'eût que dix-neuf ans, on lui donna sur le champ un Regiment d'Infanterie. On n'a trouvé ni dans les mémoires imprimés, ni dans les manuscrits conservés par sa Maison, aucun détail de ce qui lui est arrivé, depuis ce tems jusqu'au siege de la Motte, où il servit quatre ans après ; mais avant que de parler de ses services en France, il est à propos de faire connoître quelle étoit la situation du Royaume.

An. 1630.

Le Vicomte entre au service de France en qualité de Colonel d'Infanterie.

Etat du Royaume lorsque le Vicomte commença à y servir.

LOUIS XIII. qui régnoit alors donna dans toutes les occasions des preuves d'une grande valeur, & possedoit toutes les parties de l'Art militaire. Il avoit assez de lumieres pour sçavoir choisir des gens habiles, & se laissoit ordinairement conduire par leurs conseils. Le Cardinal de Richelieu dont il connut le genie supérieur, étoit doüé de tous les talens qui pouvoient le rendre digne du choix de son Maître. Dès qu'il se vit à la tête des affaires, il forma le dessein d'abaisser la puissance de la Maison d'Autriche, dans l'Empire & dans l'Espagne ; de faire fleurir les Arts & le Commerce, & d'étendre les bornes de la Monarchie Françoise. Tel étoit

AN. 1630. le plan du Cardinal : mais il ne voulut rien entreprendre au dehors, qu'il n'eût appaisé les troubles qui regnoient au dedans.

Au commencement de son Ministere l'autorité Royale se trouvoit affoiblie & partagée. La Reine Mere Marie de Médicis, le Duc d'Orleans frere du Roi, les Princes du Sang, & les Grands du Royaume, prétendoient tous avoir part au gouvernement : le Parlement vouloit entrer dans les affaires d'Etat : les Calvinistes méditoient de former dans le cœur de la France une République indépendante. Tous ces mécontens entretenoient des liaisons avec les Princes voisins, & surtout avec les Ducs de Savoye, de Lorraine & de Bouillon, qui par le moyen de Pignerol, de Nancy & de Sedan leur fournissoient des retraites assurées & faciles. Le premier soin du Cardinal fut de chercher les moyens de remédier à ces maux, & il y réüssit. Comme le partage du pouvoir suprême avoit été la source de tous les désordres, il sentit qu'on ne pourroit les détruire tant qu'on laisseroit subsister ce qui en avoit été le principe ; & que pour faire respecter l'autorité, il falloit la réünir toute entiere dans la seule personne du Roi. Il commença par anéantir la puissance des Huguenots, assiégea la Rochelle, leur enleva cette place qui paroissoit imprenable, s'empara de toutes leurs forteresses, & termina ces guerres de Religion (1) qui avoient ébranlé la Monarchie jusques dans ses fondemens. (2) Il obligea la Reine Mere qui avoit trois

(1) Voyez Puffendorf, Histoire de l'Europe, tome II. page 183.
(2) En 1631.

Souverains pour gendres, le Roi d'Espagne, le Roi d'Angleterre, & le Duc de Savoye, à sortir du Royaume & à vivre errante & vagabonde, sans qu'aucun de ces trois Potentats osât la recevoir chez lui. Il força les Princes du Sang à devenir tranquilles, à respecter l'autorité Royale, à se contenter de leurs appanages, ou à suivre le sort de l'infortunée Marie de Médicis. Il abbaissa le pouvoir des Grands devenus intraitables, qui caballoient sans cesse contre le Ministre, ou qui n'obéïssoient au Roi-même, qu'autant qu'il leur donnoit une puissance absoluë dans leurs Gouvernemens. Il réduisit enfin le Parlement de Paris à se renfermer dans ses bornes légitimes. AN. 1630.

Ce fut dans ces circonstances que le Cardinal de Richelieu fit signer (1) à la Duchesse douairiere de Bouillon mere du Vicomte de Turenne, un traité par lequel elle s'engageoit à demeurer toujours attachée aux interêts de la France, sous la promesse que le Roi lui fit de protéger la Maison de Bouillon. (2) Il obligea ensuite, par le traité de Quérasque, Victor Amédée Duc de Savoye, de rendre au Roi, Pignerol & ses dépendances, pour être unis à perpétuité à la Couronne de France; (3) & il envoya une armée dans la Lorraine, pour punir la légereté de Charles IV. Souverain de cet Etat.

Invasion de la Lorraine.

Ce Prince étoit né avec des talens merveilleux; mais la bizarrerie de sa conduite les rendit tous inutiles & même nuisibles à ses sujets. Il avoit épousé sa cousine la Princesse

(1) L'an 1630.
(2) L'an 1631. (3) L'an 1633.

AN. 1630. Nicole fille du feu Duc, & par-là, en réüniſſant tous les droits il avoit prévenu les difficultés qu'on auroit pû faire ſur la ſucceſſion au Duché de Lorraine. Comme la politique ſeule avoit formé ce mariage, le penchant de Charles pour l'amour & l'humeur jalouſe de ſa femme firent bientôt naître entre eux des ſujets de brouillerie. Ils ſe ſéparerent, & la Princeſſe renvoyée ſe retira en France, pour réclamer la protection de Louis XIII. qui la lui accorda. Charles de ſon côté s'attacha à la maiſon d'Autriche; & cet attachement parut une occaſion favorable au Cardinal de Richelieu pour ſe rendre maître de Nancy, & pour s'emparer enſuite de toute la Lorraine.

AN. 1634.

Le ſiége de la Motte, où le Vicomte fut fait Maréchal de Camp.

Il ne reſtoit plus aucune place importante à prendre, que la ſeule fortereſſe de la Motte, ſituée ſur le haut d'un rocher fort élevé, & d'une dureté à l'épreuve de la ſappe & de la mine. Les François en firent le ſiége au commencement du mois de Mars: leurs quartiers n'étoient qu'à une ou deux lieuës de la place; les ennemis en étoient éloignés de plus de cinquante. Auſſi-tôt que le Maréchal de la Force fut arrivé devant la Motte, on fit une ligne de circonvallation d'environ une lieuë; on dreſſa ſept batteries qui toutes enſemble étoient de trente canons; on fit des diſpoſitions pour quatre attaques, & l'on creuſa en même tems cinq mines, avec aſſez de difficulté, à cauſe de la dureté de la roche. Lorſqu'on eut aſſez avancé les travaux, pour être à portée de battre un baſtion, le Maréchal y envoya ſon fils le Marquis de Tonneins qui y fut fort maltraité & contraint de ſe retirer. Le lende-

main le Vicomte de Turenne monta la tranchée avec son régiment, pour attaquer le même bastion : sa réputation rendoit l'armée attentive au succès de cette entreprise. Les assiegés faisoient non-seulement un très grand feu, mais encore rouloient du haut du parapet des pierres d'une grosseur énorme, qui en tombant sur les pointes des rochers, se fendoient en mille piéces, & tuoient ou estropioient ceux qui osoient s'approcher. A travers ces périls, le Vicomte marchoit à la bréche, & ses soldats encouragés par son exemple paroissoient ne les plus craindre. Les Lorrains animés par les avantages qu'ils avoient remportés le jour précédent, se battirent avec une nouvelle ardeur; mais ce fut en vain qu'ils redoublerent leurs efforts; le Vicomte les chassa du bastion, & y établit un logement. Ce qu'il y eut (1) de plus remarquable dans ce siége, fut que le Gouverneur ayant été tué, son frere qui étoit Capucin acheva de défendre la place : elle se rendit, après un siége de cinq mois, durant lequel le Vicomte de Turenne s'étoit tellement distingué par sa valeur & par son habileté, qu'on le regarda comme la premiere cause de tous les succès. Il en reçut des complimens de toute l'armée, & même du Marquis de Tonneins, qui auroit été piqué contre tout autre concurrent moins modeste que le Vicomte. Il ne lui échappoit jamais, ni dans sa conduite, ni dans ses discours, rien d'avantageux pour lui, ou d'offensant pour personne; & oubliant entierement les interêts de son amour propre, il ne

An. 1634.

28. Juillet.

(1) Mem. de Bussy Rabutin vol. 1 p. 7.

An. 1634. révoltoit jamais celui des autres: par-là il les disposoit à le loüer également & de son courage & de sa modestie. Ce fut dans ces sentimens que le Maréchal de la Force parla de lui dans la relation qu'il envoya à la Cour, du siége de la Motte; & c'est ce qui engagea le Cardinal de Richelieu à donner au jeune Vicomte la commission de Maréchal de Camp, à l'âge de vingt-trois ans; quoique ce grade fût alors le premier en dignité après celui de Maréchal de France, n'y ayant point encore de Lieutenans Généraux.

Le Duc de Bouillon frere du Vicomte quitte le service de Hollande & se fait Catholique.

Dans ce tems, le Duc de Bouillon quitta le service de Hollande. Le Prince d'Orange n'ayant dans un âge avançé qu'un fils au berceau, jetta les yeux sur son neveu pour lui succeder au Gouvernement des Provinces-unies, & résolut d'en faire son gendre, en lui donnant celle de ses filles qui épousa depuis l'Electeur de Brandebourg. L'Amour s'opposa à la fortune du Duc de Bouillon. Malgré les motifs de sa propre ambition & les remontrances de sa mere, il épousa Eleonor Comtesse de Bergues (1), dont la beauté, l'esprit & la vertu égaloient la haute naissance. Il ne se repentit jamais des sacrifices qu'il lui avoit faits, & conserva toujours pour elle toute l'estime & toute la tendresse, qu'inspirent les qualités de l'ame accompagnées des graces extérieures. La régularité de sa conduite, sa pieté sans faste & sans minuties, disposerent le Duc de Bouillon à examiner les doutes que ses conversations lui avoient déja fait naître sur le Calvinisme: il sentit bien-tôt (2), comme il le dit lui

(1) Elle étoit issuë de l'ancienne Maison des Comtes de Bergues en Gueldres.
(2) Dans une Lettre à sa sœur.

An. 1634.

même, » l'absurdité d'une secte dont les principes fondamentaux, en détruisant la liberté de l'homme, rendent » Dieu, par des conséquences naturelles, auteur du mal. » Il étoit au-dessous d'une ame élevée comme celle du Duc de Bouillon, de dissimuler ses sentimens : il les déclara bien-tôt après le siége de Mastricht, & se réünit à l'Eglise Catholique. Il perdit par-là ses établissemens en Hollande, & résolut de s'attacher à la France, où il avoit de grands biens. Il arriva vers la fin de cette année à la Cour de Louis XIII. où il fut très-bien reçu du Roi, des Princes du Sang, & sur tout du Comte de Soissons qui le traita avec une distinction particuliere, & lui marqua un grand desir de l'avoir pour ami. Le Cardinal de Richelieu le vit aussi plusieurs fois; mais il étoit facile de prévoir que l'opposition de leurs caracteres empécheroit toujours qu'il ne se formât entre-eux aucune liaison. Les maximes Républicaines que le Duc de Bouillon avoit sucées en Hollande, sous ses oncles les Princes d'Orange, ne s'accordoient gueres avec le pouvoir absolu que Richelieu avoit projetté d'établir en France. Le Duc de Bouillon ne resta pas long-tems à la Cour : il s'en retourna à Sedan, sans avoir aucun sujet de se louer, ni de se plaindre du Ministre.

Plan général du Cardinal de Richelieu.

Le Cardinal, après s'être assuré de la ville de Sédan, après avoir dépoüillé le Duc de Lorraine de ses Etats, obligé le Duc de Savoye à lui livrer Pignerol, appaisé les troubles domestiques, & réüni toutes les forces du Royaume dans une seule Puissance suprême, fit enfin éclater son grand pro-

AN. 1634. jet contre les deux branches de la Maison d'Autriche, l'Espagne & l'Empire. Pour ne pas interrompre sans cesse la suite de la narration dans le cours de cette Histoire, & pour indiquer l'origine des Guerres différentes qui conduisirent successivement le Vicomte en Flandre, en Espagne, en Italie & en Allemagne; on sera voir quelle étoit la situation de l'Europe, dans le temps de la rupture entre les deux Couronnes, & l'on tâchera de développer les interêts politiques des differens Potentats qui se déclarerent alors pour ou contre la France; & sur tout les motifs des longues Guerres d'Allemagne, qui ne se terminerent que par la Paix de Munster, à laquelle le Vicomte contribua beaucoup par ses succès.

Etat de l'Espagne.

Philippe IV. regnoit en Espagne : les forces de ce Royaume s'étoient affoiblies depuis la mort de Charles-Quint, qui avoit donné lui-même le premier échec à la puissance de sa Maison, en séparant l'Empire d'avec l'Espagne, & en cédant les Provinces d'Allemagne à son frere Ferdinand. Depuis ce tems, la nation Espagnole s'étoit épuisée d'hommes & d'argent, pendant l'espace de soixante & dix ans, par l'établissement des Colonies aux Indes, par les longues guerres soutenuës dans les Pays-bas, par les secours donnés aux Ligueurs en France, par la perte de la Flotte envoyée contre l'Angleterre, & par l'expulsion des Morisques sous Philippes III. en 1609. Malgré tous ces malheurs, l'Espagne paroissoit encore une Puissance formidable aux yeux de toute l'Europe : Maîtresse de tout ce qui est au-delà des Pirenées, elle étendoit encore sa domination sur une grande partie

partie de l'Italie, où elle possedoit le Royaume de Naples & le Milanois; elle comptoit la Sicile & la Sardaigne au nombre de ses Provinces; le Portugal lui appartenoit alors; le Roussillon & la Franche-Comte étoient de son domaine; & les Hollandois maîtres seulement des sept Provinces-unies lui avoient laissé les dix autres: desorte que la France étoit comme bloquée & resserrée de tous côtés par les Etats du Roi d'Espagne. Outre les deux Indes, où Philippe IV. commandoit à des pays immenses, il possedoit beaucoup de places fortes sur les côtes d'Afrique, qui tenoient en respect les Rois de Barbarie. Une grosse flotte de galions joignoit par l'Océan les deux Indes à l'Espagne, & plusieurs escadres de galeres sur la Méditeranée, maintenoient la communication de ce Royaume avec l'Italie. Le Cardinal de Richelieu ne fut point ébloui de tout cet éclat: à travers les apparences d'une si grande force, il démêla la foiblesse réelle de l'Espagne, & sentit qu'elle ne se soutenoit plus qu'à l'ombre de son ancienne réputation. Cependant il ne pouvoit déclarer la guerre à la Maison d'Autriche régnante en Espagne, sans attaquer en même tems sa branche cadette & son alliée qui tenoit l'Empire, où elle s'étoit renduë formidable à tous les Princes d'Allemagne.

Etat de l'Empire.

Ferdinand II. Archiduc d'Autriche, Roi de Bohême & de Hongrie, étant devenu Empereur par la mort de Mathias, l'an mil six cent dix-huit, les Protestans de Bohême, refuserent de lui obeïr, & se choisirent pour Roi l'Electeur

AN. 1634. Palatin, chef de l'*Union Evangélique*. (1) Ce Prince accepta les offres des peuples de Bohême, se flattant que toutes les Puissances Protestantes s'interesseroient à sa querelle : les Hongrois, les Silésiens, les Moraves, & une grande partie de l'Autriche supérieure se déclarerent pour lui. Ferdinand de son côté engagea dans ses interêts le Duc de Baviere, déja Chef de la *Ligue Catholique* (2) : le Pape lui envoya dans la suite des sommes considérables, & le Roi d'Espagne lui promit des troupes. Ferdinand gagna d'abord la fameuse bataille de Prague le huitiéme de Novembre 1620. ce ne fut depuis qu'un enchaînement de victoires : l'Electeur son concurrent fut chassé de la Bohême, dépouillé de ses Etats, & dégradé de la dignité Electorale, que l'on transporta au Duc de Baviere.

Le Roi d'Angleterre beaupere du Palatin, & le Roi de Dannemarc qui avoit épousé la sœur de cet Electeur, soutinrent ses interêts; les Provinces-unies lui promirent des troupes & de l'argent ; la France même favorisa secretement la Ligue Protestante & le Palatin dégradé. La guerre continua pendant sept années entieres ; & dans cet intervalle le

(1) Les autres membres principaux de l'Union Evangélique étoient le Duc de Wirtemberg, le Landgrave de Hesse-Cassel, le Prince d'Anhalt, les Marquis d'Anspach, & de Baden-Dourlach.

(2) Les autres membres de la Ligue Catholique étoient les Electeurs de Mayence, de Cologne & de Tréves ; l'Archevêque de Salzbourg, les Evêques de Bamberg, de Wirtsbourg & d'Aichstat ; les Archiducs d'Autriche, & plusieurs autres Princes Allemands sous l'autorité de l'Empereur ; le Pape même & le Roi d'Espagne voulurent y être admis : elle fut encore fortifiée de deux Princes Protestans, l'Electeur de Saxe par jalousie contre l'Electeur Palatin, & le Landgrave de Hesse Darmstadt qui avoit des démêlés avec celui de Hesse-Cassel.

fameux Walstein Général de l'Empereur ruina tout-à-fait le parti Protestant, força le Roi de Dannemarck d'abandonner l'Allemagne, reprima & contint les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, & dépouilla le Duc de Meklenbourg de ses Etats, dont il obtint l'investiture. Cette longue suite de prosperités rendit Ferdinand redoutable à l'Allemagne & à tous ses voisins : la France en devint jalouse, & le Cardinal de Richelieu songea aux moyens d'arrêter des progrès si rapides : il n'imagina rien de plus efficace que de priver les troupes Impériales de leur Général, & d'en procurer un de grande reputation à celles des Confédérés. Le Ministre François en inspirant à l'Empereur des soupçons contre Walstein, parvint à le faire destituer du commandement des armées, & en même tems sollicita le Grand Gustave Roi de Suéde à sortir du fond du Nord pour devenir le Chef de L'UNION EVANGÉLIQUE. Ce Monarque avoit toutes les qualités qui forment les véritables Héros. Persuadé que le Ciel lui avoit réservé la gloire d'être le protecteur de la liberté Germanique & de la Religion Réformée; il se hâta de conclure la paix avec les Polonois; se ligua avec la France dont il tira des sommes considerables; fit lever des troupes en Angleterre, en Hollande & dans l'Empire; descendit dans l'Isle de Rugen, & en chassa les Impériaux au mois de Juin 1630. Cette heureuse expedition fut suivie d'un torrent de victoires : en moins de deux ans il se rendit maître de la plus considerable partie de l'Allemagne, & tout fut soumis à ses armes depuis la mer Baltique jusqu'au Danube. Ferdinand AN. 1634.

AN. 1634. rappella alors Walſtein qui s'étoit retiré dans la Moravie, pour l'oppoſer à Guſtave. Ce Général balança la fortune du Héros Suédois, & lui livra enfin bataille à Lutzen près de Leipſick, le quatrième de Novembre 1632. Le combat fut ſanglant : les Suédois remporterent la victoire ; mais ils perdirent leur Roi, & après ſa mort ils ne ſe ſoutinrent plus avec le même éclat : deux ans après, leurs troupes, au nombre de trente mille hommes, furent entiérement défaites dans les plaines de Nordlingue, le ſixième de Septembre 1634. Ferdinand ſe vit une ſeconde fois à la veille de mettre aux fers toute l'Allemagne : il avoit dompté les rebelles de Bohême, rendu cette Couronne héréditaire dans ſa Maiſon, calmé les troubles de l'Autriche, remis la Moravie & la Siléſie dans l'obéïſſance, dépouillé l'Electeur Palatin de ſes Etats, abbattu la Ligue Proteſtante, & abbaiſſé la puiſſance des Suédois dans l'Empire. Par ces ſuccès il retint dans ſon alliance tous les Princes de la Ligue Catholique, excepté le ſeul Electeur de Tréves : il détacha même de la Ligue Proteſtante les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, avec le Duc de Wirtemberg, qui abandonnerent le parti de la Suéde, & embraſſerent les interêts de la Maiſon d'Autriche ; enfin il contraignit à garder la neutralité tous les Princes de la Ligue Proteſtante, hors le Duc de Lunébourg & le Landgrave de Heſſe-Caſſel, qui ſe déclarerent pour la France.

AN. 1635. Liaiſon du Cardinal de Richelieu avec le Duc

Telle étoit la ſituation de l'Empire à la rupture de la paix entre les deux Couronnes. Pour réſiſter à tant de Puiſſances réünies, le Cardinal de Richelieu entra dans une liaiſon

AN. 1635.

de Weymar & le Chancelier Oxenstiern.

étroite avec deux grands hommes, Weymar & Oxenſtiern, tous deux d'une rare capacité ; l'un dans la guerre, & l'autre dans la politique. Le Duc Bernard de Weymar Prince de la branche aînée de la Maiſon de Saxe, avoit été (1) le principal & le plus habile Géneral du Grand Guſtave. Depuis la défaite de Nordlingue, il avoit encore ſous lui douze mille hommes de troupes très-aguerries, dont les Officiers n'attendoient d'avancement que de leur épée. Weymar les avoit ramaſſées dans les Cercles Proteſtans de la Suabe, de la Franconie & du Rhin : il les avoit menées d'abord au ſecours du Grand Guſtave, qui les ſoudoya juſqu'à ſa mort. Les Suédois n'étant plus en état de les payer, Weymar eut recours à la France, & le Roi lui promit, par un traité ſigné à S. Germain-en-Laye, des ſommes conſidérables pour les entretenir pendant tout le tems que dureroit la guerre. Après la mort de Guſtave, & ſur tout depuis la perte de la bataille de Nordlingue, les principaux Chefs de la Ligue Evangélique étoient ſur le point de ſe déſunir : (2) le Baron Axel Oxenſtiern Grand Chancelier de Suéde, ramena ceux que l'interêt particulier alloit ſéparer : il arrêta l'ambition des uns, ſuſpendit la jalouſie des autres, & fit comprendre à tous, qu'ils ne trouveroient leur ſûreté que dans leur union contre la Maiſon d'Autriche.

(1) Charles-Quint avoit ôté à la branche aînée de la Maiſon de Saxe, l'Electorat, pour en inveſtir la branche cadette, dont eſt ſorti l'Electeur d'aujourd'hui. Cette injuſtice avoit laiſſé dans le cœur de tous les Princes de la branche aînée une haine implacable contre la Maiſon d'Autriche.

(2) Le Pere Bougeant Hiſt. des Neg. de Weſtph. & Puffendorf.

AN. 1635. Oxenſtiern ſe tranſporta en France, au commencement de cette année, s'aboucha avec le Cardinal de Richelieu, & conclut un nouveau traitté avec le Roi, à Compiegne. Ce fut alors que ces deux Miniſtres concerterent tout ce qu'on éxecuta treize ans après, dans le Traitté de Munſter; & que Richelieu conçut une violente jalouſie contre un rival, en qui il voyoit impatiemment des talens égaux aux ſiens, & peut-être des vertus ſupérieures. Avant ces deux grands Miniſtres, on ne connoiſſoit pas ce qu'on appelle préſentement en Europe, EQUILIBRE DE PUISSANCE : les Princes ſe faiſoient la guerre ſans prévoir que leurs victoires-même pouvoient avoir quelqueſois des ſuites funeſtes, ignorant qu'il eſt dangereux de trop affoiblir ſon ennemi, auſſi-bien que de trop fortifier ſes alliés. Richelieu ſongea le premier avec le Chancelier Oxenſtiern à peſer la valeur des Nations & leurs interêts différens, à combiner leurs rapports mutuels, à calculer leurs forces, & à former par-là une nouvelle eſpece de politique, inconnuë aux ſiécles paſſés. Après avoir démélé ainſi les avantages & les beſoins de chaque Cour de l'Europe, Richelieu s'aſſura des unes, & diſpoſa les autres à demeurer neutres. (1) Il convint avec les Etats Proteſtans de l'Empire (2), qu'outre les ſommes d'argent que le Roi payeroit aux Confédérés, il entretiendroit en deçà du Rhin une armée de douze mille hommes de pied, qui ſeroit commandée par un Prince choiſi

(1) Recueil des Traittés de paix.
(2) Les Cercles de Suabe, de Franconie & du Rhin.

entre les Confédérés, & ſous lequel le Roi nommeroit un LIEUTENANT GENERAL. Les Etats Proteſtans s'obligeoient de leur côté à joindre leurs troupes à cette armée, pour prendre Briſac, & les villes qui ſont ſituées au-delà du Rhin juſqu'à Conſtance, & de remettre au Roi la protection de l'Alſace & de toutes les villes qui en dépendent, où il pourroit faire entrer des garniſons Françoiſes.

Nouvelle alliance entre la France & les Provinces-unies.

Le Cardinal fit un nouveau traitté avec les Hollandois, par lequel il fut arrété qu'on attaqueroit les Provinces des Pays-bas qui obéïſſoient à l'Eſpagne, avec une armée de ſoixante mille hommes, dont les Etats devoient fournir une moitié, & le Roi l'autre. Louis XIII. promettoit de plus de payer quinze-cent mille livres tous les ans, pour contribuer aux frais de la guerre, & les Etats Généraux promettoient de leur côté, de tenir une armée navale à la rade pour faciliter les expéditions & les deſcentes ſur les côtes de la Flandres. Dèſlors le Roi & les Hollandois partagerent les Païs-bas comme une conquête deja aſſurée. Ce partage prématuré prouve que les plus grands génies ſont capables des plus grandes fautes: Richelieu dévoila toute l'étenduë de ſes deſſeins & de ſon ambition aux Hollandois, qui craignirent toujours depuis de devenir frontiere de la France, ſans aucun intervalle entre cette Monarchie & leur République: auſſi ne firent-ils plus la guerre qu'avec de grandes précautions, & n'aſſiſterent le Roi qu'avec des réſerves pleines de défiance.

Alliance en-

Richelieu ménagea en même tems les Princes d'Italie, de

AN. 1635.

...de la France & les Princes d'Italie.

maniere qu'une partie demeura neutre, & que les Ducs de Savoye, de Parme & de Mantouë signerent un traitté avec le Roi. Il engagea ensuite la Cour de Dannemarck & la République de Pologne, à faire la paix avec les Suédois ; & pour empêcher les Anglois de se déclarer en faveur des Espagnols, il fomenta les discordes alors naissantes entre l'infortuné Roi Charles & son Parlement : enfin pour consommer son ouvrage, il prépara de-loin la révolte des Catalans & la révolution de Portugal. Rien ne donne une plus haute idée du génie de ce Ministre, que de le voir percer ainsi avec un secret impénétrable & une activité infinie jusques dans l'intérieur des Cours les plus éloignées ; remuer les unes, arrêter les autres, flatter celles-ci par les promesses, intimider celles-là par les menaces, & les forcer toutes à être attentives à ses mouvemens. On se laisse facilement éblouir par l'éclat de ces vastes projets, lorsqu'on ne connoît point les principes de cette politique noble qui s'occupe bien plus du bonheur des peuples, que de l'agrandissement des Princes.

Dispositions de Charles IV. Duc de Lorraine.

Pendant la guerre entre les deux Couronnes, le Duc de Lorraine, quoique dépouillé de ses Etats, conserva toujours une petite armée de dix à douze mille hommes, qui servoit tour à tour l'Empire, l'Espagne & la France. Il gardoit pour lui l'argent destiné à l'entretien de ses soldats, & leur permettoit de vivre à discrétion. Il se déclara d'abord pour l'Espagne.

Puissances

C'est ainsi que d'un côté l'Empereur, le Duc de Lorraine, les

les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, le Duc de Wirtemberg, & presque tous les Princes, Etats & Villes Catholiques d'Allemagne, se liguerent avec l'Espagne contre la France; de l'autre coté, la Savoye, la Hollande, la Suéde, l'Electeur de Tréves, le Duc de Lunebourg & le Landgrave de Hesse-Cassel, etoient unis d'interet avec la France contre l'Espagne. AN. 1635. Différentes alliances pour & contre la France.

Telle étoit la situation des affaires politiques en Europe, lorsque le Cardinal de Richelieu trouva un pretexte plausible, pour rompre ouvertement avec l'Espagne. L'Electeur de Tréves s'étoit détaché trois ans auparavant de la Ligue Catholique; la prospérité des armes de Gustave-Adolphe, & les disgraces arrivées à la Maison d'Autriche, l'y avoient déterminé: il avoit traitté avec la France, obtenu de la Suéde qu'elle seroit neutre, & reçu garnison Françoise à Tréves, à Harmanstein & à Philisbourg. Les Espagnols & les Autrichiens voulurent s'en venger, & lui déclarerent la guerre au mois de Janvier de l'année 1635. Bientôt après ils surprirent la ville de Tréves, enleverent l'Electeur & le menerent prisonnier d'abord à Bruxelles, puis à Gand, & enfin à Vienne. Cet attentat contre un allié de la France irrita le Roi: il envoya, suivant les anciennes formes, le dix-neuf du mois de Mai, un Heraut jusques dans Bruxelles pour déclarer la guerre à l'Espagne. Rupture entre les deux Couronnes. 19. de Mai.

Cependant aucune des frontiéres ne se trouvoit en état de defense: il n'y avoit point d'argent dans les coffres du Roi; on manquoit d'artillerie & de munitions. Dans ces

AN. 1635. circonſtances, les ennemis de Richelieu (1) regarderent ſon entrepriſe comme une imprudence énorme : mais ce grand Miniſtre ſçut employer ſi habilement ſes Alliés, qu'il occupa & affoiblit par-tout les ennemis de la France. Ce qui fait voir que les négociations & les alliances ſont pour un Etat d'une auſſi grande reſſource que les tréſors & les fortifications des Places.

Levée de quatre armées en France.

Le Cardinal néanmoins mit quatre armées ſur pied, pour attaquer les Eſpagnols par quatre endroits différens : il envoya la premiere & la plus grande de ces armées, compoſée de vingt-cinq mille hommes, dans les Pays-bas, ſous les Maréchaux de Châtillon & de Brézé; la ſeconde, dans le Milanois, ſous le Maréchal de Créqui; la troiſième ſous le Duc de Rohan, dans la Valteline; le Cardinal de la Valette (2) mena la quatrième au ſecours des Suédois en Allemagne, & le Vicomte de Turenne fut nommé ſon Maréchal-de-Camp.

Mayence ravitaillé.

Les Suédois commandés par le grand Guſtave avoient pénétré juſques dans le cœur de l'Allemagne : mais après la funeſte journée de Nordlingue, les Confédérés hors d'état de faire aucune entrepriſe conſidérable, s'étoient bornés à défendre les villes dont ils étoient les maîtres. Galas Général des Impériaux avoit fait de Wormes ſon magaſin & ſa place-d'armes : de-là il envoyoit des détachemens pour ravager le pays, & pour ſurprendre les villes où les Suédois

(1) Mém. de Montreſor.

(2) Louis de Nogaret de la Valette, fils de Jean Louis de Nogaret Duc d'Epernon, & de Marguerite de Foix de Candale.

avoient des garnisons. Il avoit fait bloquer celle de Mayence depuis trois mois par le Comte de Mansfeld, & il étoit allé lui-même quelque tems après assiéger Deux-Ponts, pour couper la communication de la Lorraine, que les François occupoient, avec l'Alsace, dont ils vouloient s'emparer. Les troupes du Roi qui s'étoient rassemblées au mois de Juillet dans le pays Messin, au nombre de dix-huit à dix-neuf mille hommes, entrerent dans l'Allemagne (1) sous la conduite du Cardinal de la Valette, qui joignit le Duc de Weymar en de-çà du Rhin près de Binghen. Les deux Généraux prirent cette ville, marcherent au secours de Mayence, forcerent le Comte de Mansfeld à se retirer, & ravitaillerent la place : ils s'avancerent alors vers la ville de Deux-Ponts, dont Galas leva le siége à leur approche. Pendant que les Impériaux gagnoient les environs de Wormes, les deux Généraux confedérés allerent à Francfort, pour obliger cette ville, qui vouloit se racommoder avec l'Empereur, à rester fidelle au Parti Protestant ; & après avoir mis une forte garnison dans Saxen-hausen près de Francfort, ils retournerent camper sous Mayence, demeurant ainsi maitres de la campagne.

An. 1635.

16. Août.

24 dud.

28. dud.

Retraite des François.

Le Genéral Galas qui étoit à Wormes, n'osant hazarder une bataille, ni venir attaquer les Confédérés dans leur camp, prit le parti de leur couper les vivres. Le pays avoit été ruiné par les troupes Impériales & Suédoises pendant les longues guerres d'Allemagne, & il falloit faire venir les con-

(1) Mercure François.

AN. 1635. vois de Keyserloutre, de Sarbruck & de plusieurs autres lieux très-éloignés, du côté de la Lorraine. Le Marquis de Gonzague s'empara de toutes ces Places par l'ordre de Galas: dèslors il n'arriva plus rien au camp des Confédérés, où les vivres monterent à un prix si excessif, que les soldats ennemis alloient y vendre du pain, au péril de leur vie. Dans cette occasion pressante le Vicomte de Turenne donna de nouvelles preuves de sa générosité; il vendit sa vaisselle & ses équipages pour faire subsister une partie des troupes: la disette devint si grande que les soldats furent réduits à vivre de racines & d'herbes, & que les chevaux n'eurent d'autre nourriture que des feuilles d'arbres & de vignes. Un plus long séjour auroit infailliblement fait périr les armées: les deux Généraux s'étant déterminés à abandonner leur camp, songerent à se retirer dans les trois Evêchés, où il y avoit des vivres en abondance; & ayant laissé à Mayence quatre mille hommes, ils décamperent la nuit & repasserent le Rhin

26. Septembre. à Binghen sur un pont de batteaux. En même tems Galas traversa le fleuve à Wormes, & poursuivit les deux armées. Le Duc de Weymar voulant échapper à sa poursuite par une extrême diligence, fit enterrer secrettement le canon & brûler tous les bagages inutiles, afin que la marche ne fût retardée par aucun embarras. Les deux armées marcherent jour & nuit, sans se reposer, par des chemins détournés & pénibles, entre des montagnes. Galas qui les suivoit avec sa Cavalerie, les joignit sur la riviere de Glann entre Odernheim & Messeinheim: là, les François & les Suédois faisant

volte-face, le repoussérent avec une valeur qui lui fit connoitre que leur retraitte n'etoit rien moins qu'une fuite. Cette résistance ne fit que l'animer : il se mit à la tete de neuf-mille chevaux, traversa le Duché de Deux-Ponts, passa la Sarre, entra dans la Lorraine, & les attendit en embuscade dans un defilé entre Vaudrevange & Boulay. Il s'y donna un rude combat, où la Cavalerie Imperiale fut mise en deroute par les escadrons François : cinq-cent Croates de l'armée de Galas furent tues avec plusieurs Officiers ; & les deux armées confédérées arriverent en lieu de sureté, après treize jours de marche. (1)

Conduite du Vicomte pendant cette retraitte.

(2) L'Histoire nous fournit peu d'exemples d'une retraitte aussi difficile. Les François sans vivres & travaillés de toutes les maladies que cause la disette, traversoient les bois & les montagnes, poursuivis des Impériaux chez qui tout abondoit. Une partie de l'armée ne gardoit plus d'ordre dans sa marche : ceux qui pouvoient tromper la vigilance des Officiers, alloient se jetter parmi les ennemis, espérant y trouver dequoi assouvir leur faim ; d'autres s'écartoient à droite & à gauche pour piller ; plusieurs enfin epuisés de fatigue, se trainoient pour suivre le gros de l'armée. Pendant cette affreuse retraitte le Vicomte de Turenne fit jetter de ses chariots les bagages les moins nécessaires, pour y faire monter les malheureux qui n'avoient plus la force de marcher. Il partageoit avec les soldats les vivres qu'il pouvoit trou-

(1) Monglat, Puffendorf, Mercure François.
(2) Mem. de Monglat, tome I. pag. 98.

AN. 1635. ver : il consoloit les uns ; il encourageoit les autres ; il compatissoit aux peines de tous & les soulageoit selon son pouvoir, sans distinction de François ni d'Etrangers. Par-tout où l'on fut obligé de faire tête aux ennemis, il combattit avec une valeur intrépide, occupa les hauteurs, s'empara des défilés, se saisit des villages & de tous les lieux où il pouvoit placer de l'Infanterie, dont le feu arrêtoit souvent les Impériaux : enfin il fit voir une activité, un courage, & sur-tout une humanité, qui attirerent l'admiration de l'armée & l'attention de la Cour.

Nouveau traité du Duc de Weymar avec la France.

Dès que les troupes des Confédérés furent établies en Lorraine dans leurs quartiers d'hyver, Weymar & la Valette allerent à Paris. Weymar depuis la défaite de Nordlingue étoit devenu suspect aux Suédois ; ils le regardoient comme la cause de leur malheur, parce qu'il avoit engagé la bataille contre l'avis du Maréchal d'Horn. Le Duc mécontent de la Suéde, dont les Ministres ne le traittoient pas avec assez de considération, écouta les offres de la France : le Roi lui accorda une pension de quinze-cent mille livres, & quatre millions par an pour l'entretien d'une armée de dix-huit mille hommes, que le Duc s'obligea de fournir & de commander, sous l'autorité de ce Monarque.

AN. 1636.

Siége de Saverne.

Le mauvais succès de la derniere campagne, avoit tellement découragé le Cardinal de la Valette, qu'il auroit renoncé au métier de la guerre, si le Cardinal de Richelieu qui lui connoissoit des talens, ne l'eût obligé de reprendre le commandement de l'armée. Sur la proposition que Riche-

lieu lui fit d'aller aſſiéger Saverne, il ne voulut ſe charger AN. 1636.
de cette entrepriſe, qu'à condition qu'il auroit avec lui le Vicomte de Turenne: le Miniſtre y conſentit; (1) & le Vicomte touché de la confiance que lui marquoit le Cardinal de la Valette, n'oublia rien pour y répondre. La Valette & Weymar ayant fait marcher leurs troupes, arriverent en Alſace vers le commencement de Juin, & attaquerent Saverne par deux différens endroits. Weymar fit une breche de ſon côté, & donna un aſſaut où il fut vivement repouſſé. Deux jours après il en tenta un ſecond, avec auſſi peu de ſuccès: ſans ſe rebuter il en livra un troiſième qui fut fort ſanglant de part & d'autre. Piqué d'une réſiſtance ſi opiniatre il redoubla le feu de la batterie, & au quatrième aſſaut la Ville-haute fut emportée. Il reſtoit encore à prendre la Ville-baſſe avec le Château: Turenne voyant que les travaux étoient peu avancés du côté de la Valette, ſe mit à la tête des troupes Françoiſes; en peu de tems il franchit la paliſſade, paſſa le foſſé, monta ſur la bréche, s'empara des retranchemens que l'ennemi y avoit faits, & s'y logea. Il anima tellement les ſoldats par ſes libéralités & par ſon exemple, que la Ville-baſſe & la Citadelle ne purent tenir que juſqu'à la fin de Juin: mais le dernier jour du ſiége le Vicomte fut bleſſé au bras droit d'un coup de mouſquet. Quoique pluſieurs Chirurgiens euſſent opiné à lui couper le bras, on n'en vint point à cette cruelle extremité; la guériſon fut longue, & l'on ſentit par les allarmes que

(1) Mem. de Monglat, tome I. pag. 125.

An. 1636. causa sa maladie, & par la joie que produisit son rétablissement, combien les troupes avoient déja conçu pour lui d'amour & d'estime.

Les Espagnols entrent en France.

Pendant les expéditions de la Valette & de Weymar en Alsace, les Espagnols faisoient de grands progrès du côté de la Flandre. Leur armée composée d'Allemands, de Hongrois, de Polonois & de Croates, sous la conduite de (1) Jean-de-Vert, se répandant en Picardie, rappelloit le souvenir des anciennes inondations des Barbares. Paris se crut à la veille d'être saccagé: ses habitans se réfugierent dans les Provinces, & y porterent l'épouvante. Le danger qui paroissoit extrême, augmentoit encore par l'entrée de Galas dans la Bourgogne: ce Général projettoit de marcher, Enseignes déployees, jusqu'à Paris, & se flattoit de partager avec l'armée de Jean-de-Vert le pillage de cette riche Capitale. Dans un péril si pressant, les Parisiens effrayés se taxerent euxmêmes: tous les apprentifs de métier furent enrôllés: chaque porte cochere fut obligée de fournir un cavalier, & les autres un fantassin. Le Roi s'avança vers Compiegne, à la tête de cinquante-mille hommes: les ennemis voyant les François en état de se défendre & même d'attaquer, abandonnerent la Picardie, & Paris se rassura.

Galas est chassé de la Bourgogne.

L'armée qui étoit entrée en Bourgogne ne fit pas une si heureuse retraite. Galas avoit investi S. Jean-de-Lône. Cette ville, quoique petite & mal fortifiée, fut un écueïl funeste

(1) Il étoit fils d'un paysan de Westphalie; son mérite seul le fit Général des armées de l'Empereur.

pour

pour les Impériaux : elle soutint leurs attaques avec une vigueur extreme. Aux efforts des assiegeans se joignirent des pluyes prodigieuses qui inonderent toute la campagne, & firent deborder la Saone : Galas fut contraint de lever promptement le siége, & de laisser son artillerie avec une partie de ses bagages. Une infinité de soldats se noyerent dans les chemins rompus par les torrens ; plusieurs furent assommés par les paysans, & pour comble de disgrace le Comte de Rantzau (1) defit leur arriere-garde : de trente mille hommes dont l'armée ennemie étoit composée, il ne s'en sauva qu'environ douze mille qui se retirerent dans la Franche-Comté. Cette Province, quoique sujette de l'Espagne, devoit, par un traité fait avec le Roi, conserver la neutralité pendant tout le tems de la rupture entre les deux Couronnes : mais les levées de troupes que les Francs-Comtois permettoient à Philippe, servirent de prétexte au Cardinal de Richelieu pour rompre la neutralité avec eux. Après la prise de Saverne, le Duc de Weymar & le Cardinal de la Valette s'approcherent de la Franche-Comté. Le Général Galas vouloit y prendre des quartiers d'hyver, & s'étoit avancé pour se saisir des postes les plus favorables : le Cardinal de la Valette en ayant été averti, envoya le Vicomte de Turenne avec un corps de troupes au-devant des ennemis. Sa blessure qui n'étoit pas encore guérie, ne l'empêcha pas d'éxécuter les ordres qu'il avoit reçus : il marcha jour & nuit ; & étant arrivé au bourg de Jussey, où

AN. 1636.

(1) Josias de Rantzau natif du Holstein, depuis Maréchal de France.

AN. 1636. Galas commençoit à se retrancher, il l'attaqua, le défit, le força à rebrousser chemin, le suivit dans sa retraite, chargea souvent son arriere-garde, & fit plusieurs prisonniers. Galas avant que de repasser le Rhin, tenta de traverser le siége de Joinville que faisoit le Duc de Weymar; mais le Vicomte se posta d'une maniere si avantageuse entre les Impériaux & l'armée des Assiégeans, qu'il rompit toutes les mesures que prit Galas pour jetter du secours dans cette ville: elle se rendit au Duc de Weymar, & les Impériaux contraints de se retirer en Allemagne par Brisac, y passerent le Rhin.

AN. 1637.

Mort de l'Empereur Ferdinand II. Election de Ferdinand III.

Au commencement de l'année 1637. mourut à Vienne Ferdinand II. âgé de soixante ans. Quoique peu de tems avant sa mort, son fils Ferdinand III. eût été élû Roi des Romains & son successeur à l'Empire; la France crut ne devoir pas le reconnoître, à cause de l'irrégularité de son élection, qui, au lieu de se faire à Ratisbonne, selon l'usage, s'étoit faite à Francfort; où les Espagnols, pendant la Diéte, avoient employé les menaces pour intimider les Députés. L'opposition des François à cette élection augmenta l'animosité de la Cour de Vienne; & la guerre se ralluma.

Le Vicomte va en Flandre.

Les heureux succès de la campagne précédente déterminerent le Cardinal de Richelieu à donner au Cardinal de la Valette & au Duc de Candale son frere, le commandement de l'armée qui devoit entrer en Flandre par la Picardie: (1) la Valette demanda encore Turenne pour un de

(1) Voyez Mem. recondit. di Siri, & les Mem. de Monglat de l'an 1637.

ses Maréchaux de Camp. On alla d'abord investir Landrecies ville du Hainaut, fortifiée de cinq bastions bien revêtus avec des fossés pleins d'eau. Ce siége causa des fatigues infinies au Vicomte : le tems devint mauvais ; les pluyes qui tomboient en abondance, remplirent bientôt la tranchée, & les soldats avoient de l'eau jusqu'à la ceinture. Le Vicomte y restoit avec eux, & n'en sortoit que pour aller rendre compte au Cardinal du progrès des travaux : animant ainsi par son exemple ceux qu'il soutenoit en même tems par ses libéralités, il surmonta tous les obstacles que l'art, la nature & les ennemis opposoient aux Assiégeans, & la Place se rendit.

AN. 1637

Après la prise de Landrecies, le Cardinal de la Valette s'avança le long de la Sambre : & pendant qu'il se rendoit maitre de Maubeuge, il envoya ravager le pays entre Mons & cette riviere ; afin que si l'ennemi y venoit camper, il ne pût subsister que difficilement. Comme il ne voyoit point d'Espagnols en campagne, il retourna sur ses pas, s'alla présenter devant Avesnes, fit mine de vouloir l'assiéger, & rabattit tout-à-coup sur la Capelle. Cependant il envoya le Vicomte pour prendre Solre, Château le plus fort de tout le Hainaut, & qui étoit pourvu d'une garnison de deux mille hommes. Le Vicomte l'attaqua si vivement, qu'en très peu d'heures les ennemis se rendirent à discrétion. (1) Quelques soldats ayant trouvé dans la place une femme d'une grande beauté, l'amenerent à leur

Il assiége & prend le Château de Solre.

(1) Mem. MSS. de l'Abbé Raguenet, & Mem. MSS. de Fremont d'Ablancourt.

AN. 1637. Commandant, comme la plus précieuſe portion du butin. Le Vicomte n'avoit alors que vingt-ſix ans; il n'étoit pas inſenſible: cependant il feignit de ne pas pénétrer le deſſein de ſes ſoldats, & loua beaucoup leur retenuë; comme s'ils n'avoient penſé, en lui amenant cette femme, qu'à la dérober à la brutalité de leurs compagnons: il fit chercher ſon mari, & la remettant entre ſes mains, il lui dit, *que c'étoit à la diſcrétion de ſes Soldats qu'il devoit l'honneur de ſa femme.*

Attaque de Maubeuge par le Cardinal Infant.

Le Cardinal de la Valette ayant réſolu de faire de Maubeuge une puiſſante Place-d'armes qui tiendroit en bride tout le Pays, y laiſſa le Duc de Candale ſon frere & le Vicomte de Turenne avec un gros corps de troupes, qui ſe retrancherent ſous le canon de cette ville, & lui de ſon côté alla aſſiéger la Capelle. Le Cardinal Infant qui commandoit dans les Pays-bas, averti de la ſéparation des troupes Françoiſes, s'avança vers Maubeuge, & l'attaqua pour faire lever à la Valette le ſiége de la Capelle, en l'obligeant de venir ſecourir le Duc de Candale. Le Duc ne trouva point de meilleur parti à prendre, que de ſortir de la ville avec quelque Cavalerie, & d'aller preſſer ſon frere de venir joindre les troupes Françoiſes qu'il laiſſa ſous le commandement du Vicomte ſon Maréchal de Camp. Le Cardinal Infant, ſe hâtant de profiter de l'occaſion, fit dreſſer une batterie de trente piéces de Canon qui foudroyerent la ville pendant deux jours entiers. Ayant appris le lendemain que la Capelle étoit priſe, & que le Cardinal de la Valette mar-

choit vers Maubeuge, il fit donner un assaut general; mais repoussé de tous les côtés par le Vicomte de Turenne, il leva le siege, & ne songea plus qu'à se poster de maniere qu'il pût empêcher la jonction des deux armées Françoises: il échoua encore dans cette entreprise, & fut contraint de se retirer. Le Vicomte qui eut ordre de le suivre, força une partie de l'armée Espagnole à repasser la Sambre, où il y eut beaucoup de noyés, & grand nombre de tués; & finit ainsi glorieusement la campagne. An. 1637.

Vers la fin de cette année, le Cardinal de Richelieu attira le Duc de Weymar à Paris: ils eurent plusieurs conferences ensemble, dont le resultat fut que l'on attaqueroit Brisac, ville qui étoit regardée comme le rempart de l'Allemagne.

Le Duc Bernard de Weymar crut devoir commencer par se rendre maitre des Villes Forestieres. Il entra en campagne dès la fin du mois de Janvier pour prévenir les Impériaux; & surmontant l'extrème rigueur de la saison & la difficulté des chemins, il arriva à la vûë de Seckingen & de Lauffembourg. Ces deux Places furent prises d'emblée, tandis que le Comte de Nassau & le Colonel Rosen emporterent Valshut presque sans résistance. De si heureux succès firent naître au Duc Bernard l'envie de s'emparer de Rhinfeld, la quatrième & la plus forte des Villes Forestieres: il passa le Rhin, & assiegea cette Place, malgré l'incommodité des neiges & des eaux qui inondoient la tranchée. Il avoit déja fait un logement au pied de la bréche, lorsque les Impé-

An. 1638.

Le Duc de Weymar assiege les villes Forestieres & bloque Brisac

An. 1638. riaux vinrent au ſecours de Rhinfeld, commandés par Jean-de-Vert, le Duc Savelly (1) & deux autres Généraux. Weymar leur livra deux combats : le premier fut douteux, & les ennemis ſecoururent la ville ; mais dans le ſecond, il remporta une pleine victoire ; & les quatre Généraux de l'Empereur furent pris avec pluſieurs Officiers diſtingués. Rhinfeld & quelques autres villes de la Suabe ſe rendirent alors au Vainqueur. Jean-de-Vert amené priſonnier à Paris par l'ordre du Roi, ſe fit eſtimer dans ſa diſgrace, par la maniere noble & polie dont il répondit aux civilités de la Cour de France. (2) Cette victoire mit le Duc Bernard en état de bloquer Briſac. Il falloit, pour ſerrer cette ville de plus près, ſe rendre maître de toutes les places qui l'environnent : Fribourg, une des premieres qu'on aſſiégea, ne ſe rendit qu'après pluſieurs combats qui furent autant de victoires ; enfin le Duc Bernard commença le ſiége de Briſac au mois d'Avril.

Le Vicomte va ſervir ſous le Duc de Weymar, au ſiége de Briſac.

Le Cardinal de Richelieu envoya deux renforts à ce Prince, ſous la conduite du Vicomte de Turenne & du Comte de Guebriant (3), comme LIEUTENANS GENERAUX ; grade qui commença dèſlors ſeulement à être connu en France. D'un autre côté l'Empereur, le Roi d'Eſpagne & le Duc de Baviere n'oublierent rien pour ſecourir cette Place, dont la conſervation étoit pour eux d'une très-grande conſéquence.

(1) Il étoit Prince d'Albano & du S. Empire.

(2) Hiſt. du Maréchal de Guébriant, pages 76. & 80. & Mem. de Monglat, tome I. pag. 223.

(3) Jean-Baptiſte Budes Comte de Guébriant, depuis Maréchal de France.

Le Général Goëutz & le Duc Savelly qui s'étoit échappé de prison, aſſemblerent une armée ſur les bords du Danube, s'approcherent de Briſac, firent diverſes marches autour de la ville, & par deux ſois trouverent moyen d'y jetter quelques vivres. Pour empêcher de pareils ſecours dans la ſuite, le Duc Bernard prit la réſolution d'aller attaquer l'armée ennemie: il ſortit de ſes lignes avec les deux tiers de la ſienne, qui n'étoit que de ſeize mille hommes; le Général Goëutz en avoit vingt mille. Weymar n'eut pas marché deux heures par des chemins couverts & très étroits, qu'il rencontra les ennemis dans la plaine de Wittenveir: il s'y mit en bataille après quelques décharges d'artillerie de part & d'autre, les deux armées s'ebranlerent & ſe chocquerent avec furie. L'aile droite Impériale fut renverſée dans un Ravin qui étoit derriere elle, & miſe en déroute ſans pouvoir ſe rallier: le Duc Savelly qui la commandoit fut pris avec ſept piéces de canon. L'aile droite de Weymar qui ſe trouva dans un terrain très déſavantageux, fut rompuë: Goëutz qui étoit poſté ſur une hauteur, alloit la prendre en flanc, & le Vicomte de Turenne qui la commandoit, couroit riſque d'être enveloppé, ſi le Duc de Weymar ne fût venu à ſon ſecours: ce Prince fondit ſur Goëutz qui demeura ferme ſur l'éminence qu'il occupoit. Il eût été difficile de l'en déloger de force, on eut recours au ſtratagéme: (1) le Comte de Guebriant conſeilla d'envoyer dans la forêt voiſine quelques Cavaliers avec des tambours & des AN. 1638.

(1) Hiſt. du Maréchal de Guebriant, pag. 80.

AN. 1638. trompettes. Au bruit que firent ces instrumens les Impériaux croyant qu'on venoit les attaquer par derriere, quitterent la hauteur où ils étoient : les troupes de Weymar s'en saisirent, & prirent en même tems le canon des Impériaux à l'aile gauche : dans la chaleur & dans la confusion les Impériaux prirent aussi celui des Confédérés à l'aile droite ; & de part & d'autre on se servit de l'artillerie ennemie pour se canonner. Après sept heures de combat, où toutes les troupes allerent plusieurs fois à la charge, les Impériaux furent mis en fuite, & cederent au Duc Bernard une victoire complette, dont le Comte de Guébriant & le Vicomte de Turenne partagerent la gloire. Goëutz se sauva, & perdit dans ce combat tout son canon, ses munitions, trois mille chariots, cinq mille sacs de bled & tout son bagage. Il resta deux mille Impériaux sur la place ; on fit quinze-cent prisonniers, & l'on prit quarante-cinq étendarts & tous les Drapeaux. (1)

Le Duc de Lorraine vient au secours de Brisac.

L'Empereur ordonna à ses Généraux de faire une nouvelle tentative, au hazard d'une seconde défaite ; & compta pour rien la perte d'une armée, pourvû qu'il pût sauver une ville, qui devenoit entre les mains des François la clef de l'Allemagne, une barriere contre les entreprises des Impériaux sur la France, & un obstacle aux secours que Ferdinand envoyoit aux Espagnols dans les Païs-bas. Cependant le Duc de Weymar, dans la confiance que les ennemis ne pouvoient plus traverser son entreprise, retourna devant Brisac & con-

(1) Voyez les Mem. MSS. de Fremont d'Ablancourt.

tinua

tinua le siége. A peine les lignes furent-elles achevées, que le Duc de Lorraine se mit en marche, vers le milieu d'Octobre, avec un corps de troupes. Weymar sortit une seconde fois de ses lignes, & y laissant le reste de ses troupes sous la conduite du Vicomte de Turenne & du Comte de Guébriant, alla au-devant des ennemis qu'il rencontra près de Tannes. Le Duc de Lorraine commença la charge à dix heures du matin; & après un combat opiniatre, où les Généraux se rencontrerent dans la mélée, les Escadrons ennemis furent renversés: le Duc Bernard profitant de leur désordre les mit en déroute, & sa victoire fut aussi complette sur les Lorrains, qu'elle l'avoit été sur les Allemands.

An. 1638.

15. d'Octobre

Le Général Goëutz, & le Général (1) Lamboy qui avoit pris la place de Savelli, ayant sû la défaite des Lorrains, ramasserent quelques troupes, vinrent jusqu'au bord du Rhin par des chemins fourrés, & arriverent au quartier du Duc de Weymar, avant qu'on se fût apperçu de leur marche. Ils reconnurent ses lignes, les attaquerent avec vigueur, & emporterent deux redoutes. Tout plioit devant eux, lorsque le Vicomte de Turenne & le Comte de Guébriant accoururent: ils les chasserent hors des lignes; & les Impériaux qui revinrent plusieurs fois à la charge, ayant toujours été repoussés avec perte, passerent le Rhin & allerent assiéger Ensisheim, ancienne capitale de la haute-Alsace sur la riviere d'Ill dans le voisinage de Brisac, & d'où ils auroient pû incommoder l'armée de Weymar. Le Vicomte ne leur

Les Généraux Goeutz & Lamboy viennent au secours de Brisac.

20. d'Octobre.

(1) Baron de Lamboy Général des Espagnols.

An. 1638. donna pas le tems de se rendre maîtres de cette Place : il les attaqua avec une partie des troupes Françoises, les battit dans leur camp même, leur fit lever le siége, & les dispersa tellement, qu'ils ne songerent plus à secourir Brisac.

Combats pendant le siege de Brisac.

Pendant le siége de cette ville, qui dura près de huit mois, il y eut jusqu'à six grands combats, dont ceux de Witteinweir, de Tannes, & d'Ensisheim pourroient passer pour des batailles. Les assiégés souffrirent tous les maux ausquels expose un long siége, sans que Reynac, qui commandoit dans la Place, voulût se rendre : la disette devint si excessive, qu'il fut obligé de mettre des gardes aux cimetieres pour empêcher qu'on ne déterrât les morts. (1) De tous les dehors il ne restoit aux assiégés qu'un Fort nommé le *Ravelin de Reynac*, qui les rendoit maîtres du bras principal du Rhin, & qui leur laissant toûjours l'espérance d'être secourus par ce côté, les empêchoit de proposer ou d'entendre aucune condition. Le Duc de Weymar qui avoit vû le Vicomte réüssir heureusement dans tout ce qu'il avoit entrepris durant ce siége, le chargea d'attaquer ce Fort : Turenne y alla à la tête de quatre cens hommes, qui en rompirent les palissades à coups de haches, y entrerent par trois endroits à la fois, & passerent au fil de l'épée tous ceux qui le défendoient.

Prise de Brisac.

Le Gouverneur de la ville voyant par la prise de ce Fort qu'il ne pouvoit plus esperer de secours, capitula enfin, & se rendit le dix-sept du mois de Décembre. Pendant tout

17. Décembre.

(1) Lotichius & Puffendorf.

le tems du siége, le Vicomte de Turenne eut la fievre quarte, & continua de faire voir par ses actions qu'il n'étoit sensible qu'à la gloire. An. 1638.

(1) Peu de tems après, le Cardinal de Richelieu & le Duc de Weymar conçurent une jalousie mutuelle. Weymar faisoit la guerre contre les Impériaux bien plus pour lui que pour la France : ennuyé de dépendre d'un Ministre auquel il croyoit, en qualité de Prince Etranger, devoir peu de déference, il pensoit aux moyens de se conserver Brisac, pour se former une Principauté de ce qu'il pourroit conquerir autour de cette ville. Richelieu qui vouloit l'engager à remettre Brisac à la France, l'invita à venir à Paris, sous le pretexte des mesures qu'ils avoient à prendre de concert pour la campagne suivante : le Duc refusa constamment d'aller à la Cour, & se contenta d'y envoyer le Genéral d'Erlach qu'il avoit fait Gouverneur de Brisac. Cette conduite augmenta les soupçons & les defiances du Cardinal ; mais il fut bientot délivré de ses inquiétudes : le Duc de Weymar s'étant rendu dans le Sundgau, vers le commencement du mois de Juillet, tomba malade à Neubourg, & mourut quinze jours après, à l'age de trente-six ans. Ce Prince, le dernier de onze freres, étoit le premier de tous pour la grandeur du courage, la noblesse des sentimens, & la superiorité des talens : sage, patient, genereux, sçavant & magnanime, il meritoit l'éloge qu'en avoit fait le Grand Gustave, en le nommant SON BRAS DROIT.

An. 1639.

Mort du Duc de Weymar.

(1) *Voyez Siri Mem. recondit.* tome 8. pag. 763. & *Puffendorf, de rebus Suecicis, lib. XI.*

AN. 1639.

Le Maréchal de Guébriant commande les troupes Weymariennes.

Après la mort de ce Général, l'Empereur, le Roi de France, les Ducs de Baviere, de Lawembourg & de Lunebourg, le Duc de Saxe frere de Weymar, & le Prince Palatin Charles-Louis, firent chacun tous leurs efforts pour gagner les troupes Weymariennes : le dernier fut celui pour qui elles marquerent le plus d'inclination. Dès que ce Prince eut appris à la Haye, où il étoit, la mort du Duc Bernard, il passa sur le champ en Angleterre pour y chercher de l'argent ; & ayant amassé vingt-cinq mille livres sterling (1), en partit aussi-tôt pour se rendre à l'armée en Alsace : comme la France étoit le plus court chemin, il voulut la traverser *incognitò* ; mais le Cardinal de Richelieu qui apprit en même tems ses desseins & sa marche, le fit arrêter à Moulins, & conduire au Château de Vincennes, où il fut gardé étroitement jusqu'à ce que les troupes Weymariennes eussent remis toutes les Places conquises en Alsace entre les mains du Roi, & se fussent soumises au Comte de Guébriant qu'on leur donna pour Chef. (2) Guébriant se joignit au fameux Banier General Suédois, qui remplit bientôt toute l'Allemagne de la gloire de son nom, & qui égala presque par ses exploits le Grand Gustave son maître.

Richelieu offre une de ses parentes en mariage au Vicomte.

Le Vicomte de Turenne alla à la Cour, où le Cardinal le combla de loüanges, lui demanda son amitié, & pour l'attacher à ses interêts, lui offrit en mariage une de ses plus proches parentes : mais le Vicomte qui craignit que la diffé-

(1) Environ cent mille écus de la monnoie de ce tems-là.
(2) Puffendorf. *de rebus Suecic. lib. XI. Grotii Epist.*

rence de Religion n'alterât l'étroite union qu'éxigent de semblables engagemens, lui exposa ses sentimens avec candeur. Le Ministre goûta les raisons de son refus, admira la probité & la vérité qui régnoient dans tous ses procédés ; & bien loin de s'en offenser, lui donna de nouvelles marques d'estime, en continuant de l'employer aux affaires les plus difficiles. Ce fut alors qu'il résolut de l'envoyer en Italie, où la guerre s'étoit renouvellée, à l'occasion de la Duchesse de Savoye sœur de Loüis XIII. AN. 1639.

Victor Amédée Duc de Savoye, qui s'étoit déclaré pour la France, au commencement de la rupture entre les deux Couronnes, mourut (1) fidele à cette alliance. Les Espagnols craignant que Christine sa veuve ne se mît entre les mains du Roi son frere, exciterent le Prince Thomas & le Cardinal de Savoye, attachés aux interêts du Roi Catholique, à aller en Piémont pour enlever à leur belle-sœur la tutelle du jeune Duc son fils, & la Régence de l'Etat. Ces Princes arriverent en Lombardie, persuaderent aux Peuples que la Duchesse de Savoye vouloit les livrer aux François, & allumerent dans tous ses Etats une guerre civile : la Duchesse refusa long-tems d'avoir recours à son frere, de peur d'augmenter les défiances de ses sujets ; & à la fin elle y fut contrainte.

Origine des guerres de Savoye.

(2) Le Maréchal de Créqui avoit été envoyé d'abord en Italie pour y faire la guerre ; mais après y avoir servi trois ans, il fut tué à Bréme sur le Pô, d'un Boulet de canon. Le

Le Cardinal de la Valette commande en Piémont.

(1) Il mourut le 7. d'Octobre 1637.
(2) Mem. de Monglat, tome I. pag. 248.

AN. 1639. Cardinal de la Valette avoit eû ordre d'aller remplir sa place, dès le commencement de l'année 1638. Ses succès en Italie ne furent pas les mêmes qu'en Flandre : il perdit en peu de mois Yvrée, Verceil, Véruë, Nice, & quelques autres Places considérables, dont les Princes de Savoye secourus par les Espagnols, se rendirent maîtres. Les Piémontois voyant les progrès du Prince Thomas, & aimant mieux lui être soumis qu'à des Etrangers, lui livrerent Quiers, Moncalier, la ville de Turin, & plusieurs autres Places importantes. Le Cardinal de Richelieu fit entendre alors à la Duchesse Doüairiere de Savoye, qu'elle ne pouvoit s'assurer d'aucune de ses villes, sans y mettre des garnisons Françoises & des Gouverneurs de la même nation : elle y consentit ; & cette complaisance augmenta les ombrages des Piémontois, & la jalousie des Espagnols. L'Empereur, à la sollicitation de ces derniers, publia une Ordonnance, par laquelle il déclaroit la Duchesse déchuë de la tutelle de ses enfans, dégageoit ses sujets du serment de fidélité, & leur enjoignoit de reconnoître pour tuteurs du jeune Duc, les deux Princes de Savoye ses oncles. Tout le Piémont se souleva contre la Duchesse, & se livra à ses beaux-freres : il ne restoit plus que Suze, Carignan, Chivas & la Citadelle de Turin. Pour prévenir la ruine totale de cette Princesse, Richelieu qui connoissoit la capacité de Turenne l'envoya en Lombardie. Quoique le Vicomte n'eût pas le commandement en chef, sa présence changea bientôt la face des affaires ; & la Duchesse de Savoye trouva dans sa valeur & dans ses conseils de grandes

An. 1639.

ressources. Le Cardinal de la Vallette étant mort au mois d'Octobre, on s'attendoit que le Vicomte de Turenne succederoit au Généralat; mais les circonstances ne lui etoient pas favorables. Le Duc de Bouillon, pour des raisons qui seront bien-tôt développées, venoit de recevoir à Sedan Louis de Bourbon Comte de Soissons & de Clermont, l'ennemi déclaré du Cardinal de Richelieu: le Ministre qui connoissoit assez peu le Vicomte pour craindre qu'il ne fût séduit par le Duc son frere, ne voulut point lui confier le commandement en chef; & donna cet emploi au Comte d'Harcourt (1) qui avoit épousé une parente du Cardinal. Comme le mérite de ce Prince répondoit à sa naissance, & qu'il s'étoit déja distingué par plusieurs actions éclatantes, le Vicomte servit volontiers sous ses ordres: le dépit & la jalousie sont des passions inconnuës aux ames élevées.

Victoire remportée par le Vicomte à la Route de Quiers.

A l'arrivée du Comte d'Harcourt, on délibera dans un Conseil, sur les entreprises que l'on étoit en état de faire. Quoique les ennemis eussent deux fois autant de troupes, on résolut de les aller chercher; & l'on marcha à Ville-neuve d'Ast, où ils etoient campés. Surpris de voir approcher une armée fort inferieure, bien loin de sortir de leurs lignes, ils s'y retrancherent encore avec plus de précautions. En vain, pour les attirer au combat, on assiégea Quiers, Place située à deux lieuës de Turin, en-deçà de Ville-neuve: le Vicomte de Turenne se posta avec toute la Cavalerie entre leurs

(1) Henri de Lorraine Comte d'Harcourt, d'Armagnac & de Brionne, Grand Ecuyer de France,

AN. 1639. quartiers & le Comte d'Harcourt ; & les Espagnols, sans rien tenter, laisserent prendre la Ville : mais comme elle étoit peu fournie de vivres, le Comte d'Harcourt n'y put rester longtems. Les ennemis ayant bien prévû qu'il seroit obligé d'aller à Carignan, pour chercher de la subsistance, le Marquis de Leganès (1) qui les commandoit s'empara de la hauteur de Poirin, au bas de laquelle les François devoient passer ; pendant que le Prince Thomas marcha vers la petite riviere de Santena, qu'ils devoient aussi traverser. Comme le Marquis de Leganès venoit d'Ast, & le Prince Thomas de Turin, l'armée Françoise ne pouvoit gagner Carignan, sans prêter le flanc aux troupes de l'un & de l'autre. Dans cette situation, le Vicomte de Turenne offrit d'aller, avec deux mille hommes, se saisir du Pont de la Santena, près d'un village nommé la Route : il partit, à la tête du détachement qu'il avoit demandé ; & fit une si grande diligence, qu'il étoit déja maître du Pont & de tous les postes voisins, lorsque le Prince Thomas y arriva. Ce Prince, avec trois mille fantassins & quinze cens chevaux, fondit sur le Vicomte, qui ayant soûtenu le premier choc des ennemis sans s'ébranler, les chargea à son tour, les rompit, & les mena battant l'espace d'un mille. Le Prince Thomas fut renversé deux fois dans un fossé, & auroit été pris infailliblement, si l'obscurité de la nuit n'avoit favorisé sa fuite. Pendant que le Vicomte étoit aux mains avec le Prince Thomas, le Marquis de Leganès attaquoit le

Le 28. d'Octobre.

20. de Novembre.

(1) Don Diego Philippe d'Avila de Gusman Grand d'Espagne, & Gouverneur du Milanois.

Comte

Comte d'Harcourt, qui malgre l'avantage qu'il avoit ſur les Eſpagnols, n'oſoit avancer vers la riviere, dans l'incertitude où il etoit que le Prince Thomas n'eût occupe les paſſages : mais ſur l'avis qu'il reçut du Vicomte, que les ennemis avoient ete prévenus & defaits, il continua ſa marche; & l'armee ayant rejoint le detachement, le Vicomte, qui ſe mit à l'arriere-garde, fit defiler devant lui les troupes, avec le canon & le bagage, paſſa le pont le dernier, & aida lui-même à le rompre; tandis que le Comte d'Harcourt alla ſans obſtacle à Carignan, où il mit une partie de ſon armée en quartier, & le reſte aux environs. Tel fut le combat de *la Route de Quiers*, dont on attribua le ſuccès au Vicomte de Turenne : faiſant neanmoins le détail de cette action, dans une lettre qu'il écrivoit à Paris, il parloit ſi peu de lui, qu'un de ſes amis lui manda » que la renommée ſe trompoit; puiſqu'elle » repandoit par tout qu'il avoit eu la principale part à la » victoire.

An. 1639.

Le Vicomte prend quelques Places, & ravitaille la Citadelle de Turin.

La campagne étant finie, le Comte d'Harcourt alla paſſer l'hiver à Pignerol, & laiſſa le commandement au Vicomte de Turenne, qu'il chargea de ravitailler la Citadelle de Turin, defenduë par le Comte de Couvonge, (1) contre le Prince Thomas, maitre de la Ville. Le Vicomte voyant que les troupes etoient trop ſerrees dans les quartiers qu'elles avoient au païs de Saluces, & que la Cavalerie y manquoit de fourage, aſſiegea les Villes de Buſca & de Dronero ſur la riviere de Maira : il les prit en ſix jours, & l'armee eut

(1) Antoine de Stainville Seigneur Lorrain.

AN. 1639. en s'étendant, dequoi subsister à son aise. Il fit ensuite entrer dans la citadelle de Turin les munitions de guerre & de bouche nécessaires, malgré tout ce que le Prince Thomas put faire pour l'empêcher.

AN. 1640. Casal secouru.

Au commencement du printems suivant, le Comte d'Harcourt apprit que le Marquis de Leganès, pour réparer les disgraces de la derniere campagne, avoit assiégé Casal, que la France défendoit pour son Allié le jeune Duc de Mantoüe. Quoique le Général Espagnol, avec une armée de vingt mille hommes, se fût déja retranché dans le voisinage de cette ville, près d'une colline, au-delà de la petite riviere de Gattola; le Comte d'Harcourt entreprit cependant de secourir la Place. Après avoir laissé son canon sous une bonne escorte, il marcha vers Casal, à la fin du mois d'Avril, avec sept mille hommes de pied & trois mille chevaux: il arriva près des retranchemens, les reconnut lui-même, & les trouva larges, profonds & soûtenus de Forts & de Redoutes. Voulant les attaquer par trois endroits, il divisa son armée en trois corps. (1) Le Vicomte de Turenne & le Comte du Plessis-Praslin devoient donner par le penchant de la colline, à la tête du premier corps composé de vieilles troupes; le second formé des nouvelles, sous la Mothe-Houdancourt, avoit ordre de gagner la hauteur; & les troupes de Savoye, qui faisoient le troisiéme corps, commandées par les Marquis de Villes & de Pianezze, étoient destinées à l'attaque du côté de la plaine. La Mothe-

(1) Mem. de Monglat Tome 1. p. 351.

Houdancourt passa la Gattola avec deux Régimens d'Infanterie & six de Cavalerie, & se rendit maître du haut de la colline ; le Vicomte de Turenne & le Comte du Plessis-Praslin qui le suivirent avec sept cens Mousquetaires, repousserent jusques dans leurs retranchemens les ennemis qui venoient au-devant d'eux, & donnerent le tems au reste des troupes de passer, & de se ranger en bataille. L'attaque commença ; les Soldats se jetterent dans le fossé : le Comte d'Harcourt qui les vit maltraittés à coups de piques par les ennemis, poussa son cheval ; & s'écriant qu'*il falloit vaincre ou mourir*, franchit le retranchement. Roque Serviere, qui commandoit l'Infanterie de la Mothe-Houdancourt, avoit pénétré par un endroit moins difficile, & la Cavalerie l'avoit suivi : le Comte d'Harcourt se mit à leur tête, & chargea tout ce qui se trouva devant lui. Bientôt après le Vicomte de Turenne & le Comte du Plessis, qui avoient été repoussés trois fois, à la quatriéme forcerent les retranchemens : les Marquis de Villes & de Pianezze y entrerent presque dans le même tems, par un autre côté abandonné des ennemis, & mirent en désordre un gros de Cavalerie Espagnole, qui étoit sur le point d'envelopper le Comte d'Harcourt. (1) Cependant la victoire n'étoit pas entierement assûrée : un corps de quatre mille chevaux se préparoit à revenir à la charge : le Vicomte, qui apperçut leur mouvement, rassembla aussi-tôt toute la Cavalerie de l'armée, & la serra tellement sur un seul An. 1640.

(1) Mem. MSS. de Fremont d'Ablancourt, & le MSS. de l'Abbé Raguenet deja cité.

AN. 1640. front, que les ennemis ne purent diſtinguer ſi elle étoit ſoûtenuë. Trompés par cette diſpoſition, ils perdirent courage, & prirent la fuite à droite & à gauche, les uns vers le Pont de Sture, & les autres vers Fraxinet, où ils avoient auſſi un pont ſur le Pô. Le Vicomte les pourſuivit juſqu'à la nuit, leur prit douze piéces de canon, ſix mortiers, vingt-quatre Drapeaux, toutes leurs munitions & la plus grande partie de leurs bagages : trois mille hommes reſterent ſur le champ de bataille ; dix-huit cens furent faits priſonniers, il s'en noya un grand nombre dans le Pô, & la nuit ſeule ſauva le reſte. Jamais victoire ne fut ſi complette pour les François, ni ſi imprévûë du côté des ennemis : le Marquis de Leganès n'avoit pû ſe perſuader que le Comte d'Harcourt eût oſé avec une poignée de monde attaquer une armée auſſi conſidérable & auſſi bien retranchée que la ſienne.

Turin aſſiégé.

Caſal fut ainſi délivré, & le Comte d'Harcourt croyant devoir profiter de l'ardeur des troupes Françoiſes encouragées par ce ſuccès, aſſembla un Conſeil de guerre, pour y réſoudre quelque nouvelle entrepriſe. Le Vicomte de Turenne propoſa le ſiége de Turin ; mais les autres Officiers Généraux s'y oppoſerent : ils ſoutenoient qu'on ne pouvoit ſans témérité aſſiéger avec dix mille hommes, une ville où il y avoit une garniſon de douze mille, & qui pouvoit être ſecourue par Léganès qui avoit encore une armée de quinze mille combattans aguerris. Le Vicomte qui ne parloit qu'après avoir profondément médité, perſiſta dans ſon avis avec fermeté, repréſentant que les affaires du Roi ſeroient abſolu-

ment perdues en Piemont, malgré tous les avantages deja remportés, si le Prince Thomas se rendoit maitre de la Citadelle de Turin; & qu'on n'en pouvoit empêcher la prise que par le siege de la ville. Le Comte d'Harcourt fut convaincu par la force de ses raisons: le siege fut resolu, & l'on y marcha aussi-tot. En arrivant près de Turin, on se saisit du pont qui est sur le Po, du Couvent des Capucins qui est sur la hauteur à la droite de ce fleuve, du Valentin maison de plaisance des Ducs de Savoye, qui est à la gauche du même fleuve, & de tous les autres postes avantageux qui sont aux environs. On fit des lignes de circonvallation & de contrevallation, & l'on serra la Place de près dans l'esperance de l'affamer en peu de tems.

An. 1640.

10. de Mai.

Le Général Leganès regardant cette entreprise du Comte d'Harcourt comme une occasion favorable pour se venger de l'affront reçu devant Casal, manda au Prince Thomas qui s'étoit renfermé dans la ville de Turin, qu'il alloit marcher à son secours; que pour cette fois le Comte d'Harcourt ne lui échapperoit pas, & que les Dames de Turin pouvoient louer d'avance des fenêtres sur la grande ruë pour le voir passer prisonnier. Il grossit son armée des garnisons de la plupart des Places du Milanois, & vint avec dix-huit mille hommes aux environs de la hauteur des Capucins reconnoitre les lieux, & à dessein de passer le Po sur le pont de Turin: mais il trouva ce pont si bien gardé, que n'osant l'attaquer il se retira par derriere les montagnes de Sanvito & de Cano-retto qui bordent le Po. Le Comte d'Harcourt

AN. 1640. se douta qu'il vouloit passer ce fleuve à Moncalier au dessus de Turin, & il y envoya le Vicomte de Turenne avec un détachement pour s'opposer à son passage. Quelque diligence que pût faire le Vicomte, il trouva en arrivant à Moncalier que quatre ou cinq mille des ennemis l'avoient déja traversé, & qu'ils commençoient à se retrancher dans les cassines
4. de Juin. qui étoient en deçà de ce fleuve. Il marcha à eux sans perdre un moment : ses soldats font difficulté de passer un ruisseau que les pluies avoient fait déborder, il le passe le premier ; il attaque les cassines que les ennemis avoient déja percées pour s'y défendre, il les en chasse, les taille en piéces, & les pousse vers le Po, où tous ceux qui lui échappent se noyent ; il brûle le pont qui n'étoit que de bois, & se retranche sur le bord du fleuve vis-à-vis des ennemis. Cette action fit un tel effet sur l'esprit du Marquis de Leganès, qu'il se retira vers Revigliasco, sous prétexte d'aller chercher un renfort de troupes, & laissa son armée sous la conduite de Carlo-della-Gatta, le plus brave & le plus habile de ses Officiers. Le Vicomte connoissant la capacité & la vigilance de son ennemi, fit garder jour & nuit tous les gués au-dessus de Moncalier : Carlo-della-Gatta n'osa ni les passer en sa présence, ni jetter des ponts en aucun endroit ; toutes ses entreprises aboutirent à s'emparer de quelques petites Isles les plus voisines des bords du Po. Turenne trouva moyen d'y aborder, avant que les ennemis eussent achevé leurs retranchemens : il les en délogea, & tous ceux qui y étoient furent ou taillés en piéces, ou noyés dans le fleuve ;

mais il y reçut un coup de mousquet à l'épaule, & fut obligé de se faire porter à Pignerol.

AN. 1640.

Leganès revint bientôt à Moncalier, passa le Po malgré la résistance des François, & alla resserrer le Comte d'Harcourt dans son Camp. Peut-être n'y eut-il jamais une pareille disposition d'assiégeans & d'assiégés. Le Prince Thomas tenoit blocqué le Comte de Couvonges dans la citadelle, & se voyoit assiégé dans la ville par le Comte d'Harcourt, qui étoit lui-même enfermé dans ses lignes par le Marquis de Leganès. Dans cette situation, Leganès étant convenu d'insulter les lignes des François, pendant que le Prince Thomas feroit une sortie, le Comte d'Harcourt fut attaqué le deux de Juillet du côté de la ville & du côté de la plaine. Le Prince Thomas se saisit du Valentin; & Carlo-della-Gatta ayant forcé & comblé les lignes au quartier de la Motthe-Houdancourt, entra dans Turin avec douze cent chevaux & mille hommes d'Infanterie. Le Marquis de Leganès ensuite s'étant rendu maître de la riviere d'Ora, comme il l'étoit du Po, empêcha qu'il ne vint des vivres au Camp du Comte d'Harcourt, ni de Suze, ni de Pignerol; & la faim vint à un tel point qu'aucun des Officiers Generaux n'étoit d'avis qu'on demeurât plus longtems devant Turin.

Leganès assiége le Comte d'Harcourt dans son Camp devant Turin.

2. de Juillet.

Le Vicomte de Turenne à peine rétabli de sa blessure, arriva dans ces circonstances: il conduisoit de Pignerol à l'armée un grand convoi de vivres & de munitions escorté par des troupes ramassées en Guyenne, en Languedoc, en

Le Vicomte de Turenne amene un convoi au Camp du Comte d'Harcourt.

An. 1640. Provence, en Dauphiné & en Franche-Comté, auxquelles le Cardinal avoit fait passer les Monts. (1) Leganès s'opposa vainement à leur passage : il avoit envoyé un détachement qui les harcela dans leur route, & leur dressa diverses embuscades ; le Vicomte surmonta tous les obstacles, & amena heureusement le convoi au Camp le douze de Juillet.

12 de Juillet.

Prise de Turin.

Le Prince Thomas étoit réduit dans Turin à une plus grande disette de vivres que les François. On prétend que la ville fut ravitaillée pendant quelque tems par un Ingénieur nommé Francesco Zignoni Bergamasque, (2) qui s'avisa de charger de farine plusieurs grosses bombes qu'il jettoit dans la ville par-dessus le Camp du Comte d'Harcourt : mais comme les François profitoient de celles qui restoient en chemin, l'on cessa d'user de cet expédient, qui devenoit presqu'aussi utile aux assiégeans qu'aux assiégés. L'entreprise de Carlo della Gatta ne fut pas plus heureuse : étant sorti à la tête de trois mille hommes qu'il vouloit faire passer dans l'armée de Leganès, pour soulager la ville, il ne put percer, & fut contraint d'y rentrer. Les assiégés firent plusieurs autres sorties, où ils perdirent beaucoup de monde, pendant que le Marquis de Leganès tenta inutilement de forcer les lignes. Le Prince Thomas se voyant poussé à la derniere extrémité, demanda enfin à capituler, & se rendit le dix-sept de Septembre : il sortit avec huit mille hommes, & fut conduit à Yvrée. Le Marquis de

17 de Septembre.

(1) Mem. de Monglat p. 357. an. 1640.
(2) Voyez l'Hist. de la Répub. de Venise par Nani T. IV. Lib. XI.

Leganès

Leganès repassa le Pô avec ses troupes. Le Comte d'Harcourt, comblé de gloire par le succès d'une campagne, qu'il avoit commencée en secourant Casal & finie en prenant Turin, retourna en France par ordre de la Cour, & laissa l'armée sous le commandement du Vicomte de Turenne. AN. 1640.

Les troupes ayant extrémement souffert au siége de Turin, le Vicomte leur donna le tems de se refaire: mais dès qu'elles furent en état d'agir, il les fit marcher. Vers la fin de Fevrier il assiegea Montcalvo, dont il se rendit maître en dix jours: ensuite il passa le Pô, & mit le siége devant Yvrée, où étoient les magazins du Prince Thomas. Prévoyant que ce Prince viendroit en diligence y jetter du secours, il ne descendit point de cheval qu'il n'eût achevé ses lignes & assuré ses quartiers. Le Prince Thomas ne manqua point d'accourir vers Yvrée, croyant que le Vicomte n'auroit pas eu le tems de pourvoir à la sûreté de son Camp: comme il le trouva trop bien retranché, pour oser l'attaquer, il espéra faire diversion en allant mettre le siége devant Chivas: le Vicomte ne prit point le change; il ne pressa que plus vivement le siége commencé, pour arriver plus promptement au secours de Chivas.

AN. 1641. Le Vicomte prend Montcalvo, & assiége Yvrée.

11. d'Avril.

Cependant sur la nouvelle que le Vicomte avoit pris Montcalvo en si peu de jours, & qu'il assiégeoit Yvrée, l'émulation du Prince Lorrain se réveilla au milieu des délices & des louanges de la Cour: il partit pour le Piémont, & se hata de se rendre devant Yvrée. Dans le tems qu'il en continuoit le siége avec le plus d'ardeur, les murmures du

Le Comte d'Harcourt & le Vicomte de Turenne sont séparés.

AN. 1641. peuple de Chivas l'appellerent malgré lui au ſecours de cette ville, qui n'eſt qu'à quatre lieuës de Turin. Le Prince Thomas qui n'avoit d'autre vûë que de dégager Yvrée, leva le ſiége de Chivas avant que le Comte d'Harcourt y arrivât, & ſe retira au-delà du Pô. Le Comte auroit pû revenir aſſiéger Yvrée : mais abandonnant tous les projets du Vicomte, il paſſa le Pô & alla prendre les villes de Ceva, de Mondovi & de Coni. Turenne moins ſenſible aux interêts de l'amour propre, qu'à ceux de la patrie, travailla avec le même zele pour la gloire de ſon Général, aux ſiéges de ces trois places. Le Cardinal de Richelieu qui connoiſſoit tout le mérite de ces deux Princes, jugea dèſlors, que pour les rendre plus utiles à l'Etat, il devoit les ſéparer.

Retraite du Comte de Soiſſons.

Tandis que le Vicomte ſe ſignaloit pour le ſervice de la France, le Duc de Bouillon ſon frere ſe trouva malheureuſement engagé dans le parti des Eſpagnols par ſes liaiſons avec le Comte de Soiſſons. Le Comte s'étoit retiré quatre ans auparavant à Sedan, pour ſe mettre à couvert de la mauvaiſe volonté du Cardinal. Comme Richelieu avoit formé le projet ambitieux d'allier ſa famille à celle de ſon Souverain, il fit propoſer au Comte de Soiſſons d'épouſer la Comteſſe de Combalet ſa niéce : ce Prince reçut la propoſition avec un emportement, qui marqua toute l'étenduë de ſa haine pour le Miniſtre. Le Cardinal indigné à ſon tour d'un refus ſi outrageant, ne put d'abord s'en vanger qu'en mettant en pratique ſa maxime ordinaire, d'humilier tous ceux qui réſiſtoient à ſes volontés. Le Comte de Soiſ-

ſons, qui étoit naturellement fier, & qui avoit le courage auſſi élevé que la naiſſance, ne garda plus aucune meſure dans ſes mépris, rechercha l'amitié de tous les Grands du Royaume qui haiſſoient Richelieu, & s'unit étroitement avec le Duc d'Orleans pour contrebalancer l'autorité exceſſive du Miniſtre. Le Cardinal qui de ſon côté travailloit ſans ceſſe à le détruire, parvint enfin à le perdre dans l'eſprit du Roi; & le Comte forcé d'abandonner la Cour, ſe retira à Sedan. Auſſitôt qu'il y fut arrivé, le Duc de Bouillon le manda au Cardinal, & ſupplia le Roi *de ne pas trouver mauvais qu'il eût donné retraite à un Prince de ſon ſang, qui croyoit n'avoir rien fait qui pût déplaire à ſa Majeſté.* (1) Le Roi & le Cardinal approuverent la conduite du Duc, & donnerent permiſſion au Comte de Soiſſons de reſter à Sedan. An. 1641.

Pendant ſon ſéjour dans cette Place, il entra dans une liaiſon étroite avec le Duc de Bouillon. Le premier étoit très-capable d'inſpirer tous les ſentimens de l'amitié la plus vive, & le dernier étoit fort ſuſceptible d'un attachement tendre & conſtant. Le Comte ne paſſoit pas pour avoir beaucoup d'eſprit; mais il avoit preſque toutes les vertus en partage: il étoit intrepide, liberal, déſintereſſé, vrai, fidele, ſincere, en un mot, honnête-homme: le Duc avoit les mêmes vertus avec un genie ſuperieur. Quand il y a convenance de ſentimens entre deux cœurs, la ſuperiorité d'eſprit, loin d'être un obſtacle à l'amitié, eſt un lien qui la reſſerre: on ſe

Etroite liaiſon entre le Comte de Soiſſons & le Duc de Bouillon.

(1) Voyez les Mem. de Langlade pag. 40. & les Mem. de Monglat, tome I. pag. 389.

An. 1641. laisse éclairer avec plaisir par celui qu'on aime; & cette docilité est flateuse pour celui qui conseille. Pendant qu'ils vivoient ainsi, le Duc dans un de ces momens où les transports de l'amitié font perdre de vûë les devoirs, lui jura d'être inséparablement attaché à ses interêts, & que la ville de Sedan lui serviroit toujours d'azile contre les injustices du Cardinal.

Le Duc de Bouillon refuse de faire sortir le Comte de Soissons de Sedan, & y reçoit le Duc de Guise.

Le Ministre renouvella quelque tems après ses négociations pour faire réüssir le mariage de la Comtesse de Combalet avec le Comte de Soissons. Irrité des nouveaux refus qu'il essuya, il voulut exiger que le Duc de Bouillon fit sortir le Comte, de Sedan : le Duc répondit que le Roi ayant d'abord approuvé qu'il y reçût ce Prince, il lui avoit alors donné sa parole de ne jamais le contraindre d'en sortir ; & qu'après un tel engagement, sa gloire étoit intéressée à ne point violer le droit de l'hospitalité envers un Prince du Sang, qui ne se départoit point de ce qu'il devoit à son Souverain. Le Ministre choqué de la fermeté du Duc, lui fit bien-tôt éprouver les effets de son ressentiment. Henri IV. & Louis XIII. s'étoient engagés avec le Duc de Bouillon par plusieurs actes, d'entretenir la garnison de Sedan, & d'en soudoyer les troupes : le Cardinal porta le Roi à discontinuer ce payement, pour forcer le Duc de Bouillon à lui vendre cette Souveraineté : dès ce moment le Duc se déclara ouvertement contre le Ministre, & ne voulut entendre aucune proposition. Le Cardinal qui dissimuloit encore toute sa colere, ayant appris que l'Archevêque de Rheims, (1)

(1) L'Archevêque de Rheims second fils de Charles de Lorraine, Duc de

connu depuis ſous le nom de DUC DE GUISE, s'étoit auſſi retiré à Sedan, ne put ſe contenir plus long-tems, & dit publiquement devant le Roi, » que cette Place étoit devenuë » l'azile de tous les Factieux, & que c'étoit une autre la » Rochelle qu'il falloit raſer juſqu'aux fondemens.

Les trois Princes retirés à Sedan font un traité avec l'Eſpagne & l'Empire.

Ces troubles civils en France releverent le courage des Eſpagnols, qui s'appliquerent avec ardeur à gagner le Duc de Bouillon & les Princes réfugiés à Sedan. Le Cardinal de Richelieu employoit de ſon côté tous les moyens qui pouvoient les forcer à ſe livrer à l'Eſpagne, pour dépoüiller le Comte de Soiſſons de ſes Charges, l'Archevêque de Rheims de ſes Bénéfices, & le Duc de Bouillon de ſa Souveraineté. Bien loin de les aider à ſortir du labyrinthe où il les avoit engagés, il les réduiſit par ſes brigues ſecrettes, par la dureté des conditions qu'il exigeoit d'eux, & par les préparatifs qu'il fit pour aſſiéger Sedan, à ſigner un traitté avec le Cardinal Infant (1) qui agiſſoit au nom du Roi d'Eſpagne, & avec l'Archiduc (2) qui agiſſoit au nom de l'Empereur. Chacun promettoit ſept mille hommes; & ces deux Corps joints enſemble devoient ſe rendre auprès de Sedan. Les Eſpagnols s'obligerent auſſi à envoyer deux cent mille écus

Guiſe, avoit été partiſan de la Reine Mere, & exilé pour ſa cauſe. Il n'avoit que le nom & le revenu de Prelat ſans être dans les Ordres. Etant de retour en France, il voulut épouſer la Princeſſe Anne de Gonzague, & demanda auparavant au Roi la permiſſion de reſigner à ſes freres ſes Benefices, qui montoient à quatre cent mille livres de revenu: le Cardinal le refuſa; ce refus l'irrita, & il ſe retira à Sedan.

(1) Ferdinand d'Autriche dit LE CARDINAL-INFANT, fils de Philippe III Roi d'Eſpagne.

(2) Leopold Guillaume fils de Ferdinand II. Empereur

An. 1641. pour faire des levées : mais ils ne donnerent qu'une partie de l'argent ; & par rapport aux troupes manquerent entiérement au traitté. L'Empereur fut plus fidele à ses engagemens, & envoya le Général Lamboy avec les sept mille hommes qu'il devoit fournir.

Ils publient un Manifeste pour justifier leur conduite.

Peu de tems après la signature de ce traitté, le Comte de Soissons, le Duc de Guise, & le Duc de Bouillon, pour justifier leur conduite, firent répandre dans toute la France un Manifeste, où ils prirent le nom de PRINCES DE PAIX. Ils y peignoient le Cardinal avec les couleurs les plus odieuses, en rappellant le souvenir de ses ingratitudes envers la Reine Mere sa bienfaictrice, de ses cruautés envers les rivaux de sa puissance ; & en exagerant sa complaisance pour ses créatures, la violence de son administration, & tous les défauts de son caractere. Le Cardinal donna ordre au Maréchal de Châtillon de s'avancer vers Sedan avec ses troupes composées de dix mille hommes ; pendant que le Maréchal de la Meilleraye, à la tête d'une puissante armée, eut ordre de pénétrer jusques au cœur de la Flandre, pour y attirer toutes les forces des Pais-bas, & empêcher le Cardinal Infant d'envoyer du secours à Sedan.

Bataille de Marphée, & mort du Comte de Soissons.

Dans le tems que le Maréchal de Châtillon étoit campé à une lieuë de Sedan près d'un village nommé Marphée, le Général Lamboy joignit l'armée Impériale à celle des *Princes de Paix*, au commencement du mois de Juin. Après cette jonction, il marcha droit aux François avec le Comte de Soiſ-

(1) Voyez le Manifeste dans V. Siri.

ſons qui commandoit un Corps de reſerve, & avec le Duc de Bouillon qui menoit la Cavalerie. Le Duc de Guiſe, qui étoit allé à Bruxelles negocier le traité, n'étoit pas encore de rétour. Le Marechal de Châtillon, auſſi-tôt qu'il vit les ennemis, rangea ſon armée en bataille, & les fit attaquer vivement. Dans ce premier choc, l'armée Royale eut l'avantage : mais enſuite la Cavalerie des Princes (1) chargea celle du Roi avec tant de vigueur, qu'elle la rompit entiérement, la renverſa ſur l'Infanterie, & en fort peu de tems mit l'armée Royale en deroute. Le Maréchal de Châtillon perdit toute ſon Infanterie, & la plûpart de ſes principaux Officiers furent tués ou faits priſonniers. Le Duc de Bouillon ſe trouvant près du lieu, où il avoit laiſſé le Comte de Soiſſons avec ſon Corps de réſerve, voulut aller l'aſſûrer de la defaite de ſes ennemis; mais il le trouva mort, ſans avoir combattu, environné de ſes Gardes, & ſans qu'on ait jamais ſçû par qui ni comment il fut tué : il eſt probable qu'il s'étoit malheureuſement tué lui-même en voulant lever la viſiere de ſon caſque avec le bout de ſon piſtolet. Le Duc de Bouillon manda la nouvelle de la mort de ce Prince au Cardinal-Infant ; & l'ayant prié de faire executer par les Eſpagnols les articles du traitté, il n'eut pour réponſe que des eloges & des complimens : Lamboy même eut ordre de repaſſer la Meuſe, & d'aller joindre le Cardinal-Infant qui marchoit au ſecours d'Aire.

Cependant Richelieu, pour ne pas laiſſer impunie la révolte Le Card...

(1) Mem. de Langlade, page 7..

AN. 1641. du Duc de Bouillon, ordonna au Maréchal de Brézé de joindre son armée à celle du Maréchal de Châtillon : elles montoient ensemble à vingt-cinq mille hommes : le Roi se rendit en personne sur la frontiere ; où tout se préparoit pour immoler une nouvelle victime à sa juste indignations. Le Duc de Bouillon se voyoit sans secours : l'Empereur avoit retiré ses troupes ; l'Espagne lui avoit manqué de parole : soutenu de son seul courage, il se disposa à une vigoureuse défense dans Sedan, où il ne doutoit point qu'on ne vînt l'assiéger. Heureusement pour lui, il étoit d'une dangereuse conséquence d'entreprendre le siége de cette Place, dans l'état douteux où étoit celui d'Aire ; & cette conjoncture fut le salut du Duc de Bouillon. Le Roi étant arrivé à Mézieres, la plûpart des Seigneurs parlerent en sa faveur ; les uns par haine pour le Cardinal, les autres par générosité. (1) Cinqmars Grand Ecuyer de France se distingua entre tous les autres par son zele pour le Duc : il exposa vivement au Roi les torts, les duretés & les injustices du Cardinal qui avoient porté les *Princes de paix* aux plus grandes extrêmités ; il pallia les fautes du Duc, & obtint enfin pour lui une abolition entiere, à des conditions très-honorables. La Place de Sedan devoit jouir de la même neutralité où elle étoit avant les troubles ; on remettoit le Duc de Bouillon dans une pleine jouissance de tous les biens qu'il avoit en France : de son côté il promettoit de relâcher les prisonniers faits à la bataille de Marphée, & de restituer les bagages,

Cinqmars conseille au Roi d'assiéger Sedan.

(1) Henri Coiffier d'Effiat Marquis de Cinqmars.

les

les canons & les étendarts qu'il y avoit pris. AN. 1641.

Dès que les conditions furent arrêtées, le Duc de Bouillon, accompagné d'un grand nombre de Gentils-hommes & d'Officiers, alla trouver le Roi à Mezieres : il lui demanda pardon de sa faute en présence de toute la Cour, & lui promit à l'avenir une fidelité inviolable : (1) mais en même tems il le supplia avec instance d'ordonner qu'on réhabilitât la mémoire du Comte de Soissons, à qui le Parlement de Paris avoit fait le procès ; que son corps fût porté en France pour y être inhumé dans le tombeau de ses ancêtres ; & que ceux qui avoient épousé sa querelle fussent remis en possession de leurs biens. L'interêt que le Duc prenoit à la mémoire du Comte de Soissons fit honneur à la bonté de son cœur & à la noblesse de ses sentimens : le Roi touché de ses prieres y eut égard, & fit éxecuter tout ce qu'il demandoit.

AN. 1642. Marche de Louis XIII. en Roussillon.

Ces troubles ayant été appaisés, le Cardinal de Richelieu forma le dessein de conquerir le Roussillon. Il y avoit deja trois ans que les Catalans, ennemis naturels des Castillans, se plaignant que la Cour d'Espagne violoit tous leurs privileges, avoient eu recours à la France pour se derober aux persécutions du Comte-Duc d'Olivarez, Ministre du Roi Catholique. Comme le Roussillon coupoit la communication du Languedoc avec la Catalogne, Richelieu pour faciliter le passage des secours qu'on envoyoit aux Catalans révoltés, jugea que la conquete de cette Province étoit né-

(1) Mém. de Siri, tome 2. liv. 1. & Anecdotes de la Vie du Cardinal de Richelieu, tome 1. liv. 3. p. [illegible]

An. 1642. cessaire. A sa sollicitation, le Roi y alla lui-même, & fit marcher du côté de Narbonne vingt-deux mille hommes des meilleures troupes du Royaume, ausquelles devoient se joindre celles qui étoient déja dans le Languedoc & dans le Dauphiné. Le Maréchal de la Meilleraye en eut le commandement, & le Vicomte de Turenne fut nommé son Lieutenant Général. On voulut d'abord assiéger Perpignan: mais comme les Espagnols pouvoient secourir cette Place par le Port de Collioure, où il leur étoit aisé d'aborder, on se contenta de bloquer Perpignan, & on alla vers le milieu de Mars faire le siége de Collioure. Dans l'espace d'un mois on prit, l'épée à la main, tous les Forts que le Gouverneur avoit fait faire autour de la ville: elle se rendit le dix d'Avril.

10. d'Avril.

Conspiration de Cinq-Mars.

Après la prise de Collioure, le Roi partit de Narbonne pour aller investir Perpignan, d'où par le conseil des Médecins il revint quelque tems après à Narbonne, à cause du mauvais état de sa santé. Il ramena avec lui le Vicomte de Turenne en Languedoc, laissant le soin du siége aux Maréchaux de Schomberg (1) & de la Meilleraye, qui prirent la ville par famine: Salces & plusieurs autres Places fortes furent emportées sans beaucoup de peine; & la conquête du Roussillon ne coûta qu'une seule campagne. Ce fut pendant le siége de Perpignan, qui avoit duré prés de cinq mois, que le Duc de Bouillon se trouva engagé de nouveau dans le parti des Espagnols. La mort du Comte de Soissons avoit

(1) Charles de Schomberg Duc d'Alluin, issu de l'ancienne Maison de Schomberg dans la Misnie en Allemagne.

délivré le Cardinal de Richelieu d'un ennemi redoutable; An. 1642
les autres Princes & Seigneurs qui avoient souffert impatiemment l'autorité de ce Ministre étoient morts, emprisonnés, ou exilés. Au moment qu'il se flattoit de n'avoir plus rien à craindre, il se vit menacé du plus grand danger qu'il eût jamais couru: ce que n'avoient pu faire ni les Princes du Sang, ni les Grands du Royaume, ni les forces de l'Espagne, ni les armées de l'Empire, étoit sur le point d'arriver, par les intrigues du jeune Cinqmars Grand Ecuyer de France & favori du Roi.

Cinqmars devoit sa fortune à Richelieu qui l'avoit produit à la Cour: fier de sa faveur, il voulut faire un personnage par lui-même, & s'affranchir de la dépendance de son bienfaicteur: le Ministre s'en apperçut. Richelieu ardent à servir ses amis, n'étoit pas moins inéxorable dans sa haine contre ceux qui lui devenoient infidéles: animé d'un juste ressentiment, il chercha à humilier Cinqmars, & à le noircir dans l'esprit du Roi. Le Grand Ecuyer se crut alors dégagé de toute reconnoissance; & oubliant que les mauvais offices ne doivent jamais effacer le souvenir des bienfaits essentiels, il travailla de son côté à indisposer le Roi contre le Cardinal: il s'appliqua à lui débaucher ses plus fidéles créatures, & se lia étroitement avec ses ennemis, par l'entremise du Président de Thou, qui avoit tous les talens, tout l'esprit & toute la réputation nécessaires, pour gagner ceux que la jeunesse de Cinqmars auroit pû jetter dans la défiance.

AN. 1642.

Le Duc de Bouillon engagé dans l'affaire de Cinqmars.

Le Duc de Bouillon fut un de ceux que l'on sollicita le plus vivement : de Thou y employa les discours les plus insinuans & les plus pathétiques, en lui remontrant que c'étoit le Grand Ecuyer à qui il devoit la conservation de Sedan, & qui avoit détourné les funestes effets de la vengeance du Cardinal. Les grandes ames sont fideles à la reconnoissance, & se laissent quelquefois séduire par l'amitié. Le Duc de Bouillon ne put se défendre de voir Cinqmars ; le rendez-vous se donna à S. Germain en Laye, quelque tems avant le départ du Roi pour Perpignan. Cinqmars s'ouvrit au Duc sur ses dispositions & sur ses projets : après lui avoir peint avec les couleurs les plus vives le danger qu'il y auroit de laisser le Cardinal de Richelieu s'emparer de la Régence, si le Roi, dont la santé dépérissoit tous les jours, venoit à mourir ; il lui fit sentir qu'alors il auroit tout à craindre d'un Ministre, qui avoit toûjours marqué une si grande envie de le dépouiller de sa Souveraineté ; & finit par lui confier que le Duc d'Orleans s'étoit mis à la tête du parti, & songeoit à le fortifier du secours des Espagnols. Le Duc de Bouillon répondit qu'il étoit prêt d'entrer dans tous les projets nécessaires pour empêcher que le Cardinal ne tyrannisât le Royaume, aprés la mort du Roi ; mais qu'il n'approuveroit jamais qu'on eût aucun commerce avec les Espagnols ; qu'il venoit de sortir de leurs mains, & qu'il n'y rentreroit plus. Le Duc de Bouillon qui vit ensuite le Duc d'Orleans, lui parla comme il avoit parlé à Cinqmars, & lui représenta fortement qu'un Prince comme lui, si le Roi

An. 1642.

mouroit, devoit fonder ses esperances plutôt sur les Sujets du Royaume, que sur des Etrangers : il lui promit cependant que si le Cardinal, après la mort du Roi, osoit manquer au respect dû à la Maison Royale, Sedan seroit une retraite pour la Reine, pour les Fils de France & pour S. A. R. La Reine reçut de lui les mêmes assurances. C'est ainsi que par reconnoissance pour Cinqmars, par amitié pour de Thou, & par la juste defiance que le Duc de Bouillon avoit du Cardinal, il se laissa engager dans ce complot, & se rendit suspect d'avoir eû part au traitté d'Espagne ; quoiqu'il l'eût toûjours déconseillé, & qu'il eût resisté avec une fermeté inebranlable à toutes les sollicitations qu'on avoit employées pour le determiner à y entrer.

Gaston & Cinqmars traittent avec l'Espagne.

Malgre les représentations du Duc de Bouillon, & les conseils du Président de Thou, le Duc d'Orleans & le Grand Ecuyer traitterent avec l'Espagne. Fontrailles ami intime de Cinqmars, homme de condition, plein d'esprit & de courage, fut choisi pour cette négociation : il se rendit à Madrid, conclut un traitte avec le Comte-Duc d'Olivarez ; & se conduisit avec tant d'habileté & de secret, qu'il revint à Paris, sans qu'on se fût apperçu de son absence, ni qu'on eût eu le moindre soupçon de son voyage.

Le Duc de Bouillon va commander en Italie.

Bientôt après le Duc de Bouillon fut nommé Général de l'armée de Piemont : il partit pour l'Italie à peu près dans le même tems que le Roi partit pour Perpignan. Le Ministre ne voulut point quitter le Roy, croyant retenir par sa pré-

AN. 1642. ſence une autorité que le Favori tâchoit d'ébranler tous les jours. Pendant ce voyage, Cinqmars reprit un nouvel aſcendant ſur l'eſprit de ſon maître : ſon crédit & ſa faveur augmenterent à un tel point, que le Cardinal, allarmé plus que jamais, s'adreſſa au Prince Henri Frederic oncle du Vicomte de Turenne, pour le prier d'écrire à Louis XIII. en ſa faveur: mais la lettre du Prince d'Orange produiſit très-peu d'effet, & la caballe de Cinqmars prévaloit toûjours. Le Cardinal étant arrivé à Narbonne y tomba malade, & le Roi continua ſa route vers Perpignan. Richelieu accablé de la maladie, l'étoit encore plus de l'idée dont il s'occupoit ſans ceſſe, que Cinqmars profiteroit de ſon abſence, pour achever de le ruiner auprès du Roi. Dans cette ſituation il ſe fit tranſporter, malgré ſa foibleſſe & ſa langueur extrême, de Narbonne à Taraſcon, dans un pays dont le Gouverneur lui étoit dévoüé. Là, dévoré d'inquiétudes & plongé dans le plus noir chagrin, il perdit cette préſence d'eſprit & cette fermeté qui l'avoient toujours ſoutenu. Ce grand Miniſtre qui avoit éloigné la Reine, humilié les Seigneurs, terraſſé l'héréſie, abbatu l'Eſpagne, arrêté les victoires de l'Empereur, attiré l'attention de tous les Princes de l'Europe, devint un homme foible, ſans reſſource, ſans courage, qui ne trouve plus d'expédiens pour prévenir la diſgrace, & qui n'oſe l'enviſager.

Richelieu découvre le traité d'Eſpagne.

Il ſuccomboit à ſa foibleſſe, lorſqu'un hazard imprévû tout à coup le releva : dans ce moment critique, il découvrit le traitté ſecret fait avec l'Eſpagne. On n'a jamais bien ſçû

qui fut celui qui rendit ce service important au Ministre ; AN. 1642.
mais il est sûr qu'il reçut une copie de ce traitté, lorsqu'il s'y attendoit le moins. Il la lut avec transport, & il y trouva les articles suivans : (1) Que pour terminer une longue & sanglante guerre également funeste à la France, à l'Espagne, à l'Empire & à toute la Chrétienté, & pour contraindre le Roi très-Chrétien à faire une paix avantageuse aux deux Couronnes, Sa Majesté Catholique fourniroit douze mille hommes d'Infanterie & cinq mille chevaux à S. A. R. le Duc d'Orleans, & à deux de ses amis unis avec lui ; qu'aussitôt que S. A. R. se retireroit dans une Place fortifiée, dont il étoit convenu avec ses deux amis, S. M. C. lui fourniroit quatre cent mille écus pour faire tous les préparatifs de la guerre, & cent mille florins par mois pour entretenir les troupes nécessaires ; que S. A. R. commanderoit cette armée, & que ses deux amis seroient nommés Maréchaux de Camp par l'Empereur, avec huit mille florins de pension par mois ; que l'armée Impériale qui étoit en Flandre & celle des Espagnols commandée par le Duc d'Orleans se joindroient pour s'aider mutuellement ; que le Roi d'Espagne & le Duc d'Orleans ne feroient point la paix avec la France l'un sans le consentement de l'autre ; & qu'enfin la Place de retraitte & les deux Seigneurs seroient nommés après la ratification des articles ci-dessus. On trouva à la fin de ce traitté une apostille, par laquelle on déclaroit que la ville en question étoit SEDAN, & que les deux personnes unies avec le Duc

(1) Voyez les Mem. de Vittorio Siri de cette année.

An. 1642. d'Orleans étoient le Duc de Bouillon & le Grand Ecuyer de France.

Emprisonnement de Cinqmars & de de Thou.

Dès que le Cardinal eût fait cette importante découverte, il dépêcha au Roi le Secretaire d'Etat Chavigni, pour lui remettre à lui-même la copie du traitté, pour l'instruire de toutes les conséquences de cette dangereuse conspiration, & pour lui éxagerer toutes les horreurs de l'ingratitude de Cinqmars. Le Roi étant tombé malade devant Perpignan, s'étoit fait porter à Narbonne, & ses forces commençoient à se rétablir, lorsque Chavigni arriva. L'idée de cette conspiration fit une telle impression sur l'esprit de Louis XIII. qu'il passa sur le champ de la tendresse à la haine pour Cinqmars, & de l'aversion à l'amitié pour le Cardinal, sentant la perfidie de l'un, & le besoin qu'il avoit de l'autre. Le Roi fit arrêter Cinqmars, & en même tems de Thou, que ses liaisons intimes avec le Grand Ecuyer rendoient suspect. Il ordonna qu'on les conduisît au Château de Pierre-encise; pour lui il se fit transporter malgré sa foiblesse à Tarascon. Le Duc d'Orleans ayant appris cette nouvelle, pour ne pas s'exposer aux ressentimens du Roi & à la vengeance du Ministre, révéla tout le secret: il s'excusa de ne pouvoir représenter l'original du traitté, parce qu'il l'avoit brûlé; mais il en donna une copie signée de sa main, & contresignée par le Secretaire de ses commandemens. Le Cardinal muni d'une piéce si décisive pour la perte totale de ses ennemis, fit travailler à leur procès.

Emprison-

Aussi-tôt que Cinqmars fut pris, & avant que de faire aucun

aucun éclat, la Cour avoit envoyé des ordres en Piémont, pour s'assûrer du Duc de Bouillon : on n'osa les lui signifier à la tête d'une armée dont il étoit fort aimé ; & l'on en differa l'execution jusqu'au lendemain, qu'il devoit aller à Casal : il y fut arrêté & conduit à Pierre-encise. Dès le même jour qu'il y arriva, ses amis lui firent tenir secrétement un billet, qui l'instruisoit de tout ce qui s'étoit passé. Son indignation fut extrême, en apprenant que non-seulement Fontrailles avoit promis au Roi d'Espagne, de la part de Gaston, que le Duc de Bouillon entreroit dans le traitté, & donneroit Sedan pour Place de sûreté ; mais encore qu'à son insçû on avoit obtenu pour lui une pension de Philippes IV. Fontrailles dans la suite, pour se justifier de cette supercherie, osa soutenir que le Duc de Bouillon avoit été le premier moteur du traitté avec l'Espagne : mais les procédures faites contre le Duc, dans lesquelles on voit qu'il se purge parfaitement de cette accusation, aussi-bien que les lettres qu'il écrivit à la Reine & à Gaston, après la mort du Roi & du Cardinal, (1) démontrent clairement le contraire.

AN. 1642. [...]nement du Duc de Bouillon.

Cependant le Chancelier Seguier travailloit à l'instruction du procès, avec beaucoup de diligence. Cinqmars & de Thou furent condamnés à avoir la tête tranchée, l'un comme auteur du traitté d'Espagne, l'autre pour l'avoir sçû & ne l'avoir pas révélé ; ils moururent avec beaucoup d'intrépidité & de grands sentimens de Religion.

Mort de Cinqmars & de de Thou.

(1) Voyez les Preuves à la fin, N°. 1.

AN. 1642. Elargissement du Duc de Bouillon.

Le Duc de Bouillon demeuroit tranquille, dans la fausse confiance qu'il n'avoit fait que l'action d'un homme d'honneur, en ne trahissant pas le secret de ses amis; & qu'il suffisoit, pour n'être pas criminel, de n'avoir donné aucun pouvoir & de n'avoir rien signé touchant le traitté d'Espagne: mais lorsqu'il apprit par la condamnation du Président de Thou, que les Loix ne sont pas plus séveres contre ceux qui commettent le crime de leze-Majesté, que contre ceux qui ne le revélent pas, il ne douta point de sa perte, & ne songea plus qu'à mourir avec les sentimens héroïques, qu'il avoit montrés pendant sa vie. Les procédures qu'on fit contre lui n'eurent pourtant aucune suite: les vives instances de ses oncles le Prince d'Orange & le Landgrave de Hesse en sa faveur, jointes à celles du Vicomte de Turenne, dont le Cardinal connoissoit tout le mérite, adoucirent le Ministre: mais ce qui contribua le plus efficacement au salut de cet illustre Criminel, fut la conduite ferme de la Duchesse de Bouillon, qui menaça de livrer Sedan aux Espagnols, si l'on faisoit mourir son mari. Comme le Cardinal en vouloit moins à la personne du Duc de Bouillon, qu'à sa Souveraineté, il conclut bientôt avec lui un accommodement, par lequel il fut réglé que les troupes du Roi entreroient dans Sedan; que Sa Majesté donneroit en échange de cette ville plusieurs grandes terres du Royaume; & que, pendant que l'on travailleroit à l'éxécution de cet échange, le Duc de Bouillon sortiroit de prison & se retireroit à Turenne.

L'acquisition de Sedan, qui depuis est demeuré uni à la Couronne, fut un des derniers avantages que le Cardinal de Richelieu procura à la France : ce grand Ministre mourut, après avoir été pendant les dix-huit années que dura son administration, moins aimé que redouté ; mais admiré de tous les hommes, & même de ceux qui avoient eu des sujets de le haïr. Il avoit choisi, avant sa mort, le Cardinal Mazarin pour lui succeder dans le Ministere ; & son choix fut agréé. Le Roi mourut cinq mois après Richelieu ; laissant la Reine Anne d'Autriche sa femme Régente du Royaume, pendant la minorité de Louis XIV. qui n'avoit alors que quatre ans & demi.

AN. 1642. Mort de Richelieu & de Louis XIII.

AN. 1643. 14 de Mai.

La Reine, dès le commencement de son administration, donna au Vicomte de Turenne une marque de la plus haute estime. La face des affaires d'Italie étoit entiérement changée : les Espagnols ayant été obligés de jetter leurs principales forces du côté de la Catalogne, & ne pouvant plus secourir le Prince Thomas comme auparavant, n'avoient songé qu'à s'assurer pour eux-mêmes des Places conquises en Piémont, en les garnissant de leurs propres troupes, contre la foi des traittes. Le Prince Thomas se voyant ainsi abandonné, & exposé tous les jours à recevoir de nouveaux affronts, avoit prété l'oreille aux remontrances de sa belle-sœur ; & rompant ouvertement avec l'Espagne, s'étoit raccommodé avec la France. La Reine Régente lui envoya bien-tôt des Lettres patentes de GENERAL DES ARMÉES DU ROI EN ITALIE : mais comme on ne comptoit

Le Vicomte de Turenne retourne en Italie.

An. 1643. pas encore beaucoup sur son attachement, on vouloit avoir auprès de lui un homme sûr : & ce fut le Vicomte de Turenne que l'on choisit pour ce poste de confiance. Le Prince Thomas goûta l'esprit du jeune Vicomte, sentit la supériorité de ses connoissances dans l'art militaire, & lui abandonna la conduite de l'armée ; d'autant plus que sa mauvaise santé le mettoit lui-même hors d'état d'agir.

Le Vicomte assiége Alexandrie, prend Trin, & est fait Maréchal de France.

Turenne remplit avec autant de gloire que de modestie les fonctions de Général. Pour obliger les Espagnols à sortir du Piémont, il feignit de vouloir porter la guerre dans le Milanois, & marcha d'abord vers Aléxandrie : il fit investir cette Place, de maniere que les ennemis pouvoient y jetter du secours, par les grands intervalles qu'il laissa exprès entre les quartiers de son armée. Les Espagnols ne manquerent pas de donner dans le piége, & tirerent presque la moitié de la garnison de Trin, ville de Piémont, pour la jetter dans Alexandrie, ville du Milanois : alors le Vicomte, qui n'avoit feint de vouloir prendre Alexandrie, que pour faire dégarnir Trin, alla assiéger cette derniere Place dans les formes. On attaqua les dehors, & ils furent bien-tôt emportés : les Espagnols vinrent reconnoître les quartiers des François, pour tâcher de faire rentrer dans la Place les troupes qu'ils en avoient tirées : n'ayant pu y réüssir, ils tenterent le même stratagême que le Vicomte ; feignirent d'en vouloir à Asti, & l'allerent investir, mais inutilement : comme le Vicomte l'avoit pourvû de tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir un long siége, il continua celui de Trin, &

AN. 1643.

24. de Septembre.

après six semaines, prit la ville. Dans le tems qu'il se préparoit à reconquerir de même toutes les Places du Piemont, que les Espagnols y occupoient, la Reine lui envoya le baton de Marechal de France: il n'avoit alors que trente deux ans.

Sentimens & paroles du Vicomte sur les caracteres de ses quatre Maitres.

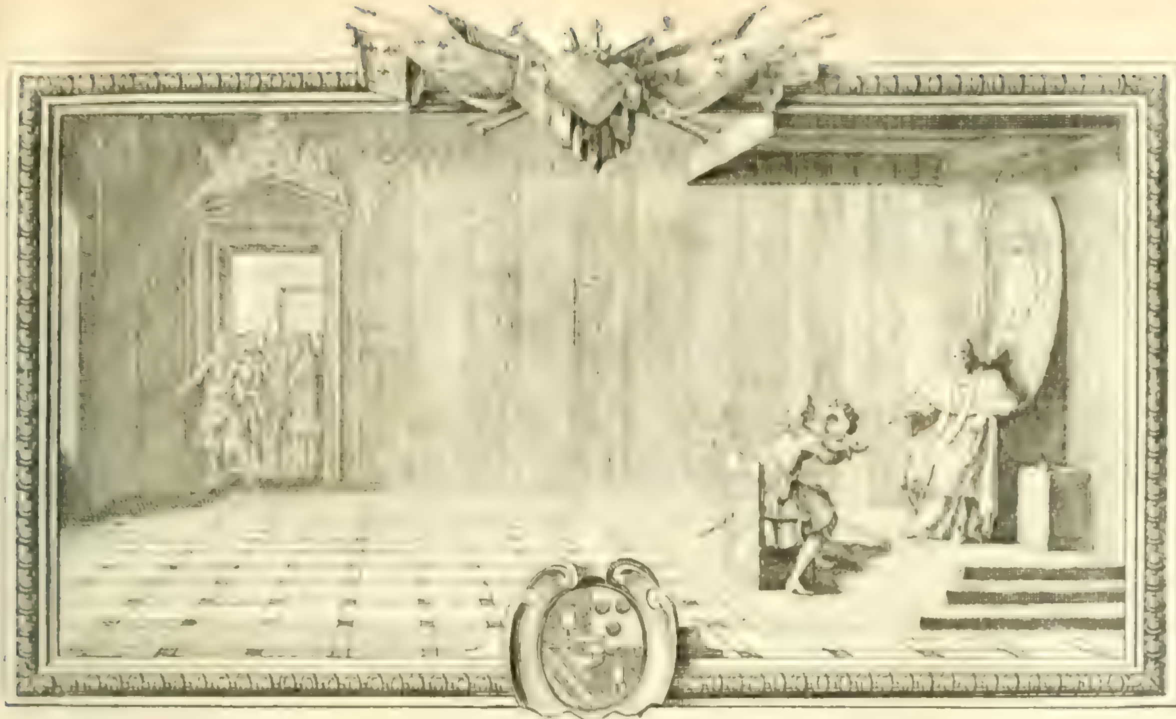
Tel fut l'apprentissage du Vicomte de Turenne dans l'art militaire, pendant l'espace de dix sept années entieres, qu'il servit sous plusieurs Généraux differens, sans commander en chef. Il porta le mousquet un an comme volontaire, fut quatre ans Capitaine, quatre ans Colonel (1), trois ans Maréchal de Camp, & cinq ans Lieutenant Général. Rien ne lui fait plus d'honneur, que l'aveu de ce qu'il croyoit devoir à chacun de ses maîtres. Il disoit » qu'il tenoit du » Prince Henri d'Orange son oncle, les principes de bien » choisir un Camp; d'attaquer une Place selon les regles; » de former de loin un projet, de le rouler long-tems dans » sa tête, & de n'en rien faire paroître qu'au moment de » l'éxecution; d'etre dépouillé d'ostentation, & de se rem- » plir de sentimens vifs & relevés pour l'interêt de la Patrie » plutot que pour sa propre gloire. » En parlant du Duc de Weymar, il disoit » que de rien ce General faisoit toutes » choses, & ne s'enorgueillissoit point de ses succès; que, » lorsqu'il avoit du malheur, il ne songeoit pas tant à se » plaindre, qu'à s'en relever; qu'il aimoit mieux se laisser

(1) Le Régiment de Turenne fut toujours conservé, & devint une école de milice, d'où sortirent plusieurs Lieutenans Generaux, Marechaux de France, & Officiers les plus habiles & les plus distingués.

AN. 1643. » blâmer injuſtement, que de s'excuſer aux dépens de ſes » amis qui avoient manqué dans l'action ; qu'il étoit plus » occupé à réparer ſes fautes, qu'à perdre ſon tems en apo- » logies ; & enfin qu'il cherchoit plus à ſe faire aimer par les » ſoldats, qu'à s'en faire craindre. Il avoit remarqué ſous le Cardinal de la Valette, » que pour être agréable aux Mi- » litaires, il falloit en allant à l'armée, renoncer aux fauſſes » délicateſſes de la Cour, à la galanterie, aux amuſemens » du bel eſprit, & vivre avec les Officiers à leur mode, » ſans façon, & ſans affectation. Il fut confirmé, en voyant la conduite du Comte d'Harcourt, dans la grande maxime de Ceſar, » que de toutes les vertus militaires, la diligence » & l'expédition ſont les plus eſſentielles ; & qu'elles entraî- » nent ordinairement le ſuccès, quand elles ſont accom- » pagnées de circonſpection & de prudence.

Fin du premier Livre.





HISTOIRE
DU VICOMTE
DE TURENNE.

LIVRE SECOND.

AN. 1644.
Le Duc de Bouillon revient à la Cour & quitte la France.



PRES la mort de Louis XIII. le Duc de Bouillon étoit parti de Turenne, pour se rendre à la Cour, & y avoit été très bien reçû : on jugea par l'accueil favorable de la Reine, qu'il rempliroit les premieres places de l'Etat ; mais il vit peu à peu se refroidir pour lui & la Reine, & le Duc d'Orleans, aux interets duquel il s'etoit sacrifié. Le Cardinal Mazarin jaloux

An. 1644. de ſes talens, chercha à le dégouter par les difficultés qu'il fit naître ſur l'échange de Sedan, & ſur la conſervation de ſon rang. Le Duc offenſé ne put s'empêcher d'en marquer ſon reſſentiment; & Mazarin appréhendant qu'il ne ſongeât aux moyens de ſe venger, propoſa en plein Conſeil de le faire arrêter. Le Duc ayant été averti des deſſeins du Miniſtre, retourna en diligence à Turenne, & réſolut de ſortir promptement du Royaume. Pendant qu'il déliberoit en quel pays il iroit ſe mettre à l'abri des mauvais traittemens de Mazarin, le Pape Urbain VIII. lui fit offrir par un Prélat Italien, la Charge de Généraliſſime des troupes de l'Egliſe dans la guerre appellée Barberine: (1) il accepta l'offre & ſe rendit à Rome, où la jalouſie & l'injuſtice du Cardinal le pourſuivirent. L'Ambaſſadeur de France ayant mandé à Paris, qu'on alloit traitter le Duc de Bouillon à Rome dans les cérémonies publiques, en Prince Souverain, fut chargé de s'y oppoſer, ſous prétexte que le Duc pendant ſa priſon de Pierre-enciſe avoit été dépouillé de ſa Souveraineté: le Duc fit repréſenter au Pape qu'il jouiſſoit toujours des mêmes droits, avec l'agrément du Roi; & que ſa Majeſté tenoit Sedan au même titre qu'elle occupoit Caſal

(1) Les Cardinaux Antoine & François Barberin neveux du Pontife Urbain VIII. propoſerent au Duc de Parme de leur vendre quelques terres de Caſtro qui étoient voiſines des leurs: cette demande fut rejettée, & les Barberins pouſſerent leur oncle à s'en venger, en révoquant certains droits que les Papes avoient accordé aux Farnèſes. Le Duc irrité prit les armes, declara la guerre au S. Siége, & eut recours aux Vénitiens auſſi bien qu'aux Ducs de Modène & de Toſcane qui ſe liguerent contre l'Etat Eccléſiaſtique. Le Cardinal Antoine leva des troupes, & le Pape pria le Duc de Bouillon d'en être le Généraliſſime.

dont

AN. 1644.

dont la propriété étoit demeurée au Duc de Mantouë : le Cardinal Barberin répondit, » que la Cour de Rome, circonspecte dans toutes ses demarches, avoit coutume, » avant que de passer des titres aux Princes étrangers, » d'examiner s'ils leur étoient dûs : il pria donc le Duc de Bouillon de trouver bon que l'on approfondit les droits de sa Maison. Les Commissaires qui furent nommés pour consulter les Archives du Vatican, après beaucoup de recherches, fournirent des mémoires (1) par lesquels il étoit prouvé que dans plusieurs actes authentiques, le Roi tres-Chrétien, le Roi Catholique & l'Empereur avoient traitté les Princes de Sedan comme Souverains. Le Duc, sur le rapport des Commissaires, fut reconnu pour tel ; les honneurs attribués à cette qualité lui furent accordés dans les cérémonies publiques, comme dans le particulier ; & le Pape lui donna même le fauteuil.

Le Vicomte de Turenne va commander en Allemagne.

L'éclat avec lequel le Duc de Bouillon paroissoit à Rome, fit craindre au Cardinal Mazarin, qui ne connoissoit pas encore le caractere du Vicomte de Turenne, qu'il n'y eût du danger à laisser plus long-tems ce Géneral en Italie, si près d'un frere mécontent & irrité : il l'envoya en Allemagne recueillir les restes de l'armée Weymarienne. Le Maréchal de Guébriant mort depuis peu (2) d'une blessure reçûë au siége de Rotweil (3) avoit été le Géneral de cette armée

(1) Voyez les Mem. de Chaufour rapportés par M. Baluse.
(2) M. de Guébriant mourut le 24. Novembre 1643.
(3) Ville Imperiale à la source du Neker.

AN. 1644. pendant quatre ans ; & le Comte de Rantzau son successeur l'avoit menée aux environs de Dutlingue ville de Suabe sur le Danube, où le Comte Merci Général des troupes Bavaroises (1) le surprit, le battit, & le fit prisonnier avec la plûpart de ses Officiers Généraux, & presque toutes ses troupes, à la réserve de cinq ou six mille chevaux qui se sauverent en deçà du Rhin. Avec ces débris, il falloit défendre les bords du fleuve contre les armées de l'Empereur, du Duc de Baviere & du Duc de Lorraine, qui s'étoient réünies, dans l'espérance de profiter des disgraces des François : pour surcroît de malheur, Torstenson que la Reine Christine avoit envoyé pour commander les Suédois en Allemagne, après la mort du Général Banier, étoit allé dans le Holstein sans donner avis de son départ. Tel étoit le triste état des affaires en Allemagne, lorsque le Vicomte de Turenne eut ordre de s'y rendre. Le Cardinal l'obligea d'abandonner l'armée triomphante d'Italie, pour aller ramasser des troupes défaites, dispersées, sans Chef, sans argent & sans armes. A ce nouveau trait, le Vicomte ne douta plus des dispositions peu favorables du Ministre pour lui & pour sa Maison. Mais bien loin de marquer aucun ressentiment, il parut satisfait ; regardant l'emploi qu'on lui donnoit comme une occasion d'acquérir encore plus de gloire, par les difficultés qu'il auroit à surmonter. Il partit pour l'Alsace, & arriva à Colmar au mois de Décembre 1643. Comme les ennemis ne tenoient plus la campagne, son pre-

(1) François Merci Gentilhomme Lorrain & natif de Longwy dans le Barrois.

mier soin fut de procurer de bons quartiers à ses troupes : An. 1644.
il les retira de l'Alsace qui étoit ruinée, & les mena dans les montagnes de Lorraine passer l'hyver. Cette armée manquoit généralement de tout : pour subvenir plus promptement à ses besoins, Turenne, avant que la Cour envoyat de l'argent, emprunta sur son crédit des sommes considerables; & pendant que la plûpart des Grands du Royaume vendoient à très-haut prix les moindres services qu'ils rendoient à la Couronne, il fit remonter à ses dépens cinq mille Cavaliers, & habiller quatre mille fantassins, qui composoient toute l'armée du Roi. Il n'étoit gueres possible d'entreprendre rien d'important avec un si petit nombre : le Vicomte néanmoins, dès le commencement du Printems, forma le dessein de surprendre le frere du Général Mercy : sçachant qu'il étoit cantonné avec deux mille chevaux au-delà de la forêt noire dans Hutinghen près de la source du Danube, il s'avança vers le Rhin, & le passa à Brisac.

Sa générosité envers d'Erlac Gouverneur de Brisac.

D'Erlac Gouverneur de cette Place l'avoit abandonnée à l'approche du Vicomte, & lui marquoit par une lettre qu'étant persuadé que la Cour se defioit de sa fidélite, il étoit sorti de la ville & la lui remettoit entre les mains. Le Vicomte qui connoissoit le mérite de cet Officier, bien-loin de profiter de sa foiblesse & de s'emparer de son Gouvernement, lui envoya Tracy, un de leurs amis communs, pour le prier de revenir incessamment & de reprendre son employ. Turenne ayant rassuré d'Erlac continua sa route vers la source du Danube, fit attaquer Gaspar Baron de Mercy par quatre

AN. 1644 ou cinq Régimens, défit sa Cavalerie, & prit trois ou quatre cens hommes avec beaucoup d'Officiers : le reste se sauva dans l'armée de Baviere commandée par le Général Comte de Mercy frere du Baron.

Préparatifs pour le Congrès de Munster.

Cependant les différentes Puissances de l'Europe songeoient à la paix générale. Il y avoit déja près de vingt-cinq ans que la fatale guerre de Religion allumée par les troubles de Bohéme duroit dans l'Empire, & avoit embrâsé successivement toute la Chrétienté. Les divers succès dont elle fut accompagnée en avoient enfin rebuté les deux partis : il s'étoit élevé dans tout l'Empire depuis trois ans, un cri unanime des Princes & des Etats qui demandoient la paix. Les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, qui par dessus tous la désiroient ardemment, avoient engagé les Rois d'Angleterre & de Dannemarc à offrir leur médiation entre les Princes Protestans ; & le Pape Urbain VIII. avoit offert la sienne aux Princes Catholiques. L'Empereur s'étoit rendu à Ratisbonne, où il avoit convoqué la Diéte de l'Empire, pour y déliberer sur les moyens les plus propres à terminer la guerre. On avoit disputé long-tems sur le choix du lieu où se tiendroient les Assemblées ; & ce ne fut qu'après de grandes contestations que l'on tomba d'accord, par un traitté signé à Hambourg, en 1641. que les négociations se feroient à Munster & à Osnabrug en Westphalie ; que la France traitteroit à Munster, & la Suéde à Osnabrug ; que chacune de ces deux Couronnes auroit un Résident dans la ville où l'autre auroit ses Plénipotentiaires, pour se communiquer

mutuellement leurs résolutions; qu'enfin les deux traittes ne devant être regardés que comme un seul, l'une des deux Couronnes ne feroit la paix que lorsque l'autre seroit satisfaite. Dès ce moment, toute l'Europe conçut l'espérance d'une prochaine paix; & l'ouverture de l'Assemblée devoit se faire au mois de Mars 1642. mais le Cardinal de Richelieu, qui n'estimoit pas que le tems fût encore venu, où la France pût retirer des avantages assez considérables de la paix, avoit affecté de la retarder, en portant trop haut les prétentions de son Maître, les expéditions militaires continuerent; les François & les Suédois s'unirent, & la paix s'éloigna. La mort de Richelieu fit renoüer les Conferences, & la déroute de l'armée Françoise en Allemagne, après la mort du Maréchal de Guébriant, détermina le Cardinal Mazarin à envoyer des Plénipotentiaires à Munster. On choisit pour cet employ deux des plus habiles négociateurs qu'il y eût en France, les Comtes d'Avaux & Servien, dont les caractères étoient fort opposés. Comme ces deux Ministres se disputoient la premiere place, on envoya le Duc de Longueville pour prévenir tout sujet de dissention entre eux, aussi bien que pour donner plus de credit à une Ambassade qui auroit un Prince pour chef. Depuis plusieurs siécles, il ne s'étoit point fait de négociations où tant de Monarques, de Princes & d'Etats Souverains eussent été intéressés, & où l'on eût employé un si grand nombre de politiques habiles. Le Congrès s'ouvrit enfin vers le commencement d'Avril de cette année.

AN. 1644.

AN. 1644.
Le Vicomte marche au ſecours de Fribourg.

(1) Au mois de Mai, l'armée Bavaroiſe ſe trouvant rétablie par les bons quartiers, & augmentée juſqu'au nombre de huit mille hommes de pied & de ſept mille chevaux par les recruës qu'elle avoit faite, alla aſſiéger Fribourg qui eſt à cinq lieües de Briſac. Le Vicomte de Turenne marcha en diligence au ſecours de cette Place, avec ſon armée qui n'étoit que de dix mille hommes, & joignit l'ennemi dans une plaine près de Fribourg. Le Général Mercy qui ne s'attendoit pas à une marche ſi prompte, n'avoit eu le tems que d'ouvrir la tranchée devant la ville, ſans ſe ſaiſir des poſtes avantageux aux environs. Le Vicomte s'apperçut de cette faute, & ſe flatta de pouvoir en profiter, malgré l'inégalité de ſes forces: voyant qu'une montagne appellée la montagne noire, qui commandoit la plaine, n'étoit point occupée par les Bavarois, il ordonna à deux Régimens réünis dans un ſeul Bataillon de mille hommes d'y marcher, & fit avancer le reſte de l'Infanterie pour les ſoutenir. Sur ce mouvement, l'ennemi détacha une vingtaine de ſoldats qui par l'autre côté de la montagne en gagnerent promptement le ſommet. A leur premiere décharge, les François croyant que toute l'Infanterie ennemie étoit ſur la montagne, la cotoyerent, au lieu de monter; ils plierent à la ſeconde, & deſcendirent précipitamment: leur déſordre donna lieu à Mercy de s'emparer de la montagne, & Turenne alla ſe camper ſur une petite éminence à la vûë de l'ennemi qui continua le ſiége.

(1) Ici l'on mêle le récit de M. de Turenne avec les faits qu'on trouve dans la Relation de Fribourg par M. le Marquis de la Moullaye retouchée par la Chapelle.

Après quelques escarmouches, & un Combat de Cavalerie où sept à huit cent chevaux des Bavarois furent défaits, ayant appris que la ville capituloit, il ne voulut plus rien hazarder pour la secourir, & se retira à une lieüe & demie de Fribourg.

AN. 1644.

28. Juillet.

La Cour informée que l'armée du Roi étoit trop foible pour attaquer les Impériaux, ordonna à Louis de Bourbon Duc d'Enguien d'aller joindre le Vicomte de Turenne. Le Duc s'étoit déja fait connoître : Rocroi l'avoit vû arrêter, à l'âge de vingt deux ans, la marche rapide des Espagnols jusques-là victorieux, & tailler en pieces leur redoutable Infanterie. Par cette action éclatante plus encore que par sa naissance, il mérita de commander en chef les troupes Françoises, qu'on envoyoit en Allemagne, pour s'opposer aux progrès du Comte Merci. Entre plusieurs qualités éminentes, le General Bavarois avoit superieurement l'art de se mettre à couvert de toute surprise, par la regularité de ses mouvemens; de penetrer dans le dessein de ses ennemis, comme s'il avoit assisté à leurs conseils; & de supléer à l'inegalité du nombre par le choix des campemens. Contre un semblable ennemi, il ne falloit pas moins qu'Enguien ou Turenne : le Prince & le Vicomte étoient de caracteres differens : mais animés tous deux du même amour du bien public, ils entrerent toujours dans les mêmes vuës, sans que rien pût altérer leur union.

Le Duc d'Enguien va joindre le Vicomte de Turenne près de Fribourg.

Le Duc d'Enguien étoit à Amblemont près de Mouzon, lorsqu'on lui manda de partir pour l'Allemagne : en treize

Le Duc d'Enguien arrive ...

AN. 1644.

Camp du Vicomte, & y tient un Conseil de guerre.

jours de marche, il se rendit près de Brisac avec dix mille hommes ; & chargeant Marsin (1) de leur faire passer le Rhin, il s'avança avec le Maréchal de Gramont vers le Camp du Vicomte, où il ne fut pas plutôt arrivé qu'il tint Conseil de guerre. Turenne, parfaitement instruit de l'état des Bavarois, fut d'avis qu'on menât l'armée par Langendentzling & le Val de Bloterthal, jusques dans le Val S. Pierre, pour couper les vivres aux ennemis qui ne pouvoient en faire venir que de Villingen, au-delà des montagnes de la forêt noire, à deux lieües des sources du Danube : ajoûtant qu'il étoit aussi facile de les affamer, qu'il seroit périlleux de les forcer dans un camp fortifié par tous les avantages de la situation, & défendu par de vieilles troupes, qui avoient à leur tête le plus grand Général de l'Allemagne. D'Erlac & le Maréchal de Gramont furent du même sentiment : le Duc d'Enguien seul voulut absolument qu'on attaquât les ennemis dans leurs retranchemens ; il alla donc reconnoître lui-même le Camp des Bavarois & les lieux voisins avec le Vicomte, qui lui montra un défilé, par lequel une partie de son armée pourroit les prendre par le flanc gauche, pendant que l'autre partie attaqueroit par le front & par le flanc droit.

Dénombrement des troupes du Roi, & situation du Camp des Bavarois.

Les troupes du Roi, dont le Duc d'Enguien étoit Généralissime, se trouvoient partagées en deux Corps : l'un que l'on nommoit l'armée de France, composé de six mille fantassins & de quatre mille chevaux, sous les ordres du Maréchal

(1) Jean-Gaspard Ferdinand Seigneur Liégeois, depuis Comte du Saint Empire, & Chevalier de l'Ordre de la Jarretiere en Angleterre.

de

de Gramont ; & l'autre, appellée l'armée Weymarienne, commandée par le Vicomte de Turenne, étoit de cinq mille chevaux & de cinq mille hommes de pied : l'armée Bavaroise montoit environ à quinze mille hommes ; mais elle étoit campée dans un lieu presque inaccessible, peu distant de Fribourg. Cette ville est située au pied des montagnes de la forêt noire, qui s'ouvrent en forme de croissant, d'un côté par le Val S. Pierre, & de l'autre par le Val du Bloterthal : l'un & l'autre se terminent près d'un Monastere appellé l'Abbaye du Val S. Pierre. Au devant de Fribourg, est une petite plaine arrosée d'un ruisseau, bornée sur la droite par des montagnes escarpées, & sur la gauche entourée de bois marécageux, au travers desquels il n'y a pour chemin de Brisac à Fribourg, qu'un passage très-étroit. Ce fut dans un lieu si avantageux que se posta le Général Merci : son Camp, qui occupoit la petite plaine, étoit étendu le long du ruisseau, & fortifié d'un grand retranchement : il avoit Fribourg derriere lui, & devant lui une hauteur. Sur la pente de cette hauteur, du côté des François, il fit faire un Fort palissadé, où il mit six cens hommes avec de l'artillerie : de-là il poussa le long d'un bois, en montant vers le sommet, une ligne defenduë par des redoutes, à deux cent pas de distance l'une de l'autre ; & pour en rendre l'accès plus difficile, il fit abbatre tout le long de cet ouvrage, quantité d'arbres, dont les branches à demi-coupées & herissées en tous sens, tenoient lieu de chevaux de frise. Entre la hauteur qui étoit à la tête du Camp des ennemis, & les montagnes qui domi-

An. 1644.

AN. 1644. noient ſur le côté gauche en venant de Fribourg, ſe trouvoit le défilé, où l'on ne pouvoit arriver qu'en faiſant un grand tour. Merci avoit fait auſſi des retranchemens à l'entrée du défilé, & l'avoit barré avec des ſapins abbatus : il avoit de plus garni d'Infanterie les bois qui étoient à droite & à gauche ; enſorte qu'il n'imaginoit pas que l'on pût jamais tenter ce paſſage, qu'il croyoit avoir rendu impraticable.

Diſpoſition pour l'attaque du Camp de Merci.

Cette ſituation du Camp des ennemis fit balancer encore une fois les avis dans le Conſeil de guerre : mais le Duc d'Enguien perſiſta dans le ſien ; & perſuadé que rien ne pouvoit lui réſiſter, il réſolut d'aller lui-même avec l'armée de France, chaſſer les Bavarois de la montagne, gagner la hauteur, & deſcendre enſuite pour les attaquer dans leur Camp ; pendant que le Vicomte iroit avec les troupes Weymariennes les prendre en flanc par le défilé. Comme elles avoient un grand tour à faire, il fut arrêté que le Prince n'attaqueroit que trois heures avant le coucher du ſoleil, afin que les deux attaques ſe fiſſent en même tems.

Premier combat.

Le Vicomte de Turenne partit le troiſième du mois d'Août à la pointe du jour ; & pendant qu'il faiſoit le tour des montagnes, le Duc d'Enguien diſpoſa ſon attaque de cette ſorte. Son Infanterie étoit compoſée de ſix bataillons de huit cens hommes chacun ; Eſpenan (1) Maréchal de Camp fut commandé avec deux bataillons pour donner le premier ; le Comte de Tournon ſe mit à la tête des Régi-

(1 Roger de Boſſolt Comte d'Eſpenan, de la Province de Bigorre, nommé depuis pour être Chevalier du S. Eſprit.



Dessiné et gravé par le Sr. Coquart.

LA FOREST NOIRE

le Ravin long et profond par lequel le Vic.te de Turenne vint attaquer le G.al Mercy et Forcer ses Retranchemens

Armée du Vicomte de Turenne

Premier Combat

ontagne noire

al Mercy

les deux Armées du Duc d'Anguien & du Vicomte de Turenne ensemble deuxieme Combat

Armée du Général Mercy

Troupes Bavaroises

Armée du Duc d'Anguien Premier Combat.

en presence de l'Armée de Mercy

ns aux Troupes Weymariennes

ns le Val du Bloterthal.

Ruisseau.

Chemin de Brisach.

Bois

Marécageux

Avant garde

Armée du Duc d'Anguien venant de Brisach.

mens de Conti & de Mazarin, pour soutenir Espenan; le Duc d'Enguien réserva deux Regimens pour les employer où le besoin le demanderoit; le Marechal de Gramont & le Comte de Marsin demeurerent auprès de sa personne: (1) le Comte de Pallüau, depuis Maréchal de Clerembault, soutenoit toute l'attaque avec le Régiment d'Enguien Cavalerie; & les Gendarmes furent postés à l'entrée de la plaine, dans un lieu fort serré, pour empêcher que les Bavarois ne prissent l'Infanterie en flanc. A l'heure convenuë entre les deux Généraux, le jeune Prince fit attaquer la montagne par son Infanterie. Pour aller aux ennemis il falloit monter une côte fort escarpée, au travers d'une vigne, dans laquelle il se trouvoit, d'espace en espace, des murailles de quatre pieds de haut qui soutenoient les terres: les troupes commandées monterent courageusement, chasserent les ennemis des terrasses, & les pousserent jusqu'aux arbres abbatus devant le retranchement: cependant les Bavarois faisoient un si grand feu que l'Infanterie Françoise ne put forcer cet abatis sans perdre beaucoup de monde, & même sans se rompre. Le Duc d'Enguien qui s'étoit approché pour voir l'effet de cette attaque, observa que sa premiere ligne se ralentissoit sans reculer ni avancer: alors il descend de cheval, se met à la tête du Régiment de Conti, & marche aux ennemis l'épée à la main. Le Comte de Tournon, le Maréchal de Gramont, les principaux Officiers & AN. 1644.

(1) Philippes de Clerembaut Comte de Pallüau fut fait Marechal de France neuf ans apres en 1653.

An. 1644. les volontaires mettent pied à terre; leur exemple ranime les ſoldats ; le Duc d'Enguien paſſe le premier, tous le ſuivent, forcent l'abattis, & ſe jettent en foule au-delà du retranchement. Les Bavarois fuyent dans les bois voiſins : l'Infanterie Françoiſe s'étoit débandée pour les pourſuivre; mais le Duc d'Enguien la rallie ſur le champ, & munit les redoutes qu'il venoit d'emporter. Bientôt après, malgré les difficultés du chemin, il fait monter ſa Cavalerie, & ſe rend ainſi maître de la hauteur, après un combat de trois heures qui avoit coûté à Mercy plus de trois mille hommes. Le jour étoit fini : les Bavarois tenoient encore le Fort paliſſadé, où ils avoient placé de l'artillerie; & les fuyards répandus dans les bois pouvoient ſe raſſembler, ou dreſſer des embuſcades : Enguien n'oſa aller plus loin : réſolu d'attendre le jour pour deſcendre dans la plaine, il ſe contenta d'apprendre au Vicomte, par le ſon des trompettes & des timballes, que les François avoient gagné le haut de la montagne.

Le Vicomte fait retirer les Bavarois de leurs retranchemens

Turenne avoit fait ſon attaque à la même heure que le Duc d'Enguien : après avoir forcé l'entrée du défilé, il lui fallut livrer de nouveaux combats à chaque pas, pour débuſquer l'Infanterie logée à droite & à gauche, & retranchée avec des arbres abattus ; mais il pouſſa ſi vivement les ennemis, qu'il ſe rendit maître du paſſage, franchit tous les foſſés & les ravins qui le traverſoient, & pénétra juſqu'à la plaine, ſur la fin du jour. Comme le Duc d'Enguien dans ce moment venoit de faire ceſſer le combat, Mercy tour-

na ses principales forces contre le Vicomte : les troupes demeurerent à la distance de quarante pas, en s'acharnant les unes contre les autres : une pluye abondante tomboit, & les ténébres de la nuit augmentoient les horreurs du lieu, qui n'etoit eclairé que par le feu continuel de la mousqueterie. L'action dura près de sept heures ; & malgré l'effort prodigieux des Bavarois, le Vicomte conserva le terrain qu'il avoit gagné, quoique l'Infanterie ennemie fût soutenuë de toute sa Cavalerie, & que la sienne n'eût qu'un seul escadron derriere elle, faute d'espace pour se mettre en bataille. Le Général Mercy ayant encore perdu trois mille hommes, ne songea plus qu'à sauver le reste de son armee par la retraitte : l'obscurité de la nuit favorisa son dessein, & ses troupes se déroberent,pendant que quelques rangs de Mousquetaires restant en place tiroient continuellement. Le jour venu ils prirent la fuite ; & Turenne ne trouvant plus de résistance, déboucha dans la plaine, où le Duc d'Enguien qui descendit de la montagne le joignit bientôt. Les ennemis s'étoient arrêtés à une lieüe de-là sur la montagne noire, qui est près de Fribourg, & commençoient à s'y retrancher. On les auroit surpris dans un grand désordre, si l'Infanterie du Roi avoit pû sur le champ marcher à eux ; mais aussi fatiguée des pluyes que du combat, & affoiblie par la perte d'un grand nombre d'Officiers & de soldats, elle avoit besoin d'un jour de repos, & le Duc remit au lendemain l'attaque des ennemis dans leurs nouveaux retranchemens. (1)

An. 1644.

(1) Cette premiere action se passa le 3. du mois d'Aoûst & la nuit du 4.

An. 1644. La montagne noire ſituée entre Fribourg & la plaine où l'ennemi s'étoit campé le premier jour, avoit au tiers de ſa hauteur un terrain aſſez uni, capable de contenir trois ou quatre mille hommes en bataille: Mercy ménagea les avantages du lieu dans ce poſte, avec ſon habileté ordinaire; il plaça le plus grand Corps de ſon Infanterie à l'extrémité du terrain uni; il mit le reſte derriere un bois vers le milieu de la montagne, & diſtribua ſa Cavalerie depuis ce bois juſques aux murailles de la ville. Les lignes faites pour le ſiége ſervirent à fermer ce nouveau Camp du côté de Fribourg; & le bas de la montagne du côté de la plaine fut fortifié par pluſieurs rangs d'arbres abattus: de cette maniere ſon aile droite étoit défenduë par le canon de la ville, & ſa gauche s'appuyoit à la montagne. Le Duc d'Enguien réſolut de faire deux attaques à la fois; l'une des retranchemens, & l'autre vers l'abattis d'arbres: entre ces deux attaques on devoit avec peu de gens en faire une fauſſe, ſeulement pour favoriſer les deux véritables.

Second combat de Fribourg.

Le lendemain cinquiéme d'Aouſt, le Vicomte ſe trouva le matin avec l'avant-garde au pied de la montagne; l'armée du Prince le ſuivoit, & devoit ſe poſter de façon que les deux attaques pûſſent ſe faire en même tems. Elles alloient commencer, lorſqu'on s'apperçut d'un grand tumulte parmi les Bavarois: le Duc & le Vicomte, pour en reconnoître la cauſe, monterent auſſi-tôt ſur une montagne voiſine, & en paſſant défendirent aux Officiers de rien entreprendre en leur abſence. Malgré leurs ordres, Eſpenan fit

insulter une redoute qui se trouvoit sur son chemin, par un AN. 1644.
detachement : les soldats se melerent ; & à mesure que les Bavarois envoyoient soutenir ceux qui défendoient, Espenan renforçoit ceux qui attaquoient. Au milieu du combat qui s'engageoit de plus en plus, une décharge furieuse de canon & de mousqueterie, faite par les ennemis, servit comme de signal aux François, qui s'avancerent de tous côtes sans ordre & sans Chef. Les Bavarois enhardis par cette confusion, sortirent de leurs lignes, tomberent sur eux, & acheverent de les mettre en desordre : le Prince & le Vicomte accoururent, tenterent en vain d'y remédier ; l'effroi, qui s'etoit emparé du soldat, avoit déja passé dans l'esprit de l'Officier. Le Prince n'ayant jamais pû ramener ses troupes, changea tout d'un coup son plan: il ne laissa à l'endroit où l'attaque avoit échoué, que peu de monde, pour amuser l'ennemi, & résolut de porter ses forces uniquement du côté de la plaine. Enguien & Turenne avec tout le Corps de l'Infanterie soutenuë par les Gendarmes & la Cavalerie Weymarienne, marcherent droit à l'abbatis d'arbres. L'attaque & la défense furent également vives : les François chasserent à plusieurs reprises les ennemis de leurs retranchemens, & en furent repoussés autant de fois. Gaspard Merci pour soutenir son Infanterie qui s'ébranloit, fit mettre pied à terre à ses Cavaliers : le combat se renouvella avec fureur ; & n'auroit fini que par un horrible carnage, si la nuit qui survint n'avoit obligé les attaquans à se retirer, sans avoir pû forcer l'ennemi. Il en couta deux mille fantassins aux François & douze cent aux Bavarois, qui perdirent en même tems

AN. 1643. Gaspard Merci, frere de leur Géneral : mais comme ceux-ci avoient perdu la moitié de leur Infanterie dans la premiere action, l'armée du Duc d'Enguien se trouvoit encore supérieure à celle de Merci ; & le Prince se prépara à un troisième combat. Les François resterent en présence des ennemis, dans un Camp couvert de sang, de mourans & de morts. Ce spectacle attendrit le cœur compatissant du Vicomte, qui ne put voir ces objets sans frémir ; il visita lui-même le champ de bataille, en fit retirer les blessés sans distinction d'amis ou d'ennemis, & donna ordre qu'on les transportât à Brisac. Dans le feu des combats & du carnage, l'humanité fut en lui la base de l'héroïsme.

Troisième journée de Fribourg.

Le Duc d'Enguien, après avoir fait reposer ses troupes pendant quatre jours, crut cependant devoir changer de projet. Comme les Bavarois ne pouvoient se retirer à Villingen, que par le Val S. Pierre ; il fit marcher son armée vers Langendentzling, pour enfiler le Val du Bloterthal, au même tems que les ennemis entreroient dans celui de saint Pierre, & pour les couper à l'Abbaye où les deux vallons aboutissent. Dès le matin du neuvième Août, le Vicomte de Turenne marcha avec les troupes Weymariennes ; & le Duc d'Enguien se tint avec les siennes en présence de l'armée de Merci, jusqu'à ce que celles du Vicomte eussent passé les marécages, les bois & le ruisseau de Treissam : le Prince les rejoignit ensuite à Langendentzling, sans que les Bavarois fissent le moindre effort pour lui disputer le passage. Merci ayant observé la marche des François, en pénétra

9. d'Août.

d'abord

d'abord les raiſons, & jugea que ſon ſalut conſiſtoit à prévenir le deſſein du Prince par une prompte retraite. Auſſitôt qu'il vit marcher l'arriere-garde Françoiſe, il fit decamper ſon armée qui étoit reduite à ſix ou ſept mille hommes, (1) & prit ſa route par les hauteurs du Val S. Pierre. En même tems le Duc d'Enguien hata ſa marche par le Val du Bloterthal: mais craignant que ſes troupes extrémement fatiguées ne puſſent joindre aſſez-tôt l'ennemi, il détacha Roſen avec huit cent chevaux ſeulement, pour retarder les Bavarois, en les harcellant dans leur retraitte, pendant que le reſte de l'armée avanceroit pour les couper. Roſen (2) chargea leur arriere-garde dans une plaine près de l'Abbaye du Val S. Pierre, & battit quelque Infanterie Bavaroiſe: le gros de leur armée etant retourné ſur lui, il fut contraint de ſe retirer en combattant pêle-mêle avec les ennemis. Le Vicomte, qui étoit à l'avant-garde, parut alors ſur une éminence voiſine: à ſa vûë la Cavalerie Bavaroiſe fit alte de peur d'être enveloppée. Mercy ſe retira à douze ou quinze cent pas du lieu du combat, dans un bois où il laiſſa ſon canon & ſon bagage, & de-là il preſſa ſi fort ſa marche par les montagnes, qu'en un moment l'armée Françoiſe le perdit de vûë. Le Duc d'Enguien le pourſuivit juſqu'à Holgrave,

AN. 1644.

(1) Mem. MSS. de M. de Turenne.

(2) Reinholt Roſen Seigneur de Groſtopp, iſſu d'une des premieres familles de la Nobleſſe de Livonie, après avoir ſervi ſous le grand Guſtave, s'attacha au ſort du Duc de Weymar qui lui laiſſa le commandement de la Cavalerie Suédoiſe, & le nomma par ſon teſtament l'un des Directeurs de l'armée avec le Comte de Naſſau, Erlach & Ohem. Etant mort ſans enfans mâles, il donna ſa fille avec des biens conſidérables à Conrad Roſen de Kleintopp, qui devint dans la ſuite Marechal de France & Chevalier de l'Ordre du S. Eſprit.

AN. 1643. & le Vicomte de Turenne deux lieues plus loin : mais la difficulté des chemins les empêcha de continuer leur pourſuite, & les Bavarois gagnerent promptement le pays de Wirtemberg, où l'on ne jugea pas à propos de les ſuivre.

C'eſt ainſi que ſe termina la fameuſe action de Fribourg, où les Bavarois perdirent huit à neuf mille hommes avec leur artillerie & preſque tous leurs chevaux : la perte des François fut auſſi très grande ; mais comme Mercy avoit été forcé de décamper, on donna l'honneur de la victoire au Duc d'Enguien. Cependant la gloire avoit été preſque égale entre les vainqueurs & les vaincus, & la retraite bien ordonnée de Mercy en préſence d'un ennemi preſſant, n'étoit pas moins honorable que la victoire du Prince, qui avoit ſurmonté les obſtacles de la nature & de l'art pour l'attaquer.

Le Duc d'Enguien retourne à ſon Camp & forme la réſolution d'attaquer Philisbourg.

Enguien retourna vers Langendentzling, & ſe logea aux environs du même Camp d'où il étoit parti : là il délibéra ſur ce que l'on pouvoit faire de plus avantageux pour profiter de la retraite des Bavarois. Les principaux Officiers propoſoient de reprendre Fribourg ; le Vicomte de Turenne ne fut pas de cet avis : il repréſenta que l'armée Bavaroiſe étant éloignée de vingt lieües, & ne pouvant ſe rapprocher par le manque de fourages & de vivres, il falloit ſaiſir l'occaſion de ſe rendre maître de tout le cours du Rhin, & même du Palatinat ; au lieu de ſe borner à la priſe d'une ſeule ville, où ſe conſumeroit le reſte du tems que l'on avoit à employer : qu'ainſi l'on termineroit par une conquête éclatante une Campagne juſques-là douteuſe. Le Duc d'En-

guien toujours porté aux grandes choses, adopta ce projet, & proposa le siege de Philisbourg. L'entreprise n'etoit pas aisée : il falloit faire une longue marche pour y arriver ; l'Infanterie étoit diminuée, l'argent épuisé, les vivres éloignés : mais le Prince tint peu de compte de toutes ces difficultes, & le siege fut resolu. Le Vicomte de Turenne alla lui-même à Brisac, concerta avec le Gouverneur les moyens de faire descendre sur le Rhin tout ce qui seroit nécessaire pour le siege, & revint ensuite au Camp. Le seizième d'Aoust l'armee decampa : le Duc d'Enguien marcha le long du Rhin, & passa par le Marquisat de Bade : il détacha Tubal & Rossen avec une partie de la Cavalerie Weymarienne, quelques Fantassins & quelques Dragons, pour s'emparer de plusieurs Forts ou Châteaux, & de quelques petites villes fermees qui etoient sur leur route. Le vingt-troisième d'Août le Vicomte de Turenne alla avec trois mille chevaux & sept cent Fantassins investir Philisbourg ; & le Duc d'Enguien arriva le lendemain après dix jours de marche. An. 1644.

Cette Place qui est située sur le Rhin, n'etoit pas alors revetuë : elle avoit sept bastions dont les remparts etoient fraises & palissades ; tout autour régnoit une berme défenduë par une haye vive très épaisse : le fossé étoit large, profond & plein d'eau ; & un fort quarré, qui à huit cent pas de distance dominoit sur le Rhin, communiquoit avec la ville par une chaussée. D'un côté le fleuve fait un grand coude, & forme beaucoup de marécages ; de l'autre côté, tout étoit plein de bois, de bruyeres & de terres labourees ; Situation, force & garnison de Philisbourg.

AN. 1644. de maniere que l'approche ne pouvoit se faire que par une tête. La garnison n'excédoit gueres le nombre de huit cens hommes d'Infanterie & de deux cent chevaux ; mais Bamberg, Officier de grande réputation, qui étoit Gouverneur de la Place, avoit cent piéces de canon, & des munitions pour soutenir un long siége.

Le Duc d'Enguien prend ses quartiers autour de la ville.

Après que le Duc d'Enguien eut reconnu les lieux, il employa le reste de la journée à prendre ses postes, & se disposa à attaquer le Fort du Rhin pendant la nuit. L'armée Françoise prit ses quartiers depuis Knaudenheim jusqu'à un ruisseau qui coupe la plaine, & l'armée Weymarienne fut postée depuis ce ruisseau jusqu'à Rhinhausen. Aussi-tôt qu'il fut nuit, les troupes se mirent en marche vers le Fort : le Duc y alla par le détour des bois, & le Vicomte s'en approcha par de petites digues qui passent au travers du marais. Bamberg n'ayant pas assez d'Infanterie, avoit retiré dans Philisbourg celle qui étoit à la défense du Fort ; ainsi Turenne qui arriva le premier, le trouvant abandonné, s'en saisit, & le munit de tout ce qui étoit nécessaire contre les attaques de la ville.

Il assure & fortifie ses lignes.

Le Duc d'Enguien s'occupa ensuite à bien assurer sa circonvallation : il fit élever des Forts & des Redoutes aux endroits où le terrain le permettoit, & fit abattre dans les marécages quantité d'arbres pour couper tous les chemins. Le Vicomte ne trouva pas tant de difficulté à fortifier son poste : il se servit d'un ravin qui s'étendoit presque d'un bout à l'autre de son quartier, & le mit en défense en y

An. 1644.

faisant un parapet. Les travaux de la circonvallation furent achevés en quatre jours, & le Camp fut fermé de tous côtés depuis Knaudenheim jusques à Rhinhausen.

Il fait construire un pont sur le Rhin, & fait prendre Germesheim & Spire.

Cependant les batteaux arriverent chargés de canon, de munitions & de vivres. En vingt-quatre heures on fit un pont vis-à-vis Knaudenheim & Germesheim. La prise de Germesheim étoit necessaire pour s'assurer du haut du Rhin; & comme on ne pouvoit faire de circonvallation au-delà de ce fleuve, il falloit s'emparer de toutes les Places qui le commandoient. Dès que le pont fut achevé, le Duc d'Enguien fit passer le Marquis d'Aumont avec six cens hommes de pied, & trois cent chevaux pour attaquer Germesheim. D'Aumont s'en rendit maître après deux jours de tranchée ouverte, & marcha ensuite à Spire. Cette ville située sur le Rhin n'étoit considérable que par la Chambre Impériale qui y tenoit son siége (1). Comme elle se trouvoit alors sans garnison, fermée seulement d'une muraille avec de simples tours, & qu'il n'y avoit aucunes troupes Impériales de ce côté là, elle se rendit à la premiere sommation, & reçut garnison Françoise le vingt-neuvième du mois. 29. Août

Il fait commencer les attaques à Philisbourg.

Pendant que le Marquis d'Aumont s'emparoit de tous les postes importans sur le bord du Rhin, le Duc d'Enguien fit commencer les attaques de Philisbourg. On a déja observé que l'approche ne s'en pouvoit faire que par une seule tête, où l'on trouve un terrain sablonneux, qui continuë presque de la même largeur jusques sur la contrescarpe de

(1) La Chambre Impériale fut transferée de Spire à Wetzlar en 1688.

An. 1644. deux bastions de la ville. Le Duc d'Enguien ordonna deux attaques par cet endroit : le Maréchal de Gramont commanda celle de la gauche, & le Vicomte de Turenne celle de la droite : l'un & l'autre firent détourner, dans l'espace de quinze cent pas, le cours d'un ruisseau qui traversoit la plaine, pour avancer leurs travaux vers les deux bastions qu'ils attaquoient. La tranchée fut ouverte le premier jour de Septembre ; & la nuit même on fit une place d'armes commune aux deux attaques, de laquelle chacun conduisoit son approche vers le bastion opposé.

Sortie des assiégés qui sont repoussés.

Espenan avec le Régiment de Persan fut de garde la premiere nuit dans la tranchée de Gramont, & après avoir poussé le boyau près de deux cent pas, il commença une grande redoute, où il établit à la téte des travailleurs une garde de cent Gendarmes, qui avoient ordre de se retirer pendant le jour derriere une masure proche de la tranchée. Dès que le jour fit voir aux assiégés de la terre remuée, ils détacherent deux cens hommes de pied & cent chevaux pour ruiner l'ouvrage qu'on avoit fait pendant la nuit : les Gendarmes parurent aussi-tôt pour s'y opposer ; quoique rompus du premier choc, ils se rallierent, & malgré le feu des bastions repousserent les ennemis jusques sur la contrescarpe.

Attaque du côté du Maréchal de Gramont.

L'Infanterie de l'armée du Duc d'Enguien, réduite par la bataille de Fribourg au nombre de cinq mille hommes, pouvoit à peine suffire à la garde d'une circonvallation si étenduë : cependant elle fournissoit encore à tous les tra-

vaux du siége qui furent continués sans interruption. La seconde nuit on avança la tranchée du côté du Maréchal de Gramont, & l'on acheva la redoute: les deux nuits suivantes on alla beaucoup plus loin, & l'on fit une batterie de six canons. An. 1644.

Le Vicomte de Turenne n'avoit pas fait moins de diligence. La cinquiéme nuit, les deux attaques firent leurs logemens sur la contrescarpe, que les travailleurs commencerent à percer, en même tems que l'on dressa des batteries pour ruiner les défenses de la Place. Après quelques jours de résistance l'on passa le fossé, & l'on porta un pont de fascines jusques à la berme. Bamberg reconnut alors qu'il n'étoit plus en son pouvoir d'empêcher que le fossé ne fût comblé; & comme sa garnison étoit trop foible, il ne crut pas devoir attendre que le mineur fût attaché, espérant de faire auparavant une capitulation plus avantageuse: il fit battre la chamade, les ôtages furent donnés de part & d'autre, & la garnison sortit le douziéme de Septembre, avec deux piéces de canon.

Attaque du côté du Vicomte de Turenne.

Après s'être emparé de cette Place, le Duc d'Enguien apprit que le Comte de Merci s'approchoit de lui. L'armée de France affoiblie & fatiguée n'étoit pas en état de combattre; il falloit d'ailleurs réparer les bréches que le canon avoit faites à Philisbourg: le Prince ne jugea pas à propos de s'en éloigner, & se contenta d'établir si bien ses quartiers le long du Rhin, qu'on ne pût lui enlever sa conquête, ni le forcer à un combat général. Il avoit le fleuve d'un

Le Vicomte de Turenne va attaquer Wormes, Oppenheim & Mayence qui se rendent.

AN. 1644. côté, Philisbourg de l'autre, le Fort du Rhin devant lui, les marais & les bois derriere. Campé dans un lieu si avantageux, il chargea le Vicomte de Turenne d'aller attaquer Wormes. Le Duc Charles de Lorraine, à qui on avoit donné cette ville, y tenoit garnison; & depuis la perte de ses Etats il n'avoit presque point d'autre retraite. Le Vicomte marcha par le Palatinat avec toute la Cavalerie Allemande & cinq cens Fantassins, détacha Flekstein avec trois Régimens, pour aller audevant de cinq cens chevaux que le Colonel Savari vouloit jetter dans Frankendal, & continua sa marche vers Wormes, dont les habitans firent sortir les Lorrains & lui ouvrirent les portes. De-là le Vicomte avança vers Mayence, & envoya Rosen se saisir d'Oppenheim qui se rendit sans résistance, quoique défendu par un très-bon Château. Mayence étoit le poste le plus considérable qui fût sur le Rhin, à cause de la communication que cette Place donnoit avec le pays de Hesse, & de sa situation vis-à-vis l'embouchure du Mein, qui passe sous une partie de ses murailles. Sa force consistoit plus dans le nombre de ses habitans, que dans une citadelle dont les fortifications étoient négligées. L'Electeur n'ayant pas cru y pouvoir demeurer en sûreté, s'étoit retiré à Hermesheim; & les Chanoines, en l'absence de l'Archevêque, avoient l'autorité du Gouvernement. Le Vicomte marcha jour & nuit sans bagage, pour prévenir les secours que l'ennemi auroit pû jetter dans Mayence, où il y avoit seulement pour garnison quelques soldats entretenus par le Chapitre. En approchant

AN. 1644.

chant de la ville, il ſçut qu'il y avoit de l'autre côté du Rhin mille Dragons de l'armée de Baviere commandés par le Colonel Wolſs, qui demandoient des batteaux pour y entrer : il menaça d'attaquer la Place de tous côtes, ſi l'on ne mandoit promptement aux troupes Bavaroiſes de ſe retirer. Les Chanoines obeirent ſur le champ, firent retirer les Dragons de Baviere, & envoyerent des députés au Camp pour capituler. Le Vicomte le manda auſſi-tôt au Duc d'Enguien, qui partit de Philiſbourg avec une eſcorte de quatre cens chevaux, ſe rendit en un jour & demi à Mayence, & ſigna la capitulation : le Chapitre s'obligea de plus de faire ſortir la garniſon qu'il tenoit dans Bingen, & d'y recevoir des troupes Françoiſes. Le Prince laiſſa une garniſon de quatre cens hommes dans Mayence, avec tout ce qui étoit néceſſaire pour réparer les anciennes fortifications & en faire de nouvelles ; & voulant ſe rendre maître de tout le Palatinat en-deçà du Rhin avant la fin de la campagne, il détacha le Marquis d'Aumont pour aller inveſtir Landau avec douze cens hommes de pied & quinze cens chevaux.

Le Vicomte prend Landau.

Cette ville ſituée dans une plaine, n'étoit fortifiée alors que d'une muraille flanquée de tours avec des demi-lunes, un bon foſſé & un chemin couvert : elle étoit défenduë par quatre cens hommes de troupes Lorraines. Pendant que d'Aumont prenoit ſes quartiers, & commençoit ſes travaux devant Landau, le Duc d'Enguien vint rejoindre ſon armée à Philiſbourg, pour être plus à portée du ſiége qu'il faiſoit entreprendre. Il apprit en y arrivant que la tranchée

AN. 1644. étoit déja ouverte, mais que d'Aumont avoit été blessé dangereusement. Le Vicomte alla continuer le siége, & poussa si diligemment la tranchée, que dans trois jours on fit une batterie & un logement sur la contrescarpe : le cinquième jour les Lorrains traitterent avec le Vicomte & sortirent de la Place. Après la prise de Landau, Manheim, Neustadt, & plusieurs autres lieux ne firent que très-peu de résistance : ainsi le Duc d'Enguien se vit en une seule campagne trois fois victorieux de l'armée Bavaroise, maître du Palatinat & du cours du Rhin, depuis Strasbourg jusqu'à Hermensheim près de Coblentz, & de tout ce qui est entre le Rhin & la Moselle.

Le Duc d'Enguien retourne en France, & laisse le Vicomte pour commander en Allemagne.

Toutes les troupes se rassemblerent à Philisbourg, & le Prince partit sur la fin d'Octobre pour la France avec son armée : il n'en laissa que quelques nouveaux Régimens d'Infanterie au Vicomte qui resta seul pour commander en Allemagne. Dès que le Duc d'Enguien se fut éloigné, le Général Merci ayant eu le tems de rétablir son armée dans le pays de Wirtemberg, s'approcha du Rhin, & campa entre Heidelberg & Manheim. Il se jetta sur cette derniere Place, & s'en étant emparé, feignit de vouloir y construire un pont pour y faire passer des troupes, dans le dessein d'engager l'armée du Roi à couvrir Spire, Wormes & Mayence, ce qu'elle ne pouvoit faire sans dégarnir Philisbourg qu'il avoit intention de reprendre. Le Vicomte repassa le Rhin avec toute la Cavalerie & quelques fantassins, marcha à Spire, & envoya promptement mille chevaux dans Wormes

AN. 1644.

& Mayence pour les mettre en sureté. Peu de tems après le Vicomte fut informé que le Duc de Lorraine avoit passé la Moselle, & qu'il avoit investi Castelaun & Simmeren, deux petites Places dans le Hundsruck. Il étoit à craindre que le Duc ne s'unît avec Merci, & que ces deux Généraux ne vinssent l'accabler tout d'un coup, ou qu'en agissant séparément, l'un ne le surprît, tandis qu'il prendroit ses precautions contre l'autre. Dans cette situation, le Vicomte demanda du renfort à la Cour : mais il reçut pour réponse, qu'on avoit besoin de troupes ailleurs ; qu'il fit de son mieux pour se défendre, & qu'on ne lui demandoit rien de plus. Déchu de toute esperance de secours, il fut obligé de suppléer à la force par les stratagêmes, & de se multiplier par son activité, pour faire face de tous côtés.

Le Vicomte sauve Spire, & empêche la prise de Baccarach.

Les Bavarois ayant pratiqué des intelligences dans Spire, firent partir de Manheim sur des batteaux douze cens Mousquetaires qu'ils esperoient faire descendre par le Rhin & introduire dans la ville : le Vicomte qui découvrit leur dessein, borda ce fleuve d'Infanterie, empêcha les batteaux de passer, & sauva Spire. En même tems le Duc de Lorraine alla assiéger Baccarach, Place du Palatinat, située sur le Rhin : Turenne prit seulement cinq cens hommes avec lui, s'avança près de Bingen, d'où il envoya marquer un Camp vers Baccarach, & y preparer des vivres : les Lorrains croyant qu'il marchoit à eux avec un gros Corps de troupes, leverent le siége précipitamment, & se retirerent au-delà de la Moselle.

AN. 1644.

Il s'empare du Château fort de Creutznach.

Il ne restoit plus aucune Place considérable sur les bords du Rhin dont le Vicomte ne fut maître, hors le seul Château de Creutznach, qui est un poste important : il l'attaqua au commencement de Décembre; & la garnison de deux cens hommes que les Bavarois y avoient laissée, après une défense de quinze ou seize jours se rendit. Alors le Vicomte qui n'avoit plus rien à craindre, ayant renforcé les garnisons de toutes les villes nouvellement conquises sur le Rhin, envoya hiverner dans l'Alsace & en Lorraine le reste de sa Cavalerie, persuadé que la disette de fourages empêcheroit le Général Merci de passer une seconde fois dans un pays, où tout étoit tellement ruiné, que l'on auroit eu peine à y trouver dequoi nourrir un cheval. Il se plaça entre les deux Généraux ennemis, de maniere, qu'ils ne purent se joindre pendant tout le reste de l'hiver; & pour les observer de plus près par lui-même, au lieu d'aller à la Cour, il se retira à Spire. S'il est glorieux de sçavoir conquérir une grande étenduë de pays avec une petite armée, il l'est peut-être encore plus de sçavoir conserver ses conquêtes avec beaucoup moins de troupes : c'est ce que fit le Vicomte. Il ne perdit que la seule ville de Manheim, & s'en dédommagea par la prise de Creutznach. La connoissance des lieux, le choix des postes avantageux, & l'heureuse distribution de ses troupes lui tenoient lieu de nombre : de sorte qu'à l'imitation de Weymar son maître, *de rien il faisoit toutes choses*.

AN. 1645.

Le Vicomte passe le Rhin & le Neckre, & poursuit Mercy.

Au commencement de l'année 1645. l'armée de Baviere fut considérablement diminuée, parce que le Géneral Merci envoya quatre mille hommes au secours des Impériaux que les Suedois avoient battus à Tabor en Bohème. Le Vicomte de Turenne, qui en fut informé, se mit en campagne de bonne heure. Dès le mois de Mars il rassembla son armée, qu'il avoit trouvé le secret de renforcer sans aucune aide de la part de la Cour. Il quitta Spire où il avoit passé l'hyver, traversa le Rhin sur un pont de batteaux, & marcha avec cinq mille chevaux, six mille fantassins & quinze piéces de canon vers Phortzeim petite ville du Pays de Wirtemberg sur la riviere d'Entz, à sept lieuës du Neckre. Merci étoit campé derriere l'Entz, & n'avoit que six à sept mille hommes; le reste de ses troupes étoit dispersé dans des quartiers éloignés, jusqu'à ce que la saison pût leur fournir des fourages plus abondamment. Le Vicomte ayant passé la riviere sans obstacle, deux lieuës au dessous des ennemis, le Géneral Merci ne jugea pas à propos de combattre, & se retira vers la Suabe. Le Vicomte le poursuit, s'empare de Stuttgard capitale du Duché de Wirtemberg, passe auprès d'Hailbron, & arrive avec ses Dragons à Suabeschal, ou Hall en Suabe, où il trouve les Maréchaux des logis de l'armée Bavaroise prêts à entrer dans la ville. Les Bourgeois ouvrent leurs portes au Vicomte, & Merci croyant que toute l'armée Françoise étoit à Hall, se hâte de gagner Dinkespuhel & Feuchtwang dans la Franconie. Le Vicomte laisse ses Dragons à Hall, & avec la Cavalerie

An. 1645. qui l'avoit joint, ſe met à la pourſuite du Général Bavarois pendant cinq ou ſix lieuës : il retourne enſuite à Hall, y demeure trois jours pour laiſſer rafraîchir ſes troupes, puis s'avance vers la riviere du Tauber dans la Franconie, y prend Mariendal & Rottembourg, pendant que les ennemis ſe ſéparerent pour aller dans le haut Palatinat. C'eſt ainſi qu'avec une armée de onze mille hommes il conſerva toutes les Places qu'il avoit conquiſes, & en prit quatre autres fort conſidérables, d'où il faiſoit des courſes juſqu'aux portes de Wurtzbourg & de Nuremberg, qu'il mit à contribution.

Il avance juſques en Franconie, & prend ſes quartiers à Mariendal.

Mariendal lui parut le lieu le plus propre pour l'établiſſement d'un quartier général : cette place étoit entourée de pluſieurs petites villes d'où l'on pouvoit tirer de la ſubſiſtance, & avoiſinoit les Etats de la Landgrave de Heſſe, Princeſſe alliée avec la France & la Suéde contre la Maiſon d'Autriche, & dont le Vicomte eſpéroit que l'armée, en ſe joignant à la ſienne, ſuppléeroit au renfort qu'il avoit demandé inutilement au Cardinal. En attendant cette jonction, il crut devoir faire repoſer à Mariendal ſes troupes fatiguées de tant de mouvemens & de tant de marches différentes. Comme il n'y avoit point encore d'herbes, les Officiers étoient d'avis que l'on permît à la Cavalerie de ſe diſperſer dans les petites villes d'alentour où elle pourroit trouver des fourages, & ſubſiſter plus commodément : il le refuſa d'abord, de peur que les ennemis retournant ſur leurs pas ne vinſſent attaquer ſes quartiers dans le tems qu'ils ſeroient

ainſi ſéparés. Il ne ceſſa de repréſenter aux Officiers qu'ils étoient dans un pays dont ils devoient regarder les habitans comme autant d'ennemis ; qu'il pouvoit être trompé par les eſpions, naturellement mieux intentionnés pour leur nation que pour des étrangers qui venoient les ruiner ; que l'armée ennemie qui avoit marché avec tant de précipitation vers la Baviere, y trouveroit de nouvelles troupes toutes fraîches ; qu'ayant des retraittes libres, elle pourroit revenir les ſurprendre ; qu'il étoit beaucoup plus ſûr de ſe tenir aſſemblés, & qu'il falloit ſe contenter d'envoyer de gros détachemens chercher des fourages aux environs. Les Officiers répondirent que ce ſeroit encore un nouveau moyen d'achever la ruine des chevaux & des hommes ; qu'un grand nombre de leurs Cavaliers étoient démontés ; qu'ils trouveroient des chevaux à acheter dans les différens lieux où ils iroient ; que les ennemis étoient éloignés au moins de ſeize lieuës, & ne pouvoient s'approcher ſans qu'on n'en fût inſtruit. Le Major Général Roſen ſe joignit aux Officiers pour le preſſer de céder à leurs avis : le Maréchal de Turenne réſiſta de nouveau ; mais enfin la crainte de faire trop ſouffrir la Cavalerie, le déſir qu'il avoit de la voir promptement rétablie, & l'éloignement de l'ennemi le déterminerent à ſe rendre à de ſi vives ſollicitations. Cependant pour ne point s'expoſer aux ſurpriſes de la part des Bavarois, & ne rien hazarder ſans avoir pris toutes les précautions imaginables, il donna à quelques Officiers pluſieurs détachemens de Cavalerie pour aller en differens

AN. 1645

AN. 1645. endroits reconnoître ce que faisoient les ennemis. Tous ces partis lui rapporterent que les Bavarois étoient séparés, & qu'ils se fortifioient dans les diverses Places où ils étoient en quartier : malgré tous ces rapports, il appréhenda toujours quelque accident fâcheux, retint autour de lui le canon & l'Infanterie, fit revenir de Rottembourg Rosen avec ses troupes, & ne voulut pas que la Cavalerie s'éloignât à plus de trois lieuës de Mariendal, dont il avoit fait le quartier général. Il envoya seulement deux Régimens de Cavalerie fort loin, l'un vers la Baviere pour observer les mouvemens de l'armée de Merci; & l'autre dans la Franconie, pour remarquer ceux que pourroient faire les garnisons de ce Cercle.

Le Général Merci surprend le Vicomte.

A peine son armée fut-elle ainsi divisée, qu'il s'en fit des reproches : il se condamna d'avoir eu trop de complaisance pour ses Officiers; & crut devoir douter des rapports qu'on lui avoit faits. Pour s'éclaircir par lui-même, il prit dès le lendemain la grande garde de son quartier, & s'avança à trois lieuës de Mariendal sur le chemin par où l'on pouvoit venir l'attaquer. Etant revenu fort tard, il apprit le deuxième de Mai à deux heures après minuit par un parti qu'il avoit envoyé vers Feuchtwang, que Merci s'avançoit à grands pas avec toute son armée. Le Vicomte mande sur le champ à tous les quartiers de se rendre à Herbsthausen, village où étoit la grande garde, à une lieuë & demie de Mariendal, & le centre dont tous les quartiers étoient le moins éloignés : il ordonne au Général Rosen de s'y trouver

2. de Mai.

ver pour recevoir les troupes, à mesure qu'elles arriveroient. An. 1645.
La disposition des lieux étoit très-favorable, si Rosen en eût profité : il y avoit à la tête de la grande garde un bois de cinq ou six cent pas de longueur, & au-delà une belle plaine, par laquelle les Bavarois devoient passer pour venir jusques aux François. Rosen auroit dû demeurer en-deçà du bois; en fermer l'entrée avec quelques bataillons, pour empêcher les ennemis de s'appercevoir que l'armée n'étoit pas encore rassemblée : Rosen ne croyant pas que Merci fût si près, passa le bois, & commençoit déja à ranger quelques Régimens dans la plaine, lorsque le Vicomte arriva, & vit la faute que cet Officier venoit de faire. Il alloit y remédier, & donner ordre aux troupes de repasser le bois; mais ayant découvert dans le moment l'avant-garde des Bavarois, qui sortoit sur un grand front, d'un autre bois à un quart de lieuë de lui, il sentit qu'il n'avoit plus assez de tems pour changer de posture; & sur le champ prit son parti. Il n'y avoit encore que trois mille de ses fantassins arrivés dans la plaine, & sept ou huit Régimens de sa Cavalerie. Turenne profita de tous les avantages du terrain : il plaça dans un petit bois voisin son Infanterie dont il fit son aile droite, & posta derriere, deux escadrons pour la soutenir : il composa l'aile gauche de tout le reste de sa Cavalerie qu'il rangea sur une seule ligne, excepté deux escadrons qui la doublerent du côté du grand bois. Rosen se mit à l'extrémité de la droite de cette ligne, & le Vicomte à l'extrémité de la gauche; dans cet ordre ils attendirent les ennemis.

AN. 1645. Bataille de Mariendal.

Le Général Merci s'étendit bientôt dans la plaine ; se rangea en bataille ; plaça son Infanterie au centre, & sa Cavalerie aux deux aîles. Après avoir canonné quelque tems les François, voyant que son artillerie ne faisoit pas grand effet, & qu'il arrivoit à tous momens de nouvelles troupes qui auroient pû rendre à la fin leur armée égale à la sienne, il se mit à la tête de son Infanterie, & alla attaquer le petit bois, dont il falloit absolument se rendre maître, pour faire agir son aîle gauche commandée par le Général Jean de Vert. Le Vicomte marcha en même tems avec sa Cavalerie contre l'aîle droite de l'ennemi ; il l'enfonça, la rompit, s'empara du canon, prit douze Etendarts, fit plusieurs prisonniers, & perça jusqu'à la seconde ligne qu'il ébranla. Il n'en fut pas de même des trois mille hommes d'Infanterie que commandoit le Major Général Rosen : tandis que le Vicomte chargeoit la droite de l'ennemi avec tant de succès, l'Infanterie de Rosen s'étant apperçuë que celle des Bavarois qui marchoit à elle, lui étoit fort supérieure en nombre, s'abandonna à la terreur & se jetta confusément, ainsi que les deux escadrons qui la soutenoient, dans le petit bois : les Bavarois y entrerent, dissiperent entiérement cette Infanterie & firent Rosen prisonnier. Jean de Vert profitant de ce desordre, fit avancer toute sa gauche, & commença à se former derriere l'aîle victorieuse de Turenne, pour la prendre en queuë. Le Vicomte ayant observé ce mouvement, & voyant qu'il alloit être enveloppé, fit faire un quart de conversion à sa Cavalerie, & lui ordonna


Hesse et du Meyn R.
Côté du
Tom. I.
Côté du Païs de
Laude
Weickersheim
Tauber R.
Butthart
MARIENDAL.
FRANCONI
Newenhaus
He
PLAN DU COMBAT
DE MARIENDAL,
EN FRANCONIE
Donné le 5. de May 1645.
Entre l'Armée de France
Commandée par le Vicomte de Turenne
Et l'Armée des Bavarois
Commandée par le General Comte de Mercy.
Dessiné et Gravé par le S.r Coquart.
Côté du Païs du
Rhein et de Philipsbourg.
Côté du Nekre


R iviere.
Côté de la Baviere.
Côté de Landtmang Villeise
O. Stelle
N. Stelle
Bartenstein
ARMÉE DU GENERAL MERCY.
le G.al Mercy.
Jean de Wert.
le General Rosen
le Vicomte de Turenne.
ARMÉE DU VICOMTE DE TURENNE
Hollenbach
Jaxt R.
Mulfing
Jagltberg
Une Lieüe commune d'Allemagne.
1/4
1/2
3/4
1 L.
Kunselsaw
Wirtenberg

de se retirer. Il passa lui-même au travers du grand bois avec deux ou trois Officiers seulement, & trouva au-delà trois Regimens de Cavalerie, Duras, Beauvau & Tracy qui venoient d'arriver. A ces Regimens se joignirent en peu de tems douze ou quinze cens hommes de la Cavalerie qui avoit combattu : le Vicomte les mit en bataille, & resolut d'attaquer de nouveau les ennemis, au cas qu'ils passassent le bois pour le poursuivre : mais les Bavarois étonnés de sa fermeté n'oserent aller plus loin. AN. 1645.

Alors Turenne forma le dessein d'une retraite qui lui fit autant d'honneur qu'une victoire. Il envoya Beauregard Chabry pour rallier son Infanterie, la faire marcher droit à Philisbourg sans s'arrêter, avec ordre de la lui amener ensuite dans le Landgraviat de Hesse, où il résolut d'aller avec sa Cavalerie. En même tems il ordonna au Marquis de Beauvau (1) de prendre avec son Regiment toute la Cavalerie Allemande qui restoit du combat, de la mener de Mariendal vers le Mein, & de-là sur les frontieres du pays de Hesse. Il demeura avec les deux Régimens de Duras & de Tracy pour couvrir la retraitte, & donner le tems de repasser le Tauber au reste de ses troupes qui venoient des quartiers les plus éloignés. Il se retira ensuite avec assez d'ordre, le long de cette riviere, toujours harcellé, souvent obligé de partager ses troupes à cause des chemins fourrés, & réduit quelquefois à n'avoir avec lui qu'une vingtaine de Cavaliers. Il rallia néanmoins à droite & à gauche tous ceux qui

Belle retraite du Vicomte.

(1) Charles de Beauvau d'Espense, Seigneur de Noir-lieu.

AN. 1645. s'ecartoient, se retourna souvent pour repousser les Bavarois, leur fit tête à tous les défilés, traversa le Mein, & gagna enfin les frontieres de la Hesse où il joignit le reste de son armée, après avoir perdu une grande partie de son Infanterie, douze cent chevaux, tout son canon & tout son bagage.

Critique & justification du Vicomte sur la défaite de Mariendal.

Telle fut la défaite de Mariendal, qui est le premier échec que le Vicomte, commandant en chef, eût reçu. Les ennemis de sa gloire blâmerent beaucoup sa conduite : mais ceux qui jugeoient sans prévention & avec connoissance, louerent toutes ses démarches ; la présence d'esprit avec laquelle il alla au devant des Bavarois, sans laisser attaquer ses quartiers l'un après l'autre ; l'adresse dont il se servit pour réparer d'abord la faute du Major Général Rosen ; & la prudence qui lui fit choisir pour sa retraite le centre même de l'Allemagne, au lieu de ramener son armée sous le canon de Philisbourg, où les ennemis auroient pû le suivre, reprendre toutes les villes qu'il avoit prises, & l'obliger à quitter l'Alsace : en se retirant au contraire dans la Hesse, il avoit pour objet de mettre ses conquêtes sur le Rhin en sureté, de fortifier son armée par la jonction des troupes Hessiennes, & avec ce secours de terminer heureusement une campagne qui avoit si mal commencé.

Jonction des troupes Françoises, Hessiennes & Suedoises.

(1) La Landgrave de Hesse de la Maison de Hanau, cousine germaine du Vicomte de Turenne, avoit toujours

(1) Amélie-Elizabeth de Hanau, fille de Philippe-Louis Comte de Hanau Muntzenberg, & de Catherine Belgique de Nassau, fille de Guillaume I. Prince d'Orange.

perſiſté dans l'alliance du Roi. Elle joignoit à toutes les vertus de ſon ſexe, les qualités d'un grand Capitaine : la bienſéance lui défendoit de ſe mettre à la tête de ſes armées ; mais elle les commandoit de ſon cabinet. Econome & liberale, juſte & genereuſe, religieuſe ſans ſuperſtition, cette Princeſſe poſſédoit encore au ſouverain degré les talens politiques ; & ſa Cour étoit l'Ecole de tous les Princes d'Allemagne. Les troupes Françoiſes ne furent pas plûtot arrivées dans ſon pays, que le Géneral Merci alla aſſieger Kirchain, ville ſituée à l'entrée de la Heſſe. Le Vicomte n'avoit plus que trois à quatre mille chevaux & quinze cens hommes de pied : la Landgrave fut obligée de faire ſortir ſes troupes de leurs quartiers pour aller au ſecours de la Place. Le Vicomte engagea de plus le Comte de Konigſmarc, Général des Suédois qui hivernoient dans le Duché de Brunſwich, à joindre les quatre mille hommes qu'il commandoit, aux ſix mille que la Landgrave envoya ſous la conduite du Géneral Geis. A la tête de cette armée compoſée de quatorze à quinze mille hommes, le Vicomte de Turenne s'avança vers Kirchain : le Géneral Merci ſe retira auſſi-tôt de devant la Place, & ſe hâta de gagner la Franconie. Les ſoldats preſſerent le Vicomte de les y mener : ils bruloient d'envie de reparer la honte de la journée de Mariendal, reconnoiſſant que la trop grande bonté de leur Géneral avoit été la cauſe de cette diſgrace. Il alloit profiter de leur ardeur, quand il reçut ordre de la Cour de ne rien entreprendre juſqu'à l'arrivée du Duc

An. 1646.

29. Mai.

AN. 1645. d'Enguien. Lorſqu'il eut beſoin de troupes avant le combat de Mariendal, on lui en refuſa ; préſentement qu'il trouve du renfort chez les alliés, on veut lui donner de nouveau un Chef, dont il faut qu'il ſuive les vûës, quelque oppoſées qu'elles puiſſent être aux ſiennes. La mauvaiſe volonté du Miniſtre mettoit ainſi ſa vertu aux plus rudes épreuves : après l'avoir expoſé au péril, faute de ſecours, il cherche à lui dérober la gloire de ſes ſuccès, en lui donnant un rival : mais le Vicomte ſacrifia ſes reſſentimens à l'amour de la patrie ; & ſçachant que le Roi encore mineur n'avoit aucune part aux réſolutions de Mazarin, il obéit ſans murmurer aux ordres de la Cour.

Le Duc d'Enguien retourne une ſeconde fois en Allemagne joindre le Vicomte.

L'Electeur de Baviere devenu fier par la défaite des François à Mariendal, fit faire des propoſitions de paix peu glorieuſes pour la France. La Cour voulant réprimer au plutôt ſon audace, envoya huit mille hommes en Allemagne ſous les ordres du Duc d'Enguien, qui avoit pour Lieutenant Général le Maréchal de Gramont. Le Vicomte de Turenne mena ſes troupes & celles de ſes alliés audevant de ce renfort, repaſſa le Mein, traverſa le pays de Darmſtadt, prit la ville de Weinheim qui étoit ſur ſa route, & arriva à Spire le deuxième de Juillet où les deux armées ſe joignirent. Le Duc eut de longues conférences avec les Généraux Turenne, Gramont, Geis & Konigſmarc, ſur ce qu'on pouvoit faire de plus avantageux pour les alliés. Les Bavarois renforcés de quatre mille Impériaux, dont le Général Gléen avoit le commandement, étoient campés dans des lieux d'un très

difficile accès, & le Duc d'Enguien, toûjours entraîné par l'amour des actions éclatantes, vouloit les attirer en pleine campagne pour leur livrer une bataille décisive.

Le Duc d'Enguien passe le Neckre, prend Wimphen, & les Bavarois se retirent dans la Franconie.

Dans cette vûë, le Duc prit la résolution de faire approcher l'armée d'Hailbron, ville située sur le Neckre, & qui étoit regardée comme le rempart de la Suabe. Les Bavarois connoissant l'importance de cette Place, marcherent en grande diligence à son secours, prévinrent le Duc d'Enguien, & camperent sur les hauteurs près de cette ville, au delà du Neckre. Ce campement avantageux de Merci détourna le Duc d'Enguien de son premier dessein, & le fit songer à s'emparer de Wimphen, qui est deux lieuës au dessous d'Hailbron, en deçà du Neckre. Les Bavarois ne pouvoient empêcher le siége sans passer la riviere, & il leur eût été aussi difficile de secourir Wimphen, qu'aux François d'investir Hailbron. (1) Pour prendre d'emblée la premiere de ces deux Places, le Maréchal de Gramont y marcha avec un gros détachement tiré des quatre Corps qui composoient l'armée; sçavoir les Hessiens, les Suédois, les Weymariens & les François: il l'attaqua, plaça son canon sans ouvrir de tranchée, se rendit maître de la ville, & fit un pont sur le Neckre. Les Confédérés passerent cette riviere, & le Général Merci se retira à Feuchtwang qui est dans la Franconie, à plus de vingt lieuës de là.

Les Suédois se separent de l'armée du Roi.

Ce fut immédiatement après le passage du Neckre, que le Général Konigsmarc & le Général Geis s'étant piqués mal

(1) Mém. di Siri, tom. V. II. partie, page 253.

AN. 1645. à propos contre le Duc d'Enguien, déclarerent qu'ils alloient quitter l'armée & remmener leurs troupes. Il étoit d'une grande conséquence pour le service du Roi de prévenir cette séparation, dont Merci n'auroit pas manqué de tirer avantage. Le Vicomte de Turenne, qui savoit manier les esprits & apprivoiser les passions, parla à ces deux Généraux avec sa douceur ordinaire, regagna Geis, & l'engagea à rester. Il ne put modérer l'impetuosité de Konigsmarc : (1) c'étoit un homme nourri dans la guerre, doué de grands talens militaires, accoûtumé aux premiers emplois; d'ailleurs interessé, glorieux & d'une humeur difficile. Le Vicomte essaya en vain de vaincre son obstination : rien ne put le retenir; il partit irrité, fit monter un fantassin en croupe derriere chacun de ses cavaliers, & se retira à Bremen dans la basse Saxe. Le Duc d'Enguien pour lui faire sentir qu'il n'avoit pas besoin de lui, lui envoya souhaiter publiquement un bon voyage.

Le Duc d'Enguien passe le Tauber, prend plusieurs villes, & s'approche de Nordlingue.

L'armée Françoise après cette séparation marcha avec les Hessiens vers le Tauber, & s'empara de toutes les villes qui se trouverent sur sa route. Les ennemis ne firent de résistance qu'à Rottembourg, qui fut attaqué & emporté dans une seule nuit, & où les troupes se rétablirent par la grande quantité de rafraîchissemens qui s'y trouverent. On alla droit ensuite à la ville de Dinkelspuel, & le Duc y ouvrit la tranchée : mais ayant été averti dès le soir même que les Bavarois s'avançoient vers Nordlingue, il leva le siége, &

(1) Voyez les Mém. du Vicomte, Liv. I. pag. 25.

résolut de forcer les ennemis d'en venir à une bataille. Il fit marcher les troupes toute la nuit, à travers un bois, où le chemin étoit assez large & capable de contenir deux escadrons de front. A la même heure & par le même bois passoient à quelque distance, avec un Corps de Cavalerie, les Generaux Merci, Gleen & Jean de Vert : à la pointe du jour ils apperçurent les troupes Françoises qui sortoient du bois. Comme le lieu leur étoit très-favorable, ils y rangerent leur armée en bataille & y attendirent le Duc d'Enguien. Ils avoient une riviere devant eux, & de grands étangs à droite & à gauche : leur poste n'étoit accessible que par de petits sentiers, où à peine deux Cavaliers pouvoient marcher de front. Le Duc fit avancer son canon ; les Bavarois mirent aussi le leur à la tête de leur Camp, & l'on se canona pendant toute la journée, avec une perte à peu près égale de part & d'autre. Le Prince voyant qu'il étoit impossible de livrer bataille aux ennemis dans ce lieu, & qu'il étoit inutile de s'opiniâtrer, décampa la nuit suivante deux heures avant le jour pour aller à Nordlingue. Dès les neuf heures du matin, il se trouva dans la grande plaine qui est devant cette ville, & sur le midi il apprit que le General Merci avoit déja choisi un Camp très avantageux, à deux lieuës de lui ; qu'il faisoit travailler en diligence aux retranchemens, & qu'il prétendoit disputer la prise de Nordlingue, où il y avoit une foible garnison. Le Prince marcha aussi-tôt aux ennemis, laissant ses bagages derriere lui dans les villages voisins ; & sur les quatre heures du soir les deux armées se trouverent en présence.

AN. 1645.

3. d'Août

AN. 1645.
Situation du Camp des Bavarois à Nordlingue.

Vers le milieu de la plaine de Nordlingue qui est très-étenduë, se trouve un vallon de médiocre grandeur, formé par deux petites montagnes, à un quart de lieuë l'une de l'autre. Au sortir de ce vallon est un village nommé Allerheim, plus avancé vers Nordlingue que les deux collines d'environ trois cent pas. Une de ces montagnes, nommée la colline de Wineberg, est fort haute & située à la gauche du village, quand on vient de Nordlingue : l'autre, sur laquelle est le Château d'Allerheim, est à droite. Le terrain qui sépare la colline d'Allerheim du village, est uni comme une plaine, mais coupé par un fossé ; celui qui est au pied de Wineberg descend au même village par une pente insensible. L'aile droite des ennemis, commandée par le Général Gléen, s'étendoit jusques sur le haut de la colline de Wineberg ; & leur aile gauche, où étoit le Général Jean de Vert, atteignoit au sommet de l'autre colline, où est le Château d'Allerheim. Le centre de l'armée, où Merci s'étoit posté, occupoit le vallon, & avoit à sa tête le village : ses deux ailes étoient composées de sa Cavalerie & de quelques bataillons, qu'il avoit placés aux extrémités sur les collines : tout le reste de l'Infanterie formoit le Corps de bataille. Il avoit jetté quelques fantassins dans le village, & garni de Mousquetaires l'Eglise, le clocher & le cimetiere qui étoit fermé de murailles : les retranchemens des deux collines étoient bordés de canon. Son armée étoit de quatorze à quinze mille hommes, & celle du Duc d'Enguien montoit à dix sept mille. Tout ayant été examiné dans le



Dessiné et gravé par le Sr. Coquart.



BAVAROIS.
Château d'Allerheim.
Aile Gauche.
Cavallerie Bavaroise.
Bataille.
Jean de Wert.
Wernitz R.
Eger Ruisseau
DE NORLINGHEN.
de Marsin.
Le Marechal de Gramont
de Bataille.
Cavallerie - Françoise.
Aile Droite.
Corps de Reserve sous les ordres du Chr. Chabot.
DE FRANCE.
NORLINGHEN

Conſeil de guerre, le Vicomte de Turenne fut d'avis qu'on ne pouvoit engager une affaire generale avec les ennemis ainſi poſtes & retranches, ſans expoſer l'armee Françoiſe à une defaite preſque certaine : le Duc d'Enguien penſa differemment, & ſon avis l'emporta ſur celui du Vicomte. Il y eut enſuite quelque diſpute ſur la maniere d'attaquer. Turenne jugea qu'on ne pouvoit marcher aux deux ailes de l'ennemi avec la Cavalerie, ſans pouſſer en meme tems leur Infanterie qui etoit au centre : on ſuivit ſon conſeil ; & l'on convint qu'il falloit faire alte avec les deux ailes, pendant que l'Infanterie combattroit pour emporter le village. Cette reſolution priſe, l'armee Françoiſe avança vers l'ennemi en cet ordre. AN. 1645.

Le Marechal de Gramont commandoit l'aile droite compoſee de toute la Cavalerie Françoiſe, au nombre de dix eſcadrons : le Marechal de Turenne menoit l'aile gauche, où ſe trouvoit la Cavalerie Weymarienne, montant à douze eſcadrons, ſoutenus par l'armée de Heſſe de ſix bataillons & de ſix eſcadrons, qui faiſoient la ſeconde ligne. Le Comte de Marſin etoit à la tete du Corps de bataille compoſé de dix bataillons, & ſoutenu de cinq eſcadrons de Gendarmes & de Carabiniers. Le Corps de reſerve de quatre bataillons & de ſix eſcadrons, qui ſervoit de ſeconde ligne à l'aile droite, etoit ſous les ordres du Chevalier de Chabot. Le Duc d'Enguien qui diſpoſa tous ces poſtes, voulant etre par tout, n'en prit aucun pour lui-meme. Par cet arrangement l'aile droite du Marechal de Gramont etoit oppoſee aux

Diſpoſition de l'armee Françoiſe pour attaquer le Camp de Merci.

An. 1645. Bavarois commandés par Jean de Vert; l'aile gauche du Vicomte de Turenne, aux Impériaux menés par le Général Gléen. Les François, quoiqu'ils eussent à combattre des troupes aguérries, témoignoient une grande ardeur d'en venir aux mains, pour réparer l'affront nouvellement reçû à Mariendal.

Le General Merci est tué.

Il étoit cinq heures après midi, lorsque le Duc d'Enguien commença par faire canoner le village: mais l'artillerie de l'ennemi qui étoit placée à demeure, avoit un grand avantage sur la sienne qu'il falloit sans cesse faire changer de place pour avancer; & comme il vit que cette manœuvre faisoit perdre beaucoup de tems, il fit attaquer le village par quelques bataillons sous les ordres du Comte de Marsin. Les premiers retranchemens furent bientôt forcés: mais en approchant des maisons, les ennemis qui s'y étoient logés & qui les avoient percées, firent de si violentes décharges, que les François arrêtés tout d'un coup, pliérent bientôt après & prirent la fuite. Le Comte de Marsin ayant été dangereusement blessé, le Duc d'Enguien envoya à sa place le Marquis de la Moussaye, avec un renfort de quelques Régimens: ils ne pûrent, non plus que les autres, soutenir le feu des ennemis. Alors le Duc d'Enguien mena lui-même toute l'Infanterie du Roi à la charge. Le Général Merci, voyant ce mouvement, ne put retenir la joye que lui inspira dans ce moment l'espérance dont il se flattoit, & s'écria avec transport: *Dieu a tourné la tête aux François, ils vont être batus.* Il se mit à la tête de son Corps de bataille, & s'avança vers le village. Le combat fut san-

glant & opiniatre : les habits du Duc d'Enguien furent criblés de coups ; il eut deux chevaux blessés sous lui, & reçut une contusion à la cuisse. On le pria vainement de se retirer ; il se tint au milieu du feu, animant les troupes de la voix & du geste. Merci, après avoir fait des prodiges de valeur, ne put échapper à sa destinée ; il fut tué d'un coup de mousquet. La mort de ce grand Général, loin de décourager ses soldats, les rendit furieux : les sentimens de vengeance, dont ils se trouverent enflammés, leur fit tout surmonter ; & l'intrépidité du Duc d'Enguien, quelque étonnante qu'elle fût, ne put empêcher que la plus grande partie de son Infanterie ne fût taillée en pieces.

L'aile droite des François est défaite, & le Marechal de Gramont fait prisonnier.

D'un autre coté, l'aile gauche des Bavarois tomba sur l'aile droite des François si brusquement, que la Cavalerie Françoise, après avoir soutenu quelque tems, fut entiérement rompuë & mise en déroute. Le Marechal de Gramont fit paroitre tout ce que peuvent la valeur & la conduite, pour arrêter ses troupes, pour les rallier & les ramener au combat : voyant tous ses efforts inutiles, il se mit à la tête des Regimens de Faber & de Wall (1), qui n'avoient point quitté leurs postes, attendit de pied ferme les Bavarois, & fit faire sur leurs escadrons une décharge terrible. Il les ouvrit, y entra ; mais s'engagea si avant, qu'environné d'ennemis, & obligé de ceder au grand nombre, il fut fait pri-

(1) Wall d'une tres ancienne noblesse en Irlande & grand oncle maternel de l'Abbé Butler de Kilcopp, dont le pere amena depuis un Regiment Irlandois pour servir en France ; & dont plusieurs parens ont été devoués à cette Couronne pendant longues années.

AN. 1645. ſonnier. Après cette déroute générale de la droite, Jean de Vert fondit ſur le Corps de réſerve, battit le Chevalier de Chabot, & pénétra juſqu'aux bagages qu'on pilla. (1) Ce Général Allemand parut en cette occaſion plus brave ſoldat que grand Capitaine: en pourſuivant les fuyards, il ſe laiſſa emporter inconſidérément, au lieu de revenir avec ſes troupes victorieuſes envelopper l'aile gauche de l'armée Françoiſe.

Le Vicomte de Turenne défait l'aile droite des Bavarois & prend le Général Gleen priſonnier.

Le Vicomte de Turenne marchoit dans le même tems contre l'aile droite des ennemis, poſtée ſur la colline de Wineberg. Il eſſuya, ſans s'arrêter, les décharges continuelles de leur artillerie, eut un cheval bleſſé ſous lui, reçut un coup dans ſa cuiraſſe, & enfin arriva en bon ordre au haut de la colline. Le combat fut terrible entre ces deux ailes compoſées de Weymariens & de Heſſiens d'un côté, & de l'autre d'Impériaux & de Bavarois. Dans cette occaſion la valeur de ces deux Corps Allemands, qui ſe combattoient avec tant d'acharnement, ſembloit ternir la gloire des François, qui s'étoient laiſſé battre par-tout. On fit pluſieurs charges & recharges; on en vint enfin aux coups de piſtolet & aux épées: le Vicomte de Turenne, après avoir chargé pluſieurs fois les Impériaux qui reſtoient toujours inébranlables, enfonça pourtant leur premiere ligne: mais le Général Gléen ayant fait avancer la ſeconde, déconcerta les premiers eſcadrons du Vicomte ſans les rompre tout-à-fait. Alors le Duc d'Enguien ſçachant qu'il n'y avoit plus rien à faire ni à l'aile droite, ni au Corps de bataille où tout étoit en déroute, vint à l'aile gauche & ſe mit à la tête des troupes Heſſiennes qui

(1) Mémoires di Siri *ibid.*

AN. 1645.

étoient à la seconde ligne du Vicomte. Aussi tôt Turenne rompit les escadrons ennemis qui étoient sur la colline, defit l'Infanterie qui s'y trouva, gagna le canon des Imperiaux & le fit pointer contre le reste de leur aile droite, qui s'étendoit jusqu'au village. Il prend les Bavarois en flanc, les charge sans leur donner aucun relache, les oblige à se retirer cinq cent pas au-delà du village, & fait prisonnier le Général Gléen. Les Régimens qui étoient retranchés dans l'Eglise & dans le cimetiere se voyant prêts à être enveloppés, se rendirent à discrétion. Jean de Vert, ayant appris ce qui se passoit à la montagne de Wineberg, y accourut avec son aile victorieuse; mais il étoit trop tard: il avoit perdu le moment favorable; il trouva tout en desordre, & le jour étoit fini.

Retraite des Bavarois & poursuite du Vicomte.

A une heure après minuit les troupes ennemies commencerent à se retirer, & à la pointe du jour on ne vit plus personne. Jean de Vert, le seul Général qui leur restoit, avoit profité de l'obscurité de la nuit pour gagner Donavert, & sauver le reste de l'armée au-delà du Danube: le Vicomte de Turenne le poursuivit jusqu'au bord du fleuve avec trois mille chevaux, & ne revint point qu'il ne l'eût vû passer avec toutes ses troupes. Trois ou quatre mille hommes de l'Infanterie Françoise demeurerent sur la place; & la perte des alliés fut plus grande que celle des Imperiaux. Le Maréchal de Gramont fut pris d'un côté, & le Général Gléen de l'autre: mais le Duc d'Enguien gagna le champ de bataille, & prit un grand nombre d'Officiers, beaucoup d'étendarts & tout le canon de l'ennemi. La victoire coûta si cher aux

An. 1645. François, que pendant quelques jours ils ne pûrent rassembler que douze ou quinze cens hommes de toute leur Infanterie. Cependant Christine Reine de Suéde, écrivit une lettre de sa propre main au Duc d'Enguien, pour lui témoigner la joye qu'elle ressentoit, de ce qu'il avoit effacé par sa victoire, l'affront que les Suédois avoient autrefois reçu au même lieu. (1) Quoique le Duc d'Enguien eût donné d'illustres marques de son courage dans ce combat, il reconnut généreusement, dans une lettre qu'il écrivit à la Reine, que la plus grande partie de la victoire étoit dûë à la valeur & à la conduite du Vicomte de Turenne.

Le Duc d'Enguien quitte l'armée & retourne en France.

Après la retraitte de l'armée ennemie, les villes de Nordlingue & de Dinkespuhel ouvrirent leurs portes; & le Duc d'Enguien étant tombé malade, revint bientôt en France, laissant l'armée sous la conduite du Maréchal de Turenne, & du Maréchal de Gramont qui avoit été échangé contre le Général Gléen. Les Généraux François résolus d'aller dans la Suabe pour y rafraîchir les troupes, & les délasser de tant de fatigues, s'acheminerent par le Comté de Hohenloë jusques à Halle, lieu abondant en fourages, où ils sejournerent dix ou douze jours. Les ennemis repasserent le Danube, se camperent à cinq ou six lieuës des François; & l'on demeura dans cette disposition jusqu'au dix-septième d'Octobre.

L'Archiduc Léopold vient joindre

Le Duc de Baviere voyant que l'armée de France avançoit toujours en Allemagne, & craignant qu'elle ne s'em-

(1) An 1634.

parât

parât, non seulement de ses quartiers d'hiver, mais de son pays entier, demanda du secours à l'Empereur, & menaça de traiter séparement avec la France, si on ne lui accordoit promptement un renfort considerable. L'Empereur qui venoit de faire la paix avec le Prince Ragotzki, & qui n'avoit plus besoin de troupes en Hongrie, envoya en Baviere un grand Corps de Cavalerie & de Dragons, sous les ordres de son fils l'Archiduc Léopold, qui se fit accompagner du Général Galas. Comme l'Archiduc ne menoit point d'Infanterie, il joignit bien-tôt les Généraux Gléen & Jean de Vert: secondé de ces trois grands Capitaines, il marcha en diligence pour surprendre l'armée Françoise. Les Maréchaux de Turenne & de Gramont, dont les troupes étoient inférieures de moitie à celles de l'ennemi, prirent le parti de se retirer, passerent le Neckre à la nâge, chaque cavalier portant un fantassin en croupe, gagnerent le Rhin en diligence, & ne crurent point leur armée en sûreté, qu'elle ne fût sous le canon de Philisbourg. Ils envoyerent chercher des batteaux à Spire pour faire un pont sur le Rhin: mais à peine en avoit-on amené quelques-uns, que l'Archiduc Léopold arriva & se campa à une demi-lieuë de Philisbourg. Turenne & Gramont resserrerent aussi-tôt leurs troupes dans l'espace qui est entre cette ville & le Rhin, s'y retrancherent & firent passer leurs bagages en présence des ennemis. Le Maréchal de Gramont passa aussi le fleuve avec l'armée du Duc d'Enguien, & avec toute la Cavalerie du Vicomte de Turenne qu'il mena à Landau: le Vicomte

AN. 1645

13. Octobre

AN. 1645. resta seul, campé sous le canon de Philisbourg avec son Infanterie. L'Archiduc & les trois Généraux furent deux jours entiers à éxaminer son Camp, & le trouverent fortifié de maniere, que malgré la supériorité de leurs troupes, ils n'oserent l'attaquer : ils rebrousserent chemin, & marcherent à Vimpsen, qu'ils assiégerent dans les formes. Tout le gros canon de l'armée Françoise étoit dans cette place : le Vicomte de Turenne voulut la secourir, & envoya redemander sa Cavalerie que le Maréchal de Gramont avoit conduite à Landau : les François vinrent ; mais les Allemands refuserent de suivre ; Vimpsen ne fut point secouru ; & l'Archiduc s'en rendit maître en huit jours. Il s'empara ensuite de Dinkelspuel, de Nordlingue & des villes que l'on avoit prises entre le Neckre & le Danube : toutes les conquêtes que les François venoient de faire furent perduës ; il n'en resta que le souvenir. L'Archiduc marcha de-là vers la Bohème, pour s'opposer à Torstenson, qui faisoit de grands ravages dans les pays héréditaires de la Maison d'Autriche.

L'armée Impériale se sépare de celle de Baviere, & le Maréchal de Gramont ramene l'armée du Duc d'Enguien en France.

Les armées de l'Empereur & du Duc de Baviere s'étant ainsi séparées, le Maréchal de Gramont s'en retourna en France avec celle du Duc d'Enguien, & le Vicomte de Turenne demeura seul avec la sienne sur le Rhin. On étoit dans l'impatience de sçavoir comment il en useroit avec la Cavalerie Allemande, dont la désobéïssance avoit causé la perte de Vimpsen. Comme tous étoient également coupables, il craignit avec raison d'exercer sur eux une punition générale, qui inspire presque toujours la revolte : il sçut

leur faire sentir leur faute, & les ramener à leur devoir sans employer la sévérité : d'ailleurs, ayant besoin de ces Allemands pour le succès d'une grande entreprise qu'il méditoit, il crut que son indulgence les piqueroit d'honneur, & les engageroit à embrasser la premiere occasion d'expier leur faute : il jugea sainement ; & sa clémence eut tout l'effet qu'il s'étoit proposé & qu'il pouvoit esperer. AN. 1645.

Le Vicomte rétablit l'Electeur de Treves dans ses Etats.

L'entreprise qu'il méditoit pour finir glorieusement une Campagne jusqu'alors équivoque, étoit le rétablissement de l'Electeur de Treves. Il y avoit plus de douze ans que ce Prince étoit dépouillé de ses Etats, à cause de son alliance avec la France. Le Duc de Longueville Plénipotentiaire à Munster avoit signifié à l'ouverture du Congrès, que puisque la guerre avoit été déclarée au sujet de cet Electeur, on n'écouteroit aucune proposition de paix, que ce Prince ne fût mis en pleine liberté. Sur cette instance l'Electeur sortit de prison, mais on ne lui restitua point ses Etats. Le Vicomte de Turenne crut que rien n'honoreroit tant la Regence, que le retablissement d'un allie si fidele. Quoiqu'éloigné de plus de quarante lieuës de Treves, il marcha pendant un froid très-rigoureux vers cette ville, dont il avoit appris que la garnison Espagnole étoit peu nombreuse : il laissa quelques troupes pour garder les passages du Rhin & les bagages de l'armée, & ne mena avec lui que très-peu d'Infanterie, pour faire plus de diligence ; comptant sur quelques bataillons de l'armée du Duc d'Enguien, qui, avec la permission de la Cour, vinrent de Metz, d'où l'on des-

AN. 1645. cendit auſſi du canon par la Moſelle. Il ſe ſaiſit de tous les lieux par où la Place pouvoit être ſecouruë, & l'inveſtit le

14. Novembre. quatorze de Novembre. Ayant ſçu que les ennemis s'aſſembloient pour venir s'oppoſer au ſiége, il fit paſſer la Moſelle au Colonel Schutz, & l'envoya contre eux, avec les Allemands qui déſiroient de réparer leur faute: Schutz les diſſipa entiérement; & les auroit taillés en piéces, s'ils ne ſe fuſſent ſauvés dans les bois dont le pays eſt couvert. Le Gouverneur de Tréves n'eſpérant plus de ſecours, demanda

20. dud. à capituler, & le vingtième de Novembre il ſe rendit.

AN. 1646. Le Vicomte retourne à la Cour.

Le rétabliſſement de l'Electeur confirma les alliés de la France dans leur attachement à cette Couronne, fruſtra le Duc de Lorraine des quartiers qu'il s'étoit flatté de prendre dans les terres de l'Electorat, & fit de la Moſelle une nouvelle barriere pour la France. Le Vicomte de Turenne, après avoir conſtruit un Fort près du pont de Tréves, & y avoir laiſſé cinq cens hommes, alla prendre Oberweſel, Château conſidérable que les ennemis occupoient encore en-deçà du Rhin, viſita toutes les Places ſur ce fleuve & ſur la Moſelle, les mit en état de défenſe, étendit ſon armée le long de ces deux rivieres, & partit au commencement de Fevrier pour la Cour, où il fut reçu avec tous les applaudiſſemens que méritoit une Campagne ſi glorieuſe.

Le Cardinal lui offre le Duché de Château-Thierry, mais il le refuſe.

Le Cardinal Mazarin ne pouvoit plus s'empêcher de rendre juſtice au mérite & à la capacité du Vicomte. Il voulut enfin reconnoître les ſervices qu'il avoit rendus à la France, & lui offrit le Duché de Château-Thierry: mais comme

An. 1644

cette terre étoit du nombre de celles que le Conseil avoit proposées pour l'échange de Sedan, Turenne crut ne pouvoir l'accepter sans préjudicier au Duc de Bouillon son frere ; & refusant constamment toutes les offres de Mazarin, il déclara qu'il ne recevroit rien jusqu'à ce que l'échange fût consommé. Peu touché de ses interêts particuliers, & uniquement occupé de ce qui concernoit le bien de l'Etat, il ne cessa pendant son séjour à la Cour de représenter au Ministre, qu'on ne feroit aucun progrès en Allemagne, tant que l'armée de France seroit separée de celle des Suédois ; parce que l'une agissant du côté du Rhin, & l'autre dans les pays heréditaires de l'Autriche, il étoit facile aux Imperiaux & aux Bavarois, qui se trouvoient entre deux, de porter leurs forces du côté où ils seroient les plus foibles, & d'empêcher par-là qu'on ne remportât jamais sur eux aucun avantage considérable. Ces raisons furent goutées par le Cardinal : la jonction des deux armées fut résoluë ; & l'on se reposa entiérement sur le Vicomte de l'éxécution du grand projet.

Négociations & embarras au Congrès de Westphalie. Demandes de la France.

Cependant la paix générale n'avançoit point à Munster ; les différentes pretentions des Puissances assemblées augmentoient tous les jours les divisions. La France demandoit à l'Empereur pour son dédommagement, la ville de Brisac avec le Brisgau, l'Alsace & Philisbourg, avec les Evéchés de Metz, Toul & Verdun ; en un mot tout ce qu'elle avoit occupé ou conquis sur la Maison d'Autriche, depuis cent ans. La Suéde prétendoit à l'une & à l'autre Pomeranie, à

AN. 1646. l'Archevêché de Bremen, à l'Evêché de Werden; éxigeoit plusieurs millions d'écus pour payer les frais de la guerre; & vouloit de plus que l'on rétablît l'Electeur Palatin dans sa dignité & dans ses Etats, & qu'on permît l'exercice libre & public de la Religion Protestante, non seulement dans les Provinces héréditaires, mais encore dans tout l'Empire. L'Empereur, qui vit que ces prétentions tendoient à démembrer le Corps Germanique, autant par rapport à la Religion, que par rapport à sa constitution civile, éluda long-tems les demandes des François & des Suédois, & mit en œuvre toutes sortes d'artifices pour les diviser: mais par la sage conduite des Plénipotentiaires du Roi au Congrès, & du Vicomte de Turenne à l'armée, les interêts & les conseils des deux Couronnes demeurerent unis, malgré toutes les intrigues des Ministres de l'Empereur à Munster, & les caballes auxquelles se prétoient les Généraux Suédois dans leur Camp.

Prétentions de l'Electeur de Brandebourg.

L'Electeur de Brandebourg, Chef du parti Calviniste, avoit des droits légitimes sur la Poméranie, en vertu des anciens traittés avec les Ducs de ce pays, & s'opposoit aux prétentions des Suédois, qui soutenoient que ce Duché leur appartenoit, par droit de conquête. Cette affaire fut d'une longue discussion, & une des plus difficiles à régler: les Ministres d'Espagne excitoient l'Electeur à rejetter tout accommodement, & lui faisoient esperer le secours de leur Maître.

Prétentions de l'Electeur de Baviere.

L'Electeur de Baviere, Chef du parti Catholique, Prince le plus puissant & le plus habile de tout l'Empire, avoit

avancé à l'Empereur près de neuf millions d'écus, & s'étoit fait donner pour sureté la haute Autriche : l'Empereur pour dégager cette importante Province, & pour s'acquitter sans rien payer, avoit donné à ce Prince le haut Palatinat, en lui conférant la dignité Electorale, après avoir fait confisquer l'un & l'autre sur l'Electeur Palatin. Depuis le progrès des armes de France & de Suéde en Allemagne, l'Empereur étoit un très-foible appui de la Maison du Duc de Baviere, & devenoit un mauvais garant de la conservation de ce qu'elle avoit acquis. Le Duc sentit qu'il avoit besoin d'un secours plus puissant : il recourut à celui des François ; & se servant du prétexte de la Religion, il envoya son Confesseur à la Reine Régente, pour lui représenter de quelle importance il étoit pour la Religion, que la dignité Electorale ne repassât plus à un Prince Protestant, & que la Catholicité qui avoit été introduite dans le haut Palatinat, y fût conservée. Le Cardinal Mazarin l'écouta favorablement ; comprit la nécessité qu'il y avoit de soutenir cet Electeur, autant pour empêcher l'abbaissement de la Maison de Baviere, dont la chute auroit mis les Suedois en état de se passer des troupes & des subsides de la France, que pour prévenir la ruine de la Religion dans l'Empire. AN. 1646.

Les différens des deux Couronnes de France & d'Espagne étoient encore plus difficiles à concilier. Les François promettoient d'abandonner la Catalogne, à condition que l'Espagne leur cederoit le Roussillon, l'Artois & le Cambresis. En joignant ces deux Provinces à l'Alsace, aux trois

Différens des deux Couronnes de France & d'Espagne.

AN. 1645. Evêchés & aux villes qu'ils demandoient à l'Empereur, on étendoit les frontieres du Royaume, & l'on remplissoit le plan du Cardinal de Richelieu, que son successeur ne perdoit point de vûë. Toutes les fois que Mazarin ne pouvoit y amener les Puissances de l'Europe par la voye de la négociation, il faisoit naître de nouveaux incidens pour éloigner la paix; cependant voulant toujours faire croire qu'il la désiroit, il consentit que les Plénipotentiaires des Provinces-unies fissent l'office de Médiateurs entre la France & l'Espagne : mais les Hollandois ne tarderent pas à s'appercevoir que Mazarin ne cherchoit qu'à gagner du tems; & ils se désisterent de leur médiation. Le Comte de Pégnaranda, Ministre d'Espagne, traittoit en secret avec eux pour les engager à faire une paix séparée avec son maître, à l'insçu & même à l'exclusion de la France. Il les prenoit dans une conjoncture favorable à son dessein; les Hollandois se défioient du caractere du Ministre & redoutoient la puissance du Roi: s'ils craignoient de rompre avec une nation aussi belliqueuse que la nation Françoise, ils appréhendoient encore plus de se livrer à Mazarin.

Plan général du Congrès.

On voyoit donc les Catholiques traitter avec les Protestans, & vouloir s'unir avec eux, pour continuer une guerre qui n'avoit d'abord été entreprise que pour défendre la Religion. Les Suédois caballent avec l'Empereur contre la France leur alliée : la France écoute le Duc de Baviere pour empêcher que les Suédois ne poussent trop loin leurs conquêtes

An. 1646.

quêtes en Allemagne: l'Espagne soutient l'Electeur de Brandebourg, Chef de la ligue Calviniste; & les Hollandois recherchent l'amitié des Espagnols leurs anciens ennemis. Quelle confusion de vûës, d'interêts & d'intrigues à Munster & à Osnabrug! Le Cardinal Mazarin à la Cour, & le Vicomte de Turenne à l'armée, mirent à profit ces divers mouvemens pendant cinq années entiéres, & s'en servirent habilement pour parvenir enfin au but qu'ils s'étoient toujours proposé.

Le Duc de Baviere amuse le Cardinal Ministre, & veut empêcher les Alliés de se joindre.

Le Vicomte de Turenne, au commencement d'Avril, quitta la Cour & retourna sur le Rhin. Les Suédois étoient dans la Hesse: (1) Wrangel les commandoit, & avoit succédé à Torstenson, qui après avoir acquis la réputation d'un grand Capitaine, s'étoit retiré à Stockolm à cause d'une longue indisposition. Turenne n'eut pas plutôt rassemblé son armée auprès de Mayence, qu'il envoya avertir le Général Wrangel du dessein qu'il avoit de passer le Rhin à Baccarach, de traverser le Comté de Nassau, & d'aller le trouver dans la Hesse. Il étoit sur le point de partir, lorsque le Cardinal Mazarin lui manda que le Duc de Baviere avoit promis aux Plénipotentiaires du Roi à Munster, de tenir son armée séparée de celle de l'Empereur, si celle des François ne passoit pas le Rhin: que l'intention du Roi étoit que le Vicomte abandonnât tous les projets que les Suedois & les François devoient éxécuter après leur jon-

(1) Charles Gustave Wrangel, Comte de Salmitz, depuis Connétable & grand General de Suede.

An. 1646. ction, & qu'il quittât l'Allemagne pour aller assiéger Luxembourg. Le Vicomte, surpris de ce changement, comprit que les artifices du Duc de Baviere en étoient la vraie cause: il ne passa point le Rhin, pour ne pas contrevenir à un ordre si positif; mais persuadé que le siége de Luxembourg, fait dans ce moment critique, ruineroit entiérement les affaires du Roi en Allemagne, il chercha plusieurs prétextes pour différer cette entreprise. L'événement justifia sa conduite, & fit connoitre l'étenduë de sa prévoyance. Pendant que le Duc de Baviere amusoit le Cardinal par des promesses, son armée marchoit toujours, & joignit enfin celle de l'Empereur dans la Franconie.

Le Vicomte fait cette jonction par une marche longue & pénible.

Les Impériaux & les Bavarois, avec toutes leurs forces, se mirent entre les François & les Suédois. Le pont du Rhin à Philisbourg devint inutile: le Vicomte ne pouvoit plus aller dans la Hesse par le Comté de Nassau que les ennemis occupoient; & sa jonction avec les Suédois paroissoit impossible. Soit que l'Empereur eût gagné Wrangel, soit que le Duc de Baviere seul eût déconcerté les projets de la France, il est certain que tous les succès de cette Couronne en Allemagne alloient être arrêtés, sans les ressources que Turenne trouvoit toujours dans son habileté. Il prit son parti sur le champ, écrivit au Cardinal, & sans attendre sa réponse, il se hâta d'éxécuter ce qu'il avoit médité. Il laissa une partie de son Infanterie à Mayence, marcha avec l'autre & toute sa Cavalerie vers la Moselle, passa cette riviere à un gué, six lieuës au-dessus de Coblentz, tra-

verſa l'Electorat de Cologne, alla par le Comté de Meurs à Rhimberg; & ne pouvant avoir de paſſage ſur le Rhin que par les villes dependantes de la Hollande, il envoya demander permiſſion aux Hollandois de paſſer à Weſel, & arriva après quatorze jours de marche aux portes de cette ville. La garniſon Hollandoiſe refuſa de les ouvrir: mais le Comte d'Avaux, Plenipotentiaire de France, s'étant heureuſement trouvé dans la Place, obtint, à force de remontrances, qu'on laiſſeroit entrer l'armée du Roi. Le Vicomte depêcha alors un courier au Général Wrangel, pour lui faire part de ſon deſſein: il paſſa le Rhin le quinze de Juillet, tint ſa route par le Comté de la Marck le long de la Lippe, juſqu'à Lipſtadt, d'où il prit ſur la droite à travers la Weſtphalie; & après une marche auſſi rapide que pénible, joignit enfin l'armée Suédoiſe commandée par le Général Wrangel & le Comte de Konigſmarck, qui depuis le départ du Duc d'Enguien étoit revenu pour ſervir avec Turenne. Cette jonction tant déſirée ſe fit le dixième du mois d'Août, ſur les frontieres de la Heſſe, entre Wetzlar & Gieſſen ſur la riviere de Lohn, avec l'appareil convenable & les marques d'honneur dûës aux armes de France: les Suédois ſe mirent en bataille, firent deux ſalves, & voulurent que le Vicomte de Turenne donnât l'ordre.

AN. 1646.

10. Août.

Les Impériaux & les Bavarois avoient ſerré de près le Général Wrangel, ſans oſer néanmoins l'attaquer; parce qu'il s'étoit retranché dans des poſtes avantageux, en attendant les François. A la nouvelle de leur arrivée, les ennemis

Les Impériaux & les Bavarois ſe retirent, & le Vicomte paſſe le Mein.

AN. 1646. ſe retirerent à ſix lieuës de-là, & allerent ſe camper près de la ville de Fridberg. Les armées Françoiſe & Suédoiſe montoient à ſept mille hommes de pied & à dix mille chevaux, avec ſoixante piéces de canon : les Impériaux & les Bavarois avec dix piéces de canon de moins, avoient quatorze mille chevaux & dix mille fantaſſins. Cette ſupériorité n'empêcha pas le Vicomte de marcher à eux, & d'avancer juſqu'à la riviere du Mein près de Fridberg. L'Archiduc Léopold, loin de ſe préſenter au combat, ne ſongea qu'à faire creuſer nuit & jour les retranchemens de ſon Camp, où il étoit déja preſque enterré. Turenne qui ne vouloit que le paſſage, continua ſa route vers le Mein, & s'arrêta entre Francfort & Hanau, à dix lieuës de Mayence, d'où il fit venir le reſte de ſon Infanterie. Toutes les troupes des Alliés s'étant réünies, Turenne & Wrangel paſſerent le Mein; & deſcendant le long de cette riviere, prirent Sélingenſtat & Aſchaffembourg : l'allarme ſe répandit auſſitôt dans tout le pays, où l'on avoit eſpéré de jouir d'une grande tranquillité, à l'abri de deux puiſſantes armées. Les payſans abandonnerent la campagne & ſe réfugierent en foule dans les villes voiſines, dont les Magiſtrats ouvrirent les portes aux Alliés : mais, comme leur armée n'alloit au plus qu'à vingt mille hommes, on ne pouvoit, ſans l'affoiblir, mettre des garniſons dans toutes les Places : on ſe contenta de faire ſauter les fortifications des unes, & d'emmener pour ôtages les principaux habitans des autres.

Le Vicomte

Le Duc de Baviere ayant ſçû que les Alliés avoient paſſé

AN. 1646.

le Mein, fit rompre les ponts de Dillingen & de Hochstet sur le Danube, qui étoit la seule barriere de ses Etats, ordonna qu'on transportât de Munick à Burckhausen ce qu'il avoit de plus précieux, & se plaignit amérement à l'Empereur de l'Archiduc Léopold qui avoit si mal défendu l'Allemagne. En effet ce Prince, en ne s'opposant point aux Alliés à Fridberg, leur avoit ouvert la Franconie, la Suabe & la Baviere : les Places de ces trois Cercles remplies de provisions, étoient exposées au pillage; parce qu'on avoit négligé de les fortifier, dans la confiance qu'elles seroient hors d'insulte derriere toutes les forces de l'Empire qui devoient défendre le passage du Mein. Le butin auroit été inestimable, & le Vicomte auroit pû éxiger pour lui seul cent mille écus de contribution par mois, sans rien faire de contraire aux usages de la guerre: mais par un désinteressement sans exemple, il se contenta de tirer des magazins des ennemis dequoi faire subsister son armée. Tandis que les Impériaux & les Bavarois, au grand etonnement de toute l'Europe, demeuroient immobiles dans le pays de Fulde, où ils s'étoient retirés, les armées de France & de Suéde entrerent dans la Franconie & dans la Suabe, prirent Schorndorf, Dinckespuhel & Nordlingue, & passerent le Danube à Donawert & à Lavingen, dont les ponts n'avoient pas été rompus. Aussi-tôt le Duc de Baviere se retira à Braunau sur la riviere d'Inn, ne se croyant pas en sûreté dans sa capitale. Le Vicomte de Turenne & le Général Wrangel avancerent toujours dans le pays, & traverserent le Lech le vingt-deuxième de Septembre.

de Turenne s'ouvre une route dans les trois Cercles de Franconie, de Suabe & de Baviere.

22. de Septembre.

AN. 1646. Les Suédois allerent assiéger la ville de Rain qui est une des meilleures forteresses de la Baviere, & le Vicomte de son côté, envoya le Marquis de Beauvau avec cinq cent chevaux pour sommer Ausbourg de se rendre. Comme les Magistrats épouvantés commençoient à capituler, le Général Wrangel craignant que les François ne se rendissent maîtres de la Place, manda au Vicomte, pour le détourner de cette entreprise, qu'il trouvoit beaucoup de résistance au siége de Rain, & le conjura de venir promptement à son secours. Turenne persuadé que les Magistrats d'Ausbourg tireroient leur négociation en longueur, tant qu'ils verroient l'armée Suédoise occupée au siége de Rain, y alla en diligence, & fit revenir d'Ausbourg le Marquis de Beauvau, espérant y retourner bientôt, pour en faire le siége avec les deux armées. Il fit ouvrir une seconde tranchée en arrivant à Rain, & le troisième jour il se trouva au pied du bastion. Les assiégés battirent la chamade du côté de son attaque, capitulerent avec lui, & sortirent au nombre de deux mille hommes. Pendant ces trois jours, Wrangel parla souvent au Vicomte des droits que la Suéde avoit sur la ville d'Ausbourg, parce que le grand Gustave s'en étoit rendu maître autrefois; & lui insinua que c'étoit aux Suédois plutôt qu'aux François d'y mettre un Gouverneur, quand elle seroit prise. Turenne connut alors la vraie raison pour laquelle Wrangel l'avoit appellé, & la faute que lui-méme avoit faite en abandonnant Ausbourg: mais il n'étoit plus tems de la réparer; les Bavarois partis de Memmingen

Il assiége Ausbourg & prend la ville de Rain.

étoient déja entrés au nombre de douze à quinze cens hommes dans la ville d'Ausbourg : il ne laissa pas d'y marcher, dans l'espérance de l'emporter, avant que les armées Impériale & Bavaroise pussent venir au secours. Le Vicomte & le General Wrangel prirent leurs quartiers autour de la Place ; & l'on ouvrit deux tranchées, une du côté des François, & une autre du côté des Suédois : en peu de tems on avança les ouvrages, jusques sur le bord du fossé qui étoit très-large & très-profond. An. 1646.

L'Archiduc revient au secours des Bavarois.

Le Duc de Baviere allarmé fit déclarer à l'Empereur qu'il s'accommoderoit avec la France, si on laissoit prendre cette ville importante, entre laquelle & Munick il n'y avoit aucune Place de defense. L'Empereur appréhendant la défection des Bavarois, ordonna à l'Archiduc de marcher : les armées Impériale & Bavaroise quitterent le pays de Fulde, prirent leur route par Schweinfurt, Bamberg & Nuremberg dans la Franconie, percerent dans le haut Palatinat, où elles trouverent de nouveaux renforts, passerent le Danube à Straubing (1). L'Archiduc parut bientot près d'Ausbourg à la tete d'une armée fort superieure à celle des Alliés, & le Vicomte avec Wrangel fut obligé de se retirer à neuf ou dix lieuës de-là vers Lavingen. L'Archiduc de son côté passa le Lech & vint se camper dans la Suabe, entre Memmingen & le Lech, à cinq lieuës environ de Landsberg, où il avoit un grand magazin de vivres. Il projettoit d'attaquer les Alliés, lorsque leurs fourages seroient consommés,

(1) Voyez Puffendorf *de rebus Suecicis.*

AN. 1646.

& de les obliger à se retirer jusques dans la Franconie. En les chassant ainsi de la Suabe, il auroit pendant l'hiver repris, sans faire aucun siége, les Places qu'ils avoient conquises; & tous les exploits de leur Campagne seroient devenus inutiles.

Le Vicomte marche au Camp de l'Archiduc, sans l'attaquer.

Le Vicomte de Turenne & le Général Wrangel pénétrerent les vûës de l'Archiduc, & prirent le parti d'aller à lui. C'étoit au commencement de Novembre, la saison étoit rude, les nêges couvroient la terre; l'armée affoiblie & fatiguée manquoit de chevaux, d'armes & d'habits: malgré tous ces inconveniens, ils marcherent vers Memmingen, du côté où étoient les ennemis. Après avoir reconnu leur Camp, ils jugerent qu'il seroit téméraire d'entreprendre de le forcer: l'Archiduc avoit mis devant lui de grands marais & de longs défilés, & avoit ajoûté toutes les précautions de l'art aux avantages de la nature, pour fortifier ses retranchemens.

Le Vicomte lui dérobe une marche, & lui coupe les vivres.

Cependant, pour faire croire à ce Prince qu'on avoit dessein de l'attaquer, les Généraux alliés s'approcherent de ses lignes; & ensuite ayant laissé à quelque distance un grand front de deux mille chevaux qui couvroit la marche du reste de leur armée, ils se hâterent de gagner les bords du Lech, le passerent sur le pont que les Impériaux avoient laissé, & s'avancerent à Landsberg, qu'ils prirent par escalade. Ils se rendirent ainsi maîtres des magazins des ennemis, & eurent pendant six semaines des provisions pour leur armée qui campa autour de la ville, d'où ils envoyerent lever des contributions jusques aux portes de MUNICK.

L'Archiduç

L'Archiduc se trouvant par-là sans vivres, avec deux grandes armées, fut contraint de repasser le Lech; & s'étant séparé des Bavarois, mena hiverner les Impériaux dans les pays héréditaires. Le Duc de Baviere aigri contre Léopold, prit dès ce moment la résolution d'abandonner le parti de l'Empereur, & de ne songer qu'à lui seul, en faisant la paix, pour conserver ses Etats, qu'il voïoit en proye aux troupes Françoises & Suedoises. Les Alliés décampés d'auprès de Landsberg avoient ravagé toute la Baviere, & s'étoient rapprochés de Memmingen. Le Duc pressé si vivement fit demander une tréve aux Plénipotentiaires de France assemblés à Munster & à Osnabrug: ils envoyerent Croissi Conseiller du Parlement de Paris, pour sçavoir du Vicomte le véritable état des affaires en Allemagne. On tint des conferences à Ulm: Bauschenberg, Géneral de l'artillerie Bavaroise y fut envoyé par le Duc, & Tracy, Marechal de Camp par le Vicomte, dont les avis régloient toutes les delibérations. On conclut enfin le quatorze de Mars les articles suivans: Que le Duc de Baviere se separeroit entiérement des interéts de l'Empereur; qu'il ne l'aideroit plus de ses troupes; qu'il donneroit le passage & des vivres à celles du Roi, & que les villes de Lavingen, Gondelfingen & Hochstet dans le Cercle de Baviere, aussi-bien que les autres lieux qui sont entre Ulm & Donawert, demeureroient au Roi très-Chrétien. Le Vicomte insista sur ce dernier article, afin que si le Duc de Baviere venoit encore à manquer de parole, comme il avoit deja fait, on

AN. 1646.

pût en tirer raison, par le moyen de ces Places qui ouvroient un passage dans les Etats de ce Prince.

AN. 1647. Le Vicomte reçoit l'ordre de la Cour de quitter l'Allemagne & de marcher en Flandre.

Après la retraite des Bavarois, l'armée de l'Empereur se trouva réduite à cinq mille fantassins & à six mille chevaux: les troupes Françoises & Weymariennes qui venoient d'être rétablies & recrutées, jointes aux Suédoises commandées par Wrangel & Konigsmarc, montoient à près de quatorze mille hommes de pied & vingt mille chevaux. Une si grande supériorité empêcha les Impériaux d'oser paroître, & détermina en même tems le Cardinal Ministre à rappeller d'Allemagne les Weymariens & les François: il vouloit les faire servir en Flandre, où l'armée étoit fort diminuée, depuis qu'on en avoit démembré une grande partie, pour l'envoyer en Catalogne sous le Duc d'Enguien, devenu Prince de Condé par la mort de son pere, au mois de Décembre de l'année précédente. Le Vicomte de Turenne prévoyant que les Régimens Allemans feroient difficulté de marcher en Flandre, s'opposa vivement à cette séparation. Il envoya plusieurs couriers au Cardinal, pour lui remontrer que la perte de la Maison d'Autriche étoit assurée, si les deux armées continuoient de rester unies; que par leur séparation on laissoit le Duc de Baviere maître de se tourner contre les Suédois quand il voudroit; qu'il n'y avoit aucun danger de rendre les Suédois trop puissans en Allemagne, tandis que la France y auroit une armée; & qu'enfin le Roi seroit en état d'accorder à la Catholicité une protection du moins aussi puissante que celle de la Maison d'Autriche.

Les partiſans de la Baviere & les Princes Catholiques repré- AN. 1647.
ſenterent au contraire à la Reine Régente, que la continuation de la guerre contre l'Empereur alloit au renverſement entier de la Catholicité en Allemagne; que les Suédois ſeuls profiteroient de la décadence de la Maiſon d'Autriche; que le Roi, en retirant ſon armée, laiſſeroit les affaires de l'Empire dans une eſpéce d'équilibre, de maniere que ni la Maiſon d'Autriche ni les Suédois n'en ſeroient les maitres; & qu'enfin le Duc de Baviere en conſervant ſon armée, feroit toujours pancher la balance du côté que la France ſouhaitteroit. Ces raiſons prévalurent contre les remontrances du Vicomte, & le beſoin qu'on avoit de troupes en Flandre lui attira un nouvel ordre d'y marcher. La Reine lui avoit d'abord écrit une lettre dattée du quinze d'Avril, par laquelle elle lui ordonnoit de ſe préparer à quitter l'Allemagne, de mettre en ſûreté toutes les Places qu'il avoit priſes, & d'y établir des Commandans fideles; lui laiſſant pourtant la liberté de différer ſon départ plus ou moins long-tems, ſelon les beſoins: mais par une autre lettre dattée du mois de Mai, la Reine voyant qu'il balançoit toujours à partir, lui ordonna de marcher ſur le champ du côté du Luxembourg & enſuite vers la Flandre, où l'Archiduc Léopold étoit allé commander les troupes des Eſpagnols. Le Vicomte obligé enfin de quitter la Baviere, avant que d'aller à Philiſbourg pour y paſſer le Rhin, prit Viblingen ſur le Danube près d'Ulm, Tubinge ſur le Neckre dans le Duché de Wirtemberg, Steinheim & Hoechſt ſur le

AN. 1647. Mein, Darmstadt, Gernsheim sur le Rhin, & quelques autres Places qui pouvoient assurer ses conquêtes & lui ouvrir divers passages dans le cœur de l'Empire. Il rasa les fortifications des unes, & mit de petites garnisons dans les autres.

Le Général Rosen empêche les troupes Weymariennes d'aller en Flandre.

Cependant les troupes Weymariennes qui étoient dans l'armée du Vicomte, témoignerent ouvertement la répugnance qu'elles avoient d'aller en Flandre : Rosen le plus accrédité de leurs Officiers, qui ayant été fait prisonnier à Mariendal, venoit seulement d'être échangé, après la tréve des Bavarois, étoit bien aise de trouver une occasion de se soustraire à l'obéissance du Vicomte, dont la présence lui reprochoit sans cesse ses fautes de Mariendal : il jugea de Turenne par lui-même, & crut qu'il ne lui pardonneroit point d'avoir été la premiere cause du seul échec qu'il eût reçû. Excité par ces motifs, il songeoit à se rendre maître de ce Corps d'Allemans, & profita de la disposition où il trouva les Weymariens, pour les détacher de la France & les retenir en Allemagne. Tout favorisoit son projet : ces troupes, comme auxiliaires, étoient libres ; elles aimoient leur pays, & craignoient de plus en allant en Flandre, d'être incorporées avec d'autres, de perdre leurs priviléges, & de n'avoir plus la même solde : l'Empereur & les Suédois leur en offroient une plus forte encore, & la France leur devoit celle de cinq ou six mois. Le Cardinal Ministre, dans l'épuisement où étoient les finances, n'avoit pû leur promettre que le payement d'un mois, & venoit de leur manquer de parole.

AN. 1647.

Les troupes Weymariennes refusent de passer les montagnes de Saverne & se révoltent.

Le Vicomte de Turenne avoit mis tout en usage pour leur faire supporter ce retardement : il avoit distribué la Cavalerie Allemande dans des quartiers abondans, & procuré à leurs Officiers principaux de nouveaux grades, des gouvernemens ou des pensions : il avoit obtenu sur tout pour Rosen la Charge de Lieutenant Général de la Cavalerie ; mais l'oisiveté & l'aisance dont jouissoient les Allemans dans leurs quartiers, ne servirent qu'à faire naître des réflexions & des discours qui les affermirent dans leur mutinerie. Le Vicomte après le dernier ordre ayant enfin marché, à peine eut traversé le Rhin à Philisbourg, que les Allemans déclarerent hautement qu'ils ne vouloient plus le suivre, refuserent de passer la montagne de Saverne, & menacerent de retourner sur leurs pas : de toute la Cavalerie Weymarienne il ne passa en effet que le Régiment de Turenne. Le lendemain les principaux Officiers de cette Cavalerie rebelle vinrent demander au Vicomte la paye de six mois qui étoit dûë : il leur répondit qu'il lui étoit impossible de leur faire toucher de l'argent, avant qu'ils fussent arrivés en Flandre ; mais que s'ils y marchoient, il tireroit de la Cour toutes sortes d'assurances pour leur entier payement. Cette réponse n'ayant pû réprimer l'esprit de sédition qui s'étoit emparé d'eux, il envoya Rosen, dont la fidelité ne lui étoit pas encore suspecte, pour les faire rentrer dans leur devoir. Celui-ci augmenta le trouble, bien loin de l'appaiser, demeura avec eux, fit dire au Vicomte que les Officiers Allemans le retenoient par force ; & agissant

An. 1647. dès ce moment en Général qui ne reconnoissoit plus de Supérieur, il leur ordonna le jour suivant de marcher; envoya querir des batteaux à Strasbourg; menaça les habitans de brûler tous les villages voisins, s'ils lui refusoient ce secours, & continua sa route vers le Rhin.

6. Juin.

Le Vicomte poursuit les Weymariens jusques aux bords du Rhin.

Le Vicomte le suivit aussi-tôt avec trois mille hommes d'Infanterie, quatre Régimens François, & son Régiment de Cavalerie; fit neuf lieuës d'Allemagne en un jour, & joignit les rebelles qui commençoient à passer le Rhin. Rosen interdit à sa vûë, ne sçachant quel parti prendre, & s'imaginant peut-être qu'il pourroit encore lui cacher son infidélité; *Vous voyez*, lui dit-il, *comme on m'emmene malgré moi* A ces paroles, aussi-bien qu'à la contenance de Rosen, Turenne reconnut qu'il le trahissoit, & crut devoir néanmoins dissimuler tout son ressentiment. Il étoit en droit de donner sur les séditieux : leur conduite méritoit une punition éxemplaire; ses troupes avoient l'avantage du nombre, & la confusion étoit si grande parmi eux, qu'il auroit pû les faire passer tous au fil de l'épée. Turenne, le pere des soldats, ne put se résoudre à sacrifier la vie de tant de braves gens, qui avoient si bien servi le Roi, & qui pouvoient encore lui être utiles. Ces sentimens de bonté le firent céder aux sollicitations de quelques-uns de leurs Officiers, qui vinrent lui représenter qu'on rameneroit plus facilement les mutins, si l'on se prêtoit à leur premiere fougue, en leur permettant de repasser le fleuve : il le leur permit, à condition qu'ils ne s'en éloigneroient pas,

AN. 1647.

Il prend la résolution de rester avec les Weymariens pour les ramener.

Cependant le Vicomte se trouvoit dans un extrême embarras : d'un côté il apprehendoit avec raison que les Weymariens, en desertant, ne se livrassent à l'Empereur, ou au Duc de Baviere qui n'avoit fait la tréve que par force, & qui étoit toujours prêt à recommencer la guerre : il prévoyoit la ruine entiere des affaires de France en Allemagne, si pendant son absence les Bavarois, après avoir débauché la meilleure partie de ses troupes, se joignoient avec les Imperiaux. D'un autre côté, la Cour lui avoit envoyé des ordres positifs de quitter l'Allemagne ; & il sentoit que la jonction de son armée avec celle de Flandre pouvoit mettre les François en état d'accabler les Espagnols. Il balança les deux partis, & crut enfin devoir suspendre son voyage ; convaincu qu'il valoit mieux rester en Allemagne, où la France couroit risque de tout perdre, que d'aller en Flandre, où il ne s'agissoit que d'augmenter ses conquêtes. S'étant ainsi décidé, il manda à la Cour les raisons de sa conduite ; ne retint auprès de lui que les trois mille hommes d'Infanterie & son Régiment de Cavalerie Allemande qu'il avoit amenés, & donna ordre aux quatre autres Regimens de Cavalerie Françoise de reprendre la route de Flandre, avec le reste de son armée qui étoit déja à Saverne.

Il passe le Rhin avec les Weymariens & marche vers Philisbourg.

Après leur départ, il demeura près d'un mois sur les bords du Rhin, dans le dessein de tout employer pour regagner des troupes qui avoient toujours été la terreur de l'Empire, & de n'en venir à la force que lorsqu'il les

An. 1647. verroit prêtes à déserter & à marcher vers les pays héréditaires. Il entretint souvent les Officiers Allemans, les exhorta à demeurer fideles à la France, & enfin les ramena tous, excepté Rosen. Alors les Cavaliers ne voulant plus obéir à leurs Officiers, se choisirent entre eux des Chefs, & résolurent de continuer leur marche. Comme Rosen fomentoit toujours leur révolte, le Vicomte crut que le seul moyen de la terminer seroit de le faire arrêter : il en manqua d'abord l'occasion ; & pour en retrouver une plus favorable, prenant le parti de ne plus le quitter, il alla au quartier de Rosen. A la nouvelle de son arrivée, les Weymariens s'éloignerent un peu : mais ayant appris qu'il venoit seul & sans aucunes troupes, ils se rapprocherent le soir même. Turenne soupa chez Rosen avec plusieurs Officiers dont il connoissoit la fidelité : la joie régna pendant le repas : le Vicomte parut sans dessein, sans ressentiment, & comme n'ayant aucun soupçon de l'infidélité de Rosen. Vers le minuit, il fut averti que les mutins montoient à cheval & marchoient du côté du Marquisat de Bade. Ravi de voir qu'ils ne prenoient pas la route de Baviere, il laissa ses troupes à l'autre bord du fleuve, & se détermina à s'en aller avec eux & à ne les point abandonner, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés près de Philisbourg, dans un pays où ils seroient loin des villes Impériales, & entourés de garnisons Françoises. Le projet étoit hardi : mais assuré des Officiers qui avoient servi long-tems sous lui, & persuadé que les soldats qui l'aimoient, respecteroient sa personne, il jugea

cette

cette démarche necessaire, dans une conjoncture si décisive AN. 1647.
pour les interets de la France. Il se mit donc à leur tete, accompagné de Rosen, qu'il ne perdit pas un instant de vuë : il envoya devant lui les Maréchaux des logis pour marquer les campemens, & fit à son ordinaire toutes les fonctions de General, comme s'il n'y avoit point eu de révolte; sans qu'aucun des nouveaux Chefs osât retenir la moindre ombre d'autorité en sa présence. Il marcha ainsi pendant deux jours : le troisième, les Chefs des séditieux se rendirent au quartier géneral pour lui demander de nouveau la paye de six mois : il monta dans le moment à cheval, & remontra aux soldats, sans daigner regarder les Chefs rebelles, qu'il ne lui étoit pas possible de payer en entier les six mois; que, s'ils vouloient repasser le Rhin, il leur en donneroit un, & emploieroit à la Cour tout son credit pour leur faire incessamment payer le reste. Tous lui demanderent aussi-tôt s'il vouloit en être caution : dans une si grande extrémité, un autre pour se tirer d'embarras, n'auroit pas manqué de promettre; mais le Vicomte qui ne promettoit jamais que ce qu'il pouvoit tenir, & qui eût crû se deshonorer en manquant à sa parole, ne voulut s'engager qu'à ce qu'il pouvoit executer, & se contenta de leur repeter ce qu'il venoit de leur dire. A la mine des Chefs, il s'apperçut que cette reponse n'avoit fait que les aigrir, & qu'ils songeoient à s'assurer de sa personne. Sans paroitre deviner leurs intentions, il conserva sa tranquillité, & reprenant un air d'autorité qui lui étoit naturel à la tête des

AN. 1647. troupes (1), il leur commanda de retourner à leurs quartiers : tous obéirent, & aucun n'osa repliquer.

Il fait arrêter le Général Rosen, & poursuit une partie des Weymariens qui l'abandonnent.

Rosen qui étoit toujours avec le Vicomte, tâcha en vain de lui persuader de quitter une armée où il ne pouvoit plus demeurer avec sûreté: Turenne, sans s'ébranler, continua le lendemain à marcher à la tête des rebelles : on arriva enfin à Etlingen, petite ville du Marquisat de Bade, à huit lieuës de Philisbourg. Les troupes camperent aux environs, & les principaux Officiers logerent dans la Place. Dès la nuit même il fit venir secrettement de Philisbourg cent Mousquetaires, auxquels il ordonna de se trouver aux portes d'Etlingen, à l'heure qu'on les ouvriroit le matin : au même tems qu'ils furent arrivés, il ordonna au Corps de garde de cette porte de poser les armes, & mit à leur place cinquante de ces Mousquetaires pour la garder ; & avec les cinquante autres il alla au logement de Rosen, l'arrêta prisonnier, & le fit conduire à Philisbourg, où il fut détenu jusques à la paix de Westphalie. Il envoya ensuite au Camp des rebelles notifier à tous les Officiers la prison de Rosen, avec ordre de ne le plus reconnoître pour leur Lieutenant Général. Alors tous les Officiers des révoltés, jusques aux Caporaux, (2) avec deux Régimens entiers se séparerent des mutins, vinrent se joindre au Vicomte, & lui promirent, comme à leur Chef, une entiere obéissance. Le reste des Weymariens, au nombre de quinze cent, ayant choisi parmi eux des Cavaliers pour Commandans, prirent le che-

(1) Siri, tome IX. 2.-part. pag. 591.
(2) Mémoires manuscrits du Vicomte de Turenne.

min de la Franconie, & se hâterent de gagner la vallée de Tauber, avec une diligence incroyable. Le Vicomte les suivit à la tête de ceux-mêmes qui étoient rentrés dans leur devoir, les atteignit à Konigshouen & les fit charger. Il en tailla en pieces trois cent, en fit autant prisonniers; le reste, au nombre de huit à neuf cent, gagna les bords du Mein, joignit l'armée de Suéde, & se mit à la solde de cette Couronne. Il alloit faire pendre les prisonniers, lorsqu'un vieux Cavalier qu'on menoit à la potence, découvrant son sein & regardant le Vicomte en face: *Mon Général*, dit-il, *ne souille point la gloire de tes belles actions en faisant mourir par la main d'un bourreau un vieux soldat tout cicatrisé, qui a affronté mille fois la mort sous tes étendarts* (1). Le Vicomte attendri lui pardonna aussi-bien qu'à tous les autres, & les incorpora dans ses troupes qu'il alla rejoindre. La Cour rendit justice à la conduite du Vicomte; tout le monde admira son courage, sa prudence & son humanité. Il avoit sçu dans une conjoncture également délicate & importante dissimuler les plus justes ressentimens; ménager les esprits sans rien perdre de son autorité, châtier les particuliers en conservant la confiance du Corps, se faire respecter des rebelles dans le tems même qu'il se livroit entre leurs mains; les punir ensuite, ou leur pardonner à propos; & en ramener enfin la plus grande partie à leur devoir.

AN. 1647.

20. Juillet.

Turenne se rendit au mois de Septembre dans le Luxembourg: mais il eut ordre de ne pas aller plus loin, & d'y

Il se rend ensuite dans le Luxem-

(1) Vittor. Siri. Mercure.

AN. 1647. bourg où il prend plusieurs Places.

occuper ses troupes à prendre quelques Places, pour faire diversion & obliger les Espagnols à partager leur armée de Flandre. Il se rendit maître de la ville de Virton, du Château de Manguin & de quelques autres Places. L'Archiduc Léopold ne doutant point que la France n'eût de grands desseins sur le Luxembourg, y envoya un détachement de son armée, qu'il affoiblit tellement, que bien loin d'être en état de rien entreprendre en Flandre, il ne put même sauver les villes de Dixmude, de la Bassée & de Lens: elles furent prises par les Maréchaux de Gassion & de Rantzau.

Il ramene ses troupes en Allemagne.

Sur ces entrefaites, l'événement vérifia ce que le Vicomte de Turenne avoit prévû de la conduite du Duc de Baviere. L'Electeur, voyant que les Suédois remportoient de grands avantages sur l'Empereur, & craignant qu'ils ne devinssent trop puissans, joignit son armée à celle des Impériaux, & crut qu'il pouvoit rompre le traité de neutralité avec les Suédois, sans le rompre avec les François. Le Général Mélander (1) qui commandoit les deux armées Impériale & Bavaroise, étant entré dans la Hesse, poussa le Général Wrangel jusques dans le Duché de Brunswich, & reprit une grande partie de ce que les armées de France & de Suéde avoient conquis l'année précedente. La Reine de Suéde, informée de ses progrès, se plaignit au Roi de l'infraction faite au traité d'Ulm, & le pria avec instance de punir l'infidélité du Duc de Baviere. La Cour de France manda au Vicomte de retourner incessamment en Allema-

(1) Pierre Melander, Baron de Holtzappel Comte du S. Empire.

gne : il part du Luxembourg, s'avance dans le Palatinat, fait lever aux Impériaux & aux Espagnols le siege de Wormes ; & ayant jetté un pont sur le Rhin près d'Oppenheim, il demeura quelque tems dans le pays de Darmstadt, jusqu'à ce que les Suédois fussent en état de marcher. AN. 1647.

(1) Ce fut pendant son séjour dans ce pays, vers le milieu de Decembre, qu'il reçut un ordre exprès de rompre la neutralité avec le Duc de Baviere : une déclaration de guerre en forme étoit nécessaire dans ces circonstances, pour rassurer les Alliés du Roi contre les bruits déja répandus par toute l'Allemagne, que la France s'entendoit avec Maximilien. Le Vicomte ne voulant pas les laisser dans le doute, écrivit à l'Electeur la lettre suivante, qui fut en même tems renduë publique.

Il reçoit un ordre de la Cour de rompre la neutralité avec le Duc de Baviere.

» J'ai ecrit il y a quelque tems à Votre Altesse Electorale, » pour lui marquer que je n'avois encore reçu aucun ordre » de la Cour sur ce que je devois faire depuis votre rupture » avec les Suédois, & que j'avois dépêché un courier en » France pour sçavoir les volontés du Roi. J'ai depuis reçu » ordre de Sa Majesté, d'envoyer un Trompette à V. A. E. » pour lui faire sçavoir que le Roi reste dans la même » union offensive & defensive avec les Suédois pour pou- » voir parvenir à une bonne paix, & que ses armées agi- » ront à l'avenir conjointement avec eux pendant tout le » tems que V. A. E. les aura pour ennemis : c'est dequoi » je n'ai pas voulu manquer de me donner l'honneur de

Lettre du Vicomte au Duc de Baviere.

(1) Siri, tome XI. page 899.

AN. 1647. » vous avertir, & de vous ſupplier de me croire, &c.

Le Duc de Baviere lui fit la réponſe ſuivante.

» Illuſtre Prince, vos lettres de ce mois, bien que ſans » datte de jour, m'ont été renduës par votre Trompette, & » j'ai appris par elles que vous aviez reçu de la Cour Royale » de France des ordres de rompre la neutralité que j'avois » concluë avec cette Couronne, & où j'avois ſtipulé ex- » preſſément que je n'adhérerois plus à ce traitté, ſi vos » troupes, à l'avenir, ſe mettoient en devoir d'agir offenſi- » vement & défenſivement contre moi. Je vous avouë que » la renonciation de la Couronne de France à la neutralité » m'a beaucoup ſurpris, que je ne m'y attendois pas, & » que je m'étois flatté même du contraire, par les déclara- » tions qui me furent faites de la part de la Reine Régente » & du Cardinal Mazarin, dans le tems que je renonçai à » la neutralité établie entre moi & la Couronne de Suéde, » pour les raiſons particulieres que j'expliquai par écrit & » par mes Ambaſſadeurs à Munſter. Cependant les ſuſdites » déclarations ſe trouvent contraires à la réſolution préſente: » mais, puiſque c'eſt une choſe déja réſoluë, & faite, comme » on le prétend, en vûë de procurer la paix, je dois me tenir » ſatisfait; & quoique mes forces ne ſoient point compara- » bles à celles de la puiſſante Couronne de France, je me » défendrai du mieux que je pourrai contre ceux qui m'at- » taqueront, dans la confiance que n'ayant pas voulu ad- » hérer à mes intentions pacifiques, Dieu bénira mes armes, » afin de parvenir à la paix, & en attendant je tâcherai

» de me défendre contre mes ennemis.

De Munick, le 30. Décembre 1647.

AN. 1648. Le Vicomte va joindre les troupes Suédoises en Franconie.

Après avoir reçu les ordres du Roi, le Vicomte passa le Mein le onze Février, & alla sur les frontieres de la Hesse, pour y rencontrer les Suédois. Il marcha en diligence nonobstant les glaces, les néges, & la disette continuelle de fourages. Il avoit alors quatre mille hommes de pied, quatre mille chevaux, avec vingt piéces de canon; & les quinze Places conquises au-delà du Rhin étoient en fort bon état. Les Impériaux & les Bavarois ayant appris la nouvelle du passage de Turenne, & craignant de se trouver entre les armées de France & de Suéde, sortirent du pays de Hesse, se retirerent au-delà du Danube, & se mirent à couvert sous Ingolstadt dans la Baviere. Le Général Wrangel ainsi delivré, rentra dans la Hesse & s'avança jusqu'à Gélenhausen dans le Comté de Hanau, entre la Hesse & la Franconie, où le Vicomte le joignit le vingt-troisiéme Mars: de là ils repasserent le Mein, traverserent la Franconie, allerent vers les bords du Danube & s'y arrêterent quelques jours, pour delibérer sur la route qu'ils devoient prendre. Wrangel & Konigsmarc avoient dessein de mener les armées dans le Palatinat de Baviere, pour marcher ensuite du côté de la Bohême; mais le Vicomte ne voulut point y consentir, & représenta que cette marche les éloigneroit trop de la Suabe, qui étoit le seul lieu d'où ils pouvoient tirer leurs vivres & leurs munitions; que les Bavarois profiteroient de leur absence, pour s'emparer des Places que la France

AN. 1648. tenoit au-delà du Rhin; que d'ailleurs sa Cavalerie n'ayant point eu de quartiers d'hiver, il lui avoit promis de la laisser reposer & de la recruter. Le Vicomte offroit cependant d'aller vers le haut Palatinat, à condition que Wrangel lui rendroit les Allemans déserteurs, ou lui donneroit d'autres soldats à leur place, pour garnir & défendre les villes sur le Rhin, qui demeureroient, par son éloignement, exposées à l'insulte des ennemis: mais loin de lui accorder ce qu'il leur demandoit, les Généraux Suédois ne chercherent qu'à débaucher le reste des troupes Weymariennes qu'il avoit dans son armée. L'unique ressource qui restoit à l'Empereur étoit de gagner les Suédois, & de les engager à se séparer des François: il leur promettoit de leur laisser tout ce qu'ils avoient conquis en Allemagne, pourvû qu'ils pûssent obliger le Roi d'abandonner ses prétentions dans les terres de l'Empire. Wrangel & Konigsmarck vouloient donc éloigner du Rhin l'armée du Roi, dans la vûë de se servir de ses forces pour s'assurer des conquêtes faites au cœur de l'Empire qui devoient leur appartenir, sans aucun égard à la conservation de celles de la France dans le voisinage du Rhin. Le Vicomte avoit en même tems à calmer les mouvemens qui s'élevoient dans son armée: les Weymariens rebelles, qui avoient passé à la solde des Suédois, souffloient chaque jour l'esprit de sédition; & l'avancement de plusieurs de ces transfuges, parvenus au grade d'Officiers, ne pouvoit manquer d'exciter la jalousie de leurs anciens compagnons demeurés fideles au Vicomte. Dans de

de telles dispositions Turenne avoit besoin de toute sa sagesse, pour prévenir une seconde revolte qui auroit été plus fatale que la premiere. AN. 1648.

Quelques instances que fissent les Généraux Suédois pour déterminer le Vicomte à les suivre, il leur résista constamment, sans que la bonne intelligence, qu'il vouloit entretenir avec eux, en fût alterée. Konigsmarck & Wrangel menacerent enfin de le quitter, & pour le lui faire craindre, marcherent vers le haut Palatinat. La ruse eut aussi peu d'effet : Turenne persuadé que les Suédois se voyant seuls n'entreprendroient pas d'aller plus loin, s'arrêta sur les terres de l'Evêché de Bamberg. Il n'y fut point trompé : après quelques jours de feinte, ils l'inviterent à se rendre près de Rottembourg sur le Tauber. Les deux armées prirent leur route ensemble du côté des frontieres du Wirtemberg; & les Généraux les ayant rafraichies, résolurent de concert d'aller chercher les ennemis pour les combattre. Le Général Mélander, averti de l'approche des deux armées, gagna à la hâte l'autre bord du Danube : les Généraux confédérés passerent aussi-tôt le même fleuve à Lavingen, & y laisserent leurs gros équipages, leurs malades, & tout ce qui pouvoit les embarasser. Le Vicomte & le Général Wrangel prirent les devants avec la Cavalerie, & donnerent ordre à l'Infanterie de suivre en diligence avec le canon. On atteignit l'arriere-garde de l'armée ennemie, commandée par le Comte de Montecuculli, dans un endroit voisin d'Ausbourg, nommé Zusmarhausen sur la riviere de Lutzen : Tu-

Après la jonction il attaque le General Mélander, & le defait, aussi-bien que Montecuculli.

15. Mai.

17. dud.

AN. 1648. renne qui menoit l'avant-garde, chargea les escadrons de Montecuculli, les rompit, les obligea à se sauver au travers d'un bois, & les poussa au-delà, jusque dans une petite plaine. Le Général Mélander qui avoit appris l'état de son arriere-garde, y étoit accouru avec un grand Corps de Cavalerie : le combat fut sanglant, & le terrain long-tems disputé; enfin Mélander ayant été tué, sa Cavalerie se retira en désordre à l'autre extrémité de la plaine, dans un autre bois. Turenne y arriva presque en même tems, & le trouva bordé de l'Infanterie ennemie, dont le feu suspendit l'ardeur des escadrons François; mais le Général Wrangel étant entré dans le bois par un chemin détourné, les ennemis coupés de toutes parts ne purent résister : leur Infanterie fut entiérement défaite : on prit leur canon & leurs bagages; & la Cavalerie mise en fuite, fut poursuivie jusqu'au ruisseau de Schmult, où il n'y avoit qu'un seul gué très-étroit, qui étoit gardé par le Duc Ulrich de Wirtemberg, Major Général de l'armée Impériale. Ce Prince avoit avec lui six ou sept escadrons de Cavalerie, & trois bataillons retranchés au-delà du ruisseau, pour en défendre le passage. Comme les François n'avoient point d'Infanterie pour le forcer, on pointa contre les ennemis l'artillerie qu'on leur avoit prise : on eut beau les canoner; le Duc Ulrich vit tomber plus de la moitié de ses gens, sans abandonner le passage : il essuya le feu jusques à la fin du jour : il eut cinq chevaux tués sous lui; & par cette étonnante fermeté, il empêcha que toute l'armée Impériale ne fût taillée en piéces : Montecuculli en profita pour s'aller poster sous

le canon d'Ausbourg. On loua beaucoup l'intrepidité des ennemis qui essuyerent trois combats dans un même jour, & perdirent leur General, sans être effrayés ni par la difficulté de la retraite, ni par le nombre de leurs morts, ni par la perte de leur artillerie & de leur bagage. An. 1648.

Deux jours après la defaite de Melander, le Genéral Konigsmarck voyant que son secours n'étoit plus necessaire, marcha avec quelques troupes vers la Bohême, pendant que le Vicomte de Turenne & le Genéral Wrangel s'avancerent vers la Baviere. Les Imperiaux laisserent une grosse garnison dans Rain, que l'Electeur regardoit comme la porte de ses Etats, & se retirerent au centre du pays, en attendant l'arrivée de Piccolomini (1) qu'on rappelloit de Flandre pour venir les commander. Le Vicomte enhardi par leur retraite, résolut de s'ouvrir le chemin de la Baviere en traversant le Lech. Les ennemis y avoient un pont, dont la tête étoit defenduë par un petit Fort : la garnison fut attaquée si vivement, qu'elle prit le parti de mettre le feu au pont : quelques soldats du Vicomte s'étant jettés à la nage, arrêterent l'incendie ; on refit le pont ; le Fort fut abandonné ; & l'armée Françoise passa le Lech en cet endroit, pendant que celle des Suedois le passoit d'un autre côté. Les deux Generaux reünis ne trouverent plus d'obstacles : sans s'amuser au siege de Rain, ainsi que les Bavarois se l'étoient imaginé, ils percerent dans la Baviere, traverserent

19. Mai. Il marche vers la Baviere.

29. dud.

(1) Octave Piccolomini originaire de Sienne en Italie, depuis Prince du S. Empire, Chevalier de la Toison d'or en Espagne, & Duc d'Amalfi dans le Royaume de Naples.

An. 1648. la riviere d'Ambre, & prirent Frisingen sur l'Iser, où ils trouverent une prodigieuse abondance de vivres & de munitions. Les Bavarois qui avoient passé l'Iser à Landshut, étoient venus brûler le pont de Frisingen; & campés vis-à-vis des Alliés à l'autre bord de la riviere, où ils avoient deux redoutes, incommodoient par leur feu les escadrons qu'on envoyoit sonder les gués : mais à la vûë d'une batterie de six grosses piéces de canon que le Vicomte fit dresser, ils se retirerent la nuit du troisième au quatrième de Juin, & allerent brûler de même le pont de Landshut, dont ils abandonnerent la ville, aussi-bien que celle de Mosburg. L'épouvante se répandit par tout : les Réitres de l'armée Françoise firent des courses jusqu'à la riviere d'Inn, d'où ils emmenerent plusieurs prisonniers & beaucoup de bétail. Dix Cavaliers entre les autres passerent l'Inn à la nage, chasserent à coups de pierres, nuds & sans armes, plus de cinq cent paysans Bavarois qui gardoient leurs troupeaux dans une prairie, & leur enleverent trente chevaux dont ils avoient besoin pour se remonter. (1)

Le Duc de Baviere quitte sa Capitale, & se retire chez l'Archevêque de Saltzbourg.

Les armées Impériale & Bavaroise étoient alors réduites à trois mille hommes d'Infanterie; & l'Electeur de Baviere, ne se croyant plus en sûreté dans sa Capitale, alla chercher une retraite chez l'Archevêque de Saltzbourg. Ce Prince, à l'âge de soixante & dix-huit ans, s'embarqua avec la Princesse sa femme & ses enfans; & du batteau où il étoit, vit périr celui qui portoit ses domestiques & ses équipages.

(1) Voyez Puffendorf, *de rebus Suecicis.*

AN. 1648.

(1) Dans une si triste situation il écrivit à l'Empereur pour le presser de conclure la paix, & au Cardinal Mazarin pour lui faire une vive peinture de ses malheurs, & des ravages de l'armée Françoise dans ses Etats : mais il ne reçut aucune réponse, & fut obligé de demeurer plusieurs mois chez l'Archevêque de Saltzbourg. Le Prelat, quoi qu'irrité, voulut bien recevoir l'Electeur, qui pendant sa prospérité ne l'avoit pas traitté avec assez de ménagement.

12. Juin. Le Vicomte fait irruption dans la Baviere.

Le douzième de Juin les Généraux alliés firent faire deux ponts à Frisingen sur l'Iser, passerent cette riviere, continuerent leur route, obligerent toutes les villes à se racheter du feu & du pillage par des sommes considérables, & pénetrerent jusques sur les bords de l'Inn, où ils prirent Muldorf; tandis que l'armée ennemie se retira vers Passau. Le Vicomte de Turenne qui séjourna quinze jours à Muldorf, tenta vainement de passer l'Inn pour se jetter dans les terres hereditaires : la riviere étoit large & profonde; il n'y avoit point de batteaux; & l'on ne pouvoit planter de pilotis pour faire un pont. Le sixième Juillet les Généraux alliés partirent de Muldorf, où il n'y avoit plus de fourages, & allerent le neuf à Neumarck, de-là à Egenfelden sur le Rot. Cependant Piccolomini traversa le Danube à Passau, & arriva à cinq ou six lieuës du Camp des François & des Suédois, avec une armée de dix mille fantassins & de quinze mille chevaux. Le Vicomte, au lieu de demeurer sur l'Inn, jugea à propos d'aller à Dingelfing sur l'Iser, où le fourage

(1) Voyez Puffendorf *de rebus Suecicis.*

AN. 1648. étoit plus abondant : les ennemis arriverent le lendemain à Landshut ſur la même riviere, & y camperent un mois entier ſans oſer attaquer le Vicomte. De ce Camp ils ſurent obligés d'envoyer quelques troupes en Bohème, où Konigſmarck avoit ſurpris la ville de Prague : leur armée d'ailleurs s'affoibliſſoit tous les jours par les pertes fréquentes qu'ils faiſoient dans les actions particulieres : le Prince Ulric de Wirtemberg fut fait priſonnier dans une de ces occaſions; & ce dernier malheur acheva de les décourager. Les ſubſiſtances manquant aux deux armées, les ennemis ſe retirerent vers Munick, & les Alliés s'approcherent de Moſburg. Le Vicomte en partit le quatre de Septembre avec huit cent Mouſquetaires, dix Régimens de Cavalerie, un Régiment de Dragons & quatre piéces de canon, pour aller à Dachaw, qui eſt ſur la riviere d'Ambre, preſque à la vûë de Munick;
1. Octobre. & la ville ſe rendit ſur le champ. Les François & les Suédois, après avoir demeuré juſques au premier Octobre près de Moſburg, quitterent à l'approche de l'arriere ſaiſon un pays ennemi qu'on venoit de piller & de déſoler. Telle fut l'irruption dans la Baviere, où l'on pourſuivit les ennemis de ville en ville, de poſte en poſte, de riviere en riviere; ſans leur donner de relâche durant quatre mois entiers, pendant leſquels tout fut expoſé à la fureur du ſoldat, juſques aux portes de Munick, d'Ingolſtadt, de Ratiſbone & de Prague; & où néanmoins il ne ſe paſſa aucune action conſidérable, hors la priſe de quelques convois, & la défaite de quelques partis.

An. 1648.

10 Octobre.

Il repasse le Lech & le Danube, & apprend que la paix est conclue à Munster.

Le dixième d'Octobre les armées Françoise & Suédoise repasserent le Lech auprès de Landsberg, & le quinze elles traverserent le Danube à Donavert, & vinrent se rafraîchir aux environs de Lavingen. Le Vicomte de Turenne se préparoit la campagne suivante à pénetrer dans l'Autriche & à marcher jusqu'à Vienne, lorsque, par un courier que lui depecha le Comte Servien, il apprit la conclusion de la paix faite à Munster, & la suspension d'armes convenuë jusqu'à la ratification. En même tems l'Electeur de Mayence, le Duc de Wirtemberg, plusieurs autres Princes, des Communautés de ville, & des Ambassadeurs lui écrivirent pour le féliciter, lui marquant que cette paix tant desirée, n'étoit pas plus l'ouvrage des Plenipotentiaires, que le fruit de sa conduite & de ses victoires. (1)

Motifs qui engagerent les differentes Puissances à faire la paix.

Deux évenemens considerables avoient engagé le Cardinal Mazarin à accorder la paix à l'Empereur. Le commencement des troubles intestins en France, & la paix séparée que les Hollandois venoient de faire avec l'Espagne. L'Empereur de son côté, accablé de ses malheurs, consentit à tout ce que la France éxigeoit de lui : Christine Reine de Suéde se contenta des victoires deja remportées, & préfera la culture des beaux arts & des sciences au bruit & à la gloire des armes. Les Protestans d'abord animés par la Religion, s'étoient beaucoup rallentis sur les interets de l'Electeur Palatin : disposition dont le Duc de Baviere, en habile politique, sçut merveilleusement profiter. Il n'y eut que l'Es-

(1) Voyez les Preuves N°. III.

AN. 1648. pagne qui refusa de céder à la France ce qu'elle demandoit ; & la guerre continua entre ces deux Couronnes jusqu'à la paix des Pyrenées : toutes les autres Puissances s'étant rapprochées, témoignerent le même désir pour la paix qui fut enfin concluë & signée solemnellement.

Articles principaux de la paix de Westphalie.

On commença ce traité par la clause d'un oubli général de tout ce qui s'étoit passé, & l'on remit la décision des différens sur les Etats de Lorraine, au traité qui devoit se faire entre la France & l'Espagne. On régla ensuite ces articles principaux, qui changerent la face des affaires dans l'Empire & dans l'Europe : que Maximilien Duc de Baviere & ses déscendans continueroient de jouir de la dignité Electorale possédée auparavant par les Electeurs Palatins, avec toutes ses prérogatives, du haut Palatinat & du Comté de Cham ; à condition qu'il renonceroit aux treize millions qui lui étoient dûs par l'Empereur, & à toutes ses prétentions sur la haute Autriche : que pour dédommager le Palatin dépouillé, on établiroit un huitième Electorat en sa faveur, & que le bas Palatinat lui seroit restitué dans la même étenduë & avec les mêmes droits dont avoient joui ses prédecesseurs avant les troubles de Bohème : que si l'une de ces deux branches de la Maison Palatine venoit à manquer, les Etats & la dignité Electorale seroient réünis en la personne du survivant, & qu'alors le nouvel Electorat seroit éteint : que l'Empereur restitueroit ce qu'il avoit occupé sur l'Electeur de Trèves : que les Protestans de la Confession d'Ausbourg seroient conservés dans le libre exercice de leur Religion

Religion : que la France restitueroit au Duc de Wirtemberg les Places qu'elle avoit prises sur lui : que l'on remettroit le Margrave de Bade dans l'etat où il étoit avant les troubles de Bohême : que l'on termineroit à l'amiable l'affaire de la succession de Juliers : qu'on rendroit justice au Landgrave de Hesse : qu'on retabliroit le pouvoir & l'autorité des Diétes, en conservant aux Princes d'Allemagne la liberté de s'unir entre eux, & de faire des alliances avec les Etrangers, pour leur propre defense ; pourvû que ce ne fût point contre l'Empereur ni contre l'Empire : que la suprême Seigneurie des Evêchés de Metz, Toul & Verdun, & ces trois villes avec leurs dépendances, appartiendroient à la Couronne de France, & lui seroient incorporées, à la réserve du droit Métropolitain qui appartiendroit toujours à l'Archevêche de Tréves : que l'Empereur & l'Empire céderoient à la France le droit de Seigneurie directe & de Souveraineté sur Pignerol dans le Piemont, comme aussi tous leurs droits de proprieté sur la ville de Brisac, le Sundgau, la haute & basse Alsace, avec le pouvoir de tenir Philisbourg à titre de protection, & d'y avoir une garnison : que la France rendroit à l'Archiduc les quatre Villes Forestieres, avec toutes leurs dépendances, & lui payeroit trois millions de livres dans l'espace de trois ans : qu'on accorderoit à la Suede l'Archevêchie de Bremen & l'Evêché de Werden, en secularisant ces Benefices Ecclesiastiques, & les érigeant en Seigneuries laïques ; que les Suédois les tiendroient immédiatement de l'Empire, avec voix deliberative dans les Dié- An. 1648.

AN. 1648. tes : qu'on céderoit de plus aux Suédois le Port de Wiſmar la Poméranie citérieure, les Iſles de Rugen & de Wollin, les villes de Stétin & pluſieurs autres Places très-conſidera-bles. Ainſi ſe terminerent les différens de la France avec l'Empereur & l'Empire, & la longue guerre de Religion cauſée par les troubles de Bohême.

Conduite du Vicomte pendant les négociations de la paix, & les guerres d'Allemagne.

Avant la concluſion de la paix, & pendant tout le tems des négociations, le Vicomte de Turenne étoit chargé d'un employ auſſi difficile qu'important. Le but des Suédois dans cette guerre étoit d'envahir l'Empire, de faire dominer en Allemagne le Parti Proteſtant, d'empêcher que les François ne conſervaſſent quelque établiſſement au-delà du Rhin, & de profiter eux ſeuls de tous les avantages remportés pendant la guerre. Le deſſein de la France étoit d'abbaiſſer la puiſſance de la Maiſon d'Autriche, plutôt que de la dé-truire; de la mettre hors d'état de ſecourir les Eſpagnols en Flandre; de ſe ſervir des forces des Proteſtans pour faire la guerre à l'Empereur, ſans permettre pourtant que leur parti devînt ſupérieur à celui des Catholiques; & de ſe conſerver, malgré les Suédois, toutes les conquêtes qu'elle avoit faites en Allemagne. Pour remplir ces vûës, le Vicomte de Turenne devoit concourir aux avantages des Suédois, & empêcher en même tems qu'ils ne les pouſſaſſent trop loin; ſoutenir le Parti Proteſtant ſans accabler le Parti Catholi-que; ménager enfin tant de perſonnes différentes & tant d'interêts oppoſés, ſans bleſſer ni le zele qu'il avoit pour ſa Religion, ni la fidelité qu'il devoit au Roi, ni ſon amour

rités fut tout d'un coup arrêté par les guerres intestines, & par la faction de ceux qui préferoient leur interêt particulier au bonheur des peuples, & à la grandeur de la Monarchie. AN. 1649.

Le Corps civil, ainsi que le Corps humain, a des maladies qui regnent en certains tems, & sont communes à plusieurs Etats. Vers le milieu du dix-septiéme siécle, l'esprit de révolte & de confusion s'étoit répandu par toute l'Europe. Joseph Alexi, homme des plus abjects, chassa le Viceroi de Sicile de son Palais; Masaniello, vendeur de poisson, souleva les Napolitains : Paul Balbi voulut changer le gouvernement de Genes : Cromwel, l'esprit le plus hardi & le plus artificieux qui ait jamais troublé la paix de l'Univers, révolta les Anglois contre Charles I. Les Janissaires à Constantinople détrônerent le Sultan Ibrahim : en France, les plus grands Seigneurs du Royaume prirent les armes contre leur Roi. Dans ces tems d'orage & de confusion, les peuples livrés à leur legereté naturelle furent entierement accablés; & les efforts impuissans qu'ils firent pour secoüer le joug, ne servirent qu'à le rendre plus pesant : les Loix devinrent un objet de mépris; les droits sacrez de la Religion furent violez; la vertu la plus pure contracta des taches; les Héros mêmes ne furent point à l'abry de la séduction génerale.

Source des troubles & des révolutions.

On ne peut donner une juste idée des discordes civiles qui agiterent la France, sans faire connoitre les princi-

An. 1649. paux perſonnages dont preſque tous les autres ſuivirent les mouvemens.

Caractere de la Regente Anne d'Autriche.

La Régente Anne d'Autriche, Infante d'Eſpagne, Reine Doüairiere de France, joignoit aux agrémens de ſa perſonne les qualités de l'ame qui gagnent les cœurs: affable, libérale, génereuſe, fidelle à ſes promeſſes & conſtante dans ſes attachemens, elle aimoit la juſtice & haïſſoit la flatterie. La bonté de ſon cœur l'empêchoit de croire facilement le mal, & lui faiſoit diſſimuler les défauts de ſes amis: mais, par une ſuite de ſon indolence naturelle & de la défiance qu'elle avoit d'elle-même, elle ſe livroit preſque toujours à ceux qu'elle eſtimoit, au point d'adopter leurs préjugés & d'épouſer leurs paſſions. Ce défaut fit tort à ſa gloire, & donna occaſion à ſes ennemis de l'accuſer d'avoir plus d'obſtination que de fermeté, plus d'orgueil que d'élevation, plus de ſuperſtition que de pieté; en un mot, plus d'extérieur que de fond. Au reſte, ſi tous ne conviennent pas de ſon habileté; la plûpart s'accordent à lui donner le bel éloge de LA MEILLEURE REINE DU MONDE. Elle méritoit cet éloge, non ſeulement à cauſe de ſa bonté, mais encore par ſon attachement invariable aux interêts du Roi ſon fils. Jamais, dans aucune Reine, les engagemens du mariage ne prévalurent avec plus d'éclat ſur les ſentimens que la naiſſance inſpire: dès qu'elle devint Françoiſe, elle oublia qu'elle étoit née Eſpagnole.

Caractere du

Gaſton, Duc d'Orleans, avoit toutes les qualités brillan-

tes, ſans en avoir preſque aucune de ſolide. Un enjouëment ſéducteur, une imagination vive, un eſprit éclairé, un déſintéreſſement parfait, s'uniſſoient en lui avec une foibleſſe ſurprenante & une irréſolution continuelle, qui transformoient toutes ſes vertus en défauts, ſans aucun vice. » Il en» tra, diſoit le Cardinal de Retz, dans toutes les affaires; » parce qu'il n'avoit pas la force de réſiſter à ceux qui l'y » entraînoient: il en ſortit toujours avec honte, parce qu'il » n'avoit pas le courage de les ſoutenir. « S'il n'eût pas été Prince, peut-être auroit-il été le plus aimable de tous les hommes: mais le rang où il étoit né, mit ſes foibleſſes en évidence, & ſes talens à des épreuves au-deſſus de ſes forces. L'aſſemblage de tant de bonnes qualités & de tant de défauts, formoit un caractere que l'on ne pouvoit ni haïr ni eſtimer.

Duc d'Orleans.

Louis de Bourbon, Prince de Condé, fut un des grands Hommes qu'ait jamais eus la France. Dès ſes premieres Campagnes, il égala les plus célebres Capitaines, & montra que le talent militaire n'attendoit en lui ni l'âge ni la longue expérience. La nature lui avoit donné ce coup d'œil heureux, qui embraſſe tous les objets, qui les préſente à l'imagination ſans les confondre, & qui, dans l'inſtant même, dicte à l'eſprit le parti qu'il doit prendre. Rempli d'un enthouſiaſme martial, il ſembloit ſouvent agir par une inſpiration ſubite, qui lui faiſoit mépriſer les dangers & forcer les obſtacles. Fier dans le commandement, il ne ménageoit ni la vie du ſoldat ni la ſienne; & dans chaque combat, intré-

Caractere du Prince de Condé.

AN. 1649. pide à l'excès, il paroissoit toujours résolu de vaincre ou de mourir. Esprit sublime, profond, éloquent & cultivé, il connoissoit les principales beautés de toutes les sciences propres à la conversation, aux conseils & à la guerre: la force de son génie égaloit la vivacité de son esprit, qui étoit tout à la fois plein de lumiere & d'ardeur. Au milieu de ses malheurs, il conserva toujours le caractere de Héros; & quand il eut regagné la confiance du Roi, il fit oublier les fautes d'un court intervalle de sa vie, en redevenant dans un âge mûr, ce qu'il avoit été dès sa jeunesse, la terreur de l'Espagne & de l'Empire.

Caractere du Cardinal Mazarin.

Le Cardinal Mazarin, d'un naturel aussi doux, que celui de Richelieu étoit violent, avoit la figure aimable, l'air majestueux, les manieres polies, les discours insinuans, & l'esprit plein d'enjouëment & de graces. Il plut d'abord à la Reine par cette sympathie de caracteres; & devint bien-tôt l'ame de ses Conseils. Impénétrable dans ses desseins, dissimulé dans ses démarches, habile dans ses intrigues, il parvenoit à ses fins par des voyes, qui paroissoient souvent devoir l'en éloigner. Malgré l'avidité qu'on lui reproche, on l'a vû, dans des circonstances délicates, sacrifier les interêts de sa maison à la gloire de son Maître. Quoique le caractere de sa politique fût plutôt la finesse que la force; il sçavoit pourtant tout hazarder dans les grandes occasions, & opposer une ame intrépide aux malheurs les plus pressans. Le même homme qui redoutoit les cabales du Parlement de Paris, se faisoit rechercher par les plus grandes Puissances de

de l'Europe, dans le tems même de ses disgraces. Peu versé dans la connoissance des constitutions fondamentales du Royaume, il entendoit parfaitement les affaires étrangeres: il acheva par l'habileté & par les negociations, ce que son predecesseur avoit commencé par la force & par la guerre. Ses moyens pour porter l'autorité Royale au plus haut point, furent aussi tout différens : Richelieu n'avoit pû abbatre les Grands, qu'en employant la violence & une severité qui paroissoit souvent cruelle. Mazarin y parvint en conseillant au Roi de les enchaîner par les espérances, de les amollir par les plaisirs, & de les ruiner par le luxe. AN. 1649.

Jean-François de Gondy, Coadjuteur de Paris, depuis Cardinal de Retz, découvrit de bonne heure le fond de son caractere remuant, & se fit gloire de porter le nom de *petit Catilina*. Ambitieux sans mesure, & courageux jusqu'à la témerité, il ne connut point de frein, & ne craignit aucun danger. Pour parvenir à ce qu'il se proposoit, il se servit tour à tour de la galanterie & de la politique, du crime & de la vertu, de la religion & des passions. (1) Vif, emporté, d'une imagination fougueuse, son esprit, quoique pénetrant & d'une vaste étenduë, *suivoit sans cesse le chimerique*, aimoit tous les projets extraordinaires, & cherchoit à les éxécuter par les voyes les moins communes & les plus artificieuses. Il nous a laissé des Memoires qui développent assez

Caractere du Cardinal de Retz.

(1) Voyez les *Memoires* du temps.

An. 1649. ſon caractere ; ſon eſprit reſſemble en tout à ſon ſtile, qui eſt plein de feu & de fumée : il émeut, il entraîne, il enivre, mais il n'éclaire & ne perſuade preſque jamais. Il faut avoüer cependant, que la vertu victorieuſe de la dépravation de ſon cœur rectifia ſur la fin de ſa vie toutes ſes inclinations vicieuſes. Tels furent les premiers acteurs qui parurent dans les troubles de la Fronde, ſous la minorité de Louis XIV.

Origine des guerres civiles en France.

Après la mort de Louis XIII. la Reine étoit adorée : on ne l'avoit jamais vûë que malheureuſe ; & la perſécution donne toujours un grand relief aux perſonnes de ce rang. Les éxilés du regne précédent furent rappellés ; les priſonniers d'Etat mis en liberté, & ceux qui avoient perdu leurs Charges y furent rétablis. On donnoit tout, on ne refuſoit rien ; & les liberalités de la Reine, après douze ans de guerre, acheverent, dès le commencement de la Régence, d'épuiſer l'Epargne. Emeri, Sur-Intendant des Finances, (1) occupé du projet d'y faire rentrer de nouveaux fonds, avoit été obligé, pour y parvenir, de mettre en pratique tous les moyens que ſon eſprit lui fourniſſoit. Les reſſources ordinaires ne ſuffiſant pas, il taxa les pauvres & les riches, fit une nouvelle création d'Offices, ſaiſit les rentes publiques, éxigea des emprunts : cette dureté aigrit les eſprits, aliéna les cœurs & jetta par tout les ſemences d'une révolte générale.

(1) Voyez les *Mémoires* du temps.

N'imaginant plus d'expediens, il voulut s'emparer des gages de la Chambre des Comptes, de la Cour des Aides & du Grand Conseil, qui s'unirent au Parlement, pour en porter leurs plaintes à la Cour. Ce dernier Tribunal donna le celebre Arret d'union, par lequel il fut ordonné que les quatre Compagnies supérieures s'assembleroient à la Chambre de S. Louis, pour y deliberer sur le bien de l'Etat. Cet Arrêt fut un signal aux mécontens de toutes les conditions, de se rallier, d'expôser leurs griefs au Parlement, & d'en demander la reparation. Chacun declama contre les éxactions violentes, la vente des biens, l'emprisonnement des personnes, l'éxorbitance des tailles, & l'oppression générale de tous les sujets du Roi. Les Membres du Parlement touchés des miseres publiques, reçurent les supplications des malheureux, offrirent de leur faire rendre justice, & acquirent la bienveillance du peuple, qui les regarda comme ses Dieux tutelaires, & comme les protecteurs du pauvre & de l'orphelin. Il y avoit cependant trois partis dans le Parlement; les Frondeurs, qui s'opposoient à la Cour; les Mazarins, qui vouloient soutenir l'autorité du Ministere; & les Moderés, qui blamoient l'emportement des uns & les excès des autres. De plus dans chacun de ces trois partis, il y en avoit qui se conduisoient par des motifs differens: les uns sensibles aux calamités présentes ne songeoient qu'à les faire cesser: les autres, par conscience & par amour de la patrie, croyoient la conservation de l'autorité Royale absolument nécessaire pour le repos de l'Etat: AN. 1649.

AN. 1649.

d'autres enfin, & peut-être le plus grand nombre, agissoient par intérêt & par passion. De tous les côtés on confondoit le juste & l'injuste, les principes & les abus, le droit & le fait : on ne distingua plus la liberté d'avec la licence, l'autorité Royale d'avec le despotisme.

Emprisonnement des Chefs, & premiere révolte du peuple.

Celui qui inspiroit avec le plus d'artifice les sentimens de révolte aux Frondeurs du Parlement, étoit Longueil Conseiller de la Grand-Chambre. Depuis quelques années il insinuoit adroitement aux Membres du Parlement, que leurs Charges n'étoient pas instituées seulement pour interpréter les loix & pour rendre la justice aux particuliers ; mais encore pour réformer la conduite des Rois : que sous le Ministère du Cardinal de Richelieu, le Souverain s'étoit arrogé un pouvoir inconnu pendant les douze cens ans qu'avoit duré la Monarchie : que les Ministres renversant toutes les formes de la justice, avoient introduit ce dangereux principe, que la volonté Royale étoit l'unique arbitre des biens, de la vie & de la liberté des sujets : que le tems étoit venu de faire revivre les anciennes maximes, & de rétablir cette harmonie politique qui doit être entre l'autorité du Prince & l'obéissance du peuple. (1) Longueil se donnant ainsi pour bon citoyen, devint l'oracle de la Fronde : mais il ne débitoit ces discours Républicains, que pour se venger du Ministre qui lui avoit refusé la place de Chancelier de la Reine. Il gagna deux autres Membres du Parlement, Broussel & Blanc-Menil, qui avoient aussi des raisons particuliéres

(1) Mém. de la Rochefoucault.

de ſe plaindre de la Cour. Ces deux hommes, en ſuivant l'ardeur de leur tempérament, commencerent à parler plus haut que Longueil même, & ne ceſſerent d'animer le Parlement: la conſideration, qu'ils s'y donnoient par leurs conſeils turbulens, eblouit la populace qui les prit en affection, & leur donna le beau nom de PERES. La Reine les fit arrêter vers la fin du mois d'Août; & leur détention porta les plus ſéditieux à ſe révolter. Le peuple ferma les boutiques, tendit des chaines dans les ruës & fit des barricades, juſques auprès du Palais Royal, contre les troupes que l'on envoyoit pour les réprimer: il demanda hautement la liberté de Brouſſel & de Blanc-Ménil; & le Parlement alla en Corps au Palais Royal ſupplier la Reine de les faire élargir. Elle le refuſa avec fermeté, prévoyant le coup mortel que l'on porteroit à l'autorité Royale, ſi l'on cédoit aux caprices de la multitude: mais le Duc d'Orleans & le Cardinal Mazarin, naturellement timides, ne ſongerent qu'à ſortir du peril preſent, & engagerent la Reine, contre ſon propre ſentiment, à rendre les deux priſonniers. Depuis ce jour, le Parlement prit de nouvelles forces contre la Cour; & pluſieurs perſonnes de la plus haute qualité ſe déclarerent pour la Fronde.

Le Coadjuteur raſſemble & anime les Chefs des Frondeurs.

Le Coadjuteur, tranſporté de joye d'avoir trouvé un moyen d'entrer dans les intrigues, ſe promenoit le jour des barricades par les ruës de Paris, en rochet & en camail, accompagné d'une ſuite nombreuſe d'Eccléſiaſtiques en ſurplis, comme s'il eût crû pouvoir conjurer la tempête en

AN. 1649. donnant des bénédictions. Il alla au Palais Royal offrir ses services ; & n'eut pas lieu d'être content de la réception qu'on lui fit. Se voyant exposé à la raillerie des Courtisans, à l'ironique compassion du Cardinal, aux éclats de rire de la Reine, il sortit irrité, désespéré & résolu de se venger des plaisanteries de la Cour, sur l'Etat & sur la patrie. *Les railleries de la Cour*, dit-il, *me purifient de tous les crimes*. Tout présomptueux qu'il étoit, il ne se crut pas cependant assez accrédité pour occuper la premiere place dans le parti : il chercha un Chef qui la tînt de lui, & sous le nom de qui il pût être en effet le prémier. Ayant été rebuté par le Prince de Condé, il se tourna vers son frere le Prince de Conti qui avoit été élevé pour l'état Ecclésiastique ; mais à qui la seule naissance pouvoit donner un grand crédit dans un Royaume comme la France.

Enumération des Chefs des Frondeurs & leurs vûes.

Le Prince de Conti, gagné par le Coadjuteur, se déclara Chef de la Fronde, & fut suivi de plusieurs autres Princes qui s'y engagerent par des motifs différens : Henri d'Orleans (1) Duc de Longueville, parceque le Cardinal lui avoit refusé le Gouvernement du Havre, qui étoit la seule Place qui lui manquât en Normandie, pour être maître absolu de cette Province : François de Vendôme Duc de Beaufort, par haine pour le Ministre, qui l'avoit fait emprisonner dès le commencement de la Régence : Charles de Lorraine Duc d'Elbeuf, parcequ'il espéroit gouverner seul tout le parti.

(1) Il étoit issu du fameux Comte de Dunois, bâtard du Duc d'Orleans, Bisayeul de François I.

Frederic Maurice, Duc de Bouillon, revenu de Rome deux ans auparavant, devoit être à l'épreuve de la séduction : il possedoit éminemment les qualités necessaires pour discerner la bonne cause, & pour la soutenir ; de plus, il avoit essuyé dans l'affaire du Comte de Soissons & dans celle de Cinqmars, tout ce qui pouvoit le degouter à jamais des factions : mais le triste état de ses affaires & la lenteur avec laquelle se traitoit l'echange de Sedan, le disposerent à ecouter les raisonnemens du Coadjuteur & de Longueil : d'ailleurs la Duchesse de Bouillon, qu'on accusoit d'avoir le cœur Espagnol, le pressoit de rompre avec la Cour, en lui faisant voir plus d'avantages pour sa Maison du côté de l'Espagne, qu'il n'en devoit esperer de la France. Il ne put résister aux sollicitations d'une femme de qui le Cardinal de Retz disoit » que si elle avoit eu autant de franchise » que d'esprit, de beauté, de douceur & de vertu, elle au» roit été une merveille accomplie. « A ces premiers Chefs de la Fronde se joignirent le Duc de Brissac, à cause de son alliance avec le Coadjuteur ; le Marquis de Vitri, par le mecontentement où il etoit de n'avoir pas obtenu le brevet de son pere, qui lui fut accordé dans la suite ; le Maréchal de la Motte-Houdancourt, pour se venger d'une prison de quatre ans où la Cour l'avoit detenu ; le Duc de la Trémoille, à l'instigation de sa mere qui etoit sœur du Duc de Bouillon ; Louis de la Trémoille, Marquis de Noirmontier, par haine pour le Prince de Condé, qui l'avoit traité avec peu de ménagement à la bataille de Lens ; le Duc de Luines, par zéle de

AN. 1649.

AN. 1649. Religion pour les opinions qu'il avoit embrassées ; enfin le Duc de la Rochefoucault, par attachement pour la Duchesse de Longueville. L'amour s'allie souvent avec la politique ; & les femmes ne contribuent guéres moins que les hommes aux révolutions civiles. La Fronde eut ses héroïnes : les Duchesses de Longueville, de Chevreuse & de Montbason s'y distinguerent ; la Princesse Palatine, qui mérita par son habileté politique d'être comparée à la Reine Elizabeth d'Angleterre, se livra dans la suite à la même cabale.

Le Prince de Condé se déclare pour la Cour contre les Frondeurs.

La Cour voyant ainsi grossir l'orage & le nombre de ses ennemis, mit toute sa confiance au Duc d'Orleans & au Prince de Condé ; & crut que leur union avec le Roi & la Reine romproit les mesures des Frondeurs. Le Cardinal Ministre gagna le premier, par le moyen de l'Abbé de la Riviere, qui de simple complaisant étoit devenu le maître de ce Prince. On flatta cet Abbé ambitieux, par les espérances d'un Chapeau de Cardinal, qu'il avoit la hardiesse de disputer au Prince de Conti. On s'appliqua plus particulierement à plaire au Prince de Condé : la force de son esprit, sa réputation dans la guerre & l'éclat de ses victoires le rendoient plus propre que personne à arrêter le mal contagieux de la sédition, & à donner de la terreur aux plus hardis. Le Cardinal lui représentoit que peu à peu le Parlement envahiroit toute l'autorité du Royaume ; que cette Compagnie vouloit s'attribuer non seulement le droit de déposer le Ministre, mais encore celui de connoître

des

des affaires de la guerre ; que si l'on ne s'oppoſoit à ces usurpations, elle iroit peut-être auſſi loin que le Parlement d'Angleterre, & étendroit ſa puiſſance juſqu'à faire la loi à ſes Maîtres : que s'il y avoit des abus, on devoit, par de très-humbles remontrances, en demander la réformation au Roi, en qui ſeul réſide la ſouveraineté du pouvoir Légiſlatif ; & qu'enfin il étoit de l'interêt perſonnel du Prince, de réprimer une entrepriſe qui tendoit à la deſtruction de la Maiſon Royale. Ces diſcours firent une vive impreſſion ſur l'eſprit du Prince : il ſe détermina ſur le champ au bon parti, & accompagna le Duc d'Orleans au Parlement. Les génies ſupérieurs ſont extrémes dans le bien & dans le mal. A peine le Préſident Viole eut, avec enthouſiaſme, invoqué le S. Eſprit, pour attirer ſes lumieres ſur les Princes, que Condé ſe leve & lui impoſe ſilence : les jeunes Conſeillers murmurent : le Prince s'enflamme par ce bruit, les menace de la main & de la parole. Dès ce moment, il perd l'affection de la Compagnie, & l'amour du peuple ſe refroidit. AN. 1649.

Depuis ce tems, Condé ne ſongea plus qu'aux moyens de réduire le Parlement par la force. On lui ſuggéra que la voie la plus prompte & la plus ſûre étoit d'aſſiéger Paris ; que s'il ſe ſaiſiſſoit de toutes les avenuës, pour empêcher l'entrée des denrées, la multitude, dans la crainte de périr par la famine, ſe révolteroit contre le Parlement, & le regarderoit comme le ſeul auteur de tous ſes maux. Il goûta cette propoſition extraordinaire, parce qu'il s'étoit abandonné à

La Cour quitte Paris.

An. 1649. sa colere qui ne connoissoit rien d'impossible, & résolut de bloquer Paris. Aussi-tôt le Roi, toute la Maison Royale, le Cardinal Mazarin & les Ministres se rendirent à S. Germain en Laye. Cette sortie, ou plutôt cette évasion donna de la joye aux factieux, & fut condamnée par les gens sages, comme indigne de la Majesté Royale. Le peuple de Paris déclama contre tous ceux qui l'avoient conseillée, & l'appella l'*Enlevement du Roi*.

Blocus de Paris, & révolte générale dans les Provinces.

Cependant le Prince, avec six ou sept mille hommes, bloqua Paris & se saisit de tous les lieux d'alentour, d'où la ville pouvoit tirer des vivres. Le Parlement, de son côté, nomma le Prince de Conti pour Généralissime de ses troupes; les Ducs d'Elbeuf & de Beaufort, le Duc de Bouillon & le Maréchal de la Motte pour Généraux sous lui; les Ducs de Brissac & de Luines, les Marquis de Vitri & de Noirmontier comme Lieutenans Généraux sous eux. Dès que Paris se fut déclaré, le reste du Royaume s'ébranla. Le Parlement écrivit des lettres à toutes les villes & à toutes les Cours Supérieures, pour les inviter à s'unir avec lui contre l'ennemi commun; ainsi caractérisoit-on le Ministre. Le feu de la discorde se répandit bientôt dans toutes les Provinces; la Guyenne, la Provence, la Normandie & plusieurs villes se joignirent au Parlement de Paris.

La Reine écrit au Vicomte de Turenne pour sonder ses dispositions.

Dans un si grand trouble, Mazarin eut recours au Vicomte de Turenne, qui étoit à l'armée en Allemagne, & envoya sonder ses dispositions. La Reine, le Prince de Condé & le Cardinal lui écrivirent plusieurs fois pour l'informer de la

faute qu'avoit faite le Duc de Bouillon, & pour s'en plaindre. La Reine dans toutes ses lettres lui renouvelloit les protestations les plus tendres d'amitié & d'estime, & les promesses les plus solemnelles de graces & de bienfaits. (1) An. 1649.

Les lettres du Cardinal rencherissoient sur celles de la Reine. » Jamais, lui disoit il, je n'eus de deplaisir plus sensible que » celui d'apprendre la faute où vient de tomber M. le Duc » de Bouillon, qui s'est enfin declaré du parti du Parlement » contre le Roi. J'en ai été d'autant plus étonné, qu'il sça- » voit que vous devez avoir cette année le commandement » de l'armée de Flandre; que Sa Majesté vous avoit donné » le Gouvernement des Alsaces avec d'autres avantages; » que pour l'échange de Sedan, on n'attendoit sinon que » la goutte de M. le Duc d'Orleans lui donnât du relâche, » pour assister à un Conseil où l'on devoit mettre la dernière » main à l'affaire & avec très grand avantage pour lui; & » que pour les honneurs de votre Maison, Sa Majesté le » vouloit aussi contenter. Il n'y a rien de si vrai que l'estime » & la passion que j'ai pour vous & pour tous vos avantages, » sont au plus haut point qu'elles puissent aller pour qui » que ce soit: & en cet endroit, je ne puis m'empecher de » vous dire que ce n'est pas mal prouver cette estime & cette » affection, que lorsque le Duc de Modène & le Prince Ca- » simir, aujourd'hui Roi de Pologne, m'ont pressé tous » deux pour avoir l'aînée de mes nieces, sans parler des » recherches qui m'en ont été faites par presque tous les

Lettre du Cardinal au Vicomte.

(1) Voyez les Preuves N°. IV.

AN. 1649. » Princes & les plus grands Seigneurs du Royaume, je vous » ai poursuivi, & fait toutes les diligences imaginables pour » pouvoir vous la donner. Vous étes bien persuadé que ce » n'étoit pas ni votre bien ni vos établissemens qui me firent » souhaitter la chose. Cette déclaration que je fais par écrit » n'est pas trop avantageuse pour moi : mais rien ne m'a pu » empêcher de la faire, & même avec plaisir ; puisqu'elle » servira au moins pour convaincre de fausseté tous ceux » qui ont osé vous écrire que je n'avois ni tendresse ni affe- » ction pour vous. On vous envoye les provisions du Gou- » vernement des Alsaces, & les expéditions pour les Bailla- » ges de Haguenau & de Tanc. J'écris en même tems au » sieur Hervart, qu'il engage tout son crédit & celui de ses » amis, pour faire un fond dequoi donner présentement » quelque satisfaction aux Officiers de l'armée, & je ne » doute nullement qu'il n'hésitera point à s'engager aveu- » glément à tout ce que vous lui commanderez. «

Réponses du Vicomte à la Cour & au Cardinal.

Hervart, depuis Contrôleur général, fut chargé de rendre ces lettres & ces provisions au Vicomte de Turenne. On lui envoya son ami intime le Marquis de Ruvigni, dont les instances n'eurent pas plus de force que les offres & les promesses. Turenne répondit courageusement à la Reine & au Prince de Condé, qu'il ne pouvoit recevoir aucune grace jusqu'à ce que les troubles fussent appaisés ; & manda au Cardinal (1) » que ce n'étoit plus le tems où il pût parler » de ses interêts particuliers : qu'il étoit fort redevable aux

(1) Mém. MSS. du Vicomte de Turenne, & ses lettres au Cardinal Mazarin.

» bontés de ſon Eminence, d'avoir voulu lui donner une AN. 1649.
» de ſes nieces en mariage; mais que la Religion y étoit un
» obſtacle formel : qu'il avoit un deplaiſir extrême de tous
» les deſordres de Paris, & de ce que ſon frere s'en étoit
» mêlé : qu'il ne feroit jamais rien contre la fidélité qu'il
» devoit au Roi. « Et dans une autre lettre il ne craint point de lui dire » que le blocus de Paris lui paroiſſoit
» une demarche bien hardie dans le tems d'une minorité :
» qu'il ne pouvoit l'approuver; & que ſi le Cardinal con-
» tinuoit de traitter le peuple avec tant de ſévérité, il
» ne devoit plus compter ſur ſon amitié : qu'il alloit paſ-
» ſer le Rhin avec ſon armée, ſelon les ordres qu'il avoit
» reçus de la Cour de ramener ſes troupes en France, immé-
» diatement après la concluſion de la paix; mais qu'il ne
» favoriſeroit, en arrivant à Paris, ni la révolte du Parle-
» ment, ni l'injuſtice du Miniſtre.

Le Vicomte declare ſes intentions à l'armée.

Le Vicomte plein des ſentimens qu'il marquoit au Cardinal, aſſemble les Officiers de ſon armée, & leur expoſe l'état déplorable des affaires publiques en France, les exhorte à le ſuivre, & leur declare qu'il ne marche que pour aller ſupplier le Roi de rentrer dans Paris, de faire rendre compte au Cardinal de ſon adminiſtration, de payer aux Weymariens ce qui leur étoit dû, & de récompenſer les troupes Françoiſes qui avoient ſervi ſous lui. Ces diſcours furent ſuivis d'un Manifeſte qu'il publia, pour faire connoître la droiture de ſes intentions.

Il ſe retire en

La Cour ne pouvant plus douter des diſpoſitions du Vi-

An. 1649. Hollande. comte, envoya des ordres exprès à l'armée de ne plus le reconnoître pour Chef, & fit distribuer trois cent mille écus aux troupes, avec promesse de leur payer les six mois qui leur étoient dûs. On ébranla la moitié de l'armée, dont six Régimens allerent à Brisac, & trois autres à Philisbourg; l'autre moitié restant avec le Vicomte, quoique fort chancelante. Turenne, dès qu'il vit que les troupes étoient satisfaites, & qu'il ne pouvoit plus executer les desseins pacifiques qu'il s'étoit proposés, donna ordre lui-méme aux Officiers Généraux d'emmener le reste de l'armée joindre d'Erlac, à qui la Cour avoit envoyé la commission pour commander en Chef; & après s'être dépouillé de la qualité de Général, & avoir exhorté les Officiers à l'obéissance, il se retira avec quinze ou vingt de ses amis en Hollande, pour y attendre la fin des troubles.

Paix de Ruel. Les troupes du Roi occupoient déja tous les postes aux environs de Paris, hors Charenton seul: le Prince de Conti s'étoit emparé de ce lieu, il l'avoit fortifié & y avoit mis trois mille hommes: c'étoit l'unique endroit par où l'on amenoit des vivres à la Capitale. Le Prince de Condé l'alla attaquer le huitième de Fevrier, & l'emporta à la vûë des troupes du Parlement & de dix mille Parisiens armés qui ne furent que les spectateurs de sa victoire. Ce combat & quelques autres, également désavantageux au parti, inspirerent, aussi-bien que la retraite du Vicomte, des pensées de paix aux Chefs de la révolte. Tous les Généraux, à la réserve du Duc de Beaufort qui ne pouvoit revenir de sa

haine pour le Cardinal, méditoient leur accommodement particulier, & chacun avoit des liaisons secretes à la Cour. On nomma des Députés de part & d'autre : les Conferences se tinrent à Ruel ; où, malgré les brigues continuelles du Coadjuteur, ennemi de toute paix, on convint enfin que la Cour accorderoit une amnistie générale, & que les declarations faites depuis le jour des barricades seroient revoquées & annullées. Le Prince de Conti eut le Gouvernement de Damvilliers ; le Duc de Longueville celui du Pont-de-l'arche ; le Marquis de Noirmontier un brevet de Duc ; & l'on fit Broussel Gouverneur de la Bastille. Le Roi declara en même temps, qu'en échange de la Principauté de Sedan, il donneroit incessamment au Duc de Bouillon la valeur de cette Souveraineté en terres de son domaine ; que ce qui lui avoit été promis pour le rang seroit ponctuellement éxecuté ; qu'en disposant du commandement des armées & en toute autre occasion, Sa Majesté auroit égard au mérite, aux services & à la naissance du Vicomte de Turenne. En éxecution de cet article, le Roi donna un brevet, par lequel il étoit ordonné que le Duc de Bouillon, le Vicomte de Turenne & leurs descendans auroient en France le rang de Princes issus de Maison souveraine. (1)

AN. 1649.

Sur la foi de ce qui s'étoit fait à Ruel, le Vicomte partit de Hollande, debarqua à Dieppe, vint en poste à Paris, & alla deux jours après à la Cour qui étoit à Compiegne, où le

Retour du Vicomte à Paris.

(1) Voyez les Preuves à la fin N°. V.

An. 1649. Cardinal résolu de tout dissimuler, le fit parfaitement bien recevoir. Telle fut la fin de la premiere guerre de Paris: aucun des deux partis n'obtint ce qu'il s'étoit proposé: le Cardinal & le Parlement conserverent toute leur autorité, l'un à la Cour, l'autre sur le peuple.

Origine des mésintelligences entre le Cardinal Mazarin & le Prince de Condé.

(1) Le feu de la guerre civile, loin d'être éteint par cette paix, étoit prêt à se rallumer par la mésintelligence survenuë entre le Prince de Condé & le Cardinal Mazarin. Comme le Ministre avoit recueilli le fruit des exploits & de la protection du Prince, Mazarin étoit sans cesse exposé aux demandes, aux plaintes & aux menaces de Condé. Les petits services flattent, les grands accablent; ils donnent trop de droit sur celui qui les a reçûs; telle est la fausse délicatesse de l'amour propre. La reconnoissance se soutient moins par la grandeur du bienfait, que par les sentimens qu'on a conçûs pour le bienfaicteur. L'aliénation du Prince & du Ministre augmentoit tous les jours: mais le refus des Charges que le Prince demandoit ne fut point la cause de leur rupture. Si Condé souhaitoit des graces, il desiroit encore plus de les mériter. Ayant éprouvé des contradictions perpetuelles, il fit en public des railleries sanglantes de Mazarin, dont les ressentimens étoient d'autant plus vifs qu'il les cachoit avec soin. Le Cardinal fit plusieurs efforts pour l'adoucir: voyant enfin qu'il ne pouvoit se flatter d'obtenir son amitié, il résolut de travailler à le perdre. Pendant qu'il l'éblouissoit par l'espérance de nouveaux établissemens, il tâcha de gagner

(1) Voyez *Labardaus de Bello civili*, & Priolo.

les

les personnes qui pouvoient lui être le plus utiles : il s'adressa sur tout au Duc de Bouillon & au Vicomte de Turenne, qu'il jugea propres à le soutenir par leurs conseils & par leur valeur. AN. 1650.

Le Prince de Condé s'apperçut des brigues & du peu de sincerité du Cardinal ; & pour attirer la Fronde à son parti, il se racommoda avec son frere, sa sœur & le Duc de Longueville : mais les autres Chefs des Frondeurs sentant qu'il ne les recherchoit que pour les faire servir à ses passions, l'abandonnerent peu à peu. Après quelques mois d'intrigues, le Prince irrité se brouilla ouvertement avec eux ; & dans le dessein de se rendre lui-même Chef de la Fronde, il les accusa, pour les faire chasser de Paris, d'avoir voulu attenter à sa vie ; prenant pour prétexte, l'assassinat commis sur un de ses domestiques qui étoit dans son carosse. Dès ce moment, toute la haine du Coadjuteur se réveilla, & porta aux plus grands excès son humeur vindicative contre le Prince. Les circonstances étoient favorables au Prélat ambitieux : la Cour vouloit le regagner, & craignoit d'autant plus Condé, que ce Prince vivoit dans une grande union avec son frere le Prince de Conti & son beau-frere le Duc de Longueville. Le résultat des fréquentes conférences que le Coadjuteur eut avec la Reine & le Cardinal, fut que l'on arreteroit les Princes. Pour l'éxécution, il falloit necessairement y faire consentir le Duc d'Orleans, Lieutenant Général de la Regence. Le Duc étoit gouverné par l'Abbé de la Riviere : l'Abbé

Emprisonnement du Prince.

AN. 1650. étoit dévoué au Prince de Condé, & portoit le Duc d'Orleans à ſuivre aveuglément les ſentimens du Prince; depuis que celui-ci lui avoit promis le Chapeau de Cardinal, deſtiné pour le Prince de Conti. Le Coadjuteur toujours plus habile à détruire qu'à rétablir, trouva bientôt les moyens de perdre le favori auprès de ſon maître, & de prendre lui-même l'aſcendant ſur l'eſprit du Duc d'Orleans. Cependant Condé, plein de confiance, traittoit toûjours le Cardinal ſans ménagement, & continuoit de pouſſer à bout les Frondeurs, agiſſant avec autant d'aſſûrance que s'il n'eût pas vêcu au milieu de ſes ennemis. Enfin, le dix-huitième de Janvier, les trois Princes s'étant rendus à l'heure ordinaire du Conſeil au Palais Royal, furent arrêtés par Guitaut Capitaine des Gardes de la Reine, & menés au Château de Vincennes. A cette nouvelle, tous les amis du Prince de Condé ſe diſſiperent: la Ducheſſe de Longueville partit dès l'entrée de la nuit pour aller en Normandie, avec une eſcorte de ſoixante chevaux, conduite par le Duc de la Rochefoucault: le Duc de Bouillon prit le chemin de Turenne: le Marquis de Boutteville, depuis Duc de Luxembourg, & pluſieurs autres allerent en Bourgogne. Les Pariſiens que le Duc de Beaufort & le Coadjuteur entretenoient dans la haine qu'ils avoient conçûë contre le Prince, depuis le blocus, marquerent ouvertement leur joye de ſa priſon: on fit des feux en pluſieurs endroits de la ville, & la plûpart diſoient que le Cardinal, après un coup de cette nature, *n'étoit plus Mazarin.*

An. 1650.

Le Vicomte se declare pour le Prince de Condé.

Aussi-tôt que les trois Princes eurent été emprisonnés, le Cardinal envoya le Marquis de Ruvigni au Vicomte de Turenne pour l'assurer de son amitié, pour lui remettre le commandement de l'armée de Flandre, lui offrir de nouveau une de ses niéces en mariage, & lui protester qu'il vouloit désormais partager sa fortune avec lui. Le Vicomte qui ne régloit jamais ses attachemens selon la prosperité ou la disgrace, refusa toutes ses offres. Touché des malheurs de Condé, persuadé que c'étoit servir l'Etat que d'empêcher un Héros du Sang de France d'être immolé, preoccupé de la fausse idée qu'on pouvoit faire la guerre au Cardinal sans la faire au Roi, prévenu de plusieurs autres maximes qu'on autorisoit alors, sous prétexte de l'amour du bien public, il se laissa aller aux mouvemens de sa générosité naturelle, & résolut de procurer, à quelque prix que ce fût, la liberté des Princes. Ses motifs étoient d'autant moins suspects, que Condé, loin de le rechercher avant sa prison, l'avoit au contraire fort négligé, & lui avoit caché toutes ses brigues secrettes contre la Cour. Le Vicomte jugea qu'il seroit indigne de lui de l'abandonner; & croyant n'être qu'ami généreux, il devint sujet infidele.

Le Vicomte quitte Paris, & se retire à Stenai avec la Duchesse de Longueville.

Il sortit de Paris au mois de Février, se rendit à Stenai, (1) Place forte en Champagne, qui appartenoit au Prince de Condé: la Duchesse de Longueville vint l'y

(1) La Cour avoit donné cette Place, aussi-bien que Jametz & Clermont, à M. le Prince, pour le recompenser des services rendus à la Couronne.

AN. 1650. trouver, après avoir fait des efforts inutiles pour soulever la Normandie. Une Princesse aimable, spirituelle & malheureuse étoit très capable d'intéresser & d'attendrir un Héros, que la vertu & la guerre ne rendirent jamais insensible. On prétend que l'amour pour la sœur eut autant de part aux fausses démarches du Vicomte, que l'amitié pour le frere.

Le Vicomte ramasse des troupes pour délivrer les Princes.

Le Cardinal envoya une seconde fois pour tâcher de ramener Turenne par de nouvelles offres : rien ne put le fléchir. Il vendit sa vaisselle d'argent & la Duchesse de Longueville vendit ses pierreries, pour lever des troupes : il sollicita en même tems celles qu'il croyoit dévouées au Prince de Condé, & les Gouverneurs qui étoient mécontens de la Cour, à s'unir avec lui ; mais il ne put gagner que vingt ou trente Officiers. Il s'adressa alors aux Régimens qui avoient servi sous lui en Allemagne, sans pouvoir engager que ceux de Turenne, de la Couronne & de du Passage, avec une partie de celui du Marquis de Beauvau, qui fut toujours ami du Vicomte. On logea ces troupes autour de Stenai, & l'on fit entrer dans la Citadelle huit Compagnies du Régiment de Turenne, qui la garderent jusqu'à la délivrance des Princes.

Les Espagnols lui envoient du secours & traitent avec lui.

Quelques jours après, les troupes du Roi, sous les ordres du Marquis de la Ferté-Senneterre, attaquerent celles du Vicomte, défirent le Régiment de du Passage, & ravagerent tout le pays d'alentour. Turenne prêt à succomber, fut obligé d'avoir recours aux Espagnols. Il obtint d'abord

du Gouverneur de Montmedi, un secours de quinze cent chevaux & de quelques Compagnies d'Infanterie; en attendant la conclusion du traitté que la Duchesse de Longueville & lui negocierent avec l'Archiduc. Le Comte de Fuensaldagne se rendit de la part de ce Prince dans la ville de Marche, pour conferer avec Turenne. (1) L'Archiduc commença par demander qu'on lui remit la ville & la Citadelle de Stenai : mais le Vicomte refusa de se dessaisir de la derniere ; son dessein ayant toujours été de ne demeurer en liaison avec les Espagnols, qu'autant que la parole, qu'il avoit donnée de travailler à la liberté des Princes, l'y forceroit. Il vouloit d'ailleurs conserver une Place où il pût se retirer dans tous les tems, disposer de lui-même & se mettre hors du pouvoir des Espagnols. Après six semaines de conference à Marche, où l'on ne convint de rien, Dom Gabriel de Tolede ayant été envoyé à Stenai, y conclut le traitté. Les articles principaux furent que le Roi Catholique fourniroit deux cent mille écus pour la levée des troupes, & cinquante mille écus par mois pour leur entretien; qu'il payeroit soixante mille écus par an à la Duchesse de Longueville & au Vicomte de Turenne, pour subvenir à leurs dépenses particulieres & à celles de leurs amis ; qu'il joindroit aux troupes que le Vicomte devoit lever deux mille hommes de pied & trois mille chevaux effectifs, armés & entretenus à ses dépens ; qu'il ne s'accommoderoit point avec la France, à moins que les amis

20. d'Avril.

(1) Voyez les Memoires du Vicomte.

An. 1650. des Princes, qui auroient été dépouillés de leurs biens, Charges, ou Dignités, n'y fussent entiérement rétablis; qu'il mettroit des garnisons dans les Places frontieres qu'on prendroit; mais que pour celles dont on s'empareroit au dedans du Royaume, elles seroient gardées par les troupes du Vicomte; que la Duchesse de Longueville & le Maréchal de Turenne remettroient entre les mains du Roi Catholique la ville de Stenai, à l'exception de la Citadelle, aussi-tôt qu'ils en seroient requis; qu'enfin si les Princes étoient délivrés avant la conclusion de la paix entre les deux Couronnes, ils prendroient les armes avec leurs partisans, & employeroient tout leur crédit & toutes leurs forces, pour procurer une paix sûre & honorable à la France & à l'Espagne.

Le Vicomte écrit à la Reine.

Après la signature de ce traitté qui fut ratifié le vingt-deux Mai par le Roi d'Espagne, le Vicomte de Turenne écrivit à la Reine, pour lui représenter avec respect, » qu'elle » s'abandonnoit trop aux conseils du Cardinal; qu'en faisant enfermer le Prince de Condé appellé par sa naissance à la fonction d'un des Chefs du Conseil pendant la minorité, elle avoit fait un usage trop rigoureux de son autorité; que le Prince & tous ceux de son parti, n'avoient » déplu au Ministre, que pour avoir voulu terminer une » guerre cruelle entre les Rois frere & fils de la Reine. » Quoique toutes les raisons qu'il allegue dans cette lettre, soient fondées sur de faux principes, il y régne néanmoins une candeur, une noblesse & un désintéressement parfait.

AN. 1650.

On y admire tous les ſentimens d'un Heros, mais d'un Heros dans l'egarement. Il finit par ces paroles qui marquent la haute idée qu'il avoit du grand Condé : » Un » Prince qui a ſi ſouvent expoſé ſa vie & verſé ſon ſang à » la tête de vos armées, pour rendre votre nom redou- » table à tous vos ennemis, & ſans autre interêt que d'a- » grandir vos frontieres, comme il a fait par la priſe de » tant de villes fortes & importantes, & des Provinces » entieres qu'il a conquiſes, ſembloit avoir acquis le droit » de vous conſeiller la paix dans le cabinet, ſans qu'on » le pût ſoupçonner d'intelligence avec vos ennemis, ni » de manquer de reſpect envers Votre Majeſté. Mettez- » le donc en etat, Madame, de s'employer à un ſi digne » ouvrage, ſans quoi ſon innocence opprimée va ajoûter » à la guerre des deux Couronnes, une guerre civile & in- » teſtine, où vous allez voir vos ſujets ſe déchirer eux-mê- » mes, proprement pour la querelle d'un particulier étran- » ger, contre un Prince du Sang de France, &c.

Fidélité du Vicomte pour sa patrie, dans le tems de son mécontentement.

(1) Dès que les troupes furent aſſemblées, les Eſpagnols voulurent engager le Vicomte à aller dans la Champagne avec une armée, tandis qu'avec une autre ils agiroient en Picardie : mais ſoupçonnant qu'ils avoient deſſein de reprendre les villes conquiſes par les François ſur la frontiere, il refuſa de ſe ſéparer, & demanda opiniatrément que les deux armées réunies entraſſent en France, pour procurer plus promptement la liberté des Princes & la paix générale. Par

(1) Mem. du Duc d'Yorck.

AN. 1650. cette fermeté il empêcha la perte des conquêtes du Roi en Flandre, occupa les Espagnols ailleurs, tâcha de les mener dans le cœur du Royaume, où toutes les villes que l'on prendroit, devoient, selon le traitté, rester à sa seule disposition; & sçut ainsi ménager les interêts de la patrie, dans le tems même qu'il avoit pris les armes contre-elle. (1) Les Espagnols délibérerent en plein Conseil s'ils lui confieroient le commandement de leurs troupes, & s'y déterminerent, sur la connoissance qu'ils avoient du fond de son caractere, quoiqu'il n'eût d'autre caution à leur donner que ses promesses.

Il se met à la tête des troupes Espagnoles, & assiége le Catelet & Guise.

Vers le milieu du mois de Juin, il se mit à la tête de l'armée des Espagnols, qui étoit de dix-sept à dix-huit mille hommes: ils allerent assiéger le Câtelet, petite Place à la source de l'Escaut. Ils emporterent d'abord le fauxbourg; & s'étant logés sur la contrescarpe, ils battirent si vivement la Place, que le troisième jour du siége, les paysans qui s'y étoient réfugiés avec leurs femmes, leurs enfans & leurs meubles, se mutinerent, & forcerent le Gouverneur à se rendre. Sur la fin du siége, l'Archiduc qui étoit à Bruxelles, inquiet de voir les troupes Espagnoles entre les mains d'un Général François dans la France même, vint au Camp, & d'abord, après la prise du Câtelet, mit le siége devant Guise, & ouvrit la tranchée par trois endroits différens. Le mineur fut attaché à la muraille; & les habitans, dans la crainte d'être forcés, abandonnant la ville, se retirerent avec tous

(1) Mém. de Frémont d'Ablancourt, & de Langlade.

leurs

leurs effets dans le Chateau. Les Espagnols y porterent toutes leurs forces, & après avoir fait jouer une mine, crurent pouvoir donner l'assaut; mais les debris des murailles rendirent le lieu, qui étoit escarpé, encore plus inaccessible. Dans cet intervalle, le Marechal du Plessis-Praslin, nommé General de l'armée Françoise par le Roi qui etoit venu à Compiegne, se plaça entre Landrecies & le Camp des assiegeans, pour leur couper les vivres, & leur enleva un convoi très considérable. Les chemins etoient rompus par l'abondance des pluies; & les Espagnols, faute de chevaux, ne pouvant rien faire venir dans leur Camp, la disette y devint si grande, qu'ils furent contraints de lever le siege, & de chercher à subsister du côté de la Capelle. L'Archiduc & le Vicomte assiégerent cette Place vers le commencement d'Août: ils la prirent en dix jours, & passerent la riviere d'Oise. An. 1650.

Turenne vouloit aller droit à Paris; & n'ayant pu y déterminer les Espagnols, il s'approcha de Vervins avec un détachement de deux mille chevaux, pour observer l'armée du Roi qui etoit à Marle. Bientôt, maitre de tout le pays, par la retraite du Maréchal du Plessis-Praslin, qui s'étoit retranché derriere les marais de Notre Dame de Liesse, il s'empara de Rhetel, de Château-Porcien & de Neufchatel. Laissant alors, auprès de cette derniere ville, le Corps de l'armée Espagnole, qui de nouveau refusoit de le suivre, il passa la riviere d'Aine à la tête de trois mille chevaux & de cinq cent Mousquetaires, & marcha vers Paris. Le Marquis

Il entre en France pour délivrer les Princes.

An. 1650. d'Hocquincourt étoit à Fimes, couvert de la riviere de Vesle, avec dix Régimens de Cavalerie & cent Mousquetaires : le Vicomte le battit en passant, fit quatre ou cinq cent prisonniers, & l'obligea de gagner Soissons. Comme il sçavoit que l'armée du Roi s'étoit avancée jusqu'à Reims, il posta un Corps de troupes derriere la Marne, & un autre à la Ferté-Milon, pour se saisir de tous les passages. Il se disposoit à aller le lendemain investir le Château de Vincennes, pour en tirer les Princes ; & il les auroit, sans doute, mis en liberté, si la Cour ne les eût déja fait transférer au Château de Marcoussi, à huit lieuës de Paris, sur la route d'Orleans. Ayant manqué son coup, il rebroussa chemin, repassa l'Aîne & rejoignit l'armée Espagnole.

Négociations pour la paix. Siége & prise de Mouson.

On jetta alors quelques propositions de paix. Dom Gabriel de Toléde alla à Paris, & les troupes demeurerent un mois dans l'inaction à Fimes, où le Marquis de Verderonne fut envoyé par la Cour. Comme les négociations n'eurent aucun effet, l'Archiduc tint Conseil, pour éxaminer quelle ville de la frontiere il devoit assiéger. Les Espagnols avoient dessein d'aller à Rocroi : le Vicomte leur fit préferer Mouson, dont la prise pouvoit servir à la conservation de Stenai qui n'en est qu'à deux lieuës, & étendroit davantage les quartiers d'hiver dont le tems approchoit. Sur la fin de Septembre, Mouson fut investi : la continuation de la pluie & le peu d'artillerie qu'avoient les Espagnols, retarderent la prise de cette Place jusques au milieu de Novembre. L'armée d'Espagne qui avoit été extrémement affoi-

blie & fatiguée par ce long siége, prit ses quartiers d'hiver en Flandre : le Vicomte inutilement voulut la retenir ; & fut obligé de rester avec huit mille hommes sur la frontiere, entre l'Aine & la Meuse, pour veiller à la conservation des Places qu'il avoit prises. AN. 1650.

Les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault se declarent pour les Princes.

Pendant que le Vicomte combattoit ainsi pour la délivrance des Princes, le Duc de Bouillon avoit pour le même sujet pris les armes à Turenne, où il s'étoit retiré d'abord après leur emprisonnement. Dès l'année précédente il s'étoit étroitement lié avec Condé, dont il se flattoit que le credit feroit consommer l'échange de Sedan. Sur la nouvelle des mouvemens du Duc, à Turenne, la Cour fit arrêter à Paris chez lui, la Duchesse sa femme & Charlotte de la Tour sa sœur, qui s'étant sauvées par le soupirail d'une cave, furent reprises & conduites à la Bastille. Leur détention, bien loin de ramener le Duc, ainsi que la Cour l'avoit espere, l'irrita encore davantage, & le porta à se déclarer ouvertement pour le parti des Princes. Le Duc de la Rochefoucault qui avoit laissé la Duchesse de Longueville à Dieppe, étoit allé dans son Gouvernement de Poitou, pour y préparer les esprits à la revolte. Sous le prétexte de l'enterrement de son pere, il avoit assemblé la Noblesse & ses vassaux au nombre de deux mille chevaux & de six cens hommes de pied : mais ayant appris que le Maréchal de la Meilleraie avoit ordre de marcher contre lui, il chercha un azile à Turenne, auprès du Duc de Bouillon ; & là ils concerterent les moyens d'engager les Bourdelois à repren-

An. 1650. dre les armes. Les troubles avoient commencé l'année précédente dans la Guyenne, à l'occasion des procédés du Duc d'Epernon qui en étoit Gouverneur. D'Epernon, fier de sa mere descenduë des derniers Comtes de Foix, & de la recherche que le Cardinal Mazarin faisoit de son fils le Duc de Candale, pour lui faire épouser Anne-Marie Martinozzi niéce du Cardinal, avoit traitté avec une hauteur insupportable la Noblesse & le Parlement, qui souleverent contre lui les Bourdelois, & le chasserent de leur ville. Quoique ces troubles parussent appaisés par le traitté fait à Ruel; il subsistoit encore, à l'égard du Duc d'Epernon, un esprit de défiance dont les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault sçurent profiter, pour engager les Bourdelois à se déclarer en faveur des Princes; & ils y eurent d'autant moins de peine, que, selon tous les Manifestes de la Cour, le plus grand crime du Prince de Condé étoit d'avoir soutenu hautement les intérêts des Bourdelois contre le Duc d'Epernon.

La Princesse de Condé & le Duc d'Enguien arrivent à Turenne & vont de-là a Bourdeaux.

Pour donner plus de crédit & plus d'éclat à cette révolte, & pour animer le zele des Gascons, les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault solliciterent la Princesse de Condé, qui avec son fils le Duc d'Enguien encore enfant, s'étoit réfugiée à Montrond dans le Berri, de quitter sa retraitte & de venir à Turenne, d'où ils la meneroient à Bourdeaux. La Princesse se mit en chemin; & les Ducs ayant été au devant d'elle avec huit escadrons, la conduisirent à Turenne. Elle y resta douze jours, pendant lesquels le Duc de Bouillon, malgré le mauvais état de ses affaires, la traitta

avec magnificence. Ce ſejour, qui étoit neceſſaire pour diſpoſer l'eſprit des Bourdelois, donna le tems au Chevalier de la Valette de ſe rendre, avec un gros detachement de l'armée Royale, ſur le chemin de la Princeſſe, pour l'empêcher de paſſer. Le Duc de Bouillon qui le ſçut raſſembla, au ſon du tocſin, tous les gens de la Vicomté, & forma un corps de près de deux mille cinq cens hommes, dont quatre cens Gentils-hommes faiſoient partie. Il mit la Princeſſe & le Duc d'Enguien au milieu de cette petite armée, & marcha droit à Monfort, où il fut joint encore par quinze cens Cavaliers ou fantaſſins. Le Chevalier de la Valette craignant d'etre coupé, ſe retira au plus vite: mais quelque diligence qu'il pût faire, il fut atteint à Montelard en Perigord, d'où, après avoir lâché le pied ſans combattre, il ſe ſauva à Bergerac, avec perte de tous ſes bagages. La Princeſſe continua ſa route vers Bourdeaux, & elle y fut reçuë avec tous les témoignages d'une joie publique. Quoique le Parlement & les Jurats ne la viſſent point en Corps, il n'y eut preſque point de particulier, qui ne lui donnat des aſſûrances de ſervice.

AN. 165..

Les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault, que les partiſans du Duc d'Epernon vouloient empêcher d'entrer, furent reçûs deux jours après. La Cour informée de ce qui venoit d'arriver, fit marcher vers Bourdeaux le Maréchal de la Meilleraie avec ſon armée; & le Roi laiſſant le Duc d'Orleans à Paris pour y commander, partit lui-même avec la Reine, le Cardinal & toute la Cour. Les Ducs de Bouillon

La Cour arrive près de Bourdeaux.

AN. 1650. & de la Rochefoucault qui avoient ramaſſé en très peu de tems près de trois mille hommes de pied & ſept à huit cens chevaux, s'étoient rendus maîtres de Caſtelnau, à quatre lieuës de Bourdeaux, & ſe ſeroient encore plus étendus, ſans les nouvelles qu'ils eurent de l'approche du Maréchal de la Meilleraie, & de celle du Duc d'Epernon, qui avoit joint ſes troupes à celles du Chevalier de la Valette. Sur ces avis, la Princeſſe dépêcha en Eſpagne les Marquis de Silleri & de Sauvebœuf, avec un plein pouvoir de traitter avec ſa Majeſté Catholique; ainſi qu'avoient fait peu de tems auparavant la Ducheſſe de Longueville & le Vicomte de Turenne, pour la liberté des Princes & la concluſion de la paix entre les deux Couronnes.

Le Duc d'Epernon vient attaquer les quartiers des Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault.

Les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault, après avoir laiſſé garniſon dans Caſtelnau, poſterent le reſte des troupes à Blanquefort, à deux lieuës de Bourdeaux. Ce fut là que le Duc d'Epernon vint attaquer leurs quartiers, où Chambon Maréchal de Camp avoit, en leur abſence, le commandement. Chambon ne pouvant défendre l'entrée de ſon quartier contre l'armée du Duc d'Epernon qui étoit ſupérieure, fit ſa retraitte en bon ordre, à la faveur des marais & des canaux dont il étoit environné. Alors les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault, entraînés par l'impétuoſité de la multitude, accoururent avec un grand nombre de bourgeois, & ayant joint leurs troupes, retournerent pour combattre le Duc d'Epernon; mais arrêtés par les mêmes canaux, ils ne purent en venir aux mains: tout ſe

passa en escarmouches, où la plus grande perte fut du côté du Duc. Pendant que les troupes Royales serroient Bourdeaux toujours de plus près, le Roi arriva à Libourne, fit attaquer le Château de Vaire sur la Dordogne, & en fit pendre le Gouverneur qui s'etoit rendu à discretion. Pour rassurer les Bourdelois intimides & chancelans, on pendit par represailles le Baron de Canole (1), pris dans le Fort S. George, dont il étoit Commandant. Cette action hardie des rebelles étonna la Cour, irrita la Reine & ranima les Bourdelois, qui se disposerent à soutenir le siége. Dans cette vûë, ils se haterent de faire un Fort de quatre petits bastions, vis-à-vis de Bourdeaux, de l'autre côté de la riviere, & travaillerent avec soin à fortifier la ville de tous les autres côtés. Il étoit des régles de la guerre, de brûler & de raser les maisons du fauxbourg S. Surin, ouvert de toutes parts & de difficile garde; mais les bourgeois de qui l'on dépendoit s'y opposerent: il fallut entreprendre de garder le fauxbourg; & pour couvrir la porte de Digeaux qui étoit la plus voisine, on fut obligé, au défaut de toute autre fortification, de se servir d'une petite hauteur formée de décombres & d'immondices, laquelle en forme de demi-lune (2) sans parapet & sans fosse, se trouva neanmoins la plus grande défense de la Place. An. 1650.

Le Cardinal Mazarin laissant le Roi à Bourg, vint à l'ar- Détail du

(1) Ainsi appellé dans Labard, Histor. l. 8. Et *Canot* dans les Mem. de Lenet, tome II. pag. 93.

(2) Lenet Mem. tome II. pag. 287. appelle cette demi-lune *un amas de* [illegible] *& d'immondices*

AN. 1650. Siége de Bourdeaux.

mée, & l'on résolut d'attaquer le fauxbourg S. Surin, dans l'espérance de se loger, dès le premier jour, à la porte de Digeaux, dont on croyoit la demi-lune facile à emporter. Le Maréchal de la Meilleraie donna ordre à Palluau de couper entre le fauxbourg & la ville, pour marcher droit à la demi-lune, tandis que lui-même tomberoit sur les barricades & sur les maisons du fauxbourg: mais ayant donné, avant que Palluau fût arrivé, il trouva plus de résistance qu'il n'en attendoit. Les Mousquetaires postés dans les haies & dans les vignes qui couvroient le fauxbourg, arrêterent d'abord les troupes du Roi, qui perdirent beaucoup de Soldats & plusieurs Officiers. Le Duc de Bouillon étoit dans le cimetiere de l'Eglise de S. Surin, avec ce qu'il avoit pu faire sortir de bourgeois, pour rafraîchir les postes; & le Duc de la Rochefoucault étoit à la barricade, où se faisoit la principale attaque. L'action fut très vive; il y eut cent ou six vingt hommes tués du côté des bourgeois, & sept ou huit cens du côté du Roi. Ses troupes cependant forcerent la barricade, prirent le fauxbourg, & ne purent passer outre. Le Maréchal crut devoir ouvrir la tranchée, pour emporter la demi-lune: comme elle n'avoit point de fossés, les bourgeois ne voulurent point y faire la garde, & se contenterent de tirer de derriere les murailles voisines. Les assiégeans attaquerent trois fois cette demi-lune avec leurs meilleures troupes, & autant de fois les Bourdelois firent des sorties, à chacune desquelles ils nettoyerent la tranchée & brûlerent les logemens. Le siége, au treizième jour, n'étoit pas plus avancé

avancé que le premier. Il est singulier qu'un tas d'ordures tint lieu de fortifications contre onze mille hommes de troupes réglées ; rien ne fait mieux voir ce que peut l'habilete des Generaux dans les occasions où toutes les ressources paroissent manquer : le Duc de Bouillon par cette defense, aussi-bien que par d'autres actions connuës, donna des preuves de sa haute capacite dans l'art militaire. Comme les Bourdelois avoient trop peu d'Infanterie pour relever les Gardes des postes attaqués, & que ceux même qui n'etoient pas blessés étoient hors de combat par la fatigue, Bouillon & la Rochefoucault les firent rafraichir par la Cavalerie qui mit pied à terre ; & demeurerent eux-mêmes dans Bourdeaux, afin que leur présence y retint plus de monde. Enfin le Maréchal de la Meilleraie poussa la tranchee par les allees qui vont des Chartreux à l'Archevêche, & fit dresser une batterie de six piéces de canon qui ruinoit les murailles de la ville.

Pardon & paix accordée aux Bourdelois.

Dans ces entrefaites, le Parlement de Paris envoya deux Officiers de la Grand-Chambre, pour presser la Reine d'accorder la paix a ses sujets de Guyenne. Ayant salue la Reine a Bourg, sans perdre de tems, ils allerent à Bourdeaux, representerent vivement au Parlement & au peuple le danger où ils etoient, s'offrirent d'etre caution de tout ce que la Reine promettroit, & déterminerent enfin les Bourdelois à demander la paix. Les Deputés de la ville suivirent les deux Conseillers qui retournerent à Bourg ; & aprés une tréve de six jours, on conclut, le vingt-neuf de

An. 1650. Septembre, un traitté par lequel il fut dit, Que le Roi pardonneroit à ses sujets de Bourdeaux; que la Princesse de Condé & le Duc d'Enguien se retireroient à Montrond; que les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault donneroient parole de ne plus porter les armes contre le Roi; & que Sa Majesté entreroit dans Bourdeaux avec sa garde ordinaire, & renverroit ses troupes. Aussi-tôt la Princesse de Condé & le Prince son fils, les Ducs de Bouillon & de la
3. Octobre. Rochefoucault sortirent de Bourdeaux, furent à Bourg saluer leurs Majestés: ils se mirent à genoux en les abordant, & leur demanderent pardon: la Reine les reçut avec bonté, & le Cardinal Mazarin leur donna à dîner. Les conférences qu'ils eurent avec lui, pour le persuader d'élargir les Princes & de se joindre à eux, donnerent de la jalousie aux Frondeurs, & furent ensuite cause de la délivrance des Princes & de l'éxil du Cardinal. Leurs Majestés monterent sur une Galere que les Bourdelois leur avoient envoyée, & firent leur entrée dans Bourdeaux, au bruit du canon & au milieu des acclamations publiques. Elles y séjournerent dix jours, pendant lesquels on rétablit le premier Président & les Officiers, qui n'ayant pas voulu adhérer à la rebellion des autres, étoient sortis de la ville. Le quinze, la Cour partit pour retourner à Fontaine-bleau, où elle arriva vers la fin du mois. Le Ministre enflé de l'heureuse conclusion de la guerre de Guyenne, ne ménagea plus les Frondeurs, & fit transferer les trois Princes du Château de Marcoussi au Havre, d'où il pensoit qu'il seroit plus difficile à ses ennemis de les enlever.

Le Cardinal de retour à Paris, apprit qu'on l'accusoit d'avoir ruiné les meilleures troupes du Royaume devant Bourdeaux, pendant que les Espagnols s'étoient fort avancés dans la Champagne. Pour appaiser ces murmures, il conçut le dessein de reprendre Rhetel; & ayant joint aux troupes qui revenoient de Guyenne, celles que l'on tira des garnisons des Places frontieres de Picardie & de Champagne, il forma une armée de quinze à seize mille hommes, dont il donna le commandement au Marechal du Plessis-Praslin, pour aller assiéger Rhétel.

AN. 1650.

Les troupes du Roi marchent pour aller à Rhétel.

25. Novembre.

Le Vicomte de Turenne avoit pris cette ville au mois d'Août précedent & en avoit fait Gouverneur *Degli Ponti*, l'homme de son tems le plus renommé pour la defense des Places: il y avoit laissé une garnison de dix-sept à dix-huit cens hommes, & y avoit fait porter une grande abondance de vivres & de munitions. Le Maréchal du Plessis partit de Chalons avec son armée, & arriva le neuvième de Décembre à la vûë de Rhetel, qu'il fit investir le même jour. Il prit ses quartiers en-deçà & au-delà de la riviere d'Aine; &, parceque la saison ne permettoit pas de camper, & que les ennemis étoient assez éloignés de la Place, on ne pensa pas à faire des lignes de circonvallation. (1) Il ouvrit promptement la tranchée vers les Capucins, en coulant au-dessous de la Citadelle, pour l'attaquer en même tems que la ville. On proposa de faire une seconde attaque par le fauxbourg des Minimes, en gagnant le bout du pont par l'autre côté

Détail du siége de Rhetel.

[illegible]. Décembre.

(1) Mém. du Plessis-Praslin pag. 200.

AN. 1650.

de la riviere, & de s'attacher à la porte qui étoit aſſez mal flanquée. Le Maréchal du Pleſſis balança quelque tems, croyant avec raiſon qu'une ſi forte garniſon ne ſe laiſſeroit pas approcher, par un endroit ſi peu acceſſible, & où l'on ne pouvoit parvenir qu'en traverſant la riviere d'Aîne, aſſez rapide ordinairement, & en ce tems là fort enflée par les pluies : mais le Cardinal Mazarin arriva dans le Camp, & détermina le Maréchal qui donna auſſi-tôt les ordres pour l'attaque du fauxbourg. En trois jours on en chaſſa les aſſiégés, on paſſa un bras de la riviere, & l'on fit une bréche aux tours qui flanquoient la porte de la ville. Comme le pont étoit rompu, on jetta des madriers ſur les poutres qui reſtoient, les ſoldats paſſerent, monterent à la bréche & s'y logerent, nonobſtant la réſiſtance des aſſiégés. Degli Ponti, ſoit qu'il eût perdu courage, ſoit qu'il eût été gagné par le Cardinal, qui ne vint peut-être au ſiége, que parcequ'il étoit ſûr du ſuccès, demanda à capituler, & livra lâchement la Place, le quatrième jour du ſiége, après avoir mandé la veille au Vicomte, qu'il pourroit défendre la ville encore quatre jours.

Le Vicomte arrive trop tard au ſecours de Rhetel.

Turenne, qui jugeoit que la perte de Rhétel entraîneroit celle de toutes les conquêtes qu'il avoit faites dans la Champagne, avoit réſolu de la ſecourir à quelque prix que ce fût : mais il ne vouloit y arriver qu'après qu'elle ſeroit inveſtie, pour trouver les tranchées ouvertes, le canon en batterie, & l'armée Royale ſéparée dans ſes quartiers autour de la ville ; n'ayant pu prévoir que Degli Ponti avec une

ſi forte garniſon & ſi bien pourvuë, feroit une ſi foible réſiſtance. Il quitta les environs de Montfaucon entre la Meuſe & l'Aine, & après quatre jours de marche, arriva une heure avant le coucher du ſoleil, à une lieuë de Rhetel, où quelques priſonniers que l'on fit lui apprirent que la garniſon Eſpagnole venoit de capituler, & que le Marechal du Pleſſis ayant levé ſes quartiers, ſur l'avis de l'approche du Vicomte, les avoit remis en un ſeul corps au-delà de la riviere. Turenne demeure toute la nuit avec ſon armée en bataille, & le lendemain n'ayant point d'autre parti à prendre que celui de la retraite, il retourne promptement ſur ſes pas, fait quatre grandes lieuës ſans s'arrêter, gagne la vallée du Bourg, y fait repoſer ſes troupes, & laiſſe derriere lui quelques Cravattes pour obſerver s'il ſeroit pourſuivi. Le Maréchal du Pleſſis de ſon côté, voulant forcer le Vicomte à combattre ou à repaſſer la Meuſe, fait prendre de l'avoine à chaque cavalier, & marche la nuit du quatorze au quinze vers Genneville, où il arrive à la pointe du jour, & y reçoit avis que le Vicomte n'étoit qu'à trois lieuës de lui : il part ſur le champ, il approche vers les neuf heures du matin de l'armée des Eſpagnols. Le Vicomte averti par ſes Cravattes, ſort auſſi-tôt de la vallée, gagne une hauteur qui eſt à gauche, quand on vient de Rhetel, & fait encore deux lieuës, pendant que l'armée du Roi marchoit ſur une hauteur à droite, de l'autre côté du vallon. (1) Le brouillard épais qui les avoit empêché de ſe voir, ſe diſſipa, & les

AN. 1650.

15. Decembre.

(1) Voyez les Mem. MSS. de l'Abbé Raguenet.

An. 1650. deux armées ſe découvrirent en méme tems. Le Vicomte perſiſtant dans le deſſein de ſe retirer, & le Maréchal dans celui de combattre, continuerent chacun leur route: desorte que les deux armées marcherent plus d'une lieuë ſur deux collines paralleles, ſe côtoyant à la demi portée du canon. Du Pleſſis-Praſlin cherchoit quelque endroit propre pour engager Turenne au combat, & s'étoit déja repenti d'avoir laiſſé échapper pluſieurs occaſions, qu'il n'avoit négligées que dans l'eſpérance d'en trouver une plus favorable. Voyant enfin qu'il étoit midi, & qu'il n'y avoit plus guére que trois heures de ſoleil, il réſolut de deſcendre dans le vallon & d'attaquer les Eſpagnols, de peur de ne plus les retrouver le lendemain. Il fit donc faire alte à ſon armée, entre le bourg S. Etienne & celui de Sommepi, dans la plaine nommée le Blanc-champ, & commanda qu'on la mît en ordre de bataille pendant qu'il iroit reconnoître le fond du vallon.

Les deux armées ſe rangent en ordre de bataille.

A ce mouvement, le Vicomte connut qu'il ne pourroit ſe diſpenſer d'en venir aux mains, quoique la partie ne fût pas égale. Il avoit un grand avantage en demeurant ſur la hauteur: mais il en avoit un autre à aller attaquer le Maréchal, avant que toute l'Infanterie qui n'étoit pas encore arrivée, eût joint l'armée Royale. Il balança quelque tems ces deux partis & ſe détermina enfin au dernier. Il deſcend auſſi-tôt dans le vallon & s'avance dans la plaine du Blanc-champ, avec ſa petite armée compoſée d'Allemands, de Lorrains & de François, qui ne faiſoient en tout que deux mille cinq cens hommes d'Infanterie, & cinq mille

Plan de la dispofition des deu

À LA BATAILL

Gagnée par

Le 10. du Mo

Corps

La Fauge Lieutenant General. Les Marquis de Duras, de Beauveau

le Vicomte de

ARMÉE

PLAINE DU

ARMÉE DI

le Marechal du Pl

le Marquis d'Hocquincour Lieutenant General.

le Gener

Corps

Dessiné et gravé par le S.r Coquart.

..rmees de France & d'Espagne,
..IRES DE RHETEL
..armée du Roy
..Decembre 1650.

..Reserve.

..outteville et de Montausier. Le Comte de Luneville L.t General
..one General.

..E S P A G N E.

..L A N C C H A M P

F R A N C E.

..taslin General.

..Rosen. le Marquis de Villequier Lieutenant General.

Reserve.

cinq cens chevaux. Ils furent bientôt rangés sur deux lignes : il mit les Allemands à l'aile droite commandée par la Fauge ; les Lorrains sous le Comte de Ligneville à l'aile gauche ; les Marquis de Beauvau, de Boutteville, de Duras & de Montausier avec les Escadrons François à la premiere ligne du Corps de bataille, & l'Infanterie au centre.

Le Maréchal du Plessis avoit rangé de même son armée sur deux lignes : il avoit donné le commandement de son aile droite au Marquis de Villequier, & celui de la gauche au Marquis d'Hocquincourt ; tous deux Lieutenans Généraux : pour lui, il se plaça au centre avec les vieux Régimens Allemans, conduits par le Général Rosen, qui avoient servi sous le Maréchal de Turenne pendant les guerres d'Allemagne.

Bataille de Rhetel.

Le Vicomte se mit à la tête de son aile gauche, & marcha contre l'aile droite du Maréchal du Plessis. Les escadrons Lorrains s'étant promptement doublés ne donnerent le tems à la Cavalerie du Roi de leur opposer que trois escadrons. Dans cette disposition, on s'approcha de si près, que les têtes des chevaux des deux armées se touchoient : le Vicomte fit de tels efforts pour enfoncer l'aile droite du Maréchal, que les escadrons Lorrains ne furent guére moins rompus que ceux de l'armée du Roi, & que plusieurs de part & d'autre se trouverent mêlés ; mais en même tems, les Marquis de Beauvau, de Boutteville, de Duras & de Montausier rompirent entiérement ceux qui leur étoient opposés, & pénetrerent jusqu'au canon. Le succès n'avoit

An. 1650. pas été si heureux à l'aile droite : la Fauge qui la commandoit, eut bien quelque avantage à la premiere charge; mais à la seconde, il fut fait prisonnier, & les Allemans prirent la fuite. Le Marquis d'Hocquincourt qui commandoit la gauche de l'armée Royale, détacha Rosen avec quelques escadrons pour les poursuivre, mena le reste de son aile victorieuse au secours du Maréchal du Plessis, & chargea le Vicomte. On combattit de part & d'autre avec acharnement : les escadrons des deux partis furent plusieurs fois enfoncés, ralliés de nouveau & ramenés à la charge : le combat fut long, sanglant & opiniâtre : le canon chargé à cartouches, que le Vicomte avoit mis à la tête de ses bataillons, fit un ravage effroyable dans l'armée du Roi : enfin le Maréchal du Plessis ayant rallié une troisième fois ses escadrons & joint sa seconde ligne à la premiere, tomba d'abord avec l'élite de ses deux ailes sur Turenne, & étendant ensuite sa droite & sa gauche, l'enveloppa de telle façon que ses bataillons rompus & dispersés furent mis en fuite. Tous l'abandonnerent, hors le seul Régiment de Turenne qui fut taillé en piéces; & il se trouva avec le seul la Berge Lieutenant de ses Gardes au milieu des escadrons Royaux (1). Il fut reconnu par huit cavaliers Allemans qui voulurent se saisir de lui : mais la Berge & lui en ayant mis quelques uns hors de combat, ils se débarasserent des autres; & par un bonheur extraordinaire, se tirerent du milieu des François, la Berge disant toujours qu'ils étoient

(1) Mémoires MSS. du Vicomte de Turenne.

de

An. 1650.

de l'armée Royale, & qu'ils avoient été attaqués mal à propos par des Allemans qui les méconnoissoient. Le Vicomte ne pouvoit pas aller loin sur un cheval blessé de cinq coups: il rencontra Lavaux Officier du Régiment de Beauvau, qui lui donna le sien, dont il ne se servit que pour se mettre en sûreté. Il n'y avoit plus aucun moyen de rétablir le combat: la Cavalerie Lorraine & Allemande, aussi-bien que l'Infanterie, avoit lâché le pied, & l'artillerie étoit prise avec Dom Estevan de Gamarre qui la commandoit.

Retraite du Vicomte après la bataille perdue.

Cette deroute entiere ne laissa d'autre parti à prendre au Vicomte, que celui de la retraitte. Le plus court chemin étoit vers la riviere d'Aîne: mais les troupes du Roi qui poursuivoient les fuyards lui coupoient le passage, & il fut obligé de prendre par les plaines de Champagne. Comme la nuit approchoit & que les troupes Royales étoient extrémement fatiguées, il arriva sans aucun obstacle à Bar-le-Duc avec cent cinquante chevaux: le Marquis de Duras l'y vint joindre avec cent autres, & le Vicomte lui ayant ordonné de mener les uns & les autres dans le Luxembourg, partit après un séjour de six heures, & accompagné de douze ou quinze cavaliers, alla droit à Montmédi, où il trouva le reste de sa Cavalerie qui s'étoit sauvée. Il perdit la moitié de son armée, douze cens hommes resterent sur la place, & trois mille furent faits prisonniers. Long-tems après ayant été interrogé par un jeune homme indiscret, comment il avoit perdu les batailles de Mariendal & de Rhétel; il répondit simplement, *par ma propre faute*. Des Officiers prétendoient

AN. 1650. qu'il n'avoit jamais mieux agi que dans ces deux combats. » Si » je voulois, répondit-il, me faire justice un peu sévérement, » je dirois que l'affaire de Mariendal est arrivée pour m'être » laissé aller mal à propos à l'importunité des Allemans qui » demandoient des quartiers; & que celle de Rhétel est venuë pour m'être trop fié à la Lettre du Gouverneur qui » promettoit de tenir quatre jours, la veille même qu'il se » rendit. Je fus dans ces occasions trop facile & trop crédule: » mais quand un homme n'a point fait de fautes à la guerre, » il ne l'a pas faite long-tems. (1)

Désintéressement du Vicomte.

Le Vicomte choisit Montmédi pour sa retraite préférablement à Stenai, dont il étoit le maître, pour ôter tout soupçon, que découragé par la perte de la bataille, il songeât à abandonner les Espagnols. L'Archiduc Léopold fut si satisfait de sa conduite, qu'il lui accorda le pouvoir de nommer à tous les emplois qui vacquoient par la mort des Officiers tués dans le combat, & de donner aux troupes qui restoient, les quartiers qu'il voudroit dans les terres du Roi d'Espagne. Il lui envoya même peu de tems après cent mille écus, sur la somme promise par le traitté: mais Turenne qui sçavoit que l'on travailloit éfficacement à la liberté des Princes, renvoya les cent mille écus, & ne crut pas devoir prendre l'argent des Espagnols, dans un tems où il espéroit que son engagement avec eux alloit finir.

On traitte de la délivrance des

En effet tout se préparoit pour l'élargissement des Princes. La conversation des Ducs de Bouillon & de la Rochefou-

(1) Voyez l'éloge de S. Evremont dans les Preuves.

cault avec le Cardinal Mazarin à Bourg, (1) avoit déja fait soupçonner aux Frondeurs, que le Ministre, sans leur entremise, alloit se racommoder avec les Princes : le Duc d'Orleans informé de cette conversation par la Princesse de Montpensier sa fille, qui avoit suivi la Reine en Guyenne, en fut allarmé. Le Coadjuteur premier moteur de l'emprisonnement des Princes, voulut alors être le principal instrument de leur liberté. Son unique objet avoit toujours été de brouiller le Prince de Condé & le Cardinal, pour perdre ce dernier & s'emparer lui-même de l'administration des affaires : les circonstances ne pouvoient être plus favorables. Toute la turbulence du Coadjuteur aussi-tôt se réveille : il renouvelle les caballes, souléve les ennemis du Cardinal, ranime les amis des Princes, & met en mouvement les femmes intriguantes de la Cour. La Palatine traitte pour les Princes avec les Frondeurs ; on promet à la Duchesse de Montbazon cent mille écus ; on fait esperer à la Duchesse de Chevreuse de marier sa fille au Prince de Conti ; le Prélat enfin parvient à gagner le Duc d'Orleans, le Parlement & le peuple, & leur fait demander d'une commune voix la perte du Ministre, conjointement avec la liberté des Princes.

AN. 1650. Princes, & de l'exil du Cardinal.

Gaston ayant refusé d'aller chez le Roi, à moins que le Cardinal ne fût exilé, la Reine hésita long-tems avant que de pouvoir se résoudre : mais elle fut contrainte de laisser partir le Ministre ; lui promettant néanmoins de ne jamais

AN. 1651. Les Princes sont élargis, & le Cardinal sort de la France.

(1) Voyez ci-devant page 218.

AN. 1651. consentir à l'élargissement des Princes, sans sa participation. Mazarin sortit de Paris vers le commencement de Fevrier, & alla à S. Germain en Laye : dès le lendemain, le Duc d'Orleans fit rendre au Parlement un Arrêt qui bannit du Royaume le Cardinal, le déclara *perturbateur du repos public* & ordonna de lui *courre sus*. Pendant que le Ministre rôdoit sur les frontieres de la Normandie, on répandit le bruit que la Cour, pour l'aller joindre, vouloit quitter Paris une seconde fois. Dans ce moment, les bourgeois prirent les armes & firent la garde aux portes, pour empécher l'éxécution de ce prétendu projet. La Reine se trouvant comme prisonniere dans le Palais Royal, fut obligée de consentir à la délivrance des Princes, sans consulter le Cardinal : leurs amis négocierent les conditions, & le Maréchal de Gramont devoit en être le porteur. Mazarin également surpris & blessé de cette démarche de la Reine, qu'il ne lui pardonna jamais, se détermina cependant, dès qu'il l'eût apprise, à agir de maniere qu'il pût s'en attribuer tout l'honneur. Il partit promptement pour le Havre, y arriva avant le Maréchal de Gramont, le tréze Février, alla voir les Princes, leur annonça qu'ils étoient libres, & leur demanda leur amitié; ajoûtant avec fierté (1) qu'ils étoient maîtres de la lui accorder, ou de la lui refuser. Après avoir dîné ensemble ils se séparerent : les Princes prirent la route de Paris, & le Ministre se retira d'abord à Liége, ensuite
23. Février. à Brule près de Cologne. Le lendemain, les Princes arri-

(1) Mém. de la Rochefoucault, *Prison des Princes.*

verent à Paris, où l'on fit des feux de joie pour leur delivrance, comme on en avoit fait l'année precedente pour leur emprisonnement. Le Duc d'Orleans alla audevant d'eux, avec le Duc de Beaufort & le Coadjuteur : il y eut de part & d'autre de grands embrassemens avec protestations d'amitié ; mais tout se termina aux démonstrations.

On travaille à la paix entre les deux Couronnes.

Le Vicomte de Turenne ayant appris cette nouvelle à la Roche en Ardennes, où il étoit, alla à Stenai d'où il écrivit à l'Archiduc, qu'il ne mettroit point les armes bas, que la France n'eût offert à l'Espagne des articles de paix justes & raisonnables. En même tems, il pria le Prince de Condé de faire ensorte que la Cour envoyat incessamment une personne de considération à Stenai, pour y travailler à la paix ; sans quoi il ne pouvoit se dégager honnêtement d'avec les Espagnols. Le Prince lui marqua dans sa réponse la reconnoissance la plus vive, & lui jura une amitié éternelle : en effet il ne négligea rien pour porter la Reine à achever l'échange de Sedan, & à accorder à la Maison de Bouillon tout ce qu'on lui avoit tant de fois promis. Le Prince engagea ensuite la Reine à dépecher à Stenai Croissi Conseiller du Parlement, pour négocier la paix avec l'Espagne : Croissi en arrivant rendit au Vicomte cette Lettre du Roi.

» Mon Cousin, vous avez été averti comme ensuite de
» la liberté que j'ai accordée à mes Cousins les Princes de
» Condé, de Conti & Duc de Longueville, j'ai résolu de
» faire expédier une Declaration portant amnistie & par-
» don à tous ceux qui ont pris les armes à leur occasion

AN. 1651. » contre mon ſervice, dans laquelle vous étes compris & » tous ceux qui vous ont ſuivi: mais parceque peut-être » vous pouriez faire difficulté, avant la vérification d'icelle, » de retourner en France, s'il ne vous apparoiſſoit de mon » intention; je vous écris celle-ci de l'avis de la Reine Ré- » gente Madame ma mere, pour vous dire que j'excuſe » tout ce que vous avez fait, & le veux oublier, pourvû » que vous quittiez promptement le parti que vous avez » embraſſé, & renonciez à tous les traittés que vous avez » faits avec mes ennemis; & ne doutant pas que vous ne » ſoyez en cette diſpoſition, je vous donne cette aſſurance » que vous pouvez librement vous acheminer en ma Cour, » où je ſouhaitte de vous voir, & de vous témoigner que » je n'aurai aucun reſſentiment de tout ce que vous avez » entrepris contre mon ſervice; puiſque je tiens pour très » aſſuré que vous le reprendrez avec plus de zéle & de fi- » délité que jamais, ainſi que vous étes obligé. Cette Lettre » ſera en ſûreté de votre retour, nonobſtant que lad. Dé- » claration ne ſoit pas encore vérifiée; & vous pouvez don- » ner parole à tous ceux qui vous ont ſuivi, qu'en quittant » préſentement le parti ennemi pour reprendre le mien, » ils ſeront affranchis de toutes craintes & pourſuites de la » faute qui leur pourroit être imputée, l'ayant pardonnée » & miſe en oubli; en m'aſſurant que vous aurez autant » d'impatience de venir me proteſter en perſonne de votre » obéiſſance, que j'ai maintenant de bonne volonté pour » ce qui regarde votre perſonne & les intérêts de votre

» Maiſon. Je prie Dieu qu'il vous ait, mon Couſin, en ſa » ſainte & digne garde. An. 1651.

Signé, LOUIS.

Ecrit à Paris le 6. Mars 1651.

Cette Lettre fut ſuivie de marques réelles de la bienveillance de la Cour : le Contrat d'échange fut enfin ſigné le vingtiéme de Mars & ratifié au mois d'Avril, après huit ans d'examen, de recherches & de délais. Par ce Contrat, le Roi declare que ſuivant la réſolution de Louis XIII. ayant jugé la poſſeſſion de Sedan d'une grande conſequence au bien de l'Etat ; pour s'aſſurer de cette Place, il avoit cédé les Duchés-Pairies d'Albret & de Château-Thierri, les Comtés d'Auvergne & d'Evreux, la Baronnie de la Tour & pluſieurs autres Terres & Seigneuries, avec toutes leurs appartenances, dépendances & annexes, au Duc de Bouillon & à ſes ſucceſſeurs males & femelles à perpetuité, pour en joüir comme de leur vrai patrimoine en pleine proprieté incommutable & irrévocable, à titre de pur, abſolu & perpetuel échange ; ſans que leſdites Terres ſoient ſujettes à aucun rachat, ou rembourſement, revente ou reünion au Domaine de Sa Majeſté, pour quelque cauſe ou occaſion que ce ſoit. Le Roi voulut bien comprendre dans l'échange la Baronie de la Tour & le Comté d'Auvergne, qui furent demandés comme ayant été des anciens Fiefs de la Maiſon de la Tour, échus à la Reine Catherine de Medicis, heritiere de la branche aînée de cette Maiſon.

AN. 1651.

Les négociations de paix avec l'Espagne rompues, & retour du Vicomte à la Cour.

Peu de tems après l'arrivée de Croissi à Stenai, Friquet y fut envoyé de la part de l'Archiduc. Le Vicomte de Turenne pressa si vivement la négociation, que la France offrit d'abandonner la Catalogne, de ne plus se mêler des affaires du Roi de Portugal, & d'envoyer sur la frontiere le Duc d'Orleans avec un plein pouvoir de conclurre la paix, si les Espagnols y vouloient aussi envoyer l'Archiduc avec le même pouvoir. Le Roi d'Espagne mal conseillé refusa d'écouter ces propositions : le Vicomte l'ayant en vain sollicité pendant deux mois, se crut suffisamment dégagé de sa parole, & résolut de retourner à la Cour de France. Après avoir remercié les Espagnols de l'assistance qu'ils lui avoient donnée, & de leurs procédés à son égard, il partit pour Paris : mais apprenant en chemin que les Princes & plusieurs grands Seigneurs vouloient venir au devant de lui, il prit si bien ses mesures, pour éviter l'air d'ostentation, qu'il arriva

1. Mai.

un jour plutôt qu'on ne l'attendoit ; persuadé que c'étoit insulter à la foiblesse de la Cour, que d'entrer d'une maniere si brillante dans la Capitale du Royaume, au retour d'une guerre où il venoit de porter les armes contre le Roi. Le Prince de Condé, dès qu'il le sçut arrivé, alla le voir & le mena au Louvre : il lui proposa d'entrer dans ses vûës, l'excita à former les plus grands projets pour lui-même & pour sa Maison, & protesta (1) qu'il s'emploïeroit avec chaleur pour les faire réüssir. Le Vicomte de Turenne répondit à toutes ces avances avec candeur & politesse, & lui fit entendre que, pleinement satisfait par la délivrance des Princes

(1) Voyez les Preuves N°. VII.

Princes & par l'exil de Mazarin, il n'avoit plus rien à désirer. AN. 1651.
Effectivement, il ne voulut tirer aucun avantage du nouveau crédit du Prince à la Cour, & se contenta de lui demander que les troupes qui venoient de travailler avec tant d'ardeur pour sa liberté, eussent de bons quartiers d'hiver.

Les nuages qui avoient obscurci pendant un an la gloire du Vicomte de Turenne sont dissipés pour toujours: elle va reprendre tout son éclat; il ne sera plus désormais que le défenseur de la Patrie, & l'appui le plus assûré du Trône.

Motifs qui engagent le Prince de Condé à rompre avec la Cour.

La Reine désiroit le retour du Cardinal Mazarin, malgré leurs mécontentemens mutuels: accoutumée à son esprit doux & insinuant, convaincuë de toute sa capacité par l'expérience qu'elle en avoit faite, elle n'étoit occupée que des moyens de le faire rappeller. Elle entra avec le Prince de Condé dans un traitté secret à l'insçu des Frondeurs, lui accorda le Gouvernement de Guyenne, & donna en échange celui de Bourgogne au Duc d'Epernon: Condé, de son côté, pour satisfaire la Reine, qui craignoit que le mariage du Prince de Conti avec la jeune Chevreuse n'augmentat le crédit de la Fronde, rompit le projet de cet engagement, avec toute la hauteur & toute la vivacité de son naturel impetueux. Le Coadjuteur dont tous les ressentimens se rallumerent, osa l'accuser en face d'avoir manqué de parole: il eut même l'audace de vouloir figurer en public avec un Prince du Sang, de se faire suivre comme lui dans

(1) Mém. de Mad. de Nemours pag. 153.

AN. 1651. la Salle du Palais par des gens armés, & d'insulter le grand Condé en plein Parlement. La Reine, qui les haïssoit tous deux, espéra de leur division leur perte mutuelle : en attendant, elle essayoit toujours par des voies différentes de les ramener l'un & l'autre en faveur du Cardinal, dont le rappel faisoit son principal objet. Voyant enfin qu'elle ne pouvoit y déterminer le Prince, elle se déclara ouvertement pour le Coadjuteur : celui-ci porta son insolence jusqu'à conseiller à la Reine de faire arrêter Condé une seconde fois. Ce conseil ayant transpiré, le Prince en prit l'allarme, se retira à S. Maur, & forma des projets de vengeance, qui devinrent funestes à la Patrie. Ce ne furent sans doute, ni le refus des Charges qu'il demandoit pour lui & pour ses amis, ni la crainte qu'il avoit de perdre sa liberté, qui fomenterent en lui l'esprit de mécontentement & de révolte : ce Prince âgé seulement de trente ans, se croyoit aussi capable de conduire l'Etat par la supériorité de son esprit, qu'il étoit par sa valeur, propre à le défendre : il ne faut pas attribuer au grand Condé d'autre ambition, que celle d'avoir aspiré à devenir le seul Conseil du Roi & l'unique soutien de la Couronne. Maltraité d'abord par le Cardinal, ensuite insulté par le Coadjuteur, il céda à son indignation, & résolut de se rendre maître par la force, de la Cour & de la personne du Roi, pour être l'arbitre de la paix & de la guerre.

Le Duc de Bouillon & le Vicomte

Pendant qu'il étoit à S. Maur, tous ses amis l'allerent voir : le Vicomte de Turenne fut de ce nombre. S'il refusa

d'entrer dans les projets de Condé, la pretendue ingratitude du Prince y eut aussi peu de part, que les autres sujets de plaintes personnelles que l'on a supposés faussement: la triste expérience des horreurs des guerres civiles, & plus encore les reflexions par lesquelles il venoit de se convaincre, que rien ne pouvoit autoriser un sujet à porter les armes contre son Roi, furent les vraies raisons qui retinrent le Vicomte dans le parti de la Cour. Le Prince retourna bientôt à Paris: il continuoit d'entretenir des liaisons avec les Espagnols, qu'il gardoit toujours dans la ville de Stenai, sous pretexte de degager d'avec eux la Duchesse de Longueville: il avoit envoyé le Marquis de Silleri à Bruxelles, pour renouveller les traités avec Fuensaldagne, & pour exiger la promesse d'un puissant secours, s'il faisoit renaître les discordes civiles.

An. 1651. [illegible]

Le Roi étant allé au Parlement se faire déclarer majeur, le Prince, au lieu de l'y accompagner, passa en Normandie, où il tenta vainement de séduire le Duc de Longueville. Animé par la Duchesse sa sœur, qui pensoit bien differemment de son mari, il prit la route de Guyenne, à dessein de s'y faire de nouveaux Partisans. Dans le même tems, la Princesse de Condé, le Duc d'Enguien, le Prince de Conti à qui la Cour avoit refusé le Gouvernement de Provence, la Duchesse de Longueville & le Duc de la Rochefoucault se retirerent à Montrond, pour soulever le Berri. D'un autre côté le Comte de Tavannes, Chef des troupes (1) du

Le Prince de Condé [illegible] les guerres civiles.

(1) Le Prince de Condé avoit un Corps de troupes qui portoit son nom.

Gg ij

AN. 1651. Prince, se sépara du Maréchal d'Aumont Géneral de l'armée du Roi en Flandre, & joignit près de Stenai Dom Estevan de Gamarre. Dès que la Reine sçut le départ de Condé, elle crut ne pouvoir rompre ses entreprises qu'en le suivant de près : on laissa le Duc d'Orleans à Paris pour y commander ; & la Cour partit vers la fin de Septembre. Pendant son séjour à Bourges, où elle resta trois semaines, on partagea les troupes Royales en deux Corps, dont le plus considérable fut donné au Comte d'Harcourt pour aller s'opposer au Prince de Condé en Guyenne, & l'autre à Palluau pour bloquer Montrond : mais, avant qu'il pût investir la place, les Princes en sortirent, se hâterent de gagner Bourdeaux, & laisserent le Marquis de Persan pour la défendre : la Cour se rendit ensuite à Poitiers, & résolut d'y passer l'hiver. Le Prince de Condé avoit déja déclaré la guerre en Guyenne : une flotte Espagnole entrée par l'embouchure de la Garonne, lui avoit apporté du secours : le Comte de Marsin lui amena aussi des troupes. Cet Officier habile servoit le Roi d'Espagne en Catalogne : toujours attaché aux interêts de Condé, il avoit été mis dans la Citadelle de Perpignan, lorsque les Princes furent envoyés à Vincennes, & il n'avoit été élargi qu'après leur délivrance. Aussi-tôt qu'il reçut des nouvelles de la rupture du Prince avec la Cour, il quitta l'armée d'Espagne, sortit des retranchemens la nuit avec son Régiment de Cavalerie & un Régiment Suisse, passa au travers du Camp des Espagnols, d'intelligence avec eux, traversa la Catalogne & vint trou-

ver Condé en Guyenne. Le Prince de Tarente alla de même se joindre aux rebelles de Bourdeaux ; mais sans avoir ni troupes ni places, dont il pût aider le parti. AN. 1651.

Le Comte d'Harcourt arrête les victoires du Prince.

Le Prince de Condé avoit deja pris Saintes, investi Cognac, engagé quelques autres villes à se déclarer pour lui, & répandu la terreur de son nom dans tout le Royaume : mais le Comte d'Harcourt battit plusieurs de ses détachemens, & fit voir que Condé pouvoit cesser d'être invincible, lorsqu'au lieu de troupes aguerries, il n'avoit plus sous ses ordres que de nouvelles levées. Le Prince obligé de se retirer à Bourg, y ayant appris que le Marechal de Gramont devoit entrer en Guyenne par le Béarn, pour bloquer Bourdeaux de toutes parts, n'eut d'autre ressource que celle de la négociation : il fit des propositions d'accommodement, & offrit à la Reine, si elle les acceptoit, de ne plus s'opposer au retour du Cardinal. Il sçavoit que le rappel du Ministre déplairoit au Duc d'Orleans & au Parlement, souleveroit le peuple de Paris & les autres villes du Royaume : il espéroit que toutes prendroient les armes, & que se mettant à leur tête, il seroit bientôt en état de donner la loi à ceux de qui il étoit sur le point de la recevoir.

Le Cardinal Mazarin quitte le païs de Cologne pour revenir en France, & [illegible] [illegible]

La Reine écouta les propositions du Prince, & les amis de Mazarin saisirent cette conjoncture pour le faire revenir. On envoya plusieurs Couriers à Brule, où il s'étoit tenu pendant son éxil, & d'où il avoit continué de gouverner la Reine, la Cour, les Ministres, le Royaume en-

AN. 1651. tier, avec une autorité absoluë. Le Cardinal, après avoir concerté son retour, quitta le pays de Cologne & s'avança jusqu'à Sedan, avec des troupes qu'il avoit levées en Allemagne. Le Marquis d'Hocquincourt, qui venoit de recevoir le bâton de Maréchal de France, joignit Mazarin avec celles qu'il avoit tirées des quartiers d'hiver de Picardie & de Champagne. Dès que ces nouvelles arriverent à Paris, le Duc d'Orleans fit assembler les Chambres du Parlement, & rendre un Arrêt par lequel il fut commandé à tous les Gouverneurs des Places frontieres, d'empêcher le passage du Cardinal, & à tous les peuples de lui *courre sus* : bientôt après on promit cinquante mille écus à quiconque le représenteroit vif ou mort.

AN. 1652.

Le Cardinal revient en France, & le Duc d'Orleans léve des troupes & se déclare contre la Cour.

30. Janvier.

Pendant que le Duc d'Orleans ramassoit des troupes, le Ministre peu étonné de tout ce qu'on faisoit contre lui, entra en France, avec les siennes, par les plaines de Champagne, passa la Seine à Meri & la Loire à Gien, continua sa route par la Sologne, & arriva sans aucun obstacle le trente de Janvier à Poitiers, d'où le Roi & toute la Cour étoient allés au-devant de lui. Cependant le Duc d'Orleans donna le commandement de l'armée qu'il avoit ramassée au Duc de Beaufort; & le Duc de Nemours ayant traversé promptement la Picardie, vint joindre Beaufort dans le Dunois, à la tête des troupes du Prince de Condé, & de celles que les Espagnols, suivant leur traitté, avoient envoyées. Le Duc de Rohan fit en même tems déclarer pour le Prince, la Province d'Anjou dont il étoit Gouverneur; & le Prince qui comp-

toit que toute la France alloit se soulever, ne voulut plus entendre parler d'accommodement. La Cour voyant les revoltes se multiplier, assembla des troupes: outre celles qui étoient en Guyenne, le Roi entretenoit trois armées, en Flandre, en Catalogne & en Italie; ainsi la nouvelle armée ne montoit qu'à neuf ou dix mille hommes. AN. 1652.

Dans ces circonstances, le Vicomte de Turenne desiré par la Cour s'étoit rendu à Poitiers, & de-là, ayant suivi le Roi à Saumur, la Reine lui offrit de partager le commandement de l'armée avec le Marechal d'Hocquincourt. Le Vicomte, guidé par le seul motif du bien de l'Etat, ne fit aucune difficulté d'accepter cet offre, quoiqu'il fut plus ancien de dix ans que le Maréchal. Aussi-tôt que la présence du Roi eût appaisé les troubles de l'Anjou, le Cardinal jugea à propos de le ramener à Paris, pour contenir cette grande ville qui donne ordinairement le branle au reste du Royaume. Il fut resolu qu'on marcheroit de Saumur jusqu'à Gien, en remontant la Loire, pour s'assurer des villes qui sont situées sur cette riviere. Tours, Amboise, Blois & toutes les autres Places donnerent au Roi des marques de leur obeissance: il n'y eut que la seule ville d'Orleans qui lui ferma ses portes, à la sollicitation de la Princesse de Montpensier, que le Duc d'Orleans son pere avoit envoyée exprès pour exciter la révolte.

L'armée du Roi est commandée par les Maréchaux de Turenne & d'Hocquincourt.

Les troupes ennemies, au nombre de quatorze ou quinze mille hommes, commandées par les Ducs de Beaufort & Nemours, campoient dans le voisinage de Montargis.

[illegible]

AN. 1652. s'étendoient jusqu'à la rive droite de la Loire. Comme le Roi en passant à Sulli, s'approchoit de leurs quartiers, le Vicomte crut qu'il étoit nécessaire d'aller reconnoître l'état du pont de Gergeau, par où ils pouvoient traverser la riviere & venir surprendre la Cour dans sa marche. A peine étoit-il arrivé à Gergeau, accompagné de très peu de monde, que le Baron de Sirot (1) Lieutenant Général de l'armée du Duc de Beaufort, avec quatre bataillons & quelque Cavalerie, vint à l'autre bord de la Loire s'emparer du fauxbourg & de l'extrémité du pont, & de-là gagna le milieu, où il fit un logement & plaça du canon. Turenne ne trouvant dans la Place que deux cens hommes dépourvûs de munitions, manda sur le champ à quelques Régimens, qui étoient à deux lieuës, de venir en diligence: en les attendant, il fait ouvrir la porte de la ville, entre sur le pont même avec une trentaine de personnes: pour ôter aux ennemis le soupçon du manque de poudre, il défend à haute voix de tirer aux soldats postés dans les maisons qui bordoient le pont de son côté; & pendant que le Maréchal d'Hocquincourt survenu avec quelques Officiers fait dresser une barricade, il s'avance pour couvrir le travail vers le logement des ennemis, & essuye tout leur feu: dès que la barricade est achevée, il se retire derriere & la défend pendant trois heures, jusqu'à ce que le secours soit arrivé: alors il sort de son retranchement, marche à la tête des troupes, l'épée à la main, se rend maître du logement,

(1) Claude de l'Etouf Baron de Sirot.

pousse

AN. 1652.

poussé au-delà de la riviere les rebelles déconcertés par la mort du Baron de Sirot tué dans l'attaque, & fait ensuite rompre le pont. Ce fut à son retour que la Reine lui dit, en présence de toute la Cour, *qu'il venoit de sauver l'Etat.* Quelque grande que fût cette action, le Vicomte en parle avec une simplicité singuliere dans une Lettre écrite de Sulli à sa sœur Charlotte de la Tour d'Auvergne : après lui avoir mandé de rester à Paris, si elle y trouvoit quelque sûreté, ou de se cacher chez quelqu'un de ses amis, il ajoute dans une apostille, *Il s'est passé quelque chose à Gergeau qui n'est pas de grande considération.*

Le Prince de Condé quitte la Guyenne & arrive au Camp des rebelles.

Cependant le Prince de Condé, pressé vivement en Guyenne par le Comte d'Harcourt, espéra de mieux réüssir avec une armée composée de vieilles troupes qui avoient déja servi sous lui. Il fit venir le Prince de Conti à Agen, le mit à la tête des affaires, en lui recommandant de suivre les avis du Comte de Marsin & du Conseiller Lenet, avec qui il avoit réglé ce qui regardoit & l'armée & les cabales de Bourdeaux : ensuite feignant de vouloir aller dans cette ville pour deux ou trois jours, il partit d'Agen vers la fin de Mars, suivi du Duc de la Rochefoucault, du Prince de Marsillac, de Chavagnac, Guitaut, Gourville & de quelques domestiques. Il fit six vingt lieuës en très peu de tems, marcha jour & nuit sans presque changer de chevaux, ni demeurer jamais deux heures dans le même lieu : il fut exposé plusieurs fois sur sa route à être reconnu, pris ou tué, passa près de l'armée Royale, & enfin arriva au Camp des

24. Mars.

AN. 1652. 4. Avril.

rebelles à deux lieuës de Lorris près de Montargis. Sa présence étoit nécessaire ; les Ducs de Beaufort & de Nemours qui étoient dans une grande mésintelligence, songeoient à se séparer : ils se réünirent sous le Prince, & toutes les troupes reprirent un nouveau courage. Condé dès le lendemain de son arrivée marcha vers Montargis : la ville intimidée à la premiere sommation se rendit ; & l'on y trouva beaucoup de fourrages & de grains.

Le Prince de Condé enléve les quartiers du Maréchal d'Hocquincourt.

(1) Dans cet intervalle, les Maréchaux de Turenne & d'Hocquincourt passerent la Loire sur le pont de Gien ; & la Cour vers le commencement d'Avril séjourna quelque tems dans cette ville. L'armée se partagea en deux : Turenne alla se poster à Briare & d'Hocquincourt à Blêneau : ils ne garderent que l'Infanterie auprès d'eux, & disperserent la Cavalerie en des endroits où l'on pouvoit trouver des fourages. Le lendemain le Vicomte étant allé dîner à Blêneau avec le Maréchal, & ayant vû la disposition de ses quartiers, ne put s'empêcher de lui dire » qu'il les trouvoit bien exposés, » & qu'il lui conseilloit de les rapprocher. (2) « Le Maréchal ne parut pas faire grand cas de cet avis, & le Vicomte de retour à son poste, apprit la nuit suivante que les rebelles avoient forcé la garde avancée de d'Hocquincourt, & pénétré jusqu'aux quartiers qui étoient les plus éloignés de son Camp. Aussi-tôt il rassembla son Infanterie, & vola au secours du Maréchal ; après avoir ordonné à sa Cavalerie

(1) Les Mém. MSS. du Duc d'York desquels on a emprunté plusieurs faits, commencent ici, & vont jusqu'à la paix des Pyrennées.

(2) Mém. MSS. de Fremont d'Ablancourt.

de les venir joindre entre Ozouer & Bleneau, où il croyoit devoir se poster pour couvrir Gien. Il marcha sans guide par une nuit obscure, vit deux ou trois quartiers du Marechal d'Hocquincourt tout en feu, s'écriant à cette vûë, *Le Prince de Condé est arrivé*, (1) continua sa route toujours dans la crainte de rencontrer à chaque pas les troupes ennemies, & arriva à la pointe du jour dans une grande plaine où sa Cavalerie le vint joindre. Condé venoit d'enlever au Marechal cinq quartiers l'un après l'autre, de piller tous les bagages, de forcer l'Infanterie à se renfermer dans Bleneau, & de pousser la Cavalerie trois ou quatre lieuës vers la Bourgogne. La nouvelle de cette déroute jetta la Cour dans une si grande consternation, que sur le champ on delibera d'emmener le Roi à Bourges, & de rompre le pont de Gien dès qu'il auroit passé la Loire.

AN. 1652.

7. Avril

Perplexité du Vicomte.

Le Vicomte, qui jugeoit que le Prince de Condé viendroit bientôt l'attaquer, cherchoit quelque poste avantageux pour l'arrêter seulement un jour, & pour donner le tems au Maréchal d'Hocquincourt de rassembler ses troupes dispersées. Tous les Officiers Généraux lui représenterent le danger qu'il y avoit d'attendre une armée victorieuse avec des forces si inégales, & lui conseillerent de retourner vers Gien, pour mettre la personne du Roi en sûreté. Le Vicomte fortement occupé en lui même, sans rien répondre à personne, donnoit toujours ses ordres pour l'exécution de son dessein. (2) « Jamais, a-t-il dit depuis, il ne s'est présenté tant

(1) On tient ce trait de feu M. le Duc de la Rochefoucault, alors Prince de Marsillac.

(2) Mem. MSS. de Fremont d'Ablancourt.

AN. 1652. » de choses affreuses à l'imagination d'un homme, qu'il » s'en présenta à la mienne. Il n'y avoit pas long-tems que » j'étois raccommodé avec la Cour, & qu'on m'avoit donné » le commandement de l'armée qui en devoit faire la » sûreté. Pour peu qu'on ait de considération on a des ennemis » & des envieux : j'en avois qui disoient par-tout que » j'avois conservé une liaison secrette avec M. le Prince. » M. le Cardinal ne le croyoit pas ; mais au premier malheur » qui me fût arrivé, peut-être auroit-il eu le même » soupçon qu'avoient les autres. De plus je connoissois M. » d'Hocquincourt, qui ne manqueroit pas de dire que je » l'avois exposé, & ne l'avois point secouru. Toutes ces pensées » étoient affligeantes, & le plus grand mal, c'est que » M. le Prince venoit à moi le plus fort & victorieux. (1) « Une si grande agitation ne lui fit point perdre de vûë son projet : la veille, en revenant du quartier du Maréchal, il avoit remarqué une situation favorable (2) : il fit doubler la marche à ses troupes, & gagna le poste qu'il cherchoit, résolu d'y attendre les ennemis. Cependant personne ne se rassura : les murmures recommencerent, & les Officiers ne croyoient voir de sûreté qu'à retourner promptement à Gien. Le Vicomte fut instruit de cette disposition des esprits par la Berge Lieutenant de ses Gardes ; & alors plus attentif à ce qu'on lui disoit, il répondit » que c'étoit lui » proposer une foible ressource, dans un danger si pressant ;

(1) S. Evremont, éloge de M. de Turenne.
(2) Mém. MSS. de Fremont d'Ablancourt.

» que la ville d'Orleans ayant fermé ses portes au Roi, » lorsque son armée n'avoit encore reçû aucun échec, on » devoit craindre qu'aucune ville ne voulût le recevoir, » vaincu & fugitif; & que les armes du Roi seroient en- » tierement decreditées, s'il fuyoit devant les rebelles: il » ajouta avec un ton de voix ferme & élevé, *Il faut vaincre » ou perir ici.* « (1) Il se prepara donc à faire tête au Prince de Condé, au milieu d'une grande plaine où il avoit un bois sur sa droite, un marais (2) sur sa gauche, & entre les deux une chaussée, par où les rebelles ne pouvoient venir à lui qu'en défilant. Le Prince avoit quatorze mille hommes, le Vicomte n'en avoit au plus que quatre mille. Plein de la confiance que lui inspirerent la situation du lieu, & la manœuvre qu'il projettoit, il fit dire par le Marquis de Pertui (3) son Capitaine des Gardes, au Cardinal Mazarin, que le Roi pouvoit demeurer à Gien sans rien craindre.

Le Vicomte arrete le Prince de Condé près Gien.

Condé après avoir défait le Maréchal d'Hocquincourt, s'avançoit à grands pas vers Gien, dans la confiance que le peu de troupes qui restoit au Vicomte, ne pouvoit l'empêcher d'aller enlever toute la Cour avec le Roi. Dès que Turenne le vit, de la tête de la chaussée où il étoit avec six escadrons, aussi-tôt il la repassa, fit retirer ce qu'il avoit d'Infanterie vers le bois, ne voulant pas s'affoiblir par un

(1) Mem. MSS. de Tremont d'Ablancourt.
(2) On croit que c'est l'étang de la Bouziniere.
(3) Le Marquis de Pertui étoit d'une ancienne Noblesse de Normandie, sortie originairement de l'illustre Maison de Hai en Ecosse. Il mourut Lieutenant General des armées du Roi & Gouverneur de Courtrai.

AN. 1652. combat inégal, & tint toutes ses troupes à une telle distance du bois & de la chaussée, qu'elles en étoient éloignées hors de la portée du mousquet, sans laisser assez de terrain aux ennemis pour s'y mettre en bataille. Condé qui fit entrer dans le bois son Infanterie, voyant cette disposition, s'arrêta ; & l'inaction où il demeura quelque tems, détermina le Vicomte à faire un mouvement qui pût donner lieu au Prince de croire qu'il vouloit s'échapper : le Vicomte d'ailleurs, en changeant de situation, avoit dessein de reconnoître, si les ennemis ne marchoient point à couvert, pour aller quelque autre part se former dans la plaine, le prendre en flanc ou l'envelopper, comme ils auroient dû faire d'abord. Condé prenant ce mouvement pour une fuite, marcha en bataille à la chaussée, & la fit passer à quinze ou vingt escadrons : Turenne, qui pour le confirmer dans son erreur avoit doublé le pas, revint alors avec encore plus de vitesse à son premier poste, fit volte-face, & obligea les escadrons mis en désordre de repasser avec précipitation. Dans ce moment la batterie que le Vicomte avoit fait pointer droit à la chaussée *fit une exécution terrible* (1) ; & le Prince n'osa plus rien tenter pendant le reste du jour qui se passa à se canoner de part & d'autre. Sur le soir le Maréchal d'Hocquincourt avec sa Cavalerie, & le Duc de Bouillon avec plusieurs autres Seigneurs qui étoient à Gien, se rendirent auprès du Vicomte :

(1) Expression du Duc d'York dans ses Mémoires d'où l'on a tiré une partie de ce detail.

la partie ne fut plus inegale, & les deux armées demeurerent en presence jusqu'à la nuit.

AN. 1652.

Joye de la Cour & sa reconnoissance pour le Vicomte.

Le Cardinal dans une extrême inquiétude du succès de cette journée, qui devoit decider de son sort, & même de celui du Roi & de la Reine, envoyoit sans cesse des couriers pour sçavoir ce qui se passoit; pendant que la Reine tranquille à sa toilette & à son dîner, ne donnoit aucune marque de crainte. (1) On avoit pourtant deja commencé à detendre son appartement, les equipages avoient passé le pont, & les pionniers se tenoient prêts à le rompre, pour mettre la Loire entre le Roi & les ennemis; lorsqu'on apprit que le Prince de Condé arrêté dans sa marche avoit été obligé de se retirer, & que le Vicomte de Turenne revenoit victorieux. Toute la Cour le combla de louanges, & la Reine dit hautement, *qu'il venoit de remettre une seconde fois la couronne sur la tête de son fils*. Pendant la nuit, l'armée du Roi prit la route de Briare, & celle du Prince regagna Montargis. Le Cardinal Mazarin fit faire une Relation de cette heureuse journée (2): la Relation commençoit par le conseil que le Vicomte de Turenne avoit donné la veille au Marechal d'Hocquincourt, de rapprocher ses quartiers: mais le Vicomte pria le Cardinal avec instance d'effacer cet article, comme trop mortifiant pour le Maréchal, qui n'ayant pas la même delicatesse, osa dire que Turenne n'étoit pas venu assez-tôt à son secours. Le Vicomte se con-

(1) Mém. de Monglat, tome III. pag. 261.
(2) Mem. MSS. de Fremont d'Ablancourt.

An. 1652. tenta de répondre, *qu'un homme aussi affligé que le Maréchal d'Hocquincourt, devoit avoir au moins la liberté de se plaindre.* & par toutes les marques de modération qu'il donna en l'excusant, il gagna même son amitié.

L'armée du Roi se retire à Châtres, & celle des Princes à Etampes.

Le peu de succès du Prince de Condé dans cette derniere entreprise, engagea ses amis à le presser d'aller en personne s'opposer aux caballes du Coadjuteur devenu Cardinal de Retz. La Reine qui détestoit le Coadjuteur, l'avoit nommé au Cardinalat, par le besoin qu'elle crut avoir de lui, depuis la derniere révolte du Prince; & Mazarin qui revint peu de tems après, avoit fait révoquer cette nomination: mais à peine Innocent X. fut élevé sur le trône Pontifical, que par haine pour le Ministre, il envoya le Chapeau au Coadjuteur. Les intrigues du nouveau Cardinal qui faisoit ses efforts pour détacher le Duc d'Orleans des interêts du Prince de Condé, aussi-bien que l'impression que la derniere action du Vicomte avoit faite sur l'esprit des Parisiens, déterminerent Condé à quitter son armée qu'il remit au Comte de Tavannes (1) & à revenir à Paris, où il ramena le Duc de Beaufort & le Duc de Nemours qui étoit blessé. Huit jours après, le Roi partit de Gien, & le Comte se mit aussi-tôt en campagne pour surprendre la Cour: mais Turenne & d'Hocquincourt, laissant bien loin sur la gauche Montargis & l'armée du Prince de Condé, s'acheminerent le long de la riviere d'Yonne, firent passer le Roi à Auxerre & à Sens; dérobant ensuite une marche au

(1) Jacques de Saulx Comte de Tavannes

Comte

Comte de Tavannes, passérent la riviere de Loin à Moret, traversérent la forêt de Fontainebleau, arriverent à la Ferte-Alais une heure avant les ennemis, assurerent par-là Melun & Corbeil; & après avoir couvert la marche du Roi pendant l'espace de quarante lieuës, vinrent se camper à Châtres, entre l'armée du Prince de Condé & Paris, dont ils ôterent la communication au Comte de Tavannes, qui se retira à Etampes, où l'on avoit serré toute la récolte de la Beausse. Turenne conseilla au Roi d'aller tout droit de Corbeil à Paris, où Gaston & le Prince étoient sans troupes: mais Mazarin ne voulut point se confier aux Parisiens qui l'avoient en horreur; & la Cour prefera S. Germain en Laye.

An. 1652.

Condé y envoya en secret traitter d'accommodement avec le Ministre. Plusieurs raisons rendirent cette négociation inutile: Condé & Mazarin, quoique de caracteres fort opposés, convenoient dans ce défaut, de n'avoir jamais, lorsqu'ils traittoient, de prétentions fixes & limitées: plus ils s'accordoient l'un à l'autre, plus ils croyoient devoir se demander. D'un autre côté, le Cardinal de Retz toujours emporté par son génie turbulent, n'oublioit rien pour traverser la paix: il craignoit, si elle se faisoit sans sa participation, de rester en butte à ses ennemis, ou du moins d'être inutile: la Guerre au contraire, pour peu qu'elle durât, lui donnoit l'espérance de la perte du Prince, ou de l'éloignement du Ministre; & dans l'un & dans l'autre cas, il comptoit de gouverner seul le Duc d'Orleans, & de par-

Les négociations de paix sont rompuës.

AN. 1652. venir à l'adminiſtration des affaires, unique objet que ſon ambition ne perdoit point de vûë. Dans le même tems les Eſpagnols tâchoient de ranimer le Prince par l'offre des ſecours qu'ils lui promettoient. Tout ce qu'il y a de plus rafiné dans la politique fut de part & d'autre expoſé à ſes yeux, pour l'engager ou à continuer la guerre, ou à faire la paix: mais pendant qu'il balançoit, le Vicomte de Turenne cherchoit une occaſion de ſurprendre les rebelles.

Le Vicomte marche vers Etampes, pour ſurprendre l'armée du Prince.

La Princeſſe de Montpenſier partie d'Orleans pour revenir à Paris, envoya d'Etampes demander un paſſe-port. Le Vicomte le fit attendre un jour entier, prévoyant que les ennemis, pour faire revûë devant elle, ſur le point de ſon départ, n'iroient de quelques jours au fourage; que par ce délai ils ſeroient enſuite obligés d'y aller en plus grand nombre, & que les fourageurs, en l'abſence de leurs Officiers qui ne manqueroient pas d'accompagner la Princeſſe, obſerveroient peu d'ordre. Sur cette idée, il ſe propoſoit de ſe mettre entre Orleans & Etampes, pour couper les fourageurs. Le Maréchal d'Hocquincourt approuva le projet; & les deux Généraux, la nuit du quatre au cinq de Mai, firent marcher l'armée dans un profond ſilence, par des chemins détournés, & arriverent au lever du ſoleil à l'endroit où ils vouloient ſe poſter. Les coureurs ayant rapporté que les ennemis, au lieu d'être au fourage, avoient leur armée en bataille dans une plaine auprès d'Etampes, parceque la Princeſſe ne partoit que ce matin même, prirent la réſolution d'aller les combattre: mais dès que les

ennemis apperçurent l'armée du Roi, dont jusques là ils avoient ignoré la marche, ils entrerent dans la ville avec tant de diligence, qu'avant que les Maréchaux de Turenne & d'Hocquincourt eussent gagné la hauteur au-dessus d'Etampes, les rebelles s'étoient deja mis en sûreté, & la Princesse étoit partie.

Le Vicomte attaque le fauxbourg d'Etampes, & l'emporte.

Cette retraitte précipitée fit prendre une nouvelle résolution. Le Vicomte de la hauteur avoit vû un gros Corps de troupes assez en desordre dans le fauxbourg qui est du côté d'Orleans : il crut pouvoir forcer ce poste. Neuf Régimens d'Infanterie avec cinq cens chevaux s'y étoient retranchés derriere le ruisseau qui couvre tout un côté, à la reserve d'un petit espace qui est vers la porte de la ville, où les ennemis avoient élevé une forte digue. L'Infanterie Royale marcha au fauxbourg, sans attendre que le canon eût tiré contre les retranchemens : celle du Maréchal d'Hocquincourt qui avoit la droite, après avoir essuyé tout le feu des rebelles, passa le ruisseau près d'un moulin, pendant que Gadagne emporta la digue à la gauche près de la porte. On dressa en ce dernier endroit des barricades, pour couper toute communication de la ville avec le fauxbourg, où le Vicomte fit entrer ensuite son Infanterie : d'Hocquincourt vint la soutenir à la tête de la Cavalerie ; mais elle le suivoit avec tant de précipitation & en si grand nombre, que Turenne ne retenant que quelques escadrons, jugea à propos d'en renvoyer la meilleure partie joindre le Corps de Cavalerie destiné à repousser les ennemis, au cas

AN. 1652. qu'ils ſortiſſent par une autre porte de la ville. L'attaque & la défenſe furent également vigoureuſes : on ſe diſputa chaque maiſon, chaque enclos, & toutes les murailles des jardins. Le Régiment de Turenne appuya avec tant de valeur les autres troupes Royales, qu'ayant été pouſſées un peu loin par les rebelles, elles revinrent avec une nouvelle ardeur, & les chaſſerent de la derniere muraille, d'où ils furent obligés de ſe retirer dans une Egliſe, & y demanderent quartier. Dans cet intervalle, les ennemis, pour ſecourir leurs gens, ſortirent de la ville par la porte du côté de la digue, attaquerent la barricade, & l'auroient gagnée malgré la fermeté de Gadagne, ſi le Vicomte qui s'avança à la portée du piſtolet avec quelques eſcadrons, ne les eût repouſſés. (1) Ils tenterent encore deux ſorties avec auſſi peu de ſuccès ; & après un combat obſtiné qui dura trois heures, le fauxbourg fut emporté ; la Cavalerie ennemie ſe ſauva en paſſant le ruiſſeau, & des neuf Régimens d'Infanterie il y eut neuf cens hommes de tués & dix-ſept cens faits priſonniers. Les Marquis de Navailles & de Gadagne, le Comte de Broglio & le Baron de Vaubecourt ſe diſtinguerent dans cette occaſion, avec éclat.

L'action finie, ſi les rebelles avoient ſçu profiter de la faute que fit une partie de l'armée du Roi, ils auroient pû la défaire dans ſa retraite. Le Maréchal d'Hocquincourt marchoit avec la tête de l'armée droit à Etréchi, ſans faire

(1) On a tiré tous ces détails des Mém. du Duc d'Yorck qui fut préſent à l'action.

attention à la situation du Vicomte qui ne pouvoit le suivre avec l'arriere-garde, avant que d'avoir rassemblé ses soldats dispersés & occupés à piller le fauxbourg. Les ennemis en sortant par la porte dite de Paris, du côté opposé à celui de la porte d'Orleans, auroient pu couper les deux parties de l'armée divisée, & les battre toutes les deux: mais ils se contenterent d'attaquer l'arriere-garde, pendant qu'elle se retiroit; & la presserent si vivement, que le Vicomte fut obligé de revenir sur ses pas, avec un Corps de Cavalerie pour la dégager. Comme on l'eût averti que l'avant-garde étoit partie, *Il est trop tard*, repondit-il en haussant les épaules, *pour remedier à cet inconvenient* (1); & conservant sa tranquillité, malgré le danger que l'embarras des prisonniers augmentoit, il se hâta de gagner Etréchi, où il joignit le Maréchal, & d'où le lendemain toute l'armée alla à Châtres.

An. 1652.

Le Duc d'York arrive dans le Camp du Vicomte.

Les malheurs arrivés à la Maison Royale de Stuart, par les troubles intestins d'Angleterre, obligerent la Reine de la Grande Bretagne Henriette fille de Henri IV. de chercher un azile en France, pour implorer la protection de cette Couronne. Les Princes ses fils Charles II. & le Duc d'Yorck, après le parricide commis dans la personne du Roi leur pere, ayant échoué dans toutes leurs entreprises contre l'usurpateur Cromwel, vinrent aussi à Paris auprès de la Reine leur mere. Comme le Duc d'Yorck alors agé de dix-huit ans ne respiroit que la guerre, la haute idée

(1) Mem. MSS. du Duc d'Yorck.

AN. 1652. qu'il avoit du Vicomte de Turenne, l'engagea à quitter Paris ſecrétement pour aller ſervir volontaire dans l'armée du Roi, & apprendre ſon métier ſous un ſi grand Général. Il ſe trouva à l'action du fauxbourg d'Etampes, & s'y comporta avec cette valeur qu'on admira toujours dans le Duc d'YORCK. Le Vicomte le reçut avec les égards dûs à ſa naiſſance; & par toutes les marques de tendreſſe qu'il lui donna, tâcha d'adoucir le ſouvenir de ſes infortunes.

Le Vicomte prend la réſolution d'aſſiéger Etampes.

Trois jours après le combat d'Etampes, on envoya le Maréchal d'Hocquincourt dans ſon Gouvernement de Péronne, ſous prétexte que les Eſpagnols s'en approchoient; & l'armée du Roi demeura ſous les ordres du Vicomte ſeul. Turenne ſachant que toutes les forces du Prince de Condé & de ſes partiſans en-deçà de la Loire étoient réduites aux troupes enfermées dans Etampes, où le fourage commençoit à manquer, conçut le deſſein d'aller bloquer cette ville, pour les affamer s'ils y reſtoient, ou les combattre s'ils en ſortoient. Le Comte de Tavannes commandoit les troupes du Prince, Valon celles du Duc d'Orleans, & Clinchamp les Eſpagnols. Ils avoient tous trois du courage; mais aucun d'eux n'avoit aſſez d'expérience pour conduire une armée: quoique l'interêt fût commun, les vûës étoient différentes, & la jalouſie continuelle cauſoit de fréquentes diſputes. Le Vicomte étoit trop habile pour ne pas profiter de cette méſintelligence: cependant comme leur armée étoit compoſée de quatre mille hommes de pied & de trois mille chevaux, & que celle du Vicomte

n'alloit au plus qu'à dix mille hommes, on regarda ce blocus comme une entreprise temeraire : mais le Prince de Condé qui connoissoit mieux que personne la capacité de Turenne, ne jugeant pas de même, craignit qu'on ne forçât son armée à se rendre à discrétion, & pressa l'Archiduc Leopold, alors Gouverneur des Pays-bas, de lui envoyer promptement du secours.

22. Mai. Etampes assiegée par le Vicomte.

Le Roi partit de S. Germain, & pendant qu'il se rendoit à Melun, le Vicomte de Turenne s'avança à une lieuë d'Etampes. Cette ville est située dans un fond : ses murailles flanquées de petites tours sont de mauvaise défense ; du côté d'Orleans elles sont baignées d'une petite riviere, & entourées d'un fossé sec du côté de Chatres : tout auprès les rebelles occupoient une colline sur laquelle est batie une tour ronde d'où l'on découvre toute la plaine. Le Vicomte s'empara des autres hauteurs, distribua des troupes à droite & à gauche, en logea une partie dans les ruines des fauxbourgs que les ennemis avoient brûlés à son approche, & mit le reste de son armée assez près d'Etampes, dans un Camp dont le canon n'incommodoit guère la ville située dans un fond. Malgré les frequentes sorties des assiégés, on acheva bientôt les lignes de contrevallation, qui ne purent être d'une grande profondeur, à cause de la qualité du terrain qui est fort pierreux : celles de circonvallation parurent inutiles, n'y ayant point d'ennemis au dehors : on dressa un pont sur la riviere pour empêcher les assiégés d'aller au fourage, & l'on se disposoit à en faire plusieurs

An. 1652. autres, lorsqu'on reçut la nouvelle de l'arrivée du Duc de Lorraine en France. Ce Prince dépouillé de ses Etats, avoit dix mille hommes de troupes qui le suivoient par-tout. Peu fidele à ses engagemens, il avoit promis par un traitté secret de les employer cette année au service du Roi d'Espagne, dans le tems même qu'il avoit donné des paroles si positives au Cardinal Mazarin, que, sur les ordres de la Cour, le Maréchal de la Ferté Gouverneur de Lorraine lui permit de rassembler ses troupes, & qu'on lui fournit des vivres sur son passage: mais en approchant de Paris il ne se fit aucun scrupule de se déclarer pour les Princes. Ce contre-tems fit changer de plan à Turenne: il résolut d'attaquer de vive force la ville d'Etampes, pour l'emporter, avant que le Duc de Lorraine vint la secourir. Comme l'artillerie manquoit d'attelages, la Cour fut obligée d'envoyer tous les chevaux qu'on pût trouver, jusques à ceux des carosses du Roi & de la Reine. Avec ce secours le Vicomte fit dresser des batteries contre la demi-lune qui étoit près de la porte d'Orleans; & dès que les défenses en furent ruinées, le Marquis de Gadagne commandé pour aller l'attaquer, y marcha la nuit à la téte de mille hommes & s'en rendit maître: mais à la pointe du jour il en fut délogé par les assiégés qui l'attaquerent de tous côtés; & après avoir reçu vingt coups dans son bufle, n'échapa du milieu des escadrons ennemis que par un bonheur extraordinaire. Le Vicomte averti revint sur le champ de son quartier où il étoit allé, & ordonna de marcher à toute l'Infanterie qui y étoit: son

ſon Régiment arrivant le premier, s'avança ſeul vers la demi-lune, n'étant pas même ſecondé de l'artillerie des lignes, eſſuya tout le feu de la courtine ſans tirer un ſeul coup, entra dans le foſſé éboulé par le travail de la nuit, monta ſur l'ouvrage rempli de troupes ennemies, les en chaſſa & y planta ſes drapeaux, que les Capitaines pendant tout le combat avoient voulu porter. Cette action d'une vigueur dont il y a peu d'exemples, faiſoit eſpérer du repos pour le reſte de la journée: mais les aſſiégés ſortirent l'après midi ſur les trois heures avec vingt eſcadrons & quatre bataillons, pour tâcher de regagner la demi-lune, & tout à la fois pour inſulter les lignes du côté où ils ſeroient le moins attendus. Turenne qui s'y trouva heureuſement, envoya ordre à toutes les troupes de ſe rendre à leurs poſtes, & manda à l'Infanterie qui étoit dans le Camp de venir le joindre. En même tems il fit ſortir des lignes un des trois eſcadrons qui étoient de garde, l'envoya ſous le Comte de Rennel pour charger, & avança lui même avec les deux autres du côté de l'avenuë des retranchemens, où il crut que ſe feroient les principaux efforts. Le premier eſcadron ayant été repouſſé, les rebelles étoient prêts d'entrer dans les lignes, ſi deux cens mouſquetaires du Régiment des Gardes n'étoient ſurvenus: c'étoit tout ce qu'on avoit pû ramaſſer au Camp; l'action du matin ayant attiré la plus grande partie de l'Infanterie aux fauxbourgs d'Orleans. Ces mouſquetaires à qui le Vicomte recommanda de ne pas tirer tous enſemble, & de bien aju-

An. 1652.

An. 1652. ſter leurs coups, produiſirent un grand effet : à leur premiére décharge, qui éclaircit fort les trois premiers eſcadrons, ils obligerent la Cavalerie ennemie de s'éloigner; & à leur ſeconde ils réduiſirent l'Infanterie qui avançoit, à chercher un abri derriere un petit rideau, d'où la ſupériorité du nombre, les exhortations, les menaces, ni les coups ne purent la faire ſortir : elle ſe contenta de faire un grand feu ſur les lignes; & ſe retira dès que les autres troupes du Roi furent arrivées. Les rebelles ne furent pas plus heureux à l'attaque de l'ouvrage; ceux qui le gardoient eurent le tems de ſe préparer à les recevoir : Traci qui commandoit la Cavalerie Allemande du Vicomte, ayant marché entre les lignes & la ville, rencontra les ennemis qui alloient attaquer l'ouvrage, les chargea bruſquement quoiqu'il n'eût que quatre eſcadrons, les arrêta tout court & donna le tems à d'autres troupes commandées par le Marquis de Richelieu de venir l'appuyer. Avec ce renfort les ennemis furent chargés une ſeconde fois & forcés de ſe retirer en grand déſordre, après avoir perdu beaucoup de ſoldats & plus de ſoixante Officiers. Les Aſſiégés ne firent plus de ſortie conſidérable; & l'on continua les jours ſuivans de les preſſer vivement du côté de la porte d'Orleans & de la demi-lune qu'on avoit repriſe : mais dans le tems qu'on attachoit le mineur à la muraille, le Vicomte ſçut que le Duc de Lorraine, après s'être déclaré pour les Princes, s'approchoit, & qu'on lui préparoit un pont de bateaux au-deſſus de Charenton.

AN. 1652.

Belle retraite du Vicomte de devant Etampes.

Sur cette nouvelle le Marechal de Turenne jugea devoir lever le siege, pour ne pas s'exposer à être enfermé entre deux armées ennemies, sans lignes de circonvallation. On retira le canon des batteries : les troupes sortirent de la demi-lune ; & après avoir mis le feu aux barraques, l'armée se mit en marche. Pendant que la premiere ligne faisoit alte, la seconde avançoit environ cinq cens pas, après quoi elle faisoit volte-face ; alors la premiere ligne s'ébranloit, passoit par les intervalles de la seconde ligne, & continuoit sa marche jusqu'à pareille distance, faisoit alte & volte-face comme avoit fait la seconde, qui recommençoit à son tour le même mouvement. Cette manœuvre fut observée l'espace d'une lieuë ; & les ennemis qui suivirent d'abord la premiere ligne en escarmouchant, n'entreprirent rien dans la suite qui pût donner de l'inquiétude.

Le Vicomte va pour attaquer le Duc de Lorraine dans son Camp de Villeneuve-S. Georges.

Le quatorzième de Juin Turenne passa la Seine à Corbeil, traversa la forêt de Senard, & fit une si grande diligence, que le Duc de Lorraine apprit son arrivée lorsqu'il s'y attendoit le moins. Le Duc étoit campé sur la hauteur de Villeneuve S. Georges, & faisoit faire un pont sur la Seine, afin que son armée & celle du Prince de Condé pussent se joindre. Le Vicomte ayant reconnu cette disposition, alla sur le soir passer la petite riviere d'Yeres auprès de Brunoi, marcha toute la nuit autour de Gros-bois & s'approcha des ennemis à la pointe du jour, dans l'intention de les attaquer incessamment. Le Prince Lorrain qui ne subsistoit que par le trafic qu'il faisoit de ses troupes, ne vou-

An. 1652. lut pas les expoſer au ſort d'une bataille, quoiqu'elles fuſſent ſupérieures à celles du Roi. Comme il attendoit à tout moment l'armée qui venoit d'Etampes, il ſe flatta d'amuſer le Vicomte par les négociations : il s'étoit déja préparé cette reſſource, & avoit attiré de Paris auprès de lui le Roi d'Angleterre, pour s'autoriſer de ſa médiation & l'engager même à être ſa caution envers la Cour de France, où la mauvaiſe foi du Duc ſi ſouvent reconnuë l'avoit entiérement décrédité. Ce fut donc à ſa priere que le Roi Charles manda du Camp des Lorrains au Duc d'Yorck ſon frere, qu'il ſouhaittoit ardemment de le voir, pour négocier la paix entre les deux armées. Le Vicomte y conſentit, & le Prince Anglois voulut bien ſe charger des conditions que ce Général éxigeoit du Duc de Lorraine. Cependant le Vicomte avançoit toujours pour ne pas ſe laiſſer ſurprendre aux artifices du Duc, qui s'étoit poſté avec tous les avantages que le terrain pouvoit lui donner. Il avoit un bois à main droite, la riviere d'Yeres à ſa gauche, & au front de ſon armée ſix redoutes qu'en une ſeule nuit il avoit fait conſtruire : ſon Infanterie y étoit logée, & cinq cens mouſquetaires étoient poſtés dans le bois. Son armée montoit à cinq mille hommes de Cavalerie & à trois mille d'Infanterie ; outre mille ou douze cens hommes des troupes du Prince de Condé, que le Duc de Beaufort avoit amenés. L'armée du Roi affoiblie par les pertes faites devant Etampes, n'étoit guére plus que de ſept mille hommes.

AN. 1652.

Le traitté est signé entre le Duc de Lorraine & le Vicomte.

L'embarras du Roi d'Angleterre étoit extrême ſur le parti qu'il devoit prendre, au cas que les deux armées en vinſſent aux mains. Il ne lui convenoit pas de ſe retirer à la veille d'une bataille, ſans en partager l'honneur : il avoit des obligations particulieres au Duc de Lorraine qui l'aimoit, avec qui d'ailleurs la conformité d'eſprit l'avoit lié ; & en même tems il étoit ſous la protection du Roi : il ne pouvoit combattre pour les Lorrains, ſans autoriſer la rébellion ; ni paſſer du côté de l'armée de France, ſans paroître trahir ſon ami. Le Duc d'Yorck trouva le Roi ſon frere dans cette perplexité, en venant lui faire part des propoſitions, par leſquelles le Vicomte demandoit ; qu'on ceſſât ſur le champ de travailler au pont ſur la Seine ; que le Duc de Lorraine s'engageât à ſortir du Royaume dans quinze jours ; & qu'en même tems il donnât ſa parole de ne plus ſecourir les rebelles. Tandis que les deux Princes s'entretenoient, le Duc de Lorraine entra dans la chambre, & le Duc d'Yorck lui preſenta le projet du traitté : il le reçut de cet air railleur qui lui étoit naturel ; mais qui dans cette occaſion parut un peu forcé : il conſentit d'abord au premier article, & envoya ſur le champ un Officier pour faire ceſſer le travail du Pont ; mais il rejetta les deux autres en proteſtant que rien ne pourroit l'obliger à y acquieſcer : le Duc d'Yorck repliqua que le Vicomte ſeroit inflexible ; & la Conférence finit. Le Duc de Lorraine s'imaginant que le jeune Prince aimeroit mieux une bataille qu'un accommodement, pria le Roi d'Angleterre d'envoyer avec lui

AN. 1652. Mylord Germin, pour eſſayer d'obtenir du Vicomte des conditions moins dures. Turenne avoit toujours marché ſans perdre de tems, & le Duc d'Yorck avec Mylord Germin le trouverent à une lieuë du Camp des Lorrains. Le Prince Anglois lui rapporta la réponſe du Duc de Lorraine, & Germin, ayant employé inutilement toute ſon éloquence pour l'ébranler, s'en retourna. L'armée continuant de marcher, n'étoit plus éloignée des ennemis que de la portée du canon, quand le Roi d'Angleterre vint lui-même parler au Vicomte : tout ce qu'il put obtenir de lui, fut qu'il enverroit quelqu'un pour la derniere fois au Duc de Lorraine. Le Marquis de Gadagne fut chargé de lui porter les conditions par écrit, & de lui dire qu'il falloit sur le champ ou ſigner ou combattre. Il partit & trouva le Duc de Lorraine auprès de ſes batteries : ce Prince ayant lû les articles preſcrits par Turenne, dit à ſes Canoniers, en préſence de Gadagne, de tirer : mais il parut qu'on leur avoit défendu auparavant d'obéir, & que ce n'étoit qu'une feinte pour gagner du tems. Le Duc de Lorraine enfin voyant que Gadagne inſiſtoit toujours ſans ſe relâcher, ſigna les articles ; & Gadagne les rapporta au Vicomte, qui demanda deux otages pour garans de l'éxécution.

Les armées du Duc & du Vicomte ſe ſeparent.

Le traitté fut à peine ſigné, que l'armée des Princes parut de l'autre côté de la Seine. Les Lorrains ſortirent de leurs retranchemens, & défilerent devant l'armée du Roi qui demeura en bataille : une partie des troupes de Condé, que le Duc de Beaufort avoit amenées, s'engagea dans l'armée

Royale ; & l'on permit au reste de retourner à Paris. Beaufort y étant arrivé, fit regarder aux Parisiens le Roi d'Angleterre, comme l'auteur du traitté qui venoit d'être conclu, & les irrita à un tel point, que pendant plusieurs jours aucun Anglois n'osa paroitre en public, de peur d'être insulté.

Le Prince de Condé se remet à la tête de l'armée des rebelles.

L'armée d'Etampes, après le départ du Duc de Lorraine, s'étoit retirée à Villejuy : le Prince de Condé qui alla en prendre le commandement, la mena à S. Cloud, où il la fit camper le long de la riviere jusqu'à Surenne ; & s'étant assûré du pont, il crut n'avoir plus rien à craindre, quoiqu'il n'eût au plus que six mille hommes. Cependant le Vicomte de Turenne persistoit dans le dessein qu'il avoit formé de dissiper ce reste de troupes, qui étoit l'unique soutien de la rébellion : mais voyant que de quelque côté qu'il marchât aux ennemis, l'interposition de la Seine les rendroit toujours maîtres d'éviter le combat ; & jugeant ne pouvoir surmonter cet obstacle que par la supériorité du nombre, qui le mettroit en état de les attaquer en même tems en-deçà & au-delà de la riviere, il remontra au Cardinal la necessité qu'il y avoit de faire hâter la marche des troupes, que le Maréchal de la Ferté amenoit de Lorraine. En attendant ce renfort, Turenne resta quelques jours à Ville-neuve S. Georges : il en partit vers la fin de Juin, marcha à petites journées, passa la Marne à Lagni & alla camper près de Dammartin, pour empêcher le passage d'un Corps de troupes Espagnoles qui devoit venir de Flandre en coulant le long de la riviere d'Oyse. Quelques jours après,

AN. 1652. l'armée Royale, par la jonction du Maréchal de la Ferté, ſe trouvant de dix à onze mille hommes, alla camper près de S. Denis, où la Cour étoit venuë de Melun; & le Vicomte auſſi-tôt ordonna qu'on amenât de Pontoiſe des batteaux pour conſtruire un pont vis-à-vis d'Epinai, où l'iſle S. Denis en partageant la Seine, facilitoit la conſtruction de cet ouvrage. Les efforts que fit le Prince pour le traverſer furent inutiles: le canon qu'on plaça dans l'iſle dont on ſe ſaiſit d'abord, écarta les ennemis de la rive oppoſée; & il ne put y reſter que cent mouſquetaires, à l'abri d'un rideau, d'où ils faiſoient feu ſur les travailleurs. La Fitte Major du Régiment de la Ferté, hardi & bon Officier, paſſa à la nage avec cinquante maîtres, coupa la retraitte aux cent fantaſſins, en tua pluſieurs, & emmena dans un batteau les autres priſonniers, ſans avoir perdu un ſeul homme.

Le Prince de Condé décampe pour aller à Charenton.

Condé, qui vit le pont achevé, déſeſpéra d'empêcher le paſſage, & craignant d'avoir bientôt ſur les bras toute l'armée Royale, projetta de mener la ſienne dans cette langue de terre où ſe fait la jonction de la Seine & de la Marne, au deſſous de Charenton, comme le meilleur poſte qu'il pût

1. Juillet.

prendre aux environs de Paris. Il décampa à l'entrée de la nuit, paſſa ſur le pont de S. Cloud qu'il fit rompre enſuite, traverſa le bois de Boulogne, deſcendit au Cours-la-Reine, & voulut prendre ſon chemin par la porte de la Conférence; mais les Pariſiens ayant refuſé de la lui ouvrir, il paſſa la nuit dans le Cours, & le lendemain à la pointe du jour pour gagner Charenton, il marcha entre le Roule & la porte S. Honoré

Honoré, par la Ville-l'Evêque, par les Porcherons, par les fauxbourgs S. Denis & S. Martin & par les marais, craignant à chaque pas que l'on ne tombat sur son arriere-garde. Turenne informé des mouvemens de Condé, partit au milieu de la nuit, ordonna à son armée de le suivre, fit avertir le Marechal de la Ferté de venir le joindre avec ses troupes qui étoient deja au-delà de la Seine, & résolut d'attaquer le Prince avant qu'il pût gagner Charenton, sans attendre ni le canon, ni le Marechal de la Ferté. Il passa à S. Denis pour y conferer avec le Cardinal Mazarin, & arriva à la Chapelle où il découvrit les ennemis. En allant les reconnoitre, il trouva à l'entrée du fauxbourg S. Denis une partie de leur Infanterie postée dans des moulins & dans des maisons: les mousquetaires qu'il fit avancer la chasserent, & donnerent lieu à la Cavalerie du Roi de charger leur arriere-garde, qui après s'être defenduë quelque tems, fut mise en déroute avec perte de la plûpart de leurs Officiers. Turenne continuant de pousser les rebelles, atteignit vers l'hôpital S. Louis le reste de leur arriere-garde, qui étoit d'environ trois cens chevaux, & les tailla en pieces.

An. 1652.

2. Juillet.

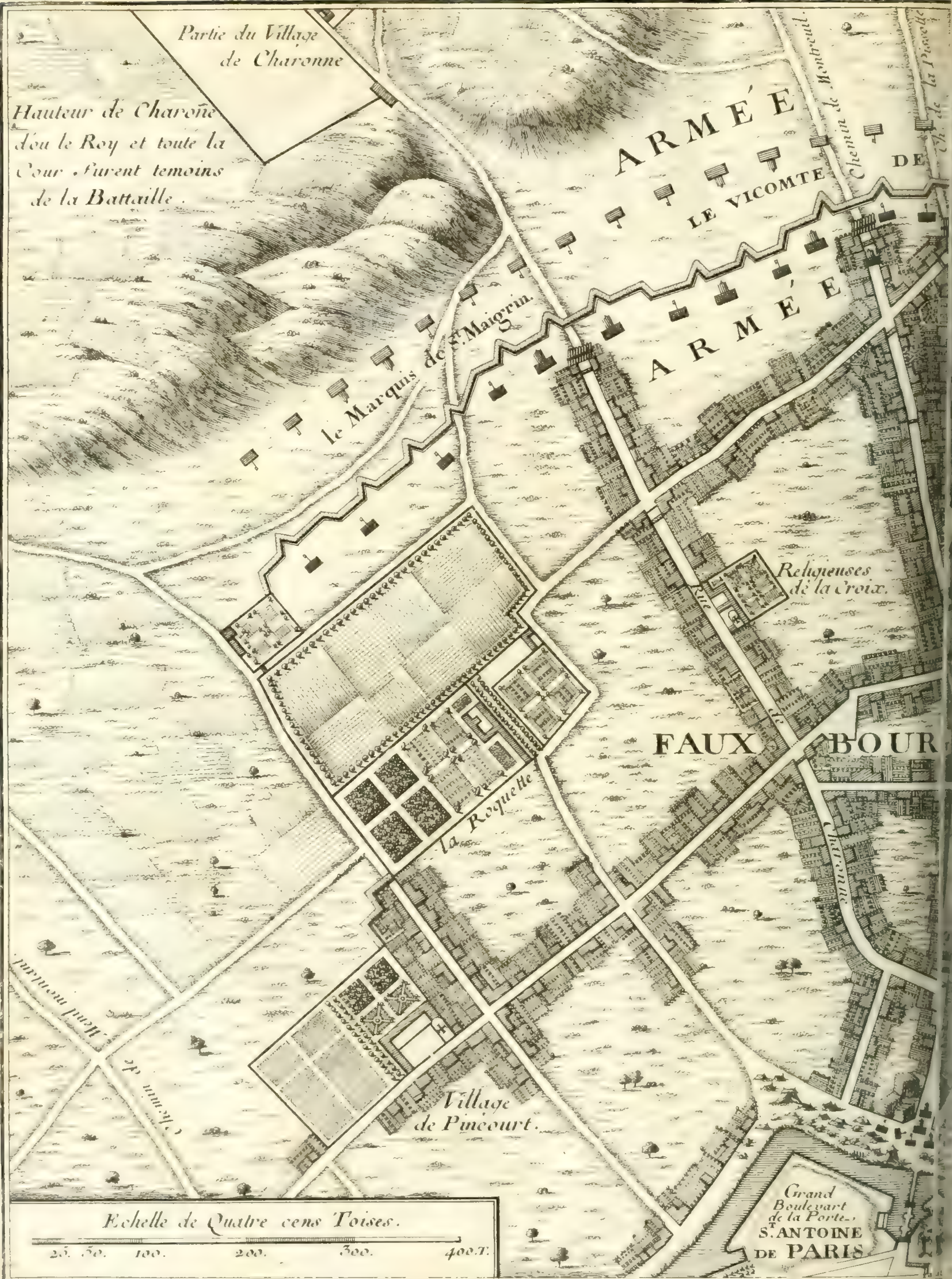
Le Prince poursuivi si vivement, sentit qu'il ne pourroit gagner Charenton, & prit le parti de se retirer dans le fauxbourg S. Antoine. Réduit à cette extrémité il se crut encore heureux de trouver dans ce fauxbourg, outre les barrieres où l'on paye les droits du Roi, des retranchemens faits depuis peu pour arrêter les courses des troupes du Duc de Lorraine, pendant qu'elles étoient à Ville-neuve saint

Le Prince de Condé se retire dans le fauxbourg S. Antoine.

AN. 1652. Georges. Sur le champ il fortifie les uns & les autres, fait construire de nouvelles barricades & des traverses dans les ruës, fait percer les maisons, y loge des mousquetaires, garnit de Cavalerie & d'Infanterie tous les endroits par où il peut être attaqué, en donne le commandement à des Officiers également distingués par leur valeur & par leur expérience, établit sa place d'armes dans le terrain vuide qui est devant la porte S. Antoine. Enfin Condé ne donna jamais de marques plus éclatantes de sa capacité dans la disposition, ni de sa valeur dans l'éxécution.

La Cour presse le Vicomte d'attaquer le Prince plutôt qu'il ne vouloit.

Turenne ayant toujours pressé l'ennemi le long des fauxbourgs, étoit arrivé à celui de S. Antoine, où il vouloit demeurer sans combattre jusqu'à ce que le Maréchal de la Ferté l'eut joint. Dans le même tems le Roi, le Cardinal & toute la Cour vinrent sur la hauteur de Charonne, où comme d'un amphithéatre, ils furent spectateurs des scènes cruelles de cette fameuse journée. Dès que l'Infanterie Royale eut joint la Cavalerie, le Vicomte reçut ordre d'attaquer incessamment le fauxbourg : il eut beau remontrer que l'ennemi ne pouvant échapper, à moins que les Parisiens ne lui ouvrissent leurs portes, il seroit téméraire de rien entreprendre contre des troupes si bien retranchées, avant que d'avoir de l'artillerie & les instrumens nécessaires pour rompre les murs, combler les retranchemens, & enfoncer les barricades : la Cour impatiente n'eut point d'égard à ses représentations ; le Duc de Bouillon même pressa son frere plus que tous les autres, & lui fit entendre que



Dessiné et gravé par le Sr. Coquart.


PLAN DE LA BATAILLE
DE S.T ANTOINE,
Donnée le 3. Juillet 1652.
Entre l'Armée Royale
Commandée par les Maréchaux
De Turenne et de la Ferté,
Et l'Armée des Princes
Commandée par le Prince de Condé
DU ROY
TURENNE.
DES PRINCES
Chemin de Charenton
le Marquis de Navailles.
S.r Rambouillet.
Rully Village.
B. de S.t Antoine.
S.T ANTOINE.
Religieuses de la Conception.
Chantiers de bois flotté
LA SEINE R.
Chemin de Paris a Ivry

An. 1652.

s'il résistoit aux volontés du Cardinal, il devoit craindre qu'on ne le soupçonnât de vouloir ménager le Prince de Condé. Ce ne fut pourtant qu'à un ordre réitéré que le Vicomte céda, pour aller malgré lui attaquer les ennemis dans ce moment.

Bataille de S. Antoine.

Le fauxbourg S. Antoine est composé de trois ruës principales, qui aboutissent à la porte de la ville comme à leur centre, en formant une espece de patte d'oye, & qui dans leur longueur sont traversées par plusieurs autres ruës. Le Vicomte commença par étendre son armée sur une ligne courbe depuis le bas de Charonne jusqu'à la riviere de Seine, pour ne laisser aucune issuë aux troupes du Prince : il ordonna trois attaques à la fois : il chargea le Marquis de S. Mégrin (1) de celle de la droite du côté de Charonne, & le Marquis de Navailles (2) de celle de la gauche, vers la riviere de Seine; se réservant l'attaque du milieu par la grande ruë : il recommanda qu'on eut soin de s'assûrer des ruës de traverse, à mesure qu'on avanceroit dans le fauxbourg, afin que par leur communication, les divers Corps de troupes pûssent se rejoindre & s'entre-secourir dans les grandes ruës. Toutes les dispositions étant faites, on marcha aux retranchemens des rebelles, qui faisoient un feu terrible; on les en chassa par un feu supérieur, & l'on aborda les barricades. Le Marquis de S. Mégrin à la tête des Gardes Françoises & du Régiment de la Marine, soutenus

(1) Jacques Stuart de Caussade Prince de Carenci, Marquis de saint Megrin & Comte de la Vauguyon.

(2) Philippe de Montault de Foix depuis Pair & Maréchal de France.

An. 1652. des Gendarmes & des Chevaux-Légers, attaqua celle de la ruë de Charonne, & s'en rendit maître, malgré le feu qu'on faisoit de toutes parts & des maisons & des murailles. Les Gendarmes aussi-tôt & les Chevaux-Légers entrerent avec précipitation dans cette ruë, devancerent l'Infanterie sans lui donner le tems de chasser les ennemis des maisons voisines, & poursuivirent les fuyards avec une ardeur indiscrette jusqu'au marché (1). Le Prince qui y étoit, vint à la tête de vingt-cinq Officiers ou Volontaires, qui se trouverent auprès de lui, & les chargea si brusquement, qu'ils furent renversés sur leurs fantassins : les uns & les autres mis en désordre, furent poussés à leur tour par les rebelles à travers le feu que l'on faisoit par les fenêtres, & rechassés jusqu'à la premiere barricade : le Marquis de S. Mêgrin y fut tué, aussi-bien que le Marquis de Mancini neveu du Cardinal.

Acharnement mutuel des Soldats.

Pendant que cette action se passoit à la droite, le Régiment d'Infanterie de Turenne qui étoit à la gauche, du côté de la ruë de Charenton, chassa d'abord les ennemis de plusieurs maisons & de quelques jardins où ils s'étoient postés ; mais ayant appris la déroute de S. Mêgrin & craignant d'être coupé, il s'arrêta & se contenta de garder ce qu'il avoit pris. Les Régimens d'Uxelles & de Carignan attaquerent plus loin à la gauche les murailles d'un jardin : quoique leurs deux Lieutenans Colonels eussent été tués d'abord, les soldats s'avancerent d'eux-mêmes, & malgré le grand

(1) Mém. MSS. du Duc d'Yorck.

feu qu'on faisoit sur eux, gagnerent les intervalles des ouvertures, par lesquelles les ennemis tiroient : le mousquet ne pouvant plus etre d'usage on se servit des pistolets, on se jettoit des pierres de part & d'autre, on fourroit les epees au travers des trous qu'on elargissoit avec les mains, faute d'aucun instrument : pendant cette manœuvre qui dura longtems avec une espéce de fureur, les deux Régimens furent soutenus par un escadron de Cavalerie tiré des Régimens de Clare & de Richelieu, qui d'abord mis en désordre, se rallia ensuite, & conserva son poste jusqu'à la fin du combat (1). Un peu plus près de la riviere, proche le jardin de Rambouillet, le Marquis de Navailles emporta la barricade qui lui étoit opposée, fit déloger les ennemis des maisons qu'ils occupoient & les obligea à gagner le derriere des jardins voisins, où ils avoient deja de l'Infanterie : Eclainvilliers Maréchal de Camp de l'armée Royale prenant leur retraitte pour une fuite, passa la barricade avec la Cavalerie qu'il commandoit : ils firent dans le même tems volte-face ; & voyant qu'on ne pouvoit déboucher que deux de front pour venir à eux, ils le chargerent avant que la moitie de son monde fût passée & qu'il eût pû se former en escadron ; le battirent, le firent prisonnier, lui tuerent plusieurs Cavaliers & quelques Officiers ; & après avoir poursuivi le reste jusqu'à la barricade, se retirerent en essuyant un assez grand feu de la part de l'Infanterie du Roi, qui s'étoit emparee des maisons, que les rebelles venoient d'abandonner.

AN. 1652.

(1) & (2) Mem. MSS. du Duc d'Yorck.

AN. 1652.

Le Vicomte est repoussé deux fois par le Prince de Condé.

Le Vicomte de Turenne qui jusques-là s'étoit porté aux différentes attaques, s'avança enfin dans la grande ruë dont il avoit déja fait couper la barriere, malgré la résistance de ceux qui la défendoient: il marchoit en ordre dans cette ruë, renversant tout ce qui se trouvoit sur son passage, & alloit emporter les premieres traverses, lorsque Condé arrêta ses progrès. (1) Ce Prince forma un escadron de toutes les personnes de qualité de son armée, qui n'avoient point de commandement & des Gentilshommes qui lui étoient attachés, fondit sur les troupes du Roi, les fit plier & les ramena battant jusqu'à la barricade. Le Vicomte ayant pris des gens frais, pendant que le Prince faisoit reprendre haleine aux siens, passa une seconde fois cette barricade, culbuta tous ceux qui se présenterent, força plusieurs traverses & parvint jusqu'à l'Abbaye de S. Antoine au milieu du fauxbourg; mais Condé revint sur lui avec une nouvelle ardeur & le fit encore reculer. Jamais action ne fut disputée avec une valeur plus continuë & plus opiniâtre: les deux Généraux tout couverts de sang, & toujours exposés au feu des mousquetaires qui tiroient des maisons à droite & à gauche, combattirent souvent vis-à-vis l'un de l'autre à la portée du pistolet; la fureur martiale de l'un & le sang froid de l'autre faisoient un contraste, dont le spectacle excitoit l'admiration & la terreur. Enfin le Vicomte voyant qu'il ne pouvoit forcer ce gros de Cavalerie

(1) Il paroît par les Mém. de la Rochefoucault & par l'Histoire MS. de l'Abbé Raguenet, que cette action est différente de celle de la ruë de Charonne où S. Mêgrin fut tué.

choisie, détacha des troupes de son attaque, qui allerent renforcer celle du Marquis de Navailles, pour prendre Condé par derriere & l'envelopper. (1) An. 1652.

Dans ce moment les troupes du Maréchal de la Ferté arriverent avec le canon. On en plaça à l'entrée de la grande ruë six pieces, qui bientot firent disparoitre les soldats dont elle étoit remplie : ensuite on battit les maisons qui défendoient le passage de la barricade : comme les murs avoient peu d'épaisseur, les boulets les perçoient aisément ; mais les ennemis s'y maintinrent avec opiniâtreté & continuerent leur feu des fenêtres. Cependant le Duc de Beaufort qui avoit employé inutilement toute la matinée à haranguer les Parisiens, pour les exhorter à ouvrir les portes au Prince, sortit de Paris, & piqué d'émulation résolut de se signaler par quelque action éclatante : ayant proposé au Duc de Nemours de reprendre la barricade que le Marquis de Navailles avoit emportée, & par-là d'empêcher que les troupes du Prince ne fussent enveloppées, il se mit avec lui à la tête d'un Corps d'Infanterie : le Duc de la Rochefoucault & plusieurs personnes de qualité encore en état de combattre, s'étant joints à eux, ils marcherent tous avec intrépidité entre les feux du Régiment de du Plessis-Praslin & de Douglas, qui occupoient les deux côtés du passage ; mais le Régiment de Picardie qui défendoit la barricade, les repoussa si vivement, qu'ils ne purent la forcer (2). Le Duc de

Belle action des Ducs de Beaufort & de Nemours.

(1) Hist. MSS. de Raguenet.

(2) Mem. MSS. du Duc d'Yorck, que l'on a suivi préférablement aux Mémoires de la Rochefoucault.

AN. 1652. Nemours fut blessé en plusieurs endroits, le Duc de la Rochefoucault reçut un coup au coin de l'œil, sans compter beaucoup d'autres gens de distinction tués ou blessés. Le Vicomte qui sur le bruit de la mousqueterie étoit accouru, trouvant le poste conservé & en bon état, revint à la batterie de la grande ruë, où les ennemis tenoient toujours bon dans les maisons qui étoient à la gauche de la barricade. Comme il eut découvert un endroit qui n'étoit point gardé, il fit mettre pied à terre à quelques cavaliers, qui se glissant par derriere, envelopperent & forcerent ces maisons, où cent hommes qui les avoient si longtems défenduës furent tous passés au fil de l'épée (1). Dans le même tems, les Régimens d'Uxelles & de Carignan, qui avoient toujours combattu à travers les trous d'une muraille, par leur obstination à les élargir, vinrent à bout de l'abattre, & chasserent les ennemis de tous les jardins de la gauche. (2)

Les Parisiens ouvrent la porte de la ville aux troupes du Prince.

Les troupes du Prince de Condé rebutées de tant d'attaques, prirent l'épouvante, abandonnerent les barricades & les traverses, & s'étant retirées dans la place d'armes devant la porte S. Antoine, refuserent d'avancer & ne voulurent plus obéir. Le Vicomte résolu de donner une attaque générale, ne jugea pas à propos de les poursuivre: pendant qu'il accordoit à ses troupes quelques momens pour respirer, il fit avancer l'artillerie vers la place d'armes, & le signal donné, l'attaque générale commença. On alloit faire un carnage épouvantable de toutes les troupes du

(1) & (2) Mém. du Duc d'Yorck.

Prince,

Prince, ainsi serrées & ramassées dans la place d'armes, lorsque les Parisiens qui jusques-là neutres étoient demeurés spectateurs, voyant l'extrémité où étoit reduit le Prince de Condé, se declarerent en sa faveur, & lui ouvrirent la porte de la ville. Le canon de la Bastille qui tira en même tems, empêcha le Vicomte de poursuivre les ennemis jusques dans Paris. An. 1652.

Les Parisiens prévenus par les artifices du Cardinal de Retz, & persuadés que la paix du Prince étoit faite sans qu'ils y fussent compris, avoient regardé le commencement de cette action, comme une comédie qui se jouoit de concert avec Mazarin. Retz, qui goûtoit d'avance le plaisir de voir périr le Prince, ne quittoit point le Duc d'Orleans, pour le dissuader de sortir & de s'exposer : la Princesse de Montpensier de son côté employoit tout, pour tirer Gaston son pere de la léthargie où Retz le tenoit : enfin ayant arraché de lui les ordres qu'elle demandoit, elle les porta elle-même à la Maison de Ville, alla de ruë en ruë exhorter le peuple, l'excita à prendre les armes, & en fit sortir une partie pour escarmoucher, en même tems que le canon de la bastille tiroit sur l'armée du Roi, & que les troupes du Prince entroient dans la ville. Condé traversa Paris, mena son armée au-delà du fauxbourg S. Victor vers la Salpêtriere, & se retrancha entre la Seine & la petite riviere des Gobelins, où il crut ne pouvoir être forcé ni affamé, ayant Paris derriere lui.

La Princesse de Montpensier souléve les Parisiens contre le Roi

Deux jours après cette bataille, il arriva un grand désor- Massacre à

An. 1652.

l'Hôtel de Ville.

dre à Paris. On tenoit à l'Hôtel de Ville un Conseil où assisterent les Députés de tous les Corps : on y proposoit de déclarer le Duc d'Orleans LIEUTENANT GENERAL DU ROYAUME, de bannir à jamais de la France le Cardinal Mazarin, d'établir le Duc de Beaufort Gouverneur de Paris à la place du Maréchal de l'Hôpital, & de donner la Charge de Prévôt des Marchands à Broussel. Le Duc d'Orleans & le Prince de Condé, qui s'y trouverent d'abord, étant sortis, pour laisser délibérer sur les articles proposés, des gens armés, de toutes conditions à ce qu'il paroissoit, vinrent tumultueusement dans la place de Gréve, & après avoir crié qu'ils vouloient que tout se terminât au gré du Prince de Condé, tenterent de forcer la Maison de Ville, mirent le feu aux portes, & tirerent sur ceux qui paroissoient aux fenêtres. Le péril dont les flammes menaçoient devint le plus pressant : la plûpart de ceux qui étoient renfermés se précipiterent par le degré, ou se jetterent par les fenêtres basses ; & les mutins confondant les Frondeurs & les Royalistes, les massacrerent sans distinction. Ce désordre affreux qui dura presque jusqu'à minuit, ne put être calmé que par l'arrivée du Duc de Beaufort qui fut toujours l'idole du peuple. On n'a jamais sçu précisément quelle avoit été la cause de ce malheur : il y a quelque raison de croire que le Prince avoit aposté des soldats déguisés pour intimider l'assemblée, & empêcher qu'on n'y déliberât contre ses intérêts ; mais il est vrai-semblable qu'ils avoient été au-delà de ses ordres ; cependant le simple soupçon inspira

An. 1652.

aux Parisiens une violente haine contre le Prince; & cette assemblée, où la Fronde croyoit trouver sa sûreté, fut une des principales causes de sa ruine. Les jours suivans on se rassembla de nouveau; & la plûpart des articles furent arrêtés, selon la volonté du Prince de Condé.

Les Espagnols viennent au secours du Prince de Condé avec une armée de vingt mille hommes.

Les Espagnols profitant des troubles qui agitoient la Capitale du Royaume, reprirent en peu de tems, sur la frontiére qui étoit sans défense, plusieurs Places qu'ils avoient perduës les années précédentes. Dans ces circonstances, le Prince de Condé représenta à l'Archiduc qu'il n'étoit plus en état de tenir la Campagne; & que si on ne lui envoyoit des secours plus puissans qu'on n'avoit fait jusqu'alors, il ne pouvoit résister long-tems à l'armée du Roi. L'Archiduc craignant que le Prince n'abandonnât le parti, & n'ayant plus rien à appréhender du côté de Flandre, ordonna au Comte de Fuensaldagne de mener son armée en France, & de se joindre aux troupes du Duc de Lorraine, qui, selon sa coutume, avoit de nouveau rompu son traitté avec la Cour, & s'étoit rengagé avec l'Archiduc. Ces deux Corps réünis qui faisoient plus de vingt mille combattans, devoient marcher avec le Prince de Condé, pour aller accabler l'armée du Roi, qui n'étoit que de huit mille hommes.

La Cour prend la resolution de se retirer à Lyon, & le Vicomte s'y oppose.

La Cour qui étoit demeurée à S. Denis, allarmée de cette nouvelle, songea à s'éloigner de Paris & à chercher un azile dans quelque Province. Rouen & Dijon ayant refusé de la recevoir, si le Cardinal n'étoit congedié en même tems, la Reine tourna ses vûës du côté de Lyon, & resolut d'y me-

AN. 1652. ner le Roi sous une escorte de deux mille hommes (1). Turenne l'apprit à S. Denis du Duc de Bouillon son frere, & prévoyant les suites funestes de cette démarche, alla représenter au Cardinal » que la retraitte de la Cour entraîneroit infailliblement la perte de toutes les Places frontières de Picardie, de Champagne & de Lorraine; que » ces Provinces se voyant abandonnées, chacune ne songeroit qu'à s'accommoder avec les Espagnols, ou avec les » Princes; qu'un pareil exemple inspireroit aux autres Provinces l'envie de se soulever, & réduiroit peut-être la Cour » à la nécessité de quitter le Royaume: qu'il étoit plus sûr » & plus décent de mener le Roi à Pontoise, avec la garde » qui avoit accoutumé de l'accompagner; que ce poste aisé » à défendre le mettroit à couvert des entreprises des Parisiens, qui d'ailleurs s'étoient fort détachés des interêts du » Prince depuis le massacre arrivé à l'Hôtel de ville; qu'il » marcheroit avec l'armée à Compiégne pour observer les » mouvemens de Fuensaldagne; que le Général Espagnol » n'oseroit alors marcher à Paris, de peur de laisser la Flandre dégarnie, & de mettre entre ce pays & son armée celle » du Roi; que les Espagnols ne manqueroient pas d'imaginer du mistère dans la marche des troupes du Roi à » Compiégne, & de croire que la Cour n'eût osé la risquer » sans une espérance presque certaine de quelque accommodement avec le Prince de Condé. «

Le Vicomte

Le Cardinal conçut toute la solidité des raisonnemens du

(1) Voyez les Mém. MSS. du Vicomte.

Vicomte : le voyage de Lyon fut rompu ; la Cour alla à Pontoise, & l'armée en trois jours se rendit à Compiegne. Fuensaldagne s'étoit avancé jusqu'à Chauni, où le Duc d'Elbeuf se laissa enfermer mal à propos, avec sept ou huit cens chevaux qu'il avoit assemblés dans son Gouvernement de Picardie : les Ennemis lui avoient coupé les passages ; la Place étoit foible ; il fut obligé de se rendre après deux jours de siége ; & par la capitulation les Cavaliers laissérent leurs chevaux aux Espagnols. Le Vicomte de Turenne avoit sagement prévu que sa marche vers Compiégne arrêteroit les Ennemis. Après la prise de Chauni qu'ils abandonnerent, ils n'entreprirent point d'autre siége, se contenterent de ravager le pays, craignirent de s'y engager plus avant, toujours dans le soupçon de quelque accommodement secret entre les rebelles & la Cour, s'en retournerent en Flandre, & laissérent sur les frontières le Duc de Lorraine avec ses troupes, & un détachement de leur armée commandé par le Duc Ulric de Wirtemberg, pour secourir les Princes quand ils le demanderoient.

AN. 1652. chasse les Espagnols de la France.

17. Juillet

Aussi-tôt que les Espagnols furent retournés en Flandre, le Vicomte de Turenne ramena son armée aux environs de Paris, à une lieuë de Gonesse, & il y demeura pendant tout le mois. Une triste occasion l'obligea dans cet intervalle d'aller à Pontoise : le Duc de Bouillon y tomba malade d'une fiévre violente qui l'emporta en peu de jours. Il commençoit alors à être reconnu pour un génie supérieur, plus capable même d'être à la tête des affaires que le Car-

Mort du Duc de Bouillon.

An. 1652. dinal Mazarin ; & la Reine alloit lui confier la Sur-intendance générale des Finances. »Cette mort, dit le Duc de la » Rochefoucault, devroit dégoûter les hommes de tous les » plans qu'ils font pour leur élévation. L'ambition du Duc » de Bouillon étoit soutenuë de toutes les grandes qualités » qui pouvoient la rendre heureuse : il étoit vaillant, & » sçavoit parfaitement la guerre : il avoit une éloquence fa» cile, naturelle & insinuante ; un sens droit & un discer» nement admirable ; l'esprit net, fécond en expédiens, & » propre à soutenir les affaires les plus difficiles : il écoutoit » les conseils qu'on lui donnoit avec douceur, avec atten» tion & avec une certaine délicatesse qui faisoit valoir les » raisons des autres, & croire qu'il en tiroit ses résolutions. » L'opiniâtreté de sa fortune s'opposa toujours à sa pruden» ce ; & il mourut précisément dans le tems que cette pru» dence avoit surmonté l'injustice du sort (1). Le Vicomte de Turenne fut moins sensible à la perte que souffroit sa Maison par la mort d'un Chef de ce mérite éminent, qu'à celle d'un frere qu'il aimoit avec une extrême tendresse : mais sa douleur, quelque vive qu'elle fût, ne lui ôta rien de l'attention qu'il croyoit devoir aux besoins pressans de l'Etat.

Le Parlement se partage en deux.

Pendant que la Cour étoit à Pontoise, les Chambres du Parlement animées par la faction du Prince de Condé s'assemblerent, & donnerent un Arrêt, par lequel, il fut dit que,

(1) Mém. MSS. de la Rochefoucault cités par l'Abbé Raguenet comme ayant été vus par le Cardinal de Bouillon.

comme le Roi préoccupé des conſeils pernicieux du Cardinal, ne pouvoit être cenſé libre ; le Duc d'Orleans pour préſerver l'Etat de la ruine prochaine dont il étoit menacé par l'ambition de Mazarin, ſeroit prié de prendre la qualité de Lieutenant général de S. M. dans toute l'etenduë du Royaume, tant que le Miniſtre demeureroit en France. Gaſton accepta le titre qu'on lui offroit : on en donna avis à tous les Gouverneurs de Provinces ; & ce Prince ſe choiſit un Conſeil : les Ducs de Nemours & de Beaufort qui y avoient place, s'etant piqués pour le rang, ſe battirent & le premier fut tué. Le Roi irrité contre le Parlement donna une Déclaration par laquelle il transféroit ce Tribunal de Paris à Pontoiſe : les Préſidens à Mortier, excepté Némond & Maiſons obéirent avec quatorze ou quinze Conſeillers, & ſe rendirent où il leur étoit ordonné. A l'ouverture des Seances, la Déclaration qui transféroit le Parlement fut vérifiée, & tous ceux qui étoient demeurés à Paris furent interdits.

Le Cardinal Mazarin ſort du Royaume une ſeconde fois, & ſe retire à Bouillon.

Les membres du Parlement réſidant à Pontoiſe, n'étoient pourtant guere plus MAZARINS que le reſte de leurs Confreres : à peine furent-ils aſſemblés, qu'ils repréſenterent au Miniſtre qu'il dependoit de lui de rétablir la tranquillité publique ; que ſa préſence ſervant de prétexte aux factions, elles ſeroient diſſipées par ſa retraitte : que ſi elles continuoient après ſon départ, les bons citoyens, alors perſuadés des mauvaiſes intentions des mécontens, travailleroient de concert à le faire rappeller avec honneur. Le Cardinal

AN. 1652. touché de ces remontrances, consulta le Vicomte de Turenne, qui les trouvant judicieuses, lui conseilla de se retirer pour un tems; mais de ne point donner à entendre au public que son éloignement dût être pour toujours, & d'ôter par-là à ses ennemis le prétexte de déclamer à son retour contre sa fausseté. Le Cardinal résolut enfin de se sacrifier pour quelques mois, & très habilement porta la Reine à faire rendre à Pontoise un Arrêt du Parlement, par lequel très humbles remontrances seroient faites au Roi, & qu'on le supplieroit de donner la paix à son peuple en éloignant le Ministre. Le Roi répondit qu'encore que le Cardinal Mazarin l'eût fort bien servi, & qu'il ne fût qu'un prétexte aux mal intentionnés de brouiller l'Etat, il consentoit néanmoins à se priver d'un bon Ministre, dans l'intention de pacifier son Royaume & de faire rentrer les rebelles dans leur devoir. Aussi-tôt après, le Cardinal ayant fait donner la direction des affaires à le Tellier & à Servien ses amis fidéles, ayant remis entre les mains du Roi une instruction pour toute sa conduite, & comptant sur la Reine dont la fermeté ne s'étoit jamais démentie à son égard, il partit bien accompagné, alla coucher à Meaux & se retira à Bouillon.

10. Août.

Le Duc de Lorraine revient une seconde fois en France.

Le Prince de Condé campoit toujours sous les murailles de Paris : il n'avoit pas assez de troupes pour hazarder une bataille, & il craignoit en s'éloignant de cette ville, que le parti du Roi qui augmentoit tous les jours depuis la retraitte du Cardinal, ne vint à prévaloir Cependant le Duc de Lorraine

Lorraine avançoit vers Paris à la tête de ses dix mille hommes, avec le renfort de six mille Espagnols commandés par le Duc de Wirtemberg. Le Vicomte averti qu'il prenoit le chemin de la Champagne, pour joindre l'armée du Prince de Condé, marcha vers la Marne, passa la riviere à Lagni, & avança jusqu'au petit village de S. Germain près de Cressi en Brie : là il reçut ordre de la Cour de ne rien entreprendre contre le Duc de Lorraine, à moins que ce Prince ne décampât du lieu où il étoit pour aller du côté de Paris. Le Duc avoit renoué des négociations avec la Cour, pendant lesquelles il espéroit trouver l'occasion de s'approcher du Prince de Condé, sans être obligé de combattre : Turenne qui connoissoit parfaitement son caractére, après avoir dit au Duc d'Yorck qu'il aimoit mieux s'exposer à tout en désobeissant, que de trahir les interêts du Roi en se laissant tromper par le Duc de Lorraine, décampa le matin, & pour être plus à portée de le couper, alla à Brie-Comte-Robert. Ses Maréchaux des logis y trouverent ceux du Duc qui prétendoit y camper la même nuit : sur quoi le Vicomte ayant déliberé avec le Maréchal de la Ferté changea de résolution, & marcha droit à Ville-neuve S. Georges. Il prit les devants avec toute sa Cavalerie ; l'Infanterie le suivit avec le canon, & le Maréchal de la Ferté fit l'arriere-garde. Turenne craignit avec raison que le Duc de Lorraine ne changeât aussi de dessein, & que connoissant l'importance du poste, il ne le gagnât avant lui : sa conjecture se trouva véritable. Quelque diligence qu'il fit, l'avant-garde des

An. 1652.

AN. 1652. Lorrains arriva plûtôt que lui à Ville-neuve S. Georges d'où le Duc informa le Prince de Condé qu'il s'en étoit emparé. Quoique le Duc fût maître de ce lieu, & qu'une partie de ses troupes eût passé la riviere d'Yeres, le Vicomte arriva avec son avant-garde sur la hauteur qui commande le bourg, en chassa les Lorrains & se saisit du pont. Le Maréchal de la Ferté arriva sur le soir avec le reste de l'armée; & les Ennemis ayant manqué le poste, se retirerent une lieuë plus haut, le long de la riviere de Seine vis-à-vis le Château d'Ablon, où le Prince les joignit peu de jours après.

Le Prince de Condé & le Duc de Lorraine tâchent d'enfermer le Vicomte dans son Camp.

Les Ennemis, fort supérieurs en nombre, compterent alors d'affamer l'arméeRoyale,en la resserrant entre la Seine & la riviere d'Yeres. Le Vicomte n'avoit de pain que pour cinq jours : les fourages lui manquoient, & il ne pouvoit en tirer des environs,parceque le pays étoit ruiné. Il avoit eu la précaution d'arrêter à Ville-neuve S. Georges, le même jour qu'il y étoit arrivé, vingt-cinq batteaux qui descendoient la riviere; ces batteaux sauverent l'armée : on s'en servit pour faire sur le champ deux ponts sur la Seine; on employa aussi les poutres des maisons du bourg : les Officiers qui avoient de l'argent en donnerent pour les ouvriers; & malgré les difficultés qui paroissoient invincibles, les ponts furent bientôt construits; & l'on fit avec la même promptitude des travaux pour en assurer la tête de l'autre côté de la Seine (1). Cette communication donna du pain aux soldats & du fourage aux chevaux, qui jusques-là n'avoient été nourris que de feuilles de vignes. Les Maréchaux de

(1) Mém. MSS. du Duc d'Yorck.

Turenne & de la Ferté songerent en même tems à se fortifier dans leur poste, & joignirent par des lignes les six redoutes que le Duc de Lorraine avoit elevées près de Limei trois mois auparavant, & qui etoient encore entieres. L'armée Royale placée entre Limei & la riviere d'Yeres qui servoit de fossé à son Camp, s'appuyoit d'un côté à la Seine, & de l'autre etoit couverte d'un bois. Les Ennemis, voyant les huit mille hommes qui la composoient ainsi retranchés, n'oserent avec vingt mille rien entreprendre, & persisterent dans la resolution de l'affamer, en la bloquant de toutes parts. Pour la serrer encore de plus près, ils décamperent après avoir laissé garnison dans Ablon: le Duc de Lorraine avec ses troupes alla passer plus haut la riviere d'Yeres, & vint se poster entre Brie-Comte-Robert & le Camp des Generaux, pendant que le Prince de Condé avança vers Limei. L'un & l'autre retranchés & campés à la portée du canon de l'armée Royale, la tenant investie & comme assiégée dans l'angle des deux rivieres, manderent à Paris qu'ils l'avoient enfin réduite ou à combattre ou à périr de faim. Comme on croyoit sur ce discours sa défaitte inévitable, tout le monde blamoit ouvertement la conduite du Vicomte: quelques uns même l'accuserent d'être d'intelligence avec les Ennemis (1). Jamais la Cour ne s'étoit vûë si embarassée: le Cardinal Mazarin étoit sorti de France; le Duc de Bouillon venoit de mourir; le Parlement avoit déclaré le Duc d'Orleans Lieutenant Génér al du Royaume, & le

AN. 1652

(1) Mem. MSS. de Raguenet.

AN. 1652. Prince de Condé Généralissime des armées de la Couronne: les Ministres tremblans faisoient des offres excessives à ce Prince, qui, se regardant déja comme le maître, rejettoit avec dédain tous les projets d'accommodement, quelque avantageux qu'ils fussent; mais l'habileté de Turenne trouva le moyen de frustrer les hautes espérances dont Condé s'étoit flatté.

Le Vicomte de Turenne frustre les espérances des deux Princes pendant six semaines.

Le premier soin du Prince, après s'être retranché, fut de construire un pont de batteaux pour interrompre la communication de Corbeil; pendant que le Duc de Lorraine, pour interrompre celle de la Brie, envoyoit continuellement des partis. Le Vicomte en prenant le Château d'Ablon, avant que le pont fût achevé, rendit inutiles les mesures de Condé, & assûra par la Seine le commerce de son Camp avec Corbeil, où Vaubecourt (1) mena deux mille hommes outre cent maîtres qui y étoient déja. On ordonnoit tous les jours des détachemens de ces troupes, aussi-bien que de celles du Camp, qui rodoient sur les bords de la Seine; & on ne laissoit jamais sortir les Fourageurs qu'avec de grosses escortes d'Infanterie & de Cavalerie. Les Fourageurs partoient la nuit, traversoient la riviere d'Essone, alloient fourager à leur aise au-delà Corbeil, y repassoient & s'y arrêtoient, ou revenoient au Camp, de l'un ou de l'autre côté de la riviere, selon qu'il y avoit plus ou moins de risque, sur les avis donnés par les détachemens

(1) Ce Corps de deux mille hommes venoit du siége de Montrond qui s'étoit rendu.

qui étoient ſans ceſſe à la découverte. On fit la même manœuvre pendant cinq ſemaines entiéres, ſans qu'il y eût jamais d'eſcarmouches conſidérables entre les deux armées, ni de convois enlevés; & ce fut à la conſervation de ces convois que l'on dut le ſalut de l'armée Royale, que le Prince de Condé s'étoit vainement promis de détruire par la famine.

Diſpoſitions favorables des Pariſiens pour la Cour.

Les Pariſiens ſupporterent pendant quelque tems avec aſſez de patience, le voiſinage importun des deux armées, ſur les paroles que leur donnoit le Prince de Condé de les en délivrer bien-tôt: mais voyant l'illuſion des eſpérances dont on les repaiſſoit, ils firent de ſérieuſes réfléxions ſur l'aveuglement avec lequel ils ſe laiſſoient dévorer par des Etrangers, pour ſatisfaire l'ambition de ceux à qui ils s'étoient livrés. Le Cardinal de Retz, qui aſpiroit uniquement à prendre la place de Mazarin & à perdre le Prince de Condé, n'omettoit rien pour augmenter les méſintelligences. Les Parlementaires diviſés entre eux, s'accordoient encore moins avec les Princes: les Princes eux-mêmes étoient déſunis & ne comptoient plus ſur le Parlement: le peuple, depuis le maſſacre de l'Hôtel de Ville, marquoit par de fréquens tumultes, combien les Frondeurs de robe & d'épée, lui étoient odieux. Dans cette ſituation les ſujets fidéles firent aiſément ſentir à leurs concitoyens en quel abîme de maux l'ambition de Condé & les vûës particuliéres des factieux alloient les précipiter, & les ramenerent à des ſentimens plus conformes à leur devoir. (1)

(1) & (2) Mém. MSS. du Duc d'Yorck.

An. 1652

Le Vicomte decampe pour aller joindre la Cour.

La Reine presque assûrée des dispositions des Parisiens, crut, en rappellant l'armée auprès du Roi, avancer la conclusion de l'accommodement qui se traittoit, & manda au Vicomte & au Maréchal de chercher les moyens de se dégager, pour venir joindre la Cour. Les chemins rompus par les pluyes commençoient à empêcher les fourrages; ainsi les Généraux qui songeoient déja à décamper, eurent bientôt fait dresser plusieurs ponts sur la riviere d'Yeres, du côté de la Seine: ils envoyerent ordre en même tems à Vaubecourt qui étoit dans Corbeil, de faire quelques redoutes sur une hauteur au-devant de la ville, pour y recevoir l'armée; & partirent la nuit du quatre au cinq Octobre. On défila en bon ordre le long de la Seine dans un grand silence, & dès que l'armée eut passé, les ponts furent rompus. Le Duc de Lorraine ne s'apperçut de la retraitte des deux Généraux, que le lendemain: si le Prince de Condé, que sa santé obligea d'aller à Paris, avoit été sur les lieux, peut-être ne lui auroit-elle pas échappé; mais il lui auroit été difficile de s'y opposer. Après une lieuë de marche, l'armée se trouva couverte d'un côté par la riviere de Seine, de l'autre par la forêt de Senard, dans un terrain où les ennemis ne pouvoient ni la déborder, ni la prendre en flanc. Avant le jour, toutes les troupes arriverent à Corbeil, & quoiqu'elles ne dûssent y rester qu'une nuit pour se reposer, on fit des retranchemens palissadés pour n'être point surpris. Turenne & la Ferté, dans le dessein de passer la Marne à Meaux, pour aller de-là joindre la Cour à Mantes,

5. Octobre.

prirent leur route par Chaumes, & craignant d'être attaqués, firent marcher les troupes en bataille sur deux colonnes, dans un tel ordre que si l'Ennemi avoit paru, l'armée auroit pu le recevoir en faisant un quart de conversion à gauche. Les rebelles n'ayant osé rien entreprendre ce jour-là, on s'avança le lendemain avec moins de contrainte par Prêle, Tournan & Quinci jusqu'à la Marne que l'on traversa près de Meaux ; d'où l'on alla par Mont-l'Evêque camper à Courteuil dans le voisinage de Senlis.

Le Vicomte ramene le Roi à Paris.

Une retraitte si surprenante faite devant les Ennemis, quoique fort supérieurs en nombre, acheva de décréditer les Princes dans l'esprit des Parisiens. La saison s'avançoit, & le pays entierement ruiné ne fournissoit plus de subsistance : ces considérations obligerent Condé de se retirer avec le Duc de Lorraine auprès de Laon, où étoient les troupes de Fuensaldagne. L'armee des Princes passa auprès de celle du Roi le quatorzième d'Octobre, & dès qu'elle fut partie, le Vicomte ayant laissé le commandement au Marechal de la Ferté alla à Mantes trouver la Cour, pour la determiner à rentrer dans Paris. Il représenta aux Ministres, qu'il falloit profiter de l'absence du Prince de Condé, & ne pas laisser aux Parisiens le tems de revenir de leur dégoût pour les Frondeurs ; que les Officiers se retirant tous les jours faute d'argent, le Roi seroit bientôt sans troupes ; que l'on ne seroit pas en état la Campagne suivante de faire tête aux ennemis, dont les forces seroient alors augmentées ; que l'on trouveroit Paris encore moins disposé à recevoir le

AN. 1652. Roi, & que l'exemple de la Capitale entraineroit les autres villes du Royaume. La Cour ſe rendit à ſes raiſons, quitta Mantes & alla coucher à S. Germain : elle y ſéjourna trois ou quatre jours, & après avoir reçû des députés de Paris qui ſupplioient le Roi d'y revenir, ſe mit en marche par le pont de S. Cloud. Comme on approchoit du bois de Boulogne, quelques gens bien ou mal intentionnés vinrent donner l'allarme, prétendant que c'étoit hazarder témérairement la perſonne du Roi, que de le mener à Paris où le Duc d'Orleans & la Princeſſe ſa fille cabaloient pour exciter un nouveau ſoulévement. Le carroſſe du Roi s'arrêta; & la Reine, ayant fait ſortir les femmes qui y étoient, tint conſeil en pleine campagne avec le Prince Thomas, le Vicomte de Turenne, & les Maréchaux de Villeroi & du Pleſſis. Tous furent d'avis de rebrouſſer chemin : le Vicomte ſeul perſiſta dans ſon premier ſentiment, & l'appuyant de nouvelles raiſons, remontra avec fermeté, que le retour du Roi à S. Germain ſeroit également préjudiciable à ſes interêts & à ſon honneur; que cette derniere démarche marqueroit un défaut de réſolution, qui rendroit la Cour mépriſable, ôteroit le courage aux bons ſujets, & reléveroit les eſpérances des rebelles; & qu'enfin il regardoit, ou comme des ennemis couverts, ou comme des eſprits foibles, ceux qui étoient venus allarmer la Cour ſi mal à propos. La Reine naturellement courageuſe ſuivit ſans balancer le conſeil de Turenne; on continua de marcher, & le Roi à la tête de ſes Gardes, entra dans la ville par la porte S. Honoré, ne

trouva

trouva par tout que des acclamations qui marquerent la joie publique, & fut accompagné jusqu'au Louvre, par une foule de peuple qui ne cessoit de crier VIVE LE ROI. Le lendemain de l'arrivée de la Cour, le Duc d'Orleans se retira d'abord à Limours, puis à Blois, & la Princesse sa fille alla à S. Fargeau. Les Chambres du Parlement s'assemblerent au Louvre, selon l'ordre qu'elles en avoient reçu : on y vérifia quatre Declarations; pour la réünion du Parlement de Pontoise & de celui de Paris; pour l'amnistie générale, en faveur de ceux qui voudroient se soumettre dans l'espace de quinze jours; pour défendre au Parlement de se mêler des affaires d'Etat; & pour obliger douze Présidens ou Conseillers à s'éloigner : de plus il fut défendu aux Ducs de Beaufort, de Rohan & de la Rochefoucault, & à tous les domestiques du Prince de Condé & de la Duchesse de Longueville de se montrer dans Paris. L'ordre fut bien-tôt rétabli dans cette grande ville, & le calme qui succeda fit oublier les troubles de la Fronde. AN. 1652.

Le Prince de Condé fut le seul qui ne voulut point accepter l'amnistie : il aima mieux se jetter entre les bras des Espagnols, & perdre tous ses établissemens en France, que d'y vivre avec le Cardinal Mazarin, qui fut bien-tôt après rapellé. Le Prince se retira sur les frontieres de Champagne, avec le Duc de Lorraine, le Duc de Wirtemberg & le Comte de Fuensaldagne. Il prit en peu de temps Château Porcien, Rhetel, Mouson & sainte Menehoult; il licentia les troupes du Duc d'Orleans, qui étoient dans son

Le Prince de Condé se retire sur les frontieres & prend plusieurs villes.

AN. 1652. armée, & leur permit de retourner en France, à condition qu'elles ne ſerviroient point le Roi, pendant le reſte de la campagne. Les ennemis s'emparerent enſuite de Bar-le-duc, d'où Fuenſaldagne ſe retira en Flandres avec la plus grande partie de ſes troupes, ne doutant pas que le Prince de Condé & le Duc de Lorraine ne fuſſent aſſés forts pour ſe rendre maîtres du Barrois. En effet, ils prirent bientôt Ligni, Void, & Commerci; reſolurent d'établir leurs quartiers d'hiver dans le pays; & ſe flatterent de retourner en France au Printemps. (1)

Le Vicomte le pourſuit, & l'oblige de ſortir du Royaume.

Le Vicomte de Turenne n'avoit point voulu quitter la Cour, avant que l'autorité Royale fût entierement affermie dans Paris: dès qu'il vit que tout étoit tranquille, il recommença la Campagne, dans une ſaiſon où l'on a coûtume de la finir. Il partit le trentième d'Octobre, en faiſant eſperer au Roi qu'il empêcheroit les Ennemis de prendre des quartiers d'hiver dans le Royaume; & ſe mit à la tête de l'armée, qu'on avoit renforcée de deux mille hommes: pendant que le Maréchal de la Ferté alla dans ſon Gouvernement de Nanci. Turenne s'avanca du côté de la Lorraine, & ſans s'arrêter devant toutes les petites Places que le Prince avoit priſes, & où il avoit laiſſé une partie de ſes troupes en garniſon, il marcha droit aux Ennemis; arriva à Vaucouleurs; y paſſa la Meuſe, derriere laquelle ils étoient poſtés, aux environs de Toul; les obligea de décamper, & ne ceſſa de les pourſuivre. Le Prince qui n'avoit preſque plus d'In-

30. Octobre.

(1) Mém. du Duc d'Yorck.

fanterie, se retira d'abord du Chateau de Void à Commerci, delà à saint Mihel, d'où il partit subitement pour gagner Damvilliers dans le Luxembourg. Le Vicomte ne jugea pas à propos d'aller plus loin que saint Mihel: il se contenta d'avoir obligé Condé à sortir du Royaume, & ne songea plus qu'à faire rafraichir son armée, que tant de marches penibles avoient beaucoup fatiguée. Comme les Ennemis avoient épuisé le pays de vivres, & que les habitans de saint Mihel lui en refuserent, il fut contraint, pour ne pas laisser perir de faim son armée, de faire entrer par force l'Infanterie dans leur ville, & de distribuer la Cavalerie dans les villages voisins. Ce rafraichissement étoit nécessaire aux troupes; mais elles ne pûrent en jouir longtems: le Maréchal de la Ferte, à qui les habitans de saint Mihel porterent leurs plaintes, se tint vivement offensé de ce que le Vicomte avoit pris par force des quartiers dans une ville de son Gouvernement. Transporté de colere, il vint de Nanci sur les lieux mémes, & parla avec aigreur au Vicomte, qui tâcha de l'adoucir, en lui remontrant que la conservation de l'armée Royale l'avoit mis dans cette dure nécessite: malgré ces raisons, il fallut déloger le lendemain; & la Ferté toujours irrité, suivit les troupes de Turenne à la tête de ses Gardes, & chargea les traineurs. Les effets de ce ressentiment furent dans la suite encore plus nuisibles aux interéts du Roi. (1)

AN. 1652.

Pendant que le Maréchal alla faire le siége de Ligni, le

Le Vicomte assiege Bar-le-duc, & le

(1) Mem. M S S. du Duc d'Yorck.

AN. 1652. Vicomte fit celui de Bar-le-duc. La même nuit qu'on y arriva, on dressa une batterie contre la basse ville; & quoiqu'on n'eût que des piéces de campagne, & en petit nombre, on fit le premier jour une grande bréche aux murs près de la porte, qui n'étoit flanquée que de deux petites tours rondes. Les assiegeans, malgré le feu qu'on faisoit des tours, non-seulement emporterent la bréche, mais chasserent encore les assiegés des barricades qu'ils avoient faites dans les ruës, & les poursuivirent jusqu'à la ville haute. L'Infanterie ayant été logée à couvert dans la ville basse, & la Cavalerie distribuée dans les quartiers des environs, on commença le siége de la ville haute & celui du Château. Le même jour que la basse ville fut prise, le Cardinal Mazarin arriva au Camp avec un renfort de troupes tirées de differentes Places, & commandées par le Duc d'Elbeuf & le Maréchal d'Aumont: à ces troupes se joignirent bientôt celles du Maréchal de la Ferté, qui vint au siége après la prise de Ligni. Le Prince de Condé, pour empêcher celle de Bar, voulut tenter le secours de la Place. Sur les nouvelles de sa marche, il fut arrêté, que Turenne & la Ferté iroient au devant de lui avec la plus grande partie de la Cavalerie, trois mille fantassins, & six pieces de campagne; que le Cardinal les suivroit à quelque distance, pendant que le Duc d'Elbeuf & le Maréchal d'Aumont avec le reste des troupes continueroient le siége.

Cardinal Mazarin arrive au Camp

Les Ennemis venoient par le chemin de Vaubecourt, qui n'est qu'à cinq lieuës de Bar: l'Armée du Roi mar-

Faute considérable du Maréchal de

[illegible]

cha droit à eux; & le Vicomte qui conduisoit l'avant-garde, ayant appris que le Prince de Condé étoit nouvellement arrivé dans ce village & qu'il y devoit passer la nuit, proposa au Marechal de la Ferté d'aller attaquer sur le champ les Ennemis, qui se trouveroient infailliblement en grand desordre, parceque le quartier étant rempli de vins & de provisions de toute espece, les Officiers pourroient difficilement rassembler leurs troupes & faire monter à cheval leur Cavalerie.: le Maréchal toûjours piqué contre le Vicomte, ne voulut point consentir à cette attaque sans l'avis du Cardinal; & l'approbation du Ministre, quoiqu'il ne fût qu'à deux lieuës, vint trop tard. Le Prince averti de l'approche du Vicomte, ordonna qu'on battît la generale; & pour obliger les troupes à deloger plus promptement, fit mettre le feu au bourg. Il ne jugea pas à propos de rester plus long-temps dans le pays, voyant que l'armée du Roi étoit assez nombreuse & pour venir à sa rencontre & pour continuer le siége. Quand on fut certain que les ennemis étoient éloignés, on retourna devant Bar-le-duc, qui fut pris en peu de jours.

Prise du Chateauporcien & de Vervins, & fin de la Campagne.

Le Cardinal que ces succès animoient, & qui croyoit ne devoir laisser aucune ressource pour l'année suivante à un ennemi aussi formidable que le Prince de Condé, souhaittoit qu'on prît encore sainte Menehoult & Réthel; mais le froid excessif empêcha ces deux siéges. Il n'y avoit point d'abri dans ces vastes plaines de Champagne pour l'Infanterie, ni de fourrage aux environs pour la Cavale-

AN. 1652.

rie : on ſe contenta pour terminer glorieuſement la Campagne, de reprendre Château Porcien & Vervins : de-là, on fit marcher l'armée à Creſſi ſur Serre & à Laon, d'où toutes les troupes furent envoyées dans leurs quartiers d'hiver ; après quoi le Cardinal, les Généraux & les principaux Officiers reprirent le chemin de Paris. C'eſt ainſi que finit cette longue & pénible Campagne, où le Vicomte de Turenne ſauva pluſieurs fois la Monarchie par ſes conſeils & par ſa valeur. Cependant les armes du Roi ne furent pas auſſi heureuſes au dehors qu'au dedans du Royaume : les Eſpagnols reprirent en Flandre Gravelines & Dunkerque, en Italie Caſal, & en Eſpagne Barcelone. Ce fut un aſſez grand avantage pour cette année, d'avoir forcé le Prince de Condé à ſortir du Royaume.

Empriſonnement du Cardinal de Retz.

19. Décembre.

Il ne reſtoit plus à Paris aucune ombre de la Fronde ; le ſeul Cardinal de Rêtz auroit pû donner des inquiétudes à la Cour : pour prévenir les nouveaux troubles qu'il étoit capable d'éxciter, le Roi l'avoit fait arrêter au Louvre dans l'antichambre de la Reine, & conduire au Bois de Vincennes où il fut enfermé, après quatre années de brigues, de cabales, d'horreurs, de perfidies, qu'il colore ſouvent dans ſes Mémoires, qu'il nie quelquefois quand il ne peut les pallier, & qu'il n'avoue jamais que par l'eſprit d'audace dont il faiſoit vanité.

Fin du troiſième Livre.



HISTOIRE
DU VICOMTE DE TURENNE.

LIVRE QUATRIE'ME



ERS le commencement de l'année mil ſix cens cinquante-trois, le Vicomte de Turenne épouſa Charlote de Caumont, fille unique & héritiere d'Armand de Nompar de Caumont Duc de la Force, Pair & Maréchal de France. Les qualités de ſon eſprit & de ſon cœur ſurpaſſoient encore les avantages de ſa naiſſance & de ſa fortune : elle réüniſſoit la douceur &

AN. 1653. Mariage du Vicomte de Turenne.

An. 1653. la délicatesse, la simplicité & la modestie, avec les sentimens élevés & les connoissances les moins ordinaires à son sexe: en un mot *elle étoit digne du Vicomte de Turenne.*

Le Vicomte assiége & prend Rhétel.

(1) Comme la Campagne précedente avoit été longue & pénible, on ne put commencer celle-ci qu'au mois de Juin: l'armée Françoise prévint pourtant celle des ennemis, & fit le siége de Rhétel dont la prise étoit d'une grande importance. Cette Place facilitoit les courses des Espagnols dans la Champagne, dans la Picardie, même jusqu'aux portes de Paris, & ouvroit au Prince de Condé la communication avec les villes qu'il possedoit sur la Meuse, aussi bien qu'avec les Pays-bas d'où il tiroit des vivres. Il en avoit confié le gouvernement au Marquis de Persan, Officier très-experimenté; mais sa garnison n'étoit pas suffisante. Le Vicomte ravi de signaler son zele pour le service du Roi, dans un lieu qui avoit été le théatre de sa révolte, marcha vèrs Rhétel avant que le Prince pût y jetter le moindre secours. Les ennemis avoient deux Corps de troupes séparés; celui qui étoit dans Luxembourg en devoit aller joindre un second qui étoit sur la Sambre: l'armée du Roi passa promptement la riviere d'Aisne & alla trois lieuës au-de-là de Rhétel occuper précisément l'endroit marqué pour cette jonction. Turenne en s'emparant du poste jugea qu'il jetteroit les Espagnols dans l'embarras, & qu'il gagneroit au moins huit ou neuf jours;

(1) Tous les détails de ce livre sont tirés des Mem. MSS. du Duc d'Yorck, & de ceux du Vicomte de Turenne.

pendant

pendant qu'ils délibereroient lequel des deux Corps de troupes se mettroit en mouvement pour aller trouver l'autre, & qu'ils exécuteroient leur délibération. Le Vicomte après avoir prié le Maréchal de la Ferté qui étoit à Sainte Menehoult, de marcher en même tems que lui, s'achemina avec une partie de ses troupes par Château-Porcien, en passant se rendit maître de Chaumont, & arriva devant Rhétel qu'il investit. Le coup étoit décisif, si le Prince de Condé avoit pû conserver cette Place avec Stenai & Mouson qu'il tenoit deja; il auroit été impossible de couvrir la Picardie, la Champagne, ni même l'Isle de France. Les deux Géneraux attaquerent avec vigueur les dehors qui faisoient la principale défense de la Place, les emporterent brusquement, éleverent aussi-tôt des batteries près des murailles qui n'étoient pas de grande résistance, y firent deux bréches & forcerent la ville, où il y avoit neuf cens hommes, à se rendre en trois jours.

Le Prince de Condé entre en France à la tete de 30. mille hommes.

Le Prince de Condé dont toutes les mesures étoient rompues par la prise de Rhetel, engagea les Espagnols à faire une irruption en France avec une armée de trente mille hommes. Les troupes du Roi commandées par les Maréchaux de Turenne & de la Ferté, ne montoient qu'à sept mille fantassins & à cinq mille chevaux; & la plûpart des Places étoient sans garnison, ou n'en avoient que de foibles. Les Espagnols assemblés près de la Capelle entrerent de-là en Picardie par le pays qui est entre la Somme & l'Oise, prirent la route de Fonsomme & y sejournerent

AN. 1653 quelques jours. L'armée de France qui d'abord avoit marché à Vervins par la Tiérache, vint se camper dans leur voisinage en-deçà de l'Oise à Ribemont, où le Roi & le Cardinal étant arrivés, tinrent conseil sur les moyens de s'opposer aux ennemis (1). Plusieurs Officiers furent d'avis de mettre toute l'Infanterie dans les villes frontiéres, & de marcher avec la Cavalerie aux trousses des Espagnols, pour leur couper les vivres, les harceler & les empêcher de s'engager à aucun siége. D'autres crurent qu'il ne falloit point partager l'armée; mais qu'elle devoit gagner Compiégne & s'y poster, pour défendre le passage de l'Oise & l'approche de la capitale du Royaume. Le Vicomte représenta au Conseil qu'on affoibliroit trop l'armée en la partageant, & qu'en voulant garder le passage des rivieres, on s'exposeroit à être forcé par des troupes supérieures en nombre; qu'il lui paroissoit beaucoup plus sûr de tenir toute l'armée ensemble, de s'approcher des ennemis & de les suivre dans tous leurs mouvemens, en se campant de maniere qu'on ne pût être forcé de combattre; que par ce moyen ils n'oseroient ni séparer leurs troupes pour faire des siéges, ni pénétrer dans le Royaume, dans la crainte continuelle où ils seroient que leurs convois ne fussent coupés. Le conseil du Vicomte fut suivi, l'armée passa l'Oise, & la Cour se retira à Compiégne.

Différentes Les Espagnols ayant décampé, marcherent à la vûë des

(1) Le Duc d'Yorck dit que c'étoit au Camp de Ribemont que se tint ce conseil : le Vicomte, sans parler du lieu, dit seulement le parti que l'on prit.

François du côté de Ham & de-là à Roye, qui n'étant défendu que par les bourgeois, fut pris en deux jours. Turenne de son côté se hâta de gagner le village de Magni, qu'on nomme présentement Guiscard, dans un pays couvert & serré, où il n'avoit rien à craindre. De-là il envoya le Comte de Schomberg avec deux cens cinquante chevaux, quelques Gendarmes & cent fantassins pour se jetter dans Corbie : il fit entrer en même tems trois cens hommes dans Péronne. Les Espagnols, après la prise de Roye, furent dans une grande perplexité : ils hésitoient d'avancer dans un pays, où ils n'avoient point de Places, & ils craignoient d'entreprendre aucun siége, ayant dans leur voisinage une armée toujours à portée de les traverser. Cependant le Prince de Condé alla vers Corbie, & le Vicomte étant près de Ham, sçut par une lettre interceptée, que le Comte de Mêgue devoit sortir le lendemain de Cambrai avec trois mille chevaux, pour conduire des vivres & des munitions aux Espagnols postés près de Corbie en-deçà de la Somme. L'armée du Roi décampa un peu avant le coucher du soleil, passa la Somme à Ham, & marcha toute la nuit dans le dessein d'attaquer le convoi : la Cavalerie prit les devants, & arriva à la pointe du jour près de Péronne. Le Vicomte en tira les trois cens fantassins qu'il y avoit jettés & trois cens autres dont la garnison pouvoit se passer, & marcha avec cinq mille chevaux vers Bapaume. Il fit alte à deux lieuës de la Place, & ayant appris que le convoi étoit rentré dans Corbie, il se retira avec sa Cavalerie à Manancourt, où l'In-

AN. 1653 marches & contre-marches de deux armées.

1. Aoust.

11. Août.

AN. 1653. fanterie s'étoit avancée. Les Espagnols frustrés du convoi qu'ils attendoient, prirent le parti de repasser la Somme ; & les Généraux ayant appris que Condé jettoit des ponts à Cerisi, quitterent Manancourt ; & pour l'observer de plus près, vinrent à Alesne, village voisin de Péronne ; résolus cependant, au cas qu'il marchât à eux dans le dessein de les attaquer, de retourner à Manancourt, où ils avoient remarqué un poste avantageux : mais pendant que Turenne à Péronne envoyoit reconnoître les mouvemens des ennemis, leur armée qui avoit coupé tous les partis François, gagnoit déja le flanc de l'aîle commandée par le Maréchal de la Ferté, qui au lieu de retourner à Manancourt, vint s'étendre du côté de Péronne au pied du mont S. Quentin. Turenne en arrivant lui représenta le danger de sa situation ; & l'ayant exhorté à le suivre, fit monter l'aîle droite qu'il commandoit sur le haut d'une colline, & de-là passa à un poste qui lui parut encore meilleur, où toute l'armée se rendit.

Le Vicomte se campe près de Péronne.

(1) Dans un petit vallon près du village de Buires, coule un ruisseau du Levant au Couchant, qui tombe dans la Somme à Péronne : le long de ce ruisseau régnoit un ravin que la Cavalerie ennemie n'auroit pû passer qu'avec peine. A quelque distance du ruisseau s'élevoit une montagne escarpée : au front du vallon qui faisoit l'intervalle du ruisseau & de la montagne, le Vicomte plaça de l'artillerie & fit construire cinq redoutes, dont chacune contenoit cent

(1) Mém. M S S. du Duc d'Yorck.

An. 1653.

hommes. Dans ce terrain serré ainsi fortifié, les troupes furent rangées sur quatre ou cinq lignes soutenues par d'autres qui étoient appuyées de l'escarpe de la montagne. Les Espagnols qui avoient été obligés de faire un grand tour, ne purent se présenter devant l'armée Françoise, que lorsqu'elle fut en état de les recevoir : le Prince de Condé néanmoins vouloit l'attaquer dans le moment qu'il arriva, & il ne céda qu'avec peine aux raisons de Fuensaldagne qui lui remontroit que leur Infanterie, après une marche précipitée, pendant des chaleurs excessives, avoit besoin de quelque repos, & que le reste du jour seroit utilement employé à mieux reconnoître une armée qui ne pouvoit leur échapper le lendemain. Les Espagnols passérent la nuit sous les armes ; mais au lever du soleil, leurs Généraux trouverent les François postés si avantageusement, qu'ils n'oserent hazarder une bataille. Les deux armées furent trois ou quatre jours en présence, & il n'y eut que des escarmouches presque continuelles.

Les Espagnols quittent la Picardie.

Le seiziéme du mois d'Août, on entendit à la pointe du jour battre la génerale dans le Camp ennemi. L'armée de France se mit aussi-tôt en bataille, & Turenne alla lui-même observer le mouvement des Espagnols avec deux escadrons : il en détacha un, commandé par le Duc d'Yorck, qui approcha d'assez près leur arriere-garde, pour reconnoître qu'ils prenoient la route de S. Quentin. Le Vicomte jugeant qu'ils avoient quelque dessein sur Guise, envoya sur le champ Beaujeu, un de ses Lieutenans Generaux, avec douze

AN. 1653. cens chevaux & six cens fantassins, pour se jetter dans la Place. Beaujeu fit tant de diligence, qu'il y entra au moment que la Cavalerie Espagnole parut pour l'investir. Condé se voyant prévenu, n'osa rien tenter; & après avoir resté quelques jours aux environs de Guise, retourna sur ses pas & alla camper à Caulaincourt près de S. Quentin. L'armée du Roi repassa par Péronne en cotoyant la Somme qu'elle mit entre elle & les ennemis, & vint ensuite camper à Golancourt à une lieuë de Ham, où elle séjourna pendant quinze jours entiers. Les Espagnols firent souvent des courses pour surprendre les François, pour enlever leurs fourageurs & les obliger à décamper: mais tous leurs efforts furent inutiles. Le Prince de Condé & l'Archiduc Léopold qui étoit venu joindre l'armée, délibererent alors sur le parti qu'ils devoient prendre, & résolurent enfin de quitter la Picardie.

Comparaison de Turenne & de Fabius.

Dans cette occasion le Vicomte de Turenne avec un nombre inferieur de troupes, semblable (1) à Fabius Maximus, campa toûjours sur des hauteurs ou dans des lieux difficiles à aborder. Il s'arrêtoit quand l'ennemi se tenoit en repos. Et quand l'ennemi marchoit, il le suivoit & le côtoioit toûjours à une distance assez grande, & dans des postes assez avantageux pour ne pouvoir être forcé de combattre malgré lui. Condé comme un autre Annibal, emploia tous les stratagêmes qui pouvoient engager Turenne au combat; tantôt il s'approchoit des François, &

(1) Voyez Plutarque, vie de Fabius.

leur donnoit des allarmes, tantot il s'en éloignoit pour les inviter à décamper, & pour les surprendre dans quelque mouvement dont il pût profiter. Cette manœuvre dura six semaines entieres.

Pendant que le Vicomte de Turenne tenoit ainsi le Prince de Condé en échec dans la Picardie, les Bourdelois pressés de tous côtés par les Ducs de Vendôme & de Candale qu'on avoit envoyés en Guienne, demanderent grace à la Cour, & l'obtinrent. La Princesse de Condé, le Duc d'Enguien & le Comte de Marsin se rendirent de Bourdeaux à Lesparre, où ils devoient s'embarquer pour la Flandre: mais le Prince de Conti & la Duchesse de Longueville ayant accepté l'amnistie, le Prince se retira à Pezenas en Languedoc, & la Duchesse à Montreüil-Bellay, maison de son mari.

20. Juillet.

Peu de tems après la réduction de Bourdeaux, le Cardinal Mazarin fit faire des propositions au Prince de Condé, & lui offrit avec plusieurs autres avantages trois villes en souveraineté, Stenai, Clermont & Jamets. (1) Le Prince répondit qu'il se contentoit de l'honneur qu'il avoit d'être Prince du Sang Roïal, sans aspirer à celui d'être Souverain; que d'ailleurs il ne pouvoit plus se fier au Cardinal, dont la politique regloit uniquement l'éxecution des promesses qu'il faisoit. Tout accommodement fut ainsi rompu, & le Prince voyant qu'il ne pouvoit entrer en France par la Picardie, marcha à grandes journées vers la Champagne, pour assiéger Rocroi, derniere ville de cette Province du

Le Prince de Condé assiege Rocroi.

(1) Priorato. Vol. II. Livre III.

An. 1653. côté de la Flandre. Le Duc de Lorraine vint d'abord au siége, se retira ensuite avec ses troupes sous prétexte que l'air du camp leur étoit mortel, & commença par cette démarche bizarre à donner de l'ombrage aux Espagnols. Comme Rocroy est situé dans une plaine toute entourée de bois; qu'il est difficile de secourir la Place quand elle est une fois investie; que la garnison en étoit très-foible, & qu'un gros détachement de Cavalerie Espagnole s'en étoit déja approché, Turenne laissa faire ce siége & alla attaquer Mouson, ville plus importante alors pour les François que n'étoit Rocroy pour les ennemis.

Situation de Mouson & ses fortifications.

(1) Mouson est situé sur la Meuse entre Stenai & Sedan. Ses murailles flanquées de tours rondes, étoient environnées d'un fossé sec, bien palissadé dans le milieu. Le côté le plus éloigné de la riviere commandé d'une montagne, étoit fortifié d'une enveloppe de trois ou quatre bastions. A la tête du pont de l'autre côté de la riviere il y avoit un ouvrage à corne, & le reste de la Place étoit défendu par plusieurs demi-lunes. Wolf, vieux Colonel Allemand, d'une grande experience y commandoit une garnison de quinze cens hommes d'Infanterie & de trois cens Cavaliers des troupes de Condé.

Le Vicomte assiege Mouson.

L'armée du Roi passa l'Oise à la Fere, & arriva le neuf de Septembre à Remilli, à une lieuë de Mouson. Le lendemain on passa la Meuse au dessous de la ville, & on distribua les quartiers. La Cavalerie du Vicomte s'étendit sur

(1) Voyez le détail de ce siége dans les Mémoires du Duc d'Yorck.

une

une ligne depuis la riviere jusqu'au haut de la montagne hors de la portée du canon de la place. Il campa avec son Infanterie & les Gendarmes dans une petite vallée moins éloignée, il plaça dans un fond plus étroit & plus près de la ville, les Regimens d'Yorck & de Guienne, & il fit ouvrir la tranchée la même nuit. Le Maréchal de la Ferté commença ses approches en même temps : mais ses troupes se posterent encore plus loin de la place que celles du Vicomte. (1) On ne fit point de ligne de circonvallation pour ne pas perdre de temps. La petite riviere de Chier couvroit l'armée de France du côté du Luxembourg, & empêchoit les Espagnols de jetter du secours dans la place. Les six premieres nuits on poussa fort avant les attaques du côté de l'enveloppe, & les bastions furent bientôt abandonnés des assiegés. Ils se retirerent aussi de l'ouvrage à corne, dès qu'on l'eut attaqué en deçà du pont; mais le corps de la place fit une grande resistance. La descente du fossé & les logemens y furent très-difficiles par les feux d'artifice, les bombes & les grenades que les ennemis faisoient pleuvoir sur les assiégeans. Enfin le Mineur ayant été attaché à la muraille & une partie des mines ayant joué, le Gouverneur capitula le vingt-huitieme de Septembre, & sortit avec sa garnison, armes & bagages, pour être conduit à Montmedi.

AN. 1653.

Conduite du Vicomte aux siéges.

Le siége dura dix-sept jours, pendant des pluies continuelles & des orages violens, qui renversoient souvent

(1) Voyez le detail de ce siége dans les Mémoires du Duc d'York.

An. 1653. les blindes, faisoient ébouler les terres, & inondoient la tranchée: mais Turenne infatigable dirigeoit les travaux lui-même, malgré tous les obstacles. Il avoit marqué l'endroit où l'on ouvrit la tranchée, & il y alloit réguliérement trois fois par jour: le soir, pour résoudre ce qui étoit à faire pendant la nuit; & le matin, pour voir si ses ordres avoient été éxécutés: il y retournoit une troisième fois bien avant dans la nuit, & il y demeuroit plus ou moins, suivant que sa présence étoit nécessaire. Il se comportoit à peu près de même dans tous les siéges, & formoit les Officiers au métier d'Ingenieur par ses instructions & par son exemple. Le même jour que Mouson fut pris, l'armée se mit en marche pour aller secourir Rocroi; mais à moitié chemin on apprit que la ville s'étoit renduë. Le reste de la Campagne fut employé au siége de Sainte Menehoult: quelques troupes venuës de Guyenne auxquelles on joignit les Gardes Françoises & Suisses, y furent envoyées; pendant que le Maréchal de la Ferté se tenoit vers la Meuse pour empêcher le secours, & que le Vicomte couvroit la Picardie, en observant les mouvemens des ennemis qui ne firent que des marches & des contre-marches. La Place ayant été prise au commencement de Décembre, les armées se séparerent, & Turenne retourna à la Cour, qui connut le prix des services qu'il venoit de rendre à l'Etat, & le gratifia du Gouvernement de Limousin.

Traitté du Prince de Condé avec les Espagnols

Condé, dont les grands projets avoient échoué contre une armée beaucoup plus foible que la sienne, vint à Bru-

AN. 1653.

xelles, pour conclure un traitté avec l'Espagne, dont le principal article fut, que toutes les Places qui seroient prises en France lui appartiendroient. A son entrée, il fut reçu avec les mêmes honneurs qu'on avoit rendus à l'Archiduc, fils de l'Empereur. Malgré la Majesté de l'Empire & la fierté Autrichienne, Condé appuyé de son seul courage & de sa seule réputation, soutint avec tant de dignité les prérogatives du Sang de Bourbon, qu'il traitta d'égal à égal avec l'Archiduc frere de l'Empereur, & conserva le rang de la Maison de France, jusques dans Bruxelles même.

Le Prince de Conti se raccommode avec la Cour.

Pendant que le Prince de Condé se livroit ainsi aux Espagnols, le Prince de Conti, son frere, cherchoit à revenir à la Cour. Ennuyé du séjour de Pezenas, il fit sonder les dispositions du Ministre, en lui témoignant l'envie qu'il avoit de s'allier avec lui. Mazarin reçut avec joye une proposition qui lui faisoit tant d'honneur : le Prince revint promptement à Paris, où il épousa Anne-Marie Martinozzi, fille de Jerôme Martinozzi, Gentil-homme Romain, & de Marguerite Mazarin, sœur du Cardinal.

Emprisonnement du Duc de Lorraine par les Espagnols.

Ce fut dans ce même tems que Charles, Duc de Lorraine, mécontent du traitté conclu entre les Espagnols & Condé, demanda ou que ce Prince lui cédât quelques-unes des Places qu'il possedoit en Lorraine, ou qu'il lui fit part des conquêtes qui se feroient en France. Après avoir offert cette alternative, il menaça d'abandonner les Espagnols, s'ils

AN. 1653. ne lui accordoient l'une ou l'autre de ces deux demandes. Ses menaces augmenterent à un tel point les défiances de la Cour de Bruxelles, qu'on le fit arrêter dans le Palais de l'Archiduc, & transférer le lendemain au Château d'Anvers. Ce Prince déſesperé envoya au Comte de Ligneville qui commandoit ſon armée, un billet caché dans un pain, qui finiſſoit par ces paroles : *Quittez promptement les Eſpagnols, tuez tout, brûlez tout & ſouvenez-vous de Charles de Lorraine* (1). Le Comte de Ligneville ne fit aucun mouvement. Fuenſaldagne vint au quartier des Lorrains, à trois lieuës de Bruxelles, parla aux Officiers, répandit de l'argent parmi les ſoldats qui commençoient à murmurer, calma les uns & les autres par ſes diſcours & par ſa libéralité, & les retint au ſervice du Roi d'Eſpagne ; en leur promettant que le Duc François de Lorraine, frere de Charles, viendroit inceſſamment ſe mettre à leur tête. En effet, ce Prince peu affligé du malheur de ſon frere avec qui il étoit brouillé, arriva d'Allemagne peu de tems après, & prit le commandement de ce Corps de troupes. Pour ce qui regarde le Duc Charles, on le tranſporta en Eſpagne, où il fut détenu priſonnier, juſqu'à la paix des Pyrennées.

AN. 1654.

Les François aſſiégent Stenai & les Eſpagnols Arras.

Le Sacre du Roi qui ſe fit au printems de l'année 1654. retarda le commencement de la Campagne. Dès que la cérémonie fut achevée, Faber eut ordre de faire le ſiége de Stenai, & le Vicomte de Turenne fut chargé d'empêcher les ennemis de le ſecourir. Le Prince de Condé piqué de ce

(1) V. Prioato, Liv. IV.

qu'on s'attachoit à une ville qui lui appartenoit, & n'ayant aucune espérance de pouvoir la sauver, engagea l'Archiduc à investir Arras avec une armée de trente-deux mille hommes: il y fut déterminé par la foiblesse de la garnison. Mondejeu, depuis Maréchal de Schulemberg (1), Gouverneur d'Arras, avoit envoyé presque toute sa Cavalerie dans un Camp volant commandé par de Bar, qui devoit couvrir les Places voisines & se jetter dans la premiere qui seroit menacée. Il ne fut pas possible à de Bar de rentrer dans Arras; & Mondejeu resta avec deux mille cinq cens hommes de pied & cent chevaux. Le Cardinal Mazarin allarmé de l'entreprise des Espagnols, eut recours au Vicomte de Turenne, & lui offrit de faire lever le siége de Stenai; si les troupes qu'on y employoit lui paroissoient nécessaires au secours d'Arras. Le Vicomte ne jugea point à propos d'abandonner Stenai, & marcha vers Arras avec le Maréchal de la Ferté, à la tête d'environ quatorze mille hommes seulement.

Le Vicomte jette du secours dans Arras.

Les Géneraux envoyerent d'abord trois détachemens de Cavalerie pour se jetter dans la Place. S. Lieu commandoit quatre cens chevaux; (2) le Baron d'Esquencourt un pareil nombre, & le Chevalier, depuis Maréchal de Créqui, cinq cens. Ils eurent ordre de marcher par differens endroits & à une journée de distance l'un de l'autre. En passant par le Camp des ennemis, la moitié de leurs Escadrons furent pris ou contraints de retourner : mais ils entrerent eux-mêmes,

(1) Il avoit eté élevé Page de Frederic-Maurice, Duc de Bouillon, frere du Vicomte; & avoit appris son métier sous ces deux grands Capitaines.
(2) Daniel de Montmorenci Baron d'Esquencourt,

AN. 1654. dans la Place avec l'autre moitié, avant que les Espagnols eussent achevé leurs retranchemens. Tous les travaux des

14. Juillet. assiégeans se trouverent en défense le quatorze de Juillet; quoiqu'ils eussent été traversés plusieurs fois par les assiégés, qui firent avec succès deux ou trois sorties sur les travailleurs.

Les Maréchaux de Turenne & de la Ferté marchent vers Arras & se campent à Mouchi le Preux.

L'armée du Roi commandée par les Maréchaux de Turenne & de la Ferté, trop foible pour oser dans un pays découvert se commettre avec des troupes si nombreuses, attendit près de Peronne que les ennemis eussent presque achevé leurs lignes. Le Vicomte d'ailleurs ne fut pas d'avis qu'on s'approchât d'eux, qu'après avoir pourvû à la subsistance des troupes; de maniere qu'ensuite on ne pût être obligé par le manque de vivres ou de combattre ou de se retirer; inconveniens qu'il jugeoit également désavantageux. De Peronne l'armée fit sept lieuës, & campa le premier jour à Sains, entre Cambray & Arras: le lendemain elle arriva à Mouchi le Preux, village situé à une lieuë & demie d'Arras, sur une hauteur qui commande un vallon arrosé d'un côté par la riviere de Scarpe, & de l'autre par celle de Cogeul. Le Vicomte alla lui-même avec de la Cavalerie & des Dragons reconnoître le terrain où l'on devoit camper, & observer si les ennemis montroient quelque dessein d'attaquer. Les troupes travaillerent toute la nuit à se retrancher, & se trouverent dès le lendemain en état de défense, dans un poste très-avantageux, dont le front étoit proportionné à leur nombre.

An. 1654.

La riviere de Cogeul couvroit la gauche, & la Scarpe un peu plus loin, couloit à la droite. Turenne prit son quartier à Mouchi, où etoit la plusspart de son Infanterie; le reste avec sa Cavalerie s'etendoit sur deux lignes jusqu'à la riviere de Cogeul. La Ferté avoit pris le sien à la droite au village de Peule, où campoit une partie de son Infanterie; l'autre étoit à Mouchi, & sa Cavalerie s'etendoit aussi sur deux lignes de l'un à l'autre village. Le Corps de réserve se posta derriere le quartier du Vicomte, qui se trouvoit au centre par cette disposition. L'artillerie etoit placée sur la hauteur de Mouchi, & l'ennemi ne pouvoit approcher de jour sans en essuier le feu.

Le Vicomte fait couper la communication du Camp Espagnol avec les villes d'alentour.

Le dessein du Vicomte n'etoit pas d'attaquer d'abord les ennemis dans leurs lignes. Comme il vouloit attendre la prise de Stenai, & renforcer son armée des troupes qui reviendroient du siege, il se proposa seulement de fermer toute communication entre les villes voisines & le camp des Espagnols. L'armée Françoise étoit placée de maniere qu'elle coupoit les vivres du côté de Douai, de Bouchain & de Valenciennes. On envoia sur la gauche le Marquis d'Espence Beauveau à Bapaume, pour empêcher les ennemis de rien faire venir de Cambrai. On manda au Comte de Broglio Gouverneur de la Bassée, de venir se poster à Lens sur la droite, avec quinze cens ou deux mille hommes des garnisons d'alentour, pour ôter la communication de Lille. (1) Le Comte de l'Isle-bonne alla avec douze

(1) François de Lorraine, Comte de l'Isle-bonne, fils de Charles de Lor-

AN. 1654. cens chevaux à Perne pour barrer le chemin d'Aire & de S. Omer. L'armée Espagnole ainsi resserrée de tous côtez, ne put recevoir que de petits convois, où les Cavaliers portoient les munitions & les vivres en croupe. Peut-être auroit-elle été obligée de lever le siége, si l'on eut pû en même temps se rendre maître de S. Pol, passage qui seul restoit libre. Mais le Gouverneur de Hedin qui en avoit d'abord reçû l'ordre, s'excusa sur la foiblesse de sa garnison ; & des accidens imprévûs empêcherent le succès des tentatives que l'on fit immédiatement après.

Les Espagnols ouvrent la tranchée devant Arras.

La tranchée ayant été ouverte le quatorze, les assiégés disputerent chaque pouce de terrain avec une valeur incroyable ; & au bout d'un mois, les Espagnols après avoir perdu près de deux mille hommes, n'avoient pris qu'un ouvrage à corne, dont il falloit s'emparer avant que d'arriver à la contrescarpe d'une demi-lune qui étoit devant le fossé. Pendant tout ce tems, Mondejeu envoyoit des messagers pour instruire les Généraux de l'état de la Place.

Le Vicomte va visiter les lignes vers le quartier du Prince de Condé.

Cependant les Maréchaux de Turenne & de la Ferté voyant que le siége de Stenai tiroit en longueur, & que celui d'Arras avançoit, malgré la résistance des assiégés, résolurent enfin d'attaquer les lignes des ennemis : mais ayant appris que Stenai capituloit, & qu'on alloit leur envoyer les troupes qui en avoient fait le siége, ils jugerent à propos de les attendre. Deux jours avant l'arrivée de ce ren-

raine II. du nom, Duc d'Elbeuf, & de Catherine Henriette, fille légitimée de Henri IV.

fort,

ſort, le Vicomte de Turenne accompagné du Duc d'York, du Duc de Joyeuſe (1) & de pluſieurs jeunes Seigneurs, Officiers ou Volontaires, avec un eſcadron de Gardes, alla reconnoitre les lignes des Eſpagnols vers le quartier du Prince de Condé, qui detacha d'une hauteur où il etoit le Duc de Wirtemberg avec le Régiment d'Eſtrées pour les envelopper : ils furent obligés de ſe retirer, & le Duc de Joyeuſe reçut un coup de carabine dans le bras, dont il mourut quelque tems après à Paris. Turenne revint dans ſon Camp après avoir reconnu que les lignes etoient trop fortes & trop bien gardées du coté du Prince de Condé, pour oſer y faire l'attaque générale qu'on préméditoit. An. 1654.

Le Maréchal d'Hocquincourt qui après la reddition de Stenai, avoit pris le commandement des troupes, marcha en diligence, paſſa la Somme, & arriva près de Bapaume, d'où s'etant avancé avec ſa Cavalerie, il fut joint par Turenne, qui alloit à ſa rencontre avec quinze eſcadrons. Sur l'avis qu'ils eurent dans ce moment qu'il venoit aux ennemis un grand convoi par le chemin de S. Pol, ils marcherent pour l'enlever ; mais le Marquis de Boutteville depuis Maréchal de Luxembourg, qui commandoit l'eſcorte du convoi, ayant été averti, le fit rentrer dans Aire. Les deux Généraux ſe trouvant dans le voiſinage de S. Pol, crurent devoir ſe ſaiſir d'un poſte ſi important ; la garniſon fit peu de réſiſtance, capitula & fut faite priſonniere de guerre. Le

Les Maréchaux de Turenne & d'Hocquincourt ſe joignent, & s'emparent de S. Pol & du mont S. Eloi.

17. Août.

(1) Louis de Lorraine, Duc de Joyeuſe, Grand-Chambellan de France, & Colonel Général de la Cavalerie, fils de Charles de Lorraine, Duc de Guiſe & de l'heritiere de Joyeuſe.

AN. 1654 lendemain, en revenant au Camp, ils attaquerent l'Abbaye du mont S. Eloi, à une petite lieuë du Camp des ennemis, & obligerent cinq cens hommes qu'on y avoit postés à se rendre à discrétion. Ils se séparerent ensuite; le Maréchal alla se camper dans un lieu appellé le Camp de Césaf, & le Vicomte, en retournant à Mouchi le Preux, vint reconnoître les lignes des ennemis du côté du Nord: il y marcha droit en descendant du mont S. Eloi, s'en approcha à demi-portée du canon, & les cotoya toujours à la même distance pendant deux heures entieres.

Description des lignes des Espagnols.

Les Espagnols, dont les lignes de circonvallation étoient de deux toises de largeur & de dix pieds de profondeur, avec un avant-fossé large de neuf pieds & profond de six, avoient construit des redoutes & des fortins d'espace en espace, placé de l'artillerie par tout, & élevé des épaulemens pour se couvrir du canon. Dans le terrain entre la circonvallation & son avant-fossé, ils avoient creusé douze rangs de trous ou puits de quatre pieds de profondeur & d'un pied de diametre, disposés en forme d'échiquier, & dans les intervalles ils avoient élevés de petites palissades hautes d'un pied & demi, pour arrêter les chevaux. Enfin ils avoient fortifié leur Camp par toutes sortes d'ouvrages même les moins usités. Dans ces lignes d'une grande circonférence, le quartier des Espagnols, commandé par le Comte de Fuensaldagne, occupoit le Septentrion du côté du chemin de Lens: Le Prince de Condé à la tête des François, & le Duc de Wirtemberg avec ses troupes, étoient postés vers

LEVÉE DU SIEGE D'ARRAS

Le 25. d'Aoust en l'Année 1654.
Par les Maréchaux
De Turenne,
De la Ferté et d'Hocquincourt.

Mt. S. Eloy. B.H.A.
ARMÉE DU VICOMTE DE TURENNE.
ARMÉE DU MARECHAL DE LA FERTÉ.
le Comte de l'Islebonne.
Roncherolles.
de Barre Deschnvilliers. le Duc d'York.
le Comte de Broglie
Du Passage
Castelnau
le Comte de
ARMÉE DU MARECHAL D'HOCQUINCOURT.
Chemin de Perne
Chemin de Betune
Scarpe R.
Hauteur nomée le Camp de Cesar.
Dernier Camp du Marechal avant la Jonction.
ARMÉE DU Mal. D'HOCQUINCOURT.
Chemin de St. Pol.
Troisieme Fausse Attaque des Troupes du Marechal d'Hocquincourt.
Ligne de Circonvallation.
Quartier de Dom Fernando de Solis.
Quartier du
Ligne
Lorrains.
Cité
ARRAS
Crinchon R.
Ligne de
Quartier du Prince
Premiere Fausse Attaque des Troupes du Vicomte de Turenne.

Dessiné et Gravé par le Sr. Coquart.



Chemin de Lille
Lens
Deuxieme Fausse Attaque des Troupes du Marechal de la Ferté.
Chemin de Douay
le Corps de Reserve
l'Artillerie
la Cavallerie
l'Infanterie
de Fuens attaque
Contrevallation.
Ligne de Circonvallation.
Quatre ponts qui furent faits pour passer l'Armée allant attaquer les Lignes.
Scarpe R.
Quartier de l'Archiduc
Peule Village
ARMÉE DU Mal. DE LA FERTE.
ARMÉE DU VICOMTE DE TURENNE
Dernier Camp du Vicomte de Turenne avant d'aller attaquer les Lignes.
Mouchi le Preux Village
Condé
Chemin de Cambray
Chemin de St. Quentin
Chemin de Bapaume
Ruisseau
Cojeul R.
Deux mil deux cent cinquante Toises.
Echelle d'une Lieue d'Artois.

le midi à l'opposite : le quartier de l'Archiduc avec les Allemans & les Flamans, regnoit à l'Orient depuis le chemin de Cambrai jusqu'à la Scarpe : Dom Fernand de Solis avec les Italiens, & le Prince François de Lorraine avec ses troupes, s'étendoient au Couchant depuis Perne jusqu'au Midi.

Le Vicomte va reconnoître les lignes.

Pendant que le Vicomte de Turenne côtoyoit d'assez près les lignes du quartier de Dom Fernand de Solis, le canon des Espagnols tua plusieurs soldats. Quelques Officiers craignant un danger encore plus grand, après avoir murmuré d'abord, ne purent s'empêcher de représenter au Vicomte, qu'en s'approchant de si près, il exposoit le corps entier de ses troupes à une défaite certaine, si les ennemis prenoient le parti de sortir de leurs lignes & de l'attaquer. Le Vicomte avoüa qu'il n'auroit osé hazarder du côté du Prince de Condé la démarche qu'il faisoit du côté des Espagnols : mais que sur la connoissance qu'il avoit de l'excès de leur circonspection, il étoit sûr qu'à son approche Dom Fernand n'oseroit rien entreprendre de son chef, qu'il envoyeroit au Comte de Fuensaldagne, Généralissime Espagnol, pour demander ses ordres ; que le Comte iroit lui-méme en parler à l'Archiduc ; que l'Archiduc ne manqueroit pas de faire prier le Prince de Condé de venir deliberer dans un Conseil ; que pendant ces consultations entre tant de personnes differentes, on auroit le loisir de reconnoître les lignes & de se retirer (1). Tout se passa comme il l'avoit prévû, & les Espagnols ne conclurent

(1) Ce détail est copié d'après les Mémoires du Duc d'Yorck. Si le Prince n'a point trop chargé le [illegible] de la lenteur des Espagnols, nous devons reconnoître aujourd'hui qu'il y a une grande difference entre les troupes d'Espagne conduites par les Généraux de ce tems-là & les rapides Conquerans des deux Siciles.

An. 1654. qu'il falloit l'attaquer, que lorsqu'il n'étoit plus tems.

Opposition du Maréchal de la Ferté à l'attaque des lignes.

Le Gouverneur d'Arras manda bientôt après aux Généraux François, qu'il ne lui restoit plus que fort peu de poudre, & que s'il n'étoit promptement secouru, il seroit forcé de capituler. Dans le même tems, le Marquis de Boutteville sortit d'Aire avec le convoi, passa par le chemin de Douai, & entra dans les lignes à la tête de sa Cavalerie, par la faute d'un Officier qui n'en donna point avis. Ces nouvelles devoient hâter l'attaque des lignes. Il y a cependant bien de l'apparence qu'on ne s'y seroit jamais déterminé sans le Vicomte. Le Duc d'Yorck & le Comte de Broglio étoient de même avis que lui : mais la plûpart des autres Généraux, guidez par des intérêts particuliers, faisoient envisager cette entreprise comme une action téméraire. Le Maréchal d'Hocquincourt & ses Officiers proposerent de ne faire qu'une simple tentative, pour sauver l'honneur de l'armée Françoise. La Ferté envoya à Turenne un Trompette qui entrant brusquement dans sa tente, pendant qu'il étoit à table avec plusieurs Officiers, osa faire en sa présence une description des lignes, capable d'intimider ceux qui l'écoutoient. De pareils moyens ne servirent qu'à affermir le Vicomte dans sa résolution : il ne cessa de représenter aux Généraux qu'une tentative, au lieu de sauver leur réputation, produiroit un effet tout contraire ; qu'on les blâmeroit avec justice d'avoir sacrifié inutilement les soldats ; qu'en agissant sérieusement avec plusieurs bataillons de front, on trouveroit sûrement quelque endroit plus foible par où les troupes repoussées

ailleurs pourroient percer ; qu'en attaquant de nuit aucun quartier des ennemis n'oseroit quitter son poste, & que chacun craignant pour soi ne secoureroit tout au plus que son plus proche voisin, jusqu'à ce que le jour seroit venu. Il ne perdit aucune occasion de s'entretenir avec les Officiers de la maniere dont il falloit faire l'attaque, de la resistance qu'ils y rencontreroient & des expédiens nécessaires pour la surmonter. Il leur recommandoit sur-tout de tenir les soldats ensemble & en bon ordre, quand ils seroient entrés dans les lignes, afin qu'ils ne s'égarassent pas dans l'obscurité ; d'observer en avançant une éxacte discipline sans leur permettre de se séparer pour courir au pillage ; enfin de ne pas aller d'abord droit à la ville, mais de marcher le long de la ligne, & d'en chasser les ennemis avant que de secourir les amis. (1)

La Cour envoye un ordre d'attaquer les lignes & l'on y marche.

La Cour alors à Peronne envoya un ordre d'attaquer, & le jour fut fixé au vingt-quatre d'Août, veille de S. Louis. Il fut determiné que le principal effort se feroit contre le quartier de Dom Fernand de Solis & la partie la plus voisine de celui de Fuensaldagne, comme les endroits les plus foibles & les plus éloignés du Prince de Condé ; & qu'il y auroit en même tems trois fausses attaques, l'une du côté de Condé, l'autre à la partie la plus reculée du quartier de Fuensaldagne, & la troisième à celui du Duc François de Lorraine. Le soldat se pourvut de fascines, de clayes & de tous les instrumens nécessaires pour une semblable entre-

(1) Mem. M S S. du Duc d'Yorck.

AN. 1654. prise; on fit des prieres publiques à la tête de chaque bataillon & de chaque escadron; au coucher du soleil les armées commencerent à traverser la Scarpe sur quatre ponts; on ne laissa point de troupes au Camp pour garder le bagage, qui devoit suivre après le soleil levé; les pionniers alloient à la tête de chaque bataillon; chaque cavalier portoit devant lui deux fascines, & les mousquetaires cachoient soigneusement leurs méches allumées. La marche se fit dans le silence & avec tant d'ordre & d'éxactitude, qu'on se rendit précisément au lieu & au moment où l'on devoit joindre les troupes d'Hocquincourt, qui n'étoient pas encore arrivées. La lune qui jusques-là avoit éclairé, se coucha; le tems s'obscurcit, & il s'éleva du Camp des ennemis un vent qui les empêchoit d'entendre aucun bruit. Turenne & la Ferté, sans attendre d'Hocquincourt, firent tourner leurs troupes à gauche & marcherent sur un grand front droit aux lignes, dont ils étoient environ à demi-lieuë.

Disposition des attaques.

Le Vicomte de Turenne partagea également les huit Lieutenans Generaux qui commandoient sous lui entre la Cavalerie & l'Infanterie; le Comte de Broglio menoit les regimens de Picardie & des Gardes Suisses sur la droite; du Passage les bataillons de la Feuillade au centre, & le Comte de Castelnau ceux de du Plessis & de Turenne à la gauche. La Cavalerie qui devoit les soutenir montoit à vingt-quatre escadrons. De Bar étoit à l'aile droite, le Duc d'YORCK à la gauche, & d'Eclinvilliers au centre. Roncherolles à la tête de trois bataillons conduisoit un corps de reserve d'In-

fanterie, & le Comte de l'Illebonne un autre de Cavalerie. AN. 1654.
Le Maréchal de la Ferté posté sur la gauche de Turenne vis-à-vis les confins des quartiers de Dom Fernand & de Fuensaldagne, avoit une ligne de six bataillons, deux lignes de Cavalerie derriere, & plusieurs escadrons de réserve. La droite devoit être occupée par le Maréchal d'Hocquincourt avec quatre bataillons de front, soutenus d'une ligne de Cavalerie, ensuite d'une seconde ligne d'Infanterie & de quelques escadrons.

L'attaque des lignes.

A deux cens pas des lignes les meches dont le feu étoit excité par le vent & dont la lueur redoubloit par l'obscurité, étant tout à coup découvertes, formerent une espece d'illumination qui fut le premier avertissement qu'eurent les ennemis : Ils tirerent aussi-tôt trois coups de canon, & allumerent des fallots le long de la circonvallation. Cependant les fantassins de la prémiere ligne de Turenne passoient l'avant fossé, couvroient les puits, arrachoient les pallissades, & éprouvant moins de resistance qu'ils n'avoient craint d'abord, venoient déja au second fossé : quelques-uns même avant qu'il fut comblé le franchirent, & Fisica, Capitaine du regiment de Turenne, planta sur le parapet le drapeau de sa compagnie, en criant VIVE TURENNE. (1) Il n'en falloit pas moins pour rassurer le reste des bataillons, qui dans une plus grande méfiance encore, n'osoit approcher. Tous alors s'animerent également, les cinq bataillons percerent en plusieurs endroits, & fraierent le chemin à la Cavalerie.

(1) Vie MSS de l'Abbé Raguenet.

An. 1654. L'attaque du Maréchal de la Ferté n'avoit pas été si heureuse ; ses soldats dont la plûpart ne put aborder le second fossé, furent vivement repoussez par les Espagnols à qui ils avoient affaire, & ne purent ensuite penetrer dans les lignes qu'à la faveur des troupes de Turenne. D'Hocquincourt, qui n'arriva qu'à la fin de la nuit, trouvant l'ennemi dans la consternation, se fit aisément passage, & entra du quartier de Dom Fernand dans celui du Duc François. Les Italiens & les Lorrains forcés presque par tout, abandonnerent leurs retranchemens & porterent le désordre & l'épouvante dans les autres quartiers. Le jour commençoit à poindre, & le seul Condé ayant traversé le quartier de l'Archiduc, à qui il dit de songer à la retraite, marcha avec la Cavalerie qu'il put ramasser pour arrêter la fougue des François. Il tomba d'abord sur ceux qui s'étoient abandonnés au pillage, battit ensuite le Maréchal de la Ferté qui descendit inconsidérément d'une hauteur ; mais n'osa le pousser, voyant un corps de troupes qui étoit venu occuper le poste que le Maréchal avoit quitté, & se retira sur une colline voisine, se proposant dès que son Infanterie l'auroit joint, d'aller attaquer ce corps qu'il voioit sur la hauteur. Turenne (car c'étoit lui-même) y avoit rassemblé ce qu'il avoit pû de troupes, & y fit ensuite amener du canon : le feu de cette artillerie arrêta l'Infanterie que Condé faisoit marcher à lui, & la découragea tellement, que ce Prince malgré tous ses efforts fut obligé de ceder ; d'autant plus que dans le même-temps, Castelnau qui étoit entré dans Arras

Arras en resortit avec Mondejeu & toute la Cavalerie de la Place. (1) An. 1654.

Condé & Turenne sans avoir été avertis qu'ils fussent en presence, se devinerent mutuellement par leur manœuvre ; le Vicomte jugea que Condé étoit present, parce que tout autre auroit poussé imprudemment les troupes de la Ferté qui étoient battuës. Le Prince crut de son côté que Turenne étoit sur la hauteur & n'osa l'attaquer. Le Vicomte satisfait d'avoir forcé le Prince à quitter son poste, ne jugea pas à propos de le poursuivre. Le Marquis de Bellefond eut moins de discretion ; il attaqua l'arriere-garde du Prince pendant qu'elle passoit la Scarpe : mais reçû très vivement, il fut obligé de se retirer avec perte. Condé traversa la riviere, sortit de ses retranchemens, rallia ses troupes écartées & marcha en bon ordre à Cambrai. Les autres Generaux ennemis suivirent son exemple. L'Archiduc & le Comte de Fuensaldagne se sauverent avec un escadron ou deux, & prirent la route de Douai au travers des bagages de l'armée de France. Leopold fut reconnu, & auroit été fait prisonnier si l'on avoit laissé quelques troupes au camp de Mouchi le Preux.

Le Comte de Marsin sort aussi des lignes.

Le Maréchal d'Hoquincourt qui étoit entré dans les lignes avec sa Cavalerie, n'avoit trouvé d'obstacle qu'en arrivant au ruisseau qui séparoit le quartier de Lorraine de celui de Condé. Il y avoit rencontré le Comte de Marsin à la tête de plusieurs escadrons, qui deffendirent si bien le

(1) Vie de Condé.

AN. 1654 paſſage, que la plûpart de l'Infanterie de ce quartier eut le loiſir de ſe ſauver. Marſin ſe retira en bon ordre, ſortit des lignes & joignit le Prince de Condé dans le temps qu'il rallioit ſes troupes.

Ce qui ſe paſſa aux trois fauſſes attaques.

Ceux qui commandoient les deux fauſſes attaques faites par les troupes des Maréchaux de la Ferté & d'Hoquincourt, ſuivirent exactement leurs ordres, reuſſirent dans leur entrepriſe, & s'enrichirent du butin qui ſe trouva dans les quartiers des Eſpagnols & des Lorrains. Traci qui commandoit la troiſiéme fauſſe attaque avec les troupes du Maréchal de Turenne, ne fut pas ſi heureux, il marcha vers les quartiers du Prince de Condé à l'oppoſite de celui de Dom Fernand, & demeura dans un fond ſuivant les ordres qu'il avoit reçûs, en attendant qu'on eut commencé l'attaque generale : mais l'éloignement & le vent l'ayant empêché d'entendre le bruit de ce qui ſe paſſoit dans le camp, il n'en fut inſtruit qu'à la pointe du jour par la retraite des ennemis.

Perte des Eſpagnols.

La perte fut très legere du côté de l'armée du Roi ; Turenne reçût une contuſion d'un coup de mouſquet ; le Comte de Broglio eut la cuiſſe caſſée d'une balle ; peu d'Officiers ſubalternes moururent ; il n'y eut que trois ou quatre cens ſoldats qui reſterent ſur la place. Les ennemis perdirent près de trois mille hommes qui furent tués ou faits priſonniers ; on leur prit ſoixante-trois pieces de canon, deux mille chariots, neuf mille chevaux, tous les équipages des Officiers & les bagages de l'armée entiere.

AN. 1654.

Modération du Vicomte.

Ce fut pendant ce siége que le Maréchal de la Ferté ayant trouvé un Garde du Vicomte hors du Camp, lui demanda comment il avoit osé sortir des lignes, & sans attendre la réponse, s'avança sur lui & le battit rudement. Le Vicomte, à qui le Garde tout en sang vint se présenter, lui dit: *Il faut que vous ayez manqué à votre devoir pour avoir obligé M. le Maréchal à vous traitter de la sorte*, & le renvoya aussi-tôt par le Lieutenant de ses Gardes qu'il chargea de dire au Marechal de la Ferté » qu'il lui faisoit excuse de ce que cet homme » lui avoit manqué de respect, & qu'il le remettoit entre » ses mains pour en faire telle punition qu'il lui plairoit. « Toute l'armee fut etonnée, & le Marechal lui-même surpris, s'écria: *Cet homme sera-t-il toujours sage & moi toujours fou?*

Le Vicomte de Turenne reste seul Chef de l'armée.

Les nouvelles de la levée de ce siége se répandant de près & de loin exciterent l'admiration de tous ceux qui les apprirent. Plusieurs Princes d'Allemagne & les Généraux les plus distingués en Europe écrivirent au Vicomte pour le feliciter, particulierement le Landgrave de Hesse (1). Après le siége, le Duc d'YORCK fut envoyé avec deux mille chevaux à Péronne, où étoit la Cour, pour l'escorter à Arras: elle y resta quelques jours, & l'armée campa dans les lignes des ennemis, où elle trouva une grande abondance de fourage. Le dernier jour d'Août les François marcherent vers Cambrai: la Cour étant retournée à Peronne, les Maréchaux de la Ferté & d'Hocquincourt suivirent le Roi, & le Vicomte de Turenne resta seul pour commander l'armée.

(1) Voyez les Preuves N°. VIII. Liv. IV.

An. 1654. 6. Septembre Le Vicomte prend le Quénoi & Binches.

Le six de Septembre, le Vicomte marcha vers le Quénoi, dont la garnison étoit foible & dont les Espagnols avoient démoli les ouvrages extérieurs, il s'en empara le lendemain; & après avoir ordonné de rétablir les anciennes fortifications & d'en faire de nouvelles, il alla assiéger Binches & l'emporta: il y resta jusqu'au vingt-deux & retourna ensuite au Quénoi pour en faire remplir les magazins. Dans ces marches & contremarches il donna plus d'occupation aux Lieutenans Généraux qu'à l'ordinaire, pour prévenir toute surprise de la part des Espagnols qui avoient rassemblé les débris de leur armée sous le canon de Mons, pour couvrir Bruxelles. Il y avoit toujours trois Lieutenans Généraux en éxercice; l'un marchoit avec la Cavalerie à l'avant-garde; l'autre conduisoit l'Infanterie, & le troisième menoit la Cavalerie de l'arriere-garde: Il leur ordonnoit en arrivant aux ruisseaux, de faire passer la Cavalerie sur la droite & sur la gauche, en mettant l'Infanterie au milieu; les bagages partoient à la pointe du jour escortés de six ou huit escadrons; l'avant-garde suivoit avec le gros canon, & le reste de l'artillerie étoit à l'arriere-garde. L'armée marchoit de maniere qu'elle pouvoit à tout moment se ranger en bataille sans confusion. Quand on arrivoit à quelque défilé, l'arriere-garde faisoit volte-face avec ses piéces de campagne, pendant que l'avant-garde marchoit; celle-ci étant passée faisoit aussi volte-face & laissoit un espace suffisant aux troupes qui la suivoient pour se mettre en bataille: elles restoient dans cet ordre jusqu'à ce que tout eut défilé: alors l'armée

entiere s'ébranloit en même-tems pour continuer sa marche. AN. 1654.
Le Vicomte prenoit toutes ces précautions, parce qu'il appréhendoit qu'on ne l'attaquât : en effet, le Prince de Condé s'approcha de lui à la tête de quarante escadrons, & le suivit long-tems à la portée du canon jusqu'à un passage près de Maubeuge : mais voyant la promptitude avec laquelle les troupes Françoises se retournoient & le bon ordre qu'elles gardoient, il rebroussa chemin, & ne les harcella plus. Le Maréchal de Turenne resta au Quénoi jusqu'à la fin de Septembre, marcha ensuite vers le Cambresis, demeura quelques semaines sur la frontiére; & après avoir pris & démoli quelques Chateaux des environs, il renvoya ses troupes dans leurs quartiers, & alla lui-même à Paris, où sa présence devenoit nécessaire.

Le Cardinal de Retz s'échappe de prison, & passe en Italie.

Les discordes civiles alloient être rallumées par les intrigues du Cardinal de Retz : un accident imprévu arrêta tout à coup l'incendie. Le Coadjuteur qui avoit été transféré du Château de Vincennes à celui de Nantes, ayant trouvé le moyen de s'échapper, prit la poste pour arriver promptement à Paris, se montrer au peuple dans les Halles, & faire de nouvelles barricades; mais en galoppant dans un Fauxbourg de Nantes, il mit le pistolet à la main pour tirer sur un Garde qui le poursuivoit, son cheval se cabra & s'abbatit, le Cardinal tomba, se démit l'épaule, & ne pouvant plus continuer sa route, il se cacha dans un tas de foin. La Noblesse du voisinage s'étant soulevée en sa faveur, il se sauva à Belle-Isle, changea d'habit, se mit dans une barque

An. 1654. de pêcheurs, aborda en Eſpagne à S. Sebaſtien, & de-là ſe rendit à Rome, où le Pape Innocent X. le reçut avec joye & avec diſtinction.

An. 1655.

Le Vicomte prévient de nouvelles diſſenſions.

20. Mars.

(1) L'éloignement de Retz étoit d'autant plus favorable à la Cour, que pendant l'hiver on fut menacé de voir renaître les troubles, au ſujet de la fabrication d'une nouvelle monnoye. Pour en faire vérifier l'Edit, Louis XIV. tint ſon Lit de Juſtice au Parlement; mais bientôt après, les Chambres s'aſſemblerent pour recevoir & examiner cet Edit, ſous prétexte que la préſence du Roi avoit ôté la liberté des ſuffrages. Le ſouvenir du paſſé faiſant appréhender ces délibérations, le Roi vint le matin au Palais accompagné de toute ſa Cour, & s'étant mis ſans aucun appareil dans ſon Lit de Juſtice, défendit au Parlement de ſe mêler des affaires publiques, ſe leva bruſquement, & ſortit ſans vouloir entendre aucune harangue. Malgré cette défenſe, le Parlement vouloit ſe raſſembler & les eſprits s'aigriſſoient tous les jours. Le Cardinal eut recours à la ſageſſe du Vicomte de Turenne, qui avoit acquis une haute réputation dans les conſeils, auſſi-bien que dans la guerre. Le Vicomte alla chez le Premier Préſident, lui peignit d'une maniere touchante toutes les horreurs des guerres civiles, le feu de la diſcorde fumant encore, & le danger d'en rallumer la moindre étincelle: on l'écouta avec les égards dûs à ſon rang & à ſon mérite perſonnel: les eſprits ſe calmerent, & les diſſenſions naiſſantes furent étouffées.

13. Avril.

(1) Voyez les Mém. de Monglat de cette année.

AN. 1655.

Le Vicomte prend Landrecies.

Au mois de Juin, le Roi se rendit à la Fere, où il attendit que son armée fut entrée dans le Hainaut pour y entreprendre quelque siége de conséquence. La prise de Landrecies etoit nécessaire pour la conservation du Quenoi : ces deux villes ouvroient la route aux François dans les pays-bas des Espagnols. L'armée de Turenne & celle de la Ferté s'etant réünies près de Guise, elles marcherent vers Landrecies & l'investirent le dix-huit de Juin : on travailla avec tant de diligence à la circonvallation, qu'elle fut achevée dans cinq jours, & le Camp pourvû de vivres pour un mois. Le Prince de Condé qui avoit la principale direction de l'armée de Flandre, vint se poster à Vadencourt près de Guise, pour couper les vivres aux assiégeans, & envoya piller la Picardie : mais comme il n'occupa ce poste que le septieme jour après que la place fut investie, tous ses efforts devinrent inutiles. Turenne continua le siége, & la prise de Landrecies prepara tous les succès jusqu'à la paix des Pyrennees. (1) Les partis que le Prince envoya en Picardie jusqu'à Ribemont, donnerent beaucoup d'allarmes à la Cour. Le Roi n'avoit auprès de lui que deux Compagnies du Régiment des Gardes, & les Espagnols auroient pû facilement l'enlever : mais ils perdirent encore cette occasion, faute de prévoyance ; le jeune Monarque quitta la Fere à la hâte & se retira à Laon. La tranchée ayant été ouverte devant Landrecies, il y eut deux attaques ; l'une de Turenne & l'autre de la Ferté. Les travaux furent continués avec tant de

1. Juillet.

(1) Monglat, Mém. de cette année, page 84.

An. 1655. vigilance & si peu de perte, que le dix-septième jour les mines joüerent aux deux bastions de la Place, & celle du Vicomte y fit la plus grande bréche. Le Gouverneur capitula à des conditions honorables, & la garnison fut conduite à Valenciennes.

Le Vicomte passe la Haîne & l'Escaut pour attaquer les Espagnols.

L'armée des assiégeans resta encore quelques jours à Landrecies pour combler les lignes & reparer les breches, & les Espagnols se retirerent entre Mons & Valenciennes derriere la Sambre & l'Escaut, parce qu'ils ne se crurent pas en état de risquer une bataille. Loin de pouvoir faire une nouvelle irruption en France, ils furent reduits à n'avoir d'autre vûë que d'observer les mouvemens du Vicomte, & d'empécher qu'il ne fit quelqu'autre siége. Le Roi joignit l'armée à Guise, se mit à la tête de ses troupes, entra dans le Hainaut & descendit le long de la Sambre jusqu'à Thuin ville du pays de Liege. Il passa ensuite ce fleuve, s'avança jusqu'à Bavai, & voulut entrer dans le cœur du pays en traversant la riviere de Haine qui coule au milieu du Hainaut, & lui donne son nom. Après avoir fait reconnoître les passages, on sçût que les ennemis avoient fait de grands retranchemens, & construit de distance en distance des redoutes & des platte-formes qui regnoient le long de la riviere, depuis S. Guislain jusqu'à Condé. La difficulté de forcer ces travaux étoit augmentée par celle d'approcher de la riviere dans un pays rempli de fossez & facile à inonder, où il n'y avoit qu'une chaussée qui conduisoit au pont de la Haine. On tint en présence du Roi un conseil où se trouverent

verent le Cardinal Mazarin, le Duc d'Yorck, les Maré- An. 1655.
chaux de Turenne, de la Ferté, de Villeroi, de Gramont & du Plessis-Praslin. Le Ministre ayant remontré avec éloquence combien il seroit glorieux de passer la riviere à la vûë d'une armée formidable; on alloit prendre la résolution de forcer le pont: le Vicomte s'y opposa, en fit voir les difficultez, & proposa un expédient plus sûr. Comme il connoissoit parfaitement le pays, il représenta qu'en traversant l'Escaut un peu au dessous de Bouchain, laissant Valenciennes sur la droite, & repassant la même riviere à Condé, on pourroit prendre les ennemis en flanc, rendre tous leurs retranchemens inutiles, & les obliger de quitter leur poste sans hasarder la vie des soldats. Après avoir ramené le Cardinal & tous les Généraux à son opinion, l'armée marcha de Bavai à Bouchain; & sur les avis qu'en eurent les ennemis, ils décamperent, pour s'approcher de Valenciennes. Le Prince de Condé s'opposa d'abord à cette marche: mais voyant qu'il ne pouvoit arrêter les Généraux Espagnols, il protesta qu'il ne quitteroit pas son poste sur la Haine, s'ils ne lui promettoient de défendre vigoureusement celui de l'Escaut. Après l'avoir promis, ils passerent la riviere à Valenciennes, & allerent camper près de S. Amand dans un poste avantageux, la ville à leur gauche, des bois à leur droite, & devant eux une vieille ligne sur le Mont Azin. L'armée du Roi continua sa route vers Neuville, où elle passa l'Escaut, & marcha aux ennemis; après avoir laissé des troupes pour assurer les bagages contre les courses de

AN. 1655. la garnison de Bouchain. A une lieuë du camp des Espagnols, Turenne fit alte pour attendre son artillerie, & alla lui-même les reconnoître. Ayant examiné ce poste, il jugea qu'ils vouloient le défendre, & ordonna à Castelnau de partir en diligence avec son camp volant, composé d'environ douze escadrons & trois bataillons, pour se placer sur la droite des ennemis, vers le grand chemin de S. Amand, & pour tâcher de les attaquer en flanc, tandis qu'il les attaqueroit lui-même en front. A peine Castelnau fut-il arrivé dans l'endroit marqué, qu'il s'apperçut que les Espagnols se retiroient vers Condé : il en fit avertir le Vicomte qui lui manda de tomber sur leur arriere-garde, & de lui donner ainsi le tems de venir avec le corps de l'armée. Aussi-tôt que l'Archiduc & le Comte de Fuensaldagne sçurent que le Maréchal de Turenne avoit passé l'Escaut, & qu'il marchoit à eux, ils se repentirent des promesses qu'ils avoient faites au Prince de Condé, & abandonnerent leur nouveau poste sans le consulter. Le Prince en eut le premier avis par un Aide de Camp, qui vint lui dire que l'Archiduc se retiroit, & qu'il le prioit de couvrir la retraite, quoique ce fût le tour des Espagnols de faire l'arriere-garde ce jour-là. C'est ainsi que pendant tout le cours de cette guerre, les retardemens ou la précipitation, la timidité ou le peu d'habileté des Généraux Espagnols déconcerterent les mesures du Prince de Condé.

Faute du Comte de Castelnau.

Ce Prince auroit été réduit à de grandes extrêmitez, si Castelnau avoit suivi les ordres qu'il avoit reçus : au lieu d'attaquer les ennemis qu'il atteignit au pont de Beuvrage,

il se laissa amuser par quelques Officiers du Prince de Condé, qui demanderent à lui parler ; il y consentit & fit alte pour quelque tems : pendant qu'ils se complimentoient, le Prince de Condé hâta sa marche, & Castelnau fut la dupe de sa politesse. L'armée ennemie gagna l'Escaut, le traversa, se rangea en bataille de l'autre côté, rompit les ponts, & s'avança le même jour vers Tournai.

Démêlé entre le Vicomte & le Prince de Condé.

Le Vicomte de Turenne arriva quelque tems après, & Castelnau lui fit un récit ingénu de ce qui s'étoit passé. Saint Lieu, Colonel, l'assura que les ponts ayant été rompus avec trop de précipitation, les derniers escadrons du Prince avoient passé la riviere à la nâge. L'armée Françoise campa à Frane, près de Condé, & le Vicomte envoya la même nuit au Cardinal, qui étoit au Quénoi avec le reste de la Cour, une relation de ce qui s'étoit passé. La lettre fut interceptée, & le Prince de Condé fut vivement blessé d'un récit qui sembloit attaquer la prudence de sa conduite : Turenne cependant n'y parloit presque point de lui-même ; il n'appuyoit pas sur le mauvais parti que les Espagnols avoient pris, de venir d'abord au-devant de lui, pour se retirer ensuite contre toutes les regles de l'art ; ni sur la confusion avec laquelle ils abandonnerent les postes les plus avantageux & toutes les rivieres, avec une armée qui n'étoit pas inférieure à la sienne : il assuroit qu'on avoit fait l'une & l'autre de ces fautes malgré le Prince de Condé ; il insistoit seulement sur l'embarras où les Espagnols avoient mis ce Prince, en l'obligeant de couvrir la retraite ce jour-là, &

An. 1655. ajoûtoit que ſans la faute de Caſtelnau il auroit pû tomber ſur l'arriere-garde de Condé, dont quelques eſcadrons avoient paſſé l'Eſcaut à la nâge. Malgré tous ces ménagemens, le Prince lui envoya un Trompette avec une lettre fort piquante : il adreſſa auſſi à quelques Officiers de l'armée du Roi une eſpece de Maniſeſte, où il rendoit raiſon de ſa conduite, & ſe plaignoit amérement du Vicomte. Le Maréchal de Turenne reçut la lettre en préſence de pluſieurs Officiers, & la leur montra auſſi-tôt ; mais croyant pouvoir ſe diſpenſer d'y faire réponſe, il ſe contenta de dire au Trompette, *qu'il le feroit pendre s'il lui apportoit de ſemblables lettres à l'avenir*. Ces deux Généraux ne ſe traiterent plus pendant toute la guerre avec les mêmes égards qu'ils avoient obſervés juſqu'alors, & ne ſe reconcilierent pleinement qu'à la conclusion de la paix des Pyrennées.

Priſe des villes de Condé & de S. Guiſlain.

On travailla le lendemain à conſtruire des ponts au-deſſus de la ville de Condé, pour en faire le ſiége. Les murailles de la Place ne valoient guéres mieux qu'un retranchement de camp : mais la force de la garniſon ſuppléoit à la foibleſſe des remparts. La moitié des troupes fut d'abord employée au ſiége, pendant que Turenne & la Ferté le couvroient avec le reſte de l'armée. La premiere nuit on trouva tant de réſiſtance, que les deux Maréchaux furent obligés de venir eux-mêmes pouſſer une des attaques ; on les continua avec tant de vigueur que la ville ſe rendit le 3e jour de la tranchée ouverte ; & la garniſon compoſée de prés de deux mille hommes fut conduite à la premiere Place voi-

sine. Comme l'armée du Roi étoit fort avancée dans le pays ennemi, les Espagnols incertains de ses projets, garnirent de troupes toutes leurs villes, affoiblirent par là leur armée, & n'oserent approcher en corps : il leur arriva ce qui arrive ordinairement après une suite de mauvais succès : ils craignirent plus qu'ils ne devoient, & prirent des précautions contre l'impossible même. Après la prise de Condé, l'armée du Roi marcha droit à S. Guislain, situé dans un pays fort plat, & arrosé par la riviere de Haine. Les ennemis inonderent le terrain, ensorte que l'on ne pût y creuser de circonvallation ; les approches n'étoient, à proprement parler, que des blindes de fascines : ce qui n'empêcha pas la Place d'être emportée en trois jours avec très-peu de perte de la part des François. Le Vicomte ayant mis plus de quatre mille hommes de pied dans les villes conquises, achevé les fortifications de Condé & de S. Guislain, rempli les magasins de toutes sortes de provisions & consommé tous les fourages des environs, marcha le douze d'Octobre à Barlaimont, le vingt-deux à l'Abbaye de Marolles, & vers le commencement de Novembre à Ribémont : là, il reçut ordre de quitter l'armée & de venir joindre la Cour à Compiegne pour une affaire importante.

AN. 1655.

12. Octobre.

22. dudit.

Le Marechal d'Hocquincourt, piqué contre le Cardinal, qui après lui avoir ôté le commandement de l'armée, ne l'avoit presque point employé depuis le siége d'Etampes, & devenu dans son loisir amoureux d'une Dame de la premiere qualité qui reveilla ses ressentimens, se laissa en-

Trahison du Marechal d'Hocquincourt déconcertée par le Vicomte.

AN. 1655. gager dans le parti des Eſpagnols; ſur les offres que le Prince de Condé lui fit d'une ſomme de quatre cens mille écus & de la Lieutenance générale de la Flandre, s'il vouloit livrer Ham & Péronne dont il étoit Gouverneur. Le Vicomte de Turenne, en arrivant à Compiegne, délibera avec le Cardinal ſur les moyens qu'il falloit prendre pour empêcher le Maréchal d'introduire les ennemis dans ces deux Places importantes. Le Cardinal panchoit à faire approcher l'armée de Péronne: mais le Vicomte lui repréſenta que cette démarche pouſſeroit peut-être d'Hocquincourt à quelque parti violent, & conſeilla d'eſſayer un accommodement. La négociation dura quinze jours, pendant leſquels d'Hocquincourt donnoit des audiences ſéparées aux Envoyés du Roi & à ceux d'Eſpagne, ſans cacher ni aux uns ni aux autres ce que chacun lui offroit, comme s'il eût été permis de choiſir. Mazarin voyoit impatiemment la Cour réduite à traitter avec un ſujet qui arboroit l'étendart de la révolte: mais l'armée Eſpagnole s'étoit avancée juſqu'à Cambrai; le Prince de Condé avec ſes troupes étoit à deux lieuës de Péronne, & ſon parti commençoit à ſe ranimer dans Paris: s'il fût devenu maître des deux villes qu'on vouloit lui livrer, les diſcordes civiles ſe ſeroient peut-être renouvellées; & le Roi, loin de continuer ſes conquêtes dans les Pays-bas, auroit été obligé de ramener la guerre dans le cœur du Royaume: une ſituation ſi critique demandoit de grands ménagemens. Turenne, comme un autre Fabius, ſauva la patrie en temporiſant, & porta Mazarin à termi-

ner ſans violence une affaire qui auroit pû avoir des ſuites funeſtes, ſi l'on s'y étoit pris autrement. Enfin le traitté fut conclu: le Marechal d'Hocquincourt ſortit de Péronne, ſe démit de ſon Gouvernement en faveur de ſon fils, & ſe retira chez lui avec deux cens mille écus. Le Prince de Condé retourna promptement joindre l'armée Eſpagnole ſur la Sambre; & comme on appréhendoit qu'il n'attaquât les villes conquiſes en ſe retirant, le Vicomte revint à l'armée & s'avança juſqu'auprès de S. Quentin: mais le Prince n'ayant rien entrepris, le Roi & le Cardinal ſe rendirent à Paris vers le commencement de Décembre, & le Vicomte s'y rendit auſſi, dès qu'il eut envoyé l'armée dans ſes quartiers d'hiver. Ce fut alors qu'on mit, par les conſeils de Turenne, la Cavalerie dans les villages, & que l'on paya pour la premiere fois, ſur les tailles, vingt ſols par jour à chaque cavalier: par-là, on épargnoit la dépenſe des remiſes de l'argent, & l'on empêchoit les non-valeurs; les troupes ſe faiſoient payer elles-mêmes ſur les lieux; les cavaliers diſperſés dans les hameaux leur ſervoient de ſauve-gardes, & ils y dépenſoient une bonne partie de leur ſolde; les payſans labouroient avec plus d'aſſurance; &, contre l'opinion commune, pluſieurs endroits de la campagne ſe raccommoderent par ce nouvel établiſſement.

Le Prince François de Lorraine avec ſes troupes abandonne les Eſpagnol.

Quand toutes les troupes furent en quartier, le Duc François de Lorraine voyant qu'on ne parloit point de mettre ſon frere en liberté, & que tous les Officiers de ſon armée murmuroient contre le Roi d'Eſpagne, qui tenoit leur mai-

AN. 1655. tre prisonnier, rassembla ses Lorrains dans un seul Corps; & marcha vers la frontiére de Picardie, d'où il fit sçavoir, qu'il venoit se mettre au service du Roi. Louis XIV. traitta avec lui à condition que les troupes Lorraines prêteroient serment de fidelité à la France, pour tout le tems que le Duc Charles demeureroit en prison; qu'après son élargissement les Lorrains seroient libres de faire ce que leur Souverain légitime ordonneroit; qu'en attendant ils seroient traittés comme les autres troupes qui étoient à la solde du Roi. Le Duc François vint ensuite à Paris avec ses deux enfans, les Princes Ferdinand & Charles. La Cour passa l'hiver dans une entiere tranquillité: le Cardinal sentant son autorité affermie se prêtoit à tous les esprits, & ménageoit chacun selon son caractere; il redoubloit sur-tout son amitié pour le Vicomte de Turenne, & lui confioit les secrets les plus importans de l'Etat.

Le Duc d'Yorck quitte la France.

Vers la fin de cette année, l'Angleterre après avoir long-tems balancé sur le parti qu'elle devoit prendre, se déclara pour la France. Une des conditions du traitté fut que Louis XIV. n'accorderoit plus de protection à Charles II. & feroit sortir du Royaume le Duc d'Yorck son frere. Le Roi Charles voyant les liaisons qui se formoient entre Mazarin & Cromwel, s'étoit retiré l'année précedente à Cologne, où il avoit été entretenu aux dépens de l'Empereur & des Princes d'Allemagne.

AN. 1656. Au commencement de l'année mil six cens cinquante-six, Charles se transporta à Bruxelles, où il signa un traitté avec

avec le Roi d'Espagne, & manda à son frere le Duc d'Yorck AN. 1656.
de le venir joindre en Flandre. Le Duc fit d'abord tous ses efforts pour ne pas sortir de France : l'éducation qu'il y avoit reçûë, les amis qu'il y avoit acquis, la haute reputation qu'il s'y etoit deja faite, & peut-être aussi le sang Ecossois qui couloit dans ses veines, lui donnoient les plus vifs regrets de quitter une nation qu'il a toujours aimée. Il confia ses peines au Vicomte de Turenne pour qui il avoit la tendresse d'un fils, & lui demanda ses conseils. Le Vicomte l'exhorta à ecrire au Roi Charles, qu'il etoit prudent d'interesser à leurs malheurs communs & la France & l'Espagne; que pendant que le Duc d'YORCK ménageroit la protection du Roi très-Chrétien par ses services dans l'armée, Charles & son frere le Duc de Glocestre s'affermiroient dans l'amitié du Roi Catholique; que les Espagnols n'ayant fait aucune mention du Duc d'YORCK dans leur traitté, ne paroissoient pas vouloir qu'il se détachât de la France; que s'ils venoient à le demander dans la suite, Charles pourroit consentir secrettement qu'il restat dans l'armée Françoise, & paroitre faché contre lui, à cause de sa désobéissance apparente. Le Duc d'YORCK suivit les sages conseils du Vicomte, & les communiqua à la Reine sa mere qui les approuva. Il envoya un Exprès à Bruxelles au Roi son frere, qui bien loin d'agréer la demande du Duc, lui ordonna de le venir joindre en toute diligence; & avec le consentement de Loüis XIV. il obéit aussi-tôt.

La Cour d'Espagne attribuant le mauvais succès de ses Dom Juan

AN. 1656.

d'Autriche & le Marquis de Caracène arrivent en Flandre.

affaires en Flandre à la mésintelligence qui régnoit entre le Prince de Condé & l'Archiduc, engagea l'Empereur à faire revenir le dernier, & rappella en même tems le Comte de Fuensaldagne : elle envoya en Flandre à leur place Dom Juan d'Autriche, fils naturel du Roi d'Espagne ; & le Marquis de Caracène eut ordre d'accompagner le jeune Prince pour l'assister de ses conseils.

Négociation de paix & d'alliance entre la France & l'Espagne rompuë.

Cependant l'Empereur forma de grands projets pour l'établissement de l'Archiduc son fils unique, qu'il avoit déja fait déclarer Roi de Bohême & de Hongrie, & qu'il destinoit pour lui succeder non-seulement à ses Etats héréditaires, mais aussi à l'Empire. Ce n'étoit pas encore assez pour contenter son ambition : il vouloit de plus réünir les deux branches de la Maison d'Autriche par le mariage de l'Archiduc avec l'Infante d'Espagne, alors héritiere présomptive de la Couronne. Le Cardinal Mazarin qui souhaittoit aussi avec passion d'obtenir cette Princesse pour le Roi son maître, dépêcha le Comte de Lyonne, (1) Ministre & Sécretaire d'Etat, pour négocier cette importante alliance : l'arrivée imprévûë de de Lyonne dans le tems d'une guerre sanglante entre les deux Couronnes, étonna & embarassa fort la Cour de Madrid. Philippes IV. ayant résolu dans son Conseil de ne point écouter la recherche du Roi, de peur de lui laisser acquerir des prétentions légitimes sur la Monarchie Espagnole, nomma le Comte de Pégnéranda, le plus habile négociateur de son tems, pour traitter

(1) Voyez les Mémoires du Comte de Lyonne, & Nani.

avec le Ministre François. Dès la premiere conférence, Pegneranda signifia à de Lyonne que son voyage n'auroit point de succès, & que le Roi Catholique ne pouvoit se résoudre à accepter un parti si avantageux pour la France, & si dangereux pour la Maison d'Autriche. AN. 1656.

Cette negociation rompuë, les deux Couronnes se préparerent à faire la guerre plus vivement que jamais. Le Roi quitta Paris, se rendit sur la frontiére vers le commencement de Juin; & le Maréchal de la Ferté n'étant pas encore arrivé de son Gouvernement de Lorraine, où il étoit indisposé, le Vicomte de Turenne se prépara à faire le siége d'une des villes principales de Flandre. L'armée Espagnole n'étant pas encore assemblée, il marcha en diligence avec la plus grande partie de sa Cavalerie à Condé, & de-là vers Tournai, pour surprendre cette Place qui étoit dégarnie: mais ayant passé par Mortagne, où la Scarpe & l'Escaut se joignent, il apprit qu'il y avoit plusieurs régimens Espagnols campés auprès de Tournai. Comme cette ville étoit fort avancée dans le pays ennemi, & par conséquent éloignée des Places d'où les François pouvoient tirer leurs vivres & leurs munitions, il changea de résolution, retourna à Condé, laissa son pont à Mortagne avec un Corps de troupes, marcha à Valenciennes, & y arriva vers le milieu de Juin: il n'y avoit dans la ville que deux mille hommes de pied & deux cens chevaux; mais les habitans, au nombre de dix mille, étoient capables de servir aussi-bien que des troupes réglées.

Le Vicomte va investir Valenciennes.

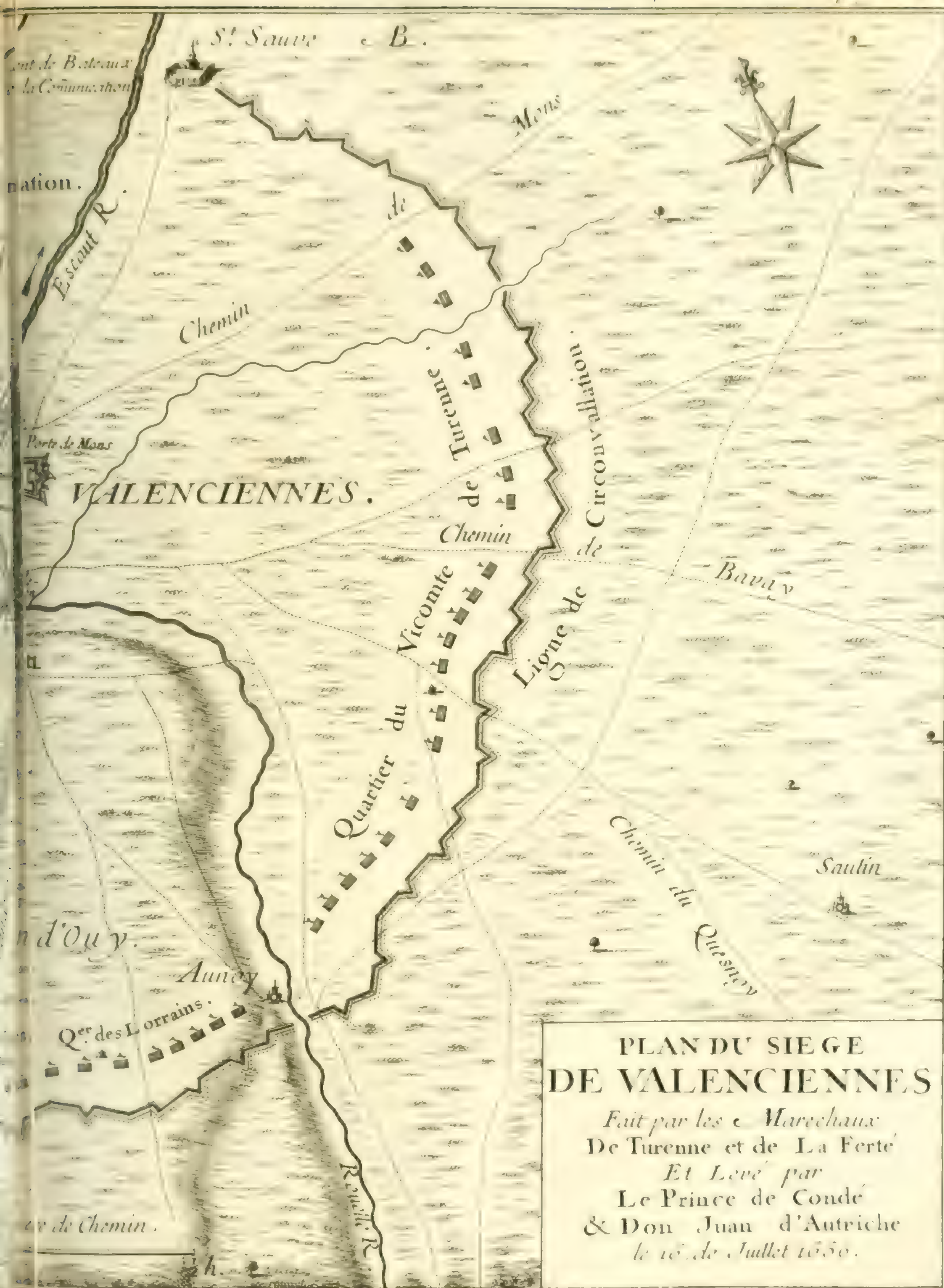
AN. 1656.

Le Vicomte prend ses quartiers & assiége la ville.

L'Escaut partage en deux Valenciennes, & forme de grands marais au-dessus & au-dessous. Sur la route de Condé s'étendent de vastes plaines, & de l'autre côté de l'Escaut, vers S. Amand, s'éleve le Mont Azin qui commande la riviere. Le Vicomte investit la Place le soir même de son arrivée, chassa l'ennemi des deux redoutes, & commença dès le lendemain ses lignes de circonvallation. L'armée du Maréchal de la Ferté étoit postée sur la hauteur à la droite du fleuve vers S. Amand : l'armée de Turenne occupoit la gauche de la riviere du côté des plaines ; sa ligne de circonvallation commençoit à l'Abbaye de S. Sauve, sur le bord de l'Escaut du côté de Condé, & finissoit à la même riviere du côté de Bouchain : son quartier sur le grand chemin du Quénoi, étoit séparé de celui des Lorrains à la gauche par un ruisseau ; après les Lorrains, la Maison du Roi commandée par le Duc de Navailles, s'étendoit vers une digue de fascines qui traversoit les marais, & aboutissoit à l'Escaut. On avoit construit deux ponts de bateaux sur la riviere, l'un au-dessus de la ville, & un autre au-dessous à S. Sauve, pour la communication des deux armées. Le troisiéme jour, les lignes furent assez avancées pour empêcher que la place ne pût être secouruë, & les ennemis tenterent inutilement d'y jetter par le quartier des Lorrains sept ou huit cens hommes, dont quelques-uns furent pris, & le reste se retira à Bouchain. Le sixiéme jour, la circonvallation fut achevée avec un fossé muni de palissades : on travailla d'abord aux avenuës les plus exposées, & ensuite on racommoda



Dessiné & gravé par le Sr. Coquart.



St. Sauve
B.
Pont de Bateaux de la Communication
nation.
Escaut R.
Mons
de
Chemin
Porte de Mons
VALENCIENNES.
Quartier du Vicomte de Turenne.
Ligne de Circonvallation.
Chemin
de
Bavay
Chemin du Quesnoy
Sautin
n d'Ouy.
Aunoy
Qer. des Lorrains.
Rouelle R.
de Chemin.
h.
PLAN DU SIEGE
DE VALENCIENNES
Fait par les Marechaux
De Turenne et de La Ferté
Et Levé par
Le Prince de Condé
& Don Juan d'Autriche
le 16. de Juillet 1656.

An. 1656.

les endroits qui étoient le moins en danger d'être attaqués.

Le Vicomte fait couler les eaux dont on vouloit inonder son Camp.

Les Espagnols se servirent de plusieurs réservoirs qui étoient auprès de Bouchain, pour enfler la riviere de l'Escaut, & pour submerger le pays. Comme les eaux croissoient de jour en jour, le Vicomte employa plusieurs régimens d'Infanterie & presque toute sa Cavalerie à porter des fascines, pour fortifier la digue, depuis le quartier du Duc de Navailles jusqu'à la riviere. Les ennemis inonderent, à la hauteur de dix pieds, un espace de plus de mille pas, sur lequel on jetta un pont de fascines qui flottoit en quelques endroits, & qui en d'autres étoit attaché à des pieux; mais les assiegés ayant lâché leurs écluses, on eut de l'eau jusqu'à la ceinture sur la digue même. Cependant le travail obstiné de l'armée surmonta tous les obstacles : le Vicomte fit saigner les réservoirs, creuser plusieurs canaux & rehausser la digue qui étoit construite de maniere qu'elle rejettoit la plus grande partie des eaux vers Valenciennes, & noyoit un quartier de la ville. Turenne, après avoir assuré son Camp & la communication avec toutes les Places voisines, ouvrit enfin la tranchée. 26. de Juin.

Les Ennemis viennent pour faire lever le siége.

Peu de tems après, les ennemis s'étant rassemblés à Douai, vinrent se poster sur une éminence proche du Camp des Lorrains, à une demi portée du canon des lignes Françoises : ils avoient à leur gauche l'Escaut, sur lequel ils construisirent six ponts, & à leur droite un petit ruisseau, où ils en jetterent plusieurs autres : leur armée un peu plus foible que celle du Roi, montoit à plus de vingt mille hommes, qui

An. 1656. se retrancherent en arrivant, & demeurerent sept ou huit jours en présence sans rien entreprendre. Le Vicomte prévoyant que l'armée ennemie l'attaqueroit dans son camp, ne regarda pas le siége comme sa principale affaire, & tourna toute son attention du côté des lignes.

On attaque & on emporte les lignes du côté du Marechal de la Ferté.

Le Maréchal de la Ferté, quoiqu'encore indisposé, vint à l'armée dix jours après la tranchée ouverte : comme son quartier étoit celui que les ennemis pouvoient attaquer le plus aisément, le Vicomte l'avoit fortifié de lignes doubles & palissadées, dont l'une étoit nouvelle, & l'autre ancienne: (1) mais le Maréchal croyant que la premiere suffisoit, fit raser l'autre. Au bout de trois semaines on poussa, à l'attaque du Vicomte, une branche de la tranchée jusques sur le bord du fossé de la Place, & une autre jusqu'au fossé de la demi-lune : à l'attaque du Maréchal de la Ferté, on prit une tenaille; les assiégez avoient déja fait leurs principaux efforts; & commençoient à se relâcher depuis trois ou quatre jours, lorsque l'armée Espagnole se rangea le matin en bataille, & fit marcher son bagage vers Bouchain. On ne douta point qu'elle ne voulût attaquer les lignes dès la nuit, & les assiégeans la passerent toute entiere sous les armes. Comme il n'y avoit que douze mille hommes de pied dans l'armée du Roi, & qu'il falloit de l'Infanterie aux deux attaques, il étoit impossible qu'une si vaste enceinte pût être également bien garnie; on se contenta de placer un corps de Cavalerie derriere la ligne, & d'ordonner à quelques régimens d'In-

(1) Mém. de Puiségur, pag. 515.

fanterie de se tenir prêts pour marcher à l'endroit qui seroit insulté. La premiere nuit se passa sans allarmes, & le lendemain on vit l'ennemi en bataille sans bagage : on fut averti que la principale attaque devoit se faire au quartier du Marechal de la Ferté, & que le Comte de Marsin qui étoit à S. Amand, devoit avancer avec trois ou quatre mille hommes pour attaquer celui du Vicomte. Comme les ennemis étoient en présence, & pouvoient arriver aux retranchemens dans une demie heure, la Ferté ne pouvoit rien changer à la disposition des troupes. Turenne l'avertit deux ou trois fois de veiller avec diligence, & de mettre des gardes par tout : mais le Maréchal regarda le conseil du Vicomte comme une injure & le négligea. A l'entrée de la nuit le Prince de Condé & Don Juan passerent l'Escaut, avancerent vers le quartier du Maréchal, mirent leurs troupes en bataille, arriverent au premier fossé du retranchement sans être découverts, y donnerent dans un grand front, & emporterent la ligne avec peu de résistance. Aux premiers coups de mousquet, deux regimens de l'armée de Turenne passerent la digue & le pont, & quatre autres eurent ordre de les suivre. Les troupes Espagnoles étant entrées dans le quartier du Maréchal, il y accourut avec quelques escadrons ; mais la confusion etoit déja si grande, qu'il ne put y remédier. L'Infanterie ennemie ayant comblé les fossez & rompu les pallissades, marcha droit à la ville vers la pointe du jour, pendant que la Cavalerie poursuivoit les fuyards qui vouloient repasser la riviere. Comme il n'y avoit qu'un pont,

AN. 1656.

16. Juillet.

AN. 1656. les bagages s'y embarasserent, & les Espagnols firent une grande quantité de prisonniers; la Ferté fut pris à la tête de ses Gendarmes avec plus de quatre cens Officiers & près de quatre mille soldats: les débris de son armée se sauverent à Condé. Les deux régimens à qui le Vicomte avoit fait passer la digue ayant été défaits, les quatre autres s'arrêterent, & Turenne y arriva un peu après le commencement du combat, qui ne dura qu'un quart d'heure: Marsin avoit attaqué le quartier de Turenne en même tems que les Espagnols étoient tombés sur celui de la Ferté, mais il fut vigoureusement repoussé.

Belle retraitte du Vicomte.

A la pointe du jour, les cris de joie qui s'éleverent dans Valenciennes, annoncerent que la ville étoit secouruë: le Vicomte envoya en diligence à la tranchée pour faire retirer ses troupes: mais il étoit trop tard, on en perdit la moitié. Turenne rappella aussi-tôt l'Infanterie qui étoit sur la digue, commanda qu'on en délogeât tout le canon, & mena avec lui plusieurs pieces de campagne en cas d'attaque. Il fit rabbattre les lignes en plusieurs endroits, marcha avec ses troupes vers le quartier des Lorrains, ensuite dans celui du Duc de Navailles; & après les avoir rassemblés il sortit des retranchemens, d'abord avec un peu de confusion; mais bien-tôt il se remit en si bon ordre que les ennemis n'oserent le poursuivre. Il s'avança vers le Quénoi, & toute l'armée croyant qu'il se retiroit sur la frontiere de France, le bagage commençoit à filer par de-là cette Place. Le Vicomte envoya ordre de l'arrêter, & ayant choisi un camp proche de la ville

An. 1656.

ville, il s'y logea cette nuit ; le lendemain il reçût un renfort de quinze cens hommes qui avoient été destinés à mener un convoi au camp ; il attendit les ennemis contre l'opinion de tous ses Officiers, & resolut même de hazarder un combat plutot que de fuir. S'il n'eut craint que la prise du Quénoi, il se seroit retiré dans la Picardie : mais ayant senti que cette retraite allarmeroit la Cour, ranimeroit le parti du Prince de Condé, & causeroit un mécontentement general dans le Royaume ; il raisonna avec les Officiers sans tenir un conseil de guerre, & continua de camper comme s'il n'eut rien apprêhendé. Il n'avoit point d'outils pour faire de grands travaux, & n'en voulant point faire de petits, il laissa son camp découvert.

Le Prince de Condé & Dom Juan le poursuivirent sans oser l'attaquer.

Le Prince de Condé & Dom Juan avancerent vers le Quénoi à la tête de leurs troupes. Aussi-tôt que le Vicomte les découvrit, il marcha vers eux avec quelques regimens de la grande-garde. Les Espagnols ne doutant point qu'il ne prit la fuite, avoient déja commandé trois mille chevaux pour le poursuivre ; lors qu'ils furent arrivez assez près de lui pour découvrir son camp, ils furent surpris de voir qu'il n'étoit pas retranché, que ses tentes étoient dressées, & qu'il les attendoit de pied ferme. A leur approche les François commencerent à faire marcher le bagage ; mais le Vicomte ayant tiré un coup de pistolet sur un soldat qui chargeoit, commanda, sous peine de la vie, que personne ne sortit de son poste. Il rassura toute l'armée par cette étonnante hardiesse, & le peu de précautions qu'il paroissoit prendre dans

AN. 1656. une occaſion ſi preſſante. Les Eſpagnols demeurerent deux jours en préſence ſans oſer rien tenter. Le troiſième, deux ou trois mille hommes qui s'étoient ſauvés à Condé de la déroute du Maréchal de la Ferté, ayant paſſé à S. Guiſlain, vinrent à Landrecies, & de-là au Quénoi joindre le Vicomte de Turenne. Après ce renfort, les ennemis jugerent à propos de marcher vers Condé. Le Vicomte s'étant apperçu de leur deſſein, envoya mille chevaux, chacun avec un ſac de bled en croupe pour ravitailler cette Place, d'où il avoit tiré beaucoup de vivres pendant le ſiége de Valenciennes. » (1) Il n'y a gueres au monde, dit Buſſi Rabutin, que le » Maréchal de Turenne, qui en préſence d'une armée vi» ctorieuſe, beaucoup plus forte que la ſienne, eut oſé faire » un détachement auſſi conſidérable que celui-là. Il faut bien » poſſeder la guerre pour en uſer ainſi, & *ce ſont-là des coups* » *de maître*.

Lettre de le Tellier, Secretaire d'Etat, au Vicomte ſur ſa belle retraite.

Auſſi-tôt que les nouvelles de ce campement fameux arriverent à la Cour, le Tellier Secretaire d'Etat, écrivit au Vicomte en ces termes : » Par votre prudence, Monſei» gneur, & par une conduite vigoureuſe, vous avez réta» bli la réputation des armes du Roi. En verité il n'y a rien » de plus beau que votre campement près du Quénoi après » la déroute de Valenciennes : d'avoir ainſi fait tête aux » ennemis fort orgueilleux juſques dans leur pays même, & » de les avoir obligé à ſe retirer quoique victorieux ; c'eſt » un coup qui n'appartient qu'aux grands maîtres dans l'art

(1) Mém. de Buſſi Rabutin de cette année, page 371.

» militaire. « Voici cependant comme le Vicomte parle lui-même de cette action tant admirée, dans une lettre à la Vicomteſſe de Turenne, dattée du Camp devant le Quenoi. *L'armée des ennemis eſt venuë tout proche d'ici, ils y ont demeuré deux jours, après quoi ils ont marché vers Condé.* An. 1656.

Le ſiége de Valenciennes étant levé, la ville de Condé demeuroit ſi enclavée dans le pays ennemi, qu'il étoit fort aiſé aux Eſpagnols, ſans ſéparer leurs quartiers, d'empêcher qu'on ne la ſecourût & qu'on n'y jettât des vivres. Comme le Vicomte apprit du Gouverneur qu'il n'y avoit des proviſions dans la Place que pour dix ou douze jours, il ne crut pas devoir rien entreprendre pour en empêcher la priſe; il ſe contenta de l'avoir retardée par le ſecours qu'il y avoit envoyé, pour avoir le tems de faire repoſer & laiſſer reſpirer ſes troupes. Auſſi-tôt que la ville eût capitulé, le Vicomte paſſa l'Eſcaut, marcha à Arras & de-là vers Lens, pour empêcher les Eſpagnols de retourner ſur les frontiéres du Royaume, & pour les mener dans l'Artois, plein de Places fortes qui appartenoient au Roi.

Les Eſpagnols aſſiégent & reprennent Condé.

(1) Pendant que Turenne étoit dans ſon Camp près de Lens, où il demeura douze jours, il envoya le Comte de Grandpré, depuis Maréchal de Joyeuſe, à la tête de quelques eſcadrons, pour eſcorter un convoi qui venoit d'Arras; le jeune Comte, par attachement pour une femme, laiſſa partir le convoi ſous les ordres du Major de ſon Ré-

Conduite du Vicomte avec le Comte de Grandpré.

(1) On tient ce trait de M. l'Abbé de Saſſenage à qui le Maréchal de Joyeuſe le dit ſouvent. Le Marquis d'Imecourt le raconta auſſi à l'Auteur.

AN. 1656. giment, & se flatta de le rejoindre avant qu'il arrivât au Camp. Un parti Espagnol qui rodoit, attaqua l'escorte; mais il fut repoussé & défait par le Major qui amena heureusement le convoi à Lens. Le Vicomte sçut la faute de Grandpré, & sçachant qu'elle l'auroit perdu à la Cour, il dit aux Officiers qui l'environnoient : *Le Comte de Grandpré sera fâché contre moi, à cause d'une commission secrette que je lui ai donnée, & qui l'a arrêté à Arras dans un tems où il auroit eu occasion de montrer sa valeur* Le Comte de retour apprit ce qu'avoit dit son Général; il courut à sa tente, se jetta à ses genoux, & lui marqua sa reconnoissance & son repentir par des larmes pleines de tendresse. Le Vicomte lui parla alors avec une sévérité paternelle : ses remontrances firent un tel effet sur l'esprit de ce jeune Officier, que bien loin de retomber dans la même faute, il se signala par les plus grandes actions pendant le reste de la Campagne, & devint enfin un des meilleurs Capitaines de son siécle.

Les Espagnols joignent le Vicomte sans oser l'attaquer.

Les ennemis, après s'être rafraîchis dans les plaines qui sont entre Cambrai & Bapaume, marcherent à Lens en poursuivant toujours l'armée du Roi. Turenne prévoyant qu'il seroit bientôt forcé à déloger, faute de fourages, alla camper à Houdain dans un poste avantageux, son aile droite sur une hauteur, son Infanterie & son aîle gauche dans la plaine. Les Espagnols fiers de sa retraite le poursuivirent toujours, & sur les huit ou neuf heures du matin parurent à une lieuë & demie de son armée: la voyant en bataille, ils firent alte plus de trois heures, & après avoir tenu con-

ſeil de guerre, ils marcherent en avant, comme s'ils euſſent voulu combattre : mais la journée ſe paſſa ſans qu'ils oſaſſent attaquer. Vers le ſoir, ils ſe mirent en bataille à un quart de lieuë de l'armée Françoiſe, étendirent leur Cavalerie & leur Infanterie dans le même ordre que le Vicomte, qui employa la nuit à faire quelques petits redans à la tête de ſon aile gauche. A la pointe du jour, les ennemis vinrent reconnoître ſon Camp, & toute la journée ſe paſſa en eſcarmouches, ſans en venir à une bataille générale. L'ordre, l'ardeur & la fermeté des troupes Françoiſes étonnerent de nouveau les Eſpagnols : malgré le Prince de Condé ils décamperent le lendemain ſans en venir aux mains, & retournerent vers Lens : l'armée du Roi raſſurée par leur retraite, les inquiéta & les harcella à ſon tour par pluſieurs eſcarmouches. Ils allerent camper près de Douai, & quelques jours après ils envoyerent un Corps de Cavalerie inveſtir S. Guiſlain, & s'avancerent eux-mêmes pour en couvrir le ſiége.

Le Vicomte prend la Capelle & ſecourt Saint Guiſlain.

Turenne repaſſa près d'Arras, fit ſemblant de vouloir entrer en Picardie, déroba ſa marche à la garniſon de Cambrai, coula tout le long de la riviere de Somme avec ſa Cavalerie, laiſſa ſon Infanterie derriere ; & dans le deſſein d'obliger les Eſpagnols à lever le ſiége de S. Guiſlain, il alla inveſtir la Capelle, où ils avoient leurs principaux magazins. L'Infanterie du Vicomte arriva le ſecond jour après la Cavalerie ; & comme il n'y avoit pas deux cens hommes dans la Place, on emporta dans une ſeule nuit la contreſ-

AN. 1656 carpe ; on prit trois demi-lunes, on passa le fossé, & l'on attacha des mineurs au bastion, quoique tous ces dehors fussent très-bien fraisés & palissadés. Le Prince de Condé qui étoit avec Dom Juan devant S. Guislain, leva aussi-tôt le siége pour venir secourir la Capelle : il s'avança avec les Espagnols, sans perdre de tems, à une lieuë de la circonvallation : mais une grande pluye ayant fatigué leur Infanterie pendant tout le tems de leur marche, ils ne trouverent plus à propos de combattre & demeurerent deux jours en présence de l'armée du Roi, qui continua le siége, cribla les murailles à coups de canon, & força la Place à se rendre. Aussi-tôt qu'elle fut prise, que les bréches furent réparées & qu'on y eut mis une bonne garnison, Turenne partit en diligence, & après des fatigues inouiës, arriva à une lieuë de S. Guislain, y envoya Castelnau avec cinq cens hommes de pied, des vivres pour huit mois & des munitions de guerre en abondance. Les ennemis se hâterent de gagner S. Guislain ; mais ils ne parurent devant la Place que deux heures aprés qu'elle eût été secouruë & ravitaillée : ils n'oserent plus rien entreprendre pendant le reste de la Campagne, qu'ils finirent bien-tôt après. L'armée du Roi demeura dans le Cambresis jusqu'au commencement de Novembre, & repassa ensuite la Somme pour se retirer en France. Le Vicomte de Turenne répara de cette maniere la déroute de Valenciennes, arrêta l'ardeur du grand Condé, surprit les Magazins d'une armée victorieuse, & l'obligea de reculer devant lui dans le même tems qu'elle avoit entrepris de le

poursuivre. Aussi-tôt qu'il arriva à la Cour, on le felicita sur l'heureux succès de cette Campagne, & on lui accorda une grace qu'il demandoit depuis long-tems ; c'étoit de ne plus servir avec le Maréchal de la Ferté, qui avoit été remis en liberté, le Roi ayant payé sa rançon. AN. 1656.

Retour du Duc d'Orleans à la Cour.

Pendant que le Vicomte étoit à la Cour, le Duc d'Orleans s'étant raccommodé avec le Cardinal, vint à Compiégne voir le Roi, qui alla à une demi-lieuë de la ville au-devant de lui, & le reçut avec les démonstrations de la tendresse la plus sincere ; il le fit monter dans son carosse & le mena au Château : la Reine parut avoir oublié les injures passées : le Cardinal le traitta le soir avec toutes les apparences d'une parfaite réconciliation. Ce Prince, après avoir passé huit jours à la Cour, retourna à Blois, où il demeura paisible jusqu'à sa mort. Il ne restoit plus aucune ombre de la Fronde ; le Duc d'Orleans, le Prince de Conti & la Duchesse de Longueville avoient obtenu grace : le Prince de Condé s'étoit livré aux Espagnols ; le Cardinal de Retz, n'osant revenir en France, erroit travesti, par toute la Chrétienté : les Bordelois étant rentrés dans le devoir, toutes les Provinces s'étant soumises, l'intérieur du Royaume joüissoit d'une tranquillité parfaite, & le Cardinal Mazarin disposoit de tout avec une autorité absoluë.

AN. 1657.

Le Vicomte est fait Colonel Général de la Cavalerie.

La Cour voulant récompenser le Vicomte de Turenne, & l'animer à l'éxécution des grands projets qu'il méditoit pour la Campagne suivante, le déclara Colonel Général

AN. 1657. de la Cavalerie ; Charge qui a toujours été depuis dans sa Maison.(1) Après la levée du siége d'Arras & la mort du Duc de Joyeuse, qui avoit possedé tout ensemble cette Charge & celle de Grand-Chambellan, le Prince de Conti, alors commandant en Catalogne, avoit demandé la premiere ; mais le Roi l'avoit déja promise au Vicomte de Turenne, & en effet la lui donna, à condition qu'il n'en prendroit point le titre & n'en feroit pas les fonctions, tant que la guerre dureroit : on lui en expédia cependant les provisions au commencement de cette année ; & quelque tems après, le Duc de Bouillon, son neveu, eut la Charge de Grand-Chambellan.

Nouvelle ligue entre la France & l'Angleterre contre l'Espagne.

Le Cardinal Mazarin qui vouloit réparer les pertes de l'année précédente, & remettre les forces du Roi en état de faire quelque grande entreprise, conclut au commencement de cette année avec Cromwel une ligue offensive & défensive contre l'Espagne. Par ce traitté, l'Usurpateur promettoit d'envoyer six mille hommes de pied en Flandre, à condition que les François entreprendroient le siége de Mardik, de Gravelines ou de Dunkerque, & qu'ils lui remettroient l'une ou l'autre des deux premieres Places, en attendant qn'on pût le rendre maître de la derniere. Sur le bruit de cette ligue, Charles II. qui étoit à Bruges, fit lever des troupes pour le service des Espagnols, & en donna le commandement au Comte de Marsin, qui ne servoit plus sous le Prince de Condé.

Le Prince de

Le Vicomte se mit en Campagne vers le commencement

(1) Voyez le P. Daniel, Histoire de la Milice Françoise, t. 2. p. 456.

de Mai ; & voyant que les Anglois tardoient à venir, & que les Espagnols ne songeoient qu'à la conservation de leurs Places maritimes, il forma le dessein de surprendre Cambrai qui etoit degarni. Le Roi alla à Montreuil, pour faire croire aux ennemis que l'armée devoit faire son principal effort du côté de la mer ; & le Maréchal de la Ferté eut ordre de marcher vers les frontiéres, pour empêcher le passage des troupes du Prince de Condé, qui avoient hiverné dans les Provinces de Luxembourg, de Gueldres, de Juliers & de Brabant. Le Vicomte partit d'auprès de Béthune avec toute sa Cavalerie vers la fin du mois, passa l'Escaut sur un pont de batteaux, arriva dans un jour & une nuit de marche devant Cambrai, & campa un peu au-dessus de la ville sur le chemin de Bouchain : son Infanterie l'ayant joint le même jour, il investit la Place sur le champ, & espéra l'enfermer tellement le lendemain par les retranchemens, par les bagages & par les chariots de l'armée, que nulle Cavalerie ennemie ne pourroit l'insulter : il ne pouvoit pas imaginer que la Ferté eut déja laissé passer le Prince de Condé. Les Espagnols ayant prié ce Prince de venir promptement sauver la Flandre, il traversa la Meuse, marcha avec toute sa Cavalerie à Valenciennes, arriva sur les dix heures du matin à Bouchain, le même jour que le Vicomte investit Cambrai, & s'avança sur les onze heures du soir vers cette Place avec trois mille chevaux. Quelque prompte & quelque secrete que fut sa marche, le Vicomte en fut averti ; & persuadé que le Prince prendroit le tour

AN. 1657. Condé secourt Cambrai.

An. 1657. pour éviter le Camp des François, il s'alla poster dans un endroit, où, selon toutes les regles de la guerre, Condé devoit passer: par bonheur pour le Prince, son guide l'égara & le mena par le grand chemin de Bouchain: il s'apperçut de la méprise; mais sans se déconcerter, il marcha avec ses troupes à trois escadrons de front sur trois colonnes, se fit un passage au travers des deux lignes de la Cavalerie du Roi, & arriva vers la pointe du jour à la contrescarpe de la Citadelle. Le Comte de Salazar, Gouverneur de Cambrai, s'attendoit si peu à ce secours, que le Prince fut long-tems à la palissade avant qu'on lui ouvrit les barrieres. Turenne ayant appris le nombre & la qualité des troupes qui étoient entrées dans la Place, jugea à propos de lever le siége, & en donna avis à la Cour. Condé laissa une garnison suffisante à Cambrai, retourna à Bruxelles, & envoya le reste de ses troupes au rendez-vous general près de Mons.

30. Mai.

Le Maréchal de la Ferté assiége Montmédi.

Ce mauvais succès déconcerta les mesures du Vicomte, & lui fit prendre la route de S. Quentin pour couvrir les frontiéres: le secours de Cambrai ayant donné le tems aux ennemis de se rassembler, il devint impossible de rien entreprendre depuis la mer jusqu'à l'Escaut. Les six mille Anglois qui étoient débarqués joignirent à S. Quentin l'armée du Roi: le jeune Monarque vint au Camp avec le Cardinal, & manda au Maréchal de la Ferté d'aller assiéger Montmédi dans le Luxembourg, pour faire diversion & empêcher les ennemis, ou d'attaquer en Flandre quelque Place qui ne seroit pas assez garnie, ou de rentrer de nouveau en

France. La Ferté marcha vers Montmédi, où il n'y avoit que quatre cens hommes; Turenne lui envoya quatre mille fantassins, mit ensuite quelques Régimens d'Infanterie dans Landrecies & dans le Quénoi, & se tint avec le reste de ses troupes sur les frontiéres, dans le dessein d'empêcher le secours de Montmédi, & d'observer les mouvemens des Espagnols. Le siége de cette Place dura deux mois entiers, à cause des rochers qui bordent la contrescarpe. AN. 1657.

Les Espagnols tâchêt de surprendre Calais.

Pendant ce tems, le Prince de Condé & Dom Juan d'Autriche firent diverses marches & contre-marches, pour amuser le Vicomte, lui donner le change & tomber subitement sur Calais. Après s'être joints près de Charlemont, en faisant mine de vouloir secourir Montmédi, ils retournerent aussitôt sur leurs pas & prirent le chemin de Calais: ils détacherent le Prince de Lignes pour s'emparer pendant la marée basse d'un fauxbourg de la ville qui joint le quai. Si l'entreprise avoit réüssi, ils se seroient rendus maîtres de la Place en peu d'heures; mais le Prince de Lignes arriva trop tard; les vagues battoient deja les murs; ce qui fit échoüer le projet: les habitans prirent l'allarme, redoublerent leur garde, fortifierent cet endroit foible & ôterent aux Espagnols l'espérance de le surprendre. Tous ces differens mouvemens des ennemis n'ayant produit aucun effet, le Prince de Condé & Dom Juan retournerent à Aire, traverserent l'Artois & le Hainaut, & arriverent enfin à Marienbourg pour secourir Montmédi: mais la Place s'étoit deja renduë. 6. A ôt.

Le Vicomte

(1) Aussi-tôt Turenne décampa, passa la Sambre à Aime-

(1) Mém. MSS. du Duc d'Yorck.

AN. 1657. ries, & alla aſſiéger S. Venant, ville ſituée ſur la Lys dans le Comté d'Artois: il ſçavoit que les ennemis étoient fatigués de leurs courſes inutiles, & qu'il pourroit inveſtir la Place, avant qu'ils puſſent la ſecourir. Il envoya preſque tout ſon bagage devant, paſſa par Neuville près de Bouchain, par Sailli ſur la Scarpe, & fit une marche de plus de ving-cinq lieuës en trois jours. Le Prince de Condé preſſa les Eſpagnols de partir au-plutôt de Marienbourg; mais il ne put les engager à décamper que le quatorze d'Août, & ils n'arriverent que le vingt à Calonne ſur la Lys près ſaint Venant: ils y apprirent que la ville étoit déja inveſtie, & qu'il n'y avoit plus d'autre moyen d'en faire lever le ſiége, qu'en ſurprenant un convoi de quatre ou cinq cens chariots qui devoit arriver le lendemain de Béthune à l'armée Françoiſe. Ils auroient pû décamper de Calonne à la pointe du jour; mais malgré les inſtances du Prince de Condé, ils ne partirent que vers le midi. Pendant que Dom Juan & le Marquis de Caracêne faiſoient ſieſte (1) dans leur caroſſe, le Duc d'YORCK arriva à la tête de l'Infanterie dans une plaine, d'où il apperçut le convoi eſcorté ſeulement de trois eſcadrons, qui deſcendoit du village de Montbernenſon, & ſe hâtoit de gagner le Camp: n'ayant point de Cavalerie, il ne put les joindre lui-même; mais il en avertit ſur le champ le Prince de Lignes qui étoit entré dans la même plaine avec quatre ou cinq eſcadrons: le Duc le pria de marcher en diligence

de Turenne aſſiége ſaint Venant.

14. Août

(1) Les Eſpagnols appellent ſieſte le ſommeil qu'ils prennent après le dîner.

pour attaquer les François ; mais le Prince Flamand répondit que dans l'armée Espagnole, la moindre démarche faite sans l'ordre exprès du Commandant en chef, pourroit coûter la tête (1). Les Généraux Espagnols dormoient, & leurs domestiques n'osoient troubler leur repos : ils s'éveillerent enfin & envoyerent, mais trop tard, quelques escadrons attaquer le convoi, qui entra vers les quatre heures après midi dans les lignes des assiégeans. Un autre convoi qui venoit d'Arras par Lilers n'eût pas le même succès, quoiqu'il fut escorté par huit Régimens de Cavalerie & quinze cens fantassins : le Marquis de Boutteville le suivit avec douze cens hommes renforcés par les garnisons d'Aire & de S. Omer, le surprit près de S. Venant dans un lieu plein de défilés, où la tête ne pouvoit secourir la queüe, chargea l'arriere-garde, la mit en désordre, tua beaucoup de monde & enleva une partie du bagage. (2)

Les Espagnols assiegent Ardres.

Les Espagnols se camperent à Montbernenson, d'où ils résolurent d'aller investir Ardres ; mais ils differerent de quelques jours, de peur que le Vicomte qui n'avoit pas encore ouvert la tranchée de S. Venant, ne quittât le siege pour les forcer à combattre. Dès qu'ils sçurent que la tranchée étoit ouverte, ils s'approcherent d'Ardres, où il n'y avoit que trois cens fantassins. S'ils avoient attaqué la Place la nuit même, ils l'auroient emportée : mais ils perdirent vingt-quatre heures à faire une circonvallation fort inutile.

(1) Mém. M S S. du Duc d'Yorck.
(2) Mémoires MSS. du Vicomte de Turenne.

AN. 1657. Pendant que le Prince de Condé se désesperoit de ces longueurs, on tint un conseil de guerre au quartier du Marquis de Caracêne, pour résoudre par où l'on attaqueroit. Quand les Généraux furent assemblés, ils monterent au haut d'une tour pour reconnoître la Place avec des lunettes d'aproche : ils firent beaucoup de raisonnemens superflus sur une entreprise qui ne demandoit pas la moindre réflexion, & convinrent d'attaquer une demi-lune placée entre deux bastions, tandis que le Duc d'YORCK s'attacheroit à celui de la droite & le Prince de Condé à celui de la gauche. Les attaques commencerent vers le soir ; & comme les assiégés n'avoient point de monde pour défendre leurs dehors, on s'avança sans peine pendant la nuit jusqu'au fossé, où l'on fit un logement avant que d'attacher le mineur.

Le Vicomte prend S. Venant, secourt Ardres, & assiége Mardick.

Pendant que les ennemis s'amusoient à Ardres, le Vicomte de Turenne hâtoit nuit & jour sans relache le siége de S. Venant. Le Cardinal Mazarin ne lui ayant point envoié d'argent, il fit couper sa vaisselle pour la distribuer aux soldats. (1) Les troupes animées par sa generosité, pousserent les travaux avec une diligence incroiable, passerent un grand fossé plein d'eau, s'emparerent de quelques ouvrages, comblerent le fossé de la Place, & presserent si fort les assiégez, qu'ils demanderent à capituler. Le Vicomte sans attendre que la capitulation fut signée, détacha sur le champ quatre mille chevaux pour aller vers Ardres ; il leur ordonna de passer près des murs d'Aire, afin

(1) Hist. MSS de l'Abbé Raguenet.

que la garnison tirât sur eux le canon de la place, & que Dom Juan, averti de leur marche par le bruit de cette artillerie, s'imaginât que l'armée entiere de France venoit tomber sur la sienne. Le stratagême réussit; les Espagnols leverent le siége & allerent du côté de Bourbourg. Les pluies violentes, l'obscurité de la nuit, les chemins bourbeux & inondés, fatiguerent extrémement leurs troupes qui se retrancherent le lendemain entre les rivieres d'Aa & de la Colme. Le Vicomte de Turenne essuia une partie de l'orage & des mauvais chemins en passant par les plaines de S. Omer pour aller à Ardres, où il apprit que les ennemis s'étoient éloignés; aussi-tôt il retourna du côté de la Lys, se saisit de la Motte-aux-Bois qui incommodoit beaucoup S. Venant, & la fit raser jusqu'aux fondemens. Il marcha ensuite vers la Colme, se rendit maître de Wate, de Bourbourg, de plusieurs autres forts, & contraignit les Espagnols à se retirer sous le canon de Dunkerque vers le milieu de Septembre; ils envoierent trois regimens Italiens à Mardick, détacherent plusieurs bataillons avec quelque Cavalerie pour se jetter dans Gravelines, & camperent avec le reste de leur armée derriere le canal de Dunkerque. Le Vicomte les suivit de près; & comme la saison étoit trop avancée pour entreprendre le siége de ces deux dernieres places, munies de tout ce qu'il falloit pour faire une longue & vigoureuse défense, il retomba sur Mardick, l'assiégea, le prit en peu de jours, & selon le traitté fait avec Cromwel, le remit aux Anglois.

AN. 1657.

3. Octobre.

Aussi-tôt après le Vicomte s'approcha de Gravelines,

Le Vicomte

AN. 1657. fait faire plusieurs ouvrages pour communiquer avec Bourbourg & Mardick.

dans l'eſpérance de le prendre, d'y demeurer tout l'hiver, & de conſerver ainſi Mardick & Bourbourg. Les Eſpagnols craignant pour Gravelines leverent les écluſes, & inonderent quatre lieuës de pays autour de la Place : d'ailleurs il ſurvint des pluies abondantes, deſorte qu'il fut impoſſible d'y camper ; le Vicomte fut obligé de faire repaſſer l'armée au de-là de Bourbourg ; & après y avoir laiſſé deux mille hommes, il continua ſa marche vers Ruminghem éloigné de deux grandes lieuës ; pendant un ſéjour de ſix ſemaines il fit conſtruire des forts ſur les bords de la riviere d'Aa, y jetta des ponts, rendit les canaux navigables, & communiqua ſon camp à Bourbourg & à Mardick pour couvrir cette derniere place. A la fin de Novembre les François quitterent Ruminghem, & les ennemis campés derriere Dunkerque, ſe retirerent en Flandre ; le Vicomte retourna à la Cour après avoir amené ſon armée dans le Boulenois, où elle demeura juſqu'à la fin de Decembre, & ſe diſtribua enſuite en diverſes provinces de France.

AN. 1658. Le Vicomte marche pour aſſiéger Dunkerque.

Les commencemens de l'année mil ſix cens cinquante-huit furent peu favorables aux François ; d'un côté le Maréchal d'Hocquincourt qui s'étoit lié de nouveau avec le Prince de Condé, gagna le Major d'Hedin qui commandoit dans la ville depuis la mort du Gouverneur, & le perſuada d'y recevoir des troupes Eſpagnoles ; d'un autre côté le Maréchal d'Aumont, qui étoit à la rade d'Oſtende avec quinze cens hommes, ſe laiſſa tromper par les habitans de cette Place, qui feignant de vouloir lui livrer leur ville, l'engagerent

gerent d'entrer ſur leur pont ; les Eſpagnols qui s'étoient caches dans des caves, en ſortirent auſſi-tot & le firent priſonnier avec cinq ou ſix cens hommes. Il y eut en même tems pluſieurs emeutes dans les differentes provinces de la France, parmi la Nobleſſe, & ſurtout en Normandie, la Ducheſſe de Longueville s'etoit trop livrée à la dévotion, pour entrer dans les cabales ; mais du fond de ſa retraite, elle avoit un aſcendant ſur l'eſprit des principaux Chefs, & les faiſoit pancher du coté où elle vouloit. Cependant Cromwel ſommoit le Cardinal, avec une hauteur inſultante, de faire le ſiége de Dunkerque, & comme la ſituation des affaires obligea de diſſimuler l'arrogance du Protecteur, le Vicomte eut ordre au Printems de s'avancer avec ſon armée vers les côtes de la mer, pour reconnoitre la poſſibilité d'une entrepriſe, qu'on ne pouvoit ni commencer ni differer ſans de grands inconvéniens : d'un coté, attaquer Dunkerque avant que d'avoir pris Furnes, Bergues & Gravelines qui environnoient cette Place, c'étoit être aſſiegé dans le même tems qu'on aſſiégeoit ; & en l'inveſtiſſant au mois de Mai, lorſqu'il n'y avoit point encore de fourages, l'on s'expoſoit à faire périr la Cavalerie : d'un autre coté, en attendant plus tard, on donnoit aux ennemis le loiſir de ſe raſſembler, & l'on couroit riſque de mécontenter Cromwel, à qui les Eſpagnols faiſoient de grandes offres pour le detacher de la France ; ces dernieres conſiderations déterminerent le Vicomte à entreprendre le ſiége. Quand les habitans de Dunkerque apprirent ſa marche, ils lâcherent toutes leurs eclu-

An. 1658.

An. 1658. ses ; l'inondation s'étendit jusqu'à un lac près de Bergues ; formé par l'épanchement de la riviere de Colme. Le pays submergé & rempli de marais ne laissoit d'autre passage que la digue qui va de Bergues à Dunkerque : mais les pluyes excessives de l'Hiver l'ayant rompuë, elle se trouvoit noyée en plusieurs endroits. Les Espagnols ayant construit sur cette digue deux grands Forts qui se défendoient mutuellement, posté mille hommes dans chacun, garni les rivieres & les canaux d'un grand nombre de redoutes bien fortifiées, envoyerent le Marquis de Lêde, Capitaine consommé dans l'art de défendre les Places, se jetter dans la ville avec deux mille deux cens hommes de pied & huit cens chevaux, qu'il fit venir de Nieuport, de Furnes, de Dixmuyde & des Places voisines.

Le Vicomte assiége Dunkerque.

Quoique la mer, la terre & la saison s'opposassent à l'entreprise du Vicomte, il ne se rebuta point, & persista dans sa résolution avec une fermeté, que ni les conseils de ses Officiers, ni les craintes de ses amis ne purent ébranler. Comme le Roi s'étoit approché d'Hedin, à la tête de dix ou douze mille hommes pour couvrir les frontiéres, on n'en put donner au Vicomte que sept à huit mille : avec une armée si médiocre il se rendit dans l'Artois, détacha de Béthune le Marquis de Créqui avec huit cens chevaux pour s'emparer de Cassel, passa lui-même la Lys à S. Venant, & avança vers la Colme. Ayant surpris une redoute où les Espagnols avoient posté trente hommes pour défendre le passage de la riviere, il la traversa sans obstacles, & songea

aux moyens de marcher vers Dunkerque, où le pays inondé ressembloit à une mer. Le Vicomte ordonna de porter un grand nombre de fascines pour affermir & raccommoder les chemins : il fit combler plusieurs fossés, sonder le terrain, chercher les endroits les plus praticables, construire des ponts sur les Watergans & les canaux, & enfoncer dans l'eau des pieux qu'on couvroit de planches : toutes ces précautions ne servirent cependant que pour le bagage & pour le canon. L'ordre d'aller vers Dunkerque ne fut pas plutôt donné, qu'on vit tous les soldats, les armes hautes, marcher hardiment à travers les eaux debordées, & se disputer la gloire de passer le premier. Les Gardes des Espagnols prirent la fuite à l'approche des François, sans attendre qu'on les poussât : la plus grande partie se sauva à Dunkerque, & le reste fut forcé après quelque résistance. Le Vicomte de Turenne s'étant emparé des redoutes & des réduits placés sur les canaux, arriva enfin avec son armée devant la ville. — An. 1658.

Elle est située entre ces collines de sable blanc appellées Dunes (1), qui s'étendent sur les bords de la mer Germanique, depuis Calais jusqu'à l'Ecluse : au Midi elle est environnée de canaux & de marais, & du côté du Nord par la mer, dont les vagues battent le pied des Dunes pendant le flux, & laissent à sec pendant le reflux un rivage sabloneux, large de cinq cens pas, qu'on appelle Estran (2). Les eaux noyoient tout le terrain bas autour de la ville ; il n'y — Situation de Dunkerque & disposition des lignes.

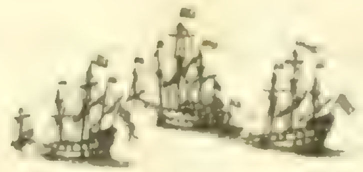
(1) Dunes vient d'un vieux mot Celtique qui signifie Colline ou lieu élevé.
(2) Estran vient d'un mot Teutonique *Strang*, qui signifie rivage.

An. 1658. avoit aux environs ni couvert ni bois pour faire des baraques aux soldats : le Vicomte fut obligé de faire venir de Calais par mer tout ce qui étoit nécessaire pour les travaux du siége & pour la subsistance de l'armée ; vivres, fourages, outils, palissades, madriers, jusqu'aux fascines. Lorsque tous les préparatifs furent faits, il fit travailler aux lignes qui commençoient sur les bords de l'Estran au Levant, passoient par dessus les Dunes, traversoient les canaux de Mardick, de Bourbourg, de Bergues & de Furnes, tournoient autour de la ville, & aboutissoient enfin à l'Estran du côté du Couchant, par un contour qui formoit une espece de croissant, dont la mer bordoit l'ouverture. Cromwel, en éxécution du traitté fait avec la France, envoya une armée navale, pour empêcher qu'on ne jettât du secours dans la Place ; de sorte que la ville de Dunkerque se trouva entiérement investie par mer & par terre. Il falloit encore fermer l'Estran, qui demeurant à sec pendant six heures chaque jour & chaque nuit, laissoit aux ennemis un passage facile, ou par Nieuport du côté du Levant, ou par Gravelines du côté du Couchant. Pour barrer ces deux passages, le Vicomte fit faire une Estacade à chaque bout de sa ligne, qui traversoit l'Estran jusqu'à l'endroit où la mer se retire dans les marées les plus basses ; on enfonça dans le rivage de gros pieux liés ensemble par des chaines de fer doublement entrelassées ; on plaça derriere les pieux une barriere de caissons, & derriere ceux-ci plusieurs barques armées dont le canon défendoit les abords de l'Estacade. Les rivages étoient



Dessiné et gravé par le S.r Coquart.

NIQUE.



Fregates legeres
Detachée de la Flotte Angloise

ngleterre.

Côte de Nieuport

Estrang

Estacade

ARMÉE DE FRANCE.

ARMÉE D'ESPAGNE.

Gendarmes

Hautes Dunes Retranchées

DUNES.

Prairies

Canal de Furnes Nieuport et Bruges.

Circonvallation

Prairies

Prairies

Ouatreoans

Honscote

France.

PLAN DE LA BATAILLE DES DUNES

PRES DUNKERQUE,

Donnée le 14. Juin 1658.

Entre l'Armee de France

Commandee par le Vicomte de Turenne

Et l'Armee d'Espagne

Commandee par le Prince de Condé

Et par D. Jouan d'Austriche.

gardés la nuit par une partie de la Cavalerie; quelques Dunes fort élevées ou trop éloignées pour être renfermées dans la circonvallation etoient retranchées & occupées. Le Cardinal amena le Roi avec toute sa Cour pour voir un si beau siége. AN. 1658.

On ouvre la tranchée devant Dunkerque.

A peine les travaux furent-ils achevés, que les six mille Anglois debarquerent & se joignirent à l'armée sous les ordres de Lockart Ambassadeur d'Angleterre, qui en avoit le commandement en chef: mais qui s'abandonnoit entiérement, pour l'exécution, aux lumieres & à l'expérience du Major General Morgan, l'un des plus braves Officiers de son tems (1). L'armée fort foible au commencement grossissoit tous les jours par l'arrivée de nouvelles troupes qui venoient de France. Le Vicomte ordonna la construction de plusieurs ponts sur les canaux pour la communication des differens quartiers, distribua les postes aux Officiers Généraux, & fit ouvrir la tranchée par deux attaques, dont l'une fut conduite par les François, & l'autre par les Anglois. Le Vicomte de Turenne ne se coucha point pendant les premieres nuits, pour mieux disposer tout par lui-même; & ses neveux le Duc de Bouillon & le Comte d'Auvergne qu'il avoit amenés avec lui, ne le quitterent point. Durant les premiers jours il se fit plusieurs sorties, où les assiégés attaquerent bravement & furent toujours repoussés de même. On avoit déja arraché quelques palissades sur le glacis; on s'étoit emparé de quelques traverses dans

(1) Mem. Anglois du Chevalier Morgan.

An. 1658. le chemin couvert, & l'on alloit se loger sur la contrescarpe, lorsque les Espagnols songerent à se mettre en chemin pour arrêter le progrès des armes Françoises.

Les Espagnols marchent pour secourir Dunkerque.

La nouvelle de ce siége portée à Bruxelles sur la fin de Mai étonna les ennemis : ils ne pouvoient croire que les François osassent tenter cette entreprise avant que de s'être rendus maîtres des Places circonvoisines ; cependant ils rassemblerent toutes leurs forces pour aller attaquer le Vicomte dans ses lignes. Le rendez-vous général se donna à Ypres pour le dix de Juin, & le treize l'armée Espagnole parut dans les Dunes près de Dunkerque ; mais dépourvûë de tout ce qu'il falloit pour une bataille : l'artillerie n'étoit pas encore arrivée, ni le bagage, ni même les outils pour remuer la terre ; à peine y avoit-il de la poudre suffisamment pour l'Infanterie. Les Espagnols camperent néanmoins sans retranchemens à deux portées de canon des lignes Françoises : ils se flattoient que leur approche animeroit les assiégés, & que le Vicomte feroit comme à Valenciennes, où il les avoit vû devant lui sept jours de suite sans aller à eux : mais ils ne songerent pas qu'il étoit seul, & qu'il n'avoit plus un concurrent incompatible qui traversoit souvent ses mesures.

10. Juin.

Le Vicomte prend la résolution de livrer bataille aux Espagnols.

(1) Dès que Turenne eut appris l'arrivée des ennemis, il alla lui-même les reconnoître à la tête de son regiment ; le Maréchal d'Hocquincourt qui étoit dans l'armée des Espagnols avec le Prince de Condé, s'étant avancé avec les cou-

(1) Mém. de Bussi Rabutin de cette année.

reurs, reçût un coup de mouſquet dont il mourut ſur le champ. Le Vicomte ayant remarqué que les Eſpagnols avoient fait un pont ſur le Canal, ne douta point qu'ils ne vouluſſent l'attaquer dans ſes lignes, reſolut ſur le champ de les prevenir, & de leur livrer bataille le lendemain; il ordonna aux Officiers de ſe tenir prets, & envoya un Capitaine de ſon regiment au General Lockart, l'inſtruire des raiſons de ſa conduite : Lockart répondit à l'Officier *qu'il s'en fioit bien au Prince, & qu'après la bataille il s'informeroit de ſes raiſons.* En abandonnant les lignes on avoit à craindre que lès aſſiégés ne fiſſent quelques ſorties. Turenne renforça les gardes de la tranchée de pluſieurs bataillons François & Anglois, & il y laiſſa huit eſcadrons de Cavalerie; il s'enveloppa enſuite dans ſon manteau, & ſe coucha ſur le ſable; une heure après on vint l'éveiller pour lui amener un Page qui avoit été pris la veille à la viſite des lignes, & qui venoit de s'échapper du Camp des Eſpagnols; le jeune homme raconta au Vicomte pluſieurs particularitez de la ſituation des ennemis, & l'aſſura que leur canon ne devoit arriver que dans deux ou trois jours. Turenne ſe fit repeter la nouvelle du canon, ſe recoucha enſuite ſur le ſable, & s'y endormit. — An. 1658.

Cependant les Eſpagnols tranquilles dans leur Camp, ne ſe douterent point des deſſeins du Vicomte, & permirent un fourage le ſoir. Le Duc d'Yorck en ſoupant avec le Marquis de Caracene, lui dit qu'il n'approuvoit pas la maniere de camper ſans lignes, & qu'il croyoit que ſi les Fran- — Securité des Eſpagnols.

An. 1658. çois ne l'attaquoient pas la nuit, ils le feroient infailliblement le lendemain. Le Marquis de Caracêne & Dom Estevan de Gamare répondirent que c'étoit tout ce qu'ils demandoient, & le Duc leur répliqua : *Je connois bien le Vicomte de Turenne, vous aurez satisfaction :* en effet le lendemain matin sur les cinq heures, leurs gardes avancées les avertirent que la Cavalerie Françoise sortoit des lignes ; le Duc d'Yorck & le Prince de Condé ayant poussé jusqu'aux vedettes, virent la Cavalerie du Roi s'avancer avec quelques pieces de campagne, l'Infanterie Françoise sur la gauche, & les Anglois près de la mer. Le Duc retourna sur ses pas pour en avertir les Generaux Espagnols. Dom Juan témoigna gravement qu'il n'en croyoit rien, & dit que les François vouloient seulement enlever la garde avancée ; le Duc l'assura que ce n'étoit pas leur usage de faire marcher un grand Corps avec de l'artillerie à la tête, pour forcer une garde. Le Prince de Condé arriva dans le même instant & confirma le rapport du Duc d'Yorck ; mais les Generaux Espagnols ne s'ébranlerent point. Condé vivement piqué de leur froideur, se tourna vers le Duc de Glocestre, & lui demanda s'il n'avoit jamais vû gagner une bataille ; le jeune Duc répondit que non : *Dans une demi-heure*, reprit Condé ; *vous verrez comment nous en perdrons une.* Enfin les Generaux Espagnols ne pouvant plus douter du dessein de Turenne, se rendirent chacun à leur poste.

14. Juin.

Disposition de l'armée Espagnole.

Leur armée étoit composée de six mille fantassins & de huit mille chevaux, Dom Juan commandoit la droite vers la

la mer, depuis une Dune haute plus près de l'armée Françoise que les autres; il avoit pour Lieutenans Generaux, les Duc d'Yorck & de Glocestre, Dom Estevan de Gamare & le Marquis de Caracène. Les Espagnols étoient postes sur la Dune elevee; après eux les regimens du Roi d'Angleterre, ensuite les Walons, & enfin les bataillons Allemands. Le Prince de Condé commandoit la gauche du côté des prairies arrosées par le canal de Furnes, & entrecoupées de plusieurs fossez; il avoit fait faire cinq ponts de batteaux pour la communication de ses troupes avec celles des Espagnols, & pour les ranger sur la méme ligne. Les Comtes de Coligni, de Meilles (1), de la Suze, de Persan & le Marquis de Boutteville servoient de Lieutenans Généraux: toute l'Infanterie montant à quinze bataillons & rangée sur une même ligne, s'étendoit depuis l'Estran jusqu'aux prairies: la Cavalerie à l'aîle droite étoit sur deux lignes derriere l'Infanterie; celle de l'aile gauche ne pût être placée de même; le Prince de Condé la rangea entre les Dunes & les fossés sur plusieurs lignes, selon la disposition du terrain, qui ne pût contenir en certains endroits que trois ou quatre escadrons de front. Ce fut dans cette situation que l'armée Espagnole immobile, embarassée & incertaine de son sort, attendit les François.

An. 1658.

Disposition de l'armée Françoise.

Les troupes du Vicomte, outre celles qui gardoient les bagages & les tranchées, montoient à six mille chevaux & à neuf mille fantassins: son Infanterie étoit sur deux lignes;

(1) Frederic de Foix, Comte de Meilles & de Gurson.

An. 1658 la premiere de dix bataillons & de vingt-huit escadrons, quatorze à l'aîle droite & quatorze à l'aîle gauche avec le canon à la tête : la seconde ligne étoit de six bataillons & de vingt escadrons, dix à la droite & dix à la gauche. Quatre escadrons de Gendarmes soutenoient l'Infanterie, & les six escadrons de réserve furent placés à une assez grande distance derriere l'armée, pour être en état de secourir les assiégeans, en cas d'une sortie pendant le combat. La premiere ligne occupoit plus d'une lieuë d'étenduë depuis le flot de la mer jusqu'au canal de Furnes : comme la pente des Dunes est assez douce, on y rangea les bataillons & les escadrons avec tant de justesse, que les deux lignes paroissoient tirées au cordeau malgré l'inégalité du terrain. Le Vicomte donna l'aîle droite au Marquis de Crequi, l'aîle gauche au Marquis de Castelnau, & le Corps de bataille aux Marquis de Gadagne & de Bellefond. (1) Le Général Lockart n'ayant point paru, à cause d'une attaque de néphrétique, le Général Major Morgan commandoit les Anglois postés du côté de la mer, vis-à-vis des Espagnols. Le Comte de Ligneville menoit les Lorrains; le Comte de Soissons les Suisses, dont il étoit Colonel Général ; le Marquis de la Salle les Gendarmes, & le Marquis de Richelieu le Corps de réserve. Le Comte de Bussi Rabutin faisoit la Charge de Mestre de Camp Général de la Cavalerie : le Duc de Bouillon & son frere le Comte d'Auvergne servirent par ordre du Vicomte

(1) Mém. Anglois MSS. du Général Morgan, envoyés de Londres à l'Auteur par la Famille de ce Général.

à la tête de son Regiment d'Infanterie comme simples Volontaires, quoique le Grand-Chambellan eut un Regiment à lui. Plusieurs fregates de la flotte Angloise s'approcherent de la côte, & tirerent sans cesse sur les troupes Espagnoles rangées dans les Dunes. Tel étoit l'ordre de bataille des François. An. 1658.

Les deux armées n'étant éloignées que d'un quart de lieuë, le Vicomte commença par faire canonner celle des ennemis : comme ils n'avoient point d'artillerie, ils auroient dû s'approcher pour se dédommager par le feu de leur mousqueterie du mal que leur faisoit le canon : mais ils ne branlerent point & demeurerent toujours dans leurs postes, pendant que l'armée Françoise avançoit vers eux : elle monta & descendit plusieurs fois les Dunes, & lorsque le canon se trouvoit sur les hauteurs, elle en tiroit quelques volées, les Espagnols essuyerent ainsi quatre ou cinq decharges. L'armée de France alloit au petit pas, pour garder les rangs dans un terrain si inégal, & fut trois heures à faire le quart de lieuë qui étoit entre les deux armées. Le Vicomte reconnut toujours de mieux en mieux la disposition, la force & la contenance des Espagnols : il n'y eut pas un soldat de son armée qui ne jugeat & qui ne dit, en voyant leur air embarassé, que c'étoient des gens battus. Il étoit huit heures du matin quand on arriva près d'eux ; alors le Vicomte ayant fait remettre en ordre ce que la marche avoit derangé, se montra avec cet air gai & tranquille qui inspire la confiance, & donna le signal du combat.

L'armée Françoise marche pour attaquer les Espagnols.

An. 1658.

Bataille des Dunes & défaite de l'aîle droite des Espagnols.

Les Anglois furent les premiers qui attaquerent : comme ils se trouvoient vis-à-vis de la haute Dune que les Espagnols avoient occupée, Turenne envoya ordre au Major Général Morgan de s'en rendre maître : il commanda en même tems au Marquis de Créqui de charger les ennemis avec son aîle droite, & au Marquis de Castelnau de marcher le long de l'Estran, & de se replier sur eux, pour les prendre en flanc avec son aîle gauche. Les Anglois monterent aussi-tôt avec autant d'ardeur que de fierté : la Dune devenoit de plus en plus escarpée vers le haut ; ils gravissent dans le sable, & les rangs de derriere soutenant ceux de devant avec les crosses de leurs mousquets, ils se poussent l'un l'autre vers la cime. Les Espagnols les renversent à coups de piques ; la résistance irrite le courage des Anglois ; ils grimpent de tous côtés avec acharnement, & ils arrivent enfin sur le sommet de la Dune ; ils y plantent leurs drapeaux ; ils en précipitent les Espagnols , les rompent & les mettent en fuite. Le Duc d'Yorck y accourut aves ses Gardes, rallia les Espagnols, enveloppa les Cromwelliens, en fit plusieurs prisonniers, sans qu'un seul demandât quartier ou mit bas les armes. L'Infanterie Françoise se joignit bientôt aux Anglois au-delà de cette Dune, & le Régiment de Turenne s'étant avancé hors de la ligne, chargea vigoureusement & rompit deux bataillons Espagnols qui prirent la fuite & entraînerent avec eux la Cavalerie dont ils étoient soutenus. Cependant le Marquis de Castelnau ayant fait marcher le long de l'Estran la Cavalerie de l'aîle qu'il commandoit, prend non seulement en

flanc les ennemis ; mais se jette brusquement entre leur premiere & seconde ligne, enfonce leurs rangs, les prend à revers, les charge de tous côtés & les jette dans une grande confusion. On fit prisonniers ceux qui voulurent bien se rendre, & on passa les autres au fil de l'épée. Jusqu'alors le Vicomte s'étoit toujours tenu au centre de l'armée, d'où il envoyoit ses ordres & des troupes suivant les besoins : il observoit du haut des Dunes tout ce qui se passoit ; & voyant que le Marquis de Crequi s'engageoit trop avant, il courut à son secours : le Marquis avoit d'abord fait plier l'aile gauche des ennemis, & l'avoit même poussée près de cent pas devant lui ; mais comme il n'étoit suivi que de quatre escadrons, les troupes du Prince de Condé le ramenerent battant jusqu'au front de l'aile droite de l'armée Françoise.

Défaite de l'aile gauche commandée par le Prince de Condé.

(1) Le Prince qui avoit coutume de pousser les avantages plus loin qu'un autre, voulut profiter de celui-ci ; & s'étant mis à la tête d'un grand Corps de Cavalerie avec les Officiers Generaux & toutes les personnes de qualité de son armée, il chargea le Marquis de Crequi & rompit quelques uns de ses rangs. Peu s'en fallut qu'il ne perçat à travers l'armée Françoise, ne pénétrât jusqu'à Dunkerque, & ne secourût la ville assiégée après avoir perdu la bataille : mais le Vicomte étant venu dans le moment soutenir le Marquis de Crequi, mene lui-même à la charge les escadrons de l'aile droite, fait avancer plusieurs bataillons, enveloppe presque entiérement les troupes du Prince de Condé ; & les

(1) Hist. MSS. de l'Abbé Raguenet.

AN. 1658. prenant tout à la fois en tête & par les deux flancs, fait faire sur elles une si furieuse décharge, qu'il les ouvrit en plusieurs endroits : le Comte de Bussi y entre aussi-tôt avec des troupes fraîches. Les ennemis tombent de toutes parts ou morts, ou blessés, ou démontés; tout plie, tout se renverse: le Prince de Condé rallie jusqu'à trois fois ses escadrons; mais toujours rompus par le Vicomte, ils se lassent enfin de revenir à la charge. Condé s'avance encore contre Turenne, & pour redonner courage à ses soldats, il s'expose beaucoup plus qu'il n'auroit dû; mais il n'en put venir à bout : ses troupes rebutées l'abandonnent, à la réserve des Seigneurs François qui ne ménagent rien, ayant un tel Héros à leur tête. Le Vicomte pousse toujours avec la même vigueur; & le cheval de Condé ayant été tué dans une charge, un de ses Gentils-hommes lui donne aussi-tôt le sien : le Prince s'échappe; mais les Comtes de Meilles, de Coligni, de Boutteville & de Romainville se sacrifient pour favoriser sa retraite, & sont faits prisonniers. Comme cette défaite de l'aîle gauche des ennemis arriva presqu'en même tems que celle de l'aîle droite, on vit aussi-tôt toute leur armée se retirer.

Le Vicomte poursuit sa victoire.

Le Vicomte renvoia sur le champ le Marquis de Richelieu devant Dunkerque, avec la réserve, afin que par ce renfort, les troupes qui y étoient restées, fussent plus en état de s'opposer aux sorties que pourroient faire les assiégez; il se met ensuite à pousser les Espagnols qui abandonnent par tout leurs postes. On les chasse des hauteurs, &

An. 1658.

on les ſuit la pique & l'épée dans les reins juſques dans les fonds où ils auroient pu ſe rallier ; ils ſont reduits à chercher leur ſalut dans la compaſſion des ſoldats François : les Lorrains & les autres étrangers de l'armée victorieuſe, font priſonniers ceux qui veulent ſe rendre ; mais les Anglois animés ne veulent faire quartier à perſonne : on pourſuit les fuyards juſqu'aux portes de la ville de Furnes, derriere laquelle ils ſe retirerent ; on fit plus de quatre mille priſonniers ; leur Cavalerie fut miſe en déroute, la meilleure partie de leur Infanterie défaite, & leur armée tellement diſſipée, qu'à peine purent-ils raſſembler huit ou neuf mille hommes pendant le reſte de la campagne. Les François n'eurent que très-peu de ſoldats tuez ou bleſſez, nul Officier de diſtinction, hors le Comte de Caſtelnau, qui mourut bientôt après de ſes bleſſures, avec la triſte conſolation d'avoir été fait Maréchal de France, lorſqu'il ne pouvoit plus joüir de ce rang. Après une journée ſi glorieuſe, le Vicomte écrivit de ſa propre main le billet ſuivant à la Vicomteſſe de Turenne : *Les ennemis ſont venus à nous ; ils ont été battus ; Dieu en ſoit loüé : j'ai un peu fatigué toute la journée : je vous donne le bon ſoir & je vais me coucher.*

Le Vicomte retourne au ſiége, & Dunkerque ſe rend.

Turenne ne ſuivit pas l'armée d'Eſpagne plus loin que Furnes ; il rallia ſes troupes qui étoient diſperſées, & retourna dès le lendemain au ſiége ; il renvoya au Prince de Condé douze de ſes Gardes, ordonna qu'on conduiſit le reſte des priſonniers en differentes Places, & fit deſcendre les munitions priſes ſur les ennemis, par le canal de Fur-

An. 1658. nes au Camp de Dunkerque, où il rentra avec l'armée. Chacun y reprit son premier poste; le Vicomte passa la nuit à cheval, crainte de surprise, & fit commencer quelques sappes qui servirent le lendemain pour les approches; on les poussa avec cette confiance & avec cette fermeté que donne la victoire. Les assiégés, quoique sans espérance de secours, se défendirent toujours avec la même vigueur, & l'on fut encore trois jours à se loger sur la contrescarpe, au pied de laquelle on étoit avant la bataille : enfin tous les dehors étant
24. Juin. pris, la ville se rendit le vingt-quatre de Juin, dix jours après la bataille, & dix-huit depuis l'ouverture de la tranchée; elle se seroit défenduë plus long-tems encore, si le Marquis de Lêde n'avoit pas été blessé à mort. Le Roi arriva de Mardick au quartier de Turenne où les ôtages furent donnés, & la capitulation fut signée : la garnison réduite à mille fantassins & sept cens chevaux, sortit le lendemain, & fut conduite à S. Omer. Louis XIV. entra dans Dunkerque comme en triomphe avec toute sa Cour; la ville fut remise aux Anglois selon le traitté, & deux jours après, le Vicomte marcha à Bergues.

La bataille des Dunes, & la prise de Dunkerque étoient des actions si grandes & si dignes d'admiration, que le Cardinal Mazarin(1) (selon un Ecrivain du temps) voulut se les attribuer; pour en tirer une gloire semblable à celle que le Cardinal de Richelieu s'étoit acquise par le siége de la Rochelle : il découvrit sa foiblesse au Comte de Moret son favori, & le chargea de negocier cette affaire auprès du

(1) Langlade.

Vicomte ; Moret avoit ordre d'engager ce General à écrire une lettre, par laquelle il témoigneroit que le Cardinal avoit conçû le dessein du siége, & dressé le plan de la bataille : mais on lui recommanda en même temps de manier adroitement cette affaire, en l'insinuant plutôt qu'en la proposant. Moret qui sçavoit que la dissimulation etoit le moyen le plus sûr d'echoüer auprès de Turenne, naturellement ennemi des artifices, lui dit franchement ce que le Cardinal souhaittoit, & l'assura qu'en cas qu'il voulut mettre à prix cette complaisance, Mazarin accorderoit tout. Le Vicomte ne balança point sur la réponse qu'il devoit faire, & dit au Comte de Moret, que le Cardinal pouvoit se servir de tous les moyens qu'il lui plairoit, pour persuader le public de sa capacité militaire, qu'il ne diroit jamais rien pour empêcher qu'on ne le crût ; mais qu'il ne pouvoit point autoriser une fausseté par une signature formelle. Quelque mortifiante que fut cette réponse, le Cardinal ne laissa pas d'admirer le désinteressement du Vicomte ; un politique avide se seroit crû fort habile de s'assurer des bienfaits du Ministre en se mocquant de sa vanité : mais ces détours bas & mercénaires étoient indignes de Turenne. (1)

Le Vicomte prend Bergues.

Deux jours après la reddition de Dunkerque, le Vicomte marcha vers Bergues pour l'assiéger ; la prémiere nuit de la tranchée ouverte on prit une redoute que les ennemis avoient faite près de leur contrescarpe; le lendemain le Comte de Schomberg emporta tous les ouvrages du dehors, & se

(1) Mém. de Langlade.

An. 1658. logea ſur les bords du foſſé. Ayant fait mener du canon à découvert près de la porte, les habitans de la ville demanderent à capituler; on ne les reçût à compoſition, qu'à condition que les neuf cens hommes de garniſon, tous vieux regimens, ſe rendroient priſonniers de guerre. Auſſi-tôt qu'ils apprirent leur ſort, les uns ſe jetterent dans les marais pour ſe ſauver, & les autres vouloient piller la Place, mais ils furent tous arretez & envoyez en France par Calais.

2. Juillet.

Les Eſpagnols diſtribuent leur armée en differentes Places.

L'armée Eſpagnole qui s'étoit retirée à Furnes, ayant appris que Bergues avoit capitulé, marcha à Nieuport; on y tint auſſi-tôt conſeil pour réſoudre ce qu'ils avoient à faire. Dom Juan propoſa de poſter l'armée le long du canal, entre Nieuport & Dixmuyde, & de diſputer le paſſage; perſonne ne s'y oppoſa, excepté le Duc d'Yorck, qui remontra vivement qu'on n'avoit pas un Corps d'Infanterie ſuffiſant pour deffendre ce poſte contre une armée victorieuſe; que les troupes étoient encore trop intimidées par une deffaite recente; que ſi l'on étoit mis en déroute une ſeconde fois, les François tomberoient ſur les grandes villes, & pouſſeroient leurs conquêtes juſqu'à Bruxelles: il propoſa de partager les troupes, & de les diſtribuer dans les principales Places les plus expoſées, pour faire trainer les ſiéges juſqu'à la fin de la campagne; ajoutant qu'on pourroit raſſembler de nouvelles forces l'année ſuivante, & recommencer la guerre avec avantage. Son conſeil fut goûté, & on l'éxécuta quelques jours après; le Prince de Condé alla à Oſtende avec un Corps de troupes ſuffiſant pour deffendre cette forte

An. 1658.

Place ; le Duc d'Yorck & le Marquis de Caracene resterent dans Nieuport avec deux mille fantassins & deux mille chevaux ; Dom Juan se jetta dans Bruges avec quelque Infanterie & un Corps considerable de Cavalerie ; & le Prince de Lignes avec le reste des troupes entra dans Ypres. (1)

Le Vicomte s'empare de Dixmuyde, mais la maladie du Roi l'oblige à suspendre ses conquêtes.

(2) Turenne averti que les ennemis avoient abandonné Furnes, & n'y avoient laissé que quatre-vingt hommes de garnison, detacha le Marquis de Varenne avec deux mille hommes, pour assieger la Place ; il s'y rendit lui-même quatre heures après suivi de peu de monde, & somma la ville en menaçant les habitans de les piller, s'ils faisoient la moindre resistance. Les Magistrats lui ayant ouvert les portes, il renvoya la garnison à Nieuport, retourna le lendemain à son armée qu'il avoit laissée devant Bergues ; & sans s'y reposer un seul jour, marcha à la Fintelle, en traversant le pays, pour se rendre promptement à Dixmuyde, où il avoit donné rendez-vous au Marquis de Créqui qui étoit à Rosebrugh avec un détachement. Un tiers de l'armée passa la riviere à la nâge près du fort de la Kenoque, pour enlever quelques bestiaux qui paissoient dans les prairies voisines. Le jour suivant, de grand matin, le Vicomte en côtoyant la riviere d'Yper, arriva devant Dixmuyde : cette ville qui est au centre du pays ennemi, avoit été fort négligée ; mais on avoit commencé depuis dix jours à en réparer les fortifications. Le Prince de Condé s'y étoit arrêté en

3. Juillet.

(1) Mém. MSS. du Duc d'Yorck.
(2) Mém. MSS. du Vicomte de Turenne.

An. 1658. allant à Oſtende ; & voyant qu'il n'étoit pas en état de la défendre, il y avoit laiſſé quatre cens hommes, avec ordre de l'abandonner, ſi les François traverſoient la riviere. Auſſitôt que Turenne eut dreſſé un pont ſur l'Yper, & fait paſſer quelques troupes pour ſommer la ville, elle ſe rendit.

6. Juillet. Il alloit continuer ſes conquêtes & pouſſer les ennemis qui n'oſerent plus tenir la Campagne : mais le Cardinal lui manda de ſuſpendre toute entrepriſe juſqu'à nouvel ordre, parceque le Roi étoit tombé dangereuſement malade à Calais. Le Miniſtre inquiet appréhendoit tout pour lui-même, parce qu'il n'étoit pas aimé du frere du Roi, alors Duc d'Anjou, héritier préſomptif de la Couronne : dans cette agitation d'eſprit, il envoya le Comte de Moret pour faire au Vicomte des propoſitions bien différentes de celles qu'il lui avoit fait faire quelques jours auparavant : il prie, il ſupplie, il implore ſon amitié : il demande s'il peut compter ſur lui au cas que le Roi meure. Turenne toûjours conduit par l'amour de la patrie, répond, que ſi ce malheur arrive, il repréſentera fortement au Duc d'Anjou, qu'il eſt de l'interêt de l'Etat de conſerver le Cardinal dans le Miniſtere. Mazarin auroit bien voulu que ce Général eût promis d'envoyer ſes troupes pour lui aſſurer la place qu'il occupoit : mais le Vicomte crut ne devoir s'engager à rien qui pût un jour intereſſer ſon devoir. (1)

(1) Mém. de Langlade.

Pendant les dix jours que dura l'allarme sur la santé du Roi, Turenne resta près de Dixmuyde dans l'inaction : il avoit seulement fait avancer le Marquis de Créqui près de Nieuport avec un gros Corps de troupes. Les Espagnols qui commençoient à se retrancher derriere un canal à une demi-lieuë de la Place, croyant que toute l'armée du Roi venoit leur livrer bataille, se retirerent & se séparerent. Comme ils n'avoient ni vivres ni munitions, le Vicomte auroit pû les attaquer avec avantage dans ce poste, & les défaire entiérement ; mais la maladie du Roi l'en empêcha, & les ennemis eurent le tems de se distribuer, selon les conseils du Duc d'Yorck.

An. 1658.

Le Vicomte poursuit les victoires.

Au commencement du mois d'Août, le Roi se rétablit & retourna à Paris. Pour terminer avec éclat une Campagne qui avoit commencé si glorieusement, le Cardinal Mazarin avoit fait venir de Lorraine l'armée du Maréchal de la Ferté, qui s'étoit déja avancée jusqu'à Lens, pour aller joindre celle du Vicomte. Les deux Généraux visiterent le Ministre à Cassel, où il fut résolu que la Ferté attaqueroit Gravelines, & que Turenne en couvriroit le siége : le Vicomte y envoya sept ou huit Régimens d'Infanterie sous les ordres de Varenne, & demeura à Dixmuyde avec son armée. La tranchée fut ouverte à Gravelines, quinze jours entiers avant que les ennemis songeassent à la secourir. Ils firent lever quatre mille hommes dans le Brabant, s'assemblerent auprès de Bergues, & s'approchant de la Lys, joignirent les troupes du Comte de Marsin qui ve-

On assiége Gravelines.

4. Août.

AN. 1658. noit du Luxembourg : ils passerent par Ypres, & s'arrêterent à Poperingue, où tous leurs Généraux, hors le Duc d'Yorck, se trouverent. Turenne fit changer alors de posture à son armée, & la distribua en différens endroits. Il envoya le Marquis de Crequi avec un Corps de troupes à la Fintelle, pour se tenir à la tête des ennemis qui s'avançoient vers Rosebrugh; il posta des Dragons & de la Cavalerie au Fort de la Kenoque sur l'Yper, pour en garder le passage; il ordonna à deux brigades de Cavalerie qu'il avoit laissées à Mardick, de marcher à Gravelines aussi-tôt que les ennemis s'en approcheroient; il se retira lui-même avec le reste de ses troupes sous le canon de Dunkerque, d'où il répandit des pelotons jusqu'à Furnes; de sorte que tous ces petits Corps pouvoient se rejoindre en peu de tems, & se soutenir mutuellement. L'armée demeura dans cette situation jusqu'à la fin du siége de Gravelines, qui dura vingt-six jours : les François y perdirent, outre neuf cens hommes tués ou blessés, le Marquis d'Uxelles, le Comte de Moret & le Marquis de Varenne, trois amis fideles du Vicomte.

30. Août.

Le Vicomte reste seul pour commander l'armée.

Après la prise de la ville, l'armée Espagnole se retira à Ypres, & de-là le long de la Lys. Mazarin qui étoit demeuré à Dunkerque pendant le siége, retourna à la Cour, & abandonna au Vicomte le soin d'achever la Campagne selon ses vûës. La Ferté prit le chemin de la France, laissant ses troupes à Turenne qui renvoya deux ou trois Régimens d'Infanterie au Camp devant Hedin, où vingt

mille hommes, sous les ordres du Maréchal de Schulemberg, gardoient les frontieres, de peur que les ennemis ne voulussent y marcher pour eloigner la guerre de leur pays. L'Ambassadeur d'Angleterre demeura à Dunkerque avec une forte garnison, & le Chevalier Morgan suivit le Vicomte avec deux mille Anglois.

Le Vicomte marche vers Thielt & de-là à Oudenarde qu'il prend.

Turenne ayant donné au Comte de Schomberg sept ou huit Régimens pour couvrir Dixmuyde, Furnes & Bergues, marcha avec l'armée à Thielt dans le dessein d'avancer sur la Lys & sur l'Escaut. En laissant ainsi derriere lui les ennemis, il espéra leur donner de la jalousie pour les grandes villes de Gand, de Bruges & de Bruxelles, & par-là les obliger à s'eloigner de la Lys, afin qu'il put retomber sur Oudenarde, Menin & Ypres. En arrivant à Thielt, il détacha le Comte de Gassion avec cinq ou six Régimens à Deynse, en lui ordonnant d'envoyer des partis à Oudenarde, pour en reconnoître l'état. Après avoir séjourné deux jours à Thielt, il marcha avec quelques escadrons au Château de Gavre : de quatre ou cinq mille hommes de milice qui devoient se trouver sur les bords de l'Escaut, pour s'opposer à son passage, il n'en parut que trois cens : ceux-là méme s'enfuirent à son approche. Deux cens dragons François ayant passé la riviere à la nage sous le Château méme, la garnison effrayée se rendit sur le champ. Le Vicomte fit traverser ensuite l'Escaut à la brigade de Podwitz & à plusieurs autres Regimens de Cavalerie qui firent des courses jusqu'à Bruxelles : ces courses causerent une telle épouvante, que les troupes Es-

An. 1658. pagnoles qui étoient près d'Oudenarde, marcherent auſſi-tôt ſous les ordres de Dom Antoine de Cuéva, pour ſauver la Capitale du pays. Pendant qu'on travailloit à un pont de batteaux ſur l'Eſcaut, le Gouverneur d'Oudenarde envoya demander des ſauves-gardes : Turenne marcha promptement avec mille chevaux & deux cens dragons, & menaça d'aſſiéger la Place, ſi elle n'ouvroit pas ſes portes. On crut d'abord que le Gouverneur ſe rendroit ; mais voyant le peu de troupes qui accompagnoient le Vicomte, il commença à tirer : auſſi-tôt tous les Corps qui étoient à Thielt eurent ordre de s'avancer ; ils arriverent de bonne heure le lendemain, & le Vicomte alla viſiter les poſtes. Tandis qu'il plaçoit les dragons du Roi dans un lieu par où l'on pouvoit ſecourir la Place, trois Régimens de Cavalerie que le Prince de Condé avoit détachés ſous le Comte de Chamilli, vinrent attaquer les dragons, qui tinrent ferme, repoußerent les ennemis & firent Chamilli priſonnier avec la moitié de ſes gens. Peu de tems après la Place fut inveſtie ; on ouvrit la tranchée en trois endroits différens, ſans faire des lignes : en deux heures on s'approcha d'une demi-lune qu'on alloit
9. Septembre prendre, lorſque les habitans capitulerent ; & tous les Régimens qui s'étoient gliſſés dans la ville furent faits priſonniers de guerre.

Il ſurprend & défait le Prince de Lignes près d'Ypres

Le Vicomte balança quelque tems s'il ne marcheroit pas à Bruxelles ; mais n'ayant qu'un Camp volant ſans gros canon, & des vivres ſeulement pour quatre jours, il aima mieux retourner en arriere ; & s'approchant des villes maritimes,

ritimes, en tirer des vivres qui venoient en abondance par mer, jusqu'à ce qu'il pût s'emparer de Courtrai, de Menin & peut-être d'Ypres. Il laissa dans Oudenarde deux Régimens de Cavalerie & quatre cens fantassins, sous les ordres de Rochepaire; & remontant le long de l'Escaut, fit suivre des batteaux, comme s'il eût voulu assiéger Tournai, ou entrer dans le Brabant : il manda en même tems à Gassion, qui étoit à Deynse, de s'approcher; & suivant assez longtems le chemin de Tournai, il rabbatit tout-à-coup sur Menin. Trente Cavaliers de sa garde, qu'il avoit envoyés pour reconnoître l'état de la Place, rapporterent que le Prince de Lignes étoit à une lieuë & demie de-là, avec deux mille hommes de pied & quinze cens chevaux : ce Seigneur sortoit d'Ypres & devoit se jetter dans Tournai, aussi-tôt que le Prince de Condé en partiroit, pour aller joindre Dom Juan, vers Bruxelles. Turenne ordonna aux Comtes de Roye & de Melun qui étoient à l'avant-garde, d'aller attaquer le Prince de Lignes : ils défirent les troupes de Droot & de Louvigny qu'ils rencontrerent d'abord; secondés ensuite des Régimens de la Reine, de Rennel, de Créqui & de la Ferté, qui avoient à leur tête les Marquis d'Humieres & de Gadagne, ils pousserent les Espagnols jusqu'à un pont sur la Lys auprès de Commines; les mirent totalement en déroute; & de tout le détachement, il ne s'en sauva que six cens chevaux, dont quatre cens se jetterent dans Ypres avec le Prince de Lignes, & cent cinquante gagnerent Lille. Les deux mille fantassins furent taillés en pieces ou faits pri- AN. 1658.

An. 1658. ſonniers : on enleva leurs armes, leurs drapeaux & leur bagage.

Il s'empare de Menin, aſſiége & prend Ypres.

Après cette défaite, Turenne détacha la brigade de Podwitz par Menin, & S. Lieu par le chemin de Gand, pour aller à Ypres : Menin qui étoit à demi raſé ouvrit ſes portes ſans réſiſtance. L'armée campa la nuit près de la Ville, où Turenne laiſſa mille fantaſſins & cinq cens chevaux, & marcha à la pointe du jour vers Ypres, dont la garniſon étoit de ſept cens chevaux & de quinze cens hommes de pied. Etant arrivé devant la Place, il raſſembla toutes ſes troupes répanduës dans les différens endroits de la Flandre ; il ordonna au Comte de Schomberg de mettre Bergues, Furnes & Dixmude en défenſe, & de le venir joindre avec le reſte de ſes troupes : il manda au Maréchal de Schulemberg de lui amener trois mille hommes de renfort, du Camp devant Hedin. Le commencement du ſiége ne fut qu'un blocus ; parce qu'on n'avoit ni outils, ni munitions, ni artillerie. Talon, Intendant de l'armée, étant allé à Dunkerque & à Gravelines, fit venir promptement tout ce qui étoit néceſſaire pour le ſiége : on ouvrit enfin la tranchée, & cinq jours après cette grande ville ſe rendit. Le Vicomte accorda une capitulation honorable au Prince de Lignes, qui ſortit le lendemain avec deux piéces de canon, ſix cens chevaux & douze cens fantaſſins : les aſſiégés n'y perdirent que trois ou quatre cens hommes ; mais les François en eurent douze cens de tués ou de bleſſés, à cauſe de la rapidité avec laquelle on avoit avancé les travaux.

26. Septembre.

An. 1658.

Il s'empare de Commines & de Ninove. & la Campagne finit.

Turenne, pour ne pas perdre de tems, envoya, dès le jour de la capitulation, deux mille hommes pour attaquer le Château de Commines, & le lendemain il y marcha avec toute l'armée. Rutherfoord Colonel du Regiment des Gardes Ecossoises, (1) se rendit maître du Fort en trois jours : le lendemain l'armée passa la Lys & alla camper à Turcoin, où elle se rafraîchit & se reposa pendant cinq ou six jours ; elle marcha ensuite à Epiére, où elle demeura près de quatre semaines, pendant lesquelles on travailloit à rétablir les fortifications de Menin & d'Oudenarde. Au commencement de Novembre, Dom Juan d'Autriche & le Marquis de Caracêne ayant eû avis que l'armée du Roi vouloit décamper, marcherent vers Courtrai, avec un Corps de Cavalerie, qu'on avoit fait venir de Gand. Turenne aussi-tôt envoya Podwitz avec deux mille chevaux pour s'emparer de Gramont qui se rendit, & il alla lui-même prendre Ninove. Son intention n'étoit pas de garder ces deux Places ; mais seulement de s'en servir, pendant que son armée seroit dans le pays, pour la commodité des fourages, & pour resserrer Dom Juan & Caracêne dans Bruxelles, où ils furent obligés de rentrer de nouveau avec un Corps de troupes : il resta dans le pays, durant tout le mois de Novembre, en consomma les fourages & mit tout à contribution. Au commencement de

30. Septembre.

(1) Le Regiment des Gardes Ecossoises paroît n'avoir subsisté en France que depuis 1643. jusqu'en 1662. Voyez le P. Daniel, dans son Histoire de la Milice Françoise, t. 2. c. 8. Rutherfoord, Comte de Theviot, dernier Colonel de ce Regiment, etoit grand oncle maternel de M. Elder ou (D'Eldart) aujourd'hui Lieutenant aux Gardes Françoises.

Décembre l'armée repaſſa la Lys à Harlebeck : le Vicomte, après avoir défait & diſſipé l'armée Eſpagnole, ſans qu'elle pût tenir la Campagne ; après avoir pris douze villes & ſoumis tout le pays qui eſt entre l'Yper, la Lys & l'Eſcaut ; laiſſa cent compagnies de Cavalerie & cinq mille fantaſſins dans les villes priſes, ramena l'armée en France & revint lui-même à la Cour.

An. 1659. Préparation à la paix.

Les victoires rapides du Vicomte de Turenne allarmerent le Roi Catholique, & contribuerent à donner la paix aux deux Couronnes. L'Eſpagne craignoit que les François, devenus maîtres des Pays-bas, ne portaſſent toutes leurs forces dans ſon ſein, & qu'il ne fiſſent la conquête d'un Royaume dépourvu de Places fortes, en bien moins de tems qu'ils n'en avoient employé à ravager les Provinces opulentes de la Flandre pleine de villes fortifiées. (1) De Plus, la Reine regardoit le rétabliſſement de la ſanté du Roi comme une grace du Ciel, & ſe croyoit obligée d'en marquer ſa reconnoiſſance, en faiſant ceſſer l'effuſion du ſang chrétien : elle en parla vivement au Cardinal, & lui declara qu'elle ne pouvoit plus, ſans trahir tous les ſentimens de ſon cœur & ſans négliger les veritables interêts de ſa Maiſon & ceux de la France, refuſer la paix à ſon frere le Roi d'Eſpagne. D'ailleurs, Cromwel étant mort, la Nation Angloiſe laſſe de ſes propres fureurs, déſiroit de voir Charles II. monter ſur le trône de ſes ancêtres : le Duc

(1) Nani, Hiſt. de la République de Veniſe, liv. VIII. Priorato della pace fra le due Corone. Lettres du Cardinal Mazarin.

d'Yorck son frere aimoit la France, & l'un & l'autre souhaittoient la paix entre les deux Royaumes. Enfin dans l'Espagne & dans la France, les villes se trouvoient depeuplées, les provinces desolées, les trésors dissipés, les peuples accablés; & tout sembloit appeller la paix pour soulager les maux universels de la Chretienté. Un autre motif acheva cependant de déterminer le Cardinal Mazarin: il n'avoit jamais perdu de vûë le projet de marier le Roi avec l'Infante Marie-Therese; qui pouvoit redevenir heritiere presomptive de la Couronne d'Espagne, par la mort du jeune Prince son frere, né depuis la négociation de de Lyonne. Pour déterminer la Cour de Madrid, il publia par tout qu'il alloit conclure le mariage du Roi avec la Princesse Marguerite de Savoye: il mena, en effet, le Roi à Lyon au fort de l'hiver, & engagea la Duchesse de Savoye à s'y rendre avec les deux Princesses ses filles. Pendant qu'il conduisoit ainsi le jeune Monarque sur les frontieres du Royaume, il mandoit secrettement au Comte de Fuensaldagne, que le tems étoit venu, ou de se préparer à une guerre irréconciliable, ou de faire la paix par le mariage de l'Infante avec Louis XIV. Fuensaldagne alors Gouverneur de Milan, dépécha un courier à Madrid; & la Cour d'Espagne fit partir en diligence pour Lyon Pimentel, qui proposa des conditions avantageuses: Mazarin les accepta, renvoya la Duchesse de Savoye avec ses deux filles, & la Cour retourna à Paris.

An. 1659.

Comme le Cardinal n'avoit fait à Lyon qu'une légere

AN. 1659. ébauche du traitté, Pimentel arriva bientôt à Paris ; & après plusieurs conférences avec le Ministre, il fut arrêté que le Cardinal d'un côté & Dom Louis de Haro de l'autre, partiroient, l'un de Paris & l'autre de Madrid, & se rendroient aux Pyrenées dans l'isle des Faisans, formée par la riviere de Bidassoa, connuë seulement parce qu'elle fait la séparation des deux Royaumes. On construisit dans l'isle deux logemens égaux, & à une distance égale une sale commune, avec deux portes opposées, par où les deux Ministres entreroient en même tems chacun de leur côté. Deux chaises furent placées vis-à-vis l'une de l'autre, pour prévenir tout prétexte de contestation.

Conférence de l'isle des Faisans.

Peu de tems après, les deux Ministres arriverent sur les frontieres, où la fierté Espagnole voulut, dans la décadence de ses affaires, disputer la préséance : le Cardinal qui sçavoit que la saine politique ne permet jamais de retarder, pour un vain cérémonial, une négociation interressante, se contenta de l'égalité dont les deux partis convinrent tacitement. Les conférences s'ouvrirent au commencement d'Août, & dans huit ou neuf séances tout fut reglé. Ces deux Ministres de caracteres fort différens, l'un fier, infléxible & plein de candeur ; l'autre poli, souple & rempli d'artifice, épuiserent toutes les forces & toutes les finesses de leurs génies, & firent en trois mois, plus que les Médiateurs de toutes les nations n'avoient pû faire, pendant près de cinq ans à la paix de Munster.

Principaux

Ce traitté contient cent vingt-quatre articles, dont les

premiers roulent pour la plûpart sur l'établissement du commerce : il fut stipulé ensuite que le Roi très-Chrétien épouseroit la Serenissime Infante Dame Marie-Therese, fille ainée du Roi Catholique, avec une dot de cinq cens mille écus d'or. Après ces articles essentiels, on regla ce qui regardoit la restitution des conquêtes faites par l'une & par l'autre puissance en Flandre & en Catalogne. Le Roi d'Espagne s'engagea à pardonner aux Catalans rebelles, & à renoncer à toutes ses pretentions sur l'Alsace : on regla ensuite les interêts des Alliez ; le Cardinal fit confirmer le traitté de Querasque, qui conservoit Pignerol aux François ; l'Espagne rendit Verceil au Duc de Savoie ; au Prince de Monaco ses Domaines qu'on avoit envahis ; Reggio au Duc de Modéne, & au Duc de Neubourg la ville de Juliers, que la Maison d'Autriche tenoit depuis plusieurs années en sequestre. Le Duc de Lorraine eut le sort d'un Prince dont la conduite avoit toujours été indecise ; on ne le regarda ni comme ami ni comme ennemi : il ne fut retabli dans ses états, qu'à condition qu'on démoliroit Nanci, qu'il cederoit à la France le Duché de Bar, Moyenwic, Clermont, Stenai, Dun & Jametz, & qu'il donneroit à l'avenir un passage libre dans ses états aux troupes que le Roi très-Chrétien voudroit envoyer en Alsace. Le Cardinal essaia en vain de reconcilier le Portugal avec l'Espagne ; il fallut laisser continuer la guerre, & promettre la neutralité de la part de la France. L'affaire du Prince de Condé donna bien plus de peine :

AN. 1659.
articles du traité.

AN. 1659.

les deux Ministres s'échaufferent si fort dans cette contestation, qu'ils furent souvent prêts à rompre les conférences, plutôt que de rien retrancher de leurs prétentions respectives. Le Cardinal sentit néanmoins de quelle importance il étoit pour l'Etat, de ramener à son devoir un Héros tel que Condé, & porta le Roi à pardonner au Prince, à condition que l'Espagne cederoit Avênes à la France.

Le Vicomte forme la résolution de contribuer au rétablissement du Roi d'Angleterre

(1) Pendant le tems de ces négociations, il y eut une suspension d'armes universelle; le Vicomte crut devoir employer cet intervalle pour faire une action digne de sa justice : il apprit que les Royalistes d'Angleterre après la mort de Cromwel, s'étoient soulevés contre les Républicains, partisans de Richard fils du redoutable Usurpateur; & il sçavoit que la flotte d'Angleterre étoit dans la mer Baltique. Voyant la paix résoluë & presque concluë avec l'Espagne, il crut que le rétablissement d'un Roi détrôné, seroit également glorieux & avantageux à la France. Toutes ces considérations aussi bien que l'amitié personnelle qu'il avoit pour le Duc d'York, le firent ceder à l'attrait dominant qu'il a toûjours eu pour les actions héroïques; il obtint le consentement de la Cour, & voulut à ses propres dépens aider le Roi d'Angleterre à remonter sur le Thrône de ses ancêtres : il pria le Duc d'Yorck de venir à Amiens, & lui offrit son régiment d'Infanterie de douze cens hommes effectifs, avec les Gendarmes Ecossois; des munitions & des armes pour quatre ou cinq mille hommes; des vivres pour leur sub-

(1) Mém. MSS. du Duc d'Yorck.

sistance

ſiſtance pendant deux mois ; des vaiſſeaux pour les tranſporter en Angleterre ; des paſſeports pour embarquer à Boulogne les troupes que le Duc avoit en Flandre, & enfin tout ſon crédit pour emprunter les ſommes néceſſaires. Le Duc d'Yorck ayant accepté la propoſition avec beaucoup de joye, Turenne lui donna une lettre pour le Lieutenant de Roi de Boulogne, qui avoit promis de fournir tous les vaiſſeaux des ports de ſon gouvernement, juſqu'aux barques des pêcheurs. On étoit deja à la veille du jour pris pour l'embarquement : le Duc de Bouillon & le Comte d'Auvergne neveux du Vicomte, devoient accompagner le Prince Anglois, en qualité de Volontaires; lorſqu'on reçut des nouvelles ſûres de la défaite des Royaliſtes : ce qui obligea de ſuſpendre pour quelque tems l'éxecution de ce projet.

Le Vicomte entre en commerce avec le Général Monk.

En attendant, le Vicomte trouva le moyen d'entrer en liaiſon avec le Général Monk, Reſtaurateur de la Maiſon Royale de Stuart : les grandes ames ſe ſentent & ſe connoiſſent ſans s'être jamais vuës. Voici la copie d'une lettre qu'il écrivit au Général Anglois.

Monsieur,

» Le Gentilhomme que j'avois envoyé en Angleterre, » & à qui j'avois dit de vous faire des complimens de ma » part, a reçû de vous tant de civilitez, que je me ſens » obligé de vous en remercier. Je ſuis bien aiſe de cette oc- » caſion pour vous ſupplier de prendre confiance en tout » ce qu'il vous dira, & de croire qu'ayant long-tems con- » ſideré votre conduite, j'ai eu une eſtime particuliere pour

An. 1659. » votre perſonne : vous pouvez auſſi dans les choſes que
» vous croirez qui vous conviendront, & à l'Etat Eccle-
» ſiaſtique & politique d'Angleterre, faire fondement que
» j'y contribuerai, ce qui ſera de mon pouvoir, & que mon
» intention n'eſt que de concourir au bien avec candeur &
» netteté. Quand vous prendrez une entiere confiance en
» moi, je n'agirai jamais de maniere à donner fondement
» au moindre ſoupçon, & ceux qui ſouhaittent le bien &
» la tranquillité du pays, ne ſeront point bleſſés de mon
» intention quand vous l'aurés approuvée; j'ai crû que vous
» n'auriez point déſagreable ce compliment, & l'aſſurance
» que je vous fais d'être, Monsieur, votre très-humble
» ſerviteur, Turenne.

Concluſion du traitté des Pyrenées.

On voit par pluſieurs autres lettres écrites au Roi de la Grande Bretagne & au Duc d'Yorck, que le Vicomte étoit dans une liaiſon intime avec les Royaliſtes d'Angleterre, & qu'il contribua plus qu'aucun étranger à l'heureux rétabliſſement de Charles II. Cependant les articles du traitté de paix entre la France & l'Eſpagne & ceux du mariage du Roi avec l'Infante furent arrêtés & ſignés le ſept de Novembre. La guerre qui avoit duré près de vingt-quatre ans entre les deux Couronnes, finit : l'Alſace, le Rouſſillon, l'Artois & la Flandre devinrent des Provinces de la France. Mazarin par ſes négociations, & Turenne par ſes victoires, remplirent ainſi la principale partie du plan de Richelieu, qui avoit pour objet d'étendre les bornes de l'Empire François.

Fin du quatriéme Livre.



HISTOIRE DU VICOMTE DE TURENNE.

LIVRE CINQUIEME



E Vicomte de Turenne après avoir dispofé des troupes felon les ordres de la Cour, alla lui-même trouver le Roi qui parcouroit les Provinces méridionales de fon Royaume, en attendant la belle faifon, pour aller recevoir l'Infante fur les frontieres. (1) Le jeune Monarque, pendant le féjour qu'il fit à Mont-

AN. 1660. Le Vicomte eft fait Maréchal Général des camps & armées du Roi.

(1) Tous les details de ce Livre font tirés des Lettres & Inftructions du

An. 1660. pellier, voulut récompenser Turenne des services qu'il avoit rendus à la patrie, en l'honorant de la premiere Dignité de la Couronne (1) : le Cardinal Ministre lui fit entendre que le Roi rétabliroit volontiers en sa faveur la Charge de Connétable de France, s'il n'y mettoit point d'obstacle par son attachement à la Religion Protestante : mais le Vicomte n'étoit pas d'un caractère à se laisser tenter par l'attrait des honneurs, quand il s'agissoit de sa conscience. Le Roi ne l'en estima pas moins : & ne pouvant lui conferer la charge de Connétable, il en créa une nouvelle qui lui donnoit les mêmes prérogatives ; ce fut celle de *Maréchal General* des Camps & Armées du Roi, par des Lettres dattées du cinquième d'Avril. (2)

Mariage du Roi.

Peu de tems après, Louis XIV. quitta Montpellier, & se rendit à S. Jean de Luz, pendant que Philippe IV. étant parti de Madrid, s'avança jusqu'à S. Sébastien. Vers le commencement de Juin, les deux Rois, suivis des principaux Seigneurs de France & d'Espagne, s'aboucherent dans l'isle des Faisans, & firent éclatter dans ce lieu désert, tout ce que la grandeur & le luxe déployent dans les Cours les plus magnifiques & dans les Capitales les plus florissantes. D'un côté paroissoit Philippe IV. d'un aspect vénérable, plus épuisé par ses travaux, que par le nombre de ses années : de

Vicomte, des Memoires de Fremont d'Ablancourt, de l'Histoire de l'Abbé Raguenet, des Mercures Hollandois, de Puffendorf *de rebus Brandeburgicis*, de Walkenier Auteur Allemand, de ceux du Chevalier Temple & de plusieurs autres Auteurs contemporains cités au bas des pages.

(1) Voyez l'Oraison Funebre de M. de Turenne par M. Mascaron.

(2) Voyez les Preuves a la fin N°. XI.

An. 1660.

l'autre côté, Louis XIV. à la fleur de son age, relevoit la Dignité Royale par son air majestueux. La Reine mere & le Roi d'Espagne son frere, qui ne s'étoient point vûs depuis quarante-cinq ans, répandirent en s'embrassant des larmes de tendresse & de joie : les deux Rois s'embrasserent aussi, & se présenterent l'un à l'autre les principaux Seigneurs de leurs Cours. Le Vicomte de Turenne ne s'empressant point à se montrer, le Roi Catholique demanda à le voir, le regarda avec attention, & ne put s'empêcher de dire, *Voila un homme qui m'a fait passer bien de mauvaises nuits.*

Les deux Rois jurerent la paix & ratifierent tout ce qui avoit été conclu par leurs Ministres. Le jour suivant, Philippe IV. remit l'Infante entre les mains de Louis XIV. La celébration du mariage qui ne s'étoit faite à Fontarabie que par le ministere des Ambassadeurs, se réïtera avec une extrême magnificence à S. Jean de Luz.

L'Espagne fait marcher des troupes vers le Portugal.

(1) Plusieurs Princes étrangers écrivirent de nouveau au Vicomte, comme du tems de la paix de Westphalie, pour le féliciter sur la conclusion du traitté des Pyrenées, en l'attribuant à ses succès & à ses victoires. Toute l'Europe se ressentit des avantages de cette heureuse paix : le Roi de la Grande-Bretagne fut rétabli sur son trône, & le traitté d'Oliva rendit le calme aux Puissances du Nord ; le Portugal seul perdit toute espérance de repos. La Duchesse de Bragance Reine Régente, offrit de tenir son Royaume comme un fief de la

(1) Voyez les Preuves N°. X.

AN. 1660. Castille, avec une redevance annuelle d'un million, de quatre mille hommes de pied & de huit vaisseaux de guerre: mais le Roi d'Espagne prévoyant que le Portugal abandonné par la France, ne tiendroit pas une seule Campagne, ne voulut prêter l'oreille à aucun accommodement, & se flattant d'en faire la conquête, y envoya toutes ses troupes, sous la conduite de Dom Louis de Haro.

Le Vicomte conseille au Roi de secourir le Portugal.

Le Duc de Bragance Roi de Portugal étant mort depuis quatre ans, Louise de Gusman sa veuve gouvernoit le Royaume, pendant la minorité de ses enfans, Dom Alphonse & Dom Pedro. La Reine leur mere étoit née avec une forte inclination pour tout ce qui paroissoit héroïque, & avoit contribué plus que personne à l'heureuse révolution de Portugal. (1) Après la mort du Roi, elle se vit sans alliance, sans troupes disciplinées & sans habiles Généraux: mais elle trouva dans la superiorité de son esprit & dans la grandeur de son courage des ressources inépuisables. Le poids des affaires ne l'épouvanta point: elle rapella toute l'autorité des conseils dans sa personne, porta ses vûës dans toutes les Cours de l'Europe, d'où elle pouvoit tirer du secours; & envoya Dom Juan d'Acosta Comte de Soure à Paris, pour négotier avec le Cardinal Mazarin: le Ministre ne voulant point donner d'ombrage à l'Espagne, l'adressa au Vicomte de Turenne qui devint le principal mobile de toutes les négotiations. La révolution de Portugal arrivée vingt ans auparavant, avoit remis ce Royau-

(1) M. l'Abbé de Vertot, Révol. de Portugal.

me sous la domination de la Maison de Bragance : Turenne toujours porté à procurer du secours aux Princes malheureux, & qui dans cet esprit avoit déja travaillé au rétablissement de Charles II. Roi d'Angleterre, crut que la France devoit se prêter à l'affermissement de Dom Alphonse sur le Trône de Portugal. Il voyoit avec regret qu'à la veille de conquerir les Pays-bas, on eût tout à coup arrêté ses progrès & que la paix des Pyrenées enlevât au Roi le fruit de tant de victoires, qui avoient coûté des trésors immenses : il craignoit que ce Traitté ne donnât le temps à Philippe IV. de reprendre des forces, pour renouveller une guerre qui épuiseroit une seconde fois la France d'hommes & d'argent, & que la réünion du Portugal à la Couronne d'Espagne n'augmentât la puissance d'un ennemi que l'on devoit toujours redouter. Ainsi les interêts de la Patrie se trouvoient liés avec ceux de la Maison de Bragance.

AN. 1660.

Le Comte de Schomberg est choisi pour commander en Portugal.

Comme le secret étoit nécessaire dans cette négociation, l'Ambassadeur Portugais ne parut point en public ; le Vicomte le fit cacher dans une maison de campagne du Duc d'Albret son neveu, depuis Cardinal de Bouillon : là, il eut plusieurs conférences avec le Comte de Soure, pour connoître les forces du Portugal, l'état des places & des troupes, la disposition des peuples & des Ministres. Instruit à fond de tout ce qui regardoit le Royaume, il con-

(1) Mém. de Fremont d'Ablancourt, p. 6.

An. 1660. clut avec Dom Juan d'Acosta un Traitté secret, par lequel le Roi promettoit d'envoyer des troupes, de l'argent, & même un Général au secours des Portugais. Le Vicomte jetta les yeux sur le Comte de Schomberg pour cette expédition, & le proposa au Cardinal: Schomberg, Allemand de Nation & Protestant de Religion, pouvoit s'attacher au Roi de Portugal sans donner de justes sujets de plainte contre la France. La négociation fut aussi-tôt sçûë de la Reine Mere, qui dit au Vicomte: *Sçavez-vous bien, Monsieur de Turenne, que je vois par dessus l'Espagne jusqu'en Portugal? mais je ne m'en mets pas fort en peine, car j'ai fait ce que je voulois.*

Le Comte de Schomberg partit pour Lisbonne avec quatre-vingt Officiers, tant Capitaines que subalternes, & plus de quatre cens Cavaliers, tous vieux soldats capables d'en former de nouveaux, & de les commander; il passa par l'Angleterre où il vit le Roi Charles II. nouvellement rétabli dans ses Etats: il avoit des ordres particuliers de la Régente de Portugal, de pressentir si ce Prince Protestant, n'auroit point d'éloignement pour le mariage de l'Infante sa fille. L'Espagne allarmée de cette nouvelle, offrit au Roi de la Grande Bretagne, d'adopter & de donner une dot à la Princesse d'Orange, fille de Frederic Henry, & cousine germaine du Vicomte; mais Turenne, plus touché des interets de la patrie que de la gloire de sa Maison, pressa le Comte de Schomberg de hâter sa négociation. Le Comte s'en acquitta avec tant d'adresse, qu'il fit désirer le mariage de l'Infante au

au Roi d'Angleterre, & passa ensuite en Portugal, d'où la Reine Régente envoya à Londres le Marquis de Sande, pour conclure cette alliance.

An. 1661.

Le Comte de Schomberg arrive en Portugal.

Aussi-tot que le Comte de Schomberg fut arrivé à Lisbonne, on résolut en Espagne de lui opposer Dom Juan d'Autriche, & de rappeller Dom Louis de Haro, plus habile politique que grand Général. Schomberg établit une exacte discipline dans l'armée Portugaise, apprit aux soldats l'ordre qu'ils devoient tenir dans leurs marches, & l'art de se camper avec avantage; il fit construire des fortifications régulieres à la plûpart des Places frontieres qui étoient sans defense; il changea bientôt la face des affaires, poussa la guerre avec vigueur, & ses armes eurent presque par tout d'heureux succès: il continua toujours sa correspondance avec le Vicomte de Turenne qui l'aidoit de ses conseils, & qui étoit l'ame de toutes les négociations politiques, aussi-bien que de toutes les expeditions militaires.

Les Anglois rendent Dunkerque au Roi.

Le Marquis de Sande travailla avec tant d'ardeur à la conclusion du mariage de l'Infante de Portugal & du Roi d'Angleterre, qu'il en accelera l'éxecution. La France sçut tirer un grand avantage de cette alliance, aussi-bien que de celle qui fut concluë entre la Princesse Henriette d'Angleterre & Philippe Duc d'Orleans, frere du Roi. Charles II. aimoit tendrement la Princesse sa sœur, & désiroit avec empressement ce dernier mariage: mais il n'étoit pas en état de payer la dot. Louis XIV. lui offrit une somme

AN. 1661. très-considerable, à condition qu'il rendroit Dunkerque à la France; & cette affaire ayant été négociée avec autant de diligence que de secret, fut presque aussi-tôt concluë que proposée par le Vicomte de Turenne, à qui le Roi de la Grande Bretagne & le Duc d'Yorck son frere avoient déja de grandes obligations, & avec qui ces deux Princes entretinrent toujours une étroite liaison. Dunkerque fut rendu à la France pour cinq millions, dont une moitié servit à payer la dot de la Princesse Henriette.

Mort du Cardinal Mazarin.

Peu de tems après (1) le Cardinal Mazarin mourut, après avoir administré le Royaume pendant seize ans entiers avec habileté. Il avoit appaisé les troubles de la Fronde sans presque répandre de sang; souffert plus d'une fois l'exil & la proscription, sans rien perdre de son autorité; tourné les malheurs les plus accablans en moyens d'élevation; & déconcerté les desseins de ses ennemis, quoiqu'ils eussent pour Chef un Prince du Sang, fait pour conquerir des Royaumes, & un Prélat inquiet capable de les détruire. Si le Ministre avoit joint à ses grands talens, plus de pieté, de désintéressement & de bonne foi, ceux qui lui ont accordé le titre de grand Politique, n'auroient pû lui refuser celui de grand Homme. Après la mort du Cardinal Mazarin, Louis XIV. prit en main les rênes du gouvernement, & consulta souvent sur toutes les affaires importantes du dedans & du dehors le Vi-

(1) Le neuf Mars.

comte de Turenne, qui connoiſſoit mieux que perſonne la ſituation, la force & les interêts politiques du Royaume. Le Tellier, Lionne & Colbert étoient les Conſeillers & les éxécuteurs des volontés de ce grand Monarque : mais il eſt ſûr que le Vicomte étoit le premier & quelquefois le ſeul confident de ſes projets. (1)

Le Roi abandonne au Vicomte la conduite de l'affaire de Portugal.

Auſſi-tôt que le Cardinal fut mort, Turenne repréſenta au Roi que la promeſſe qu'avoit faite Mazarin d'abandonner les Portugais, étoit une foibleſſe contraire à l'équité, au droit des gens, à la protection qui eſt dûë aux Monarques offenſés & aux peuples opprimés : il lui remontra enſuite la néceſſité d'aider le Portugal à conſerver ſon indépendance de l'Eſpagne, & à forcer le Roi Catholique d'accorder une paix honorable à la Maiſon de Bragance : il lui fit ſentir enfin le danger qu'il y auroit pour la France de laiſſer accroître de nouveau la puiſſance Eſpagnole. Le Roi, convaincu par les raiſons du Vicomte, le laiſſa abſolument maître d'employer toutes les ſommes qu'il jugeroit à propos pour le ſecours des Portugais.

Le Vicomte entre en liaiſon avec le Penſionnaire de Witt.

Le Vicomte s'appliqua enſuite à cultiver la bonne intelligence entre la France & les Provinces-unies, par le crédit qu'il avoit auprès de Jean de Witt (2) Penſionnaire de Hollande. Le Penſionnaire négocia un traitté de commerce avec la France, par lequel on donnoit aux deux nations une entiere

(1) Voyez les Lettres & les Négociations entre Jean de Witt Penſionnaire, & les Plenipotentiaires Van-Beuningue & Boreel, tomes II. & III.

(2) Il etoit fils d'un des huit Citoyens, que le feu Prince d'Orange avoit fait enfermer dans le Chateau de Lowe ſtein.

AN. 1661. liberté de trafiquer dans tous leurs ports respectifs : par ce traitté, les François garantissoient aux Hollandois la pêche sur les côtes d'Angleterre ; (1) & les Etats Généraux garantissoient au Roi très-Chretien la possession de Dunkerque. Le Comte d'Estrades fut envoyé ensuite Ambassadeur en Hollande ; & Turenne dressa des instructions qui font voir la connoissance parfaite qu'il avoit des interêts de la France. Peu de temps après, les Etats Généraux firent aussi une alliance avec l'Angleterre, & s'engagerent à réparer les pertes que les Anglois avoient souffertes aux Indes Orientales, de la part des vaisseaux de la Republique. Ces deux traittés avec leurs Majestés très-Chrétienne & Britannique rétablirent parfaitement la tranquillité dans les Provinces-unies, & réünirent ces trois Puissances contre l'Espagne en faveur de la Maison de Bragance.

AN. 1662. Proposition du mariage de la Princess. de Monpensier avec le Roi de Portugal.

Louis XIV. donna deux cens mille écus au Roi d'Angleterre, pour faire lever trois mille hommes de pied & mille chevaux ; & continua de payer annuellement la même somme, pour l'entretien des troupes commandées par le Comte de Schomberg : d'ailleurs le Roi promettoit de faire lever un Régiment François de mille hommes d'Infanterie, & de le soudoyer. Pour attacher plus étroitement le Portugais à la France, on proposa le mariage de la Princesse de Montpensier avec le Roi Dom Alphonse IV. Le Vicomte envoya Hasset son Secretaire, pour négocier à Lisbonne cette alliance ; il lui

(2) Voyez les Preuves N°. XII.

AN. 1662.

donna une ample instruction (1) avec une lettre de créance pour le Comte de Schomberg, qui proposa le mariage à la Reine : elle l'agréa : aussi-tôt que le Vicomte en fut informé il alla trouver la Princesse de Montpensier, pour sonder ses dispositions sur ce mariage ; il employa les raisonnemens, les promesses & même les menaces de la part du Roi, pour l'y determiner ; mais inutilement : outre qu'elle ne pouvoit se resoudre à quitter la France, la Renommée l'avoit instruite du caractère du Roi de Portugal (2), dont l'esprit étoit bas, l'humeur sombre, le naturel farouche & les mœurs décriées. La Reine mere d'Alphonse, pénétrée de douleur, prévoyoit que de si grands déreglemens feroient tomber ce Prince du Trône, & que ruinant par son incapacité l'ouvrage de plusieurs années, il perdroit le fruit de tant de soins ; elle songea plus d'une fois à le faire enfermer, pour mettre l'Infant Dom Pedro à sa place : ses sages projets furent déconcertés par le Comte de Castel-Melhor, Ministre d'Alphonse : le Comte fit déclarer le Roi majeur, ôta l'administration à la Reine, & s'empara du maniement des affaires.

Le Roi continue de secourir les Portugais.

Les Espagnols se flattant de réduire aisément le Portugal gouverné par un Prince imbécile & furieux, mirent une armée considérable sur pied ; & Dom Juan d'Autriche assiégea Evora, qu'il prit en peu de jours. Le Comte de Villaflor fut nommé Général de l'armée Portugaise ; mais tous ses succès furent dûs à la valeur & à la prudence du Comte

(1) Voyez les Preuves N°. XIII.

(2) Revol. de Portugal, par l'Abbé de Vertot, page 557.

AN. 1662. de Schomberg, qui remporta une pleine victoire sur les Castillans. Ce grand Capitaine eut encore moins de peine à défaire les Espagnols, qu'à vaincre l'opiniâtreté du Général Portugais qui traversoit tous ses desseins; ce qui donna tant de dégoût à Schomberg, qu'il voulut quitter le Portugal. Le Vicomte de Turenne dépêcha à Lisbonne Frémont d'Ablancourt, pour lui promettre un établissement en France, des secours d'argent & de troupes, & l'engager à continuer ses fonctions : d'Ablancourt devoit demeurer auprès de lui, pour réünir les Seigneurs Portugais, les fortifier dans leur attachement à la Maison de Bragance, & les éloigner de tout accommodement avec l'Espagne, en proposant le mariage de la Princesse de Nemours avec le Roi Alphonse, que la fille de Gaston continuoit de refuser. Le Vicomte raffermit par là le Comte de Schomberg & la Cour de Portugal dans leurs résolutions, pour soutenir la guerre contre l'Espagne.

AN. 1663.

Le Vicomte raffermit l'alliance avec l'Angleterre & le Portugal.

Philippe IV. se tourna alors vers l'Angleterre, pour la détacher du Portugal, & le Vicomte détermina le Roi à envoyer le Marquis de Ruvigni à Londres, pour confirmer Charles II. chancelant & incertain : il dressa de nouvelles Instructions pour Ruvigni (1), qui s'acquitta avec habileté de sa commission, & engagea le Roi Charles à fournir des vaisseaux & des troupes aux Portugais : Louis XIV. donna de l'argent. Le Comte de Schomberg n'abandonna point son poste, commanda en chef les troupes des Rois de Fran-

(1) Voyez les Preuves N°. XIV.

ce, d'Angleterre & de Portugal, & remporta plusieurs avantages sur les Castillans. AN. 1664.

(1) La Cour de Portugal voulant témoigner sa reconnoissance au Vicomte de Turenne pour tant de services qu'elle en avoit reçus, envoya le Marquis de Sande en France, avec plein pouvoir de traitter du mariage de Fébronie de la Tour d'Auvergne niéce du Vicomte, avec l'Infant Dom Pedro frere du Roi; & cette alliance fut si fort avancée, que les articles du contrat furent signés. Toutes ces négociations déplaisoient aux Ministres, parceque les affaires ne se traittoient point au Conseil; mais tête à tête avec le Roi: ils craignirent le crédit que Turenne avoit sur l'esprit du Prince, & résolurent de rompre toutes ses liaisons avec le Portugal. En effet, ils agirent hautement contre lui; & pour le piquer & le dégoûter, ils firent rompre le mariage de la Princesse d'Evreux qui épousa quelques années après Maximilien frere de l'Electeur de Baviere. Le Vicomte n'en témoigna aucun ressentiment; & moins occupé des interêts de sa Maison que du bien de l'Etat, il continua toujours de porter le Roi à secourir le Portugal, pour empêcher la reünion de ce Royaume à la Couronne d'Espagne.

Mariage arrêté entre Dom Pedro & la Princesse d'Evreux.

Cependant l'Angleterre & la Hollande commencerent à se brouiller de nouveau; les marchands Anglois se plaignirent d'abord au Parlement des insultes que les Hollandois leur faisoient dans les Indes Orientales, & sur les côtes

L'Angleterre déclare la guerre aux Hollandois.

(1) Mém. MSS. de Fremont d'Ablancourt, qui fut chargé de cette négociation.

An. 1664. d'Affrique. Quelque tems après les Capitaines Anglois firent plusieurs hostilités en Guinée; les Hollandois envoyerent en France Van-Beuningue, demander au Roi une médiation efficace, & la garantie qu'il avoit promise. Ils depêcherent aussi des Ambassadeurs en Suede & en Dannemarck, pour mettre les deux Rois du Nord dans leurs interêts; mais

An. 1665. toutes ces négociations furent inutiles. La guerre se déclara entre l'Angleterre & la Hollande; Charles II. équipa une flote de cent sept Navires, commandée par son frere le Duc d'Yorck; & la République lui en opposa une autre de cent trois vaisseaux. On donna un combat naval sur les côtes d'Angleterre; le Duc d'Yorck défit les Hollandois, & se seroit rendu maître de la mer, s'il avoit poursuivi sa victoire. Après cette deffaite on pressa ouvertement le Roi de France de se joindre à l'un ou à l'autre parti: Louis XIV. en délibera avec le Vicomte qui lui présenta un Mémoire (1) où l'on découvre également la justesse de son esprit, & l'étenduë de ses vûës; il porta le Roi par ce Mémoire à offrir sa médiation entre les deux Puissances. Ses conseils furent suivis, mais sans succès; la guerre continua entre la République & l'Angleterre, & l'on équipa de nouvelles flottes.

Mort du Roi d'Espagne.

Pendant ces hostilités, Philippe IV. tomba malade, & le Roi consulta de nouveau le Vicomte sur les résolutions qu'il falloit prendre (2). Peu de tems après, le Roi Catho-

(1) Voyez les Preuves N°. XV.
(2) Voyez les Preuves N°. XVI.

lique

lique mourut d'un flux de sang, & Louis XIV. s'adressa à la Cour de Madrid pour representer ses droits sur les Pays-bas; il fit tous ses efforts pour obtenir justice par les négotiations, avant que d'employer la force : comme il craignit que la liaison des Anglois avec les Portugais ne déterminat ces derniers à faire la paix avec l'Espagne, il envoya S. Romain à la Cour de Lisbonne, & chargea le Vicomte de lui donner des instructions, qui servent à developper toute l'intrigue & le secret des affaires de Portugal. (1) AN. 1665.

Le Roi se déclare pour les Hollandois contre l'Angleterre.

D'un côte, les liaisons secretes que les Anglois continuoient d'avoir en Espagne, & les efforts qu'ils firent pour engager les Portugais à faire la paix avec le Roi Catholique, deplurent à Louis XIV; d'un autre coté, ce Monarque sentant qu'il auroit besoin de l'amitié des Etats Généraux, s'il portoit la guerre dans les Pays-bas, céda enfin aux puissantes sollicitations de Van-Beuningue, & se déclara pour la République contre les Anglois; il donna tous les ordres nécessaires au Duc de Beaufort Grand-Maître & Sur-Intendant Général de la navigation de France, pour mettre la flotte en état d'agir dans la Manche. Les Anglois armerent soixante & dix vaisseaux, y mirent plus de vingt-trois mille combattans ou matelots & près de cinq mille pieces de canon, sous la conduite du Général Monck Duc d'Albemarle : celle des Hollandois composée de plus de cent voiles, portoit vingt-deux mille hommes & quatre mille six cens piéces de canon. On donna deux sanglans combats

(1) Voyez les Preuves N°. XVII.

An. 1666. au mois de Juin ; mais la flotte Françoise ne put joindre les Hollandois avant ces deux actions. Le Duc de Beaufort s'étoit arrêté dans la riviere de Lisbonne, pour attendre la Princesse de Nemours sa niéce, que le Roi de Portugal devoit épouser, & que les Espagnols vouloient surprendre : ce qui fit dire à quelques-uns (1) que le véritable dessein de Louis XIV. étoit d'animer les deux Puissances maritimes l'une contre l'autre, pour s'élever sur leurs ruines. On voit la droiture des intentions du Roi dans les instructions du Vicomte de Turenne au Marquis de Bellefons, qui fut envoyé en Hollande pour convenir avec les Etats sur la jonction des deux flottes : en effet le Duc de Beaufort étant arrivé au mois de Juillet près de Brest, eut ordre d'aller sur les côtes de Normandie, joindre les Hollandois qui s'avancerent devant Dunkerque ; mais les vents s'opposerent à cette jonction, & il fallut se réserver pour la Campagne suivante.

Mort de la Vicomtesse de Turenne & de la Reine mere.

Dans le cours de cette année mourut la Vicomtesse de Turenne, dont on ne peut assez louer les vertus : quoiqu'elle eût eu plusieurs conférences avec les Docteurs de l'Eglise Catholique, les préjugés de son enfance durerent autant que sa vie. Le Vicomte de Turenne fut vivement touché de sa mort, & la tendresse sincere qu'il avoit pour elle fut la seule mesure de sa douleur. La mort de la Reine mere Anne d'Autriche, qui arriva dans le même tems, donna occasion au Roi de songer efficacement à la guerre con-

(1) Voyez Basnage, Annales de l'an 1666. page 773.

An. 1666.

tre l'Espagne, & de faire valoir ses prétentions sur les Pays-bas. Il songea dèslors à prendre de justes mesures contre l'Empereur, & consulta le Vicomte qui dressa un Mémoire où il découvre à fond la situation de l'Empire, les interets politiques des Princes d'Allemagne, & les moyens d'empêcher Léopold de passer le Rhin. (1)

Le Roi fait plusieurs alliances avec les Princes d'Allemagne.

Le Roi suivit les avis du Vicomte, & commença par menacer de toute son indignation l'Evêque de Munster qui étoit en guerre avec les Provinces-Unies, s'il ne faisoit la paix : le Prélat épouvanté s'adoucit & traitta avec les Hollandois. Louis XIV. s'assura ensuite de l'alliance ou de la neutralité des autres Princes d'Allemagne, qui traitterent avec lui ou avec ses alliés, pendant le cours de cette année. Le Comte de Furstemberg fut employé de la part du Roi pour négocier avec ces Princes; & l'on trouve dans les papiers du Vicomte de Turenne, plusieurs projets pour attacher à la France l'Electeur de Cologne, l'Electeur de Brandebourg, le Duc de Neubourg, le Duc de Lunebourg, le Comte de Waldeck & quelques autres.

An. 1667.

Paix de Breda.

Avant que de déclarer la guerre, le Roi engagea les Anglois & les Hollandois à faire la paix, pour empêcher les premiers de se joindre à l'Espagne, & pour mettre les derniers en état de le secourir. Une alternative proposée par le Vicomte de Turenne, fut le fondement de cette paix : c'étoit de faire une restitution générale & réciproque de tout ce qu'on avoit pris pendant la guerre, ou

(1) Voyez les Preuves, N°. XVIII.

AN. 1667. de garder ce que chacun possédoit, en abandonnant toutes les prétentions respectives : on prit ce dernier parti comme le plus sûr & le plus facile : le traitté fut conclu & signé à Breda le dernier jour de Juillet. Après la conclusion de la paix entre la France, l'Angleterre & la Hollande, le Vicomte conseilla encore au Roi de faire un traitté d'alliance avec les Suédois, pour les engager à tenir dans l'Evêché de Bremen douze mille hommes prêts à entrer dans l'Empire, dès que Léopold déclareroit la guerre à la France. (1)

Préparatifs pour la guerre.

Le Roi ayant pris ainsi toutes ses précautions avec la Suéde, l'Angleterre, la Hollande & le Portugal contre l'Espagne & l'Empereur, songea à exécuter le projet qu'il avoit formé de se rendre maitre des Pays-bas. Dès le mois de Mars, les troupes qu'il destinoit pour cette expédition s'avancerent sur les frontieres de Champagne & de Picardie, sous prétexte de faire, comme à l'ordinaire, de grandes revûës, où les troupes campoient aussi régulierement que si l'on eût été dans une guerre ouverte. Vers la fin du mois d'Avril, le Roi se prépara à entrer en Campagne, nomma des Officiers Généraux, distribua de l'argent pour l'artillerie & pour les vivres, fit avertir les Officiers de faire leurs équipages, & donna tous les ordres nécessaires pour commencer la guerre. Ces préparatifs mirent en mouvement toute l'Europe : on accusa Louis XIV. d'aspirer à la Monarchie universelle, de violer la paix des Pyrenées,

(1) Voyez les Preuves, N°. XIX.

& de vouloir ravir au Roi d'Espagne son beau-frere les Etats qui lui appartenoient. Ces reproches aussi injustes qu'insultans, obligerent Louis XIV. à publier dès le commencement de Mai un Manifeste dont on envoya des exemplaires imprimés par toute l'Europe, sur-tout à Madrid & à Bruxelles. AN. 1667.

Le Roi prétendoit que par le droit de *Dévolution* qui a lieu dans les Pays-bas, dans le Cambresis, dans la Bourgogne & dans le Luxembourg, tous ces Etats devoient revenir à la Reine, après la mort du Roi Philippe IV son Pere : en vertu de ce droit, les enfans du premier lit, males ou femelles, héritent au prejudice de ceux du second. Les Coutumes municipales & les Arrets rendus au Grand-Conseil de Malines autorisent cette Loi ; les Ducs de Brabant & Charles-Quint lui-même s'y sont soumis, quoique revêtus d'un pouvoir qui auroit pû la forcer. Comme la Reine de France Marie-Therese étoit la seule, qui restât des enfans du premier mariage de Philippe IV, les prétentions du Roi paroissoient bien fondées. (1) Un Auteur contemporain assure que cette observation sur la *Coutume* des Pays-bas avoit échappé aux Jurisconsultes François, & que le Vicomte de Turenne fut le premier qui en parla au Roi. Substance du Manifeste du Roi.

Louis XIV. avant que de se mettre en campagne, fit une seconde tentative auprès de la Reine Régente d'Espagne, pour la porter à un accommodement : toutes ses démarches pacifiques ayant été inutiles, il dit au Maréchal de Le Roi fait [illegible] res.

(1) Mém. MSS. de Fremont d'Ablancourt.

AN. 1667. Turenne; *qu'il vouloit marcher en personne à la tête de ses armées & apprendre sous lui le métier de la guerre.* Le Vicomte donna ordre aux troupes de s'avancer vers la frontiere en divers endroits, depuis la Meuse jusqu'à la mer de Calais, de maniere cependant qu'elles pouvoient se réunir en cinq ou six jours.

Le Roi quitte Paris, se met à la tête de son armée & prend plusieurs villes.

20. Mai.

Le Roi ayant déclaré qu'il ne vouloit se servir dans le cours de cette campagne, que des conseils du Vicomte Maréchal Général, partit de Paris & se rendit à Amiens. Après avoir nommé la Reine Régente pendant son absence, & lui avoir formé un Conseil, où présidoient le Chancelier Seguier, & le Maréchal d'Estrées, il fut arrêté que le gros de l'armée composé de vingt-cinq mille hommes de pied, & de dix mille chevaux, attaqueroit la Flandre par le milieu, & qu'on auroit deux camps volans sur les aîles, l'un dans le Luxembourg sous les ordres du Marquis de Crequi, l'autre sous le commandement du Maréchal d'Aumont vers la mer; le Duc de Noailles fut envoyé dans son gouvernement de Rousillon, avec quelques regimens, pour veiller à la conservation de cette Province. Aussi-tôt que la répartition des troupes eut été faite, la grande armée reçut ordre de marcher à Charleroi sur la Sambre : à son approche le Marquis de Castel-Rodrigo Gouverneur des Pays-bas, fit sauter les fortifications qui ne venoient que d'être achevées, & abandonna la Place. Le Roi conduit par le Vicomte de Turenne, les fit rétablir promptement, s'empara de Binche & d'Ath, villes situées entre la Sambre & l'Escaut, défit sept ou huit cens hommes qui vouloient se jetter dans Tournai, assiégea

cette ville qui ne tint que deux jours, marcha ensuite à Douai sur la riviere de Scarpe, prit cette Place & son Fort en sept jours, s'avança vers Oudenarde sur l'Escaut, qui se rendit en vingt-quatre heures, se saisit d'Alost sur la Denre, & alla enfin assieger Lille; pendant que le Maréchal d'Aumont de son côté se rendit maitre de Bergues, de Furnes, du Fort S. François, d'Armentieres & de Courtrai. An. 1667.

(1) Le siege de Lille paroissoit si difficile, que le Marquis de Louvois voulut en dissuader le Roi. Les Espagnols avoient pris toutes sortes de mesures pour mettre la Place à couvert: elle étoit fortifiée de quatorze bastions royaux, entourée de doubles fossés; la garnison n'étoit que de trois mille fantassins, & de douze cens chevaux de troupes reglées; mais les habitans en état de porter les armes, montoient à vingt mille hommes. Le Gouverneur étoit un Officier de grande experience, & les munitions avec les vivres abondoient dans la ville, desorte qu'elle pouvoit faire une longue & vigoureuse defense. L'armée du Roi étoit fort diminuée par les sieges qu'elle avoit faits, & par les garnisons repanduës dans toutes les Places conquises. Le Comte de Marsin qui commandoit les troupes Espagnoles en Flandre, avoit rassemblé un Corps de six mille hommes pour jetter des secours dans Lille, qui etant grande, demandoit des lignes de circonvallation étenduës: ces obstacles qu'on ne cessa d'exagerer, ne furent pas capables d'arreter le Roi;

Le siege de Lille est resolu.

(1) Hist. milit. de Louis le Grand, & relation de la guerre de Flandre par Vandœuvres en 1667.

AN. 1667. il vouloit finir la campagne par une conquête dont les difficultés augmenteroient la gloire. Après avoir ordonné tous les préparatifs pour cette entrepriſe, il détacha le Marquis d'Humieres pour inveſtir la Place, pendant que le Comte de Liſlebonne & le Comte de Lorges fermeroient les paſſages avec les troupes de Lorraine.

10. Août. Lille eſt priſe. Le Roi arriva enfin & fit travailler aux lignes de circonvallation; comme elles étoient mal garnies de troupes à cauſe de leur étenduë, & que les Eſpagnols marchoient pour jetter du ſecours dans la Place, il fit venir au ſiége le Marquis de Crequi avec ſon camp volant. Le Comte de Croui qui étoit Gouverneur de la ville, ayant brulé les fauxbourgs & fait prêter le ſerment aux bourgeois, envoya complimenter le Roi, & le ſupplier de le faire avertir de quel côté il camperoit, pour empêcher qu'on ne tirât ſur ſon quartier : Louis XIV. le remercia de ſa politeſſe, & lui fit dire que ſon quartier ſeroit dans tout le camp de ſon armée. Les aſſiégeans s'occuperent pendant huit jours à perfectionner les lignes, à faire proviſion de faſcines, & à raſſembler les materiaux néceſſaires pour l'ouverture de la
19. Août. tranchée; elle ſe fit la nuit du dix-huit au dix-neuf en deux endroits differens : après cinq ſorties vigoureuſes où les aſſiégés furent toûjours repouſſés, & où il n'arriva aucun évenement qui mérite d'être raconté, la ville ſe rendit le neuviéme jour de tranchée ouverte. Les articles de la capitulation ayant été reglés & ſignés, la garniſon ſortit le matin du vingt-huitiéme, au nombre de dix-ſept cens hommes d'Infanterie

d'Infanterie & de huit cens chevaux que l'on conduisit à Ypres. Pendant ce siége, Louis XIV. voulut que le Vicomte de Turenne l'accompagnat à la tranchée, & qu'il lui expliquat les raisons des travaux : les troupes encouragées par la presence de leur Roi, par son exemple & par ses veilles, firent au-delà de leur devoir, & obligerent cette grande ville à se rendre si promptement. Le jeune Monarque y fit son entrée le même jour que les assiégés en sortirent, & reçut le serment de fidelité des Magistrats & des Bourgeois à qui il accorda la confirmation de leurs privileges. An. 1667.

Le Comte de Marsin & le Prince de Lignes ne sçachant point la prise de la ville, s'avançoient pour y jetter du secours : le Roi qui fut averti de leur marche, détacha les Marquis de Crequi & de Bellefonds avec plusieurs escadrons & les suivit lui-même avec un gros Corps de Cavalerie, pour les soutenir : le Prince de Lignes & Marsin instruits de la reddition de la Place se retirerent. Le Marquis de Crequi les ayant joints, tomba sur leur arriere-garde, la chargea avec vigueur & la défit entiérement ; pendant que le Marquis de Bellefonds, soutenu par le Roi, attaquoit leur armée qui fut pareillement battuë. On fit dans ce combat quinze cens prisonniers ; on prit dix-huit Etendarts & cinq paires de timballes : bientôt après le Roi retourna à Paris & laissa le commandement de l'armée au Vicomte de Turenne qui se preparoit à marcher jusqu'à Bruxelles.

Défaite du secours qui venoit pour se jetter dans Lille.

(1) Le Marquis de Castel-Rodrigo voyant que la plûpart

Les Hollan-

(1) Voyez Basnage, Annales page 815.

AN. 1667.

dois font des préparatifs par mer & par terre, & le Roi de Portugal se marie.

des villes se rendoient sans faire aucune résistance, représenta aux Etats de Hollande l'interêt qu'ils avoient à la conservation des Pays-bas, & la nécessité préssante du secours. Les Etats assemblés extraordinairement chercherent tous les moyens d'arrêter les progrès du Roi, sans oser se déclarer contre lui : la reconnoissance les obligeoit à soutenir ses interêts ; mais il étoit dangereux de contribuer à la destruction des remparts de leur pays. Ils firent lever secretement des troupes qui furent distribuées sur les frontiéres ; donnerent des ordres pour équiper une flotte de quarante vaisseaux, & delivrerent des commissions pour armer vingt-cinq mille hommes de pied, sous prétexte de veiller à la conservation de leur pays. D'ailleurs, pour affermir le Gouvernement dans la forme Républicaine, on dressa dans une assemblée tenuë à la Haye, l'*Edit perpetuel* contre le rétablissement du *Stadhouderat* : on le fit signer & jurer par tous ceux qui étoient employez dans les charges de la Répuque. Le Prince d'Orange Guillaume III. le jura lui-même, & par ce serment les Etats crurent s'assûrer de ce jeune Prince, dont les grandes espérances faisoient peur à la faction du Pensionnaire de Witt qui gouvernoit la République. Cependant l'Espagne épouvantée par les progrès des armes du Roi en Flandre, chercha à faire la paix avec le Portugal dans le dessein de tourner toutes ses forces du côté des Pays-bas ; la France pour l'empêcher, offrit de nouveau des troupes aux Portugais, & conclut le mariage de la Princesse d'Aumale avec le Roi de Portugal.

AN. 1668.

Triple alliance entre la Hollande, l'Angleterre & la Suéde.

D'un autre côté, le Roi d'Angleterre allarmé de la rapidité des Conquêtes de Louis XIV. envoya en Hollande le Chevalier Temple, le plus habile Politique & le plus grand Négociateur de l'Europe, pour réveiller l'attention des Etats Généraux. Temple proposa une triple alliance entre la Hollande, l'Angleterre & la Suéde, pour obliger les deux Couronnes de France & d'Espagne à faire la paix; il dressa le traitté dans une nuit, & la négociation finit en cinq jours: le projet fut arrêté le vingt-trois de Janvier, signé le sept de Fevrier, & ratifié le vingt-cinq d'Avril. Les nouvelles de la triple alliance étonnerent le Roi : il se plaignit des Anglois & des Hollandois, qui avoient dérobé leurs démarches à ses Ministres; aussi eut-il de la peine à oublier ce que les Etats Généraux venoient de faire; & ce traitté fut la source des guerres célebres contre la République, qui n'éclatterent que quatre ans après.

Conquête de la Franche-Comté.

Pendant qu'on formoit cette alliance, Louis XIV. fit défiler ses troupes vers la Franche-Comté, & en donna le commandement au Prince de Condé : c'étoit la premiere marque de bienveillance que le Roi lui eut donnée depuis les guerres civiles. On crut avec assez de vrai-semblance, que le Prince n'étoit employé qu'à la sollicitation du Marquis de Louvois; & que le Ministre jaloux de la confiance dont Louis XIV. honoroit Turenne, avoit voulu, pour diminuer son crédit, lui opposer Condé. Le Prince sentit renaitre son ardeur martiale, lorsqu'il se vit à la tête d'une armée, chargé d'une commission qui annonçoit l'oubli de sa con-

An. 1668. duite passée : il assembla ses troupes, entra dans la Franche-Comté, s'en rendit maître en dix jours, & pour récompense, obtint le Gouvernement de cette Province.

Paix d'Aix-la-Chapelle.

Cependant les Hollandois, les Anglois & les Suédois avoient envoyé leurs Plénipotentiaires à Aix-la-Chapelle, pour réconcilier la France avec l'Espagne. Le Roi proposa une alternative & offrit la paix à condition qu'on lui abandonneroit ce qu'il venoit de conquérir dans les Pays-bas, ou bien qu'on lui laisseroit la Franche-Comté, en y ajoûtant Cambrai, Aire & S. Omer. L'Espagne devoit, selon les apparences, accepter la derniere proposition, & céder aux François un pays qui étoit à leur bienséance, en gardant une trés-forte barriere pour la sûreté de ses Provinces en Flandre : mais elle aima mieux laisser toutes les grandes villes des Pays-bas exposées aux François, qui pourroient s'en rendre maîtres dans une seule Campagne. Castel-Rodrigo, par une politique rafinée, détermina la Cour de Madrid à prendre ce parti, esperant que, si la France succomboit un jour à la tentation de s'emparer du reste des Pays-bas, cet excès d'ambition obligeroit les Anglois & les Hollandois à secourir l'Espagne, à s'unir contre la France, & à renouveller la guerre : les Hollandois virent cette résolution avec chagrin, & firent tous leurs efforts pour la traverser. Pendant que les Espagnols balançoient à se décider, le Roi fit défiler vers la frontiere cent mille hommes qu'il divisa en trois Corps : il devoit percer avec une de ces armées jusqu'à Bruxelles, le Duc d'Orleans à la tête de la seconde assiéger Ostende, &

le Prince de Condé entrer dans le Luxembourg avec la troisiéme. La République arma de son coté pour faire réüssir sa mediation, & acheta des Ducs de Lunebourg trois mille fantassins & six Regimens de Cavalerie. Louis XIV. dissimula son ressentiment contre les Etats Généraux, jusqu'à ce qu'il pût detacher l'Angleterre de leurs interêts. D'un autre côté, l'Espagne craignant la perte entiere des Pays-bas, hâta la conclusion de la paix, qui fut signée le deux de Mai à Aix-la-Chapelle: par ce traitté on cédoit au Roi avec Courtrai, Bergues & Furnes, tout le pays appellé depuis la Flandre-Françoise, à condition qu'il rendroit la Franche-Comté. AN. 1668.

Le traitté d'Aix-la-Chapelle fut précedé de celui de la Cour de Lisbonne avec l'Espagne, qui reconnut enfin l'indépendance de la Couronne de Portugal. Le Roi Alphonse fut relegué dans les Isles Terceres comme imbécile; son mariage declaré nul, sous prétexte d'impuissance, & l'Infant Dom Pedro élevé sur le Trône, après avoir épousé la Reine sa belle-sœur: les longues guerres de Portugal qui avoient duré près de trente ans, se terminerent ainsi; les démêlés entre l'Espagne & la France sur les Pays-bas cesserent, & tout sembleit promettre à la Chrétienté une longue & parfaite tranquillité.

Paix conclue entre le Portugal & l'Espagne.

Le calme dont joüit l'Europe après la paix d'Aix-la-Chapelle, donna beaucoup de loisir au Vicomte de Turenne: il l'employa tout entier à l'étude de la Religion qu'il se reprochoit depuis long-tems de n'avoir jamais bien approfondie.

Le Vicomte embrasse la Religion Catholique Romaine.

AN. 1668. Dès le tems de la paix des Pyrenées, il avoit commencé à se défier du Calvinisme. Les récits que lui avoient souvent faits les Anglois pendant le commerce qu'il eut avec eux, de la multiplicité des sectes qui inondoient la Grande Bretagne, l'avoient extrêmement frappé. En parlant dans une de ses lettres à la Vicomtesse de Turenne (1) de cette diversité d'opinions: *On voit* dit-il, *que par trop d'indépendance d'esprit, quoiqu'avec bon sens, & peut-être de la dévotion, on a si fort défiguré la Religion, que chaque personne fait une secte à sa mode.* Le progrès de sa défiance & de ses doutes se manifeste dans plusieurs autres lettres : mais la haute idée qu'il avoit de la superiorité de l'esprit de la Vicomtesse, & la crainte de blesser la délicatesse de leur union, le retinrent, malgré les lueurs d'une conviction naissante, dans ses anciens engagemens: ce ne fut qu'après la mort de sa femme, que rendu à lui-même, il se livra à ses propres lumieres, & vit souvent le célebre Abbé Bossuet, depuis Evêque de Meaux, que sa profonde science rendoit digne d'un tel Proselyte : on prétend que ce fut pour l'instruction du Vicomte, que ce Prélat écrivit son *Exposition de la Foy*, livre tant admiré. Quoiqu'il en soit, Turenne sentit bientôt, par ses entretiens avec ce Grand Homme, que la multitude incapable de raisonner, doit être conduite par la soumission; que tout Législateur sage en donnant une loy écrite, doit établir un interprete sûr pour en fixer l'intelligence ; &

(1) Voyez les Preuves, N°. VIII. Dans les lettres de M. de Turenne à sa femme, on sent avec quel fond de bonne foi il cherchoit la verité, & que son cœur se rendit, dès que son esprit fut éclairé.

que sans cette subordination, chacun viendroit, le livre des loix à la main, disputer de son sens, l'interpreter à sa mode, & former une religion à sa fantaisie. Turenne penetré de ces maximes, porta son caractere heroique jusques dans la religion même, & sçût distinguer entre les abus & les principes, les formes & le fond, la fausse dévotion & la vraie pieté. Pendant qu'il n'étoit point convaincu, nulle vûë humaine, nul motif d'ambition, nul interêt temporel ne purent le déterminer à changer de religion: mais aussi-tôt qu'il voit la lumiere, il s'y rend, en sacrifiant sa réputation aux soupçons injustes de ceux, qui l'accusoient d'agir par des vuës politiques indignes d'une grande ame. Il alla faire son abjuration entre les mains de l'Archevêque de Paris, & ne l'avertit de son dessein que la veille du jour où il la devoit faire, pour éviter l'ostentation qui auroit accompagnée cette cérémonie, si elle étoit venuë à la connoissance du public.

Conduite du Vicomte après sa conversion.

Le Vicomte alors persuadé que sa conduite & ses mœurs devoient répondre à la pureté de sa foi, pratiquoit toutes les vertus civiles, morales & chrétiennes, en montrant son amour pour Dieu, par sa charité pour les hommes: quoique les formes exterieures de la religion ne lui tinssent pas lieu de vertus, cependant il étoit exact observateur de toutes les cérémonies du culte public, & donnoit dans toutes les occasions des marques éclatantes de sa pieté. Devenu vrai adorateur en esprit & en verité, il ne se contenta pas de changer sa maniere de penser, il changea aussi sa maniere de vivre. Etant allé un jour à confesse, le Prêtre lui demanda

An. 1668. s'il n'étoit pas retombé dans une faute qui lui avoit été habituelle avant sa conversion ; *Je n'ai jamais manqué de parole aux hommes*, répondit le Vicomte, *en manquerai-je à Dieu.* Eclairé de plus en plus par la foi & la pratique de toutes les vertus chrétiennes, il ouvre les yeux sur le monde invisible, & sur la haute destinée de l'homme dans les siecles à venir; peu à peu tous les objets se transforment & se présentent à lui sous un autre point de vûë : les guerres, les conquêtes, les affaires les plus importantes qui agitent les foibles humains, lui paroissent des occupations au dessous de la grandeur d'un être immortel fait pour l'*Infini.* Il veut alors se retirer du monde pour se dévouer uniquement à la contemplation des verités éternelles ; le Roi s'y oppose ; il renonce à tous les mouvemens de sa pieté par une pieté superieure, & respecte l'ordre de Dieu dans la volonté de son Maître : mais il conserve toûjours son goût pour la solitude. Libre des passions qui attachent à la Cour, il passoit ses jours dans la societé d'un petit nombre d'amis choisis, d'où il ne sortoit que pour aller rendre ses devoirs au Roi. Sa vie privée n'est pas moins admirable que sa vie publique ; l'étude & la conversation faisoient ses principaux amusemens ; (1) il se plaisoit avec les gens de lettres sensés & solides ; mais il dédaignoit le bel esprit, ceux qui cherchent à briller par les bons mots, & qui veulent parler de tout sans avoir jamais rien approfondi : il étoit touché des productions d'esprit vives & naturelles, aimoit la lecture des bons livres, en

(1) Mém. de Langlade.

parloit

An. 1669.

parloit avec plaisir, mais sans affectation. Il avoit tous les jours une table, mais elle étoit modeste & frugale : il aimoit à s'égayer dans les repas ; il goûtoit alors les plaisanteries, & plaisantoit lui-même assez finement, mais toujours avec prudence & politesse : peu de gens sçavoient plus de contes, & racontoient mieux que lui. Il vivoit ainsi à Paris dans une grande simplicité, semblable aux Héros de l'ancienne Rome, qui ne se distinguoient par aucun éclat exterieur. (1)

Plusieurs traits admirables du Vicomte.

Un jeune homme de condition arrivé de Province, qui ne connoissoit pas le Vicomte, frappa un jour son cocher dans un embarras des ruës de Paris : un artisan sortit de sa boutique un baton à la main, en criant : *Comment, on maltraite ainsi les gens de Monsieur de Turenne?* A ce nom, le jeune homme éperdu vint à la portiere du carosse, faire des excuses au Vicomte, qui dit en souriant : *Vous vous entendez fort bien, Monsieur, à châtier les gens ; quand les miens feront des sottises, trouvez bon que je vous les envoye.* Il alloit souvent entendre la Messe à pied, & de-là se promener seul sur le rempart, sans domestiques & sans aucune marque de distinction. Un jour dans sa promenade, il passa près d'une troupe d'artisans qui joüoient à la boule, & qui, sans le connoître, l'appellerent pour juger un coup ; il prit sa canne, & après avoir mesuré les distances, prononça : celui qu'il avoit condamné lui dit des injures ; le Marechal sourit ; & comme il alloit mesurer une secon-

(1) Hist. MSS. de l'Abbé Raguenet.

AN. 1669. de fois, plusieurs Officiers qui le cherchoient, vinrent l'aborder ; l'artisan demeura confus, & se jetta à ses genoux pour lui demander pardon : le Vicomte répondit, *Mon ami, vous avez tort de croire que je voulusse vous tromper.* Il alloit quelquefois aux spectacles, mais rarement. Un jour il se trouva seul dans une loge, où entrerent quelques Provinciaux, qui ne le connoissant pas, voulurent l'obliger à leur céder sa place sur le premier banc : comme il le refusa, ils eurent l'insolence de jetter son chapeau & ses gants sur le théatre : sans s'émouvoir, il pria un jeune Seigneur de la premiere qualité, de les lui ramasser. Ceux qui l'avoient insulté, apprenant qui il étoit, rougirent & voulurent se retirer ; mais il les retint avec bonté & leur dit, que *s'ils vouloient s'arranger il y auroit place pour tous.* De cette maniere, le Héros se confondoit souvent avec la foule & gardoit toujours son caractere. Passant une nuit sur le rempart, il tomba entre les mains d'une troupe de voleurs qui arrêterent son carosse : sur la promesse qu'il leur fit de cent louis d'or, pour conserver une bague d'un prix beaucoup moindre, ils la lui laisserent ; & l'un d'eux osa bien aller le lendemain chez lui, au milieu d'une grande compagnie, lui demander à l'oreille l'exécution de sa parole : le Vicomte fit donner l'argent, & avant que de raconter l'avanture, laissa le tems au voleur de s'éloigner, en ajoutant » qu'il falloit être inviolable dans ses pro- » messes, & qu'un honnete homme ne devoit jamais man- » quer à sa parole, quoique donnée à des fripons mêmes.

An. 1670.

Sources des guerres entre la France & la Hollande.

Le Vicomte, après pluſieurs années de repos, fut obligé de reprendre ſes fonctions de Général, pendant les guerres de Hollande, dont il faut developper ici les motifs, en faiſant connoître en même tems les interêts des Puiſſances differentes, qui ſe déclarerent alors pour ou contre les Provinces-Unies.

Lors que la ſouveraineté des Etats Généraux eut été reconnue par l'Eſpagne, au commencement du dernier ſiecle (1), la Republique de Hollande parvint au plus haut point de grandeur & de gloire : ſes peuples habiles & laborieux avoient cultivé le commerce au milieu de la guerre : leurs vaiſſeaux couvroient les mers, & rapportoient des marchandiſes de l'un & de l'autre hemiſphere. Amſterdam étoit devenu le magazin de l'Europe, & la plus riche ville de l'Univers : la ſeule Hollande contenoit trois millions d'hommes ; les autres Provinces étoient peuplées à proportion. Les Etats Généraux s'étant rendus maîtres de pluſieurs Iſles & de pluſieurs Royaumes dans les Indes Orientales & Occidentales, avoient augmenté leurs flottes juſqu'à douze mille navires (2). Ils envoyoient des Miniſtres & des Conſuls à la Chine, à Siam, à Bengale, auprès du Grand Mogol, du Roi de Perſe & des Princes d'Affrique, dans le Levant, à la Porte, en Moſcovie & même en Tartarie. Ces proſperités dans les pays éloignés, pouvoient bien inſpirer aux Hollandois l'ambition de s'agrandir en Europe. La ſage

(1) Le 12. d'Avril 1609.
(2) Walkenier. Le Chevalier Temple.

An. 1670. République qui s'étoit élevée par les maximes inaltérables d'une prudence, d'une modestie & d'une frugalité parfaite, fut accusée, peut-être sans fondement, d'exciter les peuples d'Allemagne, d'Angleterre & des Pays-Bas, à secoüer le joug des Rois, & à changer les Monarchies en Républiques. La triple Alliance que les Etats Généraux avoient formée, faisoit aussi soupçonner qu'ils vouloient borner les Conquêtes de Louis XIV. Ce qui allarma davantage le Roi, fut la crainte qu'ils ne ruinassent le commerce des François dans les Indes & les Manufactures de son Royaume.

Le Pensionnaire de Witt, son frere, & leur parti, n'oublierent rien pour détruire ces préjugés : mais les malheureuses divisions qui regnoient alors dans les Provinces-Unies, rendirent infructueux les efforts des deux freres. Le parti du Prince d'Orange, moins bien intentionné pour la France, & l'imprudence de Van-Beuningue, Ambassadeur de Hollande auprès du Roi, augmenterent les défiances. Il étoit de la sagesse de Louis XIV. d'être attentif aux démarches de Guillaume II. Prince d'Orange, qui naturellement devoit tout entreprendre pour l'agrandissement de sa Maison & d'une République fondée par ses ancêtres.

Le Roi cherche à dissoudre la triple alliance.

Après plusieurs négociations inutiles, le Roi résolut de rompre avec les Hollandois, convaincu qu'ils ne songeoient qu'à multiplier leurs ligues, pour lui susciter de nouveaux ennemis. Il chercha tous les moyens de dissoudre la triple alliance, & commença d'abord par vouloir en détacher Char-

les II. Roi de la Grande-Bretagne. Il communiqua son secret au Vicomte de Turenne, & l'employa pour conduire cette importante negociation. Les services signalés que ce grand Capitaine avoit rendus à la Maison de Stuart, avant & après la mort de Cromwel, lui procurerent la confiance intime de la Duchesse d'Orleans sœur de Charles II. Louis XIV. changea entierement de conduite à l'egard de Henriette d'Angleterre, qu'il avoit souvent traittée avec indifference; & cette Princesse parut en peu de tems puissante à la Cour. Le Vicomte ayant formé une grande liaison avec elle, voyoit tous les jours dans sa maison une jeune Dame, dont l'esprit aimable surpassoit encore la beauté: comme elle étoit favorite de Madame, il jugea qu'il falloit s'assûrer de son amitié pour gagner celle de sa maîtresse. Croyant de bonne foi n'aimer que l'esprit de cette Dame, il se laissa surprendre par ses graces; elle n'oublia rien pour se l'attacher. Turenne ne se defia point des empressemens d'une jeune personne, qui paroissoit toujours le regarder plutôt comme son pere que comme un amant: il ne démela point la source de sa tendresse naissante; peu à peu ses sentimens se changerent en passion: ni l'age, ni la vertu de ce grand Capitaine ne purent le garantir d'une foiblesse trop commune & souvent fatale aux Héros. Sa confiance pour la Dame redoubla avec son amour, & sous pretexte de la rendre utile dans ses projets politiques, il lui revela le secret de l'Etat: elle entra dans l'intrigue, & servit de Mediatrice auprès de la Princesse Henriette.

An. 1672.

AN. 1670.

Conduite noble du Vicomte.

Le Duc d'Orleans vit avec inquiétude que la Duchesse sa femme acquéroit beaucoup de crédit sur l'esprit du Roi, & soupçonna qu'elle ménageoit quelque affaire de conséquence; mais ne pouvant la deviner, il s'adressa au Chevalier de Lorraine son favori, pour en pénétrer le mystere. C'étoit le Prince de la Cour le plus aimable & le plus spirituel; il attaqua la jeune Marquise, qui ne résista pas au plaisir de lui faire une confidence: le Duc d'Orleans éclatta contre sa femme, se plaignit à Louis XIV. de la maniere indigne dont on le traittoit, & lui fit connoître qu'il sçavoit tout ce qu'on vouloit lui cacher. Le Roi qui ne s'étoit ouvert qu'au Vicomte de Turenne & au Marquis de Louvois, assûré de la discrétion de Turenne, lui dit que Louvois avoit révélé son secret. Le Vicomte toujours vrai, toujours généreux, même au milieu de ses foiblesses, justifia Louvois en avoüant sa faute. Cette candeur charma le Roi & redoubla sa confiance pour un homme qui n'avoit pas voulu cacher sa honte, en perdant un Ministre, qu'il lui étoit permis de ne pas aimer. Turenne renonça à tout commerce avec la Marquise, ne voulut plus la voir; & tout le reste de sa vie, rougit de cette avanture. On dit que le Chevalier de Lorraine ayant voulu lui en parler quelques années après; *Commençons donc*, lui répliqua le Vicomte, *par éteindre les bougies*.

Le Roi d'Angleterre [illegible] de la triple alliance.

(1) Cependant la Duchesse d'Orleans continuoit toujours ses négociations avec le Roi de la Grande Bretagne son frere;

(1) Mém. du Chevalier Temple.

An. 1670.

& le voyage de cette Princesse en Angleterre parut necessaire pour les terminer. Il étoit important de cacher sa marche : pour la mieux couvrir, le Roi publia qu'il vouloit voir ses nouvelles conquetes en Flandre : il partit de S. Germain en Laye vers le commencement de Mai, & menant avec lui toute sa Cour, il alla à Oudenarde, à Courtrai, à Lille, à Dunkerque & à Gravelines. Henriette d'Angleterre prit le pretexte du voisinage, pour rendre visite à ses freres, le Roi Charles & le Duc d'Yorck : elle s'embarqua à Calais & arriva à Douvres, où elle vit le Roi de la Grande Bretagne. La negociation d'Henriette fut heureuse ; le Roi son frere promit de se détacher de la triple Alliance ; & elle revint triomphante à Paris vers le milieu de Juin. S'étant retirée à S. Cloud, pour joüir de la beauté de la saison, & pour faire des remedes dont sa santé avoit besoin, elle y fut accompagnée par le Vicomte de Turenne, le Duc de la Rochefoucault & plusieurs autres Seigneurs : elle mourut, peu de jours après, avec toute la fermeté d'une heroïne & tous les sentimens d'une Religion parfaite. La Cour perdit par sa mort une Princesse très-capable de connoitre & d'aimer le merite : le Vicomte en fut si touché qu'il voulut quitter le monde & se retirer ; mais le Roi l'en empêcha.

Le Roi s'empare de la Lorraine.

Pendant que les Ministres de France travailloient en Angleterre à détacher Charles II. des Suédois & des Hollandois, Louis XIV. s'empara de la Lorraine. Le Duc Charles IV. toujours inquiet & toujours défiant, vouloit entrer dans la triple Alliance, & cherchoit tous les moyens

AN. 1670. de la fortifier, en y engageant les Princes d'Allemagne ; dépoüillé une seconde fois de ses Etats, il se retira d'abord à Cologne, ensuite à Francfort, pour y attendre un sort plus heureux.

AN. 1671. Dispositions de l'Evêque de Munster qui s'allie avec la France.

Le cours de l'année 1671. fut employé en négociations avec l'Empereur, l'Espagne & la Suéde, avec les Electeurs de Cologne & de Brandebourg, avec l'Evéque de Munster & quelques autres Princes d'Allemagne, pour les empêcher d'entrer dans la triple Alliance, ou d'y adhérer. Christophe Gaalen, Evêque de Munster, Prélat d'un caractere remuant, ambitieux & avide, voyoit avec chagrin les succès des Hollandois : redoutant leur puissance, il fit publier dans l'Empire, que sous prétexte de médiation, de justice & de protection, ils faisoient diverses usurpations sur les Comtés de Stirum, de Culembourg, de Benthem & d'Oost-Frise ; qu'ils s'étoient saisis de Ravestein sur la Meuse, de Borkelo dans le Comté de Zutphen, & de quelques autres Places dans l'Over-Issel, qui appartenoient à son Evêché ; qu'en fomentant la révolte parmi ses sujets, & en le voulant forcer à licentier ses troupes, ils songeoient à étendre peu à peu leur autorité sur les Princes Ecclésiastiques de la Communion Romaine : poussé enfin par son animosité, il alla jusqu'à les accuser dans ses Manifestes, comme il l'avoit déja fait dans ses discours particuliers, de tendre ouvertement à la destruction des Etats Monarchiques & Catholiques ; il proposa un traitté avec la France, & pressa l'Electeur de Cologne de s'unir avec lui.

l'Electeur

AN. 1671.

L'Electeur de Cologne s'unit avec la France

L'Electeur de Cologne, de la Maison de Baviere, affoibli par l'age & par les infirmités, ayant partagé toutes ses réflexions entre la devotion & la Chymie, negligeoit totalement le soin des affaires, & s'abandonnoit aux conseils d'Egon de Furstemberg, Evéque de Strasbourg, & du Prince Guillaume de Furstemberg son frere : ils lui persuaderent de se liguer avec la France, pour reconquerir Rhimberg & les autres Places usurpées sur les Etats de Cologne.

Le Roi traite avec l'Empereur & la Suede.

Le Roi signa un traitté avec ces deux Princes Allemans, qui seuls pouvoient lui ouvrir les portes de la Hollande sur la Meuse & sur le Rhin, lui fournir des magazins & des places d'armes, dans un pays éloigné de ses Etats, & lui faciliter une retraite assûrée, en cas que son expédition n'eût pas tout le succès qu'il espéroit. Les Princes de Furstemberg & le Commandeur de Gremonville, Ministre de France à Vienne, eurent ordre de ne rien oublier pour entretenir la neutralité avec l'Empereur, qui regardoit les Hollandois comme des sujets revoltés contre les Princes de sa Maison, & comme ennemis irréconciliables de la Catholicité. Le ressentiment & la Religion s'unissoient en lui pour l'empècher de se lier avec les Etats-Generaux. Les Furstembergs (1) se servant adroitement de ses dispositions, lui représenterent, que la puissance des Hollandois etoit grande & la situation de leur pays avantageuse ; que les François

(1) Basnage & Valkenier.

AN. 1671. trouveroient assez de difficultés à y faire des conquêtes ; & qu'en leur refusant tout secours, on les forceroit à rendre les Places qui appartenoient aux Princes de l'Empire. L'Empereur se laissa persuader, & manda à l'Evêque de Strasbourg qu'il approuvoit la ligue que l'Electeur de Cologne & l'Evêque de Munster avoient faite ; & conclut même, vers la fin de cette année, un traitté secret avec la France, par lequel il promit de ne point assister les Etats Généraux, pourvû que le Roi n'entreprît rien sur les terres de l'Empire, ni sur celles de l'Espagne. On travailla avec la même activité à la Cour de Suéde, pour engager le Conseil de la Régence de Charles XI. à rompre avec la Hollande ; & on le porta jusqu'à stipuler, qu'en cas que l'Empereur ou quelque Prince de l'Empire voulût secourir la République, les troupes Suédoises entreroient dans le cœur de l'Allemagne, & se joindroient aux armées de France, pour obliger ces Princes par la force à observer la paix de Westphalie.

Telles étoient les vûës principales des Puissances liguées contre la Hollande, non pour l'anéantir, mais pour la réprimer. Le Roi vouloit se rendre maître de toutes les villes & forteresses sur la Meuse, en Brabant & en Flandre, qui appartenoient aux Hollandois : l'Evêque de Munster vouloit reprendre toutes ses Places dans l'Over-Issel & le Zutphen : l'Electeur de Cologne, Rhimberg & toutes les dépendances de son Electorat : le Roi d'Angleterre vouloit s'emparer de

An. 1671.

quelques isles dans le Comté de Zelande, pour la sûreté de son commerce.

Dispositions de l'Electeur de Brandebourg.

Le seul Prince de l'Empire qui parut s'interesser pour la Republique, fut Frederic Guillaume Electeur de Brandebourg. Les Provinces qu'il possedoit, les troupes qu'il avoit sur pied, sa Cour pleine de Princes, de Seigneurs & d'Officiers de toutes les nations, lui faisoient mediter sans cesse les moyens d'augmenter sa gloire & sa puissance. La paix de Westphalie l'avoit empeché d'étendre ses conquétes en Allemagne, & de reprendre la Poméranie sur les Suédois : mais il aspiroit depuis long-tems à la charge de *Stad-houder* en Hollande ; & quoiqu'elle eût été supprimée depuis près de six ans, il se flatta de pouvoir s'en faire revétir, de la perpétuer dans sa Maison, & de mettre les Hollandois sous son joug, ou par force ou par adresse. Dans cette vûë il dissimuloit depuis long-tems leurs usurpations sur le pays de Cleves, ne demandoit point les grandes sommes d'argent qu'ils lui devoient, leur laissoit plusieurs de ses Places, s'interessoit aux demélés qu'ils avoient avec leurs voisins, refusoit les propositions de plusieurs Princes de l'Empire, & méme celles de la France ; & tachoit par toutes sortes de voyes de s'acquerir l'amitié & la confiance des Etats Généraux : quand ils le firent avertir par leur Envoyé des menaces de la France & de l'Angleterre, il s'offrit de les assister, & conclut un traitté avec eux, par lequel il promettoit de leur envoyer une armée de vingt-cinq mille hommes.

Dispositions

Dans cet intervalle, Beverning Ambassadeur de Hollande

An. 1671. à Madrid, déconcerta tous les projets de la France, & engagea la Reine d'Espagne à fournir de l'argent & des troupes pour défendre les Provinces-unies : elle leur envoya bien-tôt six mille hommes qui débarquerent à Ostende, avec ordre au Comte de Monterei Gouverneur des Pays-bas, de les employer au service de la République. De cette maniere, le Plan de l'Europe changea tout à fait : la France & l'Angleterre qui avoient contribué à la création & à l'agrandissement de la République, vont travailler à sa ruine : l'Espagne au contraire qui pendant un siécle avoit tâché d'accabler les Hollandois comme des sujets révoltés, va devenir leur principal soutien.

de l'Espagne qui favorise les Hollandois.

Situation de la Republique avant la guerre.

La République de Hollande étoit divisée depuis long-tems en deux partis : le premier avoit pour chef le jeune Prince d'Orange Guillaume III. Ses partisans vouloient rétablir le Stad-houderat dans sa personne, restituer à sa Maison toutes ses anciennes Dignités, & rendre le jeune Prince aussi puissant que ses prédecesseurs. Ces gens-là craignoient la grandeur de la France, & croyoient qu'il n'y avoit que Guillaume III. qui pût borner l'ambition de Louis XIV. Le second parti avoit pour chef le Pensionnaire Jean de Witz, & son frere Corneille grand-Bailli de Putten : les deux freres aimoient la France & sentoient que le Roi étoit plus capable de protéger les Hollandois contre les Anglois & contre l'Electeur de Brandebourg, que l'Espagne ni l'Empire, qui les haïssoient également dans le fond. Le dernier parti prévalut d'abord dans les conseils,

& se contenta de mander à Pierre de Groot Ambassadeur en France, de faire tous ses efforts pour découvrir les intentions du Roi. Groot qui n'étoit pas moins habile dans la politique que son pere l'avoit été dans la littérature, manda qu'il prevoyoit une horrible tempête ; que les Etats Généraux pouvoient néanmoins conjurer l'orage, s'ils prevenoient le Roi par quelques soumissions, & s'ils montroient une envie sincere de renouveller leur alliance avec lui. An. 1671.

Les Hollandois épouvantés écrivirent au Roi pour apaiser sa colere ; mais Louis XIV. leur fit une réponse qui ne leur laissa plus douter de ses desseins. Alors ils ne songerent qu'à pourvoir à la sûreté de leurs Provinces : ils firent fabriquer une quantité prodigieuse de batteaux plats, garnis de canon, pour servir à la garde des rivieres de l'Escaut, de la Meuse, du Vahal, de l'Issel & du Rhin, & pour fermer toutes les entrées de leur pays. Ils avoient moins à craindre par mer, parceque la République se trouvoit très-puissante en vaisseaux : ses trésors étoient remplis d'argent ; mais elle manquoit de soldats : une paix de vingt-quatre ans avoit consumé les vieilles troupes, & rendu les Hollandois plus capables du commerce que de la guerre. Il n'y avoit pas grand secours à espérer des levées qui se feroient dans les Provinces-unies : les nouveaux soldats n'étoient point propres à résister à des troupes aguerries. Les Etats dépecherent de nouveau des couriers en Allemagne, en Espagne & en Dannemarck, pour presser l'arrivée des secours qu'ils en attendoient.

AN. 1672.

Le Roi partage ses troupes en quatre Corps d'armée.

Louis XIV. faisoit défiler vers le Rhin une armée de plus de cent mille hommes. L'Electeur de Cologne ouvrit tous les passages de son pays, livra Nuys & plusieurs autres postes pour en faire des places d'armes, & l'Evêque de Munster assembla toutes ses troupes pour entrer par la Westphalie dans les Provinces Septentrionales de la Hollande. Avant l'ouverture de la Campagne & la déclaration de la guerre, le Roi jugea à propos de partager son armée en quatre Corps, & de nommer en même tems ceux qui en auroient la conduite. Il résolut de commander le premier en personne, avec le Duc d'Orleans son frere auquel il donna la qualité de Généralissime, & au Vicomte de Turenne le premier rang après lui avec le titre de Capitaine Général : le second devoit avoir pour Chef le Prince de Condé avec les Maréchaux d'Humieres & de Bellefonds sous lui : le troisième devoit marcher sous les ordres du Maréchal de Créqui ; & le Duc de Luxembourg étoit nommé pour mener le quatrième en Westphalie, y joindre les troupes de l'Evêque de Munster. Le Roi, pour prévenir les contestations qui pouvoient naître au sujet du rang & de la préséance dans le commandement, voulut que, si dans l'absence des Princes du Sang les differentes armées venoient à se réünir, les Maréchaux d'Humieres, de Bellefonds & de Créqui prissent l'ordre du Vicomte de Turenne dans le cours de cette expédition.

Les Maréchaux de Créqui, d'Hu-

Les trois Maréchaux refuserent d'obéïr & furent éxilés. Le public ne trouva rien dans les volontés du Roi qui ne

parût dû au mérite supérieur du Vicomte de Turenne ; & un habile Magistrat du tems (1), montra dans une lettre écrite au Marechal de Créqui, que les Rois prédécesseurs de Louis XIV. avoient souvent commandé aux Maréchaux de France d'obéïr à d'autres que des Princes du Sang. L'exil des Maréchaux dura pendant six mois, & le Roi ne leur permit de rentrer dans le service, qu'aux instances de tout le Corps des Maréchaux de France, qui déclarerent que leurs trois confreres disgraciés pouvoient & devoient se soûmettre. (2)

AN. 1672.

mieres, & de Bellefonds, retirent du ... ben.

Les levées qu'on avoit faites dans les Provinces-unies, quoiqu'on eût armé toute la milice du pays, n'étoient pas comparables à l'armée Royale : mais lorsqu'il fut question de donner un Chef aux troupes Hollandoises, on vit éclater plus que jamais les divisions qui déchiroient la République. Les partisans du Prince d'Orange proposoient d'abolir l'*Edit perpetuel*, & d'élever ce Prince à la dignité de Stad-houder : les amis des de Witt s'y opposerent ; mais ils ne purent empêcher qu'il ne fût au moins élû *Capitaine Géneral* par terre & *Grand Amiral*, comme avoient été ses prédecesseurs. (3) Guillaume III. qui n'avoit alors que vingt-deux ans, voulut d'abord faire évacuer beaucoup de Places, où l'on retenoit inutilement des garnisons, qui n'étant pas capables de résister séparément à l'ennemi, auroient pû former une puissante armée sous un seul Chef ; mais il ne fut

Le Prince d'Orange déclaré Capitaine Géneral & Grand-Amiral de la République, assemble les troupes.

(1) M. de Caumartin.

(2) Voyez les Preuves N°. XX

(3) Valkenier.

AN. 1672.

pas le maître d'éxecuter ce projet, & demeura quelque tems Géneral, ſans armée. En attendant les ſecours qu'on eſpéroit d'Allemagne, de Dannemark & d'ailleurs, il raſſembla quatorze Régimens de Cavalerie & ſept d'Infanterie; diſtribua des commiſſions pour mettre toutes les Provinces en armes; jetta les nouvelles levées de milice dans les Places fortes pour en augmenter les garniſons; mit toutes les Amirautés en mouvement; fit équiper une flotte de ſoixante-douze navires; & ſe repoſa ſur la conduite du fameux Ruyter, qui fut confirmé dans la charge de Lieutenant Amiral & de Commandant en chef des armées navales de la République. On élut huit députés pour repréſenter les Etats Generaux dans les expéditions: le premier fut Corneille de Witt frere du Penſionnaire, qui eut ordre de monter ſur la flotte avec Ruyter; les ſept autres ſuivirent le Prince d'Orange pour l'aſſiſter de leurs conſeils.

Les Rois d'Angleterre & de France déclarent la guerre aux Provinces-unies.

Pluſieurs eſperoient que la nouvelle dignité de Guillaume III. porteroit le Roi d'Angleterre ſon oncle, à reprendre les engagemens de la triple alliance: mais cette attente fut vaine. Louis XIV. & Charles II. déclarerent la guerre aux Etats Generaux, par des Manifeſtes dattés du ſept Avril. Un mois après, l'Electeur de Cologne & l'Evêque de Munſter imiterent l'exemple de ces deux Monarques.

Les Hollandois nomment les Officiers Generaux, & [illegible] tous les pré-

L'orage étant prêt à fondre de tous côtés, les Hollandois ſe mirent en état de faire une bonne défenſe. Comme la République avoit peu de forces de terre, elle attendit les François ſans aller au-devant d'eux: ſes frontiéres étoient, pour ainſi

ainsi dire, hérissées de forteresses & de Places de guerre ; la Meuse, le Rhin & l'Issel sembloient faits exprès pour empêcher l'entrée du Pays : la Meuse étant défenduë par les villes fortes situées sur ses bords, & le Rhin par sa rapidité & sa profondeur, les Hollandois se contenterent de tirer une grande ligne le long des bords de l'Issel (1) depuis Arnheim jusqu'à Zutphen. Un pays voisin de la mer environné par trois rivieres rapides & profondes, coupé de canaux & facile à inonder, leur paroissoit à l'abri de toute insulte. Le Comte de Monterei persuadé que les François tomberoient d'abord sur Maëstricht, y fit entrer la Cavalerie Espagnole & Wallone outre les dix mille hommes de vieilles troupes qui en composoient déja la garnison. Le Prince d'Orange ayant rassemblé une armée de vingt-cinq mille hommes s'avança sur les bords de l'Issel, & la flotte Hollandoise alla se poster à l'embouchure de la Tamise, pour s'opposer aux forces navales des Anglois & des François qui montoient à cent cinquante vaisseaux. Toutes les nations de l'Europe étoient attentives aux premieres démarches de deux puissans Rois secondés par les plus grands Capitaines de leur siécle.

AN. 1672. paratifs de la guerre.

Louis XIV. accompagné du Duc d'Orleans partit de S. Germain en Laye vers la fin du mois d'Avril, & arriva à Charleroi, où son armée étoit campée le long de la Sambre : elle étoit composée de vingt-trois Compagnies de

Départ du Roi pour l'armée.

(1) L'Issel est un bras du Rhin formé autrefois par Drusus, d'un canal que ce Romain fit pour fortifier son Camp : mais l'eau du Rhin y étant entrée, elle en fit un lit par succession de tems.

An. 1672. Gendarmes, de Gardes du Corps, de Mousquetaires & de Chevaux-legers; de deux Régimens des Gardes Françoises & Suisses; de quarante-six Régimens d'Infanterie Françoise; de quatorze Régimens d'Infanterie étrangere & de soixante Régimens de Cavalerie legere, ou Dragons: ils montoient tous ensemble aux environs de cent dix mille combattans, vêtus superbement. On les divisa en deux Corps: le principal, nommé l'Armée du Roi, & composé de quatre-vingt mille hommes, avoit le Duc d'Orleans pour Généralissime, & le Vicomte de Turenne pour Capitaine General: le second, sous les ordres du Prince de Condé, étoit de trente mille hommes. Les Lieutenans Generaux de l'armée du Roi étoient le Duc de la Feuillade, les Comtes de Soissons, de l'Orge, du Lude & de Chamilli, les Marquis de Gadagne & de Rochefort: les Maréchaux de Camp étoient les Chevaliers de Lorraine & du Plessis, du Martinet, de Montal & de Fourille. Le Prince de Condé avoit sous lui pour Lieutenans Generaux le Comte de Guiches, les Marquis de saint Abre & Foucault (1): pour Maréchaux de Camp, les Comtes du Plessis, de Nogent, de Magaloti & de Choiseul, & le Marquis de Vaubrun.

Le Roi résolut d'attaquer en même tems la Meuse & le Rhin.

On ne pouvoit attaquer la Hollande que par deux endroits, le Rhin ou la Meuse. Les Generaux & les Ministres n'étoient pas de même avis; les uns vouloient qu'on assiégeât Maestricht pour être maître de la Meuse, entrer dans le Brabant Hollandois, empêcher la jonction des Espagnols,

(1) Antoine Foucault Seigneur d'Etras.



Dessiné et Gravé par le S.r Coquart.


FRISE ORIENTALE
Comté d'Oostfrise
Embden
Groningue
Seigneurie de Groningue
Seigneurie d'Over-Issel
Coevorden
Deventer
Zutphen
Cte. de Zutphen
Oldenzael
Benthem
Comté
BAS EVÊCHE DE MUNSTER
HAUT EVÊCHE DE MUNSTER
EVÊCHE D'OSNABRUCK
OSNABRUCK
CERCLE DE WESTPHALIE
Oldenbourg
Comté
Breme
Duché
Cloppenburg
Meppen
Haselune
Lingen
Comté
Bevergen
Teckelenburg
Comté
Steenfort
Comté
Greven
Manholt
MUNSTER
Coesfeld
Warendorp
Emmerick
Cleve
Duché de Cleve
Wesel
Gueldre
Meurs
Comté
Keyserswert
Dusseldrop
Essen
Werden
Dortmund
Unna
Ham
Lippstat
Comté de la Marck
Arensberg
Melle
Herworden
Ravensberg
Bilefeld
DUCHE DE WESTPHALIE
Lippe R
Roer R
Ems R
Weser R
Rhin R
Almelo
Groot
Mappen
Monheim

& faire de cette ville une Place d'armes. Les autres jugeoient cette entreprise inutile & d'une trop grande dépense, & vouloient marcher vers le Rhin pour encourager les Alliés de la France, penetrer dans le cœur de la Hollande, & faciliter ensuite la prise des Places sur la Meuse. Le Roi, après plusieurs déliberations, résolut enfin par les conseils du Vicomte de Turenne, d'attaquer en même tems la Meuse & le Rhin. An. 1672.

Deux jours après l'arrivée de Louis XIV. à Charleroi, le Vicomte partit avec une avant-garde de vingt mille hommes d'Infanterie & de deux mille Dragons, pour aller investir Maseick (1), & pour y établir un magazin general, après qu'il en auroit fait augmenter les fortifications. La ville, quoique de la dépendance de l'Evêché de Liége, dont l'Electeur de Cologne étoit Souverain, refusa, sur les ordres du Chapitre de Liége, d'ouvrir ses portes au Vicomte, & les habitans se mirent en posture de se défendre, quoique sans garnison. Turenne, après les avoir sommés une seconde fois, fit dresser ses batteries; le Magistrat s'obstina & commença par faire tirer le canon de la Place. Les assiégeans y répondirent avec ardeur pendant un jour entier: mais le lendemain les habitans épouvantés forcerent le Bourguemaître à rendre la ville. Le Vicomte devenu maître de ce poste important, ordonna qu'on y élevât sept bastions, une citadelle en-deçà de la Meuse, & un ouvrage à corne au-delà, pour ôter toute communication entre les Provin-

Le Vicomte prend Maseick & conseille au Roi de ne pas s'arrêter à la prise de Maestricht.

15. Mai.

(1) Walkenier.

AN. 1672. ces-unies, & Maestricht qui devint par-là inutile aux Hollandois : il laissa Chamilli à Maseick avec quatre ou cinq mille hommes pour veiller aux fortifications, & revint lui-même avec le reste des troupes rejoindre le Roi qui campoit avec son armée près de Viset, à quatre lieuës de Maestricht, dans une grande vallée le long de la Meuse, en-deçà de la riviere. Le Prince de Condé qui avoit marché avec son armée par les Ardennes, arriva le matin du dix-neuf à l'Abbaye de Robermont, à une demi-lieuë de Liége & à trois lieuës du Camp. L'après-diné le Roi tint conseil avec le Duc d'Orleans, le Prince de Condé & le Vicomte de Turenne (1). Le Prince proposa une seconde fois d'assiéger Maestricht avant que d'aller plus loin : mais le Vicomte représenta de nouveau que ce siége seroit long, difficile & dangereux ; qu'il décourageroit l'armée au commencement d'une grande expédition ; qu'il donneroit le tems aux Hollandois d'assembler toutes leurs forces, & à leurs Alliés de venir à leur secours ; enfin que la prise de Maseich, ayant coupé toute communication entre la Hollande & Maestricht, il suffisoit de bloquer la ville, pendant que l'on s'ouvriroit au travers du pays de Cléves un passage sûr dans les Provinces-unies. Le sentiment du Vicomte prévalut dans le Conseil, où il fut arrêté qu'on s'avanceroit vers le Rhin, pour assiéger en même tems *Vesel, Rhimberg, Orso & Burick.* Ces quatre Places situées sur le bord du Rhin assez près l'une de l'autre, toutes bien fortifiées & munies de bonnes troupes,

(1) Mercure Hollandois, & Histoire de l'Abbé Raguenet.

étoient eſtimées les principales portes de la Hollande. L'armée du Roi marcha le long du Rhin, tandis que celle du Prince de Condé le paſſa à Keiſerſwart. Les Hollandois ne parurent pas d'abord étonnés des approches du Roi; ils eſperoient que ſes entrepriſes ſur le pays de Cleves engageroient l'Electeur de Brandebourg, comme le plus intereſſé, à ſe mettre promptement en Campagne, & exciteroient en même tems l'Empereur à s'oppoſer aux progrès de Louis XIV. dans l'Empire. Ils s'embaraſſoient peu de la priſe des Places qui ne leur appartenoient pas, & qui étoient ſeulement ſous leur protection.

On aſſiége les quatre villes de Veſel, Burick, Orſoi & Rhimberg ſur le Rhin qui ſe rendent au Roi.

Dès le premier de Juin, le Vicomte de Turenne avec douze mille hommes arriva devant Burick, le Prince de Condé devant Veſel, & le Roi ayant pris la même route avec le Duc d'Orleans s'avança dès le même jour (1) à la hauteur de Holtzen petite ville dans le voiſinage de Nuys. Là, l'Electeur de Cologne vint au devant du jeune Monarque, & confera avec lui ſur les expéditions que feroient ſes troupes, pendant que les Generaux François, après avoir fait tomber les quatre Places, dont la réduction étoit reſoluë, iroient ſe joindre à l'armée de Munſter. L'entrevûë dura quelques heures, l'Electeur ſe rendit à Nuys, & le Roi continuant ſa marche, campa entre Orſoy & Rhimberg, d'où il pouvoit ſe rendre en perſonne aux ſiéges des quatre Places qu'on vouloit attaquer. Dans le tems qu'il aſſiégeoit Rhimberg, le Duc d'Orleans Orſoy, & le Prince de Condé

(1) Walkenier.

An. 1672. Vesel, le Vicomte de Turenne travailloit à la réduction de Burick. La Place est vis-à-vis de Vesel à l'autre bord du Rhin ; ses fortifications qui consistoient en six bastions & six demi-lunes de terre fraisés & palissadés, étoient en assez bon état, ses munitions en abondance & son Gouverneur (1) Peckendam, un Officier d'un mérite distingué : mais sa garnison n'étoit que de quatre cens hommes, & la petitesse du lieu ne pouvoit fournir un grand nombre d'habitans pour le service. Le Vicomte ayant achevé la circonvallation dès le premier jour du siége, fit dresser une batterie sur les bords de la riviere, pour empêcher la communication de la Place avec Vesel. Peckendam fit mettre la nuit sur les murailles beaucoup de méches allumées pour faire croire aux François que c'étoit autant de mousquetaires ; mais le Vicomte qui dans toute cette expédition essaya la persuasion avant que d'employer la force, lui fit sçavoir par un trompette qu'il étoit parfaitement informé de l'état de la Place, & du nombre de ses soldats, & que ce seroit sacrifier mal à propos la vie de quatre cens hommes, pour différer de quelques jours une reddition qui seroit inévitable. Peckendam y fit réfléxion, & voyant qu'il n'avoit que dix pieces de canon en état de tirer, & que le Vicomte avoit poussé ses approches sur les bords du fossé déja comblé à demi, il battit la chamade par l'avis de son Conseil, & livra la ville aux François. Orsoy se rendit le trois de Juin, Burick le quatre, Vesel le six, & Rhimberg le sept.

(1) Walkenier l'appelle *Otton Roda de Heckeren.*

AN. 1672.
Le Vicomte prend la ville & le Fort de Rées.

Le Roi animé par des ſuccés ſi extraordinaires, ſit avancer ſon armée à Veſel pour y paſſer le Rhin, & marcha ſur la route du Prince de Condé qui étoit allé à Emerick, & du Vicomte de Turenne qui étoit arrivé ſur le ſoir du quatre Juin devant la ville de Rées, environnée de ſept gros baſtions, & d'une forte muraille. Wimberguen, homme de cœur & de reſolution, Gouverneur de la Place, avoit une garniſon ſuffiſante pour la défendre : à l'autre bord du Rhin étoit un Fort conſiderable en état de faire plus de réſiſtance que la ville même. Le Capitaine Vanderhove avec deux cens hommes, chargea d'abord les François : mais le Vicomte de Turenne ſçût tellement l'intimider par des menaces, & le gagner enſuite par des promeſſes, qu'il le fit réſoudre à lui rendre le Fort ſans même en donner avis au Gouverneur de Rées. Wimberguen n'entendant plus aucun bruit de canon ni de mouſqueterie de l'autre côté du Rhin, envoya un Officier avec quelques ſoldats pour s'informer des raiſons d'un calme ſi ſubit & d'un ſilence qu'il ſoupçonnoit être ſiniſtre : mais ces ſoldats n'avoient pas fait la moitié du chemin, que l'on commença du Fort à faire feu ſur eux, ce qui les obligea de retourner ſur leurs pas, pour en faire leur rapport au Gouverneur, qui voyant qu'on foudroyoit la ville du canon même deſtiné pour ſa défenſe, commença dès ce moment à deſeſperer du ſalut de la Place : il vouloit néanmoins faire voir au Vicomte qu'il étoit brave & fidele à ſes maîtres, & fit tirer à la fois ſur le Fort & ſur les aſſiégeans : l'ardeur qu'il

An. 1672. montra ayant fait connoître que le siége seroit plus difficile que les quatre autres, le Vicomte animé par le même esprit de modération & de clémence, eut recours aux menaces pour éviter le carnage : après avoir fait battre la ville pendant un jour entier, il envoya à Wimberguen un Trompette pour le sommer de se rendre à des conditions raisonnables, & pour lui déclarer que s'il le refusoit, on passeroit tout au fil de l'épée, aussi-tôt que la ville seroit prise. Les bourgeois & les Magistrats effrayés envoyerent au Camp du Vicomte lui offrir les clefs de la ville : mais par modestie il refusa de les accepter, voulant laisser tous les honneurs au Roi qui arriva le lendemain, & qui adressa les Députés de la ville à Louvois Secretaire d'Etat, pour regler la capitulation : le Ministre n'eut pas pour eux toute la condescendance qu'auroit eu le Vicomte. (9. Juin.) La capitulation fut signée au Camp du Roi par Louvois & par Van Wimberguen, & la Place fut livrée le même jour.

La ville d'Emerick se rend au Roi.

L'armée du Roi marcha alors vers Emerick, premiere ville du Duché de Cléves, du côté des Provinces-unies. Comme elle étoit moins fortifiée & moins bien pourvûë que les cinq autres Places qui venoient de se rendre, elle se soumit : mais sa garnison ne jugeant pas à propos de se commettre à la discrétion du Vainqueur, abandonna la Place & se retira au Fort de Sckenck. La ville alla aussi-tôt présenter les clefs au Roi, qui la conserva dans ses priviléges, lui donna une autre garnison & lui laissa ses Magistrats & sa police comme auparavant.

Les

Les Hollandois furent plus heureux sur la mer ; le sept de Juin les flottes Angloise & Françoise commandées par le Duc d'York en chef, & sous lui par le Comte d'Etrées Vice-Amiral de France, furent attaquées par la flotte Hollandoise, conduite par Corneille de Witt Amiral, & sous lui par le brave Ruyter. Après s'être battuës pendant un jour entier, près de Solsbai sur les côtes d'Angleterre, la nuit les sépara, sans que la victoire se fut déclarée pour aucun des partis, quoique tous deux se l'attribuassent. An. 1672. Combat naval à Solsbai.

Le Roi s'étant rendu maître de toutes les Places qui n'etoient pas à couvert des rivieres, crut d'abord devoir entamer le cœur de la Hollande & assiéger la ville de Nimegue. Le Vicomte de Turenne alla avec sa Cavalerie en reconnoître les avenuës : mais ayant appris que les Hollandois y avoient jetté des secours par le Bétau, & prévoyant que le siége coûteroit trop aux troupes & retarderoit leurs progrès, il revint bientôt retrouver le Roi campé près de Rées, & lui conseilla d'avancer vers le Bétau & d'y tenter le passage du Rhin. Le Prince de Condé eut ordre de marcher avec son armée pour en reconnoitre les bords. L'extrême secheresse de la saison avoit tellement baissé les eaux que le fleuve paroissoit guéable près de l'endroit où l'Issel s'en sépare. Un habitant du pays nommé Jean Petersen vint avertir le Prince qu'il y avoit un gué près du Fort de Tolhuys : Condé l'ayant fait sonder par le Comte du Guiche, résolut de le faire passer en attendant qu'on pût achever le pont. Le Roi instruit de son dessein l'approuva & voulut être pré- Le passage du Rhin est résolu.

AN. 1672.

ſent à l'entrepriſe : il laiſſa le commandement de ſon armée au Vicomte, partit ſur le champ de Rées avec ſa Maiſon, & arriva dans le Camp du Prince de Condé à dix heures du ſoir.

Les troupes du Roi paſſent le Rhin à la nage, & le Prince de Condé eſt bleſſé.

Le Prince d'Orange qui étoit campé ſur l'Iſſel, à trois lieuës du Fort de Tolhuys, ayant appris dès le même jour le deſſein du Roi par les payſans qui avoient vû ſonder la riviere, envoya promptement le General Wurtz Allemand avec deux Regimens d'Infanterie & quelques eſcadrons de Cavalerie, pour garder le paſſage à la place de Montbas (1) qui l'avoit abandonné. Dès la pointe du jour on vit l'Infanterie de Wurtz qui travailloit avec diligence à ſe retrancher de l'autre côté du fleuve, & ſa Cavalerie poſtée ſous des arbres & derriere des hayes. Le Roi donna au Comte de Guiche, pour commencer le paſſage, deux mille chevaux, à la tête deſquels étoit le Regiment des Cuiraſſiers, commandé par le Comte de Revel Colonel & par Langallerie Major vieil Officier. Auſſi-tôt que les troupes Françoiſes ſe mirent en bataille le long du fleuve, le General Wurtz fit ranger ſa Cavalerie de l'autre côté, pour empêcher l'abord. Le Comte de Guiche après avoir ordonné qu'on déſſerrât les ſangles des chevaux, & qu'on leur ôtât la gourmette, afin qu'ils puſſent nager plus aiſément, entra dans l'eau précedé de douze Cuiraſſiers & ſuivi de tout le Régiment dans un ſi grand ordre qu'ils ſembloient marcher ſur terre : le Roi fit faire un grand feu du canon pour éloi-

(1) Gentilhomme Poitevin, & Réfugié François.

gner les Hollandois de l'autre côté, tandis que la garnison de Tolhuis tiroit ſur les François qui paſſoient le fleuve. La Cavalerie de Wurtz avança dans l'eau pour combattre & fit une décharge; il ſe noya d'abord une vingtaine de François qui furent bleſſés par le feu des ennemis ou emportés par la rapidité du Rhin: mais ils forcerent leur chemin, gagnerent les bords, ſe rangerent en bataille, attaquerent, repouſſerent & obligerent les Hollandois à ſe ſauver dans leurs retranchemens. Le Roi plein d'eſpérance par ces premiers ſuccès, permit à ſa Maiſon de traverſer le fleuve: les Ducs de Bouillon, de Soubize, de Vivonne & de Coaſlin; les Comtes de Saulx, d'Aubeterre, de Lionne, de Neſle, de Beaumont, de Beringhen, de Nantoüillet, d'Aubuſſon & d'autres Volontaires ſe jetterent dans le fleuve avec ardeur & furent ſuivis de pluſieurs eſcadrons qui nageoient en bataille: ils n'hazarderent pas tant néanmoins que les premiers, parceque la grande quantité de chevaux rompit le fil de l'eau. Cependant le Prince de Condé avec ſon fils le Duc d'Enguien & ſon neveu le Duc de Longueville, ayant paſſé dans un batteau, ſe mit à la tête des eſcadrons & commença à crier de loin à l'Infanterie ennemie retirée dans ſon poſte, de mettre les armes bas & qu'on lui feroit quartier. Le Duc d'Enguien & le Duc de Longueville échauffés par le vin de la nuit précédente, pouſſerent imprudemment juſqu'aux ennemis; & le dernier tirant un coup de piſtolet, cria qu'il n'y avoit point de quartier. Les Hollandois firent ſur le champ une decharge; le Duc de Longue-

An. 1672. ville fut tué & le Prince de Condé blessé au poignet : moins sensible à sa playe qu'à la perte de son neveu, il donna ordre d'attaquer les ennemis, qui défendirent fort mal le premier poste, & se retirerent à une barriere au-delà de Tolhuis. Le Prince, quoique blessé, les suivit à la tête des troupes & n'abandonna point la poursuite jusqu'à ce que les Hollandois fussent entiérement dissipés.

Le Vicomte prend le commandement de l'armée du Prince de Condé & entre dans le Bétau.

L'on acheva le pont, & le reste de l'armée passa : le Vicomte ayant appris au Camp de Réés ce qui étoit arrivé, partit seul en grande diligence pour aller joindre le Roi, qui lui ordonna sur le champ de prendre le commandement de l'armée du Prince. Condé se retira à Emerick : bientôt toute l'armée Françoise entra victorieuse dans le Bétau, contrée la plus fertile des Provinces-unies ; mit toute l'isle (1) à contribution, & en chassa le General Wurtz malgré le renfort qu'on lui avoit envoyé. La garnison de Tolhuis abandonna le Fort, qui avoit été défendu autrefois par quatre soldats contre tous les efforts des Espagnols. Il y en avoit alors dix-sept commandés par un Sergent ; c'en étoit assez pour la défense d'une Place que la hauteur & l'épaisseur de ses murs rendoient inaccessible : mais les soldats effrayés prirent la fuite à l'approche des François. Wurtz se sauva auprès du Prince d'Orange avec le peu de monde qui lui étoit resté. Le Prince craignant que les François ne vinssent le prendre par derriere, abandonna l'Issel, reconduisit l'armée des Etats dans le fond du pays

(1) Elle est appellée l'Isle, à cause des [illegible] qui l'entourent.

& se retira à Rhenen dans la province d'Utrecht. Le passage du Rhin porta la terreur par toute la Hollande, & la consternation se répandit dans les villes les plus reculées.

Rapidité des conquêtes du Roi. Le Vicomte prend la ville d'Arnheim

Dès que l'armée du Roi entra dans le Bétau, ce ne fut plus qu'une suite continuelle & précipitée de nouvelles conquêtes, dont la rapidité étonna & allarma l'Europe entiere. L'on apprenoit à la Haye la prise des villes avant qu'on sçut qu'elles avoient été investies ou menacées. Il paroit encore aujourd'hui bien incompréhensible, que tant de Forteresses estimées imprénables se soient aussi mal défenduës, & que dans un pays qui avoit été l'Ecole de l'Europe pour les sieges, la plupart des Places n'ayent pas tenu plus de vingt-quatre heures après la tranchée ouverte. Le Roi marcha avec son armée vers le vieux Issel, le passa sans résistance & alla se camper devant Doësbourg : d'un autre côté le Vicomte de Turenne emporta Heusden & Isseloort : 13. Juin leur prise mit à decouvert tout le pays de Bétau. Il se saisit le même jour du pont d'Arnheim, que ceux de la ville avoient commencé à rompre pour arrêter son progrès : il fit passer cent cinquante chevaux à la nage, pour donner sur l'arriere-garde des Hollandois qui marchoit assez près de la ville ; ses Cavaliers tomberent sur les chariots & sur le bagage, enleverent pour vingt-cinq mille écus de butin & firent deux cens prisonniers. Le Vicomte fit ensuite racommoder le pont, passa la même nuit avec l'armée de Condé & se prepara à battre de deux côtes la ville d'Arnheim capitale de la Gueldre, quoique la garnison fut de

AN. 1672.

deux mille hommes : le lendemain, en allant reconnoître la Place, une balle de mousquet abattit l'oreille de la Pie, cheval favori qu'il montoit ordinairement. Les habitans voyant les préparatifs d'un siége, porterent le Conseil de la ville à députer vers le Vicomte ; & dés le matin du quatorze les François entrerent dans la ville avant même que la capitulation fut signée.

Le Vicomte prend le Fort de Knotsembourg.

Le lendemain, Turenne marcha vers le Fort de Knotsembourg situé vis-à-vis de Nimegue, attaqua ce Fort la nuit suivante & en gagna la contrescarpe : la garnison résolue de sauter en l'air avec le magazin des poudres, en cas qu'elle fut forcée, fit toute la nuit un grand feu qui obligea les François à se retrancher & à dresser une batterie. Vershor, Commandant du Fort, voyant que ses soldats, après avoir tiré chacun six vingt coups, étoient abattus de fatigue, envoya dès le point du jour demander un renfort à Welderen Gouverneur de Nimegue, qui n'osant dégarnir sa ville, fit si bien pointer le canon de son rempart du côté des avenuës du Fort, qu'il incommoda beaucoup les assiégeans ; cette résistance ne servit qu'à redoubler l'ardeur des François qui ruinerent un des bastions de la Forteresse par leur artillerie. Le siége alloit continuer avec la même opiniâtreté sans un évenement imprévû. (1) Un Tambour s'avisa de rappeller à contre-tems sur le rempart ; les soldats de la garnison crurent que Vershor voyant le principal bastion emporté faisoit battre la chamade, ac-

(1) Wallhenier.

coururent avec precipitation & crierent quartier du haut des murs. En vain le Commandant, accompagné de ses Officiers, remontra que le signal donné etoit une méprise du Tambour; il ne vit plus autour de lui qu'une foule en tumulte, sans discipline & sans valeur, qui se souleva contre les Officiers & les força de capituler. Les articles furent signés & ce fut pour la premiere fois que les François accorderent une composition honorable : la garnison qui n'étoit plus que de cent cinquante soldats, eut ordre de se retirer à Groningue. An. 1672.

Après la prise de Knotsembourg, Turenne fit tourner le canon contre la ville de Nimegue; & pour en faciliter la prise, il envoya son neveu le Comte de Lorges se saisir de la ville de Tiel, des Forts de Voorn & de S. André : pendant que ce détachement étoit occupé à la réduction de ces trois Places, le Vicomte fit bloquer Nimegue & alla lui-même au Fort de Sckenck; il y arriva la nuit du seize de Juin, & ayant aussi-tôt fait les approches, il le fit sommer de se rendre. Ce Fort avoit autrefois couté plus de sept mois de siége, & un nombre considérable de braves soldats au grand Frederic-Henri Prince d'Orange, oncle du Vicomte. La Place étoit très-importante & très-forte par sa situation entre les deux rivieres du Rhin & du Wahal; & la garnison de cinquante compagnies bien entretenuës montoit à deux mille soldats; mais le Gouverneur étoit un jeune homme sans expérience : attendri par les cris lamentables des femmes, & intimidé par le nom

Le Vicomte prend dix autres villes ou Forts.

16. Juin.

An. 1672. de Turenne, il rendit la Place le deuxième jour du siége, & la garnison fut conduite à Coëvorden. (1) Le jeune Gouverneur ne survêcut pas long-tems à sa honte : la frayeur d'abord & ensuite le souvenir de sa lâcheté avoient fait une si forte impression sur son esprit, qu'il mourut dans sa marche.

Le même jour de la reddition de Sckenck, le Vicomte détacha le Marquis de Rochefort pour pénétrer plus avant dans le pays de Welau. Wageninghen, Rhenen, Wyck, & Amersfort se rendirent d'abord, & le Marquis s'avança sans peine jusqu'à Naerden : il n'en couta pas davantage au détachement que commandoit le Comte de Lorges ; Thiel, Coulembourg, Buren, les Forts de Voorn & de S. André dans la petite Isle de Bommel, ouvrirent leurs portes au neveu du Vicomte. Pour lui, après s'être emparé de Genep & de Grave que les Hollandois avoient abandonné, il retourna à Nimegue pour en achever le siége.

Siége de Nimegue.

Jamais la ville ne s'étoit trouvée dans un meilleur état de défense ; la force de ses ouvrages, l'amas prodigieux de munitions, le nombre des combattans qui montoit avec la bourgeoisie armée à plus de huit mille hommes, la vigilance redoublée du Magistrat, la valeur & la réputation de Jean Welderen Gouverneur, promettoient une résistance longue & opiniâtre. Les troupes que le Vicomte avoit laissées devant cette ville pour la tenir bloquée, l'avoient battuë du canon de Knotsembourg, & d'une batterie élevée sur les bords du Wahal ; mais avec peu de

(1) Walkenier.

succès.

succès. Les bourgeois animez par le Gouverneur, & résolus de deffendre leur liberté au prix de leur vie, partagerent tous les travaux du siége avec la garnison : cette résolution obligea le Vicomte d'attaquer la Place dans toutes les formes. Le vingt de Juin il fit dresser une troisieme batterie, & jetter quantité de bombes & de feux d'artifice pour éviter d'en venir à une ouverture de tranchée, & pour épargner la vie des soldats. Les bombes ne firent pas tout l'effet dont le Vicomte s'étoit flatté : les Magistrats avoient ordonné aux bourgeois, aux maçons & aux couvreurs d'observer les endroits où elles tomboient, & d'en réparer le dégât sur le champ : on avoit pris toutes les précautions nécessaires pour prévenir l'embrasement ou pour l'éteindre dès sa naissance; d'ailleurs le trajet étoit long, & la plûpart des bombes ne pouvoient passer la riviere; les autres ruinoient peu de bâtimens, parceque le quartier de la ville le plus exposé étoit celui des Catholiques, que les François avoient ordre de ménager. La contenance genereuse de la garnison & de la bourgeoisie fit juger au Vicomte qu'il n'y avoit rien à faire de si loin. Après avoir battu la ville pendant dix jours, il resolut enfin de faire passer le Wahal à son armée pour serrer la Place de plus près. Au commencement de Juillet il fit faire un pont de batteaux; toute son armée traversa la riviere de grand matin & arriva de bonne heure sur une hauteur proche de la ville; il donna ordre à toute la Cavalerie de faire des fascines, & dès l'entrée de la nuit il marcha avec

AN. 1672.

AN. 1672. quatre mille hommes de pied & mille chevaux à un vieil ouvrage abandonné, voiſin de la Place qu'on n'avoit pas eu la précaution de raſer : il s'en empara ſans réſiſtance, & la nuit même il fit tirer deux tranchées pour aller à la pointe des deux demi-lunes qui couvroient le rempart. On fit un grand logement le long du parapet de l'ouvrage abandonné, & l'on y dreſſa une batterie de huit piéces de canon : après ſix jours de ſiége on paſſa le foſſé, on y fit des logemens, & l'on attacha le mineur aux demi-lunes, quoique la garniſon fût compoſée de quatre mille fantaſſins & de ſix cens chevaux, toutes vieilles troupes. Le huit, les aſſiégés demanderent à capituler, & le neuf on ſigna la capitulation, dont les conditions furent que les principaux Officiers ſeroient renvoyés avec leurs équipages, & les autres faits priſonniers de guerre.

Progrès du Roi & du Duc de Luxembourg.

Pendant que le Vicomte de Turenne s'emparoit ainſi des principales villes du Vélau & du Bétau, les troupes de l'Evêque de Munſter & de l'Electeur de Cologne, unies à celles que commandoit le Duc de Luxembourg, entrerent par le Comté de Benthem dans l'Over-Iſſel, & prirent Grooll, Deventer, Campen, Swoll, Groningue & preſque toutes les Places conſidérables de cette Province : mais il s'en fallut bien que le Duc ne traittât les villes conquiſes avec la même douceur que le Vicomte. Les deux Prélats animés de cette colere implacable qui accompagne preſque toujours les guerres de Religion, exciterent Luxembourg à la ſeverité. Le Roi, après avoir réduit les villes de Doëſ-

AN. 1672.

bourg & de Zutphen étoit entré dans la province d'Utrecht & avoit détaché le Marquis de Rochefort pour s'emparer de la Capitale. Le Prince d'Orange qui avoit affoibli son armée pour renforcer les garnisons d'un grand nombre de Places, se retira des environs d'Utrecht, & partagea ses forces en cinq Corps, pour occuper les cinq passages principaux qui conduisoient à l'interieur de la Hollande. Un de ces Corps, sous les ordres du Prince Maurice de Nassau, étoit à Muyden; un autre sous le commandement du Comte d'Horn à Sluys; le troisième sous la conduite du Général Wurtz à Gorcum; le quatrième à Schonhoven fut donné au Marquis de Louvigni (1); & le Prince alla lui-même se poster avec le cinquième près de Bodegrave sur le Rhin.

Le Prince d'Orange est declaré Stadhouder.

L'armée du Roi étoit campée à Zeist, village à deux lieuës d'Utrecht : cette ville ayant ouvert ses portes au vainqueur, le détachement commandé par le Marquis de Rochefort avoit percé jusques dans la province de Hollande & pris Woerden, Monfort, Amersfort & Naerden qui n'est qu'à cinq lieuës d'Amsterdam. Pour sauver cette Capitale, on ne trouva de ressource que dans un élément qui avoit toûjours fait la principale défense de la République; on perça les digues, on lâcha les écluses, on abattit les ponts, & tout le pays fut inondé : les autres villes imiterent ce fâcheux exemple; la Hollande, le Bra-

(1) Gentilhomme du Hainaut.

AN. 1672. bant & la Flandre Hollandoise ne furent plus qu'une vaste mer ; les Places s'élevoient comme des isles au milieu des eaux. Dans cette extrémité, les peuples ne voyant plus de salut pour la patrie que dans l'unité de la puissance suprême, obligerent les Etats de Hollande & de Westfrise d'abroger *l'Edit perpetuel & irrévocable contre le Stadhouderat*, & de conférer cette dignité au Prince d'Orange, aussi-bien que celle de *Capitaine-General* & de *Grand-Amiral*, dont il n'avoit été revêtu que par provision.

Ambassade des Hollandois en Angleterre, & ses suites.

(1) Les Etats Généraux envoyerent des Députés en Angleterre pour représenter au Roi Charles II. que les François avoient fait plus de progrès en quelques jours, que l'Espagne autrefois dans l'espace de plusieurs années ; & que la rapidité de leurs conquêtes devoit faire craindre à l'Angleterre que Louis XIV. après avoir soumis les sept Provinces-unies, ne songeât de nouveau à conquérir les dix autres. Charles II. choisit le Duc de Buckingham & le Comte d'Arlington pour aller en Hollande : les deux Ministres Anglois dans plusieurs conférences avec les Etats-Généraux à la Haye & avec le Prince d'Orange à Bodegrave, rassurerent la République, en lui déclarant que l'intention du Roi leur maître n'étoit pas de la laisser succomber sous les armes de la France : après ces entrevûës, ils se rendirent au Camp de Zeist. Le Roi leur accorda d'abord une audience publique, ensuite une conférence secrette, où ils lui firent sentir les défiances que ses victoires inspiroient à ses Alliés ; ils lui remontrerent que

(1) Mém. du Chevalier Temple.

contre la foi des traittés, il avoit pris quelques villes dans la province de Hollande, & paroissoit vouloir s'emparer de tout pour lui-même, sans se mettre en peine des interêts de l'Angleterre : ils demanderent qu'on cessât de pénétrer plus avant dans la Hollande ; qu'on évacuât les villes qui avoient été prises ; qu'on fit la conquête de la Zelande pour la remettre aux Anglois ; qu'autrement la Grande-Bretagne seroit obligée d'abandonner son alliance (1). Le Roi fit de serieuses refléxions ; & craignant de risquer sa gloire & ses conquêtes, s'il s'obstinoit à s'avancer dans un pays que l'inondation avoit rendu impraticable, il résolut d'avoir de la complaisance pour un Allié devenu jaloux, & d'entendre à des négociations qui ne pouvoient, après tant de victoires, tourner qu'à son avantage. Avant que de sortir de la Hollande, il alla à Utrecht, accompagné du Duc d'Orleans & de toute sa Cour, y fit son entrée solemnellement, & fut reçu avec les témoignages les plus empressés de respect & de joie : les Réformés vinrent de leur propre mouvement remettre les clefs de leurs Eglises, & la Cathédrale fut purifiée & bénie par le Cardinal de Boüillon Grand-Aumônier de France, neveu du Vicomte de Turenne. Le Roi donna le Gouvernement de la province d'Utrecht au Duc de Luxembourg, & celui de la ville à Stouppe Colonel des Gardes Suisses : il fit décamper son armée de Zeist, & partit pour retourner en France par le Brabant Hol-

AN. 1672.

5. Juillet.

9. dudit.

10. dudit.

(1) Voila, selon Valkenier, le secret de l'Ambassade des Ministres Anglois à Zeist, que le Chevalier Temple lui-même avoue avoir ignoré.

An. 1672. landois. Il avoit conquis dans l'eſpace de deux mois les trois provinces de Gueldres, d'Over-Iſſel & d'Utrecht; pris plus de cinquante Villes ou Forts, & fait plus de vingt-quatre mille priſonniers. Le Prince de Condé & le Maréchal de Turenne avoient conſeillé au Roi, immédiatement après le paſſage du Rhin, de n'en rendre aucun, de les envoyer travailler au canal de Languedoc, de raſer la plûpart des Places fortes qu'on prendroit, & de ne garder que celles qui ſeroient néceſſaires pour la conſervation des conquêtes. Le Roi paroiſſoit gouter leurs conſeils; mais Louvois qui étoit d'un autre ſentiment, fit délivrer tous les priſonniers pour une rançon médiocre, & conſerver toutes les Places fortifiées: ainſi l'armée Françoiſe fut preſque épuiſée par plus de cinquante garniſons.

Conditions de paix propoſées par les Miniſtres de France & d'Angleterre à la République.

Le Roi arriva le ſeize de Juillet à Boxtel près de Bois-le-duc, ſuivi des Deputez de Hollande, des Ambaſſadeurs d'Angleterre, & du Duc de Monmouth fils naturel du Roi Charles II. Ce fut là que les deux Rois renouvellerent leur traitté, & que les Miniſtres rédigerent les conditions de paix que leurs maîtres propoſoient. Les principales que le Roi éxigeoit, furent un traitté de commerce pour régler les droits & les prétentions des Compagnies Orientales & Occidentales de la France & de la Hollande; l'éxercice public de la Religion Catholique dans tous les lieux de l'obéïſſance des Etats-Généraux; vingt millions pour dédommager le Roi des frais de la guerre; & la ceſſion des Places nouvellement priſes ſur la Meuſe au-delà du Rhin,

& dans l'Empire en échange des trois Provinces conquises. Le Roi d'Angleterre demandoit aux Hollandois le salut du Pavillon, un million de livres sterling pour rembourser ses frais, & cent mille livres sterling tous les ans pour le droit de la Pêche sur les côtes de la Grande-Bretagne & de l'Irlande ; la souveraineté des Provinces-unies pour le Prince d'Orange son neveu, ou du moins la succession hereditaire & inaliénable des charges de *Stad-houder*, *de Capitaine-General*, *& de Grand-Amiral* ; & la participation de tout le commerce dans les Indes.

Les Hollandois rejettent les conditions & demandent du secours aux Princes de l'Empire.

Ces conditions parurent si déraisonnables aux Etats, qu'ils les crurent proposées seulement pour les rebuter, & pour avoir un pretexte d'envahir le reste de leurs Provinces. Animés par le Prince d'Orange, ils résolurent d'attendre au milieu des eaux le secours de leurs voisins ; envoyerent les propositions des deux Rois aux Princes d'Allemagne, & leur exposerent l'etat déplorable où se trouvoit la Republique : pour exciter plus efficacement la compassion du Corps Germanique, ils représenterent qu'ils n'avoient plus que trois mois à subsister ; que les eaux qui les garantissoient pour un tems des approches de l'ennemi, ne les sauveroient pas toujours, & que l'hiver venu, l'armée Françoise passeroit sur les glaces pour les attaquer. Toutes les Puissances d'Allemagne prirent part à leur situation ; les uns par jalousie contre la France, les autres par pitié pour les Hollandois : mais entre tous les Princes qui s'apreterent à les secourir, l'Electeur de Brandebourg comme le

AN. 1672. plus puiſſant, le plus proche, & le plus interreſſé, ſe mit le premier en campagne.

Emeute populaire contre les deux freres de Witz.

Depuis le départ du Roi le Prince d'Orange travailloit continuellement à faire de nouvelles levées, à racheter de Louvois les ſoldats priſonniers qui furent tous délivrés à quatre écus par tête, à fortifier ſes retranchemens & ſes barrieres contre les François. Comme il n'avoit pas moins de prudence que de courage, il ne fut pas long-tems à ſe concilier tous les eſprits, & à les ſoulever contre les de Witz, qu'on accuſa d'être de concert avec Louis XIV. Ces deux grands hommes avoient toûjours aimé la France, & ſenti dès le commencement combien il étoit dangereux d'irriter un Monarque dont les ancêtres avoient empêché la ruine de la République; on ſoupçonna le Penſionaire de vouloir tromper l'Angleterre, écraſer la Maiſon d'Orange, élever ſa Province de Hollande au deſſus des ſix autres, & parvenir ainſi lui-même avec le ſecours de la France à une autorité abſoluë: on attenta ſur ſa vie dans les ruës de la Haie à minuit, & on le couvrit de bleſſures; mais il ſe deffendit avec tant de bravoure, que les aſſaſſins ne purent accomplir leur deſſein.

Le Vicomte prend Creve-cœur & Bommel.

Pendant que l'Evêque de Munſter & l'Electeur de Cologne continuoient leurs conquêtes dans les Provinces de Friſe & de Groningue, le Vicomte de Turenne étendoit les ſiennes ſur le Wahal & ſur la Meuſe. Il aſſiégea la ville de Creve-cœur, & l'emporta en peu de jours; le lendemain il paſſa dans l'iſle de Bommel, (1) s'avança devant la ville,

(1) Walkenier.

&

An. 1672.

& campa le long du Wahal. Les Magistrats & le Commandant ne voulurent point écouter la premiere sommation, & envoyerent demander du secours au Prince d'Orange : le Vicomte dont la maxime favorite fut toûjours d'épargner la vie des soldats & celle des ennemis mêmes, lorsque ses conquêtes pouvoient se faire sans effusion de sang, envoya les sommer de nouveau, & employa deux jours entiers dans les négotiations ; les François impatiens lui représenterent que dans une suite continuelle de victoires, on n'avoit encore recompensé les soldats par aucun butin, & qu'il etoit contre l'honneur des armes de France d'employer la voye de persuasion, lorsqu'on pouvoit emporter la ville par la force. Des sentimens plus magnanimes animoient le Vicomte ; la modération, la clémence, la générosité & le désinteressement qu'il fit éclater dans toutes ses conquêtes gagnoient les cœurs des ennemis, & auroient rendus les succès du Roi plus durables, si tous les Generaux avoient imité son exemple. La ville voyant qu'il ne lui venoit aucun secours, envoya au Camp des Députés qui passerent à travers des bataillons & des escadrons prêts à marcher pour donner l'assaut : ces Députés effrayés du peril allerent au quartier general, signerent sur le champ les articles que le vainqueur leur accorda, & la garnison composée de cinq Compagnies fut envoyée à Gorcum.

Le Roi retourne à Paris avec le Duc d'Or-

La veille de cette reddition qui fut la derniere des conquêtes du Vicomte de Turenne dans les Pays-bas, le Roi étant au Camp de Boxtel, le fit Gouverneur de la Gueldre

AN. 1672.

leans, & déclare le Vicomte Généralissime de ses armées.

& le déclara Généralissime de ses armées. Louis XIV. avoit retardé son départ dans l'espérance de faire le siége de Bois-le-duc, dont la prise auroit été infaillible si le beau tems eût continué: mais il tomba pendant quatre ou cinq jours une si grande abondance de pluye, que tous les marais autour de la ville regorgerent d'eau, & le Camp du Roi fut presque inondé; ce qui le détermina à partir pour Paris avec le Duc d'Orleans. Il laissa le Duc de Luxembourg en Hollande pour observer les démarches du Prince d'Orange, & ordonna au Vicomte de Turenne de s'avancer vers l'Allemagne pour s'opposer aux troupes de l'Electeurde Brandebourg & de l'Empereur Leopold, qui alloit se declarer contre la France.

Massacre des de Witz.

Aussi-tôt que le Roi fut retourné à Paris, les troubles & les séditions se renouvellerent à la Haye. Les partisans du Prince d'Orange animerent de nouveau la populace contre les freres de Witz. On imputa plusieurs malversations au Pensionaire, qui se justifia: des témoins subornés accuserent son frere le Grand Bailli d'avoir voulu faire empoisonner le Prince d'Orange. Corneille fut mis en prison & traité avec inhumanité: pendant qu'il subissoit la question, il chanta l'Ode d'Horace qui commence ainsi: *Justum & tenacem propositi virum*. Le Pensionaire se demit de sa charge & le Grand Bailli fut condamné à un bannissement perpetuel: Jean de Witt étant allé pour tirer son frere Corneille de prison, après la Sentence d'exil prononcée, la populace s'atroupa & menaça de les assassiner. Trois Com-

AN. 1672.

pagnies de Cavalerie du Comte de Tilli qui étoient en garnison à la Haye, vouloient aller au secours des deux freres : les Etats de la Province assemblés firent retirer ces troupes ; sous prétexte de repousser une foule de paysans armés qui venoient piller & insulter la ville. Ce stratagême donna au peuple la facilité d'attaquer les de Witz, & sa fureur alla jusqu'à les assommer dans les ruës en plein jour, avec une cruauté inouïe. Le Prince d'Orange, à qui ses Partisans avoient fait cet horrible sacrifice, parut être touché du malheureux sort des deux illustres freres : il fit, quoiqu'assez froidement, l'éloge du Pensionnaire, & ordonna que l'on poursuivît les auteurs de cet attentat : mais la clemence dont il usa envers eux, donna lieu de soupçonner qu'il avoit autorisé le massacre. Les avantages réels qu'il en retira ne contribuerent pas peu à fortifier les soupçons. A peine les de Witz étoient morts, que les Magistrats de toutes les Provinces-Unies déclarerent, comme l'avoient fait ceux de Hollande & de West-Frise quelques jours auparavant, le jeune Prince Gouverneur, Amiral & Capitaine Général ; ensorte qu'il se trouva, par cet évenement, le Maitre de toutes les deliberations des Etats.

L'Empereur & la plûpart des Princes de l'[illegible] se liguent [illegible] Hollandois.

Toute l'Allemagne étoit en mouvement pour venir au secours de la Hollande : les sollicitations de Gremonville, Ambassadeur de France à la Cour de Vienne, devinrent inutiles. L'Empereur ordonna, dès le premier Août, à tous les Membres de l'Empire de s'unir pour la sureté commune du Corps Germanique, & de rappeller

AN. 1672.

leurs troupes qui étoient au ſervice des Puiſſances Etrangeres, ſous peine d'être mis au *Ban Impérial*. Après un ſi grand éclat, les négociations de la France n'eurent plus de ſuccès dans les autres Cours d'Allemagne : le Comte de la Vauguyon échoüa auprès de l'Electeur de Brandebourg; qui bien loin d'écouter les propoſitions du Roi, conclut en faveur de la République un traitté particulier avec l'Empereur, avec le Roi de Danemarck, avec le Duc de Brunſwick-Lunebourg & avec le Landgrave de Heſſe : le Duc de Vitri n'eut plus lieu d'être content de l'Electeur de Baviere : celui de Mayence ne laiſſa rien eſperer au Marquis de Vaubrun : les ſoins que ſe donna le Duc de Wirtemberg auprès de l'Electeur de Tréves furent ſans fruit, auſſi-bien que ceux du Marquis de Dangeau à la Cour d'Heydelberg. Tous étoient jaloux de la France; l'Angleterre commençoit à chanceler; il n'y avoit aucune Puiſſance en Europe ſur laquelle Louis XIV. dût compter. (1)

Le Vicomte va au-devant de l'Electeur de Brandebourg.

L'Electeur de Brandebourg s'avançoit à grands pas avec une armée de vingt-cinq mille hommes. Turenne ne voulant pas lui donner le tems d'entrer dans la Hollande ni dans le pays de Cléves, alla au-devant de lui avec douze mille hommes ſeulement, (2) dont pluſieurs n'étoient pas trop contens de repaſſer le Rhin, pour recommencer une nouvelle Campagne. Comme le Vicomte ſçavoit que le manque d'argent étoit la ſource de leurs murmures, il donna de nouvelles marques de ſa libéralité aux Officiers,

(1) Valkenier. (2) L'Abbé Raguenet.

fournit à tous leurs besoins & les engagea à le suivre : il remonta jusqu'au Vesel, où il fit jetter un pont sur le Rhin : & après avoir pourvû cette Place aussi bien que Rées, Emerick & Nuys de vivres & de munitions ; il passa le fleuve le dix de Septembre, & fit avancer toutes ses troupes à la vuë d'Essen, pour entrer dans le pays de la Marck, & pour observer par lui-même les mouvemens des ennemis. La hardiesse avec laquelle il parut au-delà du Rhin, pour en disputer le passage à deux grandes armées & pour s'opposer aux forces reünies de l'Empire, dans l'Empire même, épouvanta toute l'Allemagne. Il la rassura par une lettre circulaire adressée aux Electeurs, Princes, Villes libres & Communautés de l'Empire ; à qui il declaroit que l'intention du Roi son maître n'étoit pas de troubler la paix du Corps Germanique ; que si Louis XIV. faisoit passer le Rhin à son armée, ce n'étoit que pour s'opposer à l'Empereur qui venoit troubler ses conquêtes en Hollande ; & qu'il feroit retirer ses troupes, dès que l'Electeur de Brandebourg auroit donné une sûreté de ne pas inquiéter les Alliés de la France.

An. 1672.

10. Septembre.

Le Roi qui avoit prévû que les Allemans pourroient peut-être passer dans l'Alsace & tomber sur la Lorraine, envoya à Metz le Prince de Condé, qui etoit rétabli de sa blessure, avec dix-huit mille hommes, pour veiller sur le Rhin du côté de l'Alsace. Le Prince & le Vicomte gardoient de cette maniere le haut & le bas Rhin, pendant que le Duc de Duras campoit sur la Meuse, tou-

Le Prince de Condé étant rétabli de sa blessure est envoyé dans l'Alsace.

AN. 1672. jours prêt à secourir l'un ou l'autre, suivant les besoins.

Les troupes de l'Electeur de Brandebourg se joignent avec celles de l'Empereur & du Duc de Lorraine.

Dès le vingt-cinq du mois d'Août, l'Electeur de Brandebourg étoit parti de Postdam, pour se rendre à la tête de ses troupes, assemblées entre Lipstadt & Halberstadt. Quatre jours après, les troupes Imperiales commandées par le Comte de Montécuculli & par le Duc de Bournonville, étant parties d'Egra au nombre de six mille chevaux, & de douze mille fantassins, avoient pris la route d'Erford, pour marcher vers le lieu du rendez vous. Les deux armées de l'Electeur & de l'Empereur se joignirent vers le douze de Septembre, au nombre de quarante mille hommes, dans l'Evêché d'Hildesheim; le treize du même mois elles allerent à Mulhausen dans la Turinge, à neuf lieuës du Weser, à dessein de traverser le Palatinat, & de venir passer le Rhin à Coblens. Le Vicomte de Turenne ayant reçû un renfort de quatre mille hommes, alla se poster à Mulhem près de Cologne, & força les armées ennemies à se retirer dans le voisinage de Fridberg à vingt-cinq lieuës de lui; il continua ensuite de remonter le long du Rhin, traversa le Duché de Berg, & vint jusqu'à Nassau sur la riviere de Lohn. Les deux armées Allemandes demeurerent dans leurs Camps près d'un mois, sans oser avancer vers lui: le douze d'Octobre, l'armée de l'Electeur alla camper à Giessen, & celle de l'Empereur dans la Veteravie, l'une & l'autre à cinq lieuës de Francfort, où elles furent jointes par les troupes du Duc de Lorraine. Le Vicomte repassa le Rhin à Andernac, où il avoit fait construire un pont vers la fin

d'Octobre; il y laissa un Corps de troupes sous les ordres An. 1673.
du Marquis de Vaubrun, & alla avec le reste de son armée prendre des quartiers dans le pays de Tréves. A son approche l'Electeur de Tréves témoigna d'abord vouloir garder la neutralité : le Vicomte ayant découvert ses intrigues secretes avec la Cour de Vienne, mit son pays à contribution; & l'Electeur se retira à Coblens, où il reçut bientot après garnison Impériale : les armées ennemies espererent en vain d'y passer le Rhin; le Vicomte fit observer ce poste de si près, qu'elles n'oserent y faire aucune entreprise : elles prétendirent alors traverser le fleuve sur le pont de Mayence, entrer dans le Palatinat & de-là passer dans l'Alsace; l'Electeur de Mayence & l'Electeur Palatin intimidés par le voisinage de Turenne, leur refuserent le passage,& celui de Mayence fit rompre son pont qu'elles avoient voulu surprendre : elles firent alors des efforts inutiles pour traverser le Mein à Francfort; frustrées de toutes leurs espérances, elles résolurent enfin au commencement de Novembre de tenter le passage du Rhin sur le pont de Strasbourg. Le Vicomte à qui aucune de leurs démarches n'échapa, en fit promptement avertir le Prince de Condé, qui manda sur le champ à Liscoüet Gouverneur de Brisac, de détacher une partie de sa garnison, pour aller brûler le pont avec des batteaux chargés de feux d'artifice. L'ordre fut heureusement & promptement éxécuté, & les armées ennemies furent encore déconcertées : les Generaux Allemans changerent alors de projet, & voulurent faire un der-

An. 1672. nier effort au confluent du Mein & du Rhin : ils construisirent un pont à Flersheim, y passerent le premier fleuve avec leur canon & leur bagage, allerent ensuite se camper dans le pays du Landgrave de Darmstadt, & prirent leur quartier general à Russelheim. Le vingt-trois ils acheverent un pont de batteaux à Gustavebourg, vis-à-vis de Veissenau, à une portée de canon de Mayence, & se proposerent d'y passer, d'entrer dans l'Electorat de Tréves & de traverser le pays de Liége pour aller joindre le Prince d'Orange. Le trente de Novembre Turenne infatigable & présent par tout s'avança, pour les couper, jusqu'à Witlic & à Pruyn sur les confins du Luxembourg ; de sorte qu'ils furent contraints de séjourner dans un pays ravagé, fort affoiblis par les maladies, par la disette, par les marches & par les contremarches inutiles.

Les troupes Impériale & Electorale passent dans la Westphalie.

C'est ainsi que les armées Electorale & Impériale furent occupées pendant l'espace de trois mois entiers à tenter le passage du Rhin par Mayence, Coblens, Strasbourg & autres Places fortes : mais elles rencontrerent des obstacles continuels & invincibles de la part du Vicomte de Turenne, qui marchant sans cesse à leurs trousses, les empêchoit également & d'aller secourir les Hollandois, & de faire diversion dans l'Alsace : en errant de cette maniere dans les Electorats de Mayence, de Tréves & dans le Palatinat, elles ruinerent entiérement ces pays. Les trois Electeurs envoyerent porter leurs plaintes améres à Vienne & à Ratisbonne contre la mauvaise foi des troupes Allemandes

des, qui, sous pretexte de conserver l'Empire, travailloient à sa destruction, tandis que les François n'y faisoient pas le moindre dégât. Les armées Impériales & Brandebourgeoises voyant qu'elles alloient s'attirer l'indignation des trois Electeurs, resolurent d'abandonner ces pays ravagés, & d'aller chercher des quartiers d'hiver dans la Westphalie sur les terres de l'Evêque de Munster & de l'Electeur de Cologne. Vers le milieu de Décembre, à la pointe du jour, elles traverserent le Mein, passerent par le territoire de Darmstadt, & allerent se camper à Wetlar, où elles laisserent quatre mille hommes : ensuite elles prirent trois routes differentes pour entrer dans la Westphalie, l'une par Herborn dans les Etats de Nassau, l'autre par Frankemberg dans le pays de Hesse, & la troisième entre ces deux villes. En passant, elles tenterent la prise de Fridberg : mais les bourgeois & les paysans les en empêcherent. Comme elles respecterent les terres du Landgrave de Hesse-Cassel, de peur de l'irriter, elles furent réduites à prendre un long détour par des chemins difficiles où elles perdirent près de quatre mille chevaux. Vers la fin de Décembre, l'Electeur de Brandebourg, le Duc de Lorraine, le Duc de Bournonville & le Comte de Montécuculli arriverent sur les frontiéres de la Westphalie; l'Electeur, de Cologne & l'Evêque de Munster, pour sauver leurs Etats situés dans ce Cercle, furent obligés d'y porter leurs principales forces, commandées par le Marquis de Rennel. Le Vicomte de Turenne ayant formé le dessein d'y mener aussi son armée, s'avança

juſqu'à Veſel vers la fin de Décembre, & manda à la Cour la réſolution qu'il avoit priſe.

AN. 1673.

Le Roi mande au Vicomte de ſe mettre en quartier d'hiver & de ne pas repaſſer le Rhin.

Le Roi plus que ſatisfait de ce que le Vicomte avec ſeize mille hommes avoit empêché deux armées de quarante mille de paſſer le Rhin & de venir ſecourir les Hollandois, lui avoit déja ordonné de mettre ſes troupes en quartier d'hiver dans l'Alſace & dans la Lorraine. Comme la Cour n'apprenoit point qu'il eût obéi, Louvois lui manda au mois de Janvier par deux lettres différentes (1) » qu'il étoit » à craindre que le Rhin ne vint à geler & qu'il ne pût plus » le repaſſer; qu'il riſquoit de faire perir ſon armée dans » une ſaiſon auſſi fâcheuſe, pour pouſſer peut-être l'Electeur » de Brandebourg dix lieuës plus loin; que le Roi ne vou- » lant point que ſes troupes tinſſent plus long-tems la » Campagne, lui ordonnoit abſolument de les mettre en » quartier d'hiver, & qu'il s'attendoit d'apprendre qu'elles » s'y étoient retirées par le premier courier. « Avant que de recevoir ces lettres le Vicomte avoit déja mandé au Miniſtre (2) » qu'il ſeroit contre le ſervice du Roi de re- » paſſer ſi-tôt le Rhin; que depuis la marche des troupes » Impériales vers la Weſtphalie, l'Evêque de Munſter étoit » fort découragé; que le Comte de Montécuculli faiſoit » tous ſes efforts pour l'engager dans les interêts de l'Em- » pereur; & que ſi l'on n'empêchoit pas les armées ennemies » de ravager les Etats de ce Prélat, il ſe mettroit infailli- » blement ſous la protection de l'Empire.

(1) Ces Lettres ſont dattées le 17. & le 22. de Janvier 1673. à Saint Germain en Laye.

(2) Lettre du Vicomte.

Le Vicomte aussi habile Négociateur que grand Capitaine, alla trouver l'Evêque de Munster au Chateau d'Ortembourg, à sept ou huit lieuës de Vesel, pour le confirmer dans son alliance avec le Roi, & promit de le délivrer bientôt des troupes ennemies : il alla ensuite rejoindre son armée à Vesel, & s'avança vers le pays de la Marck. L'Electeur de Brandebourg voulant y laisser des traces signalées de son ressentiment contre les deux Prélats, mit leurs Etats à contribution, exposa tout au pillage & à la licence, & les habitans du pays furent réduits à la derniere misere. Les troupes Brandebourgeoises investirent enfin la ville de Werle dans le Duché de Westphalie qui appartenoit à l'Electeur de Cologne. Le cinq Janvier le Général Major Spaën alla assiéger la Place avec six mille hommes ; mais elle fit une vigoureuse résistance, & refusa constamment de se rendre : alors l'Electeur y alla lui-même avec quatre mille hommes de renfort. Le Marquis de Rennel vint au secours & obligea l'Electeur à lever le siége : ce Prince retourna à Billefeldt & le Général Spaën à Lipstadt ; Rennel suivit le dernier, donna sur son arriere-garde, & fit plusieurs prisonniers. Après la levée du siége, l'Electeur détacha un puissant parti de Cavalerie & d'Infanterie pour surprendre les troupes de Munster & de Cologne : mais ce Corps étant tombé dans une embuscade, fut presque tout taillé en piéces & le reste mené à Varendorp.

AN. 1673. Le Vicomte retient l'Evêque de Munster dans l'alliance de la France.

5. Janvier.

Vers la fin du mois de Janvier, le Comte de Montécuculli étant malade à Paderborn, demanda permission de

L'Electeur de Brandebourg aliéné-

AN. 1673. retourner à Vienne. Pendant sa maladie, l'Electeur de Brandebourg délibera à Lipstadt avec les Ducs de Lorraine & de Bournonville, sur les mesures qu'il falloit prendre pour empêcher la jonction de l'armée du Roi avec celle des deux Prélats : après plusieurs conférences où ils n'avoient pû rien décider, ils partirent de Lipstadt le trente-un Janvier, & marcherent du côté de la Marck : leur armée étoit réduite à vingt mille hommes, à cause des garnisons qu'ils avoient laissées en différentes Places, & des pertes qu'ils avoient souffertes dans les diverses attaques. L'Electeur se voyant encore à la tête d'un Corps considérable, avec trente piéces de canon & quantité de braves Officiers, s'avança vers Soëst où il arriva le quatre de Fevrier; il apprit le lendemain que l'armée Françoise s'étoit jointe à celle de Munster & de Cologne, & que le Vicomte de Turenne, qu'on croyoit sur les bords du Rhin, avoit assiégé la ville d'Unna dont la garnison étoit de mille soldats : l'Electeur détacha cinq mille hommes tant Cavalerie qu'Infanterie pour la secourir. Les bataillons des Gardes Françoises & Suisses offrirent de forcer la Place, l'épée à la main, en présence de l'ennemi : le Vicomte ne voulant pas exposer ses soldats dans un temps où il avoit besoin de les ménager, prit le parti d'attaquer Unna par les voyes ordinaires ; il commanda cinq mortiers pour la bombarder, dressa une batterie de huit piéces de canon, fit une grande bréche aux murailles, & prépara une mine qui devoit jouër le lendemain. Alors le Colonel Remstorf qui commandoit

ge Soëst, & le Vicomte prend la ville d'Unna.

5. Fevrier.

dans la Place se rendit malgré l'ordre de l'Electeur, & la garnison fut faite prisonniere. AN. 1673.

L'Electeur de Brandebourg, déchu de ses espérances, fit avancer quelques troupes qu'il avoit autour de Ham, vers Soëst où il étoit campé. La garnison de Ham se voyant abandonnée, se retira dès le lendemain, & essaya d'aller joindre le gros de l'armée : le Vicomte s'empara sans obstacle de la ville qui étoit forte & bien peuplée, se rendit ensuite maître de Kamen & d'Altena, sans les assiéger, fit plus de deux mille prisonniers des garnisons qu'il avoit trouvées dans ces différentes Places ; & sans autre perte que celle de deux Officiers & de quelques soldats, il s'approcha enfin de Soëst. Comme il y avoit dans sa route un Château sur la Lippe, nommé Berkembaum, gardé par deux cens hommes, pour la sûreté d'un pont ; le Vicomte détacha cent hommes du Régiment du Roi, pour s'en emparer, sous les ordres du Marquis de Bourlemont qui l'emporta du premier assaut. Les ennemis revinrent dès le soir même en plus grand nombre pour tâcher de reprendre ce poste important : tous leurs efforts furent inutiles ; ils revinrent le lendemain avec six cens chevaux, & huit cens fantassins ; mais Bourlemont soutint l'attaque avec tant de bravoure, qu'il leur tua près de cent soldats, & contraignit les autres à se retirer (1). Le Vicomte avança ensuite vers Soëst, où campoient les armées Imperiale & Electorale, à dessein de leur livrer bataille. Le Comte de Mon-

Le Vicomte prend plusieurs autres villes dans la Westphalie, & chasse les ennemis du Comté de la Mark.

(1) Lettre de M. de Turenne au Marquis de Louvois.

An. 1673. técuculli étoit toujours malade à Paderborn, & le Duc de Bournonville commandoit à sa place : l'Electeur délibera s'il falloit en venir aux mains; mais, comme les Allemands craignoient de passer un grand défilé qui les séparoit de l'armée Françoise, ils jugerent à propos de décamper & d'abandonner une partie de l'artillerie & du bagage. Le Vicomte marcha alors vers la ville de Soëst, grande, belle & bien fortifiée, y entra le vingt-cinq de Fevrier, & établit son quartier à Westbonne, à deux lieuës de la ville : le même jour, le Comte de Montécuculli partit de Paderborn, & s'en retourna à Vienne. On fut surpris que ce grand Général pendant toute la campagne ne voulût jamais hazarder une bataille : quelques-uns prétendent que le Prince Lobkowitz, Ministre de l'Empereur, avoit contrefait le sceau Imperial, pour défendre à Montécuculli de combattre. Le Ministre craignoit d'engager son maître dans une guerre éloignée, pendant que l'Ottoman, d'un autre côté, menaçoit d'une invasion les Etats hereditaires. Lobkowitz fut disgracié & éxilé ; mais ayant été rappellé bien-tôt après, cette clémence fit voir que Léopold étoit réellement indécis, & qu'il ne blâmoit pas absolument la conduite de son Ministre. Peu de tems après le départ de Montécuculli, les armées Impériale & Electorale chassées du Comté de la Marck, repasserent la riviere de Lippe; les Brandebourgeois se retirerent dans le Comté de Ravensberg & les Imperiaux dans celui de la Lippe.

Les ennemis

Le Vicomte résolut de les poursuivre & de les chasser de

AN. 1673.

Repassent le Weser & quittent la Westphalie.

la Westphalie en s'emparant de toutes les villes que l'Electeur y possédoit. La saison étoit fort rigoureuse; il falloit traverser des montagnes escarpées & des défilés très-étroits: pendant que l'armée passoit un de ces défilés, le Vicomte épuisé de veilles & de fatigues, se coucha derriere un buisson pour dormir; quelques soldats voyant que la nege tomboit en abondance, couperent aussi-tôt des branches d'arbres pour former autour de lui une hutte qu'ils couvrirent de leurs manteaux: il se réveilla dans le tems qu'ils s'empressoient ainsi à le garantir des injures de l'air, & leur demanda à quoi ils s'amusoient au lieu de marcher: *Nous voulons*, dirent-ils, *conserver notre Pere; c'est notre plus grande affaire; si nous venons à le perdre, qui nous rameneroit dans notre pays?* Turenne força enfin les passages où les ennemis avoient laissé des troupes, s'empara de Ravensberg, d'Herword, de Bilefeldt & de toutes les Places de l'Electeur dans la Westphalie, hors Lipstadt & Minden que les troupes de Munster & de Cologne eurent ordre de bloquer. Il faisoit cependant un froid excessif, & la terre étoit tellement gelée, qu'on ne pouvoit ouvrir la tranchée devant les villes qu'on assiégeoit: on étoit obligé d'essuyer à découvert le feu de la mousqueterie & du canon des assiégez. Aucun soldat ne se plaignoit; le Vicomte, présent par-tout, les soutenoit dans leurs fatigues en les partageant. Les deux armées ennemies poursuivies, harcellées & chassées de poste en poste, quitterent alors la Westphalie & repasserent le Weser avec précipitation, pour aller dans l'Evêché d'Hil-

AN. 1673. desheim. Dans ce passage, quelques troupes Impériales se trouvant mêlées avec celles de l'Electeur, voulurent passer les premiers, pour ne pas rester exposés à la poursuite des François : la dispute s'échauffa, elles en vinrent aux mains, & ce démélé auroit eu des suites fâcheuses, si quelques Officiers Généraux ne fussent survenus pour le terminer. Le nom de TURENNE étoit devenu si formidable dans les deux armées ennemies, qu'elles s'enfuyoient à son approche, & ne croyoient rien d'impossible à ses troupes, quoique moins nombreuses que les leurs. Il envoya un jour pour reconnoître le pays autour de Paderborn, quarante Dragons, qui forcerent un passage où il y avoit un Régiment de Cuirassiers Impériaux, en tuerent quinze ou seize, obligerent les autres à s'enfuir, entrerent dans le quartier, y mirent le feu, & se retirerent sans perdre un seul homme.

L'Electeur de Brandebourg se retire dans ses Etats.

Au commencement de Mars, le Vicomte s'avança par l'Evêché de Paderborn jusqu'à la ville d'Hoxter, où il y avoit un pont de pierre sur le Wesel. Il s'empara de cette Place, en chassa la garnison que l'Electeur y avoit laissée, & fit dresser ensuite deux autres ponts pour se rendre maître de la riviere & poursuivre les ennemis jusques dans l'Evêché d'Hildesheim. Les deux armées Impériale & Electorale ayant déja ruiné le pays, ne purent subsister davantage & voulurent s'étendre dans la basse Saxe sur les terres des Princes voisins : mais les Ducs de Brunswich, de Lunebourg-Zell & de Wolfenbutel défendoient l'entrée de leur pays avec une armée de douze mille hommes,

craignant

An. 1675.

craignant d'attirer la guerre chez eux. Alors les deux armées ennemies n'ayant plus ni ressources ni courage, se séparerent : celle de l'Empereur se retira vers la fin de Mars dans la Franconie, & celle de Brandebourg dans la Principauté d'Halberstadt. L'Electeur repassa l'Elbe à Magdebourg & se réfugia à Berlin sa Capitale. Le Vicomte voyant qu'on fuyoit toujours devant lui, & qu'il n'avoit plus d'ennemis à combattre, revint dans le pays de la Marck, établit son quartier général à Soëst, & abandonna tous les Etats de l'Electeur dans la Westphalie à la discrétion de ses troupes : elles y trouverent une grande abondance de vivres, mirent tout à contribution & s'enrichirent.

Désinteressement du Vicomte.

Le Vicomte fut le seul qui ne profita point des dépouilles des ennemis, & marqua pendant toute cette expédition fameuse, un désinteressement égal à sa valeur. Un Officier General vint un jour lui proposer un moyen de gagner quatre cens mille francs en quinze jours, sans que la Cour pût jamais en avoir aucune connoissance ; il lui répondit avec autant de simplicité que de noblesse : *Je vous suis fort obligé ; mais comme j'ai souvent trouvé de semblables occasions sans en avoir jamais profité, je ne crois pas devoir changer de conduite à mon âge.* A peu près dans le même tems les habitans d'une grande ville lui offrirent cent mille écus pourvu qu'il voulut bien se détourner de son chemin, & ne point faire passer ses troupes chez eux, il leur répondit : *Comme votre ville n'est point sur la route par où j'ai résolu de faire marcher l'armée, je ne puis prendre l'argent que vous m'offrez.*

AN. 1673.

Inquiétude de la Cour, & critique des Courtisans de la conduite du Vicomte.

Dans une si grande distance, le Vicomte ne pouvoit pas envoyer réguliérement des couriers en France, & la Cour fut quelque tems sans recevoir de ses nouvelles : alors les ennemis de sa gloire commencerent à déclamer contre lui, & répandirent par tout qu'il s'étoit laissé couper ; que l'armée du Roi étoit perduë, parce qu'on l'avoit engagé mal-à-propos dans un pays sans places & sans magazins. Tous les Courtisans murmurerent ; le Roi-même, qui étoit fort réservé à blâmer ceux contre qui le Public se déchaînoit, laissa échapper un jour avec inquiétude ces paroles : *Je n'ai aucune nouvelle du Vicomte de Turenne.* On ne fut pas longtems sans en recevoir, & l'on apprit qu'après avoir poussé l'Electeur de Brandebourg depuis le Rhin jusqu'à l'Elbe, il l'avoit réduit à chercher un azile dans sa Capitale : la médisance se tut, & les ennemis du Vicomte furent confondus.

L'Electeur de Brandebourg fait la paix avec la France.

L'Electeur de Brandebourg ne se croyant pas encore bien en sûreté dans Berlin même, envoya au Vicomte le Marquis d'Espense Beauveau qui servoit dans ses troupes, pour demander la paix : Turenne dépêcha un courier au Roi, qui lui envoya un plein pouvoir de traitter avec l'Electeur. On convint que Louis XIV. retireroit ses troupes des Etats de Brandebourg ; qu'il restitueroit à l'Electeur Wesel & les autres villes dépendantes du pays de Cléves & retenuës depuis tant d'années par les Etats Généraux ; que l'Electeur abandonneroit l'alliance des Hollandois, renonceroit à tous les engagemens dans lesquels il étoit

entré contre les interês de la France ; qu'il demeureroit neutre à l'avenir, & engageroit le Duc de Neubourg à se rendre garant de sa fidelité. Le traitté fut signé le dix d'Avril & ratifié vers la fin de Mai. AN. 1673.

Alors le Vicomte fit abandonner par l'Evêque de Munster toutes les Places de l'Electeur de Brandebourg & sortit lui-même de la Westphalie, traversa la Principauté de Berg pour entrer dans le Comté de Nassau, & pénétrer jusqu'au cœur de l'Allemagne. Infatigable à la tête de ses troupes qui le suivoient avec joye, il leur proposa comme à ses compagnons & à ses enfans de ne se donner aucun relâche, d'entrer dans la Franconie, le pays de Turinge & dans celui de Gotha, pour en chasser les troupes Impériales qui vouloient retourner sur le Rhin. Les Impériaux craignant d'être coupés & obligés de se battre, gagnerent promptement la Bohème ; & le Vicomte, au commencement de Juin, continuant sa route par le pays de Hesse & le Comté de Valdeck, vint se camper à Wetzlar près de Francfort, le long de la riviere de Lohn, pour y attendre le résultat des délibérations de la Cour de Vienne.

Le Vicomte se rapproche du Rhin, & campe sur les bords du Mein près de Francfort.

6. Juin.

Pendant que le Vicomte de Turenne veilloit ainsi sur le Rhin, le Prince de Condé s'étoit rendu à Utrecht pour y conserver & étendre les conquêtes du Roi ; mais les inondations l'avoient arrêté par tout. Il essaya inutilement de faire écouler les eaux ; une maladie qui lui survint acheva de le déterminer à sortir de la Hollande, & à repasser la Meuse pour assiéger Bois-le-duc. Au commencement de la

Le Prince de Condé va assiéger Bois-le-duc, & le Roi Maëstricht.

AN. 1673. Campagne, le Roi entra dans le Brabant à la tête de quarante mille hommes, alla investir Maëstricht le dix de Juin, 29. Juin. & le prit en treize jours de tranchée ouverte. Après en avoir réparé les fortifications il vouloit se rendre maître des autres Places : mais les Hollandois ayant lâché les écluses, inonderent tout le pays depuis Bois-le-duc jusqu'à Bergopsom. Louis XIV. changea de dessein, marcha vers les frontiéres de l'Empire avec une partie de son armée, & laissa l'autre, au nombre de vingt mille hommes, au Prince de Condé pour veiller sur la Flandre.

L'Empereur & l'Espagne s'unissent avec les Hollandois contre la France.

L'Espagne allarmée par les succès extraordinaires de la France, sentant que si le Roi se rendoit une fois maître des sept Provinces-unies, il le seroit bientôt des dix autres, réveilla l'attention de l'Empereur, & le sollicita vivement de se joindre à elle pour s'opposer aux progrès de Louis XIV. L'Empire & l'Espagne conclurent un traitté avec les Hollandois à la Haye, par lequel Léopold promettoit aux Etats Généraux une armée puissante qui devoit faire diversion sur le Rhin : Philippes s'engageoit à déclarer la guerre à Louis XIV. & les Etats Généraux à ne point faire la paix avec la France, que le Roi Catholique ne fut remis en possession de tout ce que le Roi très-Chrétien avoit pris dans les Pays-bas, depuis la paix des Pyrenées. L'Empereur rassembla dans la Bohème une armée de trente mille hommes, dont il donna le commandement au Comte 26. Août. de Montécuculli qui décampa d'Egra, & s'avança vers la Franconie. Le Vicomte de Turenne ayant joint ses trou-

pes à celles de Cologne & de Munster quitta Wetzlar, passa le Mein à Selingenstat avec une armée de vingt mille hommes, & se posta vis-à-vis d'Aschaffembourg dans l'Electorat de Mayence : (1) de-là il envoya le Marquis de Pierrefitte pour s'emparer de Fridberg & en chasser les Imperiaux qui s'y étoient établis au Printems. Cette expédition ouvrit à l'armée Françoise l'entrée jusques dans le territoire de Francfort : ce n'étoit pas cependant à cette ville que le Vicomte prétendoit s'attacher ; son dessein étoit de s'assurer du cours du Mein pour cotoyer le haut Palatinat & se faciliter la jonction avec l'Electeur de Baviere qui avoit donné quelque espérance de favoriser les armes du Roi sur ses frontiéres. La Cour de Vienne attentive aux démarches secrettes de l'Electeur, avoit pris toutes les précautions nécessaires pour l'empêcher de joindre le Vicomte. Elle intercepta une lettre du Duc de Baviere qui mandoit au Général François que les passages & les défilés étoient si bien occupés par les troupes de l'Empereur, qu'il ne croyoit pas qu'il fut prudent de tenter la jonction projettée : ce contre-tems obligea Turenne à changer son dessein. Dès le milieu de Septembre, il quitta Aschaffembourg, & tacha de se rendre maître des passages du Mein.

An. 1673.

Cependant tout changeoit de face en Hollande : depuis que le Prince de Condé eût repassé la Meuse, il ne restoit plus aux François dans le cœur des Provinces-unies de forces suffisantes pour faire aucune entreprise. Le Prince d'O-

Le Prince d'Orange trompe le Duc de Luxembourg & prend Naerden.

(1) Walkenier

An. 1673. range crut alors que le tems d'agir étoit venu ; il fit secretement défiler des troupes vers Amsterdam & Muyden, garnit d'Infanterie les retranchemens qui fermoient le passage de la Province de Hollande ; & pour ôter tout soupçon au Duc de Luxembourg qui commandoit à Utrecht, il fit passer quelques troupes par la mer & par le Wahal pour attaquer Bommel. Le Duc n'ayant point pénétré le dessein du Prince, vint jusqu'à Tiel avec cinq mille hommes pour secourir Bommel & Grave. Guillaume voyant que le stratagême avoit réüssi, marcha vers Naërden, fit investir cette Place avec une armée de vingt-cinq mille hommes, avant que le Duc de Luxembourg eût le loisir de pourvoir à sa sûreté. La ville se rendit, & l'on fit en Hollande d'aussi grandes réjouissances pour la prise de Naërden, qu'on en avoit fait trois mois auparavant en France pour celle de Maëstricht. Cette conquête rassura les Etats Généraux ; & depuis ce tems la fortune ne cessa de les favoriser. Les horreurs de la guerre passerent du fond des Provinces-unies dans les Pays-bas Espagnols.

14. Septembre.

Le Vicomte s'approche de Montécuculli, & l'oblige de se retirer.

Le Comte de Montécuculli arriva bientôt dans la Franconie, où les troupes de ce Cercle & celles de l'Electeur de Saxe & du Duc de Lorraine l'ayant joint, son armée montoit à quarante mille hommes : il s'avança vers Nuremberg, d'où il pouvoit prendre sa marche vers le haut ou le bas Rhin pour envahir l'Alsace, ou pour aller joindre le Prince d'Orange en Hollande. Turenne s'étant rendu maître de tous les passages du Mein, à la réserve de celui de

Wurtzbourg, dont l'Evêque avoit promis de garder la neutralité, Montécuculli ne pouvoit plus aller ni en Hollande ni en Alſace, qu'il n'eût auparavant battu l'armée Françoiſe. Le Vicomte l'attendit quelque tems aux environs d'Aſchaffembourg; voyant ſa lenteur, il alla au-devant de lui pour donner bataille, paſſa le Tauber à Mariendal, s'avança juſqu'à Rotting & s'approcha des Impériaux campés près de Rottembourg. L'Infanterie de la premiere ligne du Vicomte étoit commandée par le Marquis de S. Abre; Foucault étoit à la tête de l'aile droite de la Cavalerie & le Comte de Guiche à la gauche; le Comte du Lude partageoit le commandement de l'autre ligne avec le Chevalier du Pleſſis. Montécuculli ne pouvoit décamper ſans expoſer ſon arriere-garde à être battuë: mais appréhendant encore plus une action générale, il prit le parti de ſe retirer. Pour cacher ſon deſſein, il marcha en avant comme s'il eût voulu combattre; ce qui engagea le Vicomte à ranger ſon armée en bataille: Montécuculli profita de ce moment; & pendant qu'il paroiſſoit ſe donner de grands mouvemens pour mettre en ordre ſa premiere ligne, il faiſoit defiler la ſeconde avec tous ſes equipages derriere une montagne voiſine. A peine l'armée Françoiſe fut-elle formée, qu'on vit la premiere ligne des Impériaux defiler comme la ſeconde: l'armée entiere ſe retira ainſi en bon ordre, & gagna un endroit tout environné de montagnes & de marais entre Ochſenfort & Wurtzbourg. Le Vicomte ſuivit auſſi-tôt les Impériaux, donna ſur l'arriere-garde, leur enleva quel-

AN. 1673.

AN. 1673. ques bagages & quelques munitions ; & ne pouvant les engager au combat, il se campa vers les trois heures après midi dans leur voisinage à une Chartreuse appellée *Tungelhausen*, sur un terrain extrémement élevé ; de sorte que les ennemis resterent toujours dans le même embarras & ne purent marcher vers la Hollande par le Mein dont il étoit le maitre, ni vers l'Alsace sans lui prêter le flanc. Il avoit le fleuve à sa gauche, quoiqu'un peu éloigné ; un grand ravin à sa droite, & derriere lui un pays riche & fertile d'où il pouvoit tirer des vivres en abondance pour deux mois.

Le Comte de Montécuculli gagne l'Evêque de Wurtzbourg

Turenne resta quinze jours dans cette situation sans qu'il se passât rien de considérable, hors quelques legeres escarmouches entre les détachemens des deux armées. L'objet du Général François étoit de disputer aux Imperiaux le passage du Mein, & en cas qu'ils le tentassent, de tomber sur leur arriere-garde : Montécuculli ne songeoit qu'à couper aux François les vivres qui venoient de Francfort, pour les obliger à décamper d'un lieu si avantageux. Ce projet fut bien-tôt favorisé par un évenement qui pensa jetter l'armée du Roi dans les plus terribles embarras. Le Comte de Montécuculli gagna l'Evêque de Wurtzbourg qui manqua de parole aux François, reçut garnison Imperiale dans sa ville, & livra son pont aux ennemis. Le Général Allemand y fit aussi-tôt passer son canon & son gros bagage, & devint maître du Mein, depuis Wurtzbourg jusqu'auprès de Wertheim, où il fit enlever les provisions immenses

menſes que les habitans y avoient raſſemblées, & qu'ils déſtinoient à l'armée de France ; ce qui obligea le Vicomte d'abandonner ſon poſte près d'Ochſenfort, & de deſcendre le Mein en cotoyant toujours les ennemis pour les empêcher de le traverſer.

Au commencement d'Octobre, Montécuculli décampa pour aller étendre ſes quartiers dans le Comté de Reineck, depuis Lohr juſqu'à Frammerſbach, derriere la forêt de Speshardt, où il s'arrêta en mettant toujours la riviere du Mein entre le Vicomte & lui. Le troiſième du mois, il commanda au Général Sporck de mener ſix mille chevaux du côté d'Aſchaffembourg. Le Vicomte croyant que leur deſſein étoit de s'emparer de la Place, détacha pour la couvrir quatre mille chevaux & deux mille fantaſſins ſous la conduite du Comte de Guiche ; ce qui obligea Sporck à changer de route & à revenir à Lohr. Turenne s'avança lui-même avec toute ſon armée en deſcendant le long du Mein vers Miltembourg, où il reçut un renfort de quatre mille hommes qu'on envoya d'Alſace ſous le Comte de Roye. Montécuculli fit pluſieurs autres marches & contre-marches pour obliger l'armée Françoiſe à ſortir de la Franconie ; mais le Vicomte s'obſtina à ne point paſſer le Mein, qu'il ne vit les Impériaux engagés dans la forêt de Speshardt, & décidés à aller vers la Hollande ou vers l'Alſace.

Pendant que les deux armées cherchoient ainſi à ſe ſurprendre mutuellement, l'Eſpagne en exécution de ſon trait-

An. 1673.

Montécuculli décampe de nouveau.

Le Roi ordonne au Duc de La-

AN. 1673.

xembourg d'évacuer la Hollande.

té avec les Etats Généraux, ordonna au Comte de Monterei, Gouverneur des Pays-bas, de déclarer la guerre à la France : cette déclaration donna lieu à celle du Roi trois jours après, & l'on vit aussi-tôt les hostilités commencer dans le Hainaut & dans la Flandre. Le Duc de Luxembourg y envoya au Prince de Condé un Corps considérable ; & le Roi n'avoit plus en Hollande que quatre mille hommes qui tinssent la Campagne. Cette disette de troupes jointe à l'inondation continuelle du Pays, mettoit les François hors d'état de faire aucune entreprise nouvelle ; ce qui détermina Louis XIV. à abandonner ses conquêtes en Hollande.

Le Prince d'Orange marche vers Bonn. Montécuculli va joindre le Stadhouder.

Le même jour que l'Espagne déclara la guerre à la France, le Prince d'Orange joignit près d'Herentals une partie de ses troupes à celles des Espagnols, & entra avec une armée de vingt cinq mille hommes sur les terres de Juliers & de Cologne. Après avoir ravagé l'un & l'autre pays, il prit la route de Bonn pour en faire le siége, & manda au Comte de Montécuculli de s'y rendre au plutôt. Le vingt d'Octobre les Impériaux quitterent Lohr, & allerent se camper le long du Mein depuis la petite ville d'Hochst jusqu'à Mayence. Montécuculli passa sur un pont de bateaux, & établit son quartier general à Flersheim ; le Vicomte ne pouvoit pas deviner la route qu'il vouloit prendre. Il étoit d'une plus grande conséquence d'empêcher l'invasion de l'Alsace, que la jonction du Prince d'Orange : les Hollandois unis aux Espagnols, avoient moins

An. 1673

besoin de secours qu'auparavant ; le Prince de Condé avoit emmené une grande partie des troupes Françoises en Flandre, & le Roi vouloit abandonner la Hollande. Turenne crut, avec raison, que Montécuculli marcheroit vers l'Alsace, où tout étoit presque sans défense : Strasbourg appartenoit à l'Empire, Brisac étoit mal fortifié, l'on avoit rasé Schelestat, Colmar, Landau, Béfort & Haguenau ; le passage étoit facile dans la Lorraine, les trois Evêchez, & la Champagne. Il porta sa principale attention du côté de l'Alsace, & observa de près les mouvemens de Montécuculli qui ne cherchoit qu'à lui dérober sa marche. Le Général Allemand se souvenoit encore de l'irruption du Vicomte en Baviere, avant la paix de Munster ; il avoit vû alors sa manœuvre, & craignoit toûjours depuis d'en venir aux mains avec lui ; il sentit qu'il étoit plus sûr d'employer les stratagêmes, & fit travailler à la construction d'un pont de batteaux à Weissenau, au-dessus de Mayence, comme s'il eût voulu remonter le Rhin, pour entrer dans l'Alsace. Ayant choisi un endroit du fleuve où il y avoit une isle, il jetta un demi pont sur l'un des bras du Rhin, & fit à la hate un pont volant sur l'autre : les troupes y passérent, en feignant de vouloir marcher vers l'Alsace, par le pays d'Oppenheim, Linanges & Neustadt. Le Vicomte instruit de leurs mouvemens, quitta son poste de Miltembourg, traversa le pays d'Oddenwaldt, s'approcha du Neckre, qu'il passa le vingt-cinq à Ladembourg, se rendit près de Philisbourg,

An. 1673. & détacha cinq cens chevaux qui traverſerent le Rhin à Oppenheim, pour reconnoître la marche des Impériaux. Montécuculli qui n'avoit employé la ruſe que pour faire croire qu'il alloit dans l'Alſace, embarqua ſur le Rhin ſon Infanterie, qui deſcendit en batteaux vers Coblens, pour y joindre le Prince d'Orange; pendant que ſa Cavalerie repaſſa le fleuve, & défila dans la même vûë par la Vétéravie. L'Archevêque de Tréves ayant violé la neutralité & abandonné les intérêts de la France, par une trahiſon ſemblable à celle de l'Evêque de Wurtzbourg, offrit aux Impériaux ſes ponts ſur le Rhin & ſur la Moſelle à Coblens : le lendemain le Vicomte acheva de paſſer le Rhin à Philiſbourg, vint camper à Lachen près de Neuſtadt, & alla gagner Creutznac, en traverſant le Palatinat, pour ſe rendre en diligence au pays de Tréves par le Hundſtruk : il auroit infailliblement coupé Montécuculli, ſi l'Electeur n'avoit livré ſes ponts. Les Impériaux, après avoir paſſé le Rhin & la Moſelle, joignirent près de Coblens le Prince d'Orange, qui alla ſur le champ aſſiéger Bonn. La ville inveſtie par trois armées différentes, fut obligée de ſe rendre après neuf jours de ſiége.

17. Novembre.

Evacuation de la Hollande, & glorieuſe retraite du Duc de Luxembourg.

La reddition de Bonn & la jonction des trois armées ennemies, obligerent le Duc de Luxembourg à quitter les Provinces-unies : il mit la plûpart des villes à contribution, forma un Corps de toutes les garniſons diſperſées, laiſſa l'artillerie & les ôtages à Maëſtricht & à Graves, & revint promptement en France avec un riche butin. Alors la Hol-

lande ſortit du ſein des flots ; & les Provinces de Gueldres, d'Utrecht & d'Over-Iſſel recouvrerent leur liberté.

Généroſité du Vicomte.

Les mauvais ſuccès de cette Campagne refroidirent le Roi d'Angleterre, l'Archevêque de Cologne & l'Evêque de Munſter ; la France ſe vit ſur le point d'être abandonnée de ſes Alliés, & engagée à ſoutenir ſeule une guerre avec l'Empire, l'Eſpagne & la Hollande. Le Vicomte de Turenne ne put diſſimuler ſon chagrin : on voyoit dans ſon maintien & ſur ſon viſage un air de réfléxion & de triſteſſe. Après avoir diſtribué ſon armée en quartiers d'hiver dans la haute & baſſe Alſace, dans la Lorraine & dans le Hainaut, il revint à la Cour ; le Roi le reçut avec mille démonſtrations d'eſtime & de tendreſſe ; l'entretint ſouvent en particulier des moyens de rétablir les affaires la Campagne ſuivante ; lui rappella les ſuites qu'avoient euës les conſeils de Louvois, & lui donna une belle occaſion de ſe venger du Miniſtre : le Vicomte ſe contenta de répondre au Roi ; *que le Marquis de Louvois étoit très capable de rendre de grands ſervices à Sa Majeſté dans le cabinet ; mais qu'il n'avoit pas aſſez d'expérience dans la guerre, pour s'en attribuer la direction.* Cette modération & cette généroſité plûrent extrémement au jeune Monarque, qui lui dit : *Quand tous mes Miniſtres vous haïroient, mon cœur ſera toujours pour vous.* Il lui parla enſuite du Marquis de S. Abre, & l'aſſûra que cet Officier ne ſerviroit plus ſous lui. Turenne en ayant demandé les raiſons, le Roi lui fit connoître que S. Abre avoit fort blâmé ſa conduite, & mandé même à Louvois, que *s'il avoit*

AN. 1673. *été consulté, il auroit pû sauver Bonn sans risquer l'Alsace.* *Pourquoi*, dit le Vicomte avec simplicité, *ne me parla-t-il pas? je l'aurois écouté avec plaisir, & j'aurois profité de ses conseils.* Il excusa ensuite S. Abre, fit son éloge, rendit un compte éxact de ses services, obtint pour lui une gratification, & pria le Roi de ne lui pas ôter un Lieutenant Général d'un mérite si distingué.

Fin du cinquième Livre.





HISTOIRE DU VICOMTE DE TURENNE.

LIVRE SIXIE'ME.



LA prudence, la valeur & les ſuccés inespérés du Prince d'Orange, déterminerent les Etats Généraux au commencement du mois de Février, à rendre héréditaires dans ſa perſonne & dans celle de ſes enfans mâles, les Charges de *Stad houder*, d'*Amiral*, & de *Capitaine General* des ſept Provinces unies. Il ſe vit ainſi à l'âge de vingt-trois ans elevé dans la Répu-

AN. 1674.

La Charge de Stad-houder eſt rendue héréditaire dans la Maiſon d'Orange.

An. 1674

blique à un plus haut point de gloire & de puissance que n'avoit été aucun de ses prédécesseurs : alors il employa tout son crédit pour détacher le Roi d'Angleterre, son oncle, l'Evêque de Munster & l'Electeur de Cologne des interêts de la France, & pour fortifier l'alliance qu'il avoit déja formée avec l'Empereur, l'Espagne & le Roi de Dannemarc, dans laquelle il vouloit faire entrer les principaux Membres du Corps Germanique. Le Roi continua pendant le Printems à faire évacuer toutes les Places qu'il avoit prises sur le Rhin & sur la Meuse ; il ne se réserva que Grave & Maestricht : Emerick, Rhées, Vesel, Burick & le Fort de Schenck furent remis à l'Electeur de Brandebourg, selon le traitté que le Vicomte avoit fait avec lui l'année précédente. L'Electeur de Cologne rentra dans Rhimberg & dans Nuys ; & les garnisons des Villes évacuées revinrent en France, sous la conduite du Maréchal de Bellefonds & du Comte de Lorge.

Le Roi d'Angleterre, l'Evêque de Munster, & l'Electeur de Cologne se détachent de la France.

Le traitté particulier entre la Hollande & l'Angleterre avoit été si adroitement ménagé pendant l'hiver, qu'il s'étoit enfin trouvé conclu au milieu des préparatifs mêmes qui se faisoient de part & d'autre pour recommencer la guerre. Le Roi Charles II. avoit long-tems résisté aux propositions qu'on lui avoit faites de se détacher de la France : les Républicains & les Protestans zélés de ses trois Royaumes n'avoient garde de consentir à l'anéantissement d'une République, qui faisoit une des principales branches de la prétenduë Réforme ; l'humeur de son peuple, les sollicita-

tions de son Parlement, & les pratiques des Ministres Etrangers le faisoient pancher vers la paix; mais ce qui le décida fut la crainte de perdre le commerce de la Méditerannée, en se brouillant avec l'Espagne: il ordonna au Chevalier Temple de dresser à Londres des articles avec le Marquis de Fresno, Ambassadeur d'Espagne, qui avoit reçû un plein pouvoir des Etats Généraux; & après quelques conférences, le traitté de Breda fut rétabli dans son entier. La Hollande insista sur le rappel des troupes Angloises qui servoient en France; mais comme ces Régimens dévoüés au Vicomte de Turenne, refusoient de le quitter, l'Angleterre promit de les laisser périr faute de recruës, & permit aux Hollandois de lever dans la Grande-Bretagne autant de Soldats qu'ils voudroient. Le traitté ayant été signé à Westminster, les menaces continuelles de l'Empereur contre l'Evêque de Munster & l'Electeur de Cologne firent tant d'impression sur les deux Prélats, qu'ils abandonnerent aussi les interêts de la France.

An. 1674.

19. Février.

L'infidelité des Alliés de Louis XIV. ranima les espérances de tous les Princes d'Allemagne; ceux qui étoient demeurés neutres jusqu'alors, se déclarerent contre lui: l'Electeur de Brandebourg crut pouvoir violer impunément le traitté qu'il avoit signé; le Landgrave de Hesse, l'Electeur de Tréves, l'Electeur Palatin, les Ducs de Brunswich & de Lunebourg se liguerent aussi avec les Hollandois; en un mot, toutes les Puissances d'Allemagne furent entraînées, hors le seul Electeur de Baviére & le Duc d'Hanovre, qui reste,

Plusieurs Princes d'Allemagne se liguent de nouveau contre la France.

An. 1674.

rent dans la neutralité. Malgré ces contretems, le Roi ne diminua rien de la grandeur de ses projets ; il résolut de se dédommager de la perte des Provinces-unies par la conquête de la Franche-Comté ; il y alla lui-même avec une armée puissante au mois d'Avril ; il en envoya une autre sur les frontieres d'Espagne, sous les ordres du Maréchal de Schomberg ; le Prince de Condé en commandoit une troisième en Flandre, pour veiller sur les démarches du Prince d'Orange ; & le Vicomte de Turenne retourna en Allemagne, avec une quatrième qui ne montoit qu'à dix mille hommes. Avant qu'il quittat la Cour, le grand Condé ne dédaigna pas de le consulter sur la conduite qu'il tiendroit dans la guerre de Flandre. » Faire peu de siéges, répondit » le Vicomte, & donner beaucoup de combats ; quand » vous aurez rendu votre armée supérieure à celle des en» nemis par le nombre & par la bonté des troupes ; quand » vous serez bien maître de la campagne, les villages vous » vaudront des Places ; mais on met son honneur à pren» dre une ville forte, bien plus qu'à songer aux moyens de » conquerir une Province.

Le Vicomte couvre la Franche-Comté, & le Roi s'en rend maître.

(1) Le Duc de Lorraine persuadé que s'il entroit dans la Franche-Comté, il y seroit bientôt suivi d'un grand nombre de Lorrains, marcha vers le commencement de Maï

(1) La plûpart des faits militaires de ce Livre sont tirés des Mémoires MSS. de Fremont d'Ablancourt, de l'Histoire MSS. de l'Abbé Raguenet, & des deux dernieres Campagnes du Vicomte, écrits par Deschamps, qui furent imprimés en 1678. trois années après la mort du Vicomte ; mais on doit au Marquis d'Imecourt, Lieutenant Général des armées du Roi, qui fut présent à toutes ces actions, plusieurs détails qu'on ne trouve point ailleurs.

An. 1674.

avec deux mille chevaux, qui faisoient toutes ses troupes, & s'avança jusqu'à Rhinfeld au-dessus de Bale, où il prétendoit passer le Rhin. Dans le même-tems, le Vicomte s'approcha de la Suisse avec deux Régimens de Cavalerie nouvellement levés dans l'Alsace, & campa le dix de Mai à Hesingen, village qui n'est qu'à une lieuë de Bale : les Magistrats de cette Ville encouragés par sa présence, refuserent le passage au Duc de Lorraine, qui demeura inutile aux environs de Rhinfeld jusqu'au six Juin : alors le Duc voyant le Roi maître de la Franche-Comté, alla joindre le Comte Caprara près d'Heidelberg, où le Duc de Bournonville, General de l'Empereur, qui partoit d'Egra, devoit les rencontrer avec un Corps considerable de Cavalerie & d'Infanterie.

Rapidité de la marche du Vicomte.

Le Vicomte qui étoit revenu de Bâle à Hochfeld, près de Saverne, ayant été averti de leur marche, résolut de les couper & de les combattre avant la jonction; il envoya ordre de faire dresser à Philisbourg un pont de batteaux, qui se trouva prêt en trois jours; il ramassa ce qu'il y avoit de Cavalerie dans les quartiers, & tira quinze cens hommes de six bataillons qu'il laissoit en Alsace, partit d'Hochfeld le douze de Juin, fit marcher ses troupes sans bagages, avec une diligence extraordinaire, & passa le Rhin à Philisbourg le quatorze à midi; il y fit prendre six piéces de canon & des vivres pour trois jours, emmena avec lui les Régimens de Beaupré & de Calvo, les Dragons du Fay, les bataillons de Douglas, du Plessis & de la Ferté, avec un quatrième, *12. Juin.*

AN. 1674. composé de Compagnies de divers Corps, sous le nom de Picardie, qui étoient tous campés sous Philisbourg : le Vicomte en forma son avant-garde, & continua sa marche par le Palatinat. Le même jour qu'il passa le fleuve, il défit & prit deux cens hommes d'Infanterie Impériale dans une cense, nommée Bruckhausen, après une attaque & une défense très-vigoureuse : il dissipa ensuite cent cinquante chevaux du Régiment du Prince Ernest de Brandebourg-Bareith, qui avoit marché pour soûtenir cette Infanterie, & il arriva le soir à Hockenum où il campa : comme il craignoit toûjours quelque surprise, il alla lui-même la nuit visiter les gardes avancées, pour s'assurer si tous étoient dans leurs postes. En repassant dans le Camp, il s'approcha d'une tente, où plusieurs jeunes Soldats mangeant ensemble, se plaignoient de ce qu'il leur avoit fait faire inutilement une si pénible marche : un vieux Soldat qui avoit été tellement estropié dans l'action de Bruckhausen, qu'il ne pouvoit porter ses mains à sa bouche, leur répondit : » Vous ne connoissez pas notre pere ; il ne nous auroit pas » exposés à tant de fatigues, s'il n'avoit pas de grandes vûës » que nous ne sçaurions pénetrer encore. Les jeunes Soldats changerent aussi-tôt de langage, & commencerent à boire à la santé de leur Géneral : le Vicomte avoüa depuis qu'il n'avoit jamais senti de plaisir plus vif. Le quinze du mois, Turenne assuré que les ennemis n'avoient point passé, marcha par de longs défilés dans les bois en tirant vers Bretten : il fit faire alte à midi près le village de Saint Lene, &

15. Juin.

PLAN DE LA BATAILLE DE SINTZHEIM

Donnée le 16. Juin 1674.
Entre l'Armée de France
Commandée par le Vicomte de Turenne;
Et l'Armée Impériale
Commandée par le Duc de Lorraine
& par le Comte Caprara.

Dressé sur des memoires par le Sr. Coquart.

Imperiaux avec des Troupes en defilés par lesquels ils se retirerent.

ARMÉE DES IMPERIAUX.

Le Comte Caprara.



Le Duc de Lorraine.

ARMÉE DES FRANÇOIS.

Second Ordre de Bataille aprés avoir gagné du Terrain



Premier Ordre de Bataille dans un lieu fort serré

Foucault L.t G.al le V.te de Turenne. S.t Abre L.t G.al







le Marquis de Renty

Viane

Rideau au pied de la Montagne

Château-Vieille Abbaye

Fauxbourg

Défilé par lequel le V.te se vient ranger en Bataille



Chemin de Hailbron

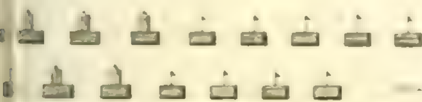
Ruisseau

Elsatz R.

SINTZHEIM.

ÇOIS,

Sintzheim.



reprenant sa marche à main gauche, il alla camper à Wislock, petite ville gardée par deux cens hommes de l'Electeur Palatin, par quelques milices & par un grand nombre de paysans qui s'y étoient retirés : le Vicomte persuadé qu'il rencontreroit les ennemis le lendemain, ne voulut point attaquer la Place, & jugea plus à propos de laisser reposer ses troupes pendant la nuit; elles avoient fait près de trente lieuës en quatre jours, pour venir d'Hochfeld à Wislock, où le Vicomte avoit crû qu'il rencontreroit sûrement les ennemis; en effet, il ne se trompa point.

Situation de Sintzhem, & forces des Imperiaux. 16. de Juin.

Le lendemain à la pointe du jour, il continua sa route vers Epinghen; après quatre ou cinq heures de marche, comme il eût passé le village d'Hoffen, il commença à découvrir les ennemis entre huit à neuf heures du matin sur une hauteur au-delà de Sintzhem, petite ville du Palatinat, à une égale distance de Philisbourg sur le Rhin, & d'Hailbron sur le Nekre; elle est située sur les bords de la riviere d'Elsatz, qui arrose à droite & à gauche une longue prairie, commandée par une montagne dont la pente est fort roide vers le bas, & devient très-douce vers le haut; le sommet est une plaine fermée par derriere d'un grand bois, & assez spacieuse pour contenir une armée en bataille : celle du Duc de Lorraine & du Comte Caprara étoit de quatre mille chevaux, tous Cuirassiers de l'Empereur, de mille chevaux Saxons, de deux mille chevaux Lorrains, & de deux mille Fantassins, faisant ensemble plus de neuf mille hommes. Ils s'emparerent d'abord d'une vieille Abbaye for-

An. 1674 tifiée en forme de Château, & située entre la ville & la montagne ; ils jetterent ensuite le Régiment de Streing avec quatre cens Dragons dans la ville, dont les murailles avoient été réparées depuis peu, & rangerent enfin leur armée au haut de la montagne sur deux lignes, dont le Duc de Lorraine commandoit la premiere, & le Comte Caprara la seconde : ils avoient ainsi derriere eux un grand bois ; leur droite étoit assurée par le Château & par la ville ; leur gauche fermée par une chaîne de montagnes escarpées, qui s'étendoient fort loin du côté d'Hailbron ; & devant eux la riviere d'Elsatz formoit comme un double fossé, qu'il falloit passer avant que d'arriver à la ville ou à la montagne.

Enumération des troupes du Vicomte, & embarras à surmonter.

L'armée Françoise étoit composée de cinq mille chevaux & de quatre bataillons de Douglas, de du Plessis, de la Ferté & de Picardie, qui faisoient plus de deux mille hommes ; de quinze cens Fantassins détachés des Régimens de Champagne, de Turenne, de Languedoc, de Bourgogne, d'Hamilton & de Monmouth ; de quatre cens Dragons de la Reine, & de la Compagnie franche des Dragons de du Fay. Les deux armées étoient à peu près égales en nombre, avec cette difference que la Françoise avoit plus d'Infanterie, & l'Allemande plus de Cavalerie ; mais les Impériaux étoient postés d'une maniere bien plus avantageuse. Le Vicomte étant entré par la plaine de Sintzhem, ne pouvoit attaquer qu'en traversant les deux branches de la riviere d'Elsatz, où il n'y avoit point de ponts, & en s'emparant des avenuës de Sintzhem, qui étoient pleines de jardins,

dins, de hayes & de marécages, & garnies de mousquetaires : il falloit ensuite s'emparer de la Ville & du Chateau, gagner par un defilé fort etroit sur la pente de la montagne un terrain triangulaire, où l'on pouvoit à peine ranger sept ou huit escadrons de front : ce terrain s'elargissoit peu à peu en montant vers les ennemis ; mais il étoit dangereux & difficile d'aller former des lignes si près d'eux : outre les avantages du poste, les troupes de Caprara etoient fraiches, sortoient de bons quartiers, & avoient marché à petites journees d'Hockenum à Sintzhem : au contraire, celles du Vicomte fatiguées durant tout l'hiver, venoient de faire près de trente lieuës en quatre jours. Si les François etoient battus, la retraite devenoit difficile & perilleuse dans un pays ennemi couvert de bois, & plein de paysans armés ; la perte d'un combat à l'entrée de la Campagne deshonoroit le Géneral, & décourageoit les Soldats. Le Vicomte vit dans un instant tous ces obstacles & tous ces dangers ; mais il sentit d'un autre côté combien il risquoit de donner au Duc de Bournonville le tems de joindre les ennemis, & combien il seroit glorieux d'ouvrir la Campagne par une victoire remportée sur les plus braves troupes de l'Empereur, campees dans un poste si avantageux : ces considérations le déterminerent à livrer une bataille.

Prise de la Ville & du Chateau.

Toute la Cavalerie de son avant-garde étoit deja dans la plaine ; l'Infanterie achevoit d'arriver, & six piéces de canon qui faisoient toute son artillerie, tiroient de tems en tems quelques volées par dessus le vallon, lorsque les esca-

AN. 1674. drons ennemis venoient reconnoître. Toute l'armée étant passée, le Vicomte détacha d'abord ses Dragons, qui mirent pied à terre, avec de l'Infanterie soutenuë par les Grenadiers de la Ferté, & cinquante Fuseliers de chaque bataillon, pour attaquer les avenuës de Sintzhem. Sesan, Major Géneral de l'armée, & le Chevalier d'Hocquincourt à la tête des Dragons, chasserent les ennemis des bords de la riviere, les délogerent des vignes, des jardins & du fauxbourg, & essuyerent à découvert le feu des murailles; mais en moins d'une heure ils se trouverent sur le bord du fossé, & maîtres de tous les environs de la Place : les ennemis s'y jetterent à mesure qu'on les poussoit, & se retrancherent derriere les portes barricadées de tonneaux pleins de terre & de poutres dont ils avoient fait des traverses. Les Dragons commandés par le Chevalier d'Hocquincourt, ayant trouvé le pont rompu, se jetterent à l'eau pour passer le fossé : l'attaque dura plus d'une heure & demie; on enfonça une des portes de la ville; on y fit quatre cens prisonniers, & le reste fut tué ou dissipé. La vigueur de cette action épouvanta ceux qui occupoient le Château; ils abandonnerent leur poste, & s'enfuirent : le Duc de Lorraine y envoya promptement un Régiment d'Infanterie; mais un détachement de Champagne s'en étoit déja emparé, & celui qui s'avançoit à la tête des ennemis ayant été tué à la premiere décharge, les autres prirent la fuite.

Le Vicomte marche vers la montagne.

Le Vicomte s'étant ainsi rendu maître de la Ville & du Château, y mit de l'Infanterie, chassa d'abord les ennemis

An. 1674

[illegible] les ennemis.

des vignes & des hayes des environs, les delogea ensuite de toutes les hauteurs qui étoient entre le Chateau & l'armée Imperiale, s'empara des deux côtés du defilé, & les borda de mousquetaires; il fit avancer ensuite toute son armée, qui traversa les deux branches de la riviere, & passa le défilé sans aucun obstacle; il la fit mettre en bataille à mesure qu'elle arrivoit, dans le terrain triangulaire serré à droite par un clos de vignes, & à gauche par une longue haye: il avoit deja fait jetter dans la vigne par un rideau qui regnoit le long du pied de la montagne, les trois bataillons de du Plessis, de Douglas & de la Ferté, & en sortant du defilé, le bataillon de Picardie s'étoit posté derriere la grande haye. Il donna le commandement de l'aile droite au Marquis de S. Abre, Lieutenant-Géneral, qui avoit sous lui Beauvesé pour Commandant de la Cavalerie, les Comtes de Maulevrier & de Roye pour Maréchaux de Camp, Mylord Douglas, le Chevalier du Plessis & du Piloy pour Brigadiers, ausquels se joignit le Chevalier de Boüillon en qualité de Volontaire. Foucault, Lieutenant-Géneral, qui devoit se mettre à la tête de l'aile gauche, eut sous lui pour Maréchaux de Camp les Comtes d'Auvergne & de la Marck, & pour Brigadiers Mylord Hamilton, le Chevalier d'Humieres & Coulange. Le commandement du Corps de réserve fut donné au Marquis de Renty: le Vicomte devoit se mettre lui-même au centre, & avoit pour Aides de Camp le Marquis d'Harcourt, depuis Maréchal de France, le Marquis de Ruvigny, depuis Mylord

AN. 1674.

Combat de Sintzhem.

Galloway, le Chevalier de Sillery, & Silly Guénegaud.

Le Vicomte rangea sa Cavalerie sur plusieurs lignes, avec des pelotons d'Infanterie entre les escadrons: à peine avoit-il formé sa troisième ligne, que S. Abre qui étoit à la tête de la premiere, s'avança par une ardeur indiscrete en débordant la longue haye & la vigne, & découvrit ainsi ses flancs: les ennemis s'étant apperçus de cette imprudence, tomberent sur lui, l'envelopperent, l'enfoncerent & le culbuterent; mais le Vicomte arriva dans le moment, & repara ce nouveau désordre: les divers pelotons d'Infanterie placés entre les escadrons, firent un terrible feu sur les Cuirassiers de l'Empereur, & les arréterent: la poussiere qui s'étoit élevée les ayant empêché de voir la confusion où ils avoient mis la premiere ligne commandée par S. Abre, ils reculerent pour se mettre en bataille. Le Vicomte profita de ce moment pour étendre ses lignes sur le même front que celui des ennemis, de sorte qu'il se trouva jusqu'à dix-huit escadrons à sa premiere ligne, où il n'y en avoit eu d'abord que huit: il s'avança alors vers les ennemis avec sa Cavalerie au centre, & l'Infanterie sur les deux aîles, qui sortirent de la haye à gauche & de la vigne à droite; il marcha vers eux, & le combat devint terrible: il n'y eut point d'escadron qui ne chargeât plusieurs fois; les étendarts & les drapeaux furent pris & repris des deux côtés: la poussiere étoit si grande, qu'on ne se voyoit presque point; les amis & les ennemis se mêlerent quelquefois sans se connoître, & sans pouvoir rejoindre leur Corps; la confusion

augmenta le carnage. Le Vicomte ne se contentoit pas d'aller parmi les rangs encourager les Soldats de la voix & du geste, il les anima par son exemple, donna par tout ses ordres avec tranquillité, se mela avec les Imperiaux, & fut plus d'une demie heure au milieu des Cuirassiers de l'Empereur: les ennemis se rallierent plusieurs fois, mais ils furent toûjours rompus & repoussés. Le Duc de Lorraine & le Comte Caprara voyant le terrain que l'armée Françoise avoit gagné, jugerent à propos de se retirer, & firent reculer la seconde ligne vers le bois, pendant que la premiere soûtenoit le choc des François: enfin l'ardeur du combat s'etant ralentie de part & d'autre, les ennemis profiterent de l'épaisseur de la poussiere, firent faire un mouvement à leur gauche pour s'approcher du bois, & se jetterent dans le défilé qui le traversoit: quelques escadrons firent ferme à l'arriere-garde, pour couvrir leur retraite; mais après une charge assez legere ils suivirent bientôt les autres, & disparurent dans un instant. Le Vicomte ayant fait reconnoitre les bords du bois, poussa les Impériaux quelque tems lui-même à la tête d'un Corps de Cavalerie: comme ils se partagerent en plusieurs chemins dans un pays couvert & inégal, & que son Infanterie étoit fatiguée d'un long combat après une marche pénible, il se contenta de détacher le Marquis de Renty avec quatre cens chevaux à la poursuite des fuyards, & revint au champ de bataille, où il trouva ses troupes dans le même ordre que si elles n'avoient pas combattu. Les Officiers principaux, les Colonels & plusieurs autres

An. 1674.

An. 1674. allerent à lui, pour le féliciter ſur le ſuccès qu'ils reconnoiſſoient n'être dû qu'à la prudence de ſa manœuvre : il leur répondit, *qu'avec des gens comme eux on devoit être hardi à attaquer, parcequ'on étoit ſûr de vaincre.*

Pourſuite des ennemis, avec le détail des morts & des bleſſés.

Le Marquis de Renty ſuivit de près les ennemis juſqu'à Hailbron, où il ſçut qu'ils avoient paſſé, en pluſieurs Corps ſéparés, divers gués entre cette ville & Wimpfen : leur bagage avoit marché dès le matin, & une partie de leurs troupes avoit enfilé la même route avant la fin du combat; d'autres prirent le chemin d'Heidelberg, de ſorte qu'on ne les put joindre. Leur retraite ſe fit avec tant de frayeur, que pluſieurs ne ſe croyant pas en ſûreté après avoir paſſé le Nekre, firent encore plus de ſeize lieuës par delà, & ne s'arrêterent qu'à Francfort. La bataille avec les actions qui la précéderent, dura près de quatre heures : les François y perdirent Coulanges & Rochefort, deux Meſtres de Camp, près de cent quatre-vingt Officiers ſubalternes, & environ onze cens Soldats : le Marquis de S. Abre, le Chevalier de Sillery & Beauveſé y furent bleſſés à mort ; le Chevalier de Boüillon, le Comte de la Marck, les Marquis d'Aubeterre & de la Salle, & la plus grande partie des Officiers ſubalternes y furent auſſi bleſſés. Il demeura du côté des ennemis près de deux mille morts ; on fit cinq ou ſix cens priſonniers ; on prit pluſieurs étendarts & timbales, & quarante chariots chargés de bagage. Après le combat, le Vicomte ayant raſſemblé ſa Cavalerie, paſſa le bois avec toute ſon armée, & campa la nuit auprès de Weïbſtat, petite

ville de l'Evêché de Spire, où l'on trouva abondamment de quoi se rafraichir des fatigues qu'on avoit souffertes. Le lendemain on revint camper à Sintzhem, dans un vallon le long du ruisseau, où l'on eut le loisir d'examiner le champ de bataille, & de reconnoitre beaucoup mieux que dans le combat même, combien la situation des ennemis avoit été avantageuse, la difficulté d'aller à eux, & le detail d'une action executée avec tant d'intelligence & de valeur.

An. 1674.

Marches & contremarches du Vicomte en deçà & au delà du Rhin.

Les ennemis ayant été chassés au-delà du Nekre, le Vicomte crut devoir repasser le Rhin, pour observer les démarches qu'ils pourroient faire du côté de la France, & pour faire subsister en même-tems l'armée dans les endroits les plus abondans du Palatinat : il envoya d'abord quelque Cavalerie piller Wiflock, passa à Mingelsheim, où l'armée demeura deux jours, traversa le Rhin à Philisbourg, où il laissa les quatre bataillons qu'il y avoit pris, & alla camper à Lachen, grand village dans une plaine très-fertile, à une lieuë & demie de la ville de Neustadt, qui fournit des vivres & du vin en abondance. Ce fut là que l'armée reçut un renfort de seize bataillons, de six mille chevaux en quatre Brigades, des deux Régimens de Dragons du Roi & de la Reine, & qu'elle se trouva monter à seize mille hommes. Le Vicomte pendant son sejour à Lachen, détacha plusieurs partis en deçà & au-delà du Rhin, pour avoir des nouvelles des ennemis, alla reconnoitre des passages dans les montagnes, répandit le bruit de diverses entreprises ; & le troisième de Juillet après une fausse marche

AN. 1674. vers Keyſerloutre, de l'autre côté de la montagne, il fit avancer l'armée droit à Philiſbourg, y paſſa le Rhin de nouveau, reprit les quatre bataillons avec vingt pontons, & alla le même jour camper à Hockenum. Le lendemain il continua ſa marche vers le Nekre, & laiſſant à droite Heidelberg, qui le ſalua de quelques volées de canon, il arriva à onze heures du matin au village de Weiblingen ſur le Nekre, à une lieuë & demie de Ladembourg.

Le Duc de Bournonville joint le Duc de Lorraine & le Comte Caprara.

Après la déroute de Sintzhem, les Impériaux s'étant raſſemblés à Heidelberg, marcherent du côté de Worms; ils avoient groſſi leur armée par la jonction des troupes du Duc de Bournonville. Tous enſemble au nombre de treize ou quatorze mille hommes, étoient venus ſe poſter ſur le Nekre; la ville de Ladembourg à leur gauche, & celle de Manheim à leur droite. Campes depuis cinq jours ſur ce fleuve, ils avoient fait des retranchemens au gué de Ladembourg, dreſſé des batteries, & pris toutes les précautions néceſſaires pour s'oppoſer au paſſage des François. Pendant que le Vicomte étoit à Weiblingen, on vint donner la nuit une fauſſe allarme: il monta à cheval, alla lui-même à la tête du Camp, & raſſura les Soldats par ces paroles: *Quoi, mes enfans, vous craignez où je ſuis!* Le lendemain il fit paſſer quelques eſcadrons au-delà du fleuve, envoya des partis pour obſerver le Camp des ennemis, & fut inſtruit de leurs forces & de leur ſituation par quelques Cavaliers qu'on enleva. Les Ducs de Lorraine & de Bournonville étonnés de ſa hardieſſe, ne balancerent point à ſe retirer,

retirer, sans vouloir s'opposer à son passage : ils renvoyerent d'abord les troupes Palatines, pour se poster à Manheim, firent partir ensuite leur bagage & leur Infanterie; & ayant décampé à l'entrée de la nuit avec le reste de l'armée, ils enfilerent le grand chemin, appellé Bergstras, qui mene à Francfort. Comme la ville de Ladembourg & les défilés empêchoient le Vicomte de reconnoître leurs mouvemens, il n'apprit leur retraite que deux heures après : aussi-tôt il détacha le Comte de Roye avec quatorze cens chevaux & six cens Dragons pour les suivre : Roye marcha jusqu'à neuf heures du matin, & s'arrêta près de Zuingenberg. Du Repaire qu'il avoit envoyé devant lui avec deux cens chevaux, ayant passé un défilé, traversa une grande plaine, & apperçut derriere une éminence qui la terminoit, une garde de soixante Cavaliers ennemis qui lâcherent pied à son approche; du Repaire les poussa, arriva sur le haut d'une autre colline, & vit toute l'arriere-garde des ennemis, qui avoit fait alte pour repaître : il fut chargé à l'instant par trois ou quatre cens chevaux, qui l'obligerent à reculer; mais le Comte de Roye ayant envoyé un détachement pour le soûtenir, la Cavalerie Impériale se retira avec autant de vitesse qu'elle étoit venuë : chacun des deux partis y laissa douze ou quinze morts, & les François y prirent un Lieutenant. Du Repaire rejoignit le Comte de Roye, qui ne jugeant pas à propos de passer le défilé pour s'engager dans un combat inégal, si loin de l'armée, vint retrouver le Vicomte. Les divers partis qu'on avoit déta- An. 1674.

An. 1674. chés pour obſerver les mouvemens des ennemis, rapporterent que l'armée Impériale avoit paſſé le Mein à gué avec précipitation, & que la plus grande partie de l'Infanterie ne pouvant ſuivre, s'étoit débandée dans les bois & dans les montagnes qui regnent le long du chemin.

9. Juillet.

Cruautés réciproques des habitans du Palatinat & des Anglois de l'armée Françoiſe.

Le neuviéme de Juillet, l'armée Françoiſe vint camper à Gros-Saxen, à une lieuë de Ladembourg, où le Maréchal de Turenne, devenu maître du Palatinat par la retraite des Impériaux, fit vivre ſes troupes à diſcretion; elles conſumerent dans un mois les fourages & les moiſſons du pays, de maniere qu'il eût été impoſſible aux ennemis d'y ſubſiſter. La plûpart des payſans abandonnerent leurs maiſons & ſortirent du pays; mais pour ſe venger des malheurs de la guerre, ils exercerent auparavant toute ſorte de cruautés ſur les Soldats de l'armée Françoiſe qu'ils pûrent ſurprendre; ils en brûlerent quelques-uns à petit feu, en pendirent d'autres la tête en bas, & les laiſſerent mourir ainſi: ils arracherent le cœur & les entrailles à d'autres, leur créverent les yeux, & après les avoir mutilés de diverſes manieres, les expoſerent ſur les grands chemins. L'armée Françoiſe eut ce ſpectacle en pluſieurs endroits de ſa marche. Les Anglois irrités de cette inhumanité, ſe livrérent à leur reſſentiment, allerent comme des furieux le flambeau à la main, brûlerent quantité de bourgs & de villages, & même quelques petites villes: leur vengeance fut ſi prompte, que les Officiers ne purent les retenir; & ſans les menaces & les ordres de Turenne, qui arréta leur fureur, ils auroient ſac-

cagé tout le pays : il fit un châtiment exemplaire de ceux qui avoient commencé l'incendie, quoiqu'ils fussent les plus braves Soldats de son armée. Il ne put les condamner à mort sans se faire une extrême violence ; mais comme il s'agissoit de maintenir la discipline, il fit ceder la clemence à la séverité.

Louis, Electeur Palatin, neveu à la mode de Bretagne, du Vicomte, réduit au désespoir par la désolation de ses Etats, lui envoya un Trompette, avec la lettre suivante : L'Electeur Palatin envoye un appel au Vicomte.

A Fredericbourg, ce 27. Juillet 1674.

» L'embrasement de mes bourgs & villages, qu'une let- Lettre de cet Electeur au Vicomte.
» tre d'un de vos domestiques, aussi-bien que d'autres avis,
» donnent sujet de croire avoir été fait par vos ordres, est
» une chose si extraordinaire & si indigne d'une personne
» de votre qualité, que je suis en peine d'en imaginer les
» raisons : tout le monde s'étonne d'autant plus de cette
» maniere d'agir, que vous n'en avez pas usé de même avant
» votre conversion, en diverses Campagnes que vous avez
» faites en ce pays, contre des ennemis qui n'etoient pas
» vos parens : pour moi, quoique je n'en dusse pas moins
» attendre, après les desordres qui s'y commettoient par
» les troupes que vous commandiez l'année passée, lorsque
» vous le traversâtes en qualité d'ami, je ne laisse pas d'être
» surpris d'un procedé si peu conforme aux loix de la guer-
» re parmi les Chrétiens, & aux assurances que vous m'avez
» tant de fois données de votre amitié : il me semble qu'à
» toute rigueur, on ne met le feu qu'aux lieux qui refusent

An. 1674. » des contributions, & vous ſçavez que vous n'en avez
» point demandé à ceux que vous avez fait réduire en cen-
» dre. Pluſieurs de vos priſonniers m'ont aſſuré que vous
» le faiſiez pour vous vanger de mes payſans, qu'on diſoit
» avoir mutilé les corps morts de vos Soldats qu'on y a
» trouvés ; mais comme on n'a point oüi dire que mes pay-
» ſans euſſent commis ci-devant de pareilles barbaries, il y
» a plus d'apparence qu'elles ont été faites par les priſon-
» niers que vous avez amenés des Evêchés de Straſbourg &
» de Spire, qui peut-être ont été bien aiſes de vous four-
» nir ce prétexte de vengeance. Mais quand même ce ſe-
» roient de mes ſujets, je ne ſçaurois croire que l'inhuma-
» nité de quelques particuliers, laquelle j'aurois ſévérement
» punie, ſi j'en avois connu les auteurs, vous dût obliger
» à ruiner tant de familles innocentes, & conſumer juſ-
» qu'aux Egliſes même de votre religion. Des actions ſi con-
» traires à l'accroiſſement que vous prétendez avoir fait en
» la pratique du Chriſtianiſme par votre converſion, me
» font croire que tout cela provient de quelque chagrin ou
» dépit que vous avez contre moi ; mais il vous eût été fa-
» cile d'en tirer raiſon par des voyes plus uſitées entre des
» gens d'honneur. Je penſe que pendant que vous n'atten-
» tez rien que ſur des miſérables, le Roi Très-Chrétien vous
» permettra bien le loiſir de vous ſatisfaire préſentement de
» vous à moi, par un reſſentiment plus génereux que celui
» de la ruine de mes pauvres Sujets, & que vous ne man-
» querez pas de m'aſſigner par ce porteur le tems, le lieu

» & la maniere dont nous nous servirons pour nous satisfaire : ce n'est pas par une humeur romanesque, ni pour la vanité de pouvoir recevoir un refus que je vous fais cette demande ; mais un desir de vengeance que je dois à ma patrie, puisque je ne peux à présent la faire à la tête d'une armée pareille à celle que vous avez, & qu'aucune autre vengeance du Ciel sur vous ne me paroît pas si prompte que celle que vous pourrez recevoir de ma main : je me promets en cette rencontre, que ce pays qui a servi autrefois d'azile à feu M. votre pere, mon grand oncle, en sa disgrace, & que vous avez si souvent ruiné, sera le témoin de votre repentir, comme il l'a été de votre dureté & de vos excès. Signé, CHARLES LOUIS, Electeur Palatin.

Le Vicomte fit réponse sur le champ, & par le même Trompette.

Réponse du Vicomte.

» J'ai reçû la lettre que V. A. E. m'a fait l'honneur de m'écrire ; je la peux assurer que le feu qui a été mis dans quelques-uns de ses villages, a été sans aucun ordre, & que des Soldats qui ont trouvé de leurs camarades tués d'une assez étrange façon, l'ont fait à des heures qu'on n'a pû l'empêcher. Quand V. A. E. voudra bien s'instruire du fait, je ne doute pas qu'elle ne me continuë l'honneur de ses bonnes graces, n'ayant rien fait qui pût m'en éloigner.

La modération & la sagesse de cette réponse, fit rentrer l'Electeur en lui-même : il approfondit le fait, le trouva tel que le Vicomte l'avoit mandé, & rougit de son emportement.

AN. 1674.

Tendresse paternelle du Vicomte pour les Soldats.

Après avoir consumé les fourages & tout ce qui pouvoit servir aux ennemis dans cette partie du Palatinat qui est à la droite du Rhin, Turenne repassa le fleuve à Philisbourg le vingt-huit de Juillet, & revint dans celle qui est à la gauche pour en faire autant : il alla camper d'abord à Lachem, à une demie lieuë de Neustadt, & ensuite aux environs de Landau & de Weissembourg, où il demeura plus d'un mois. Pendant ce séjour, la dissenterie s'étant mise dans son armée, on reconnut jusqu'où alloit sa bonté pour le Soldat : le meilleur pere ne se donna jamais plus de mouvemens pour la guérison de ses enfans ; il ne se passa point de jour qu'il ne visitât les malades ; il les soulageoit de nouveau par ses liberalités, pourvoyoit à tous leurs besoins, & leur parloit avec une noble familiarité. Dans ces occasions, lorsque l'argent lui manquoit, pour ne pas refuser, il empruntoit du premier Officier qu'il rencontroit, en le priant de se faire payer par son Intendant : celui-ci soupçonnant que l'on exigeoit quelquefois plus que l'on n'avoit prêté à son maître, lui représenta qu'il falloit à l'avenir donner des billets de ce qu'il emprunteroit : » Non, non, dit le Vicomte, » donnez tout ce qu'on vous demandera ; il n'est pas possi» ble qu'un Officier aille vous redemander une somme qu'il » n'a point prêtée, à moins qu'il ne soit dans un extrême » besoin, & dans ce cas, il est juste de l'assister. Cette conduite remplissoit les Soldats d'amour & de vénération pour lui : quand il passoit à la tête du Camp, ils sortoient de leurs canonieres pour le voir, & on les entendoit dire les uns

aux autres : *Notre pere se porte bien, nous n'avons rien à craindre.* An. 1674.

Les Confédérés passent le Rhin.

Cependant l'armée de l'Empereur qui etoit demeurée depuis un mois entre Mayence & Francfort, fut augmentée par la jonction des troupes de Zell, de Wolfembuttel, de Saxe, de Hesse, de Munster, de Cologne, de Treves, de Lunebourg & de quelques Cercles de l'Empire. Le Duc de Bournonville, Chef des troupes Impériales, avoit sous lui le Prince Herman de Bade, Géneral de l'artillerie, & le Comte Caprara ; le Duc de Lorraine commandoit ses propres troupes, ainsi que l'Electeur Palatin ; & le Duc d'Holstein-Ploëm menoit celles de Lunebourg. Ces six Generaux ayant tenu un Conseil de guerre, résolurent de forcer le pont de Mayence : ils le passerent en effet, le premier de Septembre, marcherent le long du Rhin en remontant, & vinrent camper entre Spire & Philisbourg, s'étendant depuis Duttenhoven jusqu'à Mechtersheim.

Louvois blame la conduite du Vicomte.

Aussi-tôt qu'on eut appris en France que les Impériaux avoient passé le Rhin avec une armée de trente-cinq mille hommes, Louvois ne put resister à la tentation de blamer la conduite du Vicomte, & remontra la nécessité de faire retirer l'armée en Lorraine pour couvrir cette Province. Le Roi envoya des ordres pressans à ce General, pour lui commander de quitter l'Alsace ; mais Turenne embrassant d'un coup d'œil toutes les suites que pourroit avoir cette démarche, representa au Roi le danger qu'il y auroit d'abandonner les bords du Rhin. » Les ennemis, dit-il dans sa lettre, quelque » grand nombre de troupes qu'ils ayent, ne sçauroient dans

An. 1674. » la saison où nous sommes penser à aucune autre entreprise, qu'à celle de me faire sortir de la Province où je suis, » n'ayant ni vivres ni moyens pour passer en Lorraine, que » je ne sois chassé de l'Alsace : si je m'en allois de moi-» même, comme Votre Majesté me l'ordonne, je ferois » ce qu'ils auront peut-être de la peine à me faire faire : » quand on a un nombre raisonnable de troupes, on ne » quitte pas un pays, encore que l'ennemi en ait beaucoup » davantage : je suis persuadé qu'il vaudroit mieux pour le » service de Votre Majesté que je perdisse une bataille, que » d'abandonner l'Alsace & de repasser les montagnes : si je » le fais, Philisbourg & Brisac seront bientôt obligés de se » rendre; les Impériaux s'empareront de tout le pays depuis » Mayence jusqu'à Bâle, & transporteront peut-être la guerre » d'abord en Franche-Comté, de-là en Lorraine, & viendront ravager la Champagne : je connois la force des » troupes Impériales, les Géneraux qui les commandent, » le pays où je suis; je prends tout sur moi, & je me charge » des événemens. Le Roi qui connoissoit le caractere ferme du Vicomte, & combien il étoit éloigné de la présomption, s'abandonna avec confiance à sa capacité & à ses lumieres, lui envoya huit bataillons de renfort, le laissa maître de faire ce qu'il voudroit, & Louvois fut obligé de se soumettre aux ordres du Roi. La suite de la campagne justifia le Vicomte, dont le Ministre lui-même admira la profonde manœuvre.

Le Vicomte Les Confédérés toûjours campés dans le même endroit, com-

An. 1674

commencerent à construire un pont de batteaux près du village de Louſſen, à deux lieuës de Philisbourg, & firent ſemblant de vouloir aſſieger cette Place. Comme l'Electeur de Brandebourg leur amenoit un renfort de vingt mille hommes, on ne douta plus qu'ils n'entrepriſſent le ſiége après la jonction : on commença dans Philisbourg à prendre toutes les précautions néceſſaires pour ſe défendre ; le corps de la Place étoit fortifié de ſept baſtions revêtus, entouré d'un large foſſé plein d'eau, environné par tout de marais, hors deux avenuës, ſur leſquelles on avoit conſtruit une contre-garde & deux demi-lunes : on acheva promptement un grand ouvrage à corne du côté du Rhin, & l'on n'oublia rien pour faire une belle défenſe : la garniſon ordinaire de dix-huit cens hommes fut augmentée de quatre Compagnies de Dragons, & des Compagnies franches du Commandant & du Major ; au dehors, quatre bataillons & deux Régimens de Cavalerie campoient ſous le canon, il y en avoit ſoixante & dix piéces : les munitions de guerre & de bouche abondoient dans la Place. Du Fay commandoit les troupes du dedans, Villedieu, les bataillons du dehors, & le Comte de Maulevrier donnoit l'ordre à l'un & à l'autre, comme Maréchal de Camp.

Met Philisbourg en état de défenſe.

L'armée Françoiſe groſſiſſoit de jour en jour, par les renforts que le Roi y envoyoit, & montoit à plus de vingt mille hommes. Le Vicomte ayant ſçû que le pont des ennemis s'achevoit, détacha le Baron de Montclar avec douze cens chevaux & cinq cens Dragons, pour obſerver les en-

Les Impériaux paſſent le Rhin ſans oſer avancer dans l'Alſace.

AN. 1674. nemis de près, fit avancer jusqu'au défilé de Rhinzabern un détachement de cinq cens Fantassins, commandés par Churchill Colonel Anglois, depuis Duc de Malborough, & manda au Comte de Maulévrier, dès que les ennemis passeroient le Rhin, de faire tirer six coups de canon à Philisbourg, pour servir de signal à Montclar, de charger leur arriere-garde, & à Churchill d'avancer pour le soûtenir. Il ordonna en même-tems que si les ennemis, au lieu de traverser le fleuve, prenoient le parti de marcher vers l'armée Françoise, on ne tireroit que quatre coups de canon, pour avertir Montclar & Churchill de regagner le Camp. Ce dessein si bien concerté ne réüssit point : le Comte de Maulévrier fit tous ses efforts pour sçavoir quand les ennemis repasseroient le Rhin; mais la situation des lieux l'empêcha de reconnoître le véritable état de leur pont, & le moment de leur passage : leur Camp étoit inaccessible; deux rivieres le couvroient à la droite; des marais & des bois à la gauche; le Rhin derriere, & des défilés à la tête : Montclar voltigea aussi durant trois jours entiers aux environs, sans pouvoir rien découvrir. Les Impériaux repasserent le Rhin le vingt-un du mois, & le Comte de Maulevrier ne le sçut qu'un peu après; il fit néanmoins tirer le signal, & Montclar arriva dans leur Camp, qu'il trouva tout en feu.

Le Vicomte les fait poursuivre pour connoître leur dessein.

Le Vicomte envoya ordre de dresser incessamment le pont de Philisbourg, & au Comte de Maulevrier de prendre six cens hommes des Régimens de du Plessis & de la Ferté, avec les Dragons du Commandant, pour s'aller fai-

sir du pont & du Château de Graben, à deux lieuës de Philisbourg, sur la route de Dourlach : son dessein étoit d'y arrêter les ennemis, de leur couper le chemin de Strasbourg, & de les faire demeurer dans un pays étroit sans subsistance, où il esperoit les combattre avec avantage. Le Comte de Maulévrier ayant marché par un défilé fort difficile, arriva à l'entrée de la nuit près de Graben ; mais il y trouva les ennemis déja campés, & se retira à Philisbourg ; il apprit en chemin que le Corps posté à Graben étoit un détachement de cinq mille chevaux, commandés par le Comte Caprara, qui avoit ordre de s'avancer en diligence jusqu'au pont de Strasbourg en attendant le reste de l'armée. On reconnut par là que les ennemis n'avoient passé le Rhin prés de Spire, que dans l'esperance de le repasser à Strasbourg. Le Vicomte l'avoit prévû ; mais il crut que cette Ville, qui avoit tant de raisons de garder la neutralité, & qui ne pouvoit donner passage aux ennemis, sans s'exposer aux ressentimens du Roi, n'accorderoit point aux confédérés le passage qu'elle n'avoit jamais donné à aucun parti durant les grandes guerres d'Allemagne, & qu'elle avoit encore refusé aux Impériaux le Printems dernier.

AN. 1674.

Les Géneraux confédérés avoient fait néanmoins diverses tentatives pour obtenir le passage : le Comte de Hohenloé qui s'étoit chargé de la négotiation, n'ayant pû persuader les Magistrats, avoit répandu de l'argent pour gagner le peuple, & employé tous ses efforts pour rallumer l'ancienne haine des Bourgeois contre la France ; il leur avoit repré-

Le Comte d'Hohenloé gagne les habitans de Strasbourg.

An. 1674.

ſenté que depuis les conquêtes du Roi, l'Alſace étoit dans l'oppreſſion, ſes villes démantelées & dépoüillées de leurs privileges; que Strasbourg devoit s'attendre à un pareil traittement, ſi Louis XIV. en devenoit le maître; que les plus grands Princes de l'Empire étoient prêts à paſſer le Rhin avec une armée de ſoixante mille hommes pour défendre leur liberté; qu'une poignée de François cachés dans la baſſe Alſace, ne pourroit jamais réſiſter à tant de forces réünies; que la victoire étoit certaine, & qu'elle ſeroit ſuivie du recouvrement de la Franche-Comté & de la Lorraine. Ces diſcours répetés avoient produit leur effet: le peuple mutiné s'étoit rendu maître du pont, & avoit promis d'accorder le paſſage aux confédérés.

Le Vicomte envoye le Marquis de Vaubrun pour raſſurer les habitans de Strasbourg.

Le Vicomte inſtruit des brigues de Hohenloé, remontra aux Magiſtrats les malheurs auſquels ils s'expoſoient, en rompant la neutralité dans une pareille conjoncture; ils répondirent qu'ils étoient incapables de manquer à leurs promeſſes; mais qu'ils ne pouvoient répondre du peuple. Le Vicomte ne voyant plus rien à ménager, détacha le Marquis de Vaubrun, Lieutenant-Géneral, dont il connoiſſoit le courage & les talens militaires, avec deux bataillons, cinq ou ſix cens chevaux, cinq cens Dragons & quelques piéces de canon, pour s'emparer du Fort au bout du pont en deçà du Rhin, & pour aſſurer en même-tems les habitans de la Ville, qu'il n'avoit d'autre intention que de maintenir la neutralité, & qu'il payeroit les moindres dommages que feroient ſes troupes.

Le Vicomte marche vers Strasbourg.

Strasbourg est situé près du Rhin sur la riviere d'Ill, qui coule dans un lit presque parallele au fleuve, y vient tomber à Wantzenau, une lieuë & demie plus bas que Strasbourg, & forme ainsi une grande Isle appellée Rubertzaw, où finit un Pont dont la tête est couverte d'un Fort. Le Marquis de Vaubrun ayant fait passer ses Troupes dans l'Isle par plusieurs gués de la riviere d'Ill, reconnut le Fort, & fit sçavoir au Vicomte qu'on pourroit y aller sans être incommodé par la Ville. Turenne partit lui-même pour aller joindre Vaubrun, laissa au Camp de Winden tout le gros de l'armée sous le commandement du Comte de Lorge & de Foucault, Lieutenans-Generaux, avec ordre de le suivre le lendemain, & ne mena avec lui que douze cens hommes de pied. Il arriva le vingt-cinq de Septembre à sept heures du matin au Camp du Marquis de Vaubrun, & trouva qu'au lieu de prendre le Fort, il s'étoit laissé amuser par les Bourgeois de Strasbourg qui l'avoient trompé. Vaubrun proposa d'attaquer le Fort; mais il n'étoit plus temps; on apprit que la Ville étoit déja pleine d'Impériaux, & que le Comte Mercy fils du grand Géneral de ce nom, s'étant emparé du Fort avec un Corps de Dragons, les Confédérez étoient entierement maîtres de la Place. Le Vicomte fit repasser l'Ill à ses Troupes sur la fin du jour; & descendant le long de la riviere, traversa encore celle de Suvel, demeura en bataille de l'autre côté jusqu'au matin, reconnut le terrain & les avenuës, marqua le Camp pour son armée, appuya sa gauche à la riviere d'Ill, étendit sa droite vers un grand

24. Septembre.

AN. 1674.

marais, eut à ſa tête la riviere de Suvel, & le village de Wantzenau derriere lui: il attendit dans ce poſte le reſte de ſes Troupes qui venoient de Winden.

Les Impériaux repaſſent le Rhin, & entrent dans l'Alſace.

Les Impériaux avoient achevé de paſſer le Rhin près de Spire le vingt-un; & le Détachement de Caprara étant arrivé le vingt-quatre au Pont de Straſbourg, les Dragons de Mercy s'étoient jettés dans le Fort. Le reſte de leur armée les joignit le vingt-cinq, acheva de paſſer le Rhin le lendemain, marcha ſur la gauche, traverſa la riviere de Bruſch, la ſuivit en remontant, & s'étendit depuis les villages de Geiſpitzen & de S. Blaiſe le long de la riviere d'Ill juſqu'à Gravenſtaden. Les Impériaux par cette diſpoſition de leur Camp devenoient maîtres du Pays, depuis le Rhin juſques aux montagnes de Saverne, & par conſéquent de toute la haute Alſace, où ils trouvoient des vivres en abondance pour ſoûtenir long-tems une puiſſante armée, & d'où ils pouvoient facilement faire une irruption en France. Ils avoient déja près de quarante mille hommes, & ils attendoient dans quinze jours l'Electeur de Brandebourg avec vingt mille de renfort: jamais ſituation ne s'eſt trouvée plus avantageuſe. Celle du Vicomte étoit bien differente; vingt-deux mille hommes faiſoient toute ſon armée; il étoit dans la baſſe Alſace peu abondante par elle-même, & conſumée par le ſéjour que ſes Troupes y avoient fait depuis deux mois: avec des forces auſſi inégales que les ſiennes, il étoit obligé de couvrir Saverne & Haguenau, Places également foibles & importantes. Après la jonction des Troupes Electorales &

Impériales, il ne pouvoit plus demeurer en Alsace : la retraite cependant étoit dangereuse, & ses suites funestes ; elle entraînoit la perte de Brisac & de Philisbourg, la gloire des armes Françoises auroit été ternie, les Alliés du Roi en Allemagne pouvoient être accablés, la Lorraine & la Franche-Comté reprises, & la Champagne mise au pillage. Dans cette extrémité, le Vicomte ne trouva d'autre ressource que d'aller droit aux ennemis, & de les combattre avant la jonction. Il connoissoit mieux que personne les avantages que leur donnoit le nombre & la situation : il sçavoit aussi ce que peut une armée aguerrie, pleine d'Officiers accoutumés aux périls, & conduite par un Géneral aimé de ses soldats.

Le Vicomte marche vers les Ennemis. 2. Octobre.

Turenne forma donc le dessein d'attaquer les Impériaux, & n'en differa l'exécution qu'autant qu'il falloit pour donner quelque relâche à ses Troupes : elles se reposerent trois jours au Camp de Wantzenau ; & à l'entrée de la nuit il fit marcher devant lui les Dragons du Roi, de la Reine & de Listenay, avec ordre de faire des ponts par tout où il seroit nécessaire ; il décampa lui-même à minuit, & alla passer la riviere de Suvel à Lampertheim : son armée avançoit sur trois colonnes, la Cavalerie laissoit Strasbourg sur la gauche, l'artillerie & le bagage marchoit à la droite, & l'Infanterie entre deux. Il enfila la route d'Achenem où les Ennemis avoient heureusement négligé la garde des ponts : pendant la marche il survint une pluye abondante, qui détrempant la terre grasse & labourée, rendit les chemins difficiles. Il

AN. 1674. arriva néanmoins à quatre heures après midi ſur les hauteurs d'Achenem ; il employa le reſte du jour à reconnoître le Pays, avança lui-même avec quelque Cavalerie, paſſa au-delà de la Bruſche, & découvrit le Camp des ennemis derriere Ensheim dans une Plaine fermée à la droite par un grand bois du côté de Straſbourg, & à la gauche par un petit bois de mille pas de longueur ſur quatre ou cinq cens pas de large ; & près de leur centre étoit le village d'Ensheim: comme il n'y avoit pas un moment à perdre, il fit défiler l'armée toute la nuit ; & à meſure qu'elle paſſoit, elle ſe mit en bataille dans la Plaine à la gauche du village d'Holsheim, le plus près de la riviere qu'elle put ; & pendant tout ce tems il demeura toujours à cheval.

Il range ſon armée en ordre de bataille.

A la pointe du jour, le quatre d'Octobre, toute l'armée Françoiſe ſe trouva en bataille ſur deux lignes : dix-ſept eſcadrons de la Brigade de Piloi formoient la droite de la premiere, avec les Dragons du Roi & de Liſtenai ſous le Marquis de Vaubrun Lieutenant-Géneral, & le Comte

4. Octobre.

de Roye Maréchal de Camp : la Brigade d'Humieres de pareil nombre d'eſcadrons, & les Dragons de la Reine compoſoient la gauche, commandée par le Comte de Lorge Lieutenant-Géneral, & le Comte d'Auvergne Maréchal de Camp. Foucault plus ancien Lieutenant-Géneral conduiſoit les dix bataillons du centre de la premiere ligne, & avoit ſous lui deux Brigadiers, le Marquis Douglas à la droite, & le Comte de Pierre-fite à la gauche ; Mont-Georges entre les deux lignes ſoûtenoit avec cinq eſcadrons l'Infanterie de la



Dressé sur des memoires par le Sr. Coquart.

IMPERIAUX.

Kocklesperg

de

nonville.

Le Duc de Holstein Ploeme.

Chemin

IEIM.

Infanterie de Lunebourg.

Petit Bois

Grenadiers des Intervales le Marquis

Grenadiers des Intervales de Boufflaires.

Mareschal

Lannoy

Dragons de Lislebonne

Montmeillé

Drag. s du Roy

Orleans

Bourgonnone

Soutenue d'Infanterie allant aux ennemis

Premiere ligne de la droite pour

Mouvement de tous les Escadrons de la

NELM.

Dixsept Escadrons de la Brigade de Piles.

Dragons du Roy et de Listenay

Lieut.t General. Le Marquis de Vaubrun L.t G.al et le Comte de Roye M.al de Camp.

Quatorze Escadrons de la Brigade de Renty

Revillon

Tous les Escadrons de la droite de la Seconde ligne marchent en avant et prenent la place de ceux de la premiere.

Reserve.

FRANÇOIS.

quart de Lieue d'Allemagne.

PLAN DE LA BATAILLE D'ENSHEIM,

Donnée le 4. d'Octobre 1674.

Entre l'Armée de France

Commandée par le Vicomte de Turenne;

Et l'Armée Impériale

Commandée par le Duc de Bournonville & plusieurs autres Princes Allemands.

Le Bas, Sculp.

la premiere. Le centre de la seconde, composée de huit bataillons, quatre de Reveillon & quatre de Pizieux, avoit sur l'aile droite quatorze escadrons de la Brigade de Renty, & sur la gauche un pareil nombre de celle de Lambert. Le Vicomte entremêla tous ces escadrons de divers pelotons de Grenadiers, comme à la Bataille de Sintzheim : trois bataillons & quatre escadrons faisoient tout le Corps de réserve : l'armée entiere montoit à vingt-deux mille hommes, avec trente piéces de canon sous les ordres de S. Hilaire Lieutenant-General de l'Artillerie. Turenne avoit pour Aydes de Camp Milord Duras, le Chevalier de Bouillon, les Marquis d'Harcourt, de Ruvigny & de S. Poin: il ne choisit pour lui aucun poste particulier, voulant se porter par-tout où sa présence seroit necessaire ; il parcourut la tête de sa premiere ligne, & se fit voir aux Troupes avec cet air de gayeté qui lui etoit ordinaire les jours de bataille. Aussi-tôt que les Anglois l'apperçurent, ils poussérent un cri de joye qui lui parut être de bonne augure.

Ordre de bataille des Imperiaux.

Le Duc de Bournonville ayant été instruit le jour précédent de l'arrivée du Vicomte, avoit rassemblé aussi-tôt ses quartiers aux environs de celui d'Ensheim qui en étoit le principal, & fait ranger en bataille derriere le village, son armée, qui montoit à trente-cinq mille hommes avec cinquante pieces de canon. Il fit mettre ses Troupes sur deux lignes fort épaisses & fort étenduës, avec un Corps de réserve composé de tant de bataillons, qu'on pouvoit le regarder comme une troisiéme ligne. Il donna le commandement

AN. 1674. de l'aîle droite au Comte Caprara, & celui de l'aîle gauche au Duc d'Holstein-Ploën. Il se mit lui-même à la tête du Corps de bataille : le Duc de Lorraine, le Prince de Bade & plusieurs Princes d'Allemagne au nombre de vingt-deux, commandoient leurs propres Troupes ; mais avec subordination aux Lieutenans-Géneraux des aîles où leurs Corps se trouvoient distribués. L'ordre de bataille ainsi reglé, le Duc de Bournonville se saisit du petit bois qui étoit devant sa gauche. Il y envoya du canon aussi-bien que dans le village avec de l'Infanterie qui s'y retrancha. Sa droite étoit appuyée au grand bois du côté de Strasbourg, & à des vignes fermées d'une longue haye, qui regnoit à la tête de cette droite. Son centre étoit couvert par le village d'Ensheim environné de hayes, de fossez & de retranchemens ; son aîle gauche étoit de même à l'abry par un fossé bordé de hayes, & par le petit bois qui répondoit au milieu de cette aîle. Il avoit de plus à sa droite & à sa gauche des rideaux & des ravins qui cachoient tellement son Infanterie, qu'à peine la pouvoit-on voir. Ce fut dans cette situation que les Impériaux attendirent les François.

Commencement de la bataille d'Ensheim, où l'on attaque le bois.

Le Vicomte fit marcher son armée vers celle des ennemis ; & comme il ne pouvoit les pousser sans être maître du petit bois, il le fit attaquer par les Régimens des Dragons du Roi & de Listenai, qui mirent pied à terre sous les ordres du Marquis de Boufflers, depuis Maréchal de France. Les Impériaux y étoient postés à couvert de quelques rideaux & de la terre qu'ils avoient remuée : ils y avoient placé trois

An. 1674.

bataillons avec deux pieces de canon chargées à cartouches. Turenne fit aussi tôt avancer quelques pieces de campagne: on se canona quelque tems de part & d'autre ; on en vint ensuite au feu de la mousqueterie. Le Duc de Bournonville detachoit sans cesse des troupes fraiches pour maintenir le poste, & le Vicomte fut obligé d'envoyer cinq cens Grenadiers des pelotons qui étoient dans les intervalles de ses escadrons pour soutenir les Dragons ; avec ce renfort Boufflers redoubla son attaque, monta sur les retranchemens, chargea les ennemis l'épée à la main, se rendit maitre de leur artillerie, & les poussa jusqu'à un second retranchement plus loin, derriere lequel ils avoient placé six autres piéces de canon. Les François en essuyerent le feu pendant trois heures, sans pouvoir avancer. Le Vicomte voyant qu'il étoit impossible de forcer un pareil poste sans un grand Corps d'Infanterie, y envoye les bataillons de Bourgogne & d'Orleans du Corps de reserve, ceux de Languedoc, de Church ill & de Montmouth de la seconde ligne, & le combat recommence de nouveau. Une pluye violente suspend pour quelque tems l'ardeur des attaques : mais ce moment de relache ne sert qu'à redoubler la fureur des soldats. Le carnage devient effroyable, & l'on ne combat plus que sur un tas de corps morts. Enfin les François forcent le second retranchement, prennent les six autres piéces de canon des ennemis, & les chassent du bois, en gagnant toujours du terrain.

Suite de la bataille.

Les Impériaux ne se rebuterent point d'avoir été repoussés deux fois ; & regardant toujours le poste du bois comme

An. 1674. décisif pour eux, ils firent marcher encore sept bataillons de l'Infanterie de Lunebourg, pour tâcher de regagner leur canon & de rentrer dans le bois. Alors le Vicomte fit avancer tous les bataillons de sa seconde ligne qui n'avoient pas encore chargé; on recommença pour la troisiéme fois un des plus sanglans combats d'Infanterie qu'on eût vû depuis longtems. La victoire balança également pendant quelques heures; tous les Officiers y agirent de leur chef, en se déterminant selon les occurrences. L'irrégularité du champ de bataille & l'acharnement des deux partis empêcherent qu'on ne pût donner ni recevoir les ordres dans les formes accoûtumées : l'action fut d'un détail extraordinaire; la pluye qui continuoit toujours, & le danger d'attaquer les Allemans sous leur canon, la rendoient également difficile & périlleuse. Comme les Impériaux combattoient à la tête de leur ligne, leur Cavalerie les soûtenoit par un mouvement facile & régulier, au lieu que les bataillons du Vicomte éloignés de sa droite, n'étoient point soûtenus. Il fit avancer tous les escadrons de la seconde ligne de sa droite à la place de ceux de sa premiere, & fit marcher la premiere vers les ennemis; elle s'étendit le long du bois qu'elle laissa derriere elle. Le Vicomte visitoit sans relâche tous les postes, faisoit soûtenir ceux qui étoient les plus poussés, & crut devoir s'exposer comme le moindre soldat, dans une nouvelle charge où il voulut faire une derniere tentative. Plusieurs de ses gens furent tués à ses côtés, son cheval fut blessé sous lui, & le Marquis d'Harcourt lui donna le sien. L'exemple de Turenne

fit faire de si généreux efforts aux Soldats, qu'ils repousse-rent les ennemis, dont l'opiniâtreté extréme alla jusqu'à les faire revenir une quatrième fois; mais le Vicomte ayant fait pointer contr'eux leur propre canon, il les repoussa de nouveau, & les força à chercher un azile derriere les retranchemens d'Ensheim après la défaite de presque toute l'Infanterie, qu'ils avoient fait marcher en avant. AN. 1674.

Fin de la bataille

Pendant qu'une bonne partie des deux armées fut ainsi occupée à attaquer & à défendre le bois, le reste des troupes ne fit que se canoner & s'observer: toute la premiere ligne des François étoit restée complette en front de bandiére, comme on l'a expliqué; mais il n'y avoit à la seconde ligne que les escadrons de la gauche. Le Duc de Bournonville voyant que l'armée du Roi étoit dégarnie, abandonna le poste du bois, en laissa le soin au Duc d'Holstein-Ploën, & envoya Caprara avec un gros Corps de Cavalerie, se glisser par une marche couverte derriere les deux lignes de la gauche des François, pour prendre leur Infanterie en queuë, tandis qu'il avança lui-même avec plusieurs escadrons d'élite, pour les attaquer en front. Foucault, Lieutenant-Général, qui étoit à la tête de l'Infanterie de la premiere ligne, voyant le Duc de Bournonville venir d'un côté, & Caprara de l'autre, fit promptement les évolutions nécessaires pour faire face des deux côtés, & attendit le Duc de Bournonville de pied ferme, en ordonnant à ses bataillons de ne point tirer: cette manœuvre étonna le Général Allemand, il n'osa se risquer, & retourna sur ses pas; mais Caprara plus audacieux, alla tomber sur

AN. 1674. la gauche, renversa quelques escadrons de la seconde ligne, poussa Mont-Georges, qui voulut faire ferme avec les escadrons de la réserve, & tourna par derriere l'Infanterie Françoise : aussi-tôt le Comte de Lorge & le Comte d'Auvergne rallierent tous les escadrons de la seconde ligne & de la réserve, tomberent sur Caprara, l'obligerent de retourner promptement d'où il étoit venu, & les François devinrent maitres de la plaine, comme ils l'étoient déja du bois. Le peu de jour qui restoit se passa à se canoner de part & d'autre : la nuit survint plutôt & plus obscure, à cause de la pluye qui ne cessa point, & les ténebres mirent fin au combat.

Retraite des ennemis; dénombrement des morts & des blessés.

Le Vicomte avoit fait marcher son armée près de quarante heures avant l'action ; elle avoit duré depuis le matin jusqu'au soir dans un terrain gras, dans un bois fourré, pendant une pluye continuelle ; il sentit que s'il faisoit passer la nuit à ses troupes sur le champ de bataille sans manger, elles ne seroient pas en état d'attaquer le lendemain : il repassa la Brusch pour retrouver les vivres & les bagages, & se remettre des fatigues de la marche & du combat. Il avoit remporté d'assez grands avantages pour s'attribuer l'honneur de cette journée ; plus de trois mille ennemis étoient demeurés sur la place : il leur avoit pris huit piéces de canon, plusieurs étendarts, timbales, drapeaux & prisonniers ; il étoit demeuré maître du bois, de leurs premiers retranchemens à sa droite, & de toute la plaine à sa gauche. Il repassa la riviere à Holtzeim, & alla

camper à Achenem, à une petite lieuë du champ de bataille, *An. 1674.* sur lequel il laissa Balonde Brigadier, avec six Regimens de Cavalerie & un autre de Dragons. Pendant que ses troupes se reposoient, les ennemis abandonnerent leur Camp avec precipitation, y laisserent deux piéces de canon, beaucoup de munitions & un grand nombre de blessés. On apprit par quelques prisonniers que long-tems avant la fin du combat le Duc de Bournonville avoit fait prendre le chemin de Strasbourg à son bagage, & que les confédérés s'étant retirés dans une extrême confusion pendant la nuit, avoient cedé au Vicomte tous les avantages que le mauvais tems & la fatigue de ses troupes l'empécherent de remporter durant le jour. Le combat avoit été sanglant de part & d'autre: les François y perdirent près de deux mille hommes & beaucoup d'Officiers; le Comte d'Auvergne, les Marquis de Pizieux & de Reveillon, & le Comte d'Hamilton furent fort blessés, avec un grand nombre de subalternes. Outre les trois mille morts que les ennemis laisserent sur le champ de bataille, ils perdirent depuis un grand nombre de Soldats & d'Officiers blessés, qui moururent le lendemain de l'action. Leur perte fut si considérable, que ne se trouvant point en état de tenir la campagne jusqu'à l'arrivée de l'Electeur de Brandebourg, ils se retirerent sous le canon de Strasbourg, & à couvert de la riviere d'Ill.

Le Vicomte demeura deux jours entre Achenem & Bruschwirkelsem, à une lieuë & demie des ennemis, qui pouvoient aisément venir à lui. Le sept du mois d'Octobre, il

Le Vicomte [illegible] des [illegible].

AN. 1674. & se campe à Marlen. 7. Octobre.

marcha deux lieuës plus loin jusqu'au Bourg de Marlen, sur la petite riviere de Mozig, qui vient des montagnes de Saverne : l'armée y campa, en couvrant sa droite de la riviere, & en étendant sa gauche le long des hauteurs qui fermoient la queuë du Camp; il choisit ce poste comme le plus commode pour attendre les Confédérés, que la jonction des troupes de Brandebourg devoit rendre trois fois plus forts que lui. S'il eût resté dans son premier Camp, les ennemis auroient pû après cette jonction attaquer Saverne & Haguenau, ou marcher à lui, & il n'auroit pas été en état de tenir la campagne devant eux; mais par la situation de son nouveau Camp, il couvrit ces deux Places d'où lui venoient des vivres, mit son armée en sûreté, & conserva derriere lui les fourages qui lui seroient nécessaires dans la suite : il y avoit derriere sa droite sur la route de Saverne, un défilé fort étroit, d'un quart de lieuë de long, terminé par le Château de Vasselone, qui appartenoit aux habitans de Strasbourg, & qui étoit gardé par cinquante hommes : le Vicomte engagea le Commandant d'y laisser entrer autant de troupes qu'il en falloit pour défendre le poste, & s'assura ainsi la communication de Saverne, se mit en état de secourir Haguenau, ou de se retirer en sûreté, si les ennemis l'y obligeoient.

L'Electeur de Brandebourg joint ses troupes à celles des Impériaux.

Les Impériaux étoient toûjours campés sous Strasbourg en attendant l'Electeur de Brandebourg, dont la marche lente par elle-même, fut encore retardée par la difficulté que firent plusieurs Princes d'Allemagne de lui donner passage

ſage ſur leurs terres : il ne vouloit arriver en Alſace que pour le quartier d'hiver, ne penſoit qu'à ménager ſes troupes en faiſant de petites journées, & traînoit avec lui, ſuivant la coûtume des Allemans, un grand équipage. L'Electrice & pluſieurs Princeſſes l'accompagnoient, & diſoient par tout qu'elles alloient faire connoiſſance avec les Dames Françoiſes, pour apprendre les manieres de la Nation polie. Ce grand ſecours qui montoit à vingt mille hommes, traverſa le Rhin ſur le pont de Strasbourg le quatorze d'Octobre ; il étoit composé des troupes de l'Electeur, des recruës du Duc de Zell Lunebourg, que ce Prince commandoit lui-même, & des milices de Suabe & de Franconie : d'ailleurs l'Electeur Palatin, qui étoit retourné dans ſes Etats lorſque les Confederés paſſerent le Rhin à Strasbourg la premiere fois, joignit les Brandebourgeois en chemin, & amena deux mille hommes qu'il commandoit en perſonne ; de ſorte que l'armée Imperiale montoit à près de ſoixante mille combattans. Pendant que toutes ces troupes traverſoient le Rhin, le Duc de Bournonville fit paſſer l'Ill aux ſiennes, & s'alla poſter près du champ de bataille d'Enſheim. Le lendemain l'Electeur de Brandebourg & l'Electeur Palatin le joignirent ; ils eſperoient chaſſer les François de l'Alſace, entrer dans la Lorraine, & penetrer juſqu'à Paris. L'allarme s'étant repanduë à la Cour, le Roi ordonna à l'Arriere-Ban & à pluſieurs Regimens qui ſervoient en Flandre, de marcher vers le Rhin. Les Generaux Allemans ayant tenu Conſeil de guerre, où il fut decidé qu'on mar-

An. 1674.

14. Octobre.

AN. 1674. cheroit vers le Vicomte, le Duc de Bournonville s'avança sur les hauteurs d'Achenem avec seize escadrons, y parut presque tout le jour, & fit divers mouvemens, comme s'il eût voulu reconnoître exactement le Camp des François. Turenne ne prit point le change, & jugeant du dessein des ennemis par ce qu'ils devoient faire, plutôt que par ce qu'ils paroissoient vouloir faire, crut que leur démarche étoit affectée, & que dans le tems qu'ils feignoient de l'attaquer, leur veritable dessein étoit de lui dérober une marche, & d'aller tomber sur Haguenau; pour les prévenir, il envoya le Comte de Roye à la gauche de son armée, avec ordre de détacher divers partis jusqu'au Rhin, & de jetter huit cens hommes dans Haguenau. Tous ces partis n'ayant eu aucune nouvelle des Impériaux, le Vicomte commença à croire que leur intention étoit en effet de venir à lui par sa droite, & pour se précautionner contre cet inconvenient, il fit faire des redans à travers d'une plaine qui s'éleve peu à peu de l'autre côté du ruisseau; il y logea de l'Infanterie, en couvrant ainsi sa droite, aussi-bien que le défilé qui perce la montagne; il délogea la garnison de Strasbourg du Château de Vasselone, & s'en rendit maître; il fit travailler à d'autres retranchemens à la tête de son Camp, & toute l'armée se persuada qu'il vouloit y attendre les ennemis. Etant allé lui-même visiter les travaux, il remarqua un vieux Fantassin qui se reposoit; le Vicomte s'approcha de lui, le tira à part, & lui demanda pourquoi il ne travailloit pas: le Soldat lui répondit en souriant, *C'est, mon Géneral, que*

vous ne demeurerez pas long tems ici. Turenne reconnut par là son intelligence, lui donna de l'argent, lui recommanda le secret, & bientôt après le fit Lieutenant. Les Impériaux avoient trois partis à prendre, ou de livrer bataille au Vicomte, ou de lui couper toute communication avec Saverne, ou d'aller assieger Haguenau, dont la prise auroit rendu celle de Philisbourg infaillible : ils demeuroient toutefois dans leur Camp sans faire aucun mouvement, soit que tant de Generaux ne pussent convenir de ce qu'ils devoient entreprendre, soit qu'en effet ils esperassent que le Vicomte se trouvant trop foible, se retireroit de lui-même, & leur laisseroit la campagne libre. AN. 1674.

Les Impériaux au nombre de soixante mille hommes, marchent vers le Vicomte.

Cette incertitude dura jusqu'au dix-huit d'Octobre : alors les Confederés se mirent en marche pour approcher du Camp des François ; Turenne en fut averti d'abord par le Marquis de Vaubrun & par le Comte de Roye ; il monta à cheval, & étant arrivé sur l'extrémité de la hauteur à la gauche de son Camp, il vit toute l'armée des ennemis qui s'avançoit, & résolut de se retirer la nuit à Dettweiler, d'où il pouvoit couvrir Saverne, & secourir Haguenau. Après le soleil couché il fit marcher le bagage & les caissons par le défilé de Vasselone, l'artillerie par un autre défilé sur la gauche vers l'extrémité du côteau, & lorsque tous les équipages furent passés à minuit, il fit suivre toute l'armée sur deux colonnes par les mêmes défilés. Le Comte de Lorge menoit l'avant-garde, & Foucault Lieutenant-Général, étoit à l'arriere-garde avec le Comte de Roye :

AN. 1674. de trois défilés qu'on trouve depuis Marlen jusqu'à Dettweiler, toute l'armée avoit passé le premier à la pointe du jour; à peine fut-elle entrée dans le second, que les ennemis parurent sur les onze heures du matin vis-à-vis de Cochersberg, & pour inquiéter la marche, ils envoyerent deux mille chevaux, qui chargerent les dernieres troupes de l'arriere-garde du Vicomte, dans le moment qu'elles achevoient d'entrer dans le troisiéme défilé. Les Dragons François mirent pied à terre dans les hayes, écarterent les ennemis par leur feu, & donnerent le tems à l'armée de passer sans perte. Le nombre des Impériaux grossissant toûjours, ils suivirent le Vicomte jusques sur les hauteurs près de Dettweiler; mais six mille chevaux de l'arriere-ban parurent sous les ordres du Maréchal de Créqui, sur les hauteurs de Vasselone, & l'ancienne réputation de ce Corps imposa aux ennemis; de sorte qu'ils n'oserent attaquer l'armée Françoise, qui continuant sa marche avec ordre & fierté, arriva sur les dix heures du soir dans le nouveau Camp. Tous sentirent avec plaisir qu'on venoit de faire sans aucun désavantage, une retraite de près de quatre lieuës, devant une armée presque trois fois plus forte.

Le Vicomte se fortifie dans son Camp de Dettweiler.

Le Vicomte qui prévoyoit depuis long-tems les grandes forces que les Impériaux devoient assembler, avoit choisi ce poste comme un azile capable de mettre à couvert une armée aussi inférieure à celle des ennemis que la sienne. Il avoit devant lui la riviere de Soor, sa droite à Dettweiler, & sa gauche vers Hochfelt; l'une & l'autre couverte de deux

ruisseaux qui tombent dans le Soor. L'armée passa la nuit en bataille ; & le lendemain vingt du mois, dès qu'il fut jour, on reconnut toutes les avenuës, on posta les gardes, & l'on campa. Le Vicomte détacha un Corps à Steimbrouch à moitié chemin de Saverne, avec ordre de se jetter dans cette derniere Place à la moindre allarme, résolu lui-même d'y marcher avec toute l'armée, si l'ennemi s'avançoit jusques-là. Pour executer ce dessein avec plus de diligence & de sureté, il fit faire des ponts sur le ruisseau qui couvroit sa droite, & rompre les gués du Soor jusqu'à Saverne. L'autre côté étoit plus important & plus difficile à garder ; il y avoit deux lieuës de l'aile gauche de l'armée Françoise à Brumpt ; l'aile droite des Imperiaux n'en étoit qu'à une demie lieuë, & leur gauche s'étendoit vers les hauteurs de Cochersberg : s'ils avoient gagné d'abord ce passage, ils se seroient mis en état de venir à l'armée Françoise, ou de se poster entre elle & Haguenau : soit qu'ils ne connussent point ces avantages, soit qu'ils manquassent de résolution, soit enfin qu'ils crussent que le Vicomte seroit obligé de se retirer faute de fourages, ils ne tenterent point le passage, & lui laisserent le tems de prendre toutes ses précautions. Il fit rompre de ce côté tous les ponts & tous les gués du Soor jusqu'au-delà de Brumpt ; il mit une garde de Dragons dans ce Bourg, d'où l'on découvroit du haut de l'Eglise les moindres mouvemens que les ennemis pouvoient faire vers la riviere : il jetta un autre détachement de Dragons dans le Chateau d'Hochfelt, & joignit ces deux postes par des gardes de Cavalerie qui

An. 1674. devoient avertir de tout ce qui se passeroit. Il y en avoit de même depuis Hochfelt jusqu'au Camp ; & la nuit on battoit l'estrade dans toute cette étenduë avec grand soin. Si les Conféderez avoient passé le Soor, le dessein du Vicomte étoit de les combattre au passage, & de tout hazarder pour les empêcher d'aller vers Haguenau.

Générosité du Vicomte.

Pendant que le Vicomte étoit dans son Camp de Dettweiler, il rencontra un pauvre Gentilhomme de l'arriere-ban qui étoit fort mal monté, mais qui paroissoit extrémement zelé pour le service. Il lui proposa de troquer de chevaux, & il lui en fit accepter un de grand prix en échange d'un médiocre, qu'il disoit lui plaire beaucoup parce qu'il étoit plus doux. Au milieu des travaux & des fatigues de la guerre, il ne laissoit échapper aucune occasion d'exercer ainsi sa générosité en la cachant. Ce fut au même Camp de Dettweiler, qu'il envoya son neveu le Duc d'Elbeuf faire des complimens à Charles IV. Duc de Lorraine, qui étoit dans le Camp des ennemis. Charles ne put s'empêcher de dire à ce jeune Prince, qui n'avoit alors que quatorze ans : » Mon petit » cousin, vous êtes trop heureux de voir & d'entendre tous » les jours le Vicomte de Turenne ; vous n'avez que lui de » pere, baisez les pas par où il passe, & faites vous tuer à » ses pieds (1). Les Impériaux & les François demeurerent de part & d'autre dans la même situation jusqu'au trente d'Octobre, sans que l'armée formidable des Allemands osât faire d'autre entreprise que de s'emparer de Vasselone où

(1) Lettres de Madame de Sevigné.

le Vicomte avoit mis un Capitaine avec cent cinquante hommes. L'Electeur de Brandebourg battit ce Château avec dix piéces de gros canon en deux batteries, & cependant les assiegés tinrent un jour & demi. L'Electeur voulut d'abord les faire prisonniers de guerre : mais le Chevalier de Ronsiere qui les commandoit, ayant refusé de se rendre, ils sortirent avec une capitulation honorable, & revinrent à l'armée, où tout le monde loüa fort leur defense.

On [illegible] de [illegible] des [illegible] au Vicomte.

Le même jour le Marquis de Genlis arriva au Camp avec quinze escadrons, que le Vicomte posta à Vilsen sur le Soor, entre son Camp & Hochfelt. Le Marquis de (1) Montauban en amena vingt autres trois jours après avec huit bataillons. Le Comte de Saulx marchoit encore avec vingt-quatre escadrons & dix bataillons. La Feuillée, Sourdis & la Gendarmerie se mirent aussi à portée de le joindre, s'il en avoit besoin : mais le Vicomte les fit demeurer dans la Lorraine Allemande, jusqu'à ce qu'il jugeat à propos de s'en servir. Toutes ces troupes venoient de Flandres où la campagne finit de bonne heure, parceque les Confederez defaits au combat de Seneff, & poussés ensuite devant Oudenarde par le Prince de Condé, avoient été obligés, pour eviter la ruine entiere de leur armée, de chercher des quartiers d'hyver dès le milieu d'Octobre.

Les Imperiaux [illegible]

Les Imperiaux qui n'avoient osé passer le Soor avant que le Vicomte eût reçu du secours, le crurent trop fort pour oser rien entreprendre après l'arrivée de tant de troupes, &

(1) De la Maison de la Tour du Pin en Dauphiné.

An. 1674.

bord à Achenem, & enſuite à S. Blaiſe.

ne pouvant ſubſiſter qu'avec peine dans un Camp dont les environs avoient déja été ruinés, ils retournerent vers Straſbourg, & camperent à Achenem. Leur éloignement mettoit l'armée Françoiſe en repos : mais elle demeuroit dans un grand beſoin de fourages ; & quoiqu'elle fût un peu ſoulagée par les convois d'avoine, la Cavalerie diminuoit beaucoup ; les chevaux mouroient tous les jours au piquet, conſumés de faim & de froid : cependant on ne pouvoit prendre d'autre parti que d'y demeurer pour couvrir Saverne & Haguenau. Les convois de tout ce qui étoit néceſſaire à l'armée venoient de Lorraine par la petite Pierre, que les Allemands appellent Lutzelſteim, le partage & la réſidence d'un Prince cadet de la Maiſon Palatine. Le Vicomte appréhendant que la perſuaſion de l'Electeur Palatin n'engageât ce Prince à rompre la neutralité qu'il avoit obſervée juſqu'alors, lui envoya Sezan Major Géneral de l'armée. Seſan, après avoir employé la perſuaſion & les menaces, réüſſit dans ſa négotiation ; & le Prince convint de recevoir deux cens hommes dans la Ville, pourvû qu'on n'en mît point dans le Château. Le Vicomte en ſe rendant maître de ce poſte, s'aſſuroit toutes les commodités & les avantages qu'une armée peut tirer des Pays qui ſont derriere elle, lorſque les devants ſont ruinés ou occupés par les ennemis.

Le Vicomte ſe retire vers Ingwiler.

Les Impériaux ayant appris, que le Vicomte avoit encore reçû quelques bataillons des Gardes Françoiſes avec le Régiment de Rambure, & qu'il avoit fait faire des ponts ſur le ruiſ-

ſeau, comme pour aller à eux ; repaſſerent la Bruſch, ſe poſterent où ils étoient avant le combat d'Ensheim, & prirent leur quartier géneral à Geiſpitzen & à S. Blaiſe. Turenne répandit alors ſa Cavalerie dans les villages à deux lieuës de ſon Camp, derriere la riviere de Moter, d'où il pouvoit la raſſembler en peu d'heures. Voyant les ennemis éloignés, & Saverne en état de ne rien craindre par les travaux qu'on y avoit faits, & la garniſon qu'il y laiſſoit, il fit decamper ſon Infanterie de Dettweiler, la répandit avec ſa Cavalerie dans des quartiers derriere le Moter, depuis la montagne juſqu'à Haguenau, & prit ſon quartier géneral à Ingweiler. Avant que de marcher, il fit raſer le Chateau d'Hochfelt, de peur que les ennemis ne s'y poſtaſſent pour empêcher la communication de Saverne & d'Haguenau. Le lendemain il reconnut la riviere de Moter juſqu'à l'Abbaye de Neubourg, rompit tous les ponts pour mettre ſes quartiers en ſûreté, & fit retirer en même tems dans Haguenau tous les fourages qu'on put ramaſſer, pour ôter aux ennemis les moyens d'y ſubſiſter, quand il s'en ſeroit éloigné.

20. Novembre.

21. Novembre.

Quoique les Conſédérez fuſſent ſéparés de lui par pluſieurs rivieres, ils jugerent néanmoins à propos de ſe retrancher ; ils avoient coupé la Plaine entre Ensheim & Geiſpitzen d'un grand nombre de redans qui couvroient la tête de leur camp : quand ils apprirent que le Vicomte avoit mis ſes troupes dans des quartiers, ils s'étendirent dans la haute Alſace, eſpererent y ſubſiſter dans l'abon-

Les Impériaux ſe répandent dans la haute Alſace, & y prennent leurs quartiers.

AN. 1674. dance, se flatterent de pouvoir entrer au Printems dans la Lorraine & dans la Franche-Comté. Cette derniere Province les attendoit comme des liberateurs ; & l'on y préparoit en secret du pain & tout ce qui seroit necessaire pour leur subsistance : les Lorrains passionnés pour leur Duc, n'attendoient aussi que sa présence pour se déclarer. La saison étant déja fort avancée, les ennemis ne croyant pas que le Vicomte songeât à les venir inquiéter dans leurs quartiers, partagerent entre eux tout le beau pays entre le Rhin & les montagnes d'Alsace, depuis Strasbourg jusqu'à Béfort, & commencerent à traiter des contributions. L'Electeur de Brandebourg ayant établi sa Cour à Colmar, y fit venir l'Electrice, qui jusqu'alors étoit demeurée à Strasbourg.

Le Vicomte fait defiler ses troupes vers la Lorraine.

29. Novembre.

Le Vicomte résolu de tout sacrifier pour les faire déloger & repasser le Rhin, laissa dans Saverne & dans Haguenau les troupes necessaires pour la défense de ces deux Places, & commença le vingt-neuf de Novembre à faire défiler son armée : il marcha lui-même avec l'arriere-garde à la Petite Pierre, en augmenta la garnison, pour se conserver toujours le passage en Alsace ; & ayant achevé de traverser les montagnes, continua sa route jusqu'à Lixheim, où il trouva quelques quartiers des troupes commandées par le Comte de Saulx : il y demeura jusqu'au quatre de Décembre, qu'il alla vers Lorkheim pour y séjourner encore. Comme on ignoroit les desseins profonds de ce Géneral, à peine les nouvelles de sa marche en Lorraine furent-elles arrivées à la Cour de France, qu'on commença à critiquer sa conduite.

4. Decembre.

AN. 1674.

Quelques Officiers de son armée même, qui ne pouvoient penetrer ses intentions, manderent à Paris qu'ils étoient étonnés de sa manœuvre. On ne pouvoit lui pardonner de s'être retiré en Lorraine, après avoir fait esperer qu'il sauveroit l'Alsace, ni concevoir ce qui l'avoit porté à refuser les troupes du Comte de Saulx; le Ministre n'oublia rien pour faire sentir au Roi les torts apparents de ce Général. Il faut avoüer pourtant que le Public rendit justice au Vicomte, quoique toutes les apparences fussent contre lui; on se persuadoit qu'il avoit ses raisons; & si on murmuroit contre sa retraite, c'étoit moins pour blâmer sa conduite, que pour se plaindre de la fortune qui n'avoit pas secondé sa prudence & sa valeur.

Le Vicomte engage le Prince de Montbeliard à garder la neutralité.

Les Impériaux le voyant retiré, se répandirent en divers quartiers de l'Alsace, s'établirent à Schelestat, à Tuckeim, à Colmar, à Ensisheim, & dans plusieurs autres villes. Persuadés que le Vicomte ne songeoit plus à les inquiéter, ils bloquerent Brisac en-deçà & au-delà du Rhin, envoyerent sommer le Prince de Montbeliard, cadet de la Maison de Wirtemberg, de se declarer pour eux: mais le Vicomte lui envoya le Duc de Duras Gouverneur de la Franche-Comté, qui engagea ce Prince à rester neutre, plutôt par la persuasion que par les menaces.

Il rassemble ses troupes à Befort.

Au mois de Décembre, Turenne voyant que les ennemis avoient fait tout ce qu'il avoit prévû, & qu'il étoit tems de commencer l'exécution du grand projet qu'il méditoit depuis près de deux mois, prit les quatorze mille hommes

AN. 1674. du Comte de Saulx, avec les troupes qu'il avoit ramenées d'Alſace, les partagea en pluſieurs détachemens & petits pelotons, mit de vieux Officiers à la tête de chacun, les fit marcher le cinq de Décembre par des routes differentes le long des montagnes de Vauge, & leur donna à tous le même rendez-vous, ſans que les uns ſçûſſent où les autres avoient ordre d'aller; ce rendez-vous étoit près de Béfort à l'autre bout de l'Alſace : il marqua leurs routes & leurs logemens de maniere qu'ils pouvoient ſe raſſembler en moins de vingt-quatre heures. Il paſſe lui-même avec un Corps de troupes par Blamont, Baccarat, Dontail, Padoulx, les Loyes & Longuet, où il ſe repoſe pendant dix jours. Il gagne enſuite Remiremont, s'en empare, en chaſſe quatre cens Lorrains qui s'y étoient établis; & continuant ſa route par Faucogney & Melizay, il arrive le vingt-ſept à Béfort, où tous ſes quartiers ſe raſſemblerent, après trois ſemaines de marche par des montagnes couvertes de nege, au milieu des torrens débordés & à travers des chemins preſqu'impraticables. Auſſi-tôt que les ennemis eurent appris la conduite de Turenne, ils prirent l'allarme, abandonnerent leurs quartiers les plus avancés, & ſe retirerent aux environs d'Altkirck, vers la ſource de la riviere d'Ill. Le vingt-huit, le Vicomte pourſuivit ſa route deux lieuës au-delà de Béfort juſqu'à Grun, où il fit loger la Gendarmerie près de ſon quartier, avec les brigades de Lucinge, de Sourdis & de Cateux, & leur donna ordre de ſe tenir prêts le lendemain ſur le chemin de Mulhauſen, pour tâcher d'enlever quelques quartiers des ennemis.

5. Décembre.

AN. 1674.

Combat de Mulhausen. 29. Decembre.

A la pointe du jour du vingt-neuf, il apprit par quelques prisonniers que les troupes de Munster marchoient vers le rendez-vous general des Imperiaux ; il se hata de les suivre, & les rencontra près de Mulhausen ; il fit avancer le premier escadron d'Orleans & celui de Sourdis pour les pousser, sous les ordres du Marquis de Montauban, Maréchal de Camp du jour, qui les attaqua, & le combat s'engagea vivement de part & d'autre. Le Vicomte fit poster la Gendarmerie vers une hauteur qui s'etendoit le long d'un ruisseau voisin ; ces gros escadrons descendant sur un grand front par le côteau, les ennemis crurent que c'etoit la tête d'une seconde colonne, & que toute l'armée étoit derriere. Le gué se trouva heureusement assez large, le Marquis de la Trousse le traversa en diligence à la tete de ses Gendarmes, pour soutenir ceux qui étoient déja passés ; la Trousse y arriva dans le tems que deux escadrons des Chevau-legers du Duc de Lorraine chargeoient avec avantage un escadron des Gendarmes de Bourgogne ; il se mit a la tête des Gendarmes Dauphins, marcha aux Lorrains l'epée à la main, & les fit plier ; mais comme il apperçut de nouveaux escadrons ennemis qui venoient par derriere des hayes pour le prendre en flanc, il s'arrêta, & avec les escadrons qu'il trouva les plus proches de lui, il fit face de ce côté-là. Le Comte de Lorges, qui jusqu'alors étoit demeuré auprès du Vicomte, passa le gué, & mena un escadron droit aux ennemis, en faisant battre les timballes & sonner les trompettes ; mais les Imperiaux se mirent en

AN. 1674. fuite avec tant de désordre, qu'au lieu de rejoindre leur gros, ils allerent à Bâle traverser le Rhin. Le Comte de Lorge les suivit quelque-tems, monta sur une colline pour reconnoître le terrain, & découvrit un autre Corps d'Impériaux dans un fond séparé de lui, seulement par le penchant de la colline, sur laquelle il posta deux escadrons, & vint en donner avis au Vicomte. Les troupes qu'on avoit ainsi attaquées étoient cinq ou six mille chevaux de l'Empereur, de Lorraine & de Munster, avec de l'Infanterie, qui alloient à Ensisheim pour joindre le Duc de Bournonville & l'Electeur de Brandebourg, sur la nouvelle de la marche du Vicomte; lorsque ces troupes découvrirent les premiers escadrons François, elles crurent que ce n'étoit qu'un parti; mais ayant ensuite vû la Gendarmerie, & sçû que le Vicomte y étoit en personne, elles n'avoient soûtenu le combat que pour donner le tems à leur Infanterie & à leurs bagages d'entrer dans les défilés qui continuent depuis la plaine jusqu'à Ensisheim. Turenne n'ayant point d'Infanterie, parceque le reste de son armée étoit à plus de deux lieuës de lui, & voyant d'ailleurs que la nuit s'approchoit, ne crut pas devoir s'engager à les pousser: l'on avoit fait prisonniers le Commandant des troupes de Munster, les Majors de Caprara & de Dennewald, avec dix-huit autres Officiers, & près de trois cens Cavaliers; les François remporterent dix-huit étendarts & deux paires de timballes; ils ne perdirent qu'un Capitaine & soixante maîtres; mais le Comte de Broglio, le Marquis de Beau-

mont & plusieurs autres Officiers furent blessés. Le combat très-vif, tourna tout entier à l'avantage des François, donna de la confiance à leurs troupes, & diminua celle des ennemis, qui se virent poussés au milieu de leurs quartiers, & contraints à se rassembler avec précipitation à la fin de Décembre pour se tenir sur la défensive, au lieu de passer le reste de l'hiver en repos. Le Duc de Bournonville se retira pendant la nuit vers Sainte Croix près de Colmar, pour y joindre l'Electeur de Brandebourg. Le Vicomte étant revenu le soir à son quartier de Grun, pour y attendre le reste de son armée, envoya le lendemain un gros parti vers Bâle, qui amena beaucoup de prisonniers; il prit ensuite un détachement de Croates ennemis, qui marchoit sans défiance près de son quartier; il s'empara enfin du Château de Brumstat, où le Régiment Impérial de Portia de neuf cens hommes s'étoit jetté, en marchant pour aller joindre le Duc de Bournonville à Ensisheim; il les fit tous prisonniers, hors le Commandant & le Major du Régiment, qui eurent la liberté de s'en aller.

An. 1674.

30. Décembre.

Toute l'armée Françoise s'étant rassemblée, le Vicomte fit marcher les Dragons & la Brigade de Sourdis à Ensisheim, que l'on trouva abandonné. Le trois de Janvier, il prit son quartier, alla le lendemain vers le Château de Ruffac, où il y avoit quatre cens Dragons de Brandebourg & cent cinquante maîtres, & les fit bloquer par la Brigade de Lanson : il continua sa marche droit à Passenheim, où sa Cavalerie demeura en bataille, en attendant que son Infan-

An. 1675.

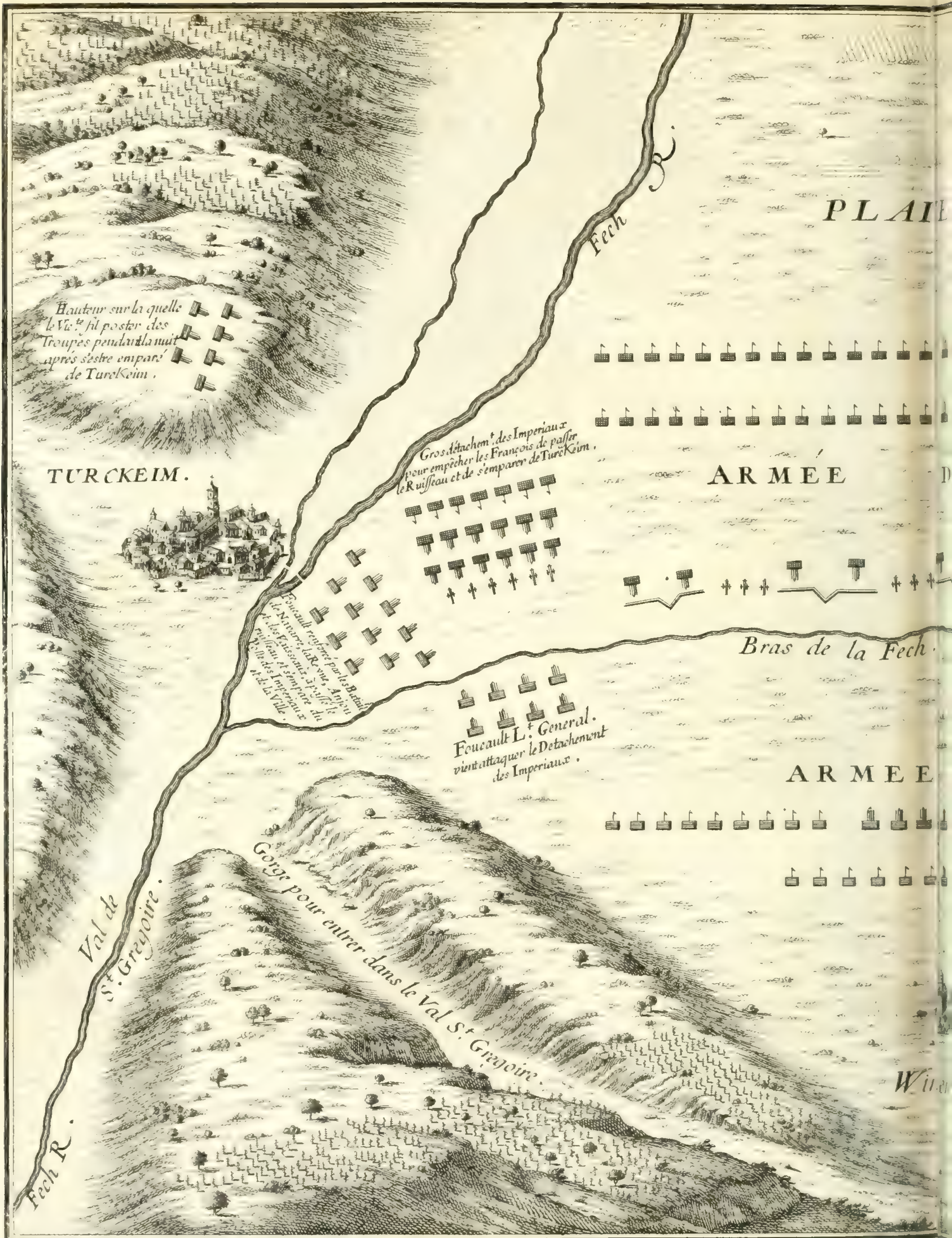
Le Vicomte marche vers les ennemis pour leur livrer bataille.

3. Janvier.

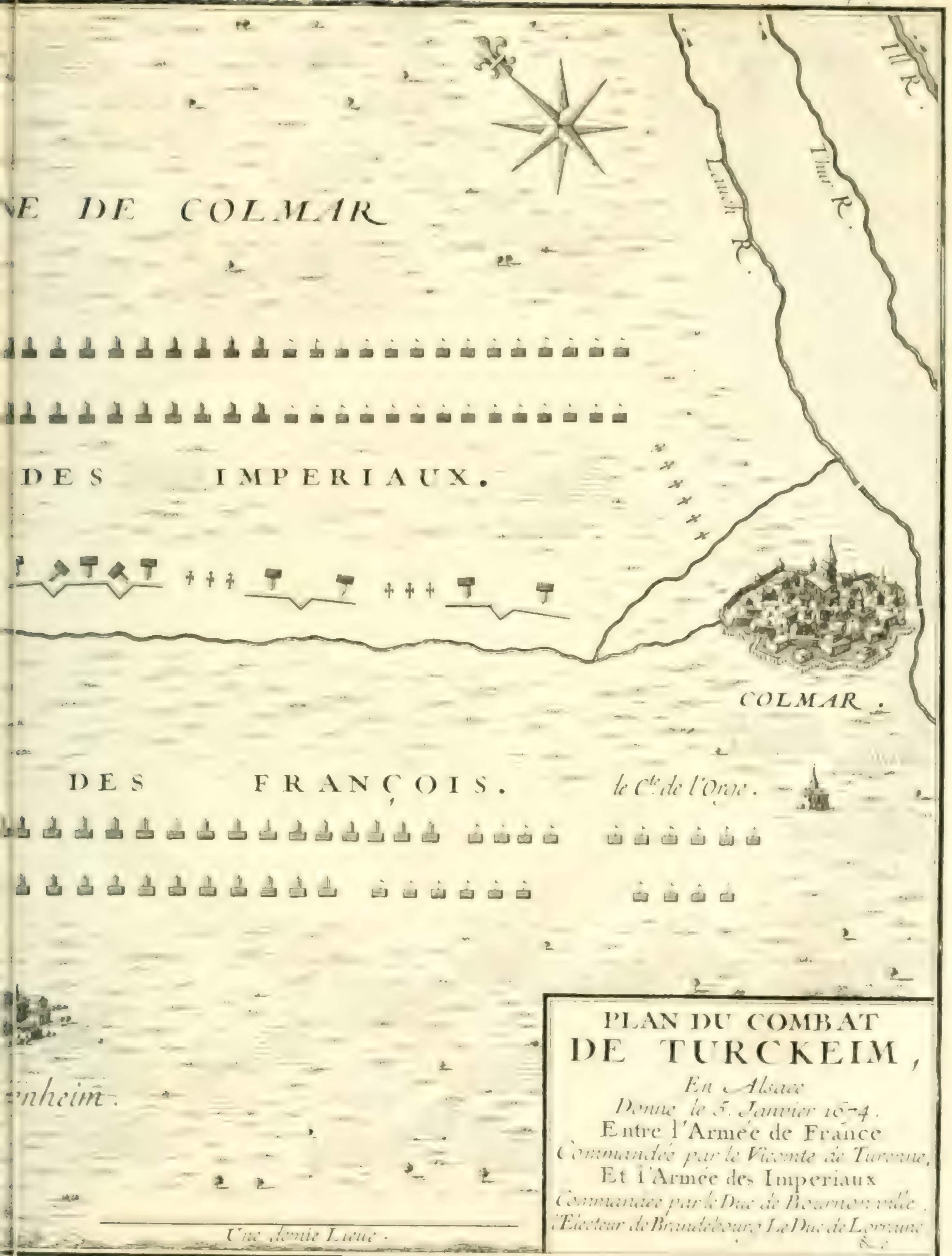
An. 1675. terie fut arrivée; & tout l'ayant joint sur le soir, il y passa la nuit du quatre au cinq de Janvier. Depuis la rencontre de Mulhausen, les ennemis avoient rassemblé tous leurs quartiers à Colmar, où étoit celui de l'Electeur de Brandebourg; & comme ils virent le Vicomte venir droit à eux, ils choisirent ce poste pour l'attendre. Il auroit été difficile d'en trouver un plus avantageux; ils avoient à leur gauche Colmar & la riviere d'Ill, la montagne & la ville de Turkeim à leur droite, à leur tête un bras de la riviere de Fecht, qui coupe la plaine, & qui regne de l'une à l'autre de ces deux villes. Ce fut derriere cette riviere qu'ils mirent leur armée en bataille, firent des parapets le long de l'eau, y dresserent des batteries, & en placerent d'autres à Colmar, pour battre en flanc tout ce qui paroîtroit dans la plaine, persuadés qu'on ne pouvoit venir à eux par un autre endroit. Le Vicomte avoit fait reconnoître toute cette disposition; il avoit par lui-même une exacte connoissance des environs, & quoiqu'il parût presque impossible d'attaquer une si puissante armée dans un poste très-avantageux, il marcha néanmoins vers les ennemis le cinq de Janvier au matin.

Ordre de la marche du Vicomte vers Turkeim.

Toute l'armée s'avançoit sur deux colonnes, avec une avant-garde de deux mille fantassins & de quatre cens Grenadiers : après deux heures de marche, elle n'étoit plus éloignée que d'une demie lieuë des ennemis; & il n'y avoit entr'eux & elle que la riviere dans une plaine fort unie d'une lieuë de large. La Cavalerie qui avoit servi toute la campagne



Dessiné et gravé par le S.r Coquart .



Ill R.
Lauch R.
Thur R.
NE DE COLMAR
DES IMPERIAUX.
COLMAR.
DES FRANÇOIS.
le Ch. de l'Orge.
nheim.
Une demie Lieue.
PLAN DU COMBAT
DE TURCKEIM,
En Alsace
Donné le 5. Janvier 1674.
Entre l'Armée de France
Commandée par le Vicomte de Turenne,
Et l'Armée des Imperiaux
Commandée par le Duc de Bournonville
l'Électeur de Brandebourg Le Duc de Lorraine
&c.
le Parmentier Sculp.

pagne ſous le Vicomte, étoit fort fatiguée & conſiderablement diminuée; mais ſon Infanterie étoit bonne: il lui étoit venu de l'armée de Flandre près de cent eſcadrons & vingt bataillons: le tout enſemble faiſoit plus de trente mille hommes, accoûtumés aux combats ſous des Généraux d'une expérience conſommée. Auſſi-tôt que les François furent entrés dans la plaine, le Vicomte fit former ſa droite ſous le commandement du Comte de Lorges, & mena ſon avant-garde ſur la gauche, en ſerrant le pied des montagnes dans un terrain plein de vignes & embarraſſé de hayes: comme ſes Officiers n'en voyoient que l'incommodité, ſans en pénétrer les avantages, ils avoient beſoin de toute la confiance que leur inſpiroit la capacité du Géneral, pour ne ſe pas décourager. L'aîle gauche marcha de cette maniere pour entrer par le Val S. Gregoire, dans une ouverture de la montagne, où eſt la petite ville de Turkeim, éloignée de Colmar d'environ une lieuë & demie, & ſituée au pied des montagnes d'Alſace, à la pointe d'une grande prairie, près de la riviere de Fecht, qui ſe ſépare en deux branches, pour former une iſle, où les ennemis étoient en bataille.

Combat de Turkeim 5. Janvier.

Le Comte de Lorges qui commandoit l'aile droite, s'étendit dans la plaine juſqu'à une Egliſe près de Colmar, comme s'il avoit eu deſſein d'attaquer la Place; ce qui détermina d'abord les ennemis à négliger Turkeim, & à faire ſerrer toutes leurs troupes ſur la gauche, pour s'oppoſer aux entrepriſes de la droite des François vers Colmar. Ils s'apperçurent bientôt de la ruſe du Vicomte; & voulant

AN. 1675. réparer leur faute, ils détacherent ſur leur droite, du côté de Turkeim, douze bataillons & ſix piéces de canon, ſoutenus d'un aſſez grand Corps de Cavalerie, pour empêcher les François de paſſer la riviere & de s'emparer de la ville. Le Vicomte fit avancer huit bataillons ſous Foucault, Lieutenant Général, avec ordre d'attaquer le poſte que les ennemis avoient occupé le long du ruiſſeau; mais de ne les point ſuivre quand il les en auroit chaſſés, & de ne pas prendre leur canon, pour éviter d'engager une bataille générale: il lui ordonna de plus, de ne commencer le combat qu'une heure avant le Soleil couché, afin que les ennemis puſſent prendre conſeil de la nuit, & ſe retirer pendant les ténebres, dans la crainte d'être attaqués le lendemain par le flanc & en front. Foucault marcha avec huit bataillons, juſqu'à ce qu'il fût vis-à-vis du détachement des Impériaux: il ſoûtint pendant quelque tems leur feu avec beaucoup de fermeté, & fut bientôt renforcé par les bataillons de Navarre, de la Reine, d'Anjou & des Vaiſſeaux, qui paſſerent l'eau avec intrépidité, & firent pluſieurs décharges. Les ennemis ne pûrent ſoûtenir cet effort; on leur vit perdre le terrain peu à peu, & faire un mouvement de retraite, qui donna aux François la hardieſſe de les pouſſer, & de s'emparer de leur poſte: les Impériaux abandonnerent auſſi-tôt Turkeim. La nuit ſurvint, & obligea de ſuſpendre le combat juſqu'au lendemain; les troupes du Vicomte demeurerent dans la ſituation où elles étoient; il envoya ſeulement occuper une hauteur au-deſſus de Turkeim, pour s'en ſervir ſi les Impériaux demeu-



Dessiné et Gravé par le S.r Coquart.


PLAN DES DIFFERENS CAMPS
du Vicomte de Turenne
& du Comte de Montecuculli
Dans l'Ortnaw ;
ALSACE
Fort de Kel
Rupreshaw
Newmuhl
Bodersweihr
Bischen
Holtzhausen
Boltzhurst
Brunshurst
Renchen R.
Gamhurst
Schertzen
Lichtenau
Offenbourg
Urlatte
Zinern
Renchen
Bade
Acheren
Weascheit
Messchbach
Stadelhoven
Rohrbach
Bodenaw
Ober Kirch
Ringelback
Cappel
Erlenbach
Lauffen
Hatti
Grosch Wihr
Onserst
Waggshurst
Chaussée
Islandais
Auvergne
pas Geometriques .

roient jusqu'au jour dans leur Camp ; mais l'épouvante les ayant saisis, ils se retirerent pendant la nuit, & au lever du soleil il n'en parut plus aucun dans la plaine. Ainsi finit le combat de Turkeim, où Foucault, Lieutenant-General, & le Marquis de Mouchi Brigadier, furent tués. Jamais le Vicomte ne donna une plus grande marque de sa prévoyance, de la profondeur de son génie, & de sa capacité militaire, que dans cette occasion. AN. 1675.

Le lendemain Turenne s'avança le long du ruisseau vers Colmar, où il apprit que dès le soir les ennemis avoient fait défiler leurs bagages & leur artillerie ; qu'à minuit toute l'armée ayant décampé en grand desordre, on avoit laissé quelques escadrons seulement sur la riviere durant la nuit, pour couvrir leur retraite ; qu'elle avoit pris le chemin de Schélestat, & laissé dans Colmar les blessés & les malades. En effet, on y en trouva au nombre de trois mille, avec plusieurs Officiers. Sur les neuf heures du matin, Montclar fut détaché avec les Brigades d'Humieres & de Lambert, pour les suivre & les observer, sans rien entreprendre. Les Impériaux étant arrivés à Schélestat, s'y posterent avantageusement, s'étendirent vers Châtenoi, & occuperent ainsi toute la largeur du pays, depuis les montagnes d'Alsace jusqu'à la riviere d'Ill : ils y demeurerent trois jours, attendant que leur bagage & leur artillerie fussent hors des défilés, & marcherent alors vers Benfeld pour passer le pont de Strasbourg. Le neuf, le Vicomte les suivit, prit son quartier à Gemer, répandit ses troupes aux environs de

Les Impériaux repassent le Rhin. 6 Janvier.

AN. 1675. Schélestat, & entra lui-même dans la ville pour rassûrer les Bourgue-Maîtres. Le onze, l'armée ennemie quitta Benfeld & repassa le Rhin: Turenne avoit envoyé dès le trois à Strasbourg, pour assûrer les habitans qu'il vouloit entretenir la neutralité avec eux, sans leur faire aucun tort, tout pardonner & tout oublier. Cette lettre avoit produit l'effet qu'il souhaittoit, & les Magistrats se fiant aux assûrances qu'il leur avoit données, lui envoyerent le quatorze du mois Kinser, Sécretaire de la ville, pour lui apprendré que les Confédérés avoient repassé le Rhin, & lui demander le renouvellément de la neutralité : le Vicomte l'accorda, à condition qu'ils ne donneroient point passage sur leur pont aux ennemis.

Lettre du Vicomte à le Tellier, Sécretaire d'Etat.

Le succès de cette Campagne étonna toute l'Europe: mais on en fut bien plus surpris, lorsqu'on sçut que le Vicomte l'avoit préméditée deux mois auparavant. Le Roi fit lire en présence de toute la Cour une lettre de ce Général, dattée du trente d'Octobre, du Camp de Dettweiler, & adressée à le Tellier Sécretaire d'Etat, dans laquelle Turenne marquoit, » que feignant de ne pouvoir plus résister » aux ennemis, depuis la jonction de l'Electeur de Brande- » bourg, il alloit toûjours reculer devant eux; que pour » leur donner même plus de confiance, il se retireroit tout- » à-fait en Lorraine; après quoi ils ne manqueroient pas de » s'étendre dans toute l'Alsace; qu'alors il tomberoit sur » leurs quartiers par un endroit où assûrément ils ne soup- » çonneroient pas qu'il dût les venir surprendre, & qu'il

» les obligeroit peut-être de repasser le Rhin, & d'aller hi- An. 1675.
» verner chez eux.

Le Vicomte etoit encore dans son Camp près de Schélestat, lorsqu'il reçut une lettre dattée du treize Janvier à S. Germain en Laye, par laquelle le Roi lui marquoit une grande impatience de le revoir. Il partit aussi-tôt pour Paris, après avoir donné les ordres necessaires pour la sureté de l'Alsace; & laissa le commandement de l'armée au Marquis de Vaubrun, qui se rendit bientôt maitre de Molsheim, de Mozig & d'Achsteim, les seules Places qui restoient aux Confederés en Alsace. Vaubrun s'empara de plusieurs autres postes dans le Brisgaw, qui communiquoient aux deux cotes du Rhin, pourvut ensuite amplement à la subsistance des troupes dans leurs quartiers d'hyver, & termina ainsi une campagne si heureuse pour la France.

Le Vicomte va à la Cour.

Le Vicomte de Turenne en allant à Paris, rencontra sur sa route un concours de personnes de tous âges & de toutes conditions qui venoient au-devant de lui; ceux de Champagne accouroient en foule de dix lieuës à la ronde, versoient des larmes en le voyant, & le regardoient comme un liberateur, qui avoit prévenu tous les malheurs d'une prochaine invasion. Quand il fut arrivé à la Cour, le Roi le reçut avec des témoignages d'estime & de bonté dont il n'avoit jamais honoré personne: on ne parloit à Paris que de sa derniere campagne, dont l'eclat sembloit surpasser celui des précedentes; on disoit par tout que *Fabius* etoit devenu *Alexandre*; on le regardoit comme le sau-

AN. 1675. veur de l'Etat ; on s'arrêtoit dans les ruës pour le voir passer ; il ne pouvoit plus se montrer en public, sans être environné d'un peuple nombreux, qui pleuroit de joye & d'admiration.

Conduite du Vicomte avec Louvois.

Louvois ne put s'empêcher de rendre justice à ce Général ; il rappelloit avec une sorte de confusion les jugemens désavantageux qu'il avoit portés de la conduite du Vicomte, pendant cette longue & glorieuse Campagne. Le Prince de Condé mécontent du Ministre, confia ses chagrins à Turenne : & tous deux résolurent de se plaindre au Roi ; moins pour satisfaire leur ressentiment, que pour empêcher qu'on ne troublât les projets de la campagne suivante. Condé fut adouci par les soumissions du Chancelier le Tellier : mais le Vicomte de Turenne croyant ne pouvoir garder le silence sans manquer à son devoir, parla au Roi avec fermeté, & lui fit sentir que Louvois, quoique Ministre habile, n'étoit pas toujours en état de juger des opérations de guerre dans des pays éloignés, avec la même éxactitude que les Généraux présens sur les lieux. Il garda un profond silence sur ce qui le regardoit personnellement, & n'insista que sur les faits qui pouvoient interesser le bien public : il demanda au Roi la permission de lui écrire directement, & de lui faire rendre ses lettres par son neveu le Cardinal de Bouillon. Louis XIV. lui accorda ce qu'il souhaittoit, & admira la modération, la générosité & la grandeur d'ame d'un homme qui sçavoit rendre justice au mérite de ceux même qui avoient cherché à lui nuire. Il ordonna ensuite au Ministre d'aller chez le Vicomte, lui faire des excuses de

An. 1671.

ce qui s'étoit passé pendant la campagne précédente, & de lui demander son amitié. Louvois obéit, non seulement parce qu'il falloit se soumettre aux ordres d'un Monarque qui n'en donnoit jamais qu'on pût enfraindre impunément ; mais encore par un véritable désir de regagner l'estime d'un Héros, dont on ne pouvoit pas avec honneur être l'ennemi déclaré. Le Vicomte reçut Louvois avec cette dignité & cette bonté qui s'allient toûjours dans les grands hommes, pour inspirer en même tems le respect & l'amour. Il écouta le compliment du Ministre, & se contenta de lui répondre : » J'ai fait beaucoup pour gagner » votre amitié, parceque le service du Roi le demandoit ; » & cependant je n'ai pû jusqu'ici l'obtenir. Vous me de» mandez maintenant la mienne, parceque Sa Majesté vous » l'ordonne ; je ne vous la refuse pas : mais vous trouve» rez bon que je ne vous en assure qu'après que vous m'au» rez fait connoître par votre conduite que vous la sou» haittez de bon cœur. »

Le Vicomte veut se retirer, & le Roi l'en empêche.

La gloire & la réputation du Vicomte furent bien-tôt répanduës dans la Capitale & dans les Provinces les plus éloignées ; d'où elles volerent jusques dans les pays étrangers. La plûpart des Princes de l'Europe en parloient comme d'un homme extraordinaire ; personne n'avoit jamais joüi d'une réputation plus brillante ni plus étenduë. Loin de s'élever & de s'enorgüeillir au milieu de tout cet éclat, il en sentit la vanité par les principes de vertu dont son cœur étoit rempli. Il vouloit de nouveau se retirer de la

AN. 1675. dissipation du monde ; & la Maison de l'Institution des Prêtres de l'Oratoire (1) étoit le lieu qu'il avoit choisi pour se livrer aux plaisirs purs d'une vie de réfléxion : mais le Roi s'étant encore opposé à sa retraite, il obéit, & se prépara à faire la campagne contre un des plus grands Généraux du siecle.

Six grandes armées en Europe commandées par six grands Généraux.

Pendant l'année précedente, la France sans Alliés avoit combattu seule contre les Espagnols, les Impériaux & les Hollandois : elle avoit conquis la Franche-Comté, conservé par-tout ses frontieres, & obligé les Allemands d'aller chercher des quartiers au-delà du Rhin. On parla de la paix durant l'hyver ; on convint de la ville de Nimegue pour en traitter ; mais l'Empereur Leopold s'opiniâtrant de retenir prisonnier le Prince Guillaume de Furstemberg, depuis Cardinal & Evêque de Strasbourg, Louis XIV. demanda son élargissement, & ne voulut entendre à aucune proposition, sans ce préliminaire. Le Roi de Suede renonça à la qualité de Médiateur qu'il avoit portée depuis deux ans, & déclara la guerre à l'Electeur de Brandebourg : ce qui produisit en faveur de la France une diversion des forces de l'Empire, & obligea l'Electeur avec les Princes de Brunswic & de Lunebourg, à se retirer des bords du Rhin, pour entrer avec les troupes de l'Evêque de Munster dans le Pays de Brême. On vit paroître en Europe six grandes armées commandées par six

(1) Tradition de la Maison de Bouillon. La même tradition s'est conservée chez les PP. de l'Oratoire, sur le témoignage du P. du Castel & du P. de S. Denis leurs confreres, que M. de Turenne eut successivement auprès de lui, pendant les campagnes qui ont suivi sa conversion.

Généraux

Généraux d'une capacité & d'une valeur distinguées. Le Prince de Condé retourna en Flandre au mois de Mai pour combattre les Espagnols & les Hollandois conduits par le Prince d'Orange ; l'Electeur de Brandebourg se mit à la tête de ses troupes & de celles de ses Alliés, pour s'opposer aux Suedois, qui avoient pour General le Connetable Wrangel ; l'Empereur envoya le Comte de Montécuculli dans la Suabe, pour rassurer les Impériaux, encore épouvantés des victoires de Turenne. An. 1675.

Le Vicomte avoit coutume au commencement de chaque campagne de regler ses comptes, & de payer toutes ses dettes : il parut cette année plus empressé qu'à l'ordinaire à remplir ce devoir de justice. (1) Avant son départ pour l'Alsace, il alla voir le Cardinal de Retz, & lui dit que sans les circonstances des affaires, il prendroit comme lui le parti de la retraite. Il quitta Paris l'onziéme du mois de May, & s'avança vers Schelestadt, où les troupes qui étoient restées en Alsace sous les ordres du Marquis de Vaubrun, devoient s'assembler.

Justice du Vicomte.

11. Mai.

Le Comte de Montécuculli avoit dessein de passer le Rhin à Strasbourg, & de venir chercher dans la haute Alsace les avantages que la multiplicité des conseils & la mauvaise conduite des Generaux confederés leur avoit fait perdre jusqu'alors. Il avoit tiré de leurs quartiers d'hyver les vieilles troupes de l'Empereur, beaucoup plutôt qu'elles n'ont accoutumé d'en sortir, & les faisoit avancer vers Strasbourg. Il y étoit

Le Comte de Montécuculli tâche de seduire les habitans de Strasbourg.

(1) Lettre 2[illegible]1. de Madame de Sévigné. vol. 2.

An. 1675 allé lui-même pour reconnoître les postes voisins, & pour représenter aux habitans qu'il étoit de leur interêt en particulier, & de celui de l'Empire en géneral, de lui donner passage ; que c'étoit l'unique moyen d'éloigner les François du Rhin, & de rendre la liberté à l'Alsace ; qu'ils n'avoient plus à craindre un revers semblable à celui de la derniere campagne ; qu'il ne commandoit point une armée ramassée à la hâte, partagée d'interêts, & conduite par des Chefs divisés ; qu'il étoit seul à la tête de l'élite des Troupes Impériales pour délivrer l'Alsace d'une domination étrangere. Turenne apprit en arrivant à Nancy les brigues de Montecuculli, & jugea que sa présence pouvoit seule rassurer les esprits : il se hâta d'entrer en Alsace, fit avancer ses troupes en diligence pour joindre les autres au rendez-vous sous Schelestadt, y arriva en même tems qu'elles, & marcha incontinent avec sa Cavalerie à Benfeld, éloigné de quatre lieuës & demie de Strasbourg ; les habitans effrayés par son approche, envoyerent l'assurer qu'ils garderoient la neutra-

27 May. lité. Le vingt-sept de May il alla camper au village d'Achenheim à une lieuë de Strasbourg, d'où l'on voyoit toute l'armée Françoise retranchée sur deux lignes : par cette diligence le Vicomte se mit en état de gagner tous les avantages de la campagne. S'il eût retardé sa marche de quelques jours, Montecuculli passoit le Rhin, entroit dans la haute Alsace, & jettoit les François dans des embarras encore plus grands que ceux de l'année précédente : mais la moitié de l'armée Impériale qui avoit hyverné dans le Pays de Liége, ne pou-

voit arriver assez tôt pour passer le Rhin avec les troupes que le Géneral Allemand avoit tirées des quartiers de Suabe : quoiqu'il vît ses mesures avortées, il n'abandonna pas néanmoins le dessein sur lequel rouloit tout le projet de sa campagne ; c'etoit de trouver une nouvelle occasion pour traverser le Rhin, & d'obliger le Géneral François à s'eloigner de Strasbourg ; il marcha droit à Philisbourg, répandit le bruit qu'il vouloit en faire le siége, occupa tous les postes des environs, fit remonter les ponts-volans à Manheim, & dresser un pont de batteaux à Loussen près de Spire.

Montécuculli passe le Rhin près de Spire, & le Vicomte dresse des ponts à Ortenheim.

Le Vicomte laissa toute son armée au Camp d'Achenheim, s'avança avec quatre cens chevaux & mille Dragons jusqu'à Haguenau, en tira cent fantassins qu'il jetta dans Philisbourg, & rejoignit ensuite son armée. Montécuculli fit passer le Rhin à une partie de ses troupes, envoya de la Cavalerie vers Landau & Neustadt, & fit avancer des Cravates jusqu'à Lauterbourg, pour engager le Vicomte à venir à lui ou à couvrir Haguenau ; toutes ces feintes n'ébranlerent point Turenne : comme il jugeoit parfaitement du dessein des ennemis par la connoissance qu'il avoit de leurs veritables interêts, rien ne fut capable de l'éloigner de la Capitale de l'Alsace. Au commencement de Juin, le Géneral François détacha le Marquis de Vaubrun avec son Régiment de Cavalerie, celui de Gournay, la Brigade d'Infanterie de Rambure & six piéces de canon pour aller camper à Erstein sur la riviere d'Ill, & pour faire travailler incessamment à un pont sur le Rhin, à quatre lieuës de Strasbourg près du vil-

An. 1675. lage d'Ottenheim, dans un endroit où le fleuve se divisant en cinq bras, forme plusieurs Isles couvertes de bois : il fallut y faire autant de ponts, & couper des chemins au travers de ces bois : on avoit fait venir de Brisac des batteaux & tout ce qui étoit necessaire pour la construction des ponts qui se trouverent faits en quatre jours par les soins du Marquis de Vaubrun, avec un retranchement à la tête du dernier.

6. Juin. Le Vicomte campe à Vilstet dans l'Ortnau. 7. Juin.

Le six Juin, le Vicomte alla visiter cet ouvrage, passa le Rhin, & reconnut les environs des ponts en descendant le long du fleuve, jusqu'au village d'Ottenheim. Le lendemain ayant fait prendre le pain pour quatre jours, il décampa à deux heures du matin, & fit marcher toute l'armée sur la route du Marquis de Vaubrun qui faisoit l'avant-garde. Il n'y avoit que cinq lieuës jusqu'à Ottenheim où l'on devoit aller camper de l'autre côté du Rhin ; mais la pluye avoit rendu les chemins si difficiles, que l'arriere-garde ne put arriver que le lendemain matin ; & le Vicomte resta toute la nuit à la tête du dernier pont pour faire avancer lui-même les troupes. A peine l'arriere-garde fut-elle arrivée, qu'il fit marcher la tête ; & malgré l'incommodité de la pluye & l'embarras des défilés, il arriva à cinq heures du soir à Vilstet : ce village des dépendances du Comté de Hanau, éloigné de Strasbourg de près de deux lieuës, est arrosé par la riviere de Quinche qui sort des montagnes de la forêt-noire, & vient tomber dans le Rhin un peu au-dessous du Fort de Kell. Le Vicomte fit camper l'armée depuis Vilstet & la riviere de Quinche jusqu'au village d'Ekersvir, où passe le

AN. 1675.

ruisseau de Schutteren, qui se joint à la Quinche un peu avant qu'elle tombe dans le Rhin ; & par cette situation il coupa le passage de Strasbourg aux ennemis, qui ne pouvoient venir à lui qu'en passant de longs defilés & une riviere.

Montécuculli campe entre Ortemberg & Offembourg.

Le Comte de Montécuculli n'ayant pas pénetré le dessein du Vicomte, lui avoit laissé occuper le poste de Vilstet, dans le tems qu'il mandoit aux habitans de Strasbourg qu'il venoit s'en emparer lui-même ; il n'eut pas dans cette rencontre la même activité qu'avoit eu le Vicomte quinze jours auparavant. Montécuculli se trouva déconcerté de nouveau, & ne put prendre d'autre parti que de marcher droit à l'armée Françoise. Le Vicomte envoya reconnoitre la ville d'Offembourg, qui étoit à deux lieuës de son Camp, il la trouva en trop bon état pour en entreprendre le siege ; Montécuculli y avoit fait marcher SPORK, Lieutenant-Géneral, avec un grand Corps de Cavalerie, dont trois escadrons s'étoient jettés dans la Place. Le treize de Juin, les ennemis s'approcherent ; le Vicomte les alla reconnoitre lui-même, & voyant où ils dirigeoient leur marche, il fit camper son armée en bataille, avec le front tourné vers l'endroit par où ils devoient passer. L'armée Impériale composée de vingt-cinq mille hommes, s'étendit enfin depuis Ortemberg où étoit sa gauche, jusqu'au-delà d'Offembourg le long de la Quinche ; sa droite n'étoit qu'à une lieuë & demie du quartier géneral de l'armée Françoise, qui ne montoit pas à vingt mille hommes ; mais dans la distance

13. Juin.

An. 1675. qui séparoit les deux armées, les défilés & les bois les empêchoient de s'approcher l'une de l'autre, sans désavantage & sans danger.

Caracteres de ces deux Generaux.

Les yeux de toute l'Europe étoient fixés sur ces deux grands Capitaines, dont les succès alloient décider du sort des armes du Roi & de celles de l'Empereur en Allemagne. (1) Tous deux à peu près de même âge, avoient eu la même éducation; formés par des oncles rivaux, le Prince Maurice & le Comte Ernest, ils avoient porté le mousquet avant que de parvenir à aucun grade, & acquis par cinquante années de combats, une expérience consommée dans toutes les parties de l'art militaire; l'un & l'autre avoient reçû du Ciel un esprit supérieur, un jugement solide, une ame maîtresse d'elle-même, & un sang froid, qui dans un Géneral n'est pas moins nécessaire que la prévoyance & la valeur. Capitaines par étude, ils combattoient par principes, & ne donnoient presque rien à la fortune: adorés du Soldat, l'amour pour le Géneral, plutôt que l'obéïssance dûë au Souverain, paroissoit animer l'une & l'autre armée: ces deux Géneraux se connoissoient, s'estimoient & se craignoient mutuellement; ni l'un ni l'autre n'osoit attendre la victoire des fautes de son ennemi, il falloit l'emporter à force de génie & de science militaire. » Cette derniere Campagne, selon l'opinion (2) d'un grand Juge

(1) Voyez le caractere de ces deux grands Capitaines par le P. de Tournemine, dans les Journaux de Trévoux, année 1707. au mois de May.

(2) Chevalier Follard, Polybe, t. 1. p. 255.

dans l'art de la guerre, » est le chef-d'œuvre du Vicomte de » Turenne & du Comte de Montécuculli : il n'y en a point » de si belle dans l'antiquité ; il n'y a que les experts dans » le métier qui puissent en bien juger. Combien d'obstacles » réciproques à surmonter ! Combien de chicanes, de » marches & de contremarches, de manœuvres profondes » & rusées ! C'est par là qu'on reconnoît les grands hom- » mes, & nullement par la facilité de vaincre, & par le pro- » digieux nombre de troupes.

Dessein des ennemis, & projet de la Campagne.

Le Vicomte avoit traversé le Rhin ; c'étoit une démarche hardie, qui répandoit la terreur dans l'Empire, & qui obligeoit Montécuculli à tout tenter pour le lui faire repasser : il ne pouvoit y réussir qu'en battant les François, ou qu'en leur ôtant les moyens de subsister ; l'un étoit douteux, & l'autre pouvoit être long. Le Vicomte tiroit des vivres de la haute Alsace par le moyen du pont qu'il avoit construit sur les branches du Rhin, & avoit derriere lui des prairies, pour nourrir ses chevaux lorsque les fourages seroient finis. Montécuculli n'avoit pas le même avantage ; son armée suivie d'un grand nombre de gens & de chevaux inutiles, devoit manquer de subsistance plutôt que celle de Turenne. La principale ressource des Impériaux étoit de s'emparer des ponts des François : le projet n'étoit pas sans apparence de réussite, & le succès n'auroit pas procuré aux Impériaux moins d'avantages que de gloire. Le Vicomte avoit deux ponts à garder, l'un à lui près d'Ottenheim, & l'autre aux habitans de Strasbourg, qui ne sou-

AN. 1675.

haitoient que de pouvoir lui manquer impunément : leur pont étoit gardé par les troupes du Cercle de Süabe postées dans le Fort de Kell, dont on ne pouvoit empêcher Montécuculli de s'emparer qu'en restant à Vilstet, éloigné de près de cinq lieuës d'Ottenheim, & de deux lieuës de Strasbourg : c'étoit une étenduë de sept lieuës à garder.

Le Vicomte occupe tous les postes avantageux. 14. Juin.

Le Vicomte ne doutant point que les ennemis ne s'attachassent à la prise des ponts, fit marcher huit bataillons, trois Brigades de Cavalerie & huit piéces de canon, sous le commandement du Comte de Lorges, qui eut ordre de s'aller poster au village d'Altenheim, à une lieuë & demie du pont d'Ottenheim, dont la tête étoit déja gardée par le bataillon de Bandeville, & par huit cens hommes détachés de Brisac, ausquels on joignit le bataillon de Bretagne & la Brigade de Renty. Turenne avoit eu la précaution de faire ouvrir tous les défilés depuis Vilstet jusqu'au pont, pour mener ses troupes avec plus de facilité & de vîtesse d'une tête à l'autre, selon la nécessité. Depuis que les ennemis campoient à Offembourg, il avoit posté ses Dragons dans un bois à la droite de sa premiere ligne, & trois cens hommes de pied avec deux cens chevaux à sa gauche, près de Giessen.

Montécuculli tâche de faire abandonner le poste de Vilstet au Vicomte.

Montécuculli ayant examiné pendant quelques jours la situation du Camp des François, & tous les postes occupés par le Vicomte, sentit qu'il ne pouvoit ni ne devoit l'attaquer ; il eut recours aux ruses, & feignit de vouloir tomber sur le pont d'Ottenheim, dans le dessein de faire abandonner

ner le poste de Villstet. Bientôt on apprit que les ennemis avoient décampé, & que toute leur armée marchoit vers le Brisgau par le pied des montagnes de la forêt noire, quelques partis néanmoins rapporterent que ce n'étoit qu'un gros detachement : on étoit encore incertain, lorsque le Marquis d'Harcourt, qui avoit accompagné le Comte de Lorges, vint dire au Vicomte que quarante escadrons ennemis ayant parû à la vuë des gardes avancées du detachement près d'Altenheim, il avoit fait marcher ses troupes jusqu'à un poste qu'il avoit reconnu, à dessein de les combattre s'ils passoient, jugeant ce parti plus avantageux que celui d'aller au pont, qu'il ne pouvoit gagner sans prêter le flanc aux Imperiaux, & se separer entierement du Corps du Comte de Lorges. *Jeune homme*, lui dit le Vicomte, *vous avez fait une action bien hardie ; nous verrons bientôt si vous avez fait une faute.* Peu de tems après, Turenne décampa, laissa quelque Infanterie, Cavalerie & Dragons à Villstet, marcha avec toute l'armée en grande diligence, & prit son quartier à Altenheim : en passant il reconnut le poste dont le Marquis d'Harcourt s'étoit emparé, & loüa extrêmement sa manœuvre : il fit avancer ensuite le Comte de Lorges jusqu'à Meissenheim, une lieuë plus près du pont, & par cette disposition, il couvrit les postes d'Ottenheim & de Villstet, & se mit en état de secourir celui des deux qui seroit insulté : il sçavoit d'ailleurs par la connoissance qu'il avoit du pays, qu'on n'y pouvoit venir que difficilement, & en defilant.

An. 1675. 18. Juin.

AN. 1675.

Montécuculli fait diverses marches & contremarches pour surprendre le Vicomte.

Les Impériaux après trois lieuës de marche, avoient pris leur quartier géneral à l'Abbaye de Schutteren, sur le ruisseau de même nom, en étendant leur gauche jusqu'à Loor, le long du pied de la montagne qu'ils laissoient derriere eux; il n'y avoit de leur Camp à celui des François qu'une lieuë; ils n'étoient séparés que par le ruisseau de Dunditz, guéable par tout, mais dont les bords étoient fort escarpés. Le Vicomte alla lui-même reconnoître le ruisseau, & il y trouva un pont à mi-chemin entre les deux armées, où les ennemis n'avoient point mis de garde; il le fit rompre, & laissa au passage cinquante hommes, soûtenus par plusieurs détachemens, placés en differens postes depuis cet endroit jusqu'à l'armée: il prit la même précaution aux autres lieux où le passage sembloit le plus facile. Le Comte de Montécuculli se voyant encore prevenu, demeura campé à l'Abbaye de Schutteren, & fit divers mouvemens à droite & à gauche, tantôt vers le pont d'Altenheim, tantôt vers celui de Strasbourg; le Vicomte l'observa de si près, qu'il se trouva par tout, & défendit si bien les deux ponts, que les ennemis ne pûrent se rendre maîtres ni de l'un ni de l'autre. Pendant tout le tems qu'on demeura dans cette situation, il ne se passa presque point de jour où il n'y eût quelques rencontres; les Impériaux & les François se harceloient sans cesse; mais tout se passoit en legeres escarmouches.

Le Vicomte défend son pont d'Ot-

Les ennemis ne pouvoient comprendre comment le Vicomte avec vingt mille hommes, avoit tellement garni un

espace de trois grandes lieuës depuis Villstet jusqu'à Ottenheim, qu'il se trouvoit toûjours à portée de defendre son pont & celui de Strasbourg, dès qu'ils paroissoient vouloir aller vers l'un ou vers l'autre : il se donnoit des mouvemens continuels, & ses troupes étoient sans cesse en action. Pour leur épargner néanmoins ces fatigues excessives, il fit défaire le pont d'Ottenheim derriere lui, & donna ordre de le dresser près d'Altenheim, où il établit son quartier géneral : on commença à y travailler le vingt-deux de Juin, & le vingt-six il fut achevé, dans un endroit assez semblable à l'autre par le nombre des isles, dont le terrain étoit meilleur pour le passage, & plus près de Strasbourg. En resserrant ainsi son armée, il n'avoit gueres plus que deux lieuës à garder depuis Altenheim jusqu'à Villstet.

An. 1675. [illegible]

22 Juin.

26. Juin.

Les ennemis virent ainsi échoüer les desseins qu'ils avoient sur le pont de l'armée Françoise, & se trouverent dans une situation fort embarassante; ils avoient consumé toutes les munitions des petites villes Impériales qui étoient autour d'eux; ils ne pouvoient plus tirer des vivres que de la Suabe, par la vallée de Quinche, chemin très-long & très-difficile : tout venoit au contraire en abondance dans le Camp des François, de l'Alsace par Altenheim, & de Brisac par le Rhin. Les Impériaux ne pouvoient s'étendre ni à droite ni à gauche, parcequ'ils étoient serrés d'un côté par le fleuve, & de l'autre par les montagnes; ils auroient bien voulu marcher du côté de Fribourg, où il y avoit de grands magazins; mais en y allant, ils prêtoient le flanc au Vi-

Montécuculi [illegible] son ancien Camp d'Offenbourg, & le quitte ensuite : le Vicomte le suit de poste en poste.

An. 1675. comte : le parti le plus sûr leur paroissoit de retourner en arriere ; ils s'y déterminerent malgré la honte de reculer. Le Comte de Montécuculli quitta l'Abbaye de Schutteren, regagna son ancien Camp d'Offembourg, & le Vicomte retourna à Vilstet : en examinant la démarche des ennemis, il jugea qu'après avoir abandonné le dessein de s'emparer de son pont, ils ne pouvoient avoir d'autre vûë que de s'approcher de Strasbourg, pour conserver quelque commerce avec cette grande ville par des bateaux sur le Rhin ; résolu de les côtoyer toûjours, & de leur défendre les approches du fleuve, sans s'éloigner trop de son pont, il passa la Quinche entre Vilstet & Strasbourg, mit sa droite à la riviere même près de Neumul, & laissant Strasbourg derriere lui, il étendit sa gauche jusqu'à Bodersvir, sous le commandement du Comte de Lorges. Les Impériaux quitterent alors Offembourg, firent deux lieuës en avant, & se posterent depuis Urlaff jusqu'à Brunhurst. Le lendemain le Vicomte laissa sa gauche à Bodersvir, fit avancer sa droite de l'autre côté du village, dans lequel il prit son quartier géneral, & posta les Dragons à la tête.

28. Juin.

Montécuculli décampe de nouveau, & le Vicomte marche sur ses pas.

On demeura dans cette situation sans rien faire pendant six jours ; alors les Impériaux décamperent & gagnerent la petite plaine de Schertzen, où le Rhin à leur droite, & le Renchen à la tête de leur Camp, ils s'étendoient depuis Renchenloch jusqu'à Lichtenau, à cinq lieuës de Strasbourg. Le Vicomte avoit fait reconnoître ce poste peu auparavant par le Comte de Roye, & s'en seroit saisi avant les enne-

3. Juillet.

mis, s'il avoit pû y faire marcher son armée sans exposer Villstet, & par conséquent le pont près d'Altenheim, aussi-bien que celui de Strasbourg. Lorsqu'il eut appris que les ennemis y étoient, il décampa à la pointe du jour, marcha au travers de Bischen jusqu'à l'entrée d'un bois, dont le défilé se termine à Renchenloch, fit mettre son armée en bataille dans une petite plaine entre le bois & le village de Freistet, & détacha cinquante hommes par bataillon de la Brigade de Champagne, soûtenus par huit ou dix escadrons sous le Comte de Lorges, pour aller reconnoitre le retranchement des ennemis. Le Vicomte ayant sçû que toute l'armée Impériale étoit près de lui, fit retirer la sienne un peu en arriere, & s'étendit depuis Bischen jusqu'à Freistet, sa gauche vers le Rhin sur deux ou trois lignes: un bois de cinq ou six cens pas de largeur, & un petit ruisseau qui couloit dans un terrain marécageux séparoient les deux armées: il sembloit qu'elles ne pouvoient être si proches sans se donner des allarmes continuelles, & sans en venir aux mains à tout moment; il n'y avoit qu'un quart de lieuë de la tête du Camp des François aux retranchemens des Impériaux; les sentinelles des gardes avancées étoient à la portée du fusil les unes des autres; cependant par la confiance que les troupes avoient en leurs Generaux, on dormoit paisiblement dans l'un & dans l'autre Camp. Montécuculli par cette situation suivoit son dessein de ne point combattre, & cherchoit à son tour à fatiguer les François par la disette de fourages, persuadé qu'ils ne pou-

An. 1675.

4. Juillet.

AN. 1675. voient tenir long-tems dans un Pays étroit, fermé d'un côté par des marais & des montagnes, & de l'autre par le Rhin; ruiné l'année derniere par les quartiers d'hyver des Impériaux, & par les troupes nombreuses qui y subsistoient depuis plus de deux mois. Le Vicomte trouva toûjours de nouvelles ressources : quand les grains étoient consommés, il faisoit vivre sa Cavalerie d'herbages, pendant qu'il incommodoit les ennemis, en leur ôtant le commerce de Strasbourg, où ils avoient fait de grands amas de farine.

Montécuculli fait construire un pont de bateaux à Strasbourg, & le Vicomte l'empêche d'en profiter.

Montécuculli ne pouvant transporter ses munitions par terre sans danger, avoit fait construire à Strasbourg un pont de bateaux, & faire deux moulins capables de moudre une grande quantité de bled. Lorsqu'il s'approcha du Rhin en venant camper dans la Plaine de Schertzen entre Renchenloch & Lichtenau, il crut faire descendre son pont & ses farines, avec d'autant plus de facilité que le Rhin étoit fort enflé par les pluyes, & très-difficile à garder par le grand nombre d'Isles qui le partagent; il esperoit mettre l'abondance dans son Camp par ce grand convoy, & se servir en même tems de ce pont pour tenir les deux côtés du Rhin. Le Vicomte qui prévoyoit son dessein, fit reconnoître la riviere depuis la hauteur de Bischen jusqu'à Vantznau qui est vis-à-vis, de l'autre côté du fleuve : il trouva qu'elle étoit partagée en plusieurs Isles, mais qu'il n'y avoit que trois lits principaux; il fit fermer celui de Vantznau par une estacade, avec une redoute à chaque extrémité, gardée par cinq cens hommes de la garnison de Haguenau; il fit boucher de mê-

me celui du côté de Bifchen, & fit garder le grand canal du milieu par des bateaux chargés de foldats, & couverts par des batteries placées dans les Isles ; il manda en même tems aux habitans de Strafbourg que s'ils permettoient la defcente du pont des ennemis, il prétendoit auffi faire defcendre le fien d'Altenheim. Pendant deux mois, Turenne & Montécuculli mirent ainfi en pratique tout ce qu'un long ufage leur avoit appris ; ils épuiferent dans leurs divers mouvemens vrais ou feints, toutes les fineffes de l'art, pour s'affamer, fe couper, fe furprendre, & gagner quelque avantage l'un fur l'autre ; fans quoi ils étoient refolus tous deux à ne point hazarder un combat. AN. 1675.

Extrémité facheufe où eft reduite l'armée Françoife

L'activité du Vicomte défoloit les Impériaux ; mais fon armée commençoit à reffentir de grandes incommodités : depuis fix femaines qu'elle avoit paffé le Rhin, il avoit toujours plu ; les foldats campés dans la bouë avoient beaucoup fouffert dans un Pays ruiné ; les chevaux après avoir confumé les fourages & les herbes, ne vivoient plus depuis quelque tems que de feüilles d'arbres ; les jeunes foldats s'impatientoient dans ces marais, où ils étoient fouvent dans l'eau jufqu'au genouil, les vieux foldats leur difoient: » (1) Quoi » vous vous plaignez ; vous ne connoiffez pas notre Gene» ral ; il eft plus faché que nous quand nous fommes mal : » il ne fonge à l'heure qu'il eft qu'à nous tirer d'ici ; il veille » quand nous dormons, c'eft notre pere ; on voit bien » que vous êtes jeunes. » Cependant les François étoient

(1) Lettre 206 de Madame de Sevigné

AN. 1675. ſerrés d'un côté par le Rhin, & de l'autre par de vaſtes bois pleins de marais, & réduits dans une ſituation ſemblable à celle dont les Impériaux ne faiſoient que de ſortir. Turenne avoit prévû cet inconvenient; mais il aima mieux en courir les riſques, que de laiſſer ſon rival s'emparer du pont de Straſbourg. Les ennemis campoient dans un poſte fort avantageux, ils avoient des fourages derriere eux, & communication avec Offembourg, d'où l'on pouvoit tomber en même tems ſur le pont d'Altenheim, & couper tous les derrieres à l'armée Françoiſe. Pour garder ces derrieres & pour empêcher les ſurpriſes, il falloit répandre beaucoup de troupes dans divers poſtes éloignés du Camp; de ſorte qu'il n'étoit pas moins difficile de ſe ſoûtenir que de ſubſiſter. Au milieu de ces embarras, le Vicomte conſerva toute ſa préſence d'eſprit, & conçut un deſſein également grand & hardi: c'étoit d'occuper le haut du ruiſſeau de Renchen, de camper ſur la gauche des ennemis, de leur couper la communication d'Offembourg, & de les ſerrer de maniere qu'ils fuſſent obligés à combattre ou à ſe retirer. Le mauvais tems qui duroit depuis deux mois, empêcha l'éxécution de ce projet pendant quelques jours: en attendant le moment d'agir, le Vicomte fit reconnoître tout le terrain le long de Renchen en remontant le ruiſſeau: il avoit obſervé que les ennemis en gardoient trois quarts de lieuë, depuis la chute de ce torrent dans le Rhin, & qu'ils n'avoient point pris de poſtes plus haut. Un berger qui paſſoit ſa vie dans les bois, & qui en connoiſſoit parfaitement tous les détours, enſeigna au Vicomte

comte un gué du Renchen, cinq cens pas au-dessus du Camp de Montécuculli, dans un endroit sauvage où il n'y avoit point de route. An. 1675.

Le mauvais tems ayant cessé vers le dix du mois de Juillet, & le soleil ayant un peu raffermi les chemins, Turenne marcha le quinze à l'entrée de la nuit au gué du Renchen avec la brigade de la Marine & quelques pieces de canon. On traversa un bois marécageux qu'il falloit couper pour faire le chemin. On passa plusieurs ruisseaux où l'on avoit l'eau jusqu'à la ceinture; les soldats chargés d'instrumens & de materiaux pour faire des retranchemens & un pont, arriverent tous avant minuit, sans qu'aucun d'eux eut jetté le moindre outil : ils travaillerent d'abord à la construction du pont avec un redan à la tête, & retrancherent une petite Isle à la gauche. Les ouvrages étant achevés le troisiéme jour, le Comte d'Hamilton Brigadier mena trois bataillons pour garder le poste, & fit faire de grands abattis aux environs : deux bataillons Irlandois occuperent un terrain vuide dans le même bois, un peu plus haut pour soûtenir Hamilton. Après avoir ainsi pris toutes les precautions necessaires pour assurer le poste, Turenne marcha lui-même avec une brigade de Cavalerie & les Dragons une demie lieuë plus haut en traversant le bois jusqu'à Vaghurst où il passa le Renchen, reconnut les environs, fit pousser quelque Cavalerie ennemie qui parut, & envoya une partie de la sienne pour favoriser la marche du Comte du Plessis qu'il faisoit venir de Vilstet avec trois bataillons, pour le

Le Vicomte forme divers détachemens, & tâche de forcer Montécuculli à se retirer ou à combattre.

15. Juillet.

18. Juillet.

An. 1675. poſter en-deçà de la riviere, vis-à-vis de Vaghurſt, dans un lieu qu'il faiſoit retrancher exprès. Il mit en même tems le bataillon de Reveillon dans le Château de Renchen ſur le ruiſſeau du même nom, cinq cens pas plus haut que Vaghurſt; & comme le chemin juſques-là étoit un marais continuel dans le bois, il le fit combler de faſcines pour faciliter la marche de l'armée. Comme il devoit laiſſer peu de troupes dans ſon Camp de Freiſtedt, quand il marcheroit vers les ennemis, il fit tirer un retranchement qui en couvroit la tête, depuis le Rhin juſqu'aux bois: enfin tous les préparatifs étant faits, il communiqua ſon deſſein aux Officiers Géneraux.

Montécuculli tâche de ſon côté à ſurprendre le Vicomte.

Le Comte de Montécuculli fut bientôt informé de tous les divers détachemens de l'armée Françoiſe, & réſolut de les ſurprendre en différens endroits, les croyant trop éloignés les uns des autres pour ſe pouvoir ſoûtenir; il envoya ordre à Caprara de venir par le côté d'Offembourg pour les inſulter à Varghurſt avec deux mille hommes d'Infanterie & du canon; il fit partir le Prince de Lorraine du Camp de Schertzen avec quatre mille chevaux & mille Dragons pour les attaquer de l'autre côté, pendant qu'il tomberoit lui-même ſur leur Camp à Freiſtedt par le défilé de Renchenloch; il commanda en même tems à quatre mille hommes de marcher vers le retranchement du Comte d'Hamilton: les quatre premiers coups de canon qui ſe tireroient à cette derniere attaque devoient ſervir de ſignal pour commencer les autres; toute ſon armée étoit partagée, & preſque per-

ſonne ne reſtoit dans ſon Camp. Ce deſſein qui devoit s'exé- An. 1675.
cuter la nuit du vingt-trois au vingt-quatre, echoüa par la vigilance continuelle du Vicomte : ayant laiſſé ſix bataillons & quatre brigades de Cavalerie ſous les ordres du Comte de Lorges à Freiſtedt, il marcha droit à Vaghurſt avec huit bataillons, quatre brigades de Cavalerie, quelques Dragons & une partie de ſon canon ; il y prit deux des bataillons du Comte du Pleſſis ; & ayant paſſé le Renchen, il alla camper à une Thuillerie qui n'en eſt pas fort éloignée. Comme ſon deſſein étoit d'avancer le lendemain vers les ennemis, il détacha ſoixante Dragons pour en avoir des nouvelles : ils ſe trouverent aſſez près du village de Gamhurſt un peu après minuit, & tomberent dans la marche du Corps que menoit le Prince de Lorraine pour enlever le Comte du Pleſſis ; ils ſe retirerent en eſcarmouchant du côté de l'armée ; on fit avancer des Dragons, & le Marquis de Vaubrun y mena de la Cavalerie. Le jour commençoit à paroitre ; mais obſcurci par un broüillard, lorſque les ennemis qui avoient pouſſé les Dragons détachés, mirent en deſordre ceux qui étoient venus les ſoûtenir, & tomberent ſur le Marquis de Vaubrun à l'improviſte ; ſes premiers eſcadrons furent pouſſés ; il fut enveloppé, bleſſé, & en danger d'être pris. Les ennemis avançoient toûjours, & alloient l'accabler tout-à-fait, lorſque le Vicomte fit marcher quatre bataillons qui borderent les hayes, arréterent les Impériaux, & changerent la face du combat. Le Prince de Lorraine ayant appris que le Vicomte de Turenne y étoit en perſonne avec la plus

AN. 1675. grande partie de ſon armée, ne balança point à ſe retirer : le broüillard lui fut favorable ; il laiſſa cent ou ſix vingt hommes ſur la place, & en eut preſque autant de bleſſés ; Turenne ne jugea point à propos de le pouſſer durant ce broüillard dans un Pays couvert & difficile. Le Comte Caprara qui s'étoit rendu près de Vaghurſt, ſuivant les ordres qu'il avoit reçus, n'ayant point entendu le ſignal, ramena ſes troupes à Offembourg. D'un autre côté les quatre mille hommes qui devoient inſulter le quartier d'Hamilton, égarés par leurs guides pendant la nuit, ne purent y arriver ; ils retournerent à leur Camp vers la pointe du jour ; & comme ils ne donnerent point le ſignal des quatre coups de canon, Montécuculli n'entreprit rien ſur le Camp des François à Freiſtedt. Ce Géneral n'avoit rien ſçu de la marche de Turenne, dont la diligence avoit déconcerté le deſſein pour lequel il avoit pris tant de meſures. A l'âge de ſoixante-quatre ans, le Vicomte avoit encore toute l'activité & toute la vigueur d'un jeune homme ; il étoit inceſſamment à cheval, reconnoiſſoit juſqu'aux moindres poſtes lui-même, & jugeoit de tout par ſes propres yeux ; au-lieu que Montécuculli âgé de ſoixante-ſix, étoit plus caſſé ; il étoit affligé de la goute, moins en état d'agir, & ſouvent obligé de former ſes projets ſur le rapport des autres.

Montécuculli ſe retire devant le Vicomte, qui le pourſuit.

Lorſque le broüillard fut tombé, le Vicomte continuant ſon deſſein, ſuivit le Prince de Lorraine par une chauſſée élevée au-travers des prez, & arriva ſur les neuf heures du matin au village de Gamhurſt. Il fit camper ſes troupes dans

la prairie, ayant à sa droite le ruisseau qui le séparoit du village, & à sa tête un bois, où il plaça deux bataillons d'Auvergne, pour communiquer avec le poste du Comte d'Hamilton qui n'en étoit qu'à un quart de lieuë. De cette maniere l'armée Françoise répanduë en six postes differens dans l'étenduë d'une lieuë & demie, enfermoit la tête & la gauche des ennemis, & se trouvoit en sûreté par la facilité de se pouvoir secourir; pendant que les Impériaux serrés à leur droite par le Rhin, ne pouvoient plus s'étendre que par leurs derrieres, où les François étoient à portée de les couper. Le Vicomte employa le reste du vingt-quatriéme à reconnoitre les environs de son Camp sans passer la riviere, de l'autre côté de laquelle étoit le village de Gamhurst, qui s'etend en long l'espace de six cens pas. Le vingt-cinq au matin, un Capitaine de Dragons étant allé reconnoître, vit derriere le village plusieurs escadrons dans une petite Plaine à main droite, & de l'Infanterie qui se coulant dans le village, commençoit à s'y retrancher. Le Vicomte la fit attaquer par les Dragons de la Reine, & s'y avança lui-même avec un détachement de la seconde ligne. Les ennemis, quoiqu'en grand nombre, ne disputerent point le village, se retirerent d'abord vers leur Camp, & laisserent seulement dans l'Eglise deux cens hommes commandés par un François nommé Chevreulles: l'Eglise étoit environnée d'un cimetiere élevé & fermé de murailles; il s'y défendit avec valeur, & ne fut fait prisonnier qu'après avoir perdu presque tous ses soldats. On l'amena au Vicomte, qui apprit de lui

25. Juillet.

AN. 1675. que le Duc de Lorraine avoit envoyé deux mille fantassins soûtenus de Cavalerie pour occuper ce poste, dont la prise donna le moyen de s'étendre de l'autre côté de la riviere, où l'on trouva quelques restes de fourages. Montécuculli voyant que les François avoient passé la barriere qu'il avoit prétendu leur opposer par ses retranchemens du Renchen ; que par un enchaînement de postes depuis leur Camp de Freisstedt jusqu'à Gamhurst, ils enfermoient presque tout le sien, & qu'ils devenoient maîtres des fourages qu'il avoit épargnés, crut devoir quitter son poste avant qu'il fût plus serré. La nuit du vingt-cinq au vingt-six il décampa de Schertzen, prit sa marche par Lichtenau, & gagna Bihel, à deux lieuës de Bade. Le Vicomte averti dès la nuit que les ennemis se retiroient, fit reconnoître leur marche ; & après avoir rassemblé toutes ses troupes dans un même
26. Juillet. Camp à Gamhurst, il les mena le lendemain à la pointe du jour droit à Acheren. A peine fut-il sorti du village, qu'on lui rapporta que les ennemis paroissoient derriere le bourg de Saspach, poste avantageux par sa situation à l'entrée d'une montagne. Montécuculli avoit envoyé de bonne heure de l'Infanterie pour occuper une Eglise environnée d'un fossé, qui fermoit entierement un défilé par où l'on pouvoit aller au bourg ; il manda en même tems à Caprara de l'y venir joindre avec le Corps qu'il avoit à Offembourg. Montécuculli ayant marché avec une extrême diligence, arriva à Saspach d'un côté, pendant que Turenne s'en approchoit de l'autre : Caprara y parut aussi en même tems ;

& voyant l'arrivée de l'armée Françoise, il jetta son Infanterie dans l'entrée de la montagne à couvert des hayes & des bois, le long d'un ruisseau qui la séparoit des François par de profondes ravines. Un peu plus bas à la droite des Impériaux, étoit Saspach dont ils avoient occupé l'Eglise; & leur Cavalerie qui paroissoit déja dans la Plaine derriere le bourg sur la gauche, se serra peu à peu vers le pied de la montagne.

Le Vicomte prend la résolution d'attaquer les ennemis: mais il est tué.

Près de l'endroit où étoit l'armée Françoise, quelques hayes au sortir d'Acheren formoient un défilé, avec un bois qui regnoit le long du pied de la montagne : le terrain s'ouvroit ensuite par une petite Plaine terminée par le bourg de Saspach, dont la vûë étoit cachée par une petite hauteur. Le Vicomte eut d'abord quelque esperance de s'emparer du bourg; après avoir entendu la Messe où il communia, il alla reconnoître l'Eglise située à la téte du défilé; mais il ne jugea pas qu'on la pût attaquer : ayant examiné ensuite la situation de la droite des ennemis couverte par des ruisseaux, des ravins, des bois & des retranchemens, il alla enfin reconnoitre leur gauche, où ils n'avoient pris aucunes précautions; là il apperçut un défilé par où il pouvoit se glisser & forma le dessein de les attaquer par cet endroit. Après de profondes refléxions, tout lui parut si favorablement disposé, qu'il ne put s'empécher de dire à quelques Officiers Généraux : *C'en est fait, je les tiens, ils ne pourront plus m'échaper, & je vais recüeillir le fruit d'une si pénible campagne.* Dans de semblables occasions, il n'avoit pas coutume, ni de se flatter ni de marquer ses esperances, encore moins de faire con-

AN. 1675. noître qu'il étoit aſſuré du ſuccès. Il continua d'obſerver le Camp des ennemis ; & quoiqu'il ne pût pas bien découvrir toutes les troupes Impériales, il vit néanmoins dans le gros de leur armée beaucoup de mouvemens qui marquoient de l'inquiétude : en effet une grande partie de leurs bagages paſſoit déja la montagne, & toute leur armée ſe diſpoſoit à une retraite. Le Vicomte alla ſe repoſer enſuite ſous un arbre, où il déjeûna & reſta aſſez long-tems. Il y étoit encore, lorſqu'on vint lui dire que l'Infanterie des ennemis étoit en mouvement du côté de la montagne. Il ſe leva, monta à cheval ; & s'avançant vers une hauteur pour conſiderer ce que ce pouvoit être, il ordonna à tous ceux qui étoient avec lui de ne le point ſuivre, & dit au Duc d'Elbeuf : *Mon neveu, demeurez ici, vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnoître.* Il trouva Mylord Hamilton près de l'endroit où il dirigeoit ſes pas, qui lui dit : *Venez par ici, on tire où vous allez* ; le Vicomte lui repliqua : *Je ne veux point être tué aujourd'hui* ; il continua ſon chemin, & rencontra S. Hilaire Lieutenant-Géneral de l'Artillerie, qui lui dit en tendant la main : *Jettez les yeux ſur cette batterie que j'ai fait mettre là.* Il retourna deux pas en arriere, & un boulet des ennemis tiré au hazard ayant emporté le bras de S. Hilaire, donna au milieu de l'eſtomach du Vicomte ; le cheval le ramena d'où il étoit parti, le viſage panché ſur l'arçon : étant arrivé à l'endroit où il avoit laiſſé ſa compagnie, le cheval s'arrêta, & LE GRAND TURENNE tomba mort entre les bras de ſes gens, après avoir ouvert deux fois les

yeux

yeux. (1) S. Hilaire dit alors à son fils, qui le croyoit blessé mortellement : *Ce n'est pas moi qu'il faut pleurer, c'est ce grand Homme*, en montrant le corps du Vicomte. An. 1675.

Le saisissement de ceux qui le virent tomber, fut inexprimable ; Hamilton qui sçut mieux se posseder que les autres, jugeant de quelle consequence il étoit de derober à la connoissance des soldats un accident si funeste, jetta promtement un manteau sur le corps, & on tint d'abord ce malheur secret. Cette mort fit cesser les inquiétudes des Genéraux ennemis & la terreur de leurs soldats ; ils sentirent qu'ils avoient beaucoup gagné, puisque la France avoit infiniment perdu. Le Comte de Montecuculli par une grandeur d'ame rare dans les rivaux, ne parut sensible qu'à la douleur, & répéta souvent ces paroles : *Il est mort un homme qui faisoit honneur à l'homme.* Cependant toute l'armée vit qu'il se passoit quelque chose de mystérieux parmi les Géneraux ; les soldats ne purent pénetrer ce secret : mais leurs Officiers l'ayant deviné, commencerent à le rendre public. Une si funeste nouvelle vole de rang en rang, & répand par tout un profond silence, qui n'est interrompu que par des sanglots. *Notre Pere est mort*, s'écrioient les soldats en s'arrachant les cheveux, *& nous sommes perdus.* Tous voulurent voir le corps de leur Géneral ; & ce triste spectacle ayant renouvellé leurs pleurs, ils crioient d'une commune voix : (2) *Qu'on nous mene au combat, nous voulons venger la mort de notre pere.*

Douleur & consternation de l'armée

(1) Voyez les preuves N°. XXI. Lettres de Madame de Sevigné.
(2) Lettre 201. de Madame de Sevigné. Tome 2.

AN. 1675.

Les François, au lieu d'attaquer, se retirent devant les Impériaux.

Il n'y avoit alors de Lieutenans-Géneraux dans l'armée Françoise que le Comte de Lorges & le Marquis de Vaubrun, qui étant demeuré au Camp d'Acheren, peu en état d'agir, à cause d'une blessure qu'il avoit reçûë au pied, revint à l'armée aussi-tôt qu'il apprit les nouvelles de la mort du Vicomte. Ils délibérerent long-tems avec les principaux Officiers sur les mesures qu'il falloit prendre, mais sans se fixer à aucune : sur quoi les soldats s'écrioient à plusieurs reprises : *Lâchez la Pie, elle nous conduira* : c'étoit le cheval que le Vicomte montoit ordinairement. Enfin après plusieurs déliberations, l'armée Françoise qui auroit attaqué si le Vicomte eût vêcu, prit le parti de se retirer ; & l'armée Impériale qui ne songeoit qu'à faire retraite, prit la résolution d'attaquer. Le vingt-huit au soir, les Géneraux François se mirent en marche pour gagner le pont d'Altenheim. A peine l'arriere-garde étoit-elle arrivée à Bischen, que les Impériaux s'avancerent pour s'emparer de Vilstet, où les François avoient laissé leurs magazins avec le Régiment de Bretagne pour les garder : l'armée du Roi décampa sur le champ, & se hâta de les prévenir ; les ennemis l'ayant découverte, s'arrêterent tout court, & se contenterent d'envoyer un Corps de troupes vers le pont d'Altenheim pour couper la retraite. Le Comte de Lorges & le Marquis de Vaubrun eurent alors une contestation très-vive ; le premier vouloit aller couvrir le pont, & le dernier crut qu'il falloit soûtenir le poste de Vilstet : ils prirent enfin le parti de marcher droit à Altenheim, après avoir jetté les farines de Vilstet

dans la Quinche. Le Marquis de Vaubrun qui menoit l'avant-garde passa le Rhin avec deux brigades de Cavalerie & deux d'Infanterie; le reste de l'armée campa la nuit de l'autre côté du pont, près d'Altenheim sur la petite riviere de Schuteren. Le lendemain les Impériaux se haterent d'attaquer les François, & l'on engagea un terrible combat : Le Comte de Lorges s'y conduisit avec toute l'habileté d'un grand Capitaine : le Marquis de Vaubrun, au premier bruit de l'attaque, se mit à la tête de ses Gendarmes, repassa le Rhin la jambe attachée à l'arçon de sa selle, & attaqua les ennemis avec tant de valeur & si peu de ménagement, qu'il fut tué au milieu d'eux. Les Impériaux perdirent dans le combat cinq mille hommes, & les François trois mille; les derniers se retirerent ensuite, & traverserent le Rhin. En passant sur le pont d'Altenheim, quelques soldats couverts de blessures se disoient les uns aux autres: *Helas, si notre Pere n'étoit pas mort, nous ne serions pas blessés.* AN. 1675.

Les François se remirent enfin en sûreté dans l'Alsace sous Schélestat : là, n'étant plus distraits par le soin de faire tête à l'ennemi, ils sentirent plus vivement que jamais la grandeur de leur perte. Les Officiers & les soldats recommencerent à déplorer leur malheur, à rappeller le souvenir de toutes les vertus & de tous les bienfaits de leur Géneral, à se les raconter les uns aux autres, quoiqu'aucun d'eux ne les ignorât. Les neveux du Vicomte qui se trouverent alors à l'armée, lui firent faire un Service, où les Officiers & les soldats assisterent, selon les cerémonies accoûtumées; les Officiers avec des écharpes de crêpe noir, & Honneurs funebres rendus au Vicomte.

AN. 1675. les caisses des tambours couvertes de même, les Soldats avec les piques traînantes & les mousquets renversés. Les gémissemens, accompagnés de larmes, se faisoient entendre au loin; de sorte que Turenne fut pleuré dans toute l'armée, comme un pere tendre dans sa famille.

Les nouvelles de sa mort répandent l'allarme dans toutes les Provinces.

Quand la nouvelle de sa mort arriva à la Cour, la consternation & la douleur furent peintes sur tous les visages; les artisans de Paris quittoient leur travail pour aller pleurer avec leurs voisins, & les habitans de cette grande ville s'attroupoient pour se demander les uns aux autres jusqu'aux moindres circonstances d'un si grand malheur. (1) L'épouvante & la tristesse se répandirent bien-tôt de la Capitale dans les Provinces les plus éloignées: les paysans de Champagne se crurent à la veille d'une invasion: l'un d'eux alla presser son Seigneur de rompre le bail de sa ferme, en lui disant pour toute raison, *le grand Turenne est mort, & les Allemans viendront nous mettre tous à contribution.*

Les honneurs publics qu'on rend au Vicomte.

Le Roi pleura la mort de ce grand homme: il ordonna que son corps fût apporté à l'Abbaye de S. Denis; & pour distinguer le Vicomte de Turenne de ceux à qui le même honneur avoit été accordé, il voulut qu'on l'enterrât dans la Chapelle destinée à la sépulture des Rois & de la famille Royalle. (2) Lorsqu'on le transporta des bords du Rhin à Paris, les peuples accouroient en foule sur les chemins, & arrosoient son cercuëil de leurs larmes: les habitans des

(1) Voyez les lettres de Madame de Sevigné, N°. XXI.
(2) Voyez les Preuves N°. XXII.

villages, des bourgs & des villes ſortoient pour l'aller recevoir; ceux de Langres, entre les autres, prirent le deüil, & lui rendirent des honneurs extraordinaires. Son corps étant arrivé à Paris, le Roi fit célebrer un Service à Nôtre-Dame, où le Clergé de France qui étoit alors aſſemblé, le Parlement, l'Univerſité & la Ville en Corps aſſiſterent. Les plus célebres Prédicateurs firent à l'envi ſon panegyrique : il ne ſe prononça durant l'année dans toute l'étenduë du Royaume, aucun diſcours public, ni à l'ouverture des Parlemens, des Académies & des Univerſités, ni dans aucune autre occaſion ſolemnelle, où l'on ne fit ſon éloge, & où l'on ne pleurât ſa perte. Jamais aucun particulier ne fut ſi regretté; parce qu'aucun ne fut ni ſi reſpecté, ni ſi tendrement aimé des peuples.

Caractere du Vicomte de Turenne.

Après avoir écrit l'hiſtoire de Henri de la Tour d'Auvergne, Vicomte de Turenne, on a crû devoir raſſembler ſous un même coup d'œil les principaux traits de ſon caractere. Il étoit d'une taille médiocre & bien proportionnée; il avoit la forme du viſage réguliere, les cheveux châtains, les yeux grands, les ſourcils épais & preſque joints enſemble, le front large & la tête un peu panchée, l'air modeſte & ſerain, mais ſouvent rêveur; ce qui formoit par le mélange du ſévere & du gracieux, une phyſionomie difficile à rendre dans ſes portraits.

Toutes les grandes vertus ſe trouvoient réunies dans le Vicomte de Turenne, & nous avons vû qu'il n'en eſt peutêtre aucune dont il n'ait donné des exemples : ſon déſinté-

reſſement méritoit d'autant plus de loüanges, que l'avidité étoit déja le vice dominant de ſon ſiécle. Il laiſſa en mourant beaucoup moins de bien qu'il n'en avoit reçû de ſa Maiſon ; quoiqu'il eût commandé les armées du Roi pendant plus de trente ans ſous une Régente liberale, & ſous le plus magnifique de tous les Monarques ; & qu'il eût vêcu dans un ſiécle fécond en grandes fortunes. Quelques-uns de ſes amis s'entretenant avec lui de ces fortunes rapides & immenſes, lui faiſoient à cette occaſion des railleries obligeantes & flatteuſes : (1) » Je n'ai jamais pû comprendre, » leur dit-il, le plaiſir qu'on peut trouver à garder des coffres remplis d'or & d'argent ; s'il me reſtoit à la fin de » l'année des ſommes conſidérables, j'en aurois mal au » cœur, comme ſi au ſortir de table l'on me ſervoit un » grand repas. Auſſi l'on ne trouva à ſa mort que cinq cens écus dans ſa caſſette. Non content d'être libéral, il étoit ingénieux à trouver les moyens d'épargner la honte de recevoir, & à cacher ſa génerosité ſous differens prétextes ; craignant ou qu'on ne divulguât ſes bienfaits, ou que l'amour propre ne dérobât quelque choſe à ſa vertu.

L'amour du bien public régloit uniquement ſes deſirs & ſes mouvemens : quoique ſon ambition parût dès ſes premieres années, la prudence d'abord, enſuite la pieté ſçurent toûjours la modérer : jamais l'amour de ſa propre gloire, ni le ſuccès aſſuré d'une entrepriſe éclatante ne l'ont ſéduit, lorſqu'un projet pacifique pouvoit être plus utile à la

(1) Mémoires de Langlade.

patrie ; il a toûjours préferé sa maison à sa fortune, & les interêts de l'Etat à ceux de sa maison ; mais quelque chere que lui fut la patrie, jamais pour la servir il n'a violé ni le droit des gens, ni les loix immuables de la justice.

Il eut depuis sa tendre jeunesse un amour dominant pour la verité ; il détestoit la politique, qui ne cherche à reussir que par la dissimulation, par le mensonge & par la fourberie : il disoit de lui le bien & le mal, selon qu'il étoit necessaire, sans vanité comme sans honte, & toujours sans affectation, en homme devenu étranger à lui-même. Ce caractere regne dans tous ses écrits, soit lettres, soit instructions, soit memoires. La réputation de sa bonne foi étoit tellement établie, que la plupart des Princes d'Allemagne traittoient avec lui sans exiger aucune garantie. Les Suisses, les Hollandois, les Anglois, les Suedois se croyoient en sûreté dès qu'il leur avoit donné sa parole ; il ne la donnoit jamais, sans être assuré de pouvoir la tenir, & plutôt que de prendre un engagement qu'il auroit craint de ne pouvoir accomplir, il aimoit mieux s'exposer à irriter les Ministres, à déplaire au Roi même, & à se voir abandonné des troupes.

Son humanité se répandoit generalement sur tous les hommes ; les Officiers, les Soldats, les domestiques, les ennemis même en ressentirent les effets : il ne laissoit échapper aucune occasion de faire connoitre le merite, & de cacher ou d'excuser les fautes de ceux qui servoient sous lui. Lorsqu'un Officier dont la capacité lui étoit con-

nuë, avoit été battu à la tête d'un détachement, lui-même en le consolant relevoit son courage; il le renvoyoit en parti avec un plus grand nombre de troupes pour avoir sa revanche, & continuoit à lui donner de nouveaux commandemens jusqu'à ce qu'il eût remporté quelque avantage. Il formoit ainsi les talens, les faisoit éclore, & conduisoit à la perfection le courage naissant qu'une autre maniere d'agir auroit pû faire avorter.

Jamais Capitaine n'a été si tendrement aimé des troupes; il paroissoit en même-tems Géneral d'armée & pere de famille: on eût crû que les Soldats étoient ses enfans; en descendant jusqu'à eux sans s'abaisser, en se familiarisant sans rien perdre de sa dignité, il s'attachoit, par les nœuds de l'amitié, des hommes qu'on ne retient ordinairement que par la crainte des châtimens: un reproche de sa part étoit la plus grande punition, & son approbation la récompense la plus desirée. Il se trouve trop souvent dans les armées un assemblage confus de mercenaires & de libertins, de lâches & de témeraires, qu'il faut tour à tour élever ou assujettir, animer ou retenir: l'armée de Turenne, au contraire, étoit le modele d'une République parfaite; on ne s'y appercevoit presque point ni du commandement, ni de l'obéïssance; chacun connoissoit son devoir, & tous le suivoient par envie de plaire au Géneral, par honte de manquer au pere commun, & par un amour sincere de la gloire, qui se transmettoit depuis le Chef jusqu'aux derniers membres. Souvent il marchoit à pied à la tête de ses Soldats, usoit de mêmes alimens qu'eux, partageoit

geoit toutes leurs fatigues, & ne demandoit d'eux que ce qu'il faisoit lui-même; il ne les laissoit jamais oisifs, persuadé que s'il ne les employoit pas bien, ils s'employeroient mal; mais observant toûjours un juste milieu entre le mouvement excessif & la trop grande inaction, il pourvoyoit avec une extrême attention à tous leurs besoins, se contentoit de peu, & se refusoit souvent le nécessaire, soit pour leur donner des marques de sa liberalité, soit dans les tems fâcheux où ils souffroient de la disette.

Aussi humain pour ses domestiques que pour le Soldat, il ne leur fit jamais sentir la bassesse de leur condition par les caprices d'une humeur inégale & hautaine. Sa douceur & sa bonté que l'on a si souvent admirées sur le grand théatre du monde, ne se démentoient point dans l'interieur de sa Famille : en le voyant de plus près, on le respectoit, on l'aimoit davantage. Malgré son extrême delicatesse sur les prérogatives d sa Maison, il avoit horreur des maximes monstrueuses qu les Grands se sont faites, pour s'autoriser à usurper sur les autres hommes une autorité tirannique, & à les mépriser comme si la naissance, les dignités ou les richesses donnoient d'autres avantages solides que celui de pouvoir faire plus de bien : en faisant respecter les distinctions établies pour conserver *l'ordre civil*, il n'oublioit jamais que selon la *loi naturelle*, les hommes ne sont réellement distingués que par la vertu & par le mérite.

(1) Accoutumé à vaincre sans ambition, il triomphoit

(1) Voyez l'Oraison Funebre de l'Abbé Flechier.

ſans orguëil; il défendoit le pillage, conſervoit les fruits de la terre, épargnoit autant qu'il pouvoit le pays ennemi, & s'étoit fait une eſpece de *morale militaire* qui lui étoit propre: auſſi les ennemis remplis pour lui de vénération & de tendreſſe, pleurerent ſa mort autant que les François mêmes. Les Allemans pendant pluſieurs années laiſſerent en friche l'endroit où il fut tué, & les payſans le montroient comme un lieu ſacré: ils reſpecterent le vieux arbre ſous lequel il ſe repoſa peu de tems avant ſa mort, & ne voulurent point le laiſſer couper; l'arbre n'a péri que parceque les Soldats de toutes les Nations en détacherent des morceaux par reſpect pour la mémoire de ce grand homme.

Les idées que le Vicomte s'étoit formées du véritable héroïſme le lui avoient fait placer dans une élevation d'ame, qui nous rend inacceſſibles aux paſſions des autres, & qui nous donne ſur les nôtres un empire abſolu. Il paſſa ſa vie ſans aucun démêlé perſonnel. Quand il commença à ſervir, ce ne fut pas toujours ſous des Chefs pour qui il eût une grande eſtime: dans la ſuite il eut ſous lui des Officiers qu'il n'eſtimoit pas davantage: il commanda avec des Géneraux fort incompatibles par leur humeur, & par la jalouſie qu'ils avoient de ſa gloire: parmi tant de ſujets d'impatience, il n'a jamais offenſé perſonne, ni montré le moindre emportement; il ne lui eſt pas même échapé un ſeul mot indiſcret. Quoiqu'il fût né doux & patient, une modération ſi rare & pratiquée avec tant de conſtance, ne pouvoit être l'effet du ſeul temperament: s'il parût quelquefois s'en écarter, ce ne

fut jamais que dans les occasions où il s'agissoit de soûtenir, contre les préventions ou les fausses vûës des Ministres, les interêts de l'Etat ; alors sans ménager les siens, ni ceux de sa Maison, il parla toûjours avec la fermeté d'un bon Citoyen, qui ne craint rien, sinon de manquer à la justice & à la patrie.

La sobrieté lui avoit conservé toute sa vigueur dans un âge avancé ; il la regardoit comme un moyen également propre à maintenir les forces du corps, & a augmenter celles de l'esprit ; il mangeoit peu, & ses repas étoient fort courts : par là il se procuroit la liberté de travailler en tout tems, & s'étoit rendu infatigable d'esprit & de corps.

Sa modestie l'élevoit au-dessus de toutes ses autres vertus : on la reconnoît pleinement dans les mémoires qu'il nous a laissés écrits de sa main ; il y raconte ses plus grandes actions comme des évenemens communs ; il semble qu'il n'y ait eu presque aucune part, & qu'il n'ait rien fait que ce que tout autre auroit pû faire. *Il étoit au niveau du Grand*, & n'avoit pas besoin d'efforts pour y atteindre. Dans la conversation il ne parloit presque jamais de lui ; s'il y étoit forcé, c'étoit avec tant de réserve, qu'il paroissoit ignorer son mérite, & la haute idée que les autres en avoient. Lorsqu'il racontoit les batailles où il n'avoit pas reüssi, il se servoit toûjours de cette expression, *Je perdis* : quand il parloit de ses victoires, il disoit toûjours, *Nous gagnâmes*. La simplicité de ses mœurs & celle de ses habits, de sa table & de ses équipages annonçoient sa modestie. Les soins qu'il prenoit de

sa personne se bornoient à la propreté & à la bienséance : il n'employoit ses domestiques que pour les services nécessaires, & quelquefois même il les en dispensoit avec trop d'indulgence.

Il épura toutes ses vertus par cette pieté noble & solide qui les rapporte à Dieu, comme à leur source & à leur fin. Au milieu du bruit & du tumulte des armes, les sentimens du Chrétien accompagnoient, animoient & perfectionnoient en lui ceux du Héros. (1) S'il y a des situations où l'ame pleine d'elle-même soit en danger d'oublier ce qu'elle doit à l'Etre suprême, c'est dans ces postes éclatans où un Géneral par la sagesse de sa conduite, par la grandeur de son courage & par la valeur de ses troupes, devient comme le *Dieu des autres hommes*, & remplit le monde d'amour ou d'envie, d'admiration ou de frayeur. Turenne n'a jamais senti plus vivement ce qu'il devoit à Dieu que dans ces momens : c'étoit dans ce point de gloire & de grandeur que la religion & l'humilité retenoient son cœur dans la soumission & la dépendance, où la créature doit être à l'égard du Créateur.

Les talens du Vicomte égaloient ses vertus. (2) La nature lui avoit donné le grand sens, la pénétration, la justesse, la profondeur & toutes les qualités solides, en lui refusant ce feu de génie, cette imagination vive & ces qualités brillantes qui font l'éclat & l'agrément de l'esprit ; ce défaut de vivacité l'empêchoit de saisir promptement les objets ; mais

(1) Voyez l'Oraison Funebre du P. Mascaron.
(2) Voyez l'Eloge de S. Evremont.

par des reflexions continuelles, il les découvroit avec plus de netteté, & les embraſſoit dans toute leur étenduë. Il voyoit clairement le but auquel il falloit tendre, il y alloit par les voyes les plus ſimples, & ſans être trop fécond en expédiens, il ne manquoit jamais de choiſir le meilleur. Dans les affaires preſſantes il ſe déterminoit ſans balancer; & lorſqu'il n'étoit pas obligé d'agir, il déliberoit long tems. Il ne faiſoit & ne diſoit rien d'inutile; mais il n'oublioit rien de néceſſaire; tous ſes ordres étoient clairs & précis, parcequ'il concevoit nettement, & n'étoit jamais troublé dans les périls.

Nous avons vû dans le cours de cette Hiſtoire que par ſes réflexions profondes il avoit acquis des connoiſſances ſi étenduës dans l'art de la guerre, qu'il en avoit calculé juſqu'aux hazards, & les avoit réduit en regles. Il ſçavoit remédier aux inconveniens, profiter des avantages, s'accommoder aux tems, aux lieux & aux circonſtances, trouver des reſſources quand on croyoit tout perdu, laiſſer mûrir une entrepriſe avec patience, ſouffrir la critique & le blame plutôt que d'éventer ſon ſecret, aller au-devant des ennemis, prevenir leurs deſſeins, deviner ce qu'ils feroient par ce qu'ils devoient faire, & ſelon le caractere de ceux qu'il avoit à combattre, prévoir leur différente manœuvre. C'eſt ainſi qu'il ſe rendoit maître des évenemens, & qu'il ſembloit les aſſujettir à ſes projets. Peu de Généraux ont poſſedé auſſi parfaitement que lui toutes les différentes parties de la guerre. On a vû l'art & l'ordre de ſes retraites, le ſecret & la diligence

de ses marches. Tous ses mouvemens étoient ajustés au terrain, au tems & à la saison. La grande connoissance qu'il avoit des Pays où il faisoit la guerre, la peine qu'il prenoit d'aller lui-même reconnoître les ennemis, & la justesse du coup d'œil pour estimer leur situation, l'ont mis au-dessus des plus habiles Géneraux dans l'art de choisir un Camp. C'est par cet art qu'avec un nombre de troupes fort inferieur, il a souvent résisté aux ennemis les plus formidables. Il préfera toujours les petites armées aux grandes, comme étant plus rapides dans leurs marches, plus faciles à nourrir, & plus maniables dans leurs mouvemens : mais lorsqu'il étoit à la tête de trente mille hommes, il les conduisoit avec la même intelligence que lorsqu'il n'en avoit que dix mille. Au commencement d'une action, on ne remarquoit en lui rien d'extraordinaire ; à proportion que l'affaire s'engageoit, il changeoit d'air & de contenance ; on le voyoit s'élever & s'animer, en conservant toujours cette entiere liberté d'esprit qui le faisoit juger de sang-froid, pourvoir à tout, & profiter des moindres fautes de l'ennemi. Il choisissoit si bien son terrain, qu'il n'a presque jamais été forcé de combattre. Dans la disposition de ses troupes pour un combat, il rangeoit les soldats de differentes nations selon la connoissance qu'il avoit de leur génie, & regloit le poste des Officiers par la capacité plutôt que par le grade. Il n'excelloit pas moins dans l'art de faire les siéges ; il reconnoissoit tout par lui-même, dirigeoit les travaux, les visitoit continuellement, & vouloit que les Officiers fussent instruits

comme lui des moindres détails. Il évitoit autant qu'il dependoit de lui, de prendre aucune Place d'assaut, par la crainte que son humanité lui inspiroit, des excès où se livre le soldat en pareille occasion.

Ces vertus, ces sentimens & ces talens ont été la source de grandes actions qui rendront immortel le Vicomte de Turenne, & qui lui mériterent avec raison, l'éloge d'avoir été UN HOMME QUI FAISOIT HONNEUR A L'HOMME.

Fin du sixiéme Livre.

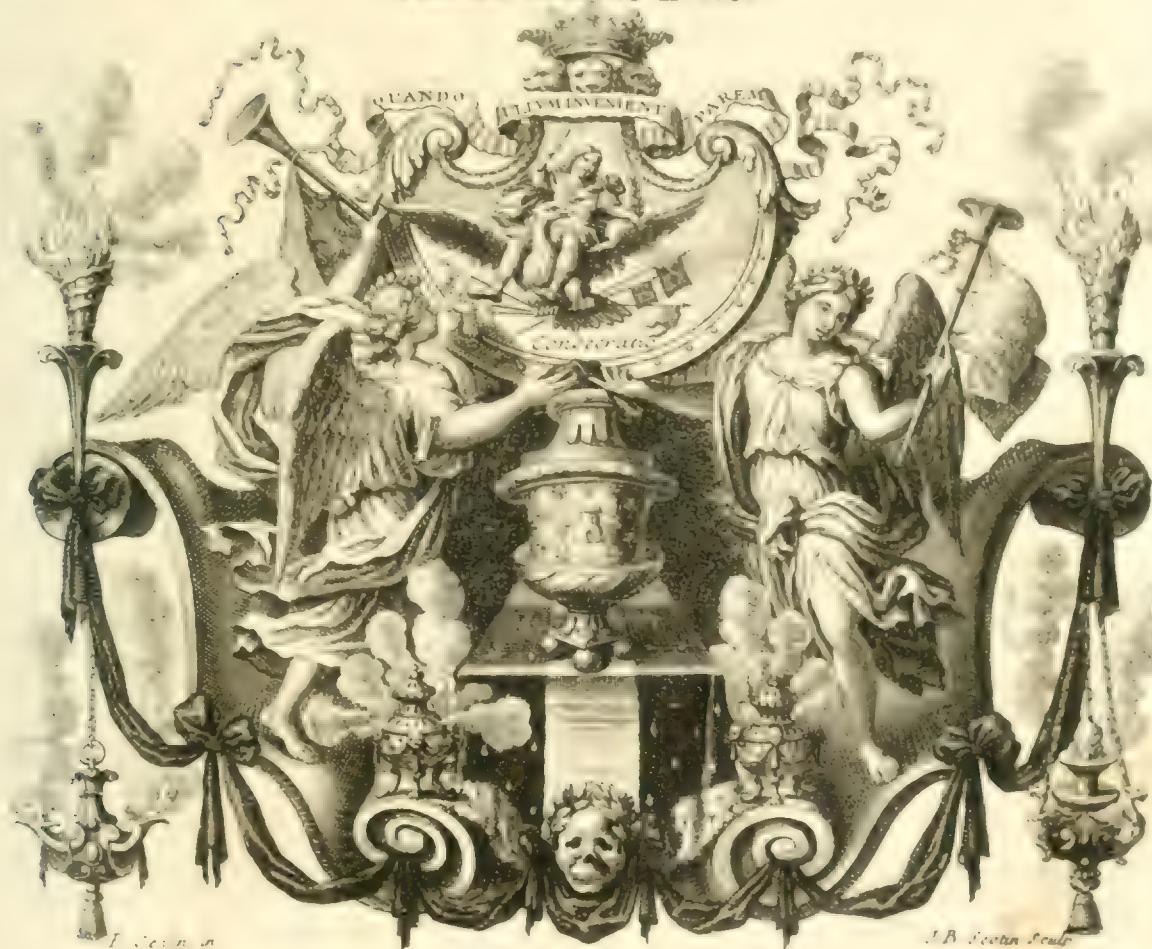


TABLE
DES MATIERES.

A

E

F

G

H

L

T

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *l'Histoire de la Vie de Monsieur de Turenne*; & je l'ai trouvée digne du Heros. Fait à Paris, ce 25. Mai 1734. FONTENELLE.

J'ai lû aussi les Preuves contenuës en trois parties; FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos amez & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre cher & bien amé le Sieur ANDRE'-MICHEL DE RAMSAY, Chevalier de notre Ordre Militaire de saint Lazare: Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public *l'Histoire de la vie de Henry de la Tour d'Auvergne Vicomte de Turenne avec des Preuves par le sieur de Ramsay*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de la faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Présentes. A ces causes voulant traitter favorablement ledit sieur Exposant, reconnoître son zele en lui donnant les moyens de nous le continuer: Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ladite Histoire cy-dessus speci-

fiée en un ou plusieurs volumes conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée sous notredit contrescel, & de la faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *quinze années* consécutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes. Faisons defenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obeissance : Comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ladite Histoire de la vie de Henry de la Tour d'Auvergne Vicomte de Turenne en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de ladite Histoire sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725 ; & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé, qui aura servi de Copie à l'impression de ladite Histoire, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sr CHAUVELIN ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur CHAUVELIN ; le tout à peine de nullité des présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit sieur Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : VOULONS que la copie desdites présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin de ladite Histoire, soit tenuë pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original : COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'éxécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le dixneuviéme jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cens trente-cinq, & de notre Regne le vingtiéme. Par le Roi en son Conseil. SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale & Sindicalle des Libraires & Imprimeurs de Paris N. 80. fol. 67. conformement au Reglement de 1723. Qui fait defense art. IV. à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, debiter & faire afficher aucun Livre pour le vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir les Exemplaires prescrits par l'art. CVIII. du même Reglement. A Paris le 13. Mars 1735. G. MARTIN, Sindic.

By permission of Billy Ham

J B Crowly





